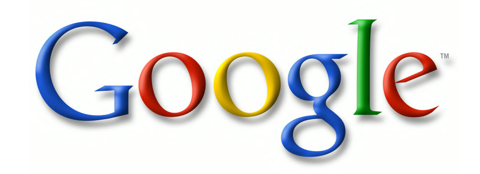





DOMI
NUS
ILLU
MINA
TIO
MEA

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANCAISE.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES

PAR E. GERUZEZ

AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
MAITRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE.

Faites que vos études coulent dans vos mœurs, et que tout le profit de vos lectures se tourne en vertu.

Mme DE LAMBERT.



PARIS.

J. DELALAIN, IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITÉ

RUES DE SORBONNE ET DES MATHURINS.

M DCCC LII.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
8 - DEC. 1930
OF OXFORD

A

MES MAITRES

A MES CONDISCIPLES

A MES ÉLÈVES

DE

L'ÉCOLE NORMALE.

Ce volume, depuis longtemps promis, est le fruit du travail de plusieurs années. Je n'en crains pas moins, en le publiant, d'encourir le reproche de m'être encore trop hâté; mais si j'avais voulu attendre le point de maturité nécessaire, il est vraisemblable que je n'aurais jamais été en mesure de l'écrire. Il est, en effet, bien difficile de présenter un si grand nombre de faits dans un enchaînement rigoureux, et de donner à tous une étendue convenable. On risque à chaque instant ou de trop se resserrer ou de s'étendre à l'excès. En outre, dans une composition de ce genre, qui ne peut pas tout embrasser, il faut choisir: et il y a le double danger d'exclure ce qui aurait dû trouver place, et de recevoir

ce qu'il eût mieux valu rejeter. Comment se flatter d'avoir toujours trouvé le meilleur ordre à suivre, d'avoir préféré les matériaux les plus utiles, enfin d'avoir réussi à mettre de l'unité dans l'ensemble et de la proportion dans les parties ? Ce que je puis assurer, c'est que tous mes soins ont tendu sans relâche à ne rien introduire ici qui ne m'ait paru digne d'être conservé, et que j'ai tâché de mesurer à l'importance des œuvres et des hommes la place qu'ils occupent dans l'espace limité que j'avais à remplir.

Comme j'ai voulu que cette esquisse de notre histoire littéraire fît connaître exactement le mouvement des idées et les différents âges de la langue depuis son origine, j'ai emprunté à nos écrivains, même les plus anciens, sans jamais altérer leur langage, le texte de leurs propres pensées, et j'ai toujours choisi ces morceaux avec l'intention de mettre en lumière ce qui pouvait le mieux exprimer l'état des esprits à chacune des époques que j'ai passées en revue. En mêlant avec discrétion les traits généraux de l'histoire nationale et les détails les plus caractéristiques de la vie des écrivains à la critique littéraire, je n'ai rien négligé pour rester fidèle à la méthode neuve et féconde que M. Villemain a inaugurée de nos jours avec tant d'éclat par des livres qui sont des monuments et des modèles. Une nomenclature exacte, des divisions par ordre de genres, des analyses multipliées, des citations faites sans autre vue que le mérite littéraire, ne m'auraient pas conduit au but que je

désirais atteindre. N'ayant pas et ne devant pas avoir l'ambition de tout dire, ni d'être scrupuleusement didactique, j'ai dû chercher, par d'autres moyens, à donner à cet écrit quelque intérêt et quelque utilité. J'ai pensé qu'en m'attachant surtout aux noms qui méritent d'être retenus et aux œuvres qui ont eu une influence sensible, je pouvais espérer d'exciter une curiosité qui, une fois éveillée, voudrait se satisfaire par la lecture des textes mêmes : en d'autres termes, j'ai désiré que ce livre pût être une provocation et une introduction à l'étude de notre littérature.

J'avais une course bien longue à fournir, et pour qu'elle fût plus rapide, je n'ai rien ramassé sur la route d'étranger à mon sujet. En limitant ce travail à la littérature française, je devais laisser dans l'ombre tout ce qui se rapporte aux lettres latines, et même à la poésie provençale, qui ne nous a rien donné ou fort peu de chose, et qui se rattache plus naturellement, par l'analogie de la langue comme par l'influence des sentiments, à l'Italie et à l'Espagne. Ce que je me réservais était encore un fardeau qui suffisait à mes forces. J'avais d'ailleurs à cœur de parler le moins possible sur la foi d'autrui, et de tirer les jugements que j'avais à porter, soit de souvenirs anciens fidèlement gardés, soit d'impressions récentes. J'ai donc rarement cédé à la tentation, bien vive cependant, d'alléguer la parole des maîtres et de me parer de leur dépouille. Il convient, même dans le domaine des lettres, d'user modérément

du bien d'autrui. J'ai été moins scrupuleux sur mes propres ouvrages, où il m'est arrivé de reprendre des pages qui, se trouvant conformes au dessein de celui-ci, pouvaient naturellement s'y placer. Ces reprises, qui sont, au reste, peu nombreuses, étaient presque inévitables, malgré la différence du plan, quand les mêmes matières demandaient à être traitées avec la même étendue.

Il m'a paru convenable de ne pas pousser ce travail au delà des dernières années du dix-huitième siècle. La révolution ouvre une carrière qui n'est pas encore fermée; dans cette nouvelle période, l'appréciation des faits et des hommes est bien délicate : elle réclame des ménagements et des preuves qui veulent plus d'espace que je ne pouvais leur en donner. Je réserve donc ce sujet, sans prendre toutefois l'engagement d'y toucher; et si enfin je l'aborde, il me fournira la matière de tout un volume.

Cet ouvrage, dont la presse saisissait le texte encore humide à mesure que je l'écrivais, comptait déjà près de quatre cents pages imprimées, lorsque l'*Histoire littéraire* de mon savant et spirituel collègue M. Demogeot a paru; de sorte que je n'ai pu tirer de son travail d'autre profit que le plaisir de le lire. Je dois avouer aussi que je ne connais pas encore le livre publié, il y a quelques années, en Belgique par M. Baron sur le même sujet. Je tenais à conserver toute ma liberté pour composer le

mien. Maintenant je demande et j'espère, à côté de mes devanciers, place au soleil, tout prêt moi-même à serrer les rangs pour recevoir avec courtoisie les nouveaux confrères dont on nous annonce la venue. L'histoire des lettres, comme l'histoire politique, offre une matière toujours nouvelle. Le choix des faits et l'ordre dans lequel on les dispose, y tenant lieu d'invention, donnent à chacun un droit indéfini d'appropriation sur ce domaine public. A ce titre, je m'y suis introduit pour en rapporter les éléments d'un livre qui a longtemps manqué à nos écoles. C'est pour elles surtout que je l'ai entrepris. J'ajoute que je suis bien éloigné d'en interdire la lecture aux gens du monde.

On ne cherchera pas, je pense, dans ce nouveau volume, d'autres principes que ceux qui ont concilié tant d'honorables suffrages à mes précédents écrits. Plus j'avance dans la vie et plus étroitement je m'attache aux doctrines et aux études qui m'ont toujours paru la plus saine nourriture de l'âme. Le commerce assidu avec les grands écrivains de l'antiquité et des temps modernes nous assure contre les caprices du goût et les violences de la pensée. Ces nobles intelligences nous enseignent en tout la mesure et la tempérance; elles nous éloignent de toutes les extrémités; elles nous communiquent, par une salutaire influence, le goût du beau et de l'honnête. Au reste, ce goût du juste et du vrai en toutes choses, ce besoin d'équité qui n'est pas de l'indifférence au bien et au mal, j'en ai puisé le germe dans les leçons

de mes maîtres dès le collége; j'en ai retrouvé l'exemple à tous les degrés de l'enseignement, à l'École normale, à la Faculté des lettres, où il m'a été donné de parler comme professeur, après avoir longtemps écouté comme élève. C'est, j'ose le dire, et je ne crains pas d'en être désavoué, l'esprit dominant de cette Université de France dont on n'a tant médit que parce qu'on la connaissait imparfaitement. Il serait commode, mais il est injuste de se décharger sur elle seule de tous les torts du siècle. On commence à revenir de cette méprise. Déjà bien des esprits, longtemps prévenus, s'étonnent d'avoir eu des sentiments hostiles, et tout donne à penser que cette grande institution, fidèle à son origine, qui est un titre de noblesse et un gage de durée, gardera avec le souvenir de ses anciens services le laborieux honneur d'en rendre de nouveaux.

1er mai 1852.

TABLE DES MATIÈRES [1].

LIVRE PREMIER.

MOYEN AGE. — PREMIÈRE PÉRIODE.

LIVRE II.

MOYEN AGE. — SECONDE PÉRIODE.

1. Quelques fautes se sont glissées dans le texte ; il faut les corriger ainsi : — Pag. 31, lig. 3, Borel, *lisez* Bodel. — P. 32, l. 36, dix, *lis.* huit. — P. 49, l. 23, quatrième, *lis.* troisième. — P. 135, l. 30, quiconque meurt à douleur, *lis.* quiconque meurt, meurt à douleur. — P. 184, l. 17, après,

LIVRE III.

RENAISSANCE.

lis. après avoir. — P. 228, l. 15, Claude Gillot, *lis.* Jacques Gillot. — P. 270, l. 31, dans, *lis.* dont. — P. 387, l. 8, importante, *lis.* imposante; l. 22, plus, *lis.* moins. — P. 336, l. 16, usitées, *lis.* écrites. — P. 369, l. 15, plus d'un million, *lis.* plusieurs milliers.

Pages.

LIVRE IV.

TEMPS MODERNES. — DE HENRI IV A LOUIS XIV.

LIVRE V.

SIÈCLE DE LOUIS XIV.

LIVRE VI.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

FIN DE LA TABLE.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

LIVRE PREMIER.

MOYEN AGE.

CHAPITRE I.

Origine de la langue romane. — Son caractère. — Éléments de son vocabulaire, vestiges du latin dans sa syntaxe. — Déclinaison romane. — Anomalies expliquées. — Utilité de l'étude du vieux langage. — Causes de la longue enfance de la langue romane. — Ses progrès. — Passage du roman au français. — Achèvement de la langue.

La Gaule, soumise par les armes romaines, se laissa imposer les mœurs, les institutions et la langue de ses vainqueurs. La substitution du latin au langage des Gaulois s'opéra avec d'autant plus de facilité que les deux idiomes, ayant une origine commune dans le sanscrit, conservaient sous leur dissemblance extérieure un fonds commun et de notables affinités. Sur tous les points, l'Armorique exceptée, et quelques cantons des Pyrénées, le latin fut la langue dominante. Les lettrés le parlaient purement, et les ignorants le dénaturaient. Aussi longtemps que fleurirent les écoles et que la civilisation ne reçut aucune atteinte sérieuse, la langue n'éprouva pas d'autres altérations que celles qu'amènent nécessairement le cours des temps et les variations du goût. Le latin d'Ausone et de Pacatus était la langue de

Virgile et de Cicéron, comme celle que nous écrivons est le français de Racine et de Bossuet. Mais lorsque les premières invasions des barbares et plus tard la conquête franque eurent réduit, sinon anéanti, la culture littéraire, l'ignorance corrompit tellement l'idiome des Romains qu'elle le décomposa. Les clercs eux-mêmes, tout en conservant le vocabulaire, vicièrent la syntaxe; mais leur langage, tout incorrect qu'il fût, était devenu inintelligible au peuple des villes et des campagnes. Le roman vulgaire avait tellement changé la figure et l'ordre des mots, avait reçu tant d'éléments étrangers, qu'il formait à la fin du huitième siècle un idiome complétement distinct du latin dont il était dérivé. Aussi voyons-nous, en 813, sortir du concile de Tours un décret qui commande aux évêques de faire traduire les homélies en roman rustique, afin que la foule pût les comprendre, injonction renouvelée dans le cours du même siècle aux conciles de Reims et de Mayence.

L'extrême corruption du latin, livré à tous les caprices, à toutes les brutalités de l'ignorance, ne suffirait pas, quoi qu'aient prétendu des critiques célèbres, à expliquer la formation d'un idiome nouveau. Cette cause unique altère et corrompt sans féconder : pour qu'une langue originale germât sur les ruines du latin et sortît de ses débris, il a fallu de toute nécessité l'intervention d'un peuple et le contact d'un langage étranger, et non-seulement le contact, mais le mélange des mots et des races. Les Romains, par l'ascendant de leur génie et de leur force, avaient pu s'assimiler les Gaulois doublement vaincus par la supériorité des armes et de la civilisation, mais la conquête franque devait transiger avec les Gallo-Romains après leur défaite. Le rapport n'était plus le même entre les conquérants et les peuples soumis; la force seule ne peut pas tout dominer; pendant qu'elle comprime, elle se laisse pénétrer, et ce qui reste de supériorité morale aux vaincus parvient à la modifier. Alors il y a échange et fusion partielle. C'est ainsi que ces Germains barbares, soumis d'abord par la religion, furent gagnés peu à peu aux mœurs et au langage des Gallo-

Romains. Ils essayèrent d'assouplir pour cet idiome leurs organes rebelles, mais ils ne pouvaient y réussir qu'imparfaitement. Les habitudes de l'oreille et de la voix persistaient contre leur docilité, et le latin déjà corrompu, soumis à cette nouvelle épreuve, périt pour se tranformer. Les Germains furent donc les artisans nécessaires d'un nouvel idiome : sans la fusion qu'ils opérèrent, le trouble jeté dans le vocabulaire et la syntaxe par l'ignorance devait sans doute pervertir l'élégant édifice de la synthèse latine, déformer les mots, enlever aux constructions leur grâce première et leurs savants artifices; mais la langue ainsi traitée serait devenue analytique et incorrecte, telle que nous la trouvons d'ailleurs dans les diplômes des temps mérovingiens, sans cesser d'être du latin : pour qu'une langue réellement nouvelle se produisît, il fallait cette condition du mélange de plusieurs races qui forment, en se pénétrant, un nouveau langage, comme elles forment un nouveau peuple.

M. Raynouard a voulu démontrer que la décomposition du latin avait produit, dans toutes les provinces de la Gaule, un idiome uniforme qui se serait altéré plus tard, de manière à se démembrer en différents dialectes, usités en France pendant le moyen âge. Ce roman primitif serait la langue d'oc qui aurait encore, par surcroît, donné naissance à l'italien et à l'espagnol. Cette ambitieuse hypothèse d'un écrivain provençal ne supporte pas l'examen : ruinée d'abord par la vigoureuse argumentation de M. Fauriel, elle a été mise à néant par M. J. J. Ampère, dans son *Traité de la formation de la langue française*. En effet, il est évident qu'au milieu des troubles qui agitèrent la Gaule sous les Mérovingiens, il n'y avait pas de place pour l'unité de langage. Ce fonds commun du latin déjà défiguré par l'ignorance, puis livré à tous les accidents de la barbarie, dut recevoir et reçut réellement, sous l'influence de causes diverses, une empreinte différente selon les lieux, les hommes et les événements. Le latin rustique, source principale de ces idiomes intermédiaires, forma donc au midi la langue

d'*oc*, au centre et au nord la langue d'*oïl*[1], partagées, l'une et l'autre, en plusieurs dialectes dont le caractère est encore sensible dans les patois de nos provinces.

En nous bornant au roman d'oïl et à ses variétés, tels que nous les trouvons dans les premiers monuments écrits, dont la date ne peut guère être portée au delà des dernières années du 11e siècle, nous voyons que la France parlait à cette époque une langue que les Romains n'auraient pas comprise, quoiqu'elle fût fille du latin, et que nous comprenons à peine, quoiqu'elle ait formé, en se développant, celle que nous parlons; langue imparfaite et non sans grâce, privée de rhythme et non sans euphonie, guidée par l'instinct à défaut de règles précises, longtemps à l'état d'enfance et incapable par ses propres forces d'aller au delà de l'adolescence, car à défaut d'un homme de génie qui la fécondât, comme fit Dante pour l'italien, il a fallu qu'elle se retrempât et s'enrichît à la source latine d'où elle était sortie, pour arriver à la virilité qu'elle a fini par atteindre.

Le vocabulaire de la langue romane se forma presque exclusivement du latin rustique, qui avait reçu, en les modifiant, un certain nombre de mots d'origine celtique. Le nombre de ces mots est loin d'être un fondement solide aux systèmes qui font sortir directement le roman du celtique. L'histoire qui atteste l'assimilation complète des populations gauloises à la civilisation romaine prouve suffisamment que les mots apportés par les indigènes dans le vocabulaire général, et dont la source peut encore se reconnaître, doivent avoir pris d'abord la livrée latine pour s'y introduire, et que c'est sous cette forme que la langue romane les a saisis et modifiés à son tour pour se les approprier. Les procédés à l'aide desquels s'opéra la création d'un langage nouveau par l'altération de matériaux anciens consistent surtout en contractions et retranchements syllabiques, suppression de consonnes et dégradation des voyelles, de sorte que non-

1. *Oc* est évidemment le *hoc* des latins; il n'est pas aussi facile de reconnaître *illud*, et peut-être *hoc-illud*, dans *oïl*.

seulement les mots se resserrent, mais qu'ils perdent une partie de leur sonorité. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, de *latus*, large, se forme *lé*; de *lætus*, joyeux, *lie*; *ad satietatem*, qui le croirait, devient *assez*, et *sollicitare* se réduit en *soucier*, par une réduction notable de syllabes et de vibrations. Le resserrement des mots qui sont la substance même du discours, tels que le nom substantif, le nom adjectif et le verbe, est un fait primitif qui admet très-peu d'exceptions; la dégradation des voyelles n'est pas moins générale. Ce n'est, au reste, qu'une extension donnée aux habitudes de la langue familière à toutes les époques et chez tous les peuples : ces habitudes sont sensibles dans le style de la comédie, genre littéraire qui se rapproche le plus de la conversation. Aussi la langue écrite de Plaute et de Térence, comme on l'a fait remarquer, contient en germe, et dans une application restreinte, la plupart des altérations qui ont été le principe même de la formation des idiomes modernes.

Il convient d'indiquer en peu de mots les modifications subies par les différentes parties du discours pour former les éléments d'un nouveau langage. Ainsi d'abord la nécessité de marquer avec clarté le rôle du substantif dans la phrase ramène l'article dont le latin s'était passé, pendant que le grec l'employait à son usage; et ce mot auxiliaire, le roman le tire d'une langue qui ne l'avait pas, en appliquant à cette fonction un des pronoms démonstratifs des Latins, le mot *ille*. Ainsi encore le même besoin de clarté substitue à la variété de désinences significatives des prépositions destinées à exprimer les mêmes rapports, en laissant néanmoins subsister pour un temps une certaine diversité de terminaisons qui devra enfin disparaître. De même, les désinences affectées à la détermination du temps, du mode et de la voix active ou passive, s'atténuent ou disparaissent pour faire place à ces verbes auxiliaires, dont la dénomination indique assez l'usage; toutefois, le rôle des désinences, quoique moins étendu, ne laissera pas de subsister; dans ce système mixte, le par-

ticipe passé, appelé à paraître dans tous les temps et tous les modes de la voix passive, et dans quelques-uns des temps de tous les modes de la voix active, tirera de cet emploi multiple une importance nouvelle. Parmi les mots invariables, la plupart des conjonctions ont obéi à la loi qui resserre l'étendue et qui éteint le son des mots, de sorte que ces articulations du langage ont en général, dans leur brièveté, de la souplesse et une certaine grâce, comme *mais* de *magis, ains* d'*ante*, et même *car* de *quare*, malgré la guerre que lui ont faite les beaux esprits du 17e siècle. Un grand nombre d'adverbes, au contraire, rebelles à la règle, se développent majestueusement et démesurément, grâce à la terminaison qu'ils tirent presque tous de l'ablatif *mente* des Latins, bien que ce complément n'ajoute souvent rien au sens de leur radical; mais l'exemple une fois donné par bonnement (*bona mente*), malement (*mala mente*), a entraîné la foule.

La langue romane, pendant sa longue enfance, a retenu dans sa syntaxe quelques traits du latin qu'il est facile d'y reconnaître. Ainsi, l'inversion y est encore fréquente; l'ellipse de l'article et même de la préposition s'y rencontre assez souvent, lorsque la place du sujet et la juxtaposition du régime suffisent pour indiquer le rôle ou le rapport des mots. On y trouve encore des comparatifs tels que *greigneur* et *graindre*, de *grandior*, plus grand; des superlatifs, tels que *pesme*, de *pessimus*, très-mauvais. Il y a plus, la déclinaison latine a laissé quelques traces. Ainsi, M. Raynouard éclairé sur ce point par d'anciens grammairiens de la langue d'oc, avait signalé dans les noms romans l'emploi de l'*s* final au nominatif singulier des noms masculins et aux cas obliques du pluriel; c'était évidemment un reste de la seconde déclinaison latine. Ce fait est désormais hors de contestation. Nous avions donc, au moyen âge, une modification à la fin des mots destinée à indiquer leur rôle dans la proposition; modification bien légère, il est vrai, mais réelle et suffisante pour autoriser un rapprochement avec le latin. La curiosité des philologues, attirée sur ce fait curieux, ne s'arrêta point à ce premier

résultat. A la lecture de nos vieux textes, il fut aisé de remarquer que le même mot paraît souvent avec des terminaisons différentes. Était-ce caprice d'enfant, ignorance dans la prose, et, pour les vers, variété introduite au profit de la rime? ou bien, ces apparentes irrégularités étaient-elles soumises à une loi, de telle sorte qu'une terminaison différente fût le signe constant de certains rapports syntaxiques. Les critiques qui se sont rangés à cette dernière hypothèse ont apporté de nombreux exemples à l'appui de leur opinion. Il est vrai qu'on a pu alléguer à l'encontre nombre de passages qui semblent infirmer les règles proposées, parce qu'elles n'y sont pas observées. Mais cette conclusion serait téméraire, car il arrive aux règles du langage comme aux lois civiles, de tomber en désuétude, et lors même qu'elles subsistent, d'être violées par ceux qui les ignorent ou qui les méprisent. D'ailleurs, les exemples apportés pour ruiner la déclinaison romane sont tirés, pour la plupart, de noms propres où le caprice se donne volontiers carrière; mais si, prenant presque au hasard des noms communs dont la forme varie, tels que *cuens* et *comte*, *lerres* et *larron*, *bers* et *baron*, *niès* et *neveu*, *enfes* et *enfant*, nous trouvons que ces formes diverses ne sont pas employées indifféremment; si, par exemple, *cuens*, *lerrès*, *bers*, *niès*, *enfes* sont toujours sujets et au singulier; si, au contraire, *comte*, *larron*, *baron*, *neveu*, *enfant* sont toujours des régimes ou des pluriels, ne devons-nous pas voir dans la constance de ce fait grammatical, sinon une règle consacrée, tout au moins un reste d'habitude persistante et comme un hommage instinctif au système de déclinaison qui modifiait, chez les Latins, la désinence des mots pour éclairer le sens de la phrase?

Les textes écrits en langue d'oïl, hérissés au premier abord de graves difficultés et enveloppés de nuages, ne tardent pas à s'éclaircir, si l'on tient compte de la variété des dialectes de la Normandie, de la Picardie et de l'Ile de France, variété qui se rattache surtout à des différences de prononciation dans ces diverses provinces : l'unité de lan-

gage se dégage bientôt de cette confusion qui n'est qu'à la surface. Si de plus, dans les textes qui appartiennent au même dialecte, on sait reconnaître sous les accidents variables d'une écriture abandonnée sans règle fixe au libre arbitre des copistes, la constance des mêmes sons et force mots de la langue moderne représentés par une autre combinaison de lettres ; si, par exemple, on ne s'inquiète pas de trouver un mot écrit de trois ou quatre manières différentes par le même scribe, comme *guet, guiet, guait, gueit, gait,* ou d'avoir à lire *bues* au lieu de *bœufs*, et *suer* à la place de *sœur, pueple* pour *peuple* ou *aidier* pour *aider ;* enfin, si l'œil ne se laisse pas offusquer par la surcharge ou l'omission de quelques signes graphiques, alors le lecteur trouvera du charme à suivre, dans ces premiers efforts d'un idiome qui s'essaye, l'expression ingénue de la pensée, et il ne s'étonnera pas de rencontrer dans l'enfance d'une langue les imperfections de la langue des enfants, si bien rachetées par ces grâces naïves qui manquent à la maturité.

La langue du moyen âge nous donne la clef de quelques anomalies, qui cessent alors d'être des irrégularités en reprenant le nom d'archaïsmes. Ainsi, l'usage général était que les adjectifs communs en latin n'eussent dans le roman qu'une seule forme pour les deux genres : *grand* et *royal* étant de cette catégorie, on ne doit pas être étonné qu'on dise encore *grand mère* et *mère grand,* et, dans la langue du palais, *lettres royaux.* Nos pluriels en *aux* doivent leur existence à un fait qui mérite d'être expliqué. Par un usage constant, *l* suivi d'une consonne, soit à la fin d'une syllabe, soit à la fin d'un mot, se fondait en *u;* et comme le nom singulier masculin, sujet de la phrase, se terminait, nous l'avons déjà dit, par un *s,* il en résultait, par exemple, que *chevals*, nominatif singulier, se prononçait *chevau,* comme disent encore nos paysans ; et lorsque l'*s* fut devenu plus tard le signe du pluriel, cette modification de la syllabe finale passa du singulier au pluriel. Certains mots, qui n'avaient pas cours alors, ne se sont pas pliés à l'usage ancien, et sont si disparates qu'on hésite à les employer au

pluriel masculin, comme *naval*, par exemple, et *fatal*. Les noms et les adjectifs en *eil* et en *el* suivaient la même loi; et de là nous viennent *yeux* d'*œil*, et *cieux* de *ciel*. L'absence de l'*s* à la fin des premières personnes de certains temps des verbes est encore un archaïsme, et non, comme on le croit communément, une licence poétique. Lorsque Corneille, Molière et Racine usent de ce droit, dans leurs vers, ils ne font qu'imiter leurs devanciers; il en est de même de certaines formes de subjonctifs, tombées depuis en désuétude.

L'étude du vieux langage n'est pas une simple curiosité d'érudit. Outre l'intérêt historique, elle a l'avantage, en faisant connaître les procédés de formation, d'indiquer les moyens de conservation et d'amendement. Le trésor de la langue primitive doit servir à réparer des pertes regrettables et à prévenir des innovations dangereuses. On ne doit pas l'oublier, le vrai français, celui qui est original par lente élaboration populaire, se compose des mots véritablement transformés, et non de ceux qui ont été transportés intégralement du latin et du grec, ou violemment importés des langues étrangères; et de là découle une conséquence capitale : c'est que pour rester fidèle à l'esprit qui a engendré notre langue, pour l'entretenir en perpétuelle jeunesse, il faut rechercher l'acception primitive des mots anciens, les y rappeler autant que faire se peut, remettre en circulation avec mesure, mais sans fausse pudeur, les expressions et les tours qui ont été injustement délaissés, interroger Ville-Hardouin, Joinville, Jean de Meung, Froissard, Villon, Comines, Marot, Rabelais, Amyot, Montaigne, d'autres encore, les appeler à notre aide, et s'armer de leur autorité, comme de celle des Regnier, des Molière, des Racine, des La Fontaine, des Bossuet et des La Bruyère, pour ruiner le crédit des puristes qui énervent et mutilent la langue, et réprimer les exemples de négligence effrontée et de néologisme barbare donnés par l'improvisation appliquée à l'art d'écrire.

La longue enfance de la langue romane et sa persistante

naïveté tiennent surtout à l'abandon où la laissaient les esprits trempés et aiguisés par les sérieuses études de la scolastique. Le latin retenait dans son domaine les matières qui auraient pu donner de la gravité à la pensée et de l'élévation au langage. Pendant que les plus puissants esprits du moyen âge, les Alcuin, les Anselme, les Abeilard, les saint Bernard, les saint Thomas, les Vincent de Beauvais, écrivaient en latin tant d'œuvres sérieuses et solides, la langue vulgaire s'égayait en libres propos auxquels elle convenait, et s'y complaisait, de sorte qu'elle se trouvait doublement empêchée et par sa nature propre et par les habitudes de ses interprètes, lorsqu'elle abordait témérairement de graves sujets. Toutefois elle avait de si heureuses qualités qu'elle se répandit au loin. Ses essais charmèrent les étrangers mêmes qui s'approprièrent ses récits et ses fictions et elle finit par atteindre sa perfection relative dans la prose de Joinville et de Froissard, où elle se prête avec grâce et souplesse à la simplicité de récits variés, et dans les vers de Marot, où elle exprime, avec une vivacité naïve et piquante, les saillies de l'esprit gaulois et quelques nuances délicates du sentiment. Même elle était si bien appropriée à cet ordre d'idées, qu'elle a survécu sous le nom de langue *marotique*, comme un dialecte de la langue générale affecté à l'usage des genres secondaires, que le talent exquis de Marot avait consacrés. Avant Marot, les doctes efforts de Christine de Pisan, d'Alain Chartier, de Georges Chastelain, écrivains lettrés et gourmés, avaient tenté de porter la langue vulgaire à la hauteur des idiomes de l'antiquité; mais ils n'étaient parvenus qu'à lui donner une noblesse roide et empesée, une majesté d'emprunt. A la manière des parvenus, elle portait gauchement l'ample et riche manteau jeté sur elle à l'improviste. Comines, sans lui apporter d'ornement étranger, sans lui ôter rien de sa simplicité naturelle, lui prêta de son propre fonds, « l'autorité et gravité représentant, comme dit Montaigne, son homme de bon lieu et eslevé aux grands affaires. »

La forte adolescence du langage français date du 16e siècle. Elle correspond à la renaissance des lettres antiques. C'est alors qu'on puise largement à la source latine de nouvelles richesses, et qu'on reprend, même pour un autre usage et sans les transformer, des mots dont la langue romane s'était emparée en leur donnant son empreinte [1]. Calvin, dans son *Institution chrétienne*, lui communiqua la gravité et la force du latin, dont il connaissait toutes les ressources; le polyglotte Rabelais l'enrichit de tours et d'expressions empruntés au grec et au latin, qu'il ajouta aux trésors de la langue vulgaire employés par lui avec une merveilleuse habileté. La richesse de son vocabulaire n'est comparable qu'à la souplesse de sa syntaxe, qui suit docilement les plus folles imaginations et les plus saines pensées de ce prodigieux esprit. Amyot, sans innover dans les mots, donna à la période une étendue et une ductilité inconnues à ses devanciers. « Personne, dit Vaugelas, ne connut mieux le caractère de notre langue; il usa de mots et de phrases naturellement françaises, sans nul mélange des façons de parler des provinces, qui corrompent toujours la grâce et la pureté du vrai langage français. Tous nos magasins et trésors sont dans les œuvres de cet homme. » Montaigne n'eut pas les mêmes scrupules, et le gascon lui venait en aide lorsque le français ne suffisait pas à représenter sa pensée. Il avait moins de souci de la correction que du relief et de la couleur. Son exemple a montré comment on pouvait oser avec succès. Les controverses religieuses introduisirent en même temps de nouvelles formes d'éloquence oratoire consacrées par la *Ménippée*, dans le discours de Daubray.

1. Ainsi, quand *solliciter* fut introduit, il y avait déjà longtemps que *sollicitare* avait formé en se corrompant *soucier; apprehendere* nous avait donné *apprendre*, lorsqu'il fournit de nouveau *appréhender*, mot qui reçut un double sens également distinct d'*apprendre*. Nous avions *combler* avant *cumuler*, *blasme* avant *blasphème*, et cent autres semblables. La coexistence de ces mots de même source, et cependant de forme et d'acception différentes, indique plusieurs âges dans la formation de la langue.

Cette vigoureuse croissance annonçait la maturité prochaine de notre idiome. En effet, Malherbe, soutenu par les travaux de ses précurseurs qui avaient vu le but sans l'atteindre, éclairé par leur chute, reprit dans l'ordre poétique l'œuvre de Ronsard et de son école; critique impitoyable, il rejette de la langue des vers toute incrustation, tout placage étranger, soit grec, soit latin, soit italien, soit espagnol, et avec l'exactitude d'un grammairien consommé, par intervalle avec l'inspiration d'un poëte, toujours guidé par une raison plus forte qu'étendue, et par cela même plus puissante, il constitue et il impose la langue poétique. Dans la prose, Balzac, avec un mélange d'emphase castillane qui veut dissimuler et qui accuse le vide de la pensée, introduit le nombre et le rhythme. Il charme l'oreille au point de la fatiguer, cela est vrai, mais enfin il crée l'harmonie; il faudra sans doute abaisser le diapason qu'il donne pour retrouver la variété, sans laquelle il n'y a point de plaisir durable pour l'esprit; mais il a donné ce diapason. Heureusement à côté de Balzac, et comme moyen de préservation, Descartes enseigne par l'exemple l'art de penser et d'établir la proportion, l'analogie du fond et de la forme, la convenance de l'idée et de l'expression. On peut dire que Descartes, après Malherbe et en présence de Balzac, complète cette éducation des intelligences qui aboutit, dans Corneille et dans Pascal, pour la poésie et pour la prose, à l'harmonieux accord de la pensée et du langage. Dès lors la période de formation est achevée, le point de maturité est atteint. Les hommes supérieurs peuvent naître, l'instrument ne manquera point à leur génie, car le langage, tel que l'ont façonné de si longs efforts, a des tons variés qui peuvent monter naturellement de la simplicité de l'expression familière jusqu'aux plus mâles conceptions de la raison éloquente, et des couleurs capables de représenter dans tout leur éclat les plus brillantes créations de la muse.

CHAPITRE II.

Division du moyen âge en deux périodes. — Chansons de gestes. — Cycle carlovingien.—La chanson de Roland.—Analyse de ce poëme. — Ogier le danois.—Origine de ce nom.—Analyse du poëme d'Ogier. — Etendue du cycle carlovingien.

Le moyen âge, dont nous allons esquisser l'histoire littéraire, se partage en deux périodes distinctes dont la première embrasse le 12e siècle entier et la plus grande partie du 13e, et dont la seconde, ouverte à la fin du 13e siècle, se prolonge jusqu'à la renaissance. Le règne de saint Louis termine la première, qui commence avec les croisades; le règne de Philippe le Bel inaugure la seconde. L'esprit qui domine ces deux périodes diffère tellement, que la dernière semble consacrée à l'affaiblissement et à la destruction même des principes dont le développement donne à la première sa physionomie morale et littéraire.

La ferveur religieuse et le courage guerrier qui provoquèrent la croisade et que la croisade exalta, furent aussi l'inspiration de la poésie populaire du 12e siècle. Plus tard l'amour se mêla à la piété et au courage, et du concours de ces trois éléments se forma ce genre particulier d'héroïsme inconnu des anciens qui est l'esprit chevaleresque. Parmi les compositions héroïques que nous a léguées cette époque, les unes, et ce sont les plus anciennes, ne respirent que la guerre et la religion, les autres, venues plus tard, sont une image complète de la chevalerie. Les premières ont reçu le nom de chansons de gestes, et les autres forment ce qu'on est convenu d'appeler le cycle de la Table ronde.

Les chansons de gestes, qu'on nomme ainsi parce que les poëmes consacrés à célébrer les exploits (*gesta*) guerriers, étaient chantés, comme autrefois les poésies d'Homère, par les trouvères qui avaient au moins ce point de ressemblance avec les rapsodes de l'antiquité, se partagent en

deux classes principales : la première tire ses sujets de l'histoire nationale, la seconde s'empare des faits antiques que le moyen âge avait reçus des écrivains apocryphes et qu'il transformait à son image. La Table ronde est une légende bretonne dont nous aurons à raconter la noble origine et les brillantes destinées.

Ces trois matières distinctes avaient leur caractère propre et un but spécial. C'est le trouvère Jean Bodel d'Arras qui nous l'apprend au début de sa chanson des Saxons : les chansons de France se piquaient de vérité historique ; celles qui reproduisaient les prouesses de l'antiquité avaient la morale pour but ; celles de Bretagne étaient destinées à plaire. Cette classification, respectable par sa date et par son auteur, aura l'avantage de nous guider et de nous éclairer dans le labyrinthe où nous allons nous engager.

Les chansons de gestes, soit nationales, soit antiques, sont écrites en vers de dix ou de douze syllabes partagés en deux hémistiches, comme le pentamètre et l'hexamètre modernes, avec cette seule différence que la syllabe muette à la fin du premier hémistiche n'a pas besoin d'être élidée. La règle de l'élision est une conséquence de l'écriture qui rend visibles à l'œil les syllabes de ce genre que l'oreille ne perçoit pas. Cette contradiction à nos habitudes n'est pas un signe de barbarie ; mais ce qui atteste la grossièreté de cette versification primitive, c'est que ces vers tombant l'un sur l'autre par lignes uniformes composent des strophes ou couplets monorimes d'une longueur indéterminée, et qui ne s'arrêtent que lorsque le trouvère, à bout de finales consonantes ou assonantes, juge à propos de continuer sa psalmodie sur une autre rime qui dure jusqu'à nouvel épuisement.

Il est possible que la mélopée adaptée à cette métrique, et les sons de la vielle ou du rebec qui servaient d'accompagnement, aient tiré de la voix du rapsode et de l'habileté de ses doigts un agrément capable de compenser, au profit d'oreilles peu délicates et très-indulgentes, la mo-

notonie de la versification. Au reste, notre vers héroïque, même perfectionné, n'a jamais brillé par la variété. Ceux qui peuvent lire sans fatigue telle de nos épopées modernes, seraient mal venus à se moquer de la longanimité de nos bons aïeux qui trouvaient leur plaisir à entendre ces complaintes héroïques. Quant aux poëtes qui les ont composées, on peut dire à leur décharge qu'ils avaient au moins l'avantage de ne pas s'être tourmentés beaucoup, s'il leur arrivait de paraître insipides. Quoi qu'il en soit, il n'est pas permis de contester que la production musicale et presque scénique de ces légendes rimées ait été, au moyen âge, un spectacle populaire et une sorte d'enseignement historique.

Parmi ces importantes ébauches de poésie héroïque, œuvres du moyen âge, il faut donner la première place à la chanson de Roland; elle la mérite par sa vétusté et par l'importance du héros et de la *perte triomphante*, comme aurait dit Montaigne, qu'elle glorifie. Elle est un curieux exemple du travail de l'imagination populaire sur les faits réels : nulle part cette puissance de transformation ne se montre avec plus d'ensemble et d'originalité. L'histoire, par la plume d'Éginhard, gendre de Charlemagne, enregistrait un désastre douloureux demeuré sans vengeance, et que la destruction complète d'un corps d'armée, surpris par les montagnards dans les gorges de Roncevaux, avait laissé sans témoins. Mais le neveu de Charlemagne, Roland, était au nombre des victimes, lui et tous les pairs : il fallait honorer sa chute, il fallait laver l'affront imprimé aux armes d'un roi toujours victorieux. La douleur et l'admiration vont opérer ce prodige, et voici la légende qui perpétuera le souvenir de ce sinistre événement, et qui fera d'un chant de mort un hymne de victoire.

Quelques mots suffiront à l'analyse du poëme : L'Espagne est conquise, Sarragosse seule est restée debout, défendue par le roi africain Marsile; mais ce prince propose de se soumettre. Blancardin se présente en son nom devant Charlemagne, qui envoie Ganelon traiter des conditions de la paix. Ganelon chargé contre son gré et à l'instigation de

Roland de cette mission périlleuse, déjà traître par la pensée, s'engage à faire tomber dans une embuscade Roland et l'élite de l'armée de Charlemagne qui formera l'arrière-garde au moment de la retraite. Le complot ainsi tramé s'exécute. Le gros de l'armée est déjà sur le revers des Pyrénées, lorsque l'arrière-garde, enfermée dans la vallée de Roncevaux, entend le bruit d'une armée formidable dont les nombreux bataillons vont l'atteindre. Le combat est désormais inévitable; toutefois si Roland faisait retentir les sons terribles de son *olifant* [1], Charlemagne averti rebrousserait chemin, et il arriverait à temps pour repousser les Sarrasins. Mais Roland rejette comme une faiblesse indigne le conseil que lui donne le brave Olivier; il se flatte de tenir tête à l'ennemi et de l'exterminer sans l'aide de l'empereur. Le combat s'engage : qui pourrait décrire et nombrer les exploits de Roland, de l'archevêque Turpin, d'Olivier? Ici, tout est grandiose, et le champ de bataille et les héros. Cette phalange indomptable qui ne recule jamais jonche le sol de cadavres; mais elle périra sous les coups d'ennemis sans cesse renaissants. C'est alors que Roland fait retentir son olifant, dont les sons formidables sont répétés par l'écho des montagnes. Le combat continue plus acharné que jamais, pendant que l'armée de Charlemagne, enfin avertie, revient sur ses pas. Le secours approche, mais le péril redouble : le frère d'armes de Roland, Olivier vient de mourir : deux guerriers survivent seuls au carnage : l'archevêque Turpin et Roland. Leurs derniers exploits ont jeté l'épouvante au cœur des Sarrasins que le bruit formidable des clairons de Charlemagne achève de troubler. Ils prennent la fuite. L'archevêque est mortellement blessé; Roland trouve encore assez de force pour aller chercher les corps de ses amis morts, et les dépose aux pieds de Turpin, qui meurt en les bénissant. Roland seul n'a pas rendu le dernier soupir, mais son sang coule de ses veines rompues : il va mourir.

1. Cor d'ivoire. Ce mot vient du latin *Elephas*, éléphant.

Vainement il essaye de briser son épée. Il se couche enfin à terre le visage tourné du côté de l'Espagne, et à ce moment suprême les anges du Seigneur descendent pour recueillir l'âme du héros qu'ils emportent vers Dieu, lorsque Charlemagne paraît avec son armée. Ainsi, dès que l'œuvre de la trahison est consommée, le vengeur se montre. Roland n'est plus, mais il faut qu'il soit vengé ; il le sera par la défaite et par la mort de Marsile, par la destruction d'une nouvelle et plus formidable armée d'infidèles ; il le sera encore par le supplice de Ganelon, dont le nom demeurera à jamais flétri, comme symbole de trahison, et dont le châtiment glacera d'effroi le cœur des traîtres.

On le voit, le cœur et l'imagination d'un grand peuple ont travaillé de concert à cette œuvre nationale, qui explique, par la trahison, la mort d'un capitaine invincible, et la compense, en dépit de l'histoire, par une soudaine et glorieuse revanche. Aussi la chanson de Roland fut-elle au moyen âge un cri de guerre et un signal de victoire. Le grand nom de Roland fut dans toutes les bouches, et l'exemple de ses exploits, l'image de son indomptable courage, devinrent un perpétuel enseignement d'héroïsme. La version qui nous est parvenue, et qu'on peut sans témérité faire remonter jusqu'au 11e siècle, préparée sans doute par des chants antérieurs, nous offre l'ébauche régulière et déjà imposante d'un poëme véritablement épique par l'unité du plan, la vérité et la variété des caractères, par la grandeur des événements. Les beautés dont il étincelle nous frappent encore sous la rouille d'un langage inculte, sous la négligence d'une versification qui se contente pour tout élément musical du repos de l'hémistiche, du nombre régulier des syllabes et trop souvent d'une assonance imparfaite bien éloignée de la rime. Toutefois, l'expression simple et forte y traduit énergiquement de belles pensées et de nobles sentiments. La vétusté du langage nous interdit les longues citations : mais, parmi les passages saillants propres à donner une idée de cette rude poésie et à expliquer l'effet qu'elle produisait sur des âmes naïves et fortes,

il en est un que nous n'hésitons pas à placer ici. Lorsque les Sarrasins approchent, Olivier supplie Roland de sonner du cor pour avertir Charlemagne; il renouvelle par trois fois cette prière, et trois fois il reçoit la même réponse, dont les termes varient, mais dont le sens est toujours le même. Voici la dernière de ces réponses, dont le retour et la symétrie décèlent la main d'un poëte qui connaît ou qui devine les secrets de l'art :

« Cumpainz Rollant, sunez vostre olifan ;
Si l'orrat Carles qui est as porz passant;
Je vous plevis, jà returnerunt Franc!
— Ne placet Deu, ço li respunt Rollant,
Que ço seit dit de nul hume vivant
Ne pur paien que jà sei-jo cornant!
Jà n'en aurunt reproece mi parent.
Quant jo serai en la bataille grant,
E jo ferrai e mil colps e VII cenz,
De Durandal verrez l'acer sanglent!
Franceis sunt bon, si ferrunt vassalment!
Jà cil d'Espaigne n'auerunt de mort guarant[1] ! »

C'est sans doute ce serment de vaincre ou quelque passage analogue que le jongleur Taillefer chantait aux premiers rangs de l'armée de Guillaume, avant la bataille d'Hastings. Rien ne prouve victorieusement, mais aussi rien ne défend absolument de croire que le Turold, auteur du poëme de Roncevaux, n'ait été au nombre de ces Normands qui suivirent leur duc à la conquête de l'Angleterre, et que nous ne possédions le texte même auquel Taillefer empruntait

1. Compagnon Roland, sonnez votre olifant; — Ainsi l'entendra Charles qui est aux ports passant; — Je vous (le) garantis, aussitôt retourneront Francs. — Ne plaise à Dieu, ce lui répond Roland, — Que cela soit dit par aucun homme vivant — Et surtout pour des païens que jamais j'aie été sonnant du cor! — Jamais n'en auront reproche mes parents. — Quand je serai dans la bataille grande — Et (que) je frapperai et mille coups et sept cents, — De Durandal (vous) verrez l'acier sanglant, — Les Français sont courageux, ainsi frapperont-ils bravement; — Jamais ceux d'Espagne n'auront contre la mort de garant.

ses chants guerriers. Ce soupçon seul ajoute à la vénération que doit nous inspirer cet antique monument de poésie nationale.

Le caractère exclusivement guerrier et religieux de ce poëme, où la galanterie n'a point de place, où le merveilleux se laisse à peine entrevoir ; le sentiment de patriotisme qui l'anime et qui ramène si souvent le nom de *douce France*, et la majesté de Charlemagne toujours respecté, toujours obéi, autorisent la critique à rattacher l'inspiration première de la chanson de Roland au règne même de ce prince, quand l'autorité royale n'avait reçu aucune atteinte, et quand les efforts de l'héritier des Césars pour constituer l'unité d'une grande nation avaient imprimé le patriotisme au cœur des peuples unis sous sa main puissante. C'est le seul qui ait conservé profondément l'empreinte de ce sentiment de nationalité que les divisions féodales devaient altérer si promptement. En effet, la plupart des chansons de gestes qui célèbrent les exploits des pairs de France compagnons de Charlemagne tirent leur intérêt de la lutte du vassal contre le suzerain. Nous n'y voyons plus l'image d'une grande nation soumise avec enthousiasme à un grand empereur, mais le tableau de cette société féodale où l'affaiblissement de la royauté enhardit la résistance. Roland, neveu de Charlemagne et sujet fidèle, est le héros de la France : c'est un Achille national ; Renaud de Montauban, l'aîné des quatre fils Aymon, Ogier le Danois, sont les héros de la féodalité. Leur supériorité glorifie la lutte contre l'empire. Aussi Charlemagne est-il bien déchu dans les compositions de ce genre : il y porte la peine de la faiblesse de ses successeurs. Dans les quatre fils Aymon, non-seulement la victoire lui manque souvent, mais il est en butte aux mauvais tours de la sorcellerie de Maugis, et tourne au comique ; il y arrive même dans le *Voyage à Jérusalem*, qui n'est qu'un fabliau de forme épique et qui, tout vieux qu'il est, appartient au genre héroï-comique. Il paraît que le travail de poésie populaire qui éleva si rapidement Charlemagne à des proportions surhumaines s'arrêta brusquement avant la fin du 9e siècle,

et qu'il ne dépassa guère le moment où ce vétéran naïf et enthousiaste des grandes armées racontait, au fond d'un couvent d'Allemagne, les merveilles que le moine de Saint-Gall a consignées dans sa chronique.

Nous ne pouvons point passer en revue tous les poëmes qui représentent ou qui idéalisent les mœurs féodales. Ce serait presque un dénombrement homérique : le défilé en serait long et fastidieux. Il vaut mieux en choisir un seul dans le nombre et s'y arrêter. *Ogier le Danois* doit avoir la préférence, puisque la légende qui le célèbre est complète, et que nous pouvons, comme pour la chanson de Roland, remonter à un texte authentique et de date ancienne. Le vers de dix syllabes dans les chansons épiques nous reporte au moins à la première moitié du 12e siècle, puisqu'à partir du poëme d'*Alexandre* l'hexamètre déjà en usage dépossède entièrement le pentamètre, grâce à la vogue de cette grande composition d'où il a tiré son nom d'*alexandrin*. L'assonance, au lieu de la rime, est un signe plus certain encore d'ancienneté : or, *la Chevalerie Ogier de Danemarche*, par Raimbert de Paris, est en vers assonants et de dix syllabes. Ce poëme, tel qu'il a été publié par M. Barrois, se compose de treize mille cinquante-neuf vers, et comprend toutes les prouesses d'Ogier, depuis ses premiers exploits jusqu'à sa mort. C'est ce que les anciens appelaient un poëme cyclique. Nous allons essayer d'en donner une idée.

Expliquons d'abord le nom de *Danois* donné à un héros du cycle carlovingien et qui semble rattacher nos légendes nationales à la Scandinavie. Il n'en est rien; notre Danois prétendu est un Ardennais. *Dane* (forêt), *are-dane*, par l'adjonction de l'article, en formant *danemarche* ou frontière de l'Ardenne, a donné lieu à cette confusion que la critique moderne a dissipée. Nous tenons donc Ogier pour un guerrier de race germanique, tantôt compagnon, tantôt adversaire de Charlemagne. Le jeune Ogier est retenu en otage à la cour de Charlemagne comme garantie du tribut que doit payer son père, Geoffroy, gardien des marches d'Ardenne. Celui-ci, au lieu d'acquitter sa dette, renvoie

les messagers de Charlemagne la tête rase et la barbe coupée. La vie d'Ogier doit payer cet outrage : on l'enferme dans la tour de Saint-Omer; et, malgré les prières de la reine et du duc Naymes de Bavière, le supplice ne se serait pas fait longtemps attendre sans une diversion imprévue. Des envoyés du pape se présentent implorant le secours du roi de France contre les Sarrasins. L'armée se met en marche, et le jeune otage, sous la foi du duc Naymes, prend la route de l'Italie. Au passage des Alpes, il arrache l'étendard royal des mains d'un traître qui prenait la fuite, il rétablit la bataille, et dès lors sa grâce est assurée. Au siége de Rome, ses exploits ne se comptent pas : il tue en combat singulier un chef des infidèles; il y gagne son bon cheval, l'infatigable, l'indomptable Broiefort, et, par surcroît, la faveur de Charlemagne. Tel est le canevas de la première partie du poëme, brillante ouverture d'une longue série de hauts faits.

Plusieurs années se sont écoulées, et la fidélité d'Ogier ne s'est pas plus démentie que son courage. Une partie d'échecs va changer la face des choses. Baudouin, unique fils d'Ogier, né de ses courtes amours dans la tour de Saint-Omer, est tué par le fils de Charlemagne, qui lance le lourd échiquier d'or et d'ivoire à la tête de son adversaire trop habile au jeu. Ogier réclame fièrement la tête du meurtrier; on la lui refuse; il jure de se venger et court chercher un asile à Pavie, auprès de Didier, roi des Lombards. Charlemagne demande que son vassal lui soit livré; et sur le refus de Didier, il passe une seconde fois les Alpes pour mettre le siége devant Pavie. La résistance dirigée par Ogier est terrible. Les combats succèdent aux combats; Ogier, partout présent, partout victorieux, repousse les assauts et multiplie les sorties. Au retour d'une de ces excursions, soit hasard, soit trahison, les portes de Pavie se ferment devant Ogier. A ce moment commence une fuite triomphante et une poursuite acharnée dont il est impossible de reproduire tous les incidents. La fuite d'Ogier ne s'arrête par instants que pour ralentir la poursuite de Char-

lemagne par de prodigieux exploits, qui laissent sur la trace du fuyard héroïque des monceaux de cadavres. Deux fois Ogier trouve un asile dans des châteaux qui lui sont soumis; il s'y défend presque seul jusqu'à l'épuisement complet de ses ressources. Enfin, sans avoir été vaincu, il est surpris endormi dans la campagne, et tombe aux mains de Turpin, archevêque de Reims, qui reçoit de Charlemagne l'ordre de le mettre à mort. Le pieux et brave prélat feint d'obéir et se contente d'enfermer Ogier dans un cachot voisin de son palais. Charlemagne se croit délivré de son invincible ennemi. Voilà bien un second poëme, mais nous ne sommes pas au terme de cette héroïque légende.

Charlemagne jouit en paix de sa victoire, pendant que la France pleure son héros qu'elle croit mort. Mais bientôt un roi sarrasin envahit la France avec une armée innombrable, portant partout la mort et l'incendie. Ogier seul pourrait écarter le péril. Alors s'élève la voix du désespoir dans un cri formidable trois fois répété : Ogier! Ogier! Ogier! Turpin peut enfin révéler sa désobéissance. Ogier sort de son cachot; mais il ne reparaîtra à la tête des armées que si on lui livre le meurtrier de son fils. Il faut aussi lui rendre son armure et son cheval. Les larmes de Charlemagne ne peuvent attendrir l'inexorable Ogier; sa colère ne cédera que devant le sang du coupable. Charlemagne s'est résigné à ce douloureux sacrifice; le fer est levé, lorsqu'un ange du ciel arrête le bras d'Ogier : encore faut-il que le messager du ciel permette au héros de décharger sa colère par un furieux coup de poing qui fait rouler à terre le fils de Charlemagne. On retrouve ensuite Broiefort parmi les bêtes de somme d'un couvent, et le noble animal, à la vue de son maître et devant l'appareil de guerre qui frappe ses yeux, retrouve sa vigueur première et toute son ardeur. Je laisse à d'autres le soin de compter les nouveaux exploits d'Ogier : on prévoit la défaite du roi sarrasin, l'extermination de son armée, la délivrance de la France, la reconnaissance de Charlemagne; ajoutons qu'Ogier épouse une princesse qu'il a sauvée des mains des mécréants, que ses noces ne

vont pas sans festins prolongés, que le héros vit en paix pendant de longues années, et qu'il meurt saintement au monastère de Saint-Pharon de Meaux, où on lui élève un tombeau magnifique.

Tel est l'ensemble de cette vaste composition, qui n'a d'autre germe dans l'histoire que le nom d'un certain Ogier (*Otkarius*) qui suivit dans leur exil à la cour de Didier la veuve et les enfants de Carloman. Cette circonstance a suffi pour faire de ce personnage le type de la résistance des vassaux contre leur suzerain. Il est clair que cette lutte est transposée, Charlemagne n'ayant jamais été engagé dans de semblables querelles. Le grand empereur paye les torts de ses faibles successeurs; et comme la royauté dont il demeure le représentant s'est abaissée, il s'abaisse avec elle au profit du héros féodal qui lui est opposé.

Le poëme cyclique d'*Ogier le Danois*, tel que l'a composé dans la première moitié du 12e siècle Raimbert de Paris, n'est pas l'œuvre d'un esprit vulgaire. Le style en est énergique et simple; la trame des événements, quels qu'en soient le nombre et la diversité, ne s'y embrouille jamais. On s'intéresse vivement à la destinée du héros, toujours indomptable, même sous les coups de la mauvaise fortune. Le sage et courageux vieillard Naymes de Bavière, ce Nestor de l'épopée carlovingienne, aussi prudent, aussi intrépide sous le poids des ans, et moins prolixe que celui d'Homère, y remplit noblement son rôle de médiateur entre les passions. L'ardeur juvénile du courage poussé jusqu'à la témérité s'y montre avec grâce dans le jeune Guy, récemment adoubé et que ses parrains de chevalerie sont obligés de poursuivre à travers les rangs ennemis et de ramener en arrière comme un prisonnier, pour le soustraire à la mort dont il se joue. Dans le camp des infidèles se distingue un généreux émir auquel la foi seule manque pour être un modèle accompli de chevalerie, Caraheu, qui se rend auprès de Charlemagne et répond, corps pour corps, d'Ogier traîtreusement enlevé pendant qu'il se mesurait loyalement avec lui en combat singulier. Quant aux purs mécréants, ils

ont tous la force, le courage et la férocité convenables aux monstres de l'Afrique.

Le cycle carlovingien, qui s'ouvre avant Charlemagne, ne se ferme que longtemps après sa mort. En effet, la série chronologique des faits commence avec Charles Martel, continue sous Pepin, et arrive, à travers Charlemagne et ses premiers successeurs, jusqu'à Louis d'Outre-mer. Ainsi Aymeri de Narbonne, Guillaume au Court-nez, son neveu Vivien, héros de l'Aquitaine, se sont signalés contre les Sarrasins au temps de Charles Martel; la chronique des Lorrains, où brillent les noms de Garin et de son digne frère Hugues de Belin, correspond au temps de Pepin le Bref. *Berthe aux grans piés,* espèce d'élégie narrative, renouvelée et perpétuée par la légende populaire de Geneviève de Brabant, nous place à une époque antérieure à la naissance de Charlemagne, tandis que *Raoul de Cambrai* nous conduit jusqu'aux temps des derniers Carlovingiens. Nous ne pouvons qu'indiquer ces œuvres de notre vieille poésie, qui avait tant fait pour ne pas être oubliée; mais il est impossible de rappeler les noms de Hugues de Belin et de Raoul de Cambrai sans signaler aux connaisseurs, dans chacun des poëmes où ils figurent, le récit de la mort de ces deux héros; rien de plus touchant que les circonstances qui amènent la mort du frère de Garin, rien de plus terrible que la lutte où Raoul finit par succomber. Ces épisodes, mis en prose par M. Édouard Le Glay dans ses *Fragments d'Épopées romanes,* suffiraient pour sauver de l'oubli ces puissantes ébauches de nos premiers trouvères.

Au terme de cette esquisse, nous devons mettre en relief, outre les noms déjà signalés de Turold et de Raimbert de Paris, ceux de Jean de Flagy, auteur de la chanson des Lorrains, et de Huon de Villeneuve, à qui nous devons les *Quatre fils Aymon,* dont le sujet au moins est resté populaire. Mais pourquoi faut-il qu'une obscurité impénétrable nous cache l'homme supérieur qui a composé le poëme si remarquable de *Raoul de Cambrai?*

CHAPITRE III.

Chansons de gestes purement historiques. — La chanson d'Antioche. — Sujets anciens tirés de l'antiquité. — Le poëme d'Alexandre. — Cycle breton. — La Table ronde. — Mélange des deux cycles. — La chanson des Saxons. — Poëmes d'origine étrangère. — Parthénope de Blois. — La Conqueste de Constantinople par Ville-Hardoin.

Quelques trouvères du douzième siècle appliquèrent au récit des faits contemporains la forme poétique consacrée par l'usage ; c'est dans le rhythme des chansons carlovingiennes que furent racontés les exploits des premiers croisés. La *Chanson d'Antioche*, remaniée à la fin du siècle par Graindor de Douai, avait été composée par le pèlerin Richard au moment même où les croisés, vainqueurs cette fois, venaient de s'emparer de Jérusalem. Cette chronique, récemment publiée par les soins de M. Paulin Paris, reproduit avec fidélité la poésie même des faits, et il n'y a pas eu de témérité à désigner sous le nom de chants les huit parties dont elle se compose. Mais ce qui lui donne un prix inestimable, c'est qu'elle surpasse en fidélité historique les chroniques latines de Tudebod, de Robert le Moine, et même de Guillaume de Tyr. Ce beau fragment d'histoire en langue vulgaire et en rimes a pu se détacher, en formant un ensemble, des légendes poétiques qui donnent à Godefroy de Bouillon et à Baudouin une illustre origine dans les fables qui célèbrent la naissance merveilleuse et les exploits imaginaires du chevalier au Cygne. Cette invention même prouve à quel point les exploits des conquérants du saint sépulcre avaient frappé l'imagination, puisqu'on voulut les expliquer par les vertus d'une race presque divine. Les expéditions qui suivirent, marquées par tant de désastres, n'eurent pas, comme la première croisade, l'honneur d'être chantées en vers. D'autres causes d'ailleurs, que nous

aurons à signaler, arrêtèrent la production des chansons de gestes, qui paraît avoir cessé tout à coup vers le milieu du 13e siècle, au temps de saint Louis, et si nous trouvons encore au 14e siècle une composition analogue dans la chronique de Duguesclin, ce regain tardif, sur un terrain depuis longtemps sans culture, s'explique par la rencontre fortuite d'un trouvère attardé et d'un héros chevaleresque après la chute de la chevalerie. Mais ni Duguesclin ne ressuscita la chevalerie, ni Cuvelier qui l'a chanté ne remit en honneur les couplets monorimes.

Sous Philippe Auguste, à la fin du 12e siècle, la légende d'Alexandre, léguée à nos trouvères par l'antiquité qui avait déjà entouré de tant de fables l'histoire du héros macédonien, prit enfin sous la main de Lambert le Court de Châteaudun, et d'Alexandre de Bernai, une forme imposante. Le *Roman d'Alexandre,* tel est le titre de ce poëme, est la plus littéraire des œuvres composées dans le système des chansons de gestes. Le vers de douze syllabes y est employé avec une telle supériorité, qu'il en a reçu et gardé le nom d'*alexandrin.* Quinte-Curce, et surtout le faux Callisthène, ont fourni la matière; mais la couleur est un reflet brillant des mœurs de la chevalerie. Ce poëme témoigne des progrès de la royauté féodale, de la subordination des vassaux, qui commencent à reconnaître un maître; il est en même temps l'image des vertus que la féodalité demandait au suzerain en retour de son obéissance. Alexandre n'est pas le portrait de Philippe Auguste, mais l'assemblage des qualités proposées à l'imitation des rois chevaliers. Nous n'avons pas de place ici pour l'analyse du poëme, qui conduit le héros du berceau jusqu'à la tombe à travers mille exploits historiques et force aventures merveilleuses; il côtoie l'histoire sans trop d'infidélités, jusqu'au moment où, pénétrant dans l'Inde, cette terre de prodiges, de monstres et de mystères, il entre au pays des chimères : encore la terre ne suffit-elle pas à ce besoin d'aventures; Alexandre s'élance dans les airs, et, emporté par l'aile puissante des vautours, il visite les régions cé-

lestes ; puis, protégé par une cloche de cristal, il descend dans les profondeurs de la mer ; enfin il retrouve terre, et sa destinée s'accomplit dans les murs de Babylone, où il meurt au comble de la gloire, victime de la trahison. Pendant cette courte et brillante carrière, il ne cesse pas un instant de se montrer loyal, courageux, invincible, libéral surtout ; les dépouilles du monde enrichissent les compagnons de ses travaux. L'éloge de la largesse ou plutôt de la prodigalité royale revient trop souvent pour qu'on n'y voie pas une sommation de générosité faite à la royauté par ses fidèles serviteurs. C'est dans la même intention que les courtisans du Picrochole de Rabelais diront à leur maître : « thésauriser est fait de vilain. »

Ce poëme, qu'on peut lire encore avec fruit et non sans plaisir, abonde en beaux vers. Il nous est impossible de multiplier les preuves, mais il convient d'en apporter quelques-unes. Ne sent-on pas en effet, sous la rouille du langage, tout ce qu'il y a de noblesse dans les vers suivants, où la grandeur future d'Alexandre est annoncée par les prodiges qui marquèrent sa naissance.

Dès l'eure que li enfes (*l'enfant*) dut de sa mère issir
Demontra Dieu par signe qu'il se ferait crémir :
Car l'air convint muer, le firmament croisir (*se crevasser*)
Et la terre croler (*s'ébranler*), la mer par lieux rougir,
Et les bestes trembler et les hommes frémir.

Voici maintenant un passage où l'expression n'est pas moins ferme, et où la coupe des vers produit une variété rhythmique et une harmonie que les successeurs des trouvères n'ont pas toujours conservées. Alexandre donne en fief à Ptolémée la province de Césarée, qu'il vient de conquérir sur Nicolas :

Tolome, dist li rois, très hier vous ai promise
La terre Nicolas ; en vous est bien assise.
Tenez, je vous la donne et octroi, par tel guise
Que tous jours en aurez et rente et commandise.
Quand reviendrons de Perse et aurons fait justise
De Daire et de ses homes qui la terre ont malmise,

En celle haute tour qui est de marbre bise,
Vous en sera el chef (*sur la tête*) couronne d'or assise.

Il nous a suffi, sans changer un seul mot, d'enlever les archaïsmes d'orthographe, qui sont plutôt un épouvantail qu'une difficulté, pour rendre ces deux fragments d'un texte écrit il y a plus de six cents ans, abordables à tous nos lecteurs. On comprend que ce poëme, ainsi écrit dans un langage clair et souvent harmonieux, rempli d'ailleurs de nobles sentiments, de hauts faits et d'aventures merveilleuses, dut devenir le thème favori des trouvères et comme la Bible des chevaliers. Il obscurcit, en effet, de son éclat les prouesses de Charlemagne et de ses douze pairs. Au reste, Alexandre avait pris, par la grâce des trouvères, le costume chevaleresque et reçu pour compagnons douze pairs, nombre consacré, cortége inévitable, que nous retrouverons auprès d'Arthus, autour de la Table ronde.

Arthus est un présent de la Bretagne à la France. On sait qu'il y eut, au sixième siècle de notre ère, un chef breton qui défendit courageusement l'indépendance de sa province contre les Saxons; qu'il disparut après un combat meurtrier, et que, privés de leur roi, les Bretons, forcés de fuir, se réfugièrent dans notre Armorique, qui prit d'eux le nom de Bretagne. Arthus était bien mort, les Bretons bien chassés; mais les peuples de bonne race ne se résignent pas ainsi. Les Bretons attendirent Arthus pour le jour de la vengeance. Ce petit peuple adore volontiers ses souvenirs, et ses regrets sont toujours des espérances, tant il a le cœur bien placé! Ainsi doué, il attendit pieusement le retour d'Arthus; en attendant il le chanta, et sa longue attente lui laissa le loisir de composer à ce propos la plus curieuse, la plus embrouillée et la plus poétique des légendes. Rien n'est plus étrange que la diversité des éléments dont elle se compose et que ses pérégrinations. La mythologie, les évangiles apocryphes, les romans carlovingiens, la féerie avec ses géants, ses nains, ses sorciers et ses châteaux magiques, l'héroïsme et tous ses exploits, l'amour avec toutes ses délicatesses, ses séductions et ses perfidies, tout se

combine et s'amalgame pour former cet ensemble singulier. Les lais bretons, qui en sont comme les molécules organiques, recueillis en partie par un rimeur anglo-normand, Wace[1], se condensent en prose latine sous la plume de Geoffroi de Montmouth, chapelain d'un roi d'Angleterre, puis ils se développent dans la prose romane de Robert Borron, de Luce de Guast, pour charmer la cour d'un autre successeur de Guillaume le Conquérant, en même temps qu'ils reprennent le vêtement poétique, au nord de la France, grâce à la verve enjouée d'un trouvère champenois, Chrestien de Troyes. Ainsi ce cycle romanesque a lui-même ses aventures.

Arthus est le centre de cette épopée, mais, comme Agamemnon dans l'*Iliade*, comme Charlemagne dans la plupart des chansons de gestes, comme Godefroi dans la *Jérusalem délivrée*, il n'en est pas le personnage le plus considérable; souvent il est éclipsé par les guerriers qui l'entourent. Dans *Lancelot du Lac*, notamment, il doit céder la première place au courage et à la galanterie d'un des chevaliers qu'il a fait asseoir autour de la Table ronde. *Tristan du Leonois* condamne au même rôle le roi Marc, époux de la blonde Iseult. Ces deux romans sont loin d'être édifiants; l'amour y domine, et c'est peut-être pour cela qu'ils ont eu plus de vogue que les compositions du même cycle auxquelles la pensée religieuse impose une certaine gravité. Tel a été le sort du saint Graal, qui donne un motif pieux à l'institution des chevaliers de la Table ronde, voués à la recherche de ce vase sacré qui avait servi à la sainte cène, et dans lequel Joseph d'Arimathie avait recueilli, pendant la Passion, quelques gouttes du sang de Jésus-Christ. Cette précieuse relique, talisman de la chrétienté, a disparu; on sait

1. Dans le *Roman de Brut*, chronique rimée sur les rois de la Grande-Bretagne. Wace a aussi composé le *Roman de Rou* ou Rollon, qui contient l'histoire des ducs de Normandie. Ces œuvres, utiles pour la connaissance des traditions sur les origines des peuples, n'ont rien de commun avec nos chansons de gestes et sont plutôt des documents historiques inexacts que des monuments littéraires.

vaguement qu'il est sous la garde du roi pêcheur, prince de difficile abord, et qui ne livrera son trésor qu'à un chevalier qui aura su conserver, à travers les périls de la vie guerrière et galante, la pureté de l'âme et du corps. Les plus braves ont perdu, chemin faisant, le droit de prétendre à cette conquête, réservée à *Perceval le Gallois*, dont les aventures ferment noblement et saintement le cycle de la Table ronde, ramené à son principe après bien des écarts profanes. Merlin, cet enchanteur né du commerce du ciel et de l'enfer, ange et démon, qui joue son rôle dans toutes les parties de la légende, est le principal héros d'un roman auquel son nom est attaché. C'est là que se développe à l'aise la sève féerique et magique qui en découle pour circuler dans toutes les branches de la légende, qu'elle égaye et colore de ses enchantements.

L'étude des nombreux romans qui forment l'ensemble du cycle d'Arthus serait infinie; il ne faut pas même essayer d'y pénétrer; mais la vue générale que nous avons présentée suffit pour marquer nettement les différences qui la distinguent des chansons guerrières et purement héroïques de Charlemagne et d'Alexandre. Le merveilleux et la galanterie la destinaient à charmer l'imagination et à caresser les faiblesses du cœur. Elle fut, au moyen âge, l'instrument de chutes parmi lesquelles il suffit de rappeler celle que Dante a immortalisée dans son poëme. En effet, c'est le *Lancelot* qui a précipité Françoise de Rimini et son amant dans les régions où le poëte florentin les a rencontrés. Nos premiers trouvères des chansons de gestes, les Turold, les Raimbert, n'ont rien de semblable sur la conscience.

Cependant, il faut le reconnaître, le voisinage des Lancelot, des Tristan, de Merlin et de la fée Morgane, ne tarda pas à altérer la sévérité des rapsodes carlovingiens; la féerie et la galanterie corrompirent la pureté primitive de ces traditions guerrières et religieuses. Il y eut comme une émulation d'aventures fabuleuses, d'exploits incroyables, de voyages impossibles entre les tenants de Charlemagne et ceux d'Arthus. De là le séjour d'Ogier dans le royaume de

féerie, les sortiléges de Maugis, les nouveaux exploits de Roland ressuscité. Cette contagion se fait déjà sentir dans la *Chanson des Saxons*, ce poëme que Jean Borel composa sous le règne de Philippe Auguste et dont Witikind est le héros. Nous trouvons là une reine qui est de la race des Geneviève et des Iseult, et non moins habile à tromper son royal époux, le farouche Witikind. Sa morale est fort relâchée; c'est elle qui dit :

Que sert beauté de femme s'en jovant (*si dans sa jeunesse elle*) ne [l'emploie;

elle donne à ses femmes de mauvais conseils et de scandaleux exemples. Ce relâchement moral doit être signalé dans une composition où d'ailleurs respire encore la mâle énergie des chansons de gestes. L'invasion de la galanterie se mêlant aux strophes monorimes d'un poëme carlovingien est un fait grave, un symptôme de contagion, mauvais augure pour cette poésie rude et saine qui avait son titre et sa raison d'être dans l'énergique pureté des sentiments et la vigueur des descriptions.

Les strophes ou couplets monorimes avaient l'avantage d'aider la mémoire des jongleurs par le retour prolongé des mêmes consonnances; et c'est là, sans doute, ce qui maintint pendant plusieurs siècles ce grossier système de prosodie à l'usage des longs poëmes, dont les paroles devaient être retenues par ceux qui les chantaient en s'accompagnant de la vielle. On put heureusement appliquer à des œuvres de longue haleine, destinées à être lues, une versification moins monotone; ce fut le vers de huit syllabes à rimes plates et alternées de distique en distique. Ce mètre, employé avec succès par Chrestien de Troyes dans son *Tristan*, fut adopté par d'autres versificateurs de la même époque, et notamment par Aimé de Varennes, dans l'agréable poëme de *Florimont* [1], qui est bien un roman, au sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot.

1. M. Paulin Paris a donné de ce poëme une analyse détaillée et fort intéressante (*Manuscrits français de la bibliothèque*, t. III, p. 9 à 53).

Tout y est d'invention, à l'exception des noms de Philippe de Macédoine et d'Alexandre qui descendent de ce Florimont, héros imaginaire, lequel est pour le roi de Macédoine ce que le chevalier au Cygne est pour la maison des comtes flamands, Godefroi et Baudouin. Nous pouvons citer de ce poëme quelques vers sur l'éducation de la jeune princesse qui sera plus tard la femme de Florimont : sa maîtresse lui donnait d'excellentes leçons :

La pucelle bien apprenoit;
En lisant trouvait ès auctors
Et de batailles et d'amors;
Mais ès amors plus entendoit
Que ès batailles ne faisoit.

Chrestien de Troyes n'aurait pas mieux dit. C'est la même malice ingénue. Aimé était né sur la lisière de la Champagne, et son esprit s'était aiguisé dans un voyage en Grèce, d'où il prétend avoir rapporté le sujet de son poëme.

C'est de la même source que doit nous être arrivé un autre poëme dont la donnée rappelle la fable hellénique de Psyché. Mais dans cette œuvre romanesque, dont le héros est un jeune chevalier de la race royale de Clovis, l'indiscrétion est le fait de l'amant, qui découvre à la lueur d'une lampe et qui perd, par sa fatale curiosité, la fée bienfaisante qui l'a comblé de ses dons. Cette fée est Mélior, impératrice de Constantinople. Toutefois, le charme rompu finit par se renouer, grâce aux regrets, au dévouement inaltérable, aux nouveaux exploits de l'aimable et intrépide Parthénope de Blois, qui finit par régner ouvertement dans ce palais de Byzance où il avait d'abord pénétré mystérieusement. Le poëme où sont décrites ces aventures intéresse par l'éclat des descriptions, par la délicatesse des sentiments et la vérité de la passion, par l'emploi du merveilleux. Héroïsme, galanterie, féerie, tels sont les éléments dont il se compose. Le mètre est le vers de dix syllabes, qui ne manque ni de grâce ni de naturel chez les

poëtes du 13e siècle [1]. Il faut ajouter que l'auteur du *Parthénope* est, parmi ces versificateurs, un des plus habiles.

L'avénement romanesque d'un prince d'origine française à l'empire de Constantinople, célébré par ce poëme, recevait un nouvel intérêt de l'avénement réel et récent de Baudoin de Flandre, que la quatrième croisade avait mis en possession de l'héritage des Comnène. Ce rapprochement nous conduit naturellement à l'historien de cette expédition singulière qui se détourna de son but, la délivrance du saint sépulcre, et fonda, pour un temps, un empire français à Constantinople. Ce fut un brillant fait d'armes que la prise de cette ville; mais combien il fut chèrement payé par la destruction de tant de chefs-d'œuvre de l'art et des lettres de la Grèce. Les barbares n'ont pas fait pis dans leurs plus violents accès de fureur. Quoi qu'il en soit, le récit de Villehardoin, qui prit à la conquête de Constantinople une part importante comme chef militaire et comme négociateur, est un des plus précieux monuments de notre ancienne littérature. Comme histoire écrite en prose, il est le premier par la date et le mérite. Villehardoin est un témoin sincère qui a bien vu et qui reproduit simplement, sobrement, avec force, les faits qui méritent d'être connus. Homme supérieur par le caractère et l'intelligence, mêlé par l'action aux événements qu'il raconte, initié à tous les secrets de la guerre et de la politique, il dit brièvement ce qui importe et n'admet rien d'inutile. Un trait lui suffit pour peindre, un mot pour expliquer, une exclamation pour louer ou pour flétrir, et, sans plus d'efforts, il est peintre, il est homme d'État, il est moraliste. On peut dire qu'il est pour l'histoire ce que Turold est pour l'épopée : comme la chanson de Roland, la *Conqueste de Constantinople* est l'esquisse d'un maître.

Nous pourrions détacher de cette chronique bien des pages qui ne perdraient rien à être isolées. Les négociations

1. Parmi les compositions de ce genre qui sont nombreuses, il faut distinguer encore, pour l'intérêt et le style, les romans de *Flore et Blanche-Fleur*, de la *Violette* et du *Chastelain de Coucy*.

des croisés à Venise, pour obtenir des bâtiments de transport et le concours de la république, forment un tableau achevé. Des traits de mâle éloquence brillent à chaque instant dans de courtes harangues où la simplicité du langage n'a rien à envier à l'art oratoire, et notamment dans la réponse héroïque de Quesnes de Béthune aux envoyés de l'usurpateur Alexis. Mais nous devons nous borner. On ne lira pas sans plaisir le passage suivant qui exprime noblement et naïvement l'émotion des croisés à la vue de Constantinople : « Cil qui oncques mès ne l'avoient véue ne cuidoient mie que si riche cité péust avoir en tout le monde. Quant il virent ces haus murs et ces riches tours dont ele estoit close, et ces riches palais et ces hautes yglises, dont il avoit tant que nus nel péust croire s'il ne le véist proprement à l'ueil : et il virent le long et le lé (*largeur*) de la vile qui de toutes autres estoit soveraine, sachiés qu'il n'i ot si hardi à qui la char ne frémesist; et ce ne fut mie merveille s'il s'en esmaièrent, car onques si grans afaires ne fu empris de nule gent puis que li mons fu estorés. » Cette ville, si belle et si formidable, quelques milliers de Français et de Vénitiens la réduisirent en peu de temps; mais ils avaient à leur tête les Baudoin, les Dandolo, et ce marquis de Montferrat qui mérita cette courte et pleine oraison funèbre par laquelle Villehardoin termine son récit : « Halas! quel damage chi ot à l'empereour et à tous les Latins de la terre de Romenie de tel home pierdre par tele mesaventure, qui estoit un des meilleurs chevaliers et des plus vaillans et des plus larges qui fust el remanant du monde! » Dans cette prose noble et simple, Villehardoin rencontre, par surcroît, une harmonie naturelle qui satisfait l'oreille et qui plaît, comme ces voix bien timbrées que l'art n'a point encore assouplies, mais dont toutes les intonations sont justes. Henri de Valenciennes, qui a pris le récit au point où Villehardoin a cessé de dicter, relève, à son insu et par ses efforts mêmes, le mérite de l'œuvre qu'il continue.

CHAPITRE IV.

Poésie badine. — Le Roman de Renart : Renart et Isengrin, principaux personnages. — Pierre de Saint-Cloud, Richard de Lison, auteurs désignés. — La Bible Guyot, satire. — Fabliaux : le Vilain Mire, le Vair Palefroi. — Huon le Roy, etc. — Contes moraux. — Légendes miraculeuses. — Lais bretons de Marie de France.

Nos bons aïeux, lorsqu'ils avaient longtemps prêté l'oreille aux chants héroïques et grossiers des trouvères, avaient bien droit à quelques délassements. Toutes ces prouesses guerrières, ces mêlées si souvent reproduites, ces interminables combats singuliers et ce long carillonnage de rimes identiques, appelaient une compensation. On leur devait la petite pièce après la tragédie. Aussi les jongleurs avaient-ils dans leur répertoire le moyen de faire passer leurs bénévoles auditeurs de l'admiration à la gaieté. Le Renard partageait donc avec Alexandre et les preux de Charlemagne le privilége d'intéresser la foule. On s'amusait de ses tours malicieux, de ses ruses pendables, de ses vices que l'esprit assaisonnait, après s'être émerveillé des grands coups d'épée des pourfendeurs de géants. On avait encore, outre ces symboles empruntés au règne animal, force récits grivois qui opposaient la chronique scandaleuse du temps aux légendes héroïques du passé.

Rien n'est plus naturel que la mise en scène des animaux comme image de l'humanité. On n'a pas à chercher l'origine de la fable ailleurs que dans « le grand voisinage et cousinage, » pour parler comme Charron, de l'homme et des animaux. En effet, si l'on retranche un instant, par la pensée, la raison qui caractérise l'homme, retranchement qui ne demande pas un grand effort d'abstraction, puisque dans la vie réelle la raison est de si peu d'usage, l'humanité offrira tout à coup, dans l'ensemble de sa physionomie morale, toutes les variétés du règne animal; et de plus, si on l'examine extérieurement, on trouvera dans l'ordre

physique les mêmes analogies : de sorte qu'à ce point de vue, ce qu'on appelle le genre humain cessera d'être une unité pour devenir une immense collection d'animaux divers, et comme une ménagerie complète. L'apologue, en vertu de cette ressemblance presque effrayante, est la plus naturelle des figures, et on peut dire que le genre se compose de métaphores en action.

Il ne faut pas chercher dans le *Roman de Renart* une composition régulière ; il s'est formé de branches qui ne se rattachent pas à un tronc, comme ferait une végétation naturelle sortie d'un germe unique : c'est plutôt un faisceau faiblement resserré par un lien extérieur et artificiel. Pour donner aux pièces détachées dont il se compose une apparence d'unité, les arrangeurs ou diascévastes de cette collection de rapsodies comiques ont placé en tête un récit pseudo-biblique de la naissance des animaux qui nous présente Adam et Ève, au bord de la mer, frappant tour à tour l'eau d'une baguette qu'ils tiennent à la main : les coups frappés par Ève font sortir des animaux malfaisants ; Adam, par le même manége, amène en compensation des bêtes utiles et débonnaires dont l'homme pourra tirer parti. Moyennant cette introduction, nous saurons d'où viennent les personnages que nous verrons en scène : leurs aventures prennent place à la suite, un peu au hasard, jusqu'au moment où finit la pièce par la feinte mort du héros ; en effet, Renart ne peut pas mourir : il est immortel comme la malice et la fourberie dont il est le symbole.

Ces animaux forment une société, ils ont femme, enfants, maison ; Renart a même un château du nom de Malpertuis, et Noble, c'est-à-dire le Lion, une cour, un palais, et tout l'attirail de la royauté. Parfois ils revêtent un costume et se chargent d'armures, en guise de chevaliers. Ils ont entre eux des liens de parenté ; le Loup ou Isengrin est l'oncle du Vorpil ou Renart, et, comme tant d'autres oncles de comédie, il a un coquin de neveu. Les premiers tours que celui-ci lui joue sont de telle sorte que nous n'osons pas les indiquer, quoique nos bons aïeux aient pris plaisir

à les entendre tout au long. Isengrin, offensé comme mari et comme père, cherche à se venger; mais toujours crédule il tombe dans de nouveaux piéges, et, en poursuivant une vengeance légitime, il recueille de nouveaux affronts. Il est probable que cette partie de la légende, qui contient les divers épisodes de cette lutte grotesque, a un fondement historique; mais on ne propose pour l'application que des conjectures, et on ignore réellement à quels personnages humains il faut attribuer ces noms de Renart et d'Isengrin donnés au Vorpil (*vulpes*) et au Loup. De ces surnoms célèbres, celui de Renart a été tellement populaire qu'il s'est substitué au mot générique. Ainsi, lorsque tant d'hommes reçoivent accidentellement, en vertu d'analogies physiques ou morales, un nom d'animal, voici un animal qui a reçu de la poésie populaire et qui garde un nom d'homme. Au reste, la ligne qui sépare dans nos récits le genre humain du règne animal est fort indécise, et même le rôle des hommes qui s'y trouvent mêlés, vilains ou moines, n'est pas à notre avantage. Comme La Fontaine, nos trouvères fabliers paraissent être du parti des animaux contre l'homme.

Nous n'avons pas à nous engager ici dans les détours du labyrinthe que forme l'enlacement des trente-deux branches dont se compose la vieille légende de Renart. Il suffira pour notre dessein de noter le procédé habituel de nos conteurs et de dégager quelques traits propres à donner une idée de leur esprit et de leur langage. Ils ne cherchent pas à reproduire, à la manière de Marie de France et d'autres poëtes de la même époque cachés pour nous sous le nom d'Isopet, la simplicité, la nudité d'Ésope, ni la brièveté élégante de Phèdre; ils prennent volontiers du temps et de l'espace, ils décrivent les saisons et le paysage, ils prodiguent les discours et multiplient les incidents; enfin ils allongent la matière avec la louable intention de divertir plus longtemps leurs auditeurs. L'esquisse d'un seul de ces tableaux suffira pour faire connaître la méthode et les libertés de nos amuseurs populaires.

On connaît la donnée ésopique du renard tombé dans un puits et qui s'en tire aux dépens du bouc. Le trouvère substitue Isengrin au bouc par une heureuse licence qui lui permettra de rappeler les démêlés antérieurs de ses deux héros. Renart, que la faim aiguillonne, se met en campagne; après de longs détours il arrive enfin près de la basse-cour d'une abbaye de moines blancs; il y pénètre non sans peine, et bientôt il a étranglé trois gelines : ce sont poules;

De deux en fit ses grenons bruire,
La tierce voudra porter cuire.

Le voilà rassasié, mais non désaltéré. Il s'approche donc d'un puits large et profond; son image peinte au fond de l'eau lui représente sa femme Emmeline, il l'appelle; sa voix, qui lui revient du fond du puits, lui semble une réponse; en bon époux il n'hésite plus, se jette dans l'un des seaux qui descend pendant que l'autre remonte. Alors il peut boire, il pourrait même *pêcher à son aise;* mais il se déconforte en s'apercevant de sa méprise, car Emmeline n'est point là, et il lui est impossible de remonter. Heureusement Isengrin ne tarde pas à paraître au bord du puits; il aperçoit Renart, et, de plus, sa propre image, qu'il prend pour dame Hersent, sa femme. Ce prétendu tête-à-tête renouvelle en son cœur le souvenir d'anciens griefs. Il crie à son tour, et de même sa voix qui remonte lui fait croire qu'on lui répond. Alors la conversation s'engage réellement; le traître Renart dit à sa dupe :

Jà suis-je votre bon voisin
Qui fut jadis votre compère;
Plus m'amiez que vostre frère;
Mais l'on m'appelle feu Renart
Qui tant savait d'engin et d'art;
Mais or suis mort, la Dieu merci,
Ma pénitence fais ici.

Feu Renart décrit alors les délices du séjour où il est reçu. tout y est en abondance: c'est le prix de ses vertus, car il

est mort en état de grâce, et si on a mal parlé de lui sur la terre, c'est qu'on l'a calomnié. Isengrin, séduit par le tableau de ce paradis, voudrait y être admis sans retard, mais Renart modère son impatience; il lui demande s'il a fait ses dévotions, s'il s'est confessé, et satisfait de ses réponses il finit par lui indiquer le chemin qu'il doit prendre. Isengrin s'élance dans le seau, et le poids de son corps, qui *dévale*, fait remonter le perfide Renart :

> Et puis se sont entrecontré;
> Isengrin l'a arraisoné :
> Compère, pour quoi t'en vas-tu?

Renart se moque, à la rencontre, de sa dupe, qui continue à descendre pendant qu'il achève de monter :

> Moult es (lui dit-il) à grant honte livré,
> Et j'en suis hors.

Le conte n'est pas fini; car, au matin, le cuisinier de l'abbaye, escorté de trois moines et suivi d'un âne, vient pour puiser de l'eau; l'âne est attaché à la corde de la poulie, le seau remonte lentement, malgré les efforts de la bête, et l'un des moines, voulant savoir qui cause ce retard, aperçoit Isengrin. L'ascension est interrompue; on attache la poulie et bientôt tout le couvent est sur pied; les moines aidant, l'âne amène enfin son fardeau au bord du puits. Le pauvre Isengrin reçoit force coups de bâton, laisse dans la bagarre de son poil et de sa peau sous la dent des chiens; il s'échappe toutefois et regagne son logis, où, grâce au savoir des médecins qu'il a mandés et au dévouement de sa famille, ses blessures sont guéries et sa force réparée.

L'auteur de la branche importante que nous venons d'analyser est resté inconnu, comme le plus grand nombre des trouvères qui ont raconté les fourberies du Renart. Pierre de Saint-Cloud et Richard de Lison se sont seuls sauvés de l'oubli en prenant le soin de se nommer au début des récits qu'ils ont composés; mais il faut bien se garder de leur attribuer l'œuvre entière, qui est fort inégale et

dont quelques parties tomberaient trop lourdement à leur charge.

La satire n'est qu'indirecte et par la voie d'allusion dans cette étrange épopée du Renart, où domine l'intention, quelquefois suivie d'effet, de divertir l'auditeur; mais le moyen âge avait aussi ses mécontents, esprits chagrins et bilieux, qui allaient jusqu'à l'invective. A leur tête se distingue Guyot de Provins, qui passa de couvent en couvent sans se trouver bien nulle part, et qui se venge de ses mécomptes en prenant à partie son siècle tout entier, qu'il accuse sans ménagements d'être *horrible et puant*. Les hommes de son temps lui paraissent bien petits en comparaison de ceux qu'il a vus dans sa jeunesse :

Li siècles (dit-il), sachiez voirement
Faudra (*périra*) par amenuisement;
Par amenuisement faudra
Et tant parapeticera,
Qu'uit home battront en un four
Le blé aux (*avec des*) fléaux toute jour,
Et deux home, voire bien quatre,
Se pourront en un pot combatre.

Or le siècle qui *s'amenuise* à ce point est le 13e siècle! Ainsi la colère trouble la vue. Guyot, comme tous les satiriques, déprécie outre mesure ce qu'il a sous les yeux. Toutefois ses hyperboles attestent les plaintes qu'excitaient dès lors de graves abus dans l'Église et dans l'État. Notre vieillard atrabilaire n'épargne personne; et comme il est homme d'église et même moine, sa mauvaise humeur s'exhale avec plus d'amertume contre les ordres monastiques et le saint-siége. Rome surtout le met hors de lui, et il a moins de bile contre Clairvaux même, quoiqu'il y ait souffert pendant quatre mois :

Des Romains n'est-il pas merveille
S'ils sont faux et malicieux,
La terre le doit et li lieux :
Cil qui primes y assemblèrent,

La félonie y apportèrent,
Romulus son frère y occit, etc.

Mais il faut s'arrêter, car si ce début promet, la suite dépasse les promesses du début. Au reste, cette invective n'est pas isolée. Un laïque, le seigneur de Berze, n'est pas moins violent, et Gautier de Coinsy, le pieux et quelquefois élégant chroniqueur des miracles de la Vierge, va souvent plus loin que Guyot de Provins et le seigneur de Berze. On trouverait aussi, sans beaucoup chercher, dans les récits des trouvères, les éléments d'un acte complet d'accusation contre le moyen âge, qui envelopperait, avec les chefs de la société civile et religieuse, les légistes, les médecins et les gens de métier. Sans prendre à la lettre ces reproches si vifs et si étendus, nous pouvons au moins en tirer cette conclusion que les siècles qu'on oppose au nôtre avaient aussi leurs vices, et que ce qu'on appelle le bon vieux temps risque fort de n'avoir qu'une place imperceptible dans l'histoire.

Les fabliaux sont, sans contredit, ce qu'il y a de plus précieux et de mieux réussi dans le bagage poétique des trouvères. Pour ces récits, dont la naïveté fait le charme, la langue du moyen âge possède toutes les qualités convenables : elle a des tours et des mots propres à la malice sans amertume, au sentiment sans passion ; elle est déjà formée pour tous les sujets qui ne demandent ni énergie ni noblesse soutenues. Les vers de huit syllabes, enjambant l'un sur l'autre et amenant de distique en distique une rime nouvelle, échappent à cette uniformité de mesure et de consonnances qui a fait tort aux chansons de gestes. Aussi le mètre des fabliaux s'est-il conservé dans la poésie légère, qui gagne même beaucoup à ne pas trop s'écarter de leur langue. Parmi les fabliaux, plusieurs ont pour objet l'enseignement moral, et d'autres le simple amusement. Il y en a de sérieux, de gais, de touchants. La gaieté domine et s'émancipe trop souvent jusqu'à la grossièreté ordurière. Nous laisserons de côté ces débauches de la verve gauloise

qui sont, comme dirait La Bruyère, le charme de la canaille; mais nous pouvons sans danger donner une idée de quelques-unes de ces pièces où la liberté reste bien en deçà de la licence.

Le *Vilain Mire* (médecin), qui a fourni à Molière l'idée de son *Médecin malgré lui*, est, par exemple, une plaisante invention qui n'offense point la morale : c'est, dans le vrai sens du mot, un bon conte. En voici le canevas. Un paysan, riche laboureur, prend à femme la fille d'un vieux chevalier qui n'avait d'autre bien que sa noblesse. Le vilain, qui passe ses journées à la charrue, voulant, pendant ses absences forcées, mettre la vertu de sa femme à l'abri de toute attaque, ne trouve rien de mieux que de la battre le matin :

> Dieu, fait-il, si je la batoie
> Au matin, quand je leveroie,
> Elle plorroit au lonc du jour;
> Je m'en iroie en mon labour :
> Bien sai, tant come ele plorroit
> Que nul ne la desvoieroit.

Il exécute ce beau projet :

> De la paume qu'eut grant et lée (*large*)
> Fiert (*frappe*) si sa fame lez la face,
> Que des doigts y parut la trace.

Ainsi rassuré, il va à son champ. Au retour, il demande pardon et l'obtient; le lendemain, nouvelle violence, nouvelle douleur, nouveau raccommodement. Cependant ce régime ne convient pas à la gente demoiselle : Hélas! s'écrie-t-elle :

> Or ne sai-je mais que je die,
> Or m'a mon père bien trahie,
> Qui m'a donnée à ce vilain.
> Cuidoie-je mourir de faim?
> Certes bien eus au cœur la rage
> Quant j'octroiai tel mariage :
> Dieu! pourquoi fut ma mère morte?

Ce dernier trait est de la plus exquise délicatesse. Cette

bonne âme, si bien peinte par ces paroles touchantes, s'imagine que son mari ne lui fait tant de mal que parce qu'il n'a pas éprouvé ce qu'on souffre à être battu.

> Fut oncques mon mari batu ?
> Nennil, il ne sait que coups sont,
> S'il le séust, par tout le mont,
> Il ne m'en donnast pas autant.

Il le saura donc. Surviennent alors fort à propos deux envoyés du prince en quête d'un médecin pour guérir sa fille, qu'une arête, engagée dans le gosier, met en péril de mort. La femme du vilain leur indique son mari, en les avertissant qu'il n'exerce son art que contraint et forcé. Nos gens vont le trouver, et, sur son refus de les suivre, le battent d'importance. Ils l'entraînent devant le roi, qui le soumet à la même épreuve. Le vilain se décide enfin à opérer. Enfermé avec la malade, il fait si bien par ses contorsions que la fille du roi éclate de rire si violemment que l'arête lui vole hors de la bouche :

> Et li vilains sans délaier
> Revest ses dras (*habits*) et prent l'areste,
> De la chambre ist (*sort*) fesant grant feste,
> Où (*dès que*) voit le roi, en haut si crie :
> Sire, votre fille est garie;
> Vez (*voyez*) ci l'areste, Dieu merci !

Après ce succès, le vilain se croit libre et veut déguerpir; de nouveaux coups le forcent à demeurer. Bientôt des malades arrivent de tous côtés au palais, et le docteur malgré lui, qu'on a tondu et rasé, et revêtu d'une robe d'écarlate, est contraint de tenter la guérison de tous ces infirmes. Comme il hésite, la vue de deux valets qui s'avancent armés de bâtons dont il a déjà senti le poids le range à son devoir. Il demande, pour laboratoire, une vaste salle où, après avoir fait allumer un grand feu, il appelle tous ses clients. Bientôt le roi, qui est resté à la porte, les voit tous sortir coup sur coup, plus vite que le pas, et déclarant qu'ils sont radicalement guéris. Comment ce miracle s'est-

il opéré ? c'est que le rusé compère a déclaré qu'il ne pouvait les guérir que si le plus malade d'entre eux, mis au feu et calciné, lui fournissait la poudre dont il avait besoin. Le roi, charmé de ce nouveau succès, donne au vilain son amitié, le comble de ses présents et le renvoie à sa femme, qui ne fut plus battue. Ainsi notre vilain

Par sa fame et par sa voisdie (*adresse*)
Fut bons mestres, et sans clergie.

Si j'ai analysé de préférence le *Vilain Mire*, c'est qu'il fournit un facile et curieux objet de comparaison avec une de nos plus amusantes comédies; mais il n'est, ni pour l'invention, ni pour l'exécution, le chef-d'œuvre du genre. Je mets bien au-dessus le fabliau de *Saint Pierre et le jongleur*, qui n'a point scandalisé la foi de nos pères, mais dont les traits un peu vifs et l'enjouement risqué ne seraient point de mise aujourd'hui. Je puis encore signaler comme des modèles de narration les *Trois-Bossus* de Durant, et le *Vair Palefroi*, dont la donnée est fort ingénieuse. Un jeune chevalier courtois, brave et de bonne mine, léger d'argent, maître toutefois d'un excellent cheval ou palefroi a pour voisin un vieux seigneur, père d'une fille de grande beauté. Les deux adolescents se sont entrevus et s'aiment tendrement. Ils ont pu échanger de loin quelques paroles à travers la clôture du jardin. L'amant se décide à demander la jeune fille en mariage; le père l'accueille poliment et ne laisse pas de l'éconduire, parce que son avoir est trop mince. Nos amoureux ne se tiennent pas pour battus. La pucelle conseille au chevalier de recourir à un vieil oncle dont il est l'unique héritier. Celui-ci promettra un avancement d'hoirie, promesse qui n'aura point d'effet, mais qui décidera le vieillard. L'oncle se prête à cette feinte, va visiter l'autre barbon qui était son ami de vieille date, pendant que son neveu s'est éloigné discrètement pour courir les tournois. L'oncle demande en effet la jeune fille, mais c'est pour lui-même; étant riche, il est agréé. On prépare la noce. Le chevalier, de retour dans son manoir, et plein d'espé-

rance, n'apprend la trahison que parce qu'on vient lui demander son beau palefroi dont on a besoin pour le cortége qui conduira la fiancée du château de son père à la chapelle nuptiale. Le pauvre amant, malgré sa douleur, consent à ce sacrifice : il envoie son cheval. Or le palefroi sera la monture de la fiancée. Pendant le trajet, le jour n'étant pas encore levé, au carrefour de la forêt, l'animal se détourne brusquement : il a reconnu un sentier qu'il a souvent battu; de toute la vitesse de ses jarrets, il emporte la fiancée. On devine facilement où son instinct l'a conduite. La voilà dans le manoir du chevalier; un chapelain s'y trouve fort à propos, et lorsque les deux vieillards arrivent pour réclamer l'un sa fille, l'autre sa femme, il est trop tard, il ne leur reste qu'à donner les mains à une alliance doublement scellée par l'amour et la religion. Ajoutons que ce fabliau, si habilement conduit et imaginé, est raconté avec beaucoup de naturel et de grâce.

On sait le nom du conteur qui a composé cette charmante nouvelle : c'est Huon le Roy; mais on ignore à qui nous devons le *Vilain Mire* et *Saint Pierre et le Jongleur*. Entre les plus habiles de ces précurseurs de Passerat et de La Fontaine, recueillons au passage les noms de Jean de Boves, Henri Piaucelle, et Rutebeuf que nous retrouverons plus loin. L'Italien Boccace, à demi Français par sa mère, né à Paris où il revint pendant sa jeunesse, n'a pas dédaigné de faire à nos conteurs de nombreux emprunts; et, s'il les a éclipsés, il ne leur en doit pas moins une partie de sa renommée.

L'art de conter ne se bornait pas, nous l'avons dit, à l'amusement. Le *Castoiement d'un père à son fils*, dont l'auteur est inconnu, renferme un traité complet de morale contenu dans une suite de récits intéressants. Chaque précepte de sagesse ou de prudence y est l'occasion d'un conte et quelquefois d'une fable, élégamment versifiés.

L'enseignement religieux essaya également de se populariser par des récits en langue vulgaire. Le texte habituel de ces légendes est quelque miracle de la Vierge, dont la

miséricorde est inépuisable et dont l'intervention est toujours efficace. Le patronage de la mère du Sauveur assurait le pardon des fautes les plus graves, pourvu qu'au milieu de ses égarements le pécheur eût conservé un peu de dévotion au nom de Marie. Cette confiance naïve et touchante contribuait à multiplier les preuves de cette intervention secourable, et l'assurance d'un recours en grâce prévenait le désespoir ou l'endurcissement. L'exemple du moine Théophile et de la Bourgeoise de Rome prouvait qu'il n'y a point de faute inexpiable. D'autres récits montraient à quelles faveurs pouvaient prétendre les fidèles adorateurs de la Vierge, et on peut ajouter que la bonne foi du narrateur donne beaucoup de charme à ces pieuses légendes. Ainsi, la sincérité manifeste du prieur de Vic-sur-Aisne, Gautier de Coinsy, nous captive, lorsqu'il raconte ingénument que la Vierge a lutté et vaincu dans un tournoi sous la figure et au profit d'un chevalier qui avait laissé passer l'heure du combat, occupé qu'il était à lui adresser ses prières dans une de ses chapelles.

Les Nouvelles d'origine bretonne connues sous le nom de Lais appartiennent aussi au genre narratif. Marie de France y a excellé. Cette femme, distinguée par le cœur et le talent, mérite une place élevée parmi les poëtes du moyen âge ; elle appartient à la France par sa naissance, par la langue et par son tour d'esprit ; et, bien qu'elle ait composé ses ouvrages en Angleterre, à la cour de Henri II, nous n'hésitons pas à la réclamer. Ses fables, que La Fontaine n'a point connues, ont quelque chose de la naïveté et de la grâce piquante du bonhomme. Il y manque la peinture des mœurs et l'intérêt dramatique. Mais ces dernières qualités se remarquent dans la plupart des lais qui lui sont attribués. Ces compositions, assez étendues, sont remarquables par un langage naturel, par la clarté du récit, et, ce qui est plus rare dans les écrivains de cette époque, par la sobriété des détails, qu'elle choisit avec goût. On lui doit encore le *Couronnement de Renart*, allégorie satirique qui n'est pas sans mérite.

CHAPITRE V.

Progrès et propagation de la langue vulgaire. — Décadence de l'enthousiasme guerrier et religieux. — Remaniement des chansons de gestes. — Thibaut, comte de Champagne. — Guillaume de Lorris. — Roman de la Rose. — Rutebeuf. — Le sire de Joinville.

Le règne de Philippe Auguste, en relevant la royauté, avait donné aux lettres une impulsion qui ne s'arrêta point pendant le cours du treizième siècle. Les écoles florissaient, et la langue vulgaire profitait indirectement de ce progrès des études; sans devenir savante, elle cessait d'être barbare; elle se disciplinait; ses instincts s'éclairaient et ses habitudes tendaient à devenir des règles. Elle eut alors un ressort et une autorité proportionnés à la puissance et au génie de la nation qui la propageait. Nos Normands l'avaient portée dans la Sicile et en Angleterre; les croisés la firent fleurir à Constantinople, dans l'Asie Mineure, en Grèce; l'Allemagne et l'Italie accueillaient nos romans de Charlemagne et d'Artus, nos fabliaux et notre Renart; Naples allait devenir tributaire de la France sous le frère de saint Louis, Charles d'Anjou. La suprématie littéraire et politique de la France était telle, que pour les peuples ennemis de l'Europe le nom de *Francs* représentait toutes les nations de l'Occident.

Cependant ce mouvement n'aboutit point à une grande littérature. Les raisons s'en découvrent facilement. Avant tout, les sources de l'inspiration s'affaiblirent. L'enthousiasme guerrier se refroidit, et la foi religieuse commença à souffrir quelque atteinte. Les revers des armes chrétiennes impuissantes à conserver la conquête du saint sépulcre, l'opulence de l'Église, le relâchement des mœurs, la rivalité des deux pouvoirs temporel et spirituel, l'ambition de quelques ordres monastiques, donnèrent place au découragement et à la raillerie, parfois même à l'invective. Cette

altération est évidente par les efforts de Louis IX, qui a besoin de tout son héroïsme et de sa sainteté pour préparer péniblement ces voyages d'outre-mer qui aboutissent à des désastres. Ainsi le principe de l'inspiration se retire ; de plus le génie ne se présente pas ; et s'il se fût présenté, il aurait eu à ajouter à l'instrument de la poésie, à la langue, les cordes héroïques qui lui manquaient. C'est pour cela que la refonte des chansons de gestes tentée vers le milieu du treizième siècle, se borna à polir et à étendre les rudes ébauches de nos premiers trouvères. La vieille liqueur trempée d'eau a perdu sa dureté pour s'affadir. On peut constater le résultat de cette opération sur l'œuvre de Turold dans la paraphrase qui en a doublé l'étendue au temps de saint Louis, et dans les Enfances Ogier le Danois par Adenès, versificateur fécond, facile, parfois élégant, mais qui manque de sève et de verve.

L'époque de saint Louis sera donc, non pas stérile, mais impuissante pour la poésie héroïque ; elle ne produira ni l'Homère ni le Dante qui auraient consacré dans un monument durable la pensée poétique du moyen âge ; elle est déjà trop énervée pour cette œuvre, et elle n'est pas encore assez polie, assez mondaine pour accomplir avec enjouement celle de l'Arioste. Les trouvères badins eux-mêmes laisseront à Boccace l'honneur de donner une forme achevée à leurs inventions. Mais aussi pourquoi négligeaient-ils Rome et la Grèce qui seules pouvaient, en leur donnant le sentiment de l'idéal, les pousser à la recherche de la beauté? Ce n'est pas leur faute, je le sais, mais c'est leur malheur. Les architectes du même temps ont été plus heureux ; mais s'ils ont pu élever des chefs-d'œuvre, c'est qu'ils ne se sont pas laissé divertir de la pensée de Dieu ; c'est que l'ambition de construire des maisons dignes du Seigneur a soutenu leur enthousiasme ; c'est que la nature leur offrait un idéal dans les sombres voûtes et les clairières des forêts, dans les mille caprices de la végétation ; c'est aussi que les matériaux et les instruments se trouvaient dociles à leur pensée.

Nous comprenons maintenant pourquoi, dans la limite de

nos recherches, nous n'avons guère à signaler autour de la grande et sainte figure de Louis IX que quelques poëtes distingués dans des genres secondaires : à leur tête, dans l'ordre des temps et de la dignité, nous placerons le roi de Navarre, Thibaut, comte de Champagne et de Brie. Ce nom féodal nous prouve déjà que la langue vulgaire n'était pas dédaignée par la noblesse. Nous avons vu Villehardoin inaugurer la prose historique par un chef-d'œuvre; à côté de lui, un autre seigneur, Quènes de Béthune, avait composé des chansons d'un tour ou noble ou piquant; le châtelain de Coucy avait éprouvé et chanté les peines de l'amour[1]. Thibaut marcha sur les traces du châtelain, et il éclipsa ses devanciers. C'est pour se consoler qu'il composa des vers. On lit en effet dans les grandes chroniques, qu'après avoir vu Blanche de Castille, qui lui fit abandonner la cause des vassaux rebelles, « il se partit tout pensif et lui venoit souvent en remembrance le doux regard de la reine et sa belle contenance. Lors si entroit en son cœur la douceur amoureuse : mais quand il luy souvenoit qu'elle estoit si haute dame et de si bonne renommée, et de sa bonne vie et nette, si muoit sa douce pensée en grand tristesse. Et pour ce que profondes pensées engendrent mélancolies, il luy fut dit d'au-

1. Le châtelain de Coucy, qui prit part à la quatrième croisade et qui mourut à Acre pendant cette expédition, est le héros d'un poëme romanesque et d'un intérêt assez vif où sont insérées la plupart de ses chansons. Ses amours avec la dame de Faiel en sont le sujet, et le poëte leur donne gratuitement le dénoûment tragique renouvelé du festin d'Atrée et de l'histoire réelle ou imaginaire du troubadour Guillaume de Cabestan. Dubelloy en a tiré la lugubre tragédie de *Gabrielle de Vergy*, par la confusion de deux héroïnes parfaitement distinctes. En effet, la dame de Faiel n'était pas châtelaine de Vergy; et de plus, la châtelaine de Vergy ne s'appelait pas Gabrielle. Cette confusion est née de deux vers où Froissart a rapproché les noms du châtelain de Coucy et de la châtelaine de Vergy, tous deux victimes de l'amour, mais étrangers l'un à l'autre. Au reste, la méprise de Dubelloy est un délit beaucoup moins grave que sa tragédie. Ajoutons que l'aventure de la châtelaine de Vergy (*Fabliaux* de Méon, t. IV, p. 296) est une touchante élégie, pleine de grâce, de délicatesse et de pathétique. La châtelaine meurt de l'indiscrétion de son ami, et celui-ci, dans son désespoir, se perce le cœur à la vue du cadavre de sa maîtresse.

cuns sages hommes qu'il s'estudiast en beaux sons et doux chants d'instruments, et si fit-il. » Et il fit bien, car sans la poésie ce puissant prince ferait dans l'histoire une triste figure. Les vers du poëte, en attestant sa passion qu'on a voulu mettre en doute, écartent les soupçons injurieux que la malignité éleva contre la mère de saint Louis :

Je l'ai (dit-il) long-tans honorée et servie,
N'oncques par li (*elle*) ne fui jor avanciez.

Cependant, s'il faut l'en croire, sa passion était bien enfoncée dans son cœur : Personne, dit-il, ne saurait la guérir,

Li cop fut granz, il ne fait qu'empirier,
Ne mires nus[1] ne m'en porroit saner,
Se cele non qui le dart fit lancier,
Se de sa main me voloit adeser[2] :
Bien en porrois le cop mortel oster
A tout le fust[3], dont j'ai tel desirier[4],
Mais la pointe du fer n'en puis sachier[5],
Qu'elle brisa dedans au cop donner[6].

Ce dernier vers est charmant. En voici d'autres qui n'ont pas moins de mignardise :

Amer ne l'os ne ne m'en puis retraire ;
Ainsi me tient amors, ne sai comment,
Qu'un peu la hais trop amoureusement.

Boileau aurait pu dire à ce propos, comme pour l'*Astrate* de Quinaut : « Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement. » On voit par ces traits qu'il est dans la destinée des galants de tout âge et de tout étage d'être maniérés. Quelques pastorales ou pastourelles mêlées aux chansons langoureuses de Thibaut donnent à penser qu'il essayait quelquefois de se distraire de sa passion, et que le sentiment qu'il déclare si profond :

Plus sens por li de maus qui me guerroie,
K'onc n'eust Pâris por Hélène de Troie,

1. Aucun médecin. — 2. Toucher. — 3. Le bois de la flèche. — 4. D'où est né ce grand désir [qui me tourmente]. — 5. Retirer. — 6. En donnant le coup.

lui laissait encore quelque liberté, témoin celle dont nous pouvons citer le gracieux début :

J'aloie, l'autre ier, errant,
Sans compagnon,
Sur mon palefroi pensant
A faire une chanson,
Quand je oi (*entends*), ne sai comment,
Ès un buisson,
La vois du plus bel enfant,
Qu'oncques véist nul hom,
Et n'estoit pas enfes si
N'éust quinze ans et demi[1];
Oncques nul rien (*chose*) ne vi
De si gente façon.

Au reste, il est possible que le roi de Navarre ne soit pas responsable de tout ce qui lui est attribué; car nous voyons dans son intime confidence un chevalier de prix, comme on disait alors, et bon poëte, Gace Buslé, qui a chanté souvent pour son propre compte sur le même ton, dans la même langue, et qui a dû, dans cette communauté poétique avec son suzerain, apporter plus qu'il n'a reçu.

Nous allons aborder d'autres œuvres qui ne contrastent pas moins que les chansons de Thibaut avec la sainteté de Louis IX. Pendant que le pieux monarque tente les expéditions d'Égypte et de Tunis, qu'il protége les ordres mendiants, qu'il bâtit la Sainte-Chapelle, voilà qu'un poëme tout profane, coquettement paré, délicatement alambiqué, vient charmer les esprits et rejeter dans l'ombre la poésie chevaleresque : c'est le *roman de la Rose*, c'est-à-dire l'art d'aimer ou plutôt l'art de séduire, dont Ovide avait donné ce que le sévère Boileau appelle les charmantes leçons. Ovide, par un privilége qui donne à penser, n'avait jamais cessé d'être en honneur dans les écoles du moyen

1. Voici le sens de ces deux vers : « Elle n'était pas si enfant qu'elle n'eût déjà quinze ans et demi. » A peu près comme le fils du *Meunier*, dans La Fontaine :

Enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire.

âge, et on peut dire, en lisant Guillaume de Lorris, que c'est la scholastique qui a opéré la métamorphose que son poëme a subie. En effet, les idées qu'il exprime sont devenues sous forme allégorique des personnages de la famille des *entités* et des *quiddités* des docteurs réalistes. Toutefois il faut reconnaître que le jeune poëte formé par la scholastique a profité des leçons de ses maîtres, sans laisser sur les bancs de l'école la grâce de son esprit. Il a fait preuve d'adresse et de pénétration dans l'emploi de l'allégorie. Ces figures et ces profils abstraits qu'il dessine sont tirés de faits moraux fidèlement observés; mais il n'échappe point par la fidélité et l'élégance à la froideur de l'abstraction. Ce sont des ombres diaphanes malgré le vermillon qui les enlumine; et sous le vêtement qui les couvre, elles n'ont ni la solidité ni le mouvement de la vie. Voici la trame légère de ce poëme.

Nous sommes aux premiers jours du printemps; l'amant s'est endormi et il rêve. Remarquons d'abord que cette forme du songe, qui devint plus tard un lieu commun souvent sans motif, est ici une juste allégorie ; car le temps qui s'écoule pendant la jeunesse, parmi les plaisirs et les vaines espérances, est bien un songe : l'allégorie de la saison n'est pas moins exacte, et ce n'est qu'au printemps de la vie qu'il est permis de songer comme va faire Guillaume de Lorris. Le verger d'Amour où règne Déduit, et vers lequel le songeur se dirige, est l'image du monde opulent, qui ne s'ouvre pas au premier venu. Aussi est-il défendu par de hautes murailles, et sur ces murs sont représentées Haine, Félonie, Avarice, Vilenie, Convoitise, Envie, Tristesse, Vieillesse, Papelardie et Pauvreté, pour signifier qu'elles n'ont point d'accès dans ce domaine réservé. Il n'y a point là de porte battante : il faut entrer mystérieusement par une poterne à peine visible. L'amant frappe timidement. Qui vient ouvrir? c'est Oiseuse. En effet, il faut des loisirs pour la galanterie. L'amant est accueilli sur sa bonne mine. Il voit les divinités du lieu, Déduit, Liesse, Amour, et aux places d'honneur, Beauté,

Richesse, Joliveté, Largesse, Franchise, Courtoisie et Jeunesse. Il entend de douces chansons, il voit des danses gracieuses. Après ces fêtes qui l'ont charmé, il cherche la solitude et s'engage dans les riantes allées du jardin pour faire un choix parmi les fleurs qui l'embellissent. Il s'arrête devant la fontaine de Narcisse, dont la destinée tragique instruit la jeunesse à ne pas mépriser l'amour. Plein de cette image, notre songeur tombe bientôt en extase devant une des fleurs du parterre : c'est la Rose, emblème de la beauté ; l'Amour profite de l'occasion pour lancer ses traits, si bien dirigés, que le jeune homme est percé de part en part. Le voilà devenu sujet de l'Amour ; son cœur n'est plus à lui, il le donne en dépôt, et ce précieux gage est enfermé sous clef dans une cassette. Le nouveau sujet d'Amour reçoit ses instructions et prête serment. Il s'arme pour la conquête ; Bel-Accueil l'encourage : c'est un premier succès ; mais Danger, c'est-à-dire la duègne ou le père, ou mieux le pouvoir[1], l'intimide. Raison intervient, et fait alors un beau sermon qui n'est pas écouté. L'amant, qui a besoin d'épanchement, confie son secret à l'ami, et trouve de ce côté une assistance qui lui permet d'apprivoiser Danger : admis auprès de la Rose, il obtient une légère faveur qui éveille un nouvel et terrible ennemi, Jalousie. Celle-ci emprisonne Bel-Accueil. Ces obstacles il faudra les vaincre ; mais l'amant commence par en gémir et se lamente au pied de la tour où Bel-Accueil est enfermé.

Il est probable que Guillaume de Lorris, tendre comme il était, n'aurait rendu l'épreuve ni bien longue ni trop douloureuse ; mais, soit que le dénoûment ait été retranché ou que le travail du poëte ait été interrompu par une mort prématurée, la suite n'est pas de la même main, et quand nous arriverons à la continuation du roman de la Rose,

1. Danger vient de *dominium*, et même ce mot latinisé est devenu, dans les diplômes du moyen âge, *dangerium*, qui signifie seigneurie. Comme l'autorité est redoutable et qu'elle met en péril celui qui la brave, on comprend comment le sens de péril s'est attaché au mot *danger*, qui a d'abord signifié pouvoir. Danger est un grand personnage dans la poésie allégorique née du roman de la Rose.

entreprise et menée à terme quarante ans plus tard, nous aurons à constater un notable changement. L'œuvre de Guillaume de Lorris, doit être détachée, si on veut la juger sainement, de celle de Jean de Meung, qui, de son côté, réclame aussi un examen distinct. L'histoire et la critique commandent impérieusement le divorce de ces deux poëtes, séparés dans le temps, si divers et si opposés même d'esprit et de style. Considéré isolément, le poëme de Guillaume de Lorris nous montre la galanterie, sans mélange d'héroïsme, réduite à l'art de plaire et de réussir; c'est un traité didactique au fond, allégorique par la forme, qui atteste une sagacité d'observation et une subtilité d'analyse dont il faut tenir compte au créateur de cette mythologie abstraite et psychologique. Il n'y a là ni simplicité, ni bonhomie, ni naturel, mais le raffinement précoce d'une littérature qui n'a pas eu de maturité, fleur artificielle et éphémère qui se flétrira sans porter de fruit.

Guillaume de Lorris excelle dans les descriptions qui demandent de la grâce et une certaine coquetterie; dès le début de son poëme, la peinture du printemps présente des traits charmants :

El (*au*) tems amoreus plein de joie,
El tems où tote riens (*chose*) s'esgaie,
Que l'on ne voit buisson ne haie
Qui en mai parer ne se veuille
Et covrir de novelle feuille, etc.

La terre n'est pas seule à s'égayer, la sève qui la rajeunit et qui la féconde réchauffe aussi tous les êtres vivants; les oiseaux s'évertuent à chanter, et les jeunes gens sont contraints d'aimer :

Li rossignos lores s'efforce
De chanter et de faire noise;
Lors s'esvertue et lors s'envoise
Li papegaus et la calandre :
Lors estuet (*il faut*) jones gens entendre
A estre gais et amoreus
Por le tems bel et doucereus.

Il y a bien un ou deux traits de malice, mais c'est à pr
de Papelardie et d'Avarice, deux vices qui n'ont jamais trouvé d'indulgence au pays de franchise et de largesse. Quant à la passion vraie, il ne faut pas en chercher la moindre trace. Le morceau le plus, j'allais dire le seul vraiment poétique, est la description du Temps, cet inexorable ennemi de l'amour et de la jeunesse; nulle part sa rapidité n'a été mieux exprimée : il fuit plus vite que la pensée :

Ainsois (*avant*) que l'on l'éust pensé,
Seroit-il jà trois tems passé.

Perse et Boileau ont été moins hardis, en prenant la parole qui suit la pensée pour terme de comparaison.

A côté de ce poëte élégant, délicat et maniéré dont les qualités et les défauts se retrouveront plus tard dans Charles d'Orléans, nous rencontrons un pauvre diable plein d'esprit et de naturel qui semble un précurseur de Villon : c'est Rutebeuf, qui vécut misérable et non malheureux, car il parle gaiement de sa misère. Insouciant et railleur, il a de nobles sentiments et des mœurs vulgaires. Les vers qu'il fait par vocation sont aussi son gagne-pain. Il en compose de graves en l'honneur de nobles familles dont il attend les libéralités, bien vite dissipées par son imprévoyance : c'est ainsi qu'il louera, après leur mort, et le roi de Navarre, et le comte de Poitiers, et celui de Nevers et messire Geoffroy de Sargines. Il en fait de pieux que le clergé lui demande pour l'édification et l'amusement des fidèles, tels que la *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie* et le *Miracle de Théophile*, qu'il disposera dramatiquement pour être mis en scène ; à la requête de l'université, ou par simple dévouement à d'anciens maîtres, il prendra parti pour Guillaume de Saint-Amour contre Rome et les jacobins. Il essayera de réchauffer l'ardeur pour la croisade au profit des desseins de Louis IX, sans toutefois ménager les faiblesses du pieux monarque à l'endroit des mendiants et des béguines; surtout il mettra sa malice et sa verve au service

de la gaieté populaire en rimant de spirituels fabliaux, tels que *le Testament de l'âne*, *Frère Denise*, *le Secretain* (ou sacristain) *et la Femme au vilain*, qui seront fort applaudis dans les tavernes, et peut-être dans quelques châteaux.

Le malheur de Rutebeuf, c'est que son talent pour la poésie ne put jamais lui donner l'indépendance; toujours besoigneux, il était à la solde de tous ceux qui voulaient l'employer; chargé de famille, il avait, en outre, l'entretien de plusieurs vices dont un seul, selon Franklin, coûte plus à nourrir que deux enfants. Il était joueur, il se plaint des dés qui le ruinent et il y revient sans cesse; il a beau s'écrier :

Li dé que li détier ont fet
M'ont de ma robe tout défet;
Li dé m'ocient,
Li dé m'aguetent et espient,
Li dé m'assaillent et deffient,
Ce pèse moi;

il ne résistera pas à la tentation. Lorsque sa bourse est bien garnie, il a un cortége de gais compagnons qu'il prend pour des amis, mais

Ce sont amis que vens emporte,
Et il ventoit devant ma porte.

Quoi qu'il en soit, et bien qu'il ne lui reste rien sous le ciel,

En lui n'a ni venin ni fiel:

cela est vrai; mais il se trompe, en affirmant qu'il ne lui reste rien : n'a-t-il pas, en effet, comme il le dit avec une grâce charmante,

L'espérance du lendemain;
Ce sont ses festes.

L'espérance nous explique sa gaieté et, le dénûment, sa malice. La moquerie sans amertume est la revanche et la consolation du pauvre qui n'est point ulcéré. C'est de cette humeur tout ensemble douce et railleuse qu'est découlée

cette agréable et piquante plaisanterie sur les béguines qui, sans engagement religieux, séparées du siècle par le costume, placées entre le cloître et le monde, quittaient volontiers ce poste intermédiaire quand l'occasion se présentait de faire un bon mariage. Ce badinage sent son La Fontaine, tout pétri de bonhomie et de malignité :

> En rien (*chose*) que beguine die
> N'entendez tous se bien non;
> Tot est de religion
> Quanque (*tout ce que*) hom treuve en sa vie;
> Sa parole est prophecie;
> S'ele rit, c'est compaignie;
> S'el' pleure, dévocion;
> S'ele dort, elle est ravie;
> S'el' songe, c'est vision;
> S'ele ment, non créez mie[1].
>
> Se beguine se marie,
> C'est sa conversacion;
> Ses veus, sa prophecion
> N'est pas à toute sa vie.
> Cest an pleure et cest an prie
> Et cest an prandra baron.
> Or est Marthe, or est Marie,
> Or se garde, or se marie,
> Mais n'en dites se bien non :
> Le roi nel sofferroit mie.

J'avouerai cependant qu'il est de moins bonne composition lorsqu'il s'attaque aux dominicains, persécuteurs de Guillaume de Saint-Amour, l'intrépide champion de l'université; alors sa bile s'échauffe et se répand en amers sarcasmes qui nous préparent aux invectives de Jean de Meung. Est-ce bien un contemporain de saint Louis qui a écrit ces vers d'énergique satire contre ceux qui trafiquent du ciel :

> A ceus le donnent et délivrent
> Qui les abreuvent et enivrent,
> Et qui leur engressent les pances,
> D'autrui chastels, d'autrui substances.

1. Ne croyez pas qu'elle ait menti.

Ni Thibaut de Champagne, ni Guillaume de Lorris, ni Rutebeuf ne répondent à l'idée qu'on se forme du treizième siècle, d'après la pureté morale et la soumission religieuse de saint Louis; les deux premiers annoncent le relâchement des mœurs, et le dernier révèle les secrets murmures, le malaise intérieur de la société chrétienne. Pour amortir l'effet de ces découvertes inquiétantes, présages certains de la crise de débordement dans les mœurs et de révolte dans les esprits qui éclatera sous Philippe le Bel, il nous faut aller droit au prince dont la vertu, la piété, le courage, la loyale politique, ont arraché à Voltaire un cri d'admiration. C'est le sire de Joinville qui nous servira d'introducteur.

La chronique naïve du sénéchal champenois nous montre le côté vraiment chrétien et chevaleresque du treizième siècle. Joinville aime son roi et il l'admire; il recueille ses pensées, il raconte ses exploits, et son témoignage sincère gagne sans effort le lecteur aux sentiments qu'il éprouve; mais il est facile de voir que s'il a la même foi que son héros, il n'a pas le même enthousiasme. Il suit d'un cœur loyal son seigneur à la croisade, et il y fera son devoir de chevalier; mais il regrette au départ et son beau château de Joinville, qu'il n'ose regarder de peur d'y rentrer, et sa femme et ses deux enfants nouveau-nés; Louis IX, qui laissait mieux encore derrière lui, ne se troublait pas ainsi : les yeux tournés vers la terre sainte ou levés vers le ciel, il avait hâte de s'éloigner et de toucher le but de son entreprise. Le bon sénéchal, on peut l'affirmer, n'aurait pas eu l'idée de cette expédition; il eût plus volontiers guerroyé avec le roi sans passer la mer, plus volontiers encore il aurait égayé de son enjouement les loisirs d'une longue paix. Aussi fera-t-on sans son concours une seconde croisade; l'honneur est sauf par la première, et on ne le reprendra pas à jouter contre les infidèles. Cinq blessures reçues à la Massoure, plusieurs mois de captivité dans des transes de mort, la faim, la soif, la fièvre et la peste ont acquitté sa dette et mis sa conscience en repos. Il a désormais le droit de songer

à sa famille, à ses vassaux, à son domaine, et il en use. Il restera donc en terre ferme, accompagnant de ses vœux le saint pèlerinage; et quand il en apprendra la fatale issue, il aura pour le malheur de son roi des larmes abondantes et sincères. Fidèle à la mémoire du martyr, il apportera d'abord, dans l'enquête qui doit en faire un saint, l'autorité de son témoignage, et plus tard, aux dernières années de sa longue vie, recueillant ses souvenirs, il dictera ces pages exquises qui achèvent et qui consacrent la gloire de saint Louis en le faisant aimer. En effet, le sentiment ne discute pas, et c'est sur la foi de Joinville que le cœur du peuple s'est engagé.

L'embarras est grand de choisir dans cette chronique où tout intéresse et fait-tableau : forcés de nous décider et de nous borner, nous détacherons quelques scènes qui mettent en relief la mansuétude, le dévouement, l'héroïsme du roi, et le talent du narrateur ou plutôt du peintre. Le roi, qui aimait beaucoup la franchise du sénéchal et qui redoutait ses saillies, voulut un jour l'éprouver devant témoins en matière de foi : « Il m'apela une foiz et me dist : « Je n'ose parler à vous pour le soutil (*subtil*) sens dont vous estes, de chose qui touche à Dieu; et pour ce ai-je apelé ces frères qui ci sont, que je vous veil faire une demande. » La demande fut tele : « Seneschal, fist-il, quel chose est Diex? » Et je li diz : « Sire, ce est si bone chose que meilleur ne peust estre. — Vraiement, fist-il, c'est bien respondu; que ceste response que vous avez faite est escrite en cest livre que je tienz en ma main. Or, vous demande-je, fist-il, lequel vous ameriés miex, ou que vous feussiés mesiaus (*lépreux*) ou que vous eussiés fait un pechié mortel? » Et je qui onques ne li menti, li respondi que je en ameroie miex avoir fait trente que estre mesiaus. » Après cette réponse qui gâtait fort le mérite de la première, l'interrogatoire ne fut pas poussé plus loin; le roi ne dit mot et les frères se retirèrent fort scandalisés, sans doute. Le lendemain, le roi voulut remontrer ses torts à Joinville. « Il m'apela tout seul et me fist seoir à ses piez, et me dist :

« Comment me distes-vous hier, etc. » Et je li di que encore li disoie-je ; et il me dist : « Vous distes hastis (*étourdi*) musarz ; car nule si laide meselerie (*lèpre*) n'est come d'estre en pechié mortel, pource que l'ame qui est en pechié mortel est semblable au dyable, par quoi nule si laide meselerie ne peut estre. Et bien est voir (*vrai*) que quant l'ome meurt, il est guéri de la meselerie de cors ; mis quant l'ome qui a fait le pechié mortel meurt, il ne sceit pas, ne n'est certeins que il ait eu tele repentance que Diex li ait pardonné ; par quoi grant paour doit avoir que cele meselerie li dure tant come Diex iert (*sera*) en paradis. Ci vous pri, fist-il, tant come je puis que vous metés votre cuer à ce pour l'amour de Dieu et de moi, que vous amissiez miex que tout meschief avenist au cors, de meselerie et de toute maladie, que ce que li pechié mortel venist à l'ame de vous. » Joinville ne dit pas s'il demeura bien convaincu ; mais il dut savoir gré au roi de lui avoir fait cette juste leçon avec tant de douceur et en secret, et certes elle resta profondément gravée dans son cœur, puisque après tant d'années le vieillard retrouve et reproduit toutes les paroles que le jeune homme a entendües.

Voici un autre passage d'une couleur différente et non moins frappante. Je le tire du tableau de cette nuit d'épouvante pendant laquelle les chrétiens assiégés dans leur camp virent s'approcher une de ces machines formidables, premier essai de l'artillerie, qui projetaient à l'aide du feu grégeois d'énormes pierres et une grêle de traits : « La manière du feu gréjois estoit tele que il venoit bien devant gros comme un tonnel de verjus et la queue du feu qui partoit de li estoit bien aussi grant come un grant glaive ; il fesoit tele noise (*bruit*) au venir que il sembloit que ce feust la foudre du ciel ; il sembloit un dragon qui voloit par l'air ; tant getoit grant clarté, que l'on véoit parmi l'ost come se il feust jour, pour la grant foison du feu qui getoit la grant clarté. Trois fois nous jetèrent le feu gréjois celi soir, et le nous lancèrent quatre fois à l'arbaleste à tour. Toutes les foiz que nostre saint roy ooit (*entendait*) qu'il nous jetoient

le feu gréjois, il se vestoit en son lit et tendoit ses mains vers Nostre Seigneur, et disoit en plourant : « Biau sire Diex, gardés-moi ma gent! » Et je crois vraiement que ses prieres nous orent bien mestier au besoing. » Quoi de plus touchant que ces angoisses du roi inquiet du salut *de sa gent*, quelle plus belle louange que la confiance du chroniqueur dans la vertu de ces saintes prières!

Passons, pour en finir, à un tableau dont le relief, la couleur et la sombre énergie ne seraient désavoués ni par un Tite-Live, ni par un Tacite : c'est la mort du soudan d'Égypte trahi par ses anciens ministres et livré par leur trahison à la brutalité des mameluces, à la vue de saint Louis et des chevaliers prisonniers avec lui : « Cil de la Haleca (*les mamelucs*), qui estoient cinq cens à cheval, abattirent les pavillons au soudanc et l'assiégèrent entour et environ dedans la tour avec trois de ses evesques (*imans*), et li escrièrent qu'il descendist. Et lors dist que si feroit-il, mès (*pourvu*) que il l'asseurassent. Et il distrent que il le feroient descendre à force et que il n'estoit mie dedans Damiete. Il li lancerent le feu gréjois qui se prist en la tour, qui estoit faite de planches de sapin et de telle (*toile*) de coton. La tour s'esprit hastivement que onques si beau feu ne vi, ne se droit. Quant le soudanc vit ce il descendit hastivement et s'en vint fuiant vers le flum (*fleuve*). Ceulz de la Halequa avoient toute la voie rompue à (*avec*) leur espées; et au passer que le soudanc fist pour aler vers le flum, l'un d'eulz li dona d'un glaive parmi les costes, et le soudanc s'enfuit au flum le glaive traînant[1] ; et il descendirent là jus (*jusque là*) à nou (*à la nage*) et le vinrent occire au flum, assez près de nostre galie, là où nous estions. L'un des chevaliers de la Halequa, qui avoit à nom Haraquetaye, le fendit de l'espée et li osta le cuer du ventre; et lors il en vint au roy, sa main toute ensanglantée et li dist : « Que me donras-tu, que je t'ai occis ton ennemi qui t'eust mort (*tué*) se il eust vescu. » Et le roy ne li respondit onques rien. »

1. Hæret lateri letalis arundo. (*Virgile.*)

Toute cette scène est d'une effrayante vérité et le silence de saint Louis est sublime.

Joinville ferme dignement la période chevaleresque du moyen âge, dont il épure et adoucit les vertus. Saint Louis et son historien représentent bien, l'un l'héroïsme guerrier et religieux du roi féodal, l'autre la loyauté du vassal ; mais cette douceur dans l'héroïsme, ce je ne sais quoi de calme et d'achevé n'était pas de nature à se fixer ici-bas. Le siècle prenait un autre cours. Quoi qu'il en soit, la période qui s'arrête sur ces noms honorés a noblement payé sa dette à l'histoire. Nous n'avions pas à parler ici de tout ce que l'esprit et le mouvement des croisades apportèrent d'éclat au nom français, d'heureux changements à la constitution politique, de développements au commerce, de progrès dans l'art de la guerre; notre unique but était d'indiquer l'influence littéraire de la pensée qui animait les courages, qui ennoblissait les âmes. Or, dans cette limite, nous avons reconnu de sérieux efforts, trop souvent trahis, il est vrai, par la faiblesse de la langue, pour représenter noblement les prouesses guerrières, et des essais plus heureux pour exprimer avec enjouement les saillies de l'esprit, avec grâce les délicatesses du sentiment. Nous avons eu à constater la mâle simplicité de quelques trouvères héroïques, et la fécondité de leurs inventions; le sens droit et élevé de deux historiens dont les œuvres ne périront pas; l'imagination trop libre, sans doute, des chantres d'Artus et de ses compagnons; la gravité morale des trouvères d'Alexandre ; la gaieté et la malice de nos conteurs et des rapsodes de Renart; enfin la vigueur de quelques satiriques et la grâce un peu maniérée du premier roman de la Rose. Gardons-nous d'oublier que ces siècles ont eu de grands docteurs et de florissantes écoles, et qu'ils ont surtout laissé l'empreinte de leur génie dans la majesté des pompes de l'Église, dans l'inspiration de leurs chants religieux et dans ces prodigieuses basiliques qui surpassent les merveilles de l'antique architecture.

LIVRE II.

CHAPITRE I.

Suite du moyen âge. — Seconde période. — Philippe le Bel. — Jean de Meung. — Continuation du roman de la Rose. — Jacquemart Gelée. — Renart le Nouvel. — Le roman de Fauvel. — Renart-le-Contrefait.

Les croisades avaient eu des résultats bien imprévus. Inspirées par la foi religieuse, aiguillonnées par la haine des infidèles, recrutées par le malaise des peuples que rançonnaït la féodalité, elles laissèrent le champ libre aux communes qui se formèrent, à la royauté qui se fortifia. La foi diminua, la haine s'amollit, le malaise fut moindre. Rien ne prouve mieux que, si l'homme s'agite, Dieu le mène. Cependant la papauté avait étendu ses domaines et fortifié son autorité temporelle; elle paraissait l'arbitre de l'Europe; ses milices, répandues partout, dominaient le clergé séculier. Enfin elle osa, par la bouche de Boniface VIII, proclamer qu'elle tenait légitimement les deux glaives, le temporel aussi bien que le spirituel, et qu'elle pouvait à son gré disposer des couronnes.

Cette prétention altière vint se heurter contre la volonté de fer et le déloyal génie de Philippe le Bel. Ce prince tout politique, dans la pire acception du mot, veut la royauté indépendante, et il tend à cette indépendance par toutes les voies où il peut entrer; il cherche et trouve partout des appuis; il appelle à son aide les légistes, les philosophes, les poëtes, les prêtres séculiers eux-mêmes, jaloux des priviléges accordés dans leur ressort spirituel aux frères mendiants et aux prêcheurs; il fait arme de tout; il donne place dans les conseils nationaux au tiers état; enfin il met sous sa main la papauté elle-même, qui renonce au séjour de Rome pour

s'établir dans Avignon. Tous les moyens lui sont bons pour arriver au but, rien ne lui coûte, ni la ruse, ni la violence, et il sacrifie sans scrupule le soin de sa renommée aux intérêts de son ambition.

C'est à l'instigation de ce prince que Jean de Meung acheva le poëme de Guillaume de Lorris : *Joannes Meunius,* dit Papire Masson, *Philippo impulsore, Rosam poema absolvit ;* mais quand ce témoignage nous manquerait, on serait toujours en mesure d'affirmer que le poëte a été inspiré par le roi. Jaloux à l'excès de l'indépendance du pouvoir royal et de sa force, Philippe avait besoin, pour atteindre ce but, que la nation fût puissante et qu'il pût disposer de toutes les ressources du royaume. Or l'argent est le nerf des grandes entreprises ; le travail est la source des richesses ; une population nombreuse est le réservoir des grandes armées. Il lui fallait donc atteindre l'argent, employer les bras, multiplier les hommes ; et en conséquence combattre l'avarice qui thésaurise, l'oisiveté qui consomme sans produire, et les vertus mêmes qui poussent au célibat tant de nobles âmes. Si l'œuvre du poëte a pour moralité : n'enfouissez pas l'or qui a été tiré des entrailles de la terre pour circuler, et non pour s'y cacher de nouveau, après avoir pris la forme de monnaie ; travaillez sans relâche, et ne vous nourrissez pas aux dépens d'autrui ; croissez et multipliez : si ces préceptes se dégagent, ou plutôt se présentent naturellement à la lecture des vers de Jean de Meung, il va de soi que le poëte a été l'interprète, ou, si l'on veut, le complice des desseins de la royauté. Il y a, en effet, dans son œuvre, une sève séculière et révolutionnaire qui peut encore nous étonner, tout aguerris que nous sommes par les témérités de la pensée contemporaine.

Quelques centaines de vers élégants et coquets auraient suffi à Guillaume de Lorris pour mener à bonne fin son entreprise ; mais ce n'était pas le compte du continuateur qu'il n'avait pas prévu, et qu'il n'aurait pas accepté. Jean de Meung s'empare de cette œuvre inachevée et populaire pour y coudre violemment sa science hardie et confuse, sa mo-

rale profane, sa politique réformatrice. Il ne s'inquiétera ni de l'analogie, ni de la proportion, la Rose ne sera pour lui qu'un prétexte; il a d'autres desseins. Toutefois il conservera les personnages métaphysiques que lui a légués son devancier, mais il en introduira d'autres plus voisins de la réalité et qu'il placera sur le premier plan, Faux-Semblant, Nature, et le prêtre de Nature, Génius. A l'aide de ces nouvelles figures, il fera tout à son aise de la satire et de la physique, et il trouvera le moyen d'introduire une encyclopédie dans le cadre qui lui est donné. Les personnages qu'il conserve changent de caractère et parlent un autre langage. Ainsi Raison, qu'il ramène au pied de la tour où Bel-Accueil est enfermé, n'est plus celle qu'on a vue si discrète au temps de Guillaume de Lorris; mais il y a de cela quarante années: ce qui suffit pour changer d'idées et de sentiments. Raison parle de l'amour en termes si divers et multiplie les antithèses à tel point, qu'il est difficile de pénétrer le fond de sa pensée; puis elle se met à disserter sur l'amitié, sur la vieillesse, car elle a lu Cicéron, et enfin sur l'avarice. C'est ici qu'elle triomphe, et avec quelle énergie de pensée et d'expression. Il faut citer au moins quelques traits de cette invective contre les *entasseurs* :

Aus richeces font grant ledure[1]
Quant il lor tolent lor nature.
Lor nature est que doivent corre[2]
Por la gent aidier et secorre[3].

Mais elles se vengent honorablement par la servitude même de leurs geôliers. Voyons une image de ce supplice :

Ainsi Pecune se revanche
Comme dame Roïne et franche
Des sers qui la tiennent enclose.
En paz se tient et se repose,
Et fait les meschéans veillier,
Se soucier et traveillier;

1. Tort, affront. — 2. Courir. — 3. Secourir.

Sous piez si court les tient et donte,
Qu'ele a l'onor, et cil la honte,
Et le torment et le damaige
Qu'il languissent en son servaige.

Voilà bien la poésie qui prête une âme aux êtres insensibles. Aussi le poëte va-t-il leur adresser la parole après les avoir animés, comme s'ils pouvaient l'entendre et lui répondre. Hé! s'écrie-t-il :

He! douces richeces mortels,
Dites donc, or estes vous tels
Que vous faciés bénéurées
Gens qui si vous ont emmurées?

Non : Richesse n'a que des rigueurs pour ceux qui l'emprisonnent, mais elle favorise

Li vaillant home qui l'assaillent
Et la chevaucent et la porsaillent,
Et tant aus éperons la batent,
Qu'il s'en aaisent et esbatent
Por le cuer qu'il ont large et ample.

Ainsi les thésauriseurs ont leur fait ; les oisifs et les mendiants viendront plus tard. En attendant, Raison continue son cours de morale, où elle mêle quelques traits de politique ; car, en parlant de la royauté, elle insinue la toute-puissance des peuples en disant :

Quant il vodront,
Lor aïdes au roi todront,
Et li rois tous seus demorra
Si tost com li pueple vodra.

Raison s'offre comme maîtresse à l'amant ; elle est fille de Dieu, qui l'autorise à se faire aimer. Seule elle peut protéger l'homme contre les caprices de Fortune. A ce propos, Jean de Meung décrit le séjour de cette déesse et fait preuve de sens et d'imagination dans cette description allégorique qu'on n'a pas assez remarquée. Les détails nous entraîne-

raient trop loin, mais je veux au moins détacher de ce tableau l'image de l'enivrement et de l'inextinguible soif des imprudents qui s'abreuvent aux eaux de l'un des fleuves de Fortune :

L'ung rent eaues (*eaux*) si docereuses,
Si savourées, si mielleuses,
Qu'il n'est nus qui de celi boive,
Boive en néis (*même*) plus qu'il ne doive,
Qui sa soif en puisse entanchier,
Tant a le boivre dous et chier;
Car cil qui plus en vont bevant
Ardent plus de soif que devant;
Ne nus n'en boit qui ne s'enivre,
Mès nus de soif ne s'i delivre:
Car la douçor si fort les boule,
Qu'il n'est nus qui tant en engoule
Qui n'en vueille plus engouler.

Raison puise dans l'histoire force arguments pour prouver les corruptions et les trahisons de Fortune, et elle n'oublie ni Néron ni Crésus. Elle parle si longuement que son auditeur s'ennuie, et quelquefois si crument, qu'il finit par lui demander compte des licences de son langage. Raison, sur ce point, aggrave ses torts par son apologie. Cet entretien, qui n'est guère qu'un monologue, ne contient pas moins de trois mille vers inutilement prodigués, car l'amant n'en est que plus décidé à poursuivre sa conquête.

Après ce long sermon survient un personnage déjà introduit par Guillaume de Lorris : c'est Ami; et l'amitié, avec Jean de Meung, ne sera pas moins prolixe et peut-être plus embrouillée que Raison. Si la morale de Raison était équivoque, celle d'Ami ne l'est pas, étant mauvaise de tout point. Il regrette l'âge d'or, où l'on ne s'engageait pas irrévocablement, et il place dans la bouche d'un mari jaloux, qui finit par battre sa femme, une longue diatribe contre le mariage. Dans cette description de l'âge d'or renouvelée des Grecs et des Latins, le poëte a jeté quelques vers qui prouvent que son énergique pinceau peut s'adoucir dans l'occasion; je

n'en apporterai pas d'autre preuve que ce passage :

De floretes lor estendoient[1]
Les coustepointes qui rendoient
Tel resplendor par ces herbages,
Par ces prés et par ces ramages[2],
Qu'il vous fust avis que la terre
Vosist emprendre estrif et guerre
Au ciel d'estre miex estelée (*étoilée*),
Tant iert (*elle était*) par ses flors revelée.

Rien n'est plus vif, plus gracieux, que ce petit tableau; mais Jean de Meung ne se complaît pas à ces délicatesses, et à quelques pages de là nous le retrouvons rude, et même grossier, lorsqu'il explique l'origine de la royauté :

Ung grant vilain entre eus eslurent
Le plus ossu de quant qu'il furent,
Le plus corsu et le greignor,
Si le firent prince et seignor.

Heureux temps où la supériorité sautait ainsi aux yeux! Ce mode d'élection se pratiquait après le premier cadastre de la terre, et comme garantie de la propriété, qui paraît à Jean de Meung, comme à J. J. Rousseau, l'origine non-seulement de l'inégalité des conditions, mais de tous les crimes qui déshonorent et qui épouvantent la terre. On voit que les rêveries les plus téméraires datent de loin; elles sont ici à la charge de l'ami qui endoctrine l'amant. C'est encore lui qui prend les femmes à partie et qui lance contre elles le plus insolent des réquisitoires. Il est vrai qu'il ne parle pas des bonnes; mais il ajoute qu'il n'en connaît point. Or, toutes les femmes étant trompeuses, il en résulte qu'il faut les tromper : c'est la seule conclusion qu'on puisse tirer de cet étrange et monstrueux discours de l'ami que trois mille vers achèvent à peine.

Ainsi, par ce nouveau langage, le songe gracieux de Guillaume de Lorris dégénère avec Jean de Meung en cau-

1. Couvraient entièrement, *sternebant*.
2. Arbres touffus.

chemar. L'amant n'en persiste pas moins dans son projet : il s'adresse à Richesse pour arriver jusqu'à Bel-Accueil; mais le chemin de Folle-Largesse lui est interdit, et il serait contraint de renoncer à son entreprise, si Amour en personne, touché de sa fidélité, ne convoquait enfin le ban et l'arrière-ban de ses vassaux pour faire le siége de la tour où gémit Bel-Accueil. C'est ici que se dévoile le dessein principal de Jean de Meung, car il amène parmi les vassaux du dieu deux personnages nouveaux qu'Amour ne connaît pas et qu'il interroge : c'est Faux-Semblant et Contrainte-Abstinence. Faux-Semblant est le symbole du vice dont Tartuffe sera le type : dans cette ébauche puissante, se trouvent épars tous les traits, toutes les couleurs dont se formera le personnage de Molière; Molière les trouvera dans l'esquisse confuse et sur la riche palette de Jean de Meung; il en fera un caractère, un homme, un être vivant et concret. Faux-Semblant, quoiqu'il parle et même qu'il agisse, demeure à l'état d'abstraction et d'allégorie; c'est encore Papelardie, mais détachée de la muraille où Guillaume de Lorris l'avait fixée, plus vigoureusement peinte et mise en mouvement par des ressorts grossièrement ajustés. Il se trahit lui-même : il est l'instrument, la machine de guerre du poëte; il n'a qu'une vie d'emprunt; il se démasque complaisamment, tandis qu'il faut démasquer Tartuffe. Tartuffe pense comme Faux-Semblant, mais il ne dira pas comme lui :

> Trop a grant peine en laborer,
> J'aim (*j'aime*) miex devant la gent orer
> Et affubler ma renardie
> Du manteau de papelardie.

Tartuffe ne croit pas en Dieu, mais si on lui demandait : « Donc ne crains-tu pas Dieu? » il ne répondrait pas comme Faux-Semblant : « Non, certes. » Faux-Semblant nous dira avec la même impudence quels sont ses compagnons habituels :

> Je mains (*demeure*) avec les orguilleus,
> Les vésiés (*fourbes*), les artilleus (*artificieux*)

Qui mondaines honors convoitent
Et les grans besognes exploitent,
Et vont traçant (*cherchant*) les grans pitances,
Et porchassent les acointances
Des poissans hommes, et les sivent (*suivent*),
Et se font povre, et si se vivent
Des bons morciaus délicieus,
Et boivent les vins précieus;
Et la povreté vont preschant,
Et les grans richesces peschant.

Tartuffe a le cœur aussi dur que Faux-Semblant, mais il se gardera bien de dire :

Quant je voi tous nus ces truans
Trembler sor ces fumiers puans,
De froit, de fain crier et braire,
Ne m'entremet de lor affaire.

Le *pauvre homme* sait mieux son métier :

Je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

Une fois en scène, Faux-Semblant dira tout ce que Jean de Meung a sur le cœur. Il fera rude guerre à ses complices, et sa confession sera l'acte d'accusation le plus violent contre ceux qui, malgré les paroles de l'Apôtre (on voit qu'il fait arme de tout), refusent tout travail des mains et qui, sains et robustes, se livrent à la mendicité. Il va même jusqu'à appeler indirectement les rigueurs du bras séculier pour réprimer un pareil abus. Il est légitime, sans doute, de s'indigner contre la paresse et l'hypocrisie : sur ce point, Jean de Meung est du parti des honnêtes gens; mais faut-il aller jusqu'à l'impudence pour combattre l'hypocrisie? faut-il pousser au sensualisme pour éviter les excès de l'ascétisme? *In vitium ducit culpæ fuga.* C'est cependant ce qu'on trouvera plus tard dans le discours de Génius, prêtre de Nature, qui interviendra sous les auspices de Vénus et d'Amour avant l'assaut donné à la forteresse.

Faux-Semblant a été introduit plutôt pour parler que pour agir. Toutefois, pour ne pas démentir son caractère,

le poëte le chargera d'une trahison. Faux-Semblant pénètre dans la tour, accompagné de Contrainte-Abstinence, son amie, et se charge de surprendre Malebouche, une des gardiennes de Bel-Accueil; il parvient à lui inspirer une fausse confiance par de douces paroles, et il en profite pour lui trancher la langue avec un rasoir, puis il l'étrangle pour plus de sûreté. Après ce bel exploit, il rentre dans l'ombre. Rassuré par cette mort de la crainte des mauvais propos, Bel-Accueil écoute complaisamment les conseils corrupteurs d'une vieille surveillante gagnée par Courtoisie et Largesse. Cette duègne, que Jean de Meung emprunte à Ovide, et qui sera plus tard Macette, grâce à Régnier, réussirait complétement, et le poëme finirait, si l'amant qu'elle a fait entrer n'était expulsé une seconde fois par Danger, Peur et Honte, qui surviennent fort à propos. A cette heure, puisque la ruse a échoué, l'emploi de la force est nécessaire. Amour se résout à donner l'assaut, et Vénus arrive comme auxiliaire sur un char que huit colombes emportent à travers les airs.

Le poëte, par un caprice étrange, laisse les combattants aux prises et la victoire incertaine pour nous conduire à la forge où Nature est incessamment occupée à réparer les ravages de la Mort. Nature, en proie à une profonde tristesse, confie le secret de sa douleur à son prêtre fidèle Génius. Si elle gémit, c'est que parmi toutes les créatures il y en a une, une seule, et c'est l'homme, qui se montre rebelle à ses lois. Les astres accomplissent régulièrement leur cours, les animaux obéissent fidèlement à leur instinct, l'homme seul ose désobéir. En conséquence, Génius, chargé de développer la doctrine effrontément prêchée de nos jours sous le nom de réhabilitation de la chair, ira porter les reproches et intimer les ordres de Nature aux barons qui combattent sous les ordres d'Amour et de sa mère, lesquels, dès lors, ne tarderont pas à emporter la place. C'est ainsi que Jean de Meung rattache cette fiction à la trame de son poëme, mais, en attendant, il profite de l'occasion pour placer dans l'entretien de Nature et de Génius tout ce qu'il sait

ou croit savoir de physique et de métaphysique, il verse là pêle-mêle toute sa science *de natura rerum*, et, laissant Ovide de côté, il rivalise avec Lucrèce.

On n'est pas médiocrement surpris de trouver, çà et là, dans le fatras de cette interminable conversation entre Nature et Génius, ou des pensées sublimes comme ce passage où le poëte, après Platon, place en Dieu même le principe de la beauté dont nos yeux trouvent l'image dans les œuvres de la nature :

> Car Diex le biaus outre mesure (*infini*)
> Quant il biauté mist en nature,
> Il en i fist une fontaine
> Tous jors corant et tous jors plaine,
> De qui toute biauté desrive;
> Mais nus n'en set ne fons, ne rive.

ou des sentiments justes et élevés, comme cette assimilation de la noblesse et de la vertu :

> Nus n'est vilains, fors par ses vices,
> Dont il pert (*paraît*) outrageus et nices :
> Noblece vient de bon corage,
> Car gentillece de lignage (*naissance*),
> N'est pas gentillece qui vaille,
> Se la bonté de cuer i faille (*manque*);

mais de pareils traits sont clair-semés. Cette prodigieuse digression, de cinq mille vers au moins, nous entraînerait trop loin si nous voulions la suivre, car comme dit Nature qui se garde bien, il est vrai, de suivre le précepte qu'elle donne :

> Ne si ne veuil or pas lasser
> Moi de parler, ne vous d'oïr :
> Bon fait prolixité fuïr;

mais elle prouve surabondamment, après les traités de morale de Raison, les dissertations misogynes d'Ami et la confession de Faux-Semblant, que la Rose, qui était un sujet de choix pour Guillaume de Lorris, n'a été pour Jean de Meung qu'un moyen de digressions et d'invectives.

Telle est, du moins autant que la confusion peut s'ana-

lyser, la contexture de cette composition qui proteste cyniquement sous toutes les formes contre l'esprit chevaleresque. Ne cherchons là ni l'héroïsme guerrier, ni la foi religieuse, ni le culte de la femme : Jean de Meung ne prêche ni le dévouement, ni le sacrifice, ni la pureté ; il veut ébranler, au profit de la force matérielle et des instincts de nature, les institutions religieuses et politiques du moyen âge. Il a dans sa poésie toute la violence, toute la brutalité que son maître a portées dans la politique ; comme lui, il dépasse le but et compromet ses desseins par l'indignité des moyens. Aussi, malgré le talent qu'il a déployé, et qui donna tant de vogue à son poëme, soulèvera-t-il contre lui les âmes généreuses, les nobles cœurs ; il aura pour adversaires et la pudeur de Christine de Pisan et la piété de Gerson ; et les beaux esprits sceptiques tels que Jean Molinet et Clément Marot qui lui resteront fidèles jusqu'au bout seront réduits, pour neutraliser l'anathème, à essayer de donner le change sur ses intentions, et à supposer contre l'évidence, sous l'impureté manifeste d'une première allégorie, une seconde allégorie pieusement obscure. Au reste, les contemporains ne s'y étaient point trompés ; de sorte que la popularité de ce poëme indique combien s'étaient altérés les principes qui avaient été l'âme du moyen âge. En effet, Jean de Meung vivant dans l'opulence et la considération, Philippe le Bel menant à bout ses audacieuses entreprises, seraient des énigmes sans mot, l'un avec son poëme, l'autre avec sa politique, si la pensée qui poussa l'Europe contre l'Asie eût conservé sa puissance.

Des esprits moins téméraires, moins violents que Jean de Meung témoignent du même changement. Je n'en veux pas d'autre preuve que Jacquemart Gelée, honnête Flamand, bourgeois de Lille. Celui-là ne se perd pas en conjectures sur l'origine des sociétés ; il ne regrette pas la vie animale de l'âge d'or ; ce n'est pas un esprit violent, une langue de vipère : et toutefois, dans la candeur de son âme, blessé du spectacle que lui donnent la corruption des mœurs et l'ambition du clergé, il s'empare de la vieille fable de Renart, la

rajeunit et la transforme pour faire la leçon à son siècle. Renart n'est plus pour lui un simple amuseur comme pour les trouvères badins de l'âge précédent : il en fera un instrument de satire et de morale. En effet, *Renart le Nouvel*, qu'il composa à la fin du 13e siècle et qui fut achevé l'an mil deux cent quatre-vingt-huit, n'est pas comme l'ancien Renart une œuvre fortuite et sans portée; il forme un ensemble et vise à un but : il signale les vices des grands dans le tableau de la cour du Lion, et les dangers de la royauté si elle cède aux mauvais conseils d'Orgueil et de Barat; il dévoile les abus de l'Église, que la surcharge de pouvoir et de richesses expose à sombrer.

Je ne suivrai pas l'auteur dans tous les détails de ce poëme où l'allégorie est transparente et dont l'intention est manifeste; il suffira d'en indiquer la marche. Noble le Lion a convoqué ses vassaux dans son palais pour une fête où son fils Orgueil doit être armé chevalier. Renart et Isengrin lui chaussent les éperons. Mais bientôt Renart complote avec Orgueil contre le roi, et celui-ci se trouve forcé de faire la guerre à son vassal et à son fils qu'il assiége dans Malpertuis. Pendant le siége, Renart fait couronner Orgueil; Avarice, Paresse, Colère, Envie, Luxure et Gloutonnerie participent au sacre de l'usurpateur. Cependant les rebelles, pressés vivement dans leur forteresse, apaisent Noble par une feinte soumission. Ce préambule n'a pas besoin de commentaire : c'est l'image de la perfidie des grands, de leur esprit de rébellion et d'indépendance, de leur ascendant sur l'héritier du trône. La filiation d'Orgueil, issu de Noble, le cortége de vices qui l'entoure, tout cela s'entend de reste. Renart, de retour à la cour, vit dans les bonnes grâces du roi, qui croit à sa sincérité; mais il en abuse scandaleusement. Bientôt les plaintes arrivent de toutes parts, et, après un arrêt qui condamne Renart, la guerre recommence. Malpertuis est derechef assiégé. Les deux ennemis se décident à faire équiper chacun un immense vaisseau, et la querelle paraît devoir se décider dans un combat de mer. Il est inutile de dire que ces nefs sont allégoriques. Après le combat, qui

n'est point décisif, Renart s'est retiré à Passe-Orgueil. Noble l'y poursuit, l'Ane Timer excommunie le rebelle. Mais les mangonneaux et les perrières de Noble, ni les foudres de Timer, ne peuvent réduire Renart : on transige avec lui : la ruse et la félonie triomphent. Noble, découragé de son impuissance dans cette lutte du droit contre l'iniquité, fait asseoir Renart à sa table et Timer lui donne l'absolution. Les hommages arrivent en foule à Renart, prélats, jacobins, frères mineurs, seigneurs, tous se soumettent avec empressement. Enfin, la fortune élève Renart au sommet de sa roue qu'elle promet d'arrêter et qui désormais ne tournera plus, à moins que Dieu n'y mette la main pour renverser Renart. C'est le vœu le plus cher du poëte, qui avait d'abord mis son espoir dans la royauté et le saint-siége.

Essayons de faire connaître, d'après notre poëte, quels étaient les matériaux et les agrès de ce vaisseau symbolique construit par Renart. Avant tout la cale est de mauvaise pensée, le bord et le babord, de trahison; le tout, cloué de vilonie; les mâts sont faits de tricherie, et la hune, d'envie; les câbles sont tressés de haine et tous les cordages, de flatterie; l'ancre est faite de malice et de foi-mentie; le navire a trois ponts ou trois étages, le premier, de convoitise; le second, d'avarice; le tiers, d'*escarceté*, comme qui dirait pingrerie. La sentine se nomme désespérance issue d'impénitence finale; la vigie c'est déloyauté; la proue est armée d'une broche en fer de félonie, forgée par outrecuidance dans la forge de fierté et d'outrage; la pointe en est d'acier trempé de fausseté. Sur tout le bâtiment s'étend un drap gris tramé d'hypocrisie et tissu de propre volonté ou d'égoïsme. Mais voici qui est plus fort : Renart a choisi pour amiral le pape aidé de ses cardinaux et composé l'équipage de clercs, d'évêques, de doyens, d'abbés, de jacobins, sans oublier les frères mineurs. Ceci nous indique à quel excès étaient arrivées, et la manie de l'allégorie introduite par Guillaume de Lorris, et l'animosité contre les abus de l'Église, fomentée par la politique de Philippe le Bel.

La bonne foi de Jacquemart Gelée est manifeste. Nous

avons devant nous un honnête homme qui gémit sincèrement des désordres dont il est témoin, qui voit la source du mal et qui cherche le remède. Il n'en imagine pas d'autre que la probité, et ne découvrant la probité nulle part sur la terre, il a son recours au ciel. Il essaye d'intimider les coupables, et il lui arrive même d'être presque éloquent et pathétique dans ses avertissements à ceux dont la responsabilité est le plus engagée, puisqu'ils ne sont pas simplement tenus, comme les autres hommes, de pratiquer la vertu, mais que leur fonction leur commande d'en donner l'exemple. Recueillons, au passage, cette vive apostrophe :

Hélas ! Clergié, que respondrés
Au grant jour quant vous i venrés
Devant la face Jesus-Chris,
K'en son lieu vous a çà jus mis
Por bien dire et por miex ouvrer,
Et por nous avec lui mener.
Escuser ne vous porés mie,
D'orgueil et de ghille (*fourberie*) et d'envie.
Ç'a (*il y a*) en vos cuers peu carité,
Foi vraië, ne humilité,
Car vous avés tous patience
Estroite, et large conscience ;
Dont je dis qu'estes ocoisons (*causes*)
De tous les maus que nous faisons,
Si en aurés double loyer,
Double peine et double brasier.

Il ne faudrait pas juger notre trouvère flamand sur ce passage, qui donnerait de son talent une idée trop favorable. Une fois n'est pas coutume. A vrai dire, sa verve languit souvent et son langage est volontiers diffus.

On ne sait rien de la vie de ce moraliste satirique, qui méritait, par son zèle pour le bien, d'avoir plus de talent qu'il n'en montre habituellement dans son poëme. Aucun mauvais bruit n'a eu cours sur sa personne. Il n'en est pas de même de Jean de Meung, qui a sa légende comme Rabelais, dont il est un des précurseurs ; vraie ou fausse, cette légende est en rapport avec son caractère, et si l'on raconte

qu'il faillit encourir une cruelle vengeance féminine et que son testament fut un mauvais tour joué aux jacobins dans le couvent desquels il était mort, c'est qu'il avait bien mérité d'être puni par celles qu'il avait offensées et calomniées, et qu'il était bien capable de combiner une plaisanterie posthume aux dépens des moines qu'il n'avait pas ménagés pendant sa vie.

Renart n'est pas le seul symbole tiré du règne animal comme moyen de satire sociale. Un poëte contemporain de Jean de Meung et de Jacquemart Gelée, François de Rues, autre auxiliaire de Philippe le Bel, a fait de Fauvel ou la Jument un type des vanités du monde et une idole que servent à genoux les esclaves de la fausse gloire. Du manége de ces courtisans est venu le proverbe *torcher Fauvel*. Renart personnifie la mauvaise foi, et Fauvel le luxe et l'ambition. Ses adorateurs sont nombreux dans toutes les conditions de la vie, et ce qui démontre la connivence du roi et du poëte, c'est que celui-ci attaque de préférence les adversaires que le roi a poursuivis à outrance, le pape et les templiers. Voici par quelle image François de Rues représente les progrès de l'ambition pontificale : autrefois, dit-il, le successeur de saint Pierre

Une petite roie (*filet*) avoit
Et une petite nacele,
Si ne prenoit qu'un peu d'avele
Ou d'autres poissonnés menus,
Si qu'en tirant fust soustenus ;
Mais notre pape d'orendroit (*d'à présent*)
Si pesche en trop meilleur endroit ;
Il a une roie grant et forte
Qui des florins d'or lui aporte,
Tant que saint père et sa nacele
En tremble et ele chancele.

Le poëte accueille et reproduit tous les griefs allégués par Philippe le Bel pendant le procès des templiers, et il applaudit à leur châtiment :

Hélas, hélas ! c'est bien raison,
Car il ont, trop longue saison,

Ceste orde vië demenée,
Si regnassent plus longuement,
Crestienté certenement
S'en fust partout envenimée.

Ces courts passages indiquent l'esprit de ce poëme et suffisent pour le rattacher à la croisade séculière et monarchique que nous avons signalée.

Le personnage de Renart reparaît encore quelques années après *Renart le Nouvel.* On ne s'en lassait point. Un Champenois dont on ignore le nom termina, en 1322, un poëme démesurément long et très-confus sous le titre de *Renart le Contrefait,* c'est-à-dire composé d'une autre manière que les précédents. Toutefois les mêmes personnages y figurent et on y retrouve plusieurs aventures déjà racontées. L'auteur ne veut pas qu'on se méprenne sur son dessein : le renard qu'il a en vue n'est pas le quadrupède à peau rousse et à longue queue, mais bien le bipède

Qui a deux mains,
Dont il sont en cest siècle mains,
Qui ont la chappe Faus-Semblant
Vestue, et pour ce vont emblant
Et les honeurs et les chastels.

Le poëme sera donc encore symbolique et satirique; mais Renart a fait des progrès : il a beaucoup étudié, il est devenu savant et il fera étalage de sa science, citant à tout propos Virgile, Ovide, Cicéron, Perse, Platon, et bien d'autres encore; de plus, il se fera professeur d'histoire, et prenant le monde à sa naissance, il s'étendra sur les exploits d'Alexandre, les conquêtes des Romains, et la mission de Mahomet qui devient, grâce à lui, un cardinal, apostat pour avoir vainement prétendu à la tiare. On voit que, sous prétexte d'histoire, il débitera bien des fables. Nous n'insistons pas, mais nous devions au moins indiquer cette dernière apparition et cette métamorphose pédantesque d'un des héros favoris du moyen âge.

CHAPITRE II.

Décadence de la féodalité. — Crise sociale. — Guerre de cent ans. — Le chroniqueur Jean Froissart. — Son caractère et son talent. — Quelques passages de ses mémoires. — Eustache Deschamps, poëte. — Citations. — Olivier Basselin. — Vaux-de-Vire.

Un siècle commencé sous de pareils auspices ne promettait ni la prospérité nationale ni la paisible culture des esprits. Évidemment la féodalité entrait en dissolution, et cependant il lui restait trop de force pour céder sans combat ; évidemment encore la royauté, qui tendait au pouvoir absolu, n'était pas encore en mesure de le saisir. On peut donc à ce moment pressentir de terribles agitations et s'écrier, comme le poëte, *bella, horrida bella !* Le moyen âge, même dans sa période la plus brillante, au 12e et au 13e siècle, était resté bien en deçà de l'idéal que lui proposait la foi religieuse, l'unité à laquelle il tendait ne pouvant se réaliser que par la dépendance complète du pouvoir temporel et par la pratique universelle et sincère des préceptes de la morale évangélique. La suprématie incontestée du saint-siége aurait amené l'établissement d'une théocratie où les peuples auraient formé comme autant de familles paternellement administrées par des chefs séculiers, fils dociles de l'Église, soumise elle-même à l'autorité d'un chef unique, représentant visible et vicaire de Dieu sur la terre. La sainteté au sommet, la discipline et le dévouement à tous les degrés de la pyramide, telles étaient les conditions de solidité pour l'édifice qui se construisait : c'est assez dire qu'on n'en devait connaître que le plan et l'ébauche et qu'il ne s'achèverait jamais. Les passions humaines, que rien ne peut réduire, et avec lesquelles il faut bien compter, portèrent l'indiscipline où la soumission était nécessaire. La royauté tendait à s'émanciper et à rattacher directement son autorité à Dieu même ; les vassaux, quand la force leur venait en main, essayaient de s'affranchir en brisant le lien féo-

dal, et d'être rois de fait dans leurs fiefs; les faibles, imparfaitement protégés par ceux qui devaient les défendre, tenus dans l'ignorance par ceux qui avaient charge de les instruire, frémissaient sous l'oppression et n'obéissaient pas toujours. Dès lors le droit divin des rois, la personnalité des nations, l'extinction des grands vassaux, l'allégement du joug qui pesait sur les masses, étaient nécessaires à la fondation d'un ordre nouveau. Il ne faudra pas moins de trois siècles pour arriver au but.

La crise qui devait aboutir à l'indépendance de la royauté et à l'unité nationale ne pouvait être ni de courte durée ni de médiocre labeur; mais l'épreuve fut plus longue et plus terrible que ne l'exigeait la tâche qu'il fallait accomplir. On peut dire que la France joua de malheur; car le principe qui devait avec le temps surmonter les obstacles produisit à peu d'intervalle les deux vices dont il recèle le germe, qui peuvent corrompre la vertu de l'hérédité du pouvoir, je veux dire le doute sur le droit et l'incapacité dans le droit. L'évidence du droit manqua à l'avénement de Philippe de Valois, et de là vinrent les prétentions de l'Angleterre; l'aptitude de celui qui avait le droit manqua pendant la minorité et pendant la démence de Charles VI, et par là les grands vassaux purent reprendre leurs avantages. Aussi jamais peuple n'eut à souffrir aussi longtemps des maux aussi cruels. Crécy, Poitiers, Azincourt, Bourguignons, Armagnacs, la Jacquerie, noms qu'on ose à peine écrire, tant ils rappellent de désastres et de forfaits, et pour couronner le malheur par l'infamie, le bûcher de Jeanne d'Arc! voilà les sinistres trophées de cette lamentable époque. Cependant ces temps néfastes ne seront pas complétement stériles pour les lettres: ils nous donneront au moins un poëte noblement touché des misères du temps, et un chroniqueur qu'elles n'atteindront pas, qui remarquera à peine la peste noire et le massacre des Jacques, qui ne verra guère à Crécy et à Poitiers que les incidents d'une joute héroïque, dont l'oreille avide recueillera les bruits les plus mensongers, et dont les yeux s'arrêteront de préférence

devant les passes d'armes, les fêtes galantes, les brillantes armures de la chevalerie, dont il admire et colore les dernières et malencontreuses prouesses. D'ailleurs, dans cet orage il y aura, comme une éclaircie, le règne de Charles V, pendant lequel de nobles esprits, formés à l'école des anciens, feront quelques années plus tard, au retour de la tempête, entendre de généreuses paroles.

On sait que des premiers désastres de la guerre contre les Anglais faillit naître pour la France un gouvernement libre, où les états généraux annuellement convoqués auraient limité par le vote des subsides et la détermination de leur emploi le pouvoir de la royauté. En effet, l'ordonnance de 1355, grande charte de notre roi Jean, reconnaît tous les droits populaires compatibles avec l'existence de la monarchie. Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail des actes et des délibérations de cette assemblée politique, orageuse comme la convention, esclave d'abord, et bientôt victime des passions populaires qu'elle avait soulevées. Elle eut ses orateurs dans Étienne Marcel, prévôt des marchands, et dans l'évêque de Laon, Robert Lecoq, dont le malheur des temps a fait des factieux devant le tribunal de l'histoire. Parmi ces orages intérieurs et ces agitations de la place publique commence à se produire l'éloquence des hommes d'État et des tribuns. Les chroniques attestent sa puissance par les effets qu'elle produit, et même nous pouvons en recueillir quelques vestiges dans le texte des remontrances adressées au roi Jean au nom de l'assemblée, quelques mois avant la bataille de Poitiers : « Il est clair et notoire que de tels officiers ont conseillé le roi par adulations, malice, fictions et simulations, et n'ont eu leur esgard en rien à la grandeur de Dieu, à l'honneur du Roi, au profit du Royaume ni à la grand misère du pueple, mais ont eu leur regard et pensée seulement à leur profit singulier, à grands possessions et richesses, et prenant grands dons du Roi et se faire donner grands dignités, de avancer leurs amis et dire au Roi peu de verité et de la misère de son pueple. Car il est vraisemblable que si les grands misères,

pauretés et douleurs du pueple, les grands injustices qui estoient et sont faictes, et le grand défaut des officiers qui estoient mis par le Royaume et les très-grands périls en quoi le Roi et le Royaume estoient et sont en doute de venir par ses ignorances, négligences et défauts dessus enoncés eussent été bien et duement dits et exposés au Roi par lesdits officiers, comme ils estoient tenus et que le Roi s'en attendait à eux, les trois Etats tiennent fermement que le Roi y eust mis tel remède que le Royaume ni son pueple ne fussent pas ainsi désolés, mais il est tout certain et tout sûr que les gouverneurs et les principaux ne fesoient que passer temps, dissimuler et vendre à leur profit singulier et de leurs amis, et tel qui a plus haute dignité pensoit transporter hors du Royaume ses grands richesses, et laisser le Roi et le Royaume en tel estat comme il pourroit estre, et de ces racines sont venus maints grands maus au gouvernement du Royaume et sont encore à venir, si bon et brief remède n'y est mis. »

Ces griefs et d'autres semblables fournissaient de matière les doléances et les invectives qui aboutirent au bouleversement de la France. Marcel, qui s'était annoncé comme un grand citoyen, irrité par les obstacles, fut entraîné par une pente fatale de la violence à la trahison; les paysans, exaspérés par la misère, avilis par le servage, aveuglés par l'ignorance, s'étaient mis de la partie : voulant être libres avant d'être hommes, ils s'étaient rués comme des bêtes fauves contre leurs seigneurs, qui les abattirent. Ce ne fut pas une guerre, mais une chasse. L'impression de terreur laissée par ces effroyables convulsions des communes et des campagnes donna à la sagesse cauteleuse et à l'ambition prudente de Charles V les moyens de réparer les pertes de la royauté et les ruines du royaume. Le tiers état, qui avait trop entrepris, se laissa, sans mot dire, dépouiller de sa part de souveraineté, trop heureux lorsqu'il parvenait à maintenir les priviléges des communes. Ainsi les menaces et le danger revinrent du côté des grands, qui déchirèrent l'autorité par la conflit de leurs ambitions, qui dissipèrent fol-

lement les ressources de l'État par leurs prodigalités, qui défendirent mal le bien qu'ils usurpaient en jouant le sort des batailles par de vaines bravades, jusqu'au moment où le peuple, dans son inépuisable loyauté, dans son indomptable courage, prenant en compassion la royauté avilie, la France déjà démembrée et dans les affres de la mort, rendit, avec l'aide de Dieu et sous les auspices de Jeanne d'Arc, à la royauté la plénitude de ses pouvoirs, au pays son indépendance.

Toutes les phases de cette maladie de l'État, qui ne dura pas moins de cent années; les premières et violentes atteintes du mal sous Philippe de Valois et le roi Jean; la convalescence sous Charles le Sage; la terrible rechute sous son successeur, deux fois mineur, par l'âge d'abord, et plus tard par la démence; les effrayants symptômes de l'agonie, et enfin le miracle de la guérison, sous Charles VII; nous ont été racontées par Jean Froissart et son continuateur Monstrelet. Nous n'aurons pas à nous occuper de Monstrelet, qui n'est pas un écrivain, mais un greffier, bon à consulter, impossible à lire; mais il faut nous arrêter devant Froissart, qui sait écrire et peindre. Froissart, né vers 1337, à Valenciennes, fils d'un peintre d'armoiries, reçut comme un don de nature cette curiosité infatigable, cette passion de voir, de savoir et de raconter qui est la prédestination des historiens. Engagé dans l'église en vue des bénéfices qu'elle procurait et de la liberté que les mœurs du temps assuraient aux clercs, il n'en fut pas moins chevalier à sa manière. Il se mit en quête, non du saint Graal, et pour cause, mais d'aventures et de spectacles propres à charmer son imagination et à satisfaire son impatience de décrire et de conter. D'humeur enjouée et galante, causeur aimable, poëte facile et gracieux, partout bien venu, il profita de la confiance qu'il inspirait pour connaître la vérité sur les hommes et sur les choses.

Au reste, nous avons sur lui-même son propre témoignage, qui vaut mieux que toutes les conjectures. « Or, dit-il, considérez, entre vous qui me lisez ou me lirez,

ou m'avez lu, ou orrez lire, comment je puis avoir su ni rassemblé tant de faits desquels je traite et propose en tant de parties. Et, pour vous informer de la vérité, je commençai jeune, dès l'âge de vingt ans; et si, suis venu au monde avec les faits et les aventures; et si, y ai toujours pris grand plaisance plus que à autre chose; et si, m'a Dieu donné tant de grâces que je ai été bien de toutes les parties, et des hôtels des rois, et par espécial de l'hôtel du roi Édouard d'Angleterre et de la noble roine sa femme madame Philippe de Hainaut, roine d'Angleterre, dame d'Irlande et d'Aquitaine, à laquelle en ma jeunesse je fus clerc, et la servais de beaux dits et traités amoureux : et, pour l'amour du service de la noble et vaillante dame à qui j'étais, tous autres seigneurs, rois, ducs, comtes, barons et chevaliers, de quelque nation qu'ils fussent, me aimaient, oyaient et voyaient volontiers, et me faisaient grand profit. Ainsi, au titre de la bonne dame et à ses coutages et aux coutages des hauts seigneurs en mon temps, je cherchai la plus grand partie de la chrétienté; et partout où je venais, je faisais enquête aux anciens chevaliers et écuyers qui avaient été en faits d'armes et qui proprement en savaient parler, et aussi à aucuns hérauts de crédence, pour vérifier et justifier toutes matières. Ainsi ai-je rassemblé la haute et noble histoire et matière, et le gentil comte de Blois dessus nommé y a rendu grand peine; et tant comme je vivrai, par la grâce de Dieu je la continuerai; car comme plus y suis et plus y laboure, et plus me plaît; car ainsi comme le gentil chevalier et écuyer qui aime les armes, et en persévérant et continuant il s'y nourrit parfait, ainsi, en labourant et ouvrant sur cette matière, je m'habilite et délecte. »

Froissart était donc né pour conter, et il contera admirablement; même il ne sera jamais surpassé pour l'aisance du récit, pour la naïveté du langage, pour la vérité du ton et la variété des couleurs : « Dans certains récits de batailles, dit M. Villemain, Froissart est véritablement homérique. On ne saurait décrire avec plus de force le choc de ces masses d'hommes d'armes qui se heurtent. Arrivez-vous

dans le château de Gaston de Foix, il est impossible de peindre avec plus de grâce la vie oiseuse, les délices, les fêtes de cette cour. Passez-vous en Espagne, la tyrannie de Pierre le Cruel, la hardiesse de Henri de Transtamarre, le génie du Prince Noir, sont devant vous. Rentrez-vous en France, la sagesse de Charles V, son activité, son administration habile et réparatrice, sont décrites avec un soin et un sérieux que fait ressortir l'enjouement habituel de Froissart. Grands événements, anecdotes familières, nations diverses, Anglais, Flamands, Français, tout se mêle et se succède sans confusion; et jamais les couleurs de l'historien ne sont semblables, quoiqu'il soit toujours naïf, naturel, abandonné. » Il n'y a rien à ajouter à ce jugement, et on ne peut rien en retrancher; nous n'avons qu'à l'appuyer de quelques preuves.

Voici, par exemple, un tableau de peu d'étendue qui ne perdra rien à être détaché de l'immense galerie de notre peintre flamand: c'est la mort d'Yvain de Galles, traîtreusement assassiné par son chambellan, Jacques Lambe, pendant le siége de Mortagne, que ce brave étranger conduisait au profit de Charles V. « Yvain de Galles avait un usage, lui étant au siége devant Mortaigne, que volontiers au matin quand il était levé, mais que il fit bel, il s'en venait devant le châtel seoir sus une tronche qui là avait été du temps passé amenée pour ouvrer au châtel; et là se faisait pigner et galonner le chef une longue espace, en regardant le châtel et le pays d'environ; et n'était en nulle doute de nul côté. Et par usage nul n'allait là avecques lui si soigneusement que ce Jacques Lambe. Et moult souvent lui avenait que il se parvestait et appareillait là de tous points. Et quand on voulait parler à lui ou besogner, on le venait là querre. Avint que le derrain jour que il y vint, ce fut assez matin, et faisait bel et clair, et avait fait toute la nuit si chaud que il n'avait pu dormir. Tout déboutonné, en une simple cote et sa chemise, affublé d'un mantel, il s'en vint là et se assit. Toutes gens en son logis dormaient, ni on n'y faisait point de gait, car ils tenaient ainsi comme pour con-

quis le châtel de Mortaigne. Quand Yvain fut assis sur cette tronche de bois que nous appelons souche en français, il dit à Jacques Lambe : « Allez-moi querir mon pigne; je me veuille ci un petit rafraîchir. » — « Monseigneur, dit-il, volontiers. » En allant querir ce pigne et en l'emportant, le diable alla entrer au corps de ce Jacques; avec ce pigne il apporta une petite courte darde espaignole à un large fer, pour accomplir sa mauvaiseté. Si très-tôt que il fut venu devant son maître, sans rien dire il l'entoise et avise, et lui lance cette darde au corps, qu'il avait tout nu, et lui passa outre, et tant qu'il chut tout mort. Quand il eut ce fait, il lui laisse la darde au corps et se part, et se trait tout le pas à la couverte devers le châtel, et fit tant que il vint à la barrière. Si fut mis ens et recueilli des gardes, car il s'en fit connaissable, et fut amené devant le souldich de l'Estrade. « Sire, dit-il au souldich, je vous ai de l'un des plus grands ennemis que vous eussiez délivré. » — « De qui? » dit le souldich. « De Yvain de Galles, » répondit Jacques. « Et comment? » dit le souldich. « Par telle voie, » répondit Jacques. Adonc lui récita de point en point toute l'histoire, ainsi que vous avez ouï. Quand le souldich l'eut entendu, si crola la tête et le regarda fellement, et dit : « Tu l'as murdry! et saches certainement, tout considéré, que si je ne véais notre très-grand profit en ce fait, je te fairais trancher la tête, et jeter corps et tête dedans les fossés; mais puisqu'il est fait, il ne se peut défaire, mais c'est dommage du gentilhomme quand il est ainsi mort; et plus y aurons de blâme que de louange. »

A côté de cette tragique peinture, qui laisse dans l'âme une si profonde impression, nous pouvons placer comme un modèle de grâce et de noblesse la *départie* d'Édouard III et de la comtesse de Salisbury : « Toutes voies le roi anglais demeura tout celui jour au châtel, en grandes pensées et à grand mésaise de cœur, car il ne savait que faire. Aucune fois se ravisait; car honneur et loyauté lui défendaient de mettre son cœur en telle fausseté, pour déshonorer si vaillant dame et si loyal chevalier comme son mari était, qui

loyalement l'avait toudis servi. D'autre part, amour le contraignait si fort que elle vainquait et surmontait honneur et loyauté. Ainsi se débattit, en lui, le roi tout le jour et toute la nuit. Au matin se leva, et fit tout son ost déloger et aller après les Escots, pour eux suivre et chasser hors de son royaume; puis prit congé à la dame, en disant : « Ma chère dame, à Dieu vous recommande jusques au revenir : si vous prie que vous vous veuillez aviser, et autrement être conseillée que vous ne m'avez dit. » — « Cher sire, répondit la dame, le Père Glorieux vous veuille conduire, et ôter de mauvaise et vilaine pensée et déshonorable; car je suis et je serai toujours appareillée à vous servir à votre honneur et à la moye. » Adonc se partit le roi tout confus et ababi. »

Suivons maintenant notre chroniqueur au lit de mort de Charles V, et recueillons de la bouche du roi mourant les plus belles paroles que la sagesse ait jamais dictées dans ces heures de lucidité et de détachement qui peuvent précéder la mort, à un prince chrétien, ami de son peuple : « Mes beaux frères, par l'ordonnance de nature, je sens bien et connais que je ne puis longuement vivre : si vous recommande et rencharge Charles, mon fils; et en usez ainsi comme bons oncles doivent user de leur neveu, et vous en acquittez loyaument; et le couronnez à roi au plus tôt après ma mort que vous pourrez, et le conseillez en tous ses affaires loyaument; car toute ma fiance en gît en vous. Et l'enfant est jeune et de léger esprit, si aura mestier qu'il soit mené et gouverné de bonne doctrine; et lui enseignez ou faites enseigner tous les points et les états royaux qu'il doit et devra tenir, et le mariez en lieu si haut que le royaume en vaille mieux. J'ai eu longtemps un maître astronomien qui disait et affirmait que dans sa jeunesse il aurait moult faire, et istrait de grands périls et de grands aventures; pourquoi, sur ces termes, j'ai eu plusieurs imaginations et ai moult pensé comment ce pourrait être, si ce ne vient et naît de la partie de Flandre; car, Dieu merci, les besognes de notre royaume sont en bon point. Le duc de Bretagne est un cauteleux homme, et divers, et a toujours eu le courage plus anglais

que français; pourquoi tenez les nobles de Bretagne et les bonnes villes en amour, et par ce point vous lui briserez ses ententes. Je me loe des Bretons, car ils m'ont toujours servi loyaument, et aidé à garder et défendre mon royaume contre mes ennemis. Et faites le seigneur de Cliçon connétable; car, tout considéré, je n'y vois nul plus propice de lui. Enquérez pour le mariage de Charles, mon fils, en Allemagne, par quoi les alliances soient plus fortes : vous avez entendu comment notre adversaire s'y veut et s'y doit marier; c'est pour avoir plus d'alliances. De ces aides du royaume de France dont les povres gens sont tant travaillés et grevés, usez-en en votre conscience, et les ôtez au plus tôt que vous pourrez; car ce sont choses, quoique je les aie soutenues, qui moult me grèvent et poisent en couraige : mais les grands guerres et les grands affaires que nous avons eues à tous lès pour la cause de ce, pour avoir la mise, m'y ont fait entendre. »

On a fait à Froissart une mauvaise querelle en lui reprochant de n'avoir point pris parti pour la France. On devrait bien plutôt s'étonner que ce bon prêtre flamand, qui ne relevait pas directement de nos rois, clerc dès sa jeunesse de la reine d'Angleterre sa protectrice, n'ait pas de prédilection plus marquée pour les Anglais. La vérité est qu'il n'a pas d'autre passion que de voir et de narrer, ni d'autre partialité que celle de l'imagination qui colore ce qui la charme. Il raconte les faits, il décrit les combats et les fêtes, il fait agir ses personnages, et, sans mêler de réflexions à ses récits, il fait naître la sympathie ou la haine, l'admiration ou l'effroi, par le spectacle qu'il met sous nos yeux. Il n'omet rien, du moins avec intention, de ce qui nous est favorable; et même n'est-ce pas lui qui maintient devant la postérité la réalité du dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et des cinq autres bourgeois de Calais contre la critique malavisée d'un érudit français qui a voulu dépouiller notre histoire de cet épisode héroïque? Ne cherchons donc dans Froissart que la sincérité d'un témoin, et si nous voulons trouver à la même époque le sentiment

patriotique, la haine de l'étranger et la commisération aux souffrances du peuple, demandons-les à un serviteur de la France, au Champenois Eustache Deschamps.

Ce poëte, qui fut homme de guerre et magistrat, aime la justice, qu'il a dû rendre en qualité de bailli, et déteste l'Anglais, qu'il a combattu comme soldat. Il fait des vœux non-seulement pour que le sol de la France soit purgé de la présence de l'étranger, mais pour que s'accomplisse la prophétie qui annonce la destruction de l'Angleterre :

Lors passeront Gaulois le bras marin,
Le povre Anglois destruiront si par guerre,
Qu'adonc diront tous passant ce chemin :
« Au temps jadis estoyt cy Angleterre. »

Deschamps se berçait de cet espoir au souvenir de Crécy et de Poitiers, et il était loin de prévoir Azincourt. C'est ce même amour de la France qui lui inspire, après ces vœux contre l'Anglais, de touchants regrets sur la mort de leur plus rude adversaire, Bertrand du Guesclin. Nous entendons ici le premier accent lyrique de la langue vulgaire :

Estoc d'oneur et arbres de vaillance,
Cuer de lyon, espris de hardement,
La flour des preux et la gloire de France,
Victorieux et hardi combattant,
Sage en vos faicts et bien entreprenant,
Souverain homme de guerre,
Vainqueur des gens et conquereur de terre,
Le plus vaillant qui oncques fust en vie,
Chacun pour vous doit noir vestir et querre :
Plourez, plourez, flour de chevalerie !

Cette strophe est le premier couplet d'une ballade, genre léger consacré à la galanterie par les troubadours et que Deschamps détourne vers la haute poésie, comme de notre temps la chanson est devenue, grâce à un autre poëte populaire et national, la rivale de l'ode. Nous pouvons rattacher à la même pensée de patriotisme intelligent l'amour du poëte pour Paris : en effet, ceux qui veulent l'unité du pays ne la conçoivent pas sans un centre où con-

vergent tous les rayons, et ceux qui veulent que la nation soit puissante, doivent lui souhaiter une tête capable de diriger et de régler les mouvements du corps. Notre poëte, qui est homme de cœur et de sens, répond d'avance aux détracteurs de cette cité souveraine :

C'est la cité sur toutes couronnée,
Fontaine et puis de sens et de clergie....
Rien ne se peut comparer à Paris.

Eustache Deschamps avait rendu la justice, et, en juge intègre, il la veut égale pour tous, mais il est obligé de reconnaître que de son temps on ne l'administrait pas ainsi; elle était encore cette toile d'araignée dont parle le philosophe, qui arrête les moucherons et que traversent les grosses mouches :

Justice pugnist petis cas;
Petites gens prend à ses las,
Qui emblent par force de rage
Un pain, un pot ou un fromage,
Ou vivres pour la faim qu'ilz ont,
Et puis tantot pendre les vont;
Mais quant il vient une fort mouche
A la toile, cil fait le louche
Qui la déust prendre et happer,
Et li laist la toile atraper,
Emporter, froissier et desrompre.
Ainsi n'est justice qu'une ombre.

Notre poëte donne souvent en beaux vers des leçons de morale aux rois et aux peuples. Ainsi il rattache noblement l'autorité à sa source unique dans ce couplet de ballade qui s'élève, par la force de la pensée, à la dignité d'une strophe lyrique :

Il n'est k'un roy qui ait titre certain,
Et tous pouvoirs procèdent de ce roy :
C'est un seul Dieu qui est seul souverain,
Qui tout créa et qui tout a en soy.
De lui vient tout : les autres, par ma foy,
Peut déposer des regnes de la terre,
S'ils sont pervers et ne gardent sa loy.
De tel seigneur fait bon l'amour acquerre.

›allade qui a pour refrain la belle devise de la cheva-
› : « Fais ce que dois, advienne que pourra, » et d'autres
›re, présentent le même caractère de gravité et d'élé-
›on.

a morale prend aussi volontiers, par les mains de
›hamps, les armes de la satire : il a des conseils et des
›rammes à l'adresse des juges, des prélats, des princes,
soudards ; toujours il est du parti de ceux qui souffrent
›re les oppresseurs. Nulle part il n'a été mieux inspiré
dans un apologue, sous forme de ballade, où il sym-
se les exactions des grands, spoliateurs impitoyables des
les, qui ne peuvent opposer que des prières à la vio-
›e. Voici cette composition ingénieuse et poignante, qui
ite d'être conservée :

En une grant fourest et lée
N'a gaires que je cheminoye,
Où j'ay mainte beste trouvée;
Mais en un grant parc regardoye,
Ours, lyons et liepars veoye,
Loups et renars qui vont disant
Au povre bestail qui s'effroye :
Sà, de l'argent ; sà, de l'argent.

La brebis s'est agenoillée,
Qui a respondu comme coye :
J'ay esté quatre fois plumée
Cest an-ci ; point n'ay de monnoye.
Le buef et la vache se ploye.
Là se complaingnoit la jument ;
Mais on leur respont toutevoye :
Sà de l'argent ; sà de l'argent.

Où fut tel paroule trouvée
De bestes trop me merveilloye.
La chievre dist lors : Ceste année
Nous fera moult petit de joye ;
La moisson où je m'attendoye
Se destruit par ne sçay quel gent ;
Merci, pour Dieu, et va ta voye !
Sà, de l'argent ; sà de l'argent.

La truie, qui fut désespérée,
Dist : Il fault que truande soye

Et mes cochons; je n'ay derrée
Pour faire argent. — Ven de ta soye,
Dist li loups; car où que je soye
Le bestail fault estre indigent;
Jamais pitié de toy n'aroye :
Sà, de l'argent; sà, de l'argent.

Quant celle raison fut finée,
Dont forment esbahis estoye,
Vint à moi une blanche fée
Qui au droit chemin me ravoye
En disant : Se Dieux me doint joye,
Ces bestes vont à court souvent;
S'ont ce mot retenu sans joye :
Sà, de l'argent; sà, de l'argent.

Ce terrible refrain, qui retentit comme le cri rauque de l'oiseau de proie, jette l'effroi dans l'âme et inspire pour les victimes une pitié profonde. Jamaïs peut-être l'apologue n'a eu plus d'énergie et d'opportunité. On voit, par cet exemple, que déjà fleurissait la ballade, et il convient de remarquer à quel point les entraves de ces petits poëmes ont été salutaires aux poëtes, forcés de contenir leur pensée dans d'étroites limites, de la discipliner, de l'assouplir, pour qu'elle pût entrer convenablement dans un moule de forme précise.

Pendant qu'Eustache Deschamps jetait dans les moules encore nouveaux de la ballade et du rondeau ses pensées patriotiques, ses douleurs de citoyen, ses ressentiments d'honnête homme, naissait dans un des riants vallons que traverse la Vire, un gai compagnon qui échappera, par son humeur enjouée, au sentiment des misères publiques, et dont les chants feront la joie des tavernes dans cet asile autour duquel grondent les fureurs de la guerre civile et de la guerre étrangère. Contraste singulier! c'est une époque néfaste de notre histoire qui voit naître la chanson de table et le vaudeville. Olivier Basselin, foulon de son métier, improvisait, le verre en main, ces couplets dont les refrains furent longtemps répétés par les buveurs de la Normandie avant de courir le monde. Ces chansons ne furent impri-

mées que deux siècles après avoir été composées, rajeunies sans doute pour le langage, mais retenant les mêmes idées, et, grâce à la musique, le même rhythme, et c'est là surtout ce qui nous importe. Or cet Anacréon de village avait rencontré d'heureuses mélodies et trouvé pour ses couplets bachiques des combinaisons de vers qui ont fourni des modèles achevés pour les stances et les strophes lyriques. Ainsi les stances de Malherbe à Duperrier reproduisent le rhythme des couplets suivants de Basselin :

Beau nez, dont les rubis ont coûté mainte pippe
De vin blanc et clairet,
Et duquel la couleur richement participe
Du rouge et violet;

Gros nez! qui te regarde à travers un grant verre
Te juge encor plus beau :
Tu ne ressembles point au nez de quelque herre
Qui ne boit que de l'eau.

Ainsi encore les belles strophes de l'ode au comte du Luc, de J. B. Rousseau, sortent du moule où a été jeté le couplet suivant :

Ayant le doz au feu et le ventre à la table,
Estant parmi les pots et le vin délectable,
Ainsi comme un poulet,
Je ne me laisserai mourir de la pépie,
Quant en devrai avoir la face cramoisie
Et le nez violet.

Ces couplets, choisis pour la forme, pris au hasard pour le fond, annoncent que les idées du poëte sont moins variées que le rhythme de ses chansons. En effet, le vin qui fait beaucoup parler n'a guère qu'un seul propos, l'éloge du vin et des ivrognes; témoin encore ces vers de notre poëte :

Hélas! que faict ung povre yvrongne?
Il se couche et n'offencit personne,
Ou byen il dict propos joyeulx ;
Il ne songe point en uzure,
Et ne faict à personne injure:
Buveur d'eau peut-il faire mieux?

Et ceux-ci qui ne sont pas des pires, et qui dénotent un œil observateur, à travers les brouillards de l'ivresse :

Toujours dans le vin vermeil
Ou autre liqueur bonne,
On veoit un petit soleil
Qui fretille et rayonne.

Basselin renouvelle sans cesse la forme de son unique idée. Le vin est sa joie et sa consolation ; il lui sacrifie sans regret l'amour, la paix de son ménage, les ressources du lendemain et plus volontiers encore les fumées et le bruit d'une autre ivresse, celle de la gloire qui s'acquiert par les armes :

Le cliquetis que j'ame est celui des bouteilles !
Les pippes, les bereaux pleins de liqueurs vermeilles,
Ce sont mes gros canons qui battent, sans faillir,
La soif, qui est le fort que je vueil assaillir.

Je trouve, quant à moy, que les gens sont bien bestes,
Qui ne se font plus tost au vin rompre les testes,
Qu'aux coups de coutelas, en cherchant du renom :
Que leur chault, estant mort, que l'on en parle ou non ?

Il vaut bien mieux cacher son nez dans un grant verre,
Il est mieux assuré qu'en ung casque de guerre :
Pour cornette ou guidon suivre plutot on doibt
Les branches d'hierre (*de lierre*) ou d'if, qui montrent où l'on boit.

Ainsi chantait au commencement du quinzième siècle Olivier Basselin, père authentique du vaudeville, qui s'est appelé d'abord vau-de-Vire, du nom des lieux où le foulon normand a composé ses chansons.

Nous devions bien, on l'avouera sans peine, ce souvenir au premier de nos poëtes artisans, dont on ne peut contester ni la vocation ni l'originalité, puisqu'il a chanté par instinct et qu'il a créé un genre, la chanson bachique. D'ailleurs cette joyeuse physionomie, parmi tant de sombres visages, et des couplets gaillards à travers tant de gémissements, n'étaient-ils pas une curiosité et une diversion ?

CHAPITRE III.

Charles V. — Symptômes de la Renaissance. — Christine de Pisan. — Jean Gerson. — Alain Chartier.

Le sage gouvernement de Charles V ne rendit pas seulement à la France les forces qui lui étaient nécessaires pour ne point périr dans la crise nouvelle qu'elle devait traverser; mais la culture des lettres anciennes que ce prince encouragea par son exemple et ses bienfaits, forma quelques esprits excellents et trempa vigoureusement de nobles âmes qui, pendant la tourmente des guerres civiles et de la guerre étrangère, n'eurent d'autre pensée que le salut de la patrie et le respect des lois de la morale éternelle. Parmi cette élite, il faut donner les premières places à Christine de Pisan, à Jean Gerson, à Alain Chartier. En détachant ces nobles figures du fond sinistre de leur siècle, nous reposerons les regards fatigués de tant d'atrocités et de misères; nous ferons entendre la voix de la conscience au-dessus des clameurs et des emportements de la passion.

Christine de Pisan ne mérite pas l'oubli où elle est tombée, bien qu'il soit impossible de la replacer au rang que lui avaient donné ses contemporains et qu'elle gardait encore au commencement du seizième siècle. Martin-le-Franc, quelques années après sa mort (en 1440), l'égalait, pour l'éloquence, à Cicéron, pour la sagesse, à Caton :

Christine fut Tulle et Caton.
Tulle : car en toute éloquence
Elle eut la rose et le bouton;
Caton aussi en sapience.

Comme on voit, l'éloge n'est pas mince. Soixante ans plus tard, Clément Marot n'y retranche presque rien :

D'avoir le prix en science et doctrine
Bien mérita de Pisan la Christine.

Elle était fille de Thomas de Pisan, que Charles V fit venir de Bologne pour être son secrétaire et son astrologue. Née en Italie, elle devint bientôt Française par le cœur, et lorsque le roi, qui l'avait protégée et instruite, mourut, sa reconnaissance et le savoir l'avaient préparée à raconter dignement le règne de son bienfaiteur : ce qu'elle fit dans le *Livre des faits et bonnes mœurs du roi Charles V*. Nourrie de la lecture des anciens historiens, elle laissa à Joinville la naïveté, et ne put atteindre la dignité naturelle de ses modèles : de là, dans son style, un certain effort qui donne de la roideur à la gravité de ses pensées et à l'élévation réelle de ses sentiments. Mais tout en reconnaissant ce défaut inévitable, qui sera encore trop sensible dans Alain Chartier, il faut savoir gré à tous deux d'avoir aspiré dans leurs écrits à d'autres qualités que celles de l'enfance. A leur suite, de plus heureux viendront, sans leur enlever le mérite d'avoir frayé la route. La mort de Charles V ne fut pas seulement un deuil pour Christine, alors âgée de dix-sept ans ; ce fut aussi le présage d'une gêne contre laquelle elle eut à lutter longuement. Le talent d'écrire, qui avait été pour elle un glorieux délassement, lui fut une ressource. Orpheline d'abord et bientôt veuve, après quelques années d'heureuse union, par la mort de son mari Estienne du Castel, elle eut à s'occuper d'un fils qui lui restait, au milieu de ses craintes pour elle-même et de ses angoisses sur le sort de la France. Femme de lettres dans la véritable acception de ce mot tout moderne, composant par nécessité, elle ennoblit sa profession, parce qu'elle écrivit toujours selon sa conscience, et que le soin de sa famille ne la détacha jamais des intérêts de sa patrie adoptive : et cependant elle avait à compter avec une Isabeau de Bavière et un duc d'Orléans, qui avaient leurs raisons de ne pas aimer la vérité, mais qui, par un reste de pudeur, témoignaient encore quelques égards à la noble femme dont Charles V avait protégé l'enfance.

Voici ce qu'elle disait dans une lettre éloquente mise, en 1405, sous les yeux d'Isabeau, lorsque celle-ci n'était pas

encore cette épouse adultère, cette mère dénaturée, cette reine complice de l'étranger que l'histoire a justement flétrie : « Encores vous dis-je que, tout ainsi comme la royne du ciel, mère de Dieu, est appelée mère de toute chrestienté, doit estre dicte et appelée toute saige et bonne royne, mère et contfortarresse, et advocate de ses subjiez et de son pueple. Hélas! doncques qui seroit si dure mère qui peust souffrir, si elle n'avoit le cuer de pierre, veoir ses enfants entre-occire, et espandre le sang l'un à l'autre et leurs povres membres destruire et disperser; et puis qu'il veinst par de côté estranges annemis, qui du tout les persecucutassent et saisissent leurs héritaiges! Car n'est mie doubte que les annemis du royaume, rejouiz de ceste aventure, vendroient de par costé à grant armée pour tout parhonnir. Ah! Dieu, quel douleur à si noble royaume perdre et périr tel chevalerie! hélas! et qu'il convenist que le povre pueple comparast (*payât*) le pechié dont il est innocent! et que les povres petits alaittans et enfans criassent après les lasses mères veufves et adolues, mourant de faim; et elles desnuées de leurs biens n'eussent de quoi les appaisier : les quelles voix, comme racontent en plusieurs lieux les Escritures, percent les cieulx par pitié devant Dieu juste et attrayent vengence sur ceulz qui en sont cause. » Ces conseils pathétiques tendaient à amollir le cœur d'Isabeau pour l'engager à détourner la guerre civile qu'elle fomentait, et qui devait, comme Christine le prévoyait, attirer sur la France les armes de l'étranger. Puis, quand les maux qu'elle a pressentis ont été déchaînés, combien elle est pressante en suppliant, et vainement encore, les factieux de désarmer; comme elle gémit sur les malheurs et sur la honte de la France : « Ah! France, France, jadis glorieux royaume! hélas! comment diray-je plus? Car très-amers plours et larmes incessables dechiéent comme ruisseaux sur mon papier, si qu'il n'y a place seiche où puisse continuer l'escripture de la complainte douloureuse que l'abondance de mon cuer par grant pitié de soy veult getter hors. Si que assez occupées les lasses mains laissent souvent

la penne (*plume*) de quoy je escripz, pour rendre la veue à mes yeulx troublez en touchant les lermes dont l'abondance me moille piz et giron, quand je pense ce que diront de toy desoremaiz les renommées. » Ces lamentations nous dévoilent le cœur généreux de Christine, en même temps que le langage qui les exprime annonce par la dimension des mots et des périodes l'ambition de reproduire l'ampleur oratoire de la phrase cicéronienne. Il n'y aurait ni convenance ni utilité à remarquer l'impuissance trop manifeste des efforts littéraires de Christine, quand nous devons être émus de la sincérité de sa douleur et de son amour pour la France. Remarquons d'ailleurs, et sans insister sur cette remarque, que le patriotisme de Christine, comme celui d'Alain Chartier, a ses racines dans l'étude et l'admiration des anciens: ce qui compense et au delà les inconvénients d'une phraséologie ambitieuse.

Christine, qui honorait son sexe par la pureté de ses mœurs, par la science et par le talent, était autorisée à prendre en main la cause des femmes outragées par Jean de Meung. Elle attaqua vivement le roman de *la Rose*, et elle trouva à ses côtés, pour cette lutte, le chancelier de l'Université Jean Gerson, qui, dans un intérêt plus sérieux encore, signalait les dangers que le même ouvrage faisait courir à la religion. Mais ce n'est qu'une escarmouche dans la vie militante de Gerson, qui eut bien d'autres combats à soutenir. Sa place élevée dans l'Église et dans l'État, son dévouement inaltérable à la justice et à la vérité, le mirent aux prises avec les factions politiques et les partis religieux, et son rôle de médiateur, le seul qui convienne aux esprits droits, aux âmes pures, quand les passions sont déchaînées,

> Cum fas atque nefas exiguo fine cupidinum
> Discernunt avidi,

attira sur lui les traits lancés de camps opposés. Tel est, à ces époques sinistres, le poste périlleux des gens de bien qui ont du courage. Gerson eut beaucoup à souffrir des Armagnacs et des Bourguignons, parce qu'il aimait la France;

il eut à combattre les fauteurs de l'hérésie et les défenseurs des vices de l'Église, parce qu'il était chrétien sincère. Au concile de Pise, il provoque la destitution d'un pape dans l'intérêt de l'Église, pensant mettre un terme à ce grand schisme d'Occident qui fut comme un sinistre prélude au démembrement de la société chrétienne; à Paris, il expose sa vie pour résister aux violences des exacteurs, et se retranche dans les tours de Notre-Dame, comme dans une forteresse; après l'assassinat de Louis d'Orléans, dont il avait réprouvé les déportements, il prend parti contre le meurtrier, malgré les bienfaits qu'il en a reçus, et il poursuivra avec un zèle infatigable la condamnation de la doctrine homicide professée par le docteur Jean Petit, apologiste impudent et mercenaire de Jean Sans-Peur; enfin, lorsqu'il réclamera au concile de Constance la rétractation authentique ou le supplice de Jean Hus, son ardeur contre l'hérésie aura pour aiguillon la pensée même qui honore le plus sa vie, la réforme de la discipline et des mœurs du clergé. Gerson voyait dans cette réforme la condition du salut de la société catholique, et il comprenait en même temps que Jean Hus, venant compliquer le débat par des attaques contre la doctrine, procurait une diversion favorable au maintien des abus. La présence de cet obstacle imprévu irrita Gerson, troubla sa vue, et l'induisit à prendre sa part dans une de ces mesures de salut public qui ne sauvent rien, et qui sont des attentats aux yeux de l'histoire. Ainsi, comme dit Bossuet, la sagesse des hommes est toujours bornée par quelque endroit. Brisé par tant d'efforts, abattu par tant de mécomptes, troublé sans doute aussi par ce sacrifice sanglant, consenti ou même provoqué en vue de la paix du monde, Gerson chercha le repos dans la solitude; l'intrépide lutteur cessa de combattre, et par la contemplation de Dieu et la vue des enfants, il retrouva la force et la sérénité que son âme avait perdues en luttant vainemeut contre le siècle. Vers le même temps, Christine de Pisan se retirait aussi dans un monastère.

Nous n'avons pas à suivre la pensée de Gerson dans

tous les débats où il fut engagé. Nous laisserons de côté le vaste répertoire de ses œuvres latines pour demander à ses écrits en langue vulgaire l'expression simple et forte de ses sentiments. On aime à retrouver, sous l'appareil imposant du docteur de l'Église, du dignitaire de l'Université, le cœur et, à un certain degré, le langage du paysan champenois, et la brusque familiarité gauloise, relevant par une certaine énergie rustique la peinture des souffrances populaires. Voici, en témoignage, quelques traits tirés des courageuses remontrances faites au nom de l'Université devant le roi Charles VI : « Si payement faut (*manque*) aux gens d'armes, ils s'excuseront de payer; se ils ne payent, ils pilleront et roberont sur les povres gens très-outrageusement, d'aultruy cuir large courroye. Après que s'ensuyt-il au povre peuple ? Il s'en convient fuyr devant eulx, comme brebis font devant les loups; et ne vauldroyt-il pas doncques mieulx au povre peuple estre sans deffence que tels protecteurs ou tels pillars avoir? Vrayement il n'est langue qui suffist à descrire la très-misérable indignité de ceste besongne. Las! un povre homme aura-t-il payé son imposition, sa taille, sa gabelle, son touage, son quatriesme, les esprons du roi, la saincture de la royne, les treuaiges (*tributs*), les chaucées, les passaiges : peu luy demeure : puis viendra encores une taille qui sera créée, et sergens de venir et engager pots et poilles. Le povre homme n'aura pain à manger, sinon par adventure un peu de seigle ou d'orge; sa povre fame gerra (*sera en gésine*), et auront quatre ou six petits enfans au fouyer, ou au four, qui par adventure sera chauld, demanderont du pain, crieront à la rage de faim. La povre mère si n'aura que bouter ès dens que un peu de pain où il y ait du sel. Or devroit bien suffire ceste misère : viendront ces paillars qui chergeront (*chercheront*) tout; ils trouveront par adventure une poule avec quatre poussins, que la povre femme nourrissoit pour vendre et payer le demaurant de sa taille, ou une de nouvel créée : tout sera prins et happé, et querez qui paye. Que vous semble-t-il que peult avoir pis le povre homme? Peult pis

avoir. » Et en effet, les derniers coups de pinceau achèvent le portrait de cette effroyable détresse des petites gens. N'est-ce pas là une peinture navrante et faite de main d'ouvrier? De grands mots et des périodes compassées feraient-elles un semblable effet?

La tendresse du cœur de Gerson, et son talent pour exciter l'indignation contre la violence, pour apitoyer sur l'oppression des faibles, ne sont pas moins sensibles dans le plaidoyer où il réclame vengeance des voies de fait exercées contre des écoliers par les gens d'un chambellan du roi, Charles de Savoisy, pendant une procession universitaire à l'église de Sainte-Catherine : « Grant bruit, grans cris et grant clameur se va élever, n'estoit pas de merveille: petis et foibles enfans n'avoient aultre manière de se revangier, fors crier aide et miséricorde, et ceulx qui eussent pu reboutter force eurent cette attemprance (*modération*) qu'il ne vaurent (*voulurent*) pas prendre à soy la venjance, mais la laisser au roy et à justice. Les petis enfans doncques crioient mercy à eulx; hélas! Ils savoient mal à quels gens ils avoient à faire, car en leur cuer n'avoit quelconque pitié, douleeur ou compassion, ainçois (*au contraire*) de plus en plus accroissoit leur felonnie perverse, en tant que ils allèrent querir glaives, arcs, sagetes, espées, piles de Flandres et aultres armes invasives, comme s'ils se deussent combattre contre les ennemis du roy et du royaume; je ne sçay s'ils eussent esté tant hardis contre eulx : puis trayoient sagetes à la volée, feroient (*frappaient*) à tort et à travers, partout, et çà et là, si (*tellement*) qu'il n'y avoit point de refuge et de seureté. » Comme la peinture de ces avanies exprime bien l'affection du maître pour ses pauvres écoliers, et quel mépris des lâches agresseurs dans ce trait qui les perce à l'improviste : *Je ne sçay s'ils eussent été tant hardis contre eulx!* L'âme tout entière du tendre et courageux Gerson respire dans cette peinture. Nous l'avons déjà dit : cette âme si douce et si énergique tout ensemble sortit brisée de la lutte; l'énergie devint de la résignation, et la douceur, de l'amour. C'est alors qu'il écrivit l'*Imitation de Jésus-*

Christ, où il se trahit aux yeux clairvoyants, malgré les soins qu'il prend pour se cacher : car, ce livre unique, inconnu avant lui, déjà célèbre quelques années après sa mort, n'a pu être composé qu'au temps où l'orage du dehors expirait au pied des murs de son couvent, par un esprit supérieur, une âme d'élite qui, sachant tout du siècle, n'avait plus rien à lui demander comme expérience, rien à en attendre comme espérance. On a beau chercher ailleurs, il n'y a que l'illustre cénobite des célestins de Lyon, celui qui, après avoir été l'oracle et la lumière de l'Église, disait aux enfants qu'il catéchisait : « Priez pour l'âme du pauvre Jean Gerson, » qui ait pu composer cette œuvre d'humilité profonde, de divine familiarité, de prodigieuse élévation, de consolation souveraine. Qu'on cesse donc de nous opposer comme prétendants et le chimérique Gersen, créé par un accident de plume, et le pieux calligraphe Thomas A-Kempis.

Arrivons au dernier de ceux que nous avons mis à part comme interprètes de la conscience humaine dans cette époque de violence et de corruption, à cet Alain Chartier plus connu aujourd'hui par le chaste baiser que Marguerite d'Écosse déposa sur ses lèvres, et par la laideur de son visage, que par les *mots dorés* qui lui attirèrent cet hommage d'une jeune et belle princesse, et qui lui firent donner le surnom de Père de l'éloquence. Recueillons au moins quelques-unes de ces nobles paroles dignes d'échapper à l'oubli. Alain Chartier, d'abord attaché comme secrétaire à Charles VI, suivit la fortune de son fils, et pendant que celui-ci faisait tout ce qu'il pouvait pour perdre gaiement son royaume, son loyal conseiller gourmandait les vices de la cour, rappelait les prélats au respect de leurs devoirs, et douloureusement préoccupé des périls de son roi et des malheurs de la France, il cherchait les moyens de conjurer les nouveaux désastres qu'il redoutait. La poésie, qu'il cultivait en même temps, et non sans succès, faisait parfois diversion à ses graves pensées. Mais ce n'est pas comme poëte qu'il a droit à notre attention : c'est surtout comme moraliste et comme écrivain politique.

Il serait injuste cependant de passer complétement sous silence le *Livre des quatre Dames*, composé peu de temps après le désastre d'Azincourt, et où l'on entend le premier accent de ses patriotiques douleurs. Ces quatre dames ont eu des peines d'amour qu'elles racontent un peu trop longuement, mais cette poésie diffuse présente quelques traits de grâce et de force. Ainsi, dans la description du lieu de la scène, on remarque ces vers que n'auraient désavoués ni Guillaume de Lorris, ni même Charles d'Orléans :

Tout autour oiseaulx voletoient,
Et si très-doucement chantoient
Qu'il n'est cuer qui n'en fust joyeux :
Et en chantant en l'air montoient,
Et puis l'un l'autre surmontoient
A l'estrivée, à qui mieulx mieulx.
De bleu estoient vestus les cieux,
Et le beau soleil cler luisoit.

L'une de ces malheureuses amantes déplore la mort de son chevalier tué sur le champ de bataille, pendant que les autres fuyaient. C'est contre ceux-là qu'elle s'indigne :

J'ai achepté (*payé*)
Leur recreante (*servile*) lasseté,
Dont cil a été mort jeté,
Qui ne peut estre rechepté :
Dieu en ait l'ame !
Leur fuyte est cause, à leur grant blasme,
De ma perte et de leur diffame !
L'eussé-je faict, moi qui suis femme ?

Ce dernier vers est d'une grande précision et admirable de sentiment : et n'est-ce pas une noble inspiration que cette leçon de courage donnée par une femme aux fuyards d'Azincourt ?

Mêlé aux courtisans, dont la frivolité et les trahisons l'offensaient également, Alain Chartier prouvera qu'il échappe à la contagion de la cour par la franchise de ses aveux sur la vie qu'on y mène : « La cour, affin que tu l'entendes, dit-il à son frère, est un convent de gens qui soubz faintise du bien

commun se assemblent pour eux entretromper. Car il n'y a guères de gens qui n'y vendent, acheptent ou eschangent aucunes fois leurs rentes ou leurs propres vestements. Car entre nous de la cour sommes marchands affaictez qui acheptons les aultres gens, et aucunes fois pour leur argent leur vendons nostre humanité précieuse. Nous acheptons autruy, et autruy nous, par flatterie ou par corruption. Mais nous sçavons très bien vendre nous-mesmes à ceux qui ont de nous affaire. Quel bien donc y peux-tu acquérir qui soit certain, sans doubte et sans péril? Veux-tu aller à la cour vendre ou perdre ce brin de vertu que tu as acquis hors d'icelle. » Après cette triste révélation, il n'est pas étonnant qu'il s'écrie : « Fuyez, hommes vertueux, fuyez, et vous tenez loing d'icelle assemblée, si vous voulez bien et seurement vivre. » Cette piquante définition et ce sage conseil se trouvent dans le *Curial* ou Courtisan, traité sous forme de lettre qu'il adresse à son frère, qui désirait imprudemment quitter les douceurs de la vie privée pour les agitations de la cour et des affaires.

Dans le traité plus étendu *de l'Espérance*, ou Consolation des Trois Vertus, qui s'adresse surtout à l'Église dégénérée, Alain Chartier, émule des grands docteurs catholiques, provoque, après Gerson, une réforme intérieure qui aurait prévenu, si le courage n'eût pas manqué pour la réaliser, l'éclosion et les succès ultérieurs de l'hérésie. La voix des sages est rarement écoutée, et c'est une raison de plus de reproduire ces avertissements demeurés sans effet, afin que la responsabilité des malheurs publics pèse sur les vrais coupables : « Ne vois-tu, s'écriait l'éloquent moraliste, l'orgueilleuse pompe, l'insatiable ambition et les meurs eshontez de ceux qui se dient ministres de Dieu et servent au monde? Tant en est huy qui quièrent la proye des revenus, les fruicts des bénéfices, et le service de Dieu et le salut des ames laissent en nonchaloir? à autruy commettent-ils volontiers le devoir de l'office : mais ils retiennent pour eulx le prouffit. Ils vaguent par les désirs mondains et s'ingèrent aux vanités des cours temporelles,

aux occupations des euvres layes : et à toi, Dieu du ciel, dont ils veulent estre dits vicaires sur terre laissent-ils convenir de ton église. Ha! vray Dieu, tant périlleux vicariat ne se doit tant hardiement demander, pour l'exécuter si négligemment : et me merveille comme homme ose prendre orgueil et présumption pour dignité de bénéfice, dont il dédaigne le mystère et le devoir. Las! non pas le devoir et sacrifice seulement ont-ils en mespris, mais se hontoient de vestir l'abit et de garder l'estat de leur profession : et tiennent à honte l'ordre dont ils convoitent et prisent tant l'émolument. Puis donc qu'ils ne honorent leur dignité, qui les honnorera? se ils dédaignent saincte prestrise, qui la prisera? se elle leur est à vergogne et à charge, de qui sera-t-elle louée et soustenue? »

Le principal titre d'Alain Chartier est sans contredit son *Quadriloge invectif*, également remarquable par son importance littéraire et sa portée politique. Ce manifeste d'honneur et de patriotisme, ce cri d'encouragement jeté au milieu de la détresse publique, entre la déroute d'Azincourt et la délivrance d'Orléans, est un appel à tous les nobles sentiments dont le réveil doit procurer le salut de la France. L'orateur s'élève au-dessus des partis, non pour les irriter en les flétrissant, mais pour provoquer par de généreuses inspirations, par des aveux sincères, par des conseils énergiques, le sacrifice des haines qui divisent les enfants d'une mère commune. A ses yeux, personne n'est innocent, personne aussi n'est coupable au point d'être engagé irrévocablement dans le mal; ni les ressources du pays ne sont épuisées, ni les hommes ne sont égarés sans retour. Le mal est profond, mais il n'est pas sans remède. Tel doit être le langage de celui qui veut guérir les plaies de l'État qu'envenimeraient des paroles d'orgueil et de fiel familières aux hommes de faction. Par un artifice habile, Alain Chartier place dans la bouche de la France elle-même, dont il évoque l'image, les reproches que tous les ordres de l'État ont mérités. Écoutons ces graves paroles, dont la sévérité est tempérée de noblesse et d'affection :

« Où est la prudence des clercz et conseilliers, qui par leurs sens ont maintz royaulmes préservez et relevez en périlleuses aventures? que est devenue la constance et la loyaulté du peuple françois, qui si longtemps a eu renom de persévérer loyal, ferme et entier vers son seigneur naturel sans requérir nouvelles mutations? Je me doubte que tous trois soient rabaissez et avilez de la dignité et devoir de leurs estatz. Plusieurs de la chevalerie et les nobles crient aux armes, mais ilz courent à l'argent. Le clergié et les conseilliers parlent à deux visages et vivent avec les vivans. Le peuple veult estre franc et de seure garde et si est impatient de souffrir subjection de seigneurie. O très redoutable et périlleuse accoustumance de voluptez et de aises! ô envieillie et enracinée nourriture de pompes et de délices! tant avez bestourné et ramoly les couraiges françois, que ceste subversion dont fortune nous fait cizeau de si près, nous avez couvée et mise sus. Et toutes voies sont et demeurent les cueurs par vous si enveloppez que le péril de la seigneurie et de eulx-mêmes et la doubte de leur prochaine désertion ne les peult retraire de leurs délicatives accoustumances. Telle est la condition naturelle des délicieuses voluptez qu'elles sont impaciens de tous labeurs, contraires à vertueux ouvraige, marrastres de diligence et nourrices de pusilanimité. Elles vous perdent et si ne les voulez perdre : elles vous font et laissent périr et si ne les voulez laisser. Elles ont été et sont le rabaissement de vostre force et la confusion de vostre povoir; et en querant vostre ressource et relievement, vous les entretenez et accueilliez. Moult est forte chose de délaisser longues accoustumances. Mais qui au besoing se veult employer et aux honnorables faictz et usaige endurcir, il ne trouve par après, nul si plaisant travail comme celui dont l'onneur et la renommée naissent aux vertueux. » Ne trouve-t-on pas là de ces braves formes de parler, comme dit Montaigne, où l'expression fait corps avec la pensée?

Après ces paroles de la France, il est clair que dans la pensée de l'auteur aucune des victimes des discordes civiles

n'est irréprochable; mais, par le langage qu'il prête au peuple, on voit qu'au fond Alain Chartier lui tient compte de ses souffrances en compensation de ses torts. Que peuvent, en effet, opposer les hommes d'armes et la royauté elle-même qui détruise l'impression des plaintes qu'on va lire : « Labeur a perdu son espérance, marchandise ne trouve chemin qui la puisse seurement adresser. Tout est proye, ce que l'espée et le glaive ne deffend. Ne je n'ay autre espérance en ma vie, sinon par désespoir laissier mon estat pour faire comme ceulx que ma despouille enrichist, qui plus ayment la proye que l'onneur de la guerre. Que appelé-je guerre? Ce n'est pas guerre qui en ce royaulme se mainne. C'est une privée roberie, ung larrecin habandonné, force publicque soubz umbre d'armes, et violente rapine, que faulte de justice et de bonne ordonnance ont fait estre loisibles. Les armes sont criées et les estendars levez contre les ennemis : mais les exploitz sont contre moy, à la destruction de ma povre substance et de ma misérable vie. Les ennemis sont combatus de parolles, et je le suis de faict. Regarde, mère, regarde et avise bien ma très langoureuse affliction, et tu cognoistras que tous refuges me deffaillent. Les champs n'ont plus de franchise pour moy administrer seure demeure et je n'ai plus de quoy les cultiver, ne fournir pour y recueillir le fruict de nourriture. Tout est en autruy main acquis, ce que force de murs et de fossez n'environne. » Evidemment Alain Chartier penche du côté de ceux qui souffrent le plus, et il exprime sa propre pensée lorsqu'il met dans la bouche du peuple les paroles suivantes : « Le labeur de mes mains nourrist les lasches et les oyseux, et ilz me persécutent de faim et de glaive. Je soutiens leur vie à la sueur et travail de mon corps, et ils guerroyent la mienne par leurs oultraiges dont je suis en mendicité. Ilz vivent de moy, et je meur par eulx. Ilz me deussent garder des ennemis, hélas! et ils me gardent de manger mon pain en seureté. »

C'est encore Alain Chartier qui parle par l'entremise du clergé dans ce passage où se résume l'intention générale de

son œuvre : « Si ne voy pas, dit-il, que nos contencions ou noz parolles semées en appert ou en secret des ungs contre les aultres nous puissent geter de ce dangereux pas. Ains fault tirer au collier et prendre aux dens le frain vertueusement : et se le cheval par batre et flageller et le beuf par force d'aguillonner durment tirent hors leurs voictures des effondrières et mauvais passages, ainsi croy-je que le flael de la divine justice qui nous fiert par l'adversité présente nous doye émouvoir à prendre couraige pour nous hors geter de ceste infortune. » En réalité, les récriminations des partis aggravent les discordes civiles, qui ne peuvent cesser que par l'aveu des fautes que chacun a commises et par l'effort de tous pour les réparer.

Ces pages éloquentes où respirent la foi religieuse et le dévouement à la patrie suffisent pour honorer à jamais le nom de l'homme qui les a composées. Je sais bien que l'appareil extérieur de l'œuvre, que la mise en scène, à la faveur d'un songe imité de Guillaume de Lorris ou de Cicéron, de la France et des trois ordres de l'État personnifiés, a quelque chose de pédantesque, et que la pompe du langage n'est pas toujours exempte d'emphase; mais aussi quelle noblesse de sentiments, quelle vue nette et profonde du mal et des moyens de le guérir! Pour tout dire, et ce sera l'éternel honneur d'Alain Chartier, la mission de Jeanne d'Arc est écrite et comme annoncée par ses paroles : la vierge de Vaucouleurs accomplit ce que demande l'humble secrétaire du roi de Bourges. Il a parlé, et elle agit; il a compté sur la Providence; il a convié tous les ordres de l'État à se réunir dans une commune pensée, la délivrance de la patrie, et Jeanne rallie tous les défenseurs du pays, et elle opère avec eux cette délivrance miraculeuse. Bien a pris à la France de ne renier ni son nom ni sa foi; cette foi et ce nom ont été contre ses ennemis des signes de ralliement : avec eux, elle s'est reconquise, elle a purgé le sol de la présence des étrangers et préparé ses nouvelles destinées.

CHAPITRE IV.

Sermonnaires. — Ménot. — Maillard. — Essais dramatiques. — Les mystères. — Mystère de la Passion. — Les frères Gréban et Jean Michel. — Moralités. — Les farces et les soties.

Nous voilà bien loin des chansons de gestes. Cependant, malgré le discrédit des jongleurs et la décadence de l'esprit chevaleresque, elles n'étaient pas complétement abandonnées dans le cours du quatorzième siècle. En effet, nous rencontrons encore à cette époque un poëme à couplets monorimes dont le héros, imaginaire il est vrai, est Baudouin de Sébourg, que le trouvère rattache à la famille des comtes de Flandre conquérants de Jérusalem : ouvrage singulier qui n'est pas sans mérite, où dominent l'enjouement et la galanterie et qui semble un prélude au badinage héroï-comique de l'Arioste. Nous trouvons encore dans le même rhythme, mais avec toute la fidélité historique, la chronique de Du Guesclin, écrite par Cuvelier peu de temps après la mort du héros breton. Ce genre de production ne cesse complétement qu'au siècle suivant, et celles des chansons de gestes qui ne sont pas tout à fait délaissées passent des vers à la prose, par une métamorphose facilement opérée, pour s'accommoder au goût dominant. On a cessé de les chanter et quelques fidèles veulent encore les lire. Les fabliaux subissent en partie la même épreuve et deviennent, sous le nom de Nouvelles, des contes en prose. Ces contes étaient un délassement aristocratique, comme le prouve le recueil des *Cent nouvelles nouvelles*, dont quelques récits, et ce ne sont pas les moins libres, appartiennent au dauphin qui fut plus tard Louis XI et aux seigneurs de la cour de Bourgogne. L'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre et les joyeux devis de son valet de chambre Bonaventure des Perriers, venus plus tard, attestent la durée de cet usage.

Le silence des trouvères héroïques ou badins qui avaient longtemps ému et amusé la foule ne laissa point les masses

dépourvues de tout aliment pour l'esprit, de tout spectacle pour les yeux; seulement la nécessité de satisfaire ce besoin de voir et d'entendre qui ne périt jamais, quels que soient le trouble et la grossièreté des esprits, donna un caractère nouveau à la prédication religieuse et un puissant essor aux représentations dramatiques. Le peuple eut des sermonnaires qui, pour être utilement écoutés, lui parlèrent son langage, et des acteurs qui disposèrent selon son goût les grandes scènes de l'histoire qui l'intéressait le plus, l'histoire sainte. Ni ces sermons populaires de cordeliers, ni ces drames mis en scène, je ne dis pas composés, par des artisans, ne furent ni aussi étranges ni aussi barbares qu'on a voulu le faire croire. Les franciscains se gardèrent d'être ennuyeux, afin d'être utiles; et les confrères de la Passion, qui dressèrent leurs tréteaux en plein air avec l'intention d'instruire et d'intéresser la foule, y ont souvent réussi. Il est vrai qu'ils appelèrent à leur aide d'habiles gens pour composer les pièces qu'ils représentaient. Nous en apporterons plus d'une preuve. Le rapprochement que nous faisons des sermonnaires du quinzième siècle et des confrères de la Passion n'a rien d'arbitraire ni de hasardé : leur action est parallèle, leur intention est la même, leurs procédés analogues; ils veulent également plaire et instruire.

Parlons d'abord des sermons; nous arriverons plus tard aux Mystères, aux Miracles et aux Moralités. Les plus célèbres parmi les prédicateurs populaires de cette époque sont Olivier Maillard et Michel Ménot. Franciscains tous deux, ils ont leur franc parler devant les princes et même devant les prélats; voués à la pauvreté, ils attaqueront sans pitié le luxe et les vices qu'il traîne à sa suite : ils seront loyalement du parti du faible et de l'opprimé contre le puissant et l'oppresseur. Pour piquer au vif leurs adversaires et pour tenir en éveil leurs clients, ils prodigueront les comparaisons familières, les proverbes populaires, les allusions piquantes, les mordantes personnalités, les anecdotes et les apologues satiriques; la liberté de leur langage sera voisine de la licence; mais on les calomnierait, si on les taxait de rechercher le

scandale pour le scandale, la plaisanterie pour la plaisanterie : dans leurs écarts les plus hardis, ils ont pour but le châtiment des pervers et la défense des faibles, et ils prennent, sans choisir, les armes qui frapperont ou qui protégeront le mieux. On peut bien dire qu'ils manquent de goût, non d'habileté; d'ailleurs, on a beaucoup grossi leurs torts en qualifiant la liberté de leur langage de cynisme et de bouffonnerie, et on leur a prêté gratuitement l'usage d'un jargon macaronique composé de latin barbare et de français trivial. En réalité, ils ont parlé la langue du peuple; et l'hypothèse contraire tombe d'elle-même, puisqu'ils parlaient de préférence au peuple. Auraient-ils donc prêché pour n'être pas entendus?

Michel Ménot ne se contente pas de piquer l'attention de son auditoire, de le tenir en éveil par des récits ingénieux, par des traits de satire; mais il va quelquefois jusqu'à l'âme, qu'il émeut profondément. Ainsi il est touchant et pathétique lorsque, voulant amener les pécheurs à résipiscence, il montre, par des exemples propres à frapper l'imagination, la rapidité des changements qui s'opèrent dans le monde : « Qu'est-ce que passer seize ou vingt ans dans les délices du siècle à faire son plaisir, pour être ensuite pendant l'éternité dans le feu de l'enfer! Ainsi, la pensée de la mort nous pousse à la pénitence : nous mourons tous, et comme l'eau nous rentrons dans la terre et nous ne revenons plus à la surface. Oui, Seigneur, nous allons tous à la mort. L'eau de la Loire ne cesse de couler, mais est-ce l'eau de la veille qui passe aujourd'hui sous le pont? Le peuple qui est aujourd'hui dans cette ville n'y était pas il y a cent ans. Maintenant je suis ici, l'an prochain vous aurez un autre prédicateur. Où est le roi Louis, naguères si redouté? et Charles qui, dans la fleur de sa jeunesse, faisait trembler l'Italie? Hélas! la terre a déjà pourri son cadavre. Où sont toutes ces demoiselles dont on a tant parlé? n'avez-vous pas le roman de la Rose et Mélusine et tant d'autres beautés célèbres? Voilà que nous mourons tous, et que, comme les eaux, nous entrons dans la terre pour ne plus revenir à sa

surface; je crains bien que si Dieu ne jette pas sur nous un regard de miséricorde, nous n'allions tous en enfer, pécheurs indignes. Je veux donc vous persuader à tous de faire pénitence pour que Dieu soit en paix avec vous, suivant le texte que nous avons choisi : Seigneur, ne vous irritez pas[1]. »

Il n'épargne pas les sarcasmes et les vives apostrophes à ceux qui excitent sa colère par le déréglement de leurs mœurs ou par leurs iniquités. Voici un passage où il frappe coup sur coup et les gros bénéficiaires scandaleux et les magistrats qui vendent la justice : « Messieurs les curés et chanoines, vous qui avez cinq ou six clochers sur vos têtes (figure qui exprimait le cumul des abbayes et des bénéfices), pensez-vous qu'on vous donne ces bénéfices pour entretenir tant de cuisines; je l'ai dit et je le dirai encore, tout ce que l'homme d'église retient au delà de la nécessité et des convenances de son état, ce sont des vols faits à Dieu et aux pauvres[2], et leur gourmandise crie vengeance. Vous, messieurs de justice, qui avez la main dorée, qui renfermez tant d'écus dans vos bourses et dans vos maisons, d'où tenez-vous cet éclat brillant et ces somptueux festins, d'où portez-vous cette tunique de soie rouge comme le sang du Christ? Vous les tenez des dépouilles du pauvre : je vous dis que le sang du Christ crie miséricorde pour le pauvre dépouillé et injustement affligé, et votre tunique demande vengeance contre vous, car elle est du sang du pauvre peuple. Mais, dites-vous, il nous faut des épices et le sel pour empêcher nos provisions de se pourrir! Voilà la source des taxes que vous imposez. Eh bien! ces taxes seront le sel et les épices pour poudrer vos chairs dans l'enfer. Est-ce que Dieu vous a donné cet état pour

1. *Ser*. V, *post. Cineres*, *f*. XVIII.

2. Massillon a dit plus tard et presque dans les mêmes termes : « Vous n'êtes pas le maître absolu de vos biens, et tandis que mille malheureux souffrent, tout ce que vous employez au delà des besoins et des bienséances de votre état est une inhumanité et un vol que vous faites aux pauvres. » (*Serm. sur le petit nombre des élus*.)

écorcher le prochain? Pourquoi le mauvais riche a-t-il été damné? n'est-ce pas pour avoir refusé une miette de pain au pauvre? Et vous, non-seulement vous ne donnez rien, mais ce qui est plus intolérable, vous ravissez le bien du pauvre et vous le faites mourir de faim [1]. »

Citons encore un passage qui mettra plus en saillie toutes les libertés oratoires de Ménot, et où la forme enjouée et le ton sarcastique laissent cependant à découvert l'intention morale de l'orateur. Son but est de flétrir les ruses des flatteurs et de protester contre les succès qu'ils obtiennent. Voici comment il procède : « Les singes tenaient conseil avec leurs épouses et leurs assesseurs; passe un babouin : Oh! crie le président : vous passez ainsi sans faire honneur à la cour. — Et d'où serais-je tenu de vous faire honneur, à vous infectes et déshonnêtes personnes? Le babouin fut empoigné et sa queue rasée. — Oh! quel honneur! quel bonheur d'être de votre cour! Ainsi, dit le renard : aussitôt on lui donne longue queue, ample tunique et le droit de faire ce que bon lui semblera. Maître Jean, allez de même sorte chez le premier bourgeois venu, et dites à la maîtresse du logis : Oh! que vous êtes honnête! Maître Jean, vous porterez l'aumusse, vous aurez une belle queue de renard; vive qui flatte! vous aurez même un bénéfice. N'est-ce pas ainsi que cela se pratique aujourd'hui? Quelqu'un se sera fait le complaisant d'une famille, il aura torché les enfants ou les aura conduits à l'école, il a su bien jouer de la langue en louant monsieur et madame; il faudra lui donner un bénéfice : et c'est ainsi que se distribuent les biens du Seigneur! Et ce parvenu, lorsqu'il est en haut, ne connaît plus personne : il fait le superbe comme un grand diable; il dédaigne ses parents, et peut-être ceux qui sont cause de ce que notre homme possède une telle fortune [2]. » Je n'ai pas

1. *Ser. quint. post.* IV *Domin., fol.* CX.

2. Nos lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici le texte même de Ménot fidèlement transcrit : « Simiæ tenebant statum et habebant uxores et assessores : et aliquis *babouin* transivit : O, dicit dominus : et transitis sic sine faciendo honorem curiæ? Et de quo teneor vobis facere

besoin de faire remarquer combien ce récit est vivant et dramatique, comme la satire et la morale y sont habilement enchâssées. Vous croyez que l'orateur, tout entier au plaisir de raconter, oubliera son rôle de moraliste; il vous détrompe aussitôt en s'écriant, dans l'amertume de son cœur : « Voilà comment se distribuent les biens du Seigneur! »

Olivier Maillard ne fut pas moins hardi que Ménot, et il se prit à forte partie, car il osa faire la leçon au terrible Louis XI. Le roi, averti de cette incartade, manda le prédicateur qui l'avait bravé, et le menaça, s'il récidivait, de le faire noyer. La menace était sérieuse, venant d'un homme qui avait fait ses preuves en ce genre : souvent, en effet, les flots de la Seine, comme ceux de la Loire, transportaient la justice du roi, et le peuple effrayé la laissait passer. Maillard répondit : « Le roi est maître de faire de moi comme de tant d'autres; mais j'irai plus rapidement en paradis par eau, qu'il n'y arrivera avec ses chevaux de poste. » C'était une allusion à l'établissement récent des postes. La réponse est vive; elle est ingénieuse; c'est un acte de courage à l'appui d'un acte d'indépendance. Un seul trait suffira pour faire connaître la manière de cet orateur. Je le tire d'un discours prononcé à Bruges en présence de la cour : « Or, levez les esprits, qu'en dites-vous,

honorem; qui estis ita, infectæ personæ et inhonestæ? Et le *babouin fut empoigné*, et scinditur ejus cauda. O dicit domino, o quam felix est qui est in curiâ vestrâ? Ecce hoc dicit Vulpes et statim data est ei cauda longa et tunica magna et autoritas faciendi quæcumque vellet. Sic eatis ad domum alicujus burgensis, domine Joannes : dicatis dominæ : Ecce estis tam honesta. O domine Joannes, vere portabitis l'*aumusse*. et portatibis caudam Vulpis, *vive qui flatte*. Habebitis enim beneficium, nonne sic fit hodie. Si sit unus talis qui steterit in domo alicujus domini, vel forte servierit *à torcher* calceamenta filiorum et eos ducendum ad scholas, et quod bene scivit ludere de linguâ, laudando dominum : o opportebit eum habere beneficium, et sic bona domini distribuuntur! et quando est elevatus tunc neminem cognoscit; est superbus sicut unus magnus diabolus et sæpe dedignatur videre suos parentes et forte eos qui sunt in causâ quare talia bona habet. *Ser*. VI, *post. prim. Domin.*, *f*. XXXVIII, *verso*. »

Seigneur? êtes-vous de la part de Dieu? Le prince et la princesse en êtes-vous? baissez le front. Et vous autres, gros fourrés! en êtes-vous? baissez le front. Les chevaliers de l'ordre, en êtes-vous? baissez le front. Et vous gentilshommes, en êtes-vous? baissez le front. Et vous, jeunes garches, vous, femelles de cour, en êtes-vous? baissez le front; vous êtes écrites au livre des damnés, votre chambre est toute marquée avec les diables...., dites-moi, s'il vous plaît, êtes-vous bien mirées, lavées; époussetées aujourd'hui? — Dis bien, frère? — Plût à ma volonté que vous fussiez aussi soigneuses de nettoyer vos âmes! — Quel remède, frère? — Je vous dis que si, au temps passé, il y a eu des fautes, laissons notre mauvaise vie, Dieu aura pitié de nous : si que non, je vous convie avec tous les diables. » Nous retrouvons ici, comme dans Ménot, un mélange de gravité et de plaisanterie. Or, je le demande, cette apostrophe symétrique adressée au prince, à la princesse, aux magistrats, aux femmes de cour, aux jeunes seigneurs; cette réponse que l'orateur semble attendre, et qu'il prévient; ces menaces entremêlées de plaisanteries sur la toilette des femmes, et ce retour sur la toilette de leur âme, qu'elles auraient dû faire avec plus de soin; cette conclusion dans laquelle il leur laisse espérer qu'elles peuvent revenir à la vertu et sauver encore leur âme; enfin tout cet artifice oratoire qui met en jeu tant de ressorts divers, ne paraît-il pas très-habile et tout à fait propre à piquer vivement l'esprit et à remuer profondément le cœur?

L'église qui avait su donner à la prédication religieuse un caractère presque dramatique, parce qu'après tout il faut savoir intéresser ceux qu'on veut attirer et retenir, avait encore introduit dans l'enceinte des basiliques et des cloîtres, comme ornement de la liturgie, de véritables représentations scéniques. Sans parler des chants alternatifs de la nuit de Noël, des fêtes de l'Ane et des Fous, qui dans une intention pieuse mêlaient le divertissement d'un spectacle populaire aux pompes du culte, de véritables drames, avec une action déterminée, une trame continue, des scènes

dialoguées et des intermèdes de chant, étaient exécutés dans les temples par les ministres mêmes de la religion. D'abord en latin, ces pièces admirent bientôt le mélange de la langue sacrée et de la langue vulgaire, et ce mélange même cessa pour faire place au français. En dehors de l'église, le génie dramatique ne sommeillait pas complétement au moyen âge, et nous en avons pour preuve la pastorale d'*Aucassin et Nicolette*, le jeu de *Robin et de Marion*, qui inaugurèrent le théâtre profane.

Toutefois ce n'est que vers les dernières années du quatorzième siècle que le théâtre devient vraiment populaire et presque séculier. Les mystères de la religion et les sujets tirés de l'histoire sainte se détachent de la liturgie et passent aux mains des confrères de la Passion : pieux artisans qui consacraient leurs loisirs à l'amusement et à l'édification des fidèles. Pendant ces premiers temps, le théâtre, sorti de l'église, vit avec elle en bonne intelligence; la Bible fournit les sujets, et la sacristie ses riches ornements, ses chapes, ses aumusses, ses étoles, ses dalmatiques, ses croix d'argent et d'or; le clergé avance ou retarde l'heure des offices, pour que la foule puisse également jouir des cérémonies religieuses et des jeux de la scène; de sorte que le théâtre sécularisé dans ses acteurs tient toujours à la religion par le sujet de ses drames et se rattache à l'église par un échange de bons procédés. L'hôtel de la Trinité, où les confrères donnaient leurs représentations, était comme une grande succursale des paroisses de Paris où se complétait l'enseignement religieux. Les confrères de la Passion étaient alors des professeurs populaires d'histoire sainte, comme, aux siècles précédents, les trouvères avaient été des professeurs d'histoire et de morale chevaleresque. Malheureusement leurs essais restèrent à l'état rudimentaire, et de même que les chansons de gestes n'avaient point abouti à une véritable épopée nationale, les mystères ne conduisirent pas à la tragédie sacrée. Eschyle nous fit défaut aussi bien qu'Homère.

Quoi qu'il en soit, les mystères ne sont pas complétement

à dédaigner : louables par l'intention, imposants par la masse, s'ils n'ont pas laissé un monument durable, ils ont entretenu le goût des représentations dramatiques, qui deviendra plus tard une passion féconde et qui, en se portant sur d'autres objets, produira des chefs-d'œuvre. D'ailleurs, on a beaucoup exagéré la grossièreté de ces formidables ébauches; les beaux esprits railleurs y ont trop vu le ridicule qu'ils y mettaient, et ils n'étaient pas en mesure d'y reconnaître les qualités qui s'y trouvent réellement : le scepticisme est incompétent pour juger la foi. Avouons aussi qu'il faut un rare courage et comme une grâce d'état pour s'engager au long pèlerinage qui embrasse la terre, le ciel, l'enfer et le purgatoire, qui met sous nos yeux le Créateur et la création, tous les faits et tous les personnages de l'histoire religieuse, depuis la naissance du monde jusqu'à la prédication des apôtres. L'immensité du sujet nous interdit toute analyse : qu'il nous suffise de dire que la plus célèbre de ces constructions cyclopéennes, le mystère de *la Passion,* ou plutôt la vie de Jésus-Christ, contient plus de soixante mille vers, et qu'il fallait plusieurs semaines, et chaque jour de bien longues séances, pour conduire le spectateur de la Crèche au Calvaire.

Nous nous contenterons de signaler dans l'œuvre des frères Gréban, revue et amplifiée par Jean Michel d'Angers, quelques passages qui méritent d'échapper à l'oubli. Et, par exemple, n'est-ce pas une idée profonde et une bien heureuse forme d'éloge, que d'avoir placé dans la bouche de Satan, avec l'accent du désespoir et de la colère, ces louanges de la Vierge Marie :

> Elle est plus belle que Lucresse,
> Plus que Sara dévote et saige,
> C'est une Judic en couraige,
> Une Hester en humilité,
> Et Rachel en honnesteté....
> C'est la non-pareille qui soit,
> Et suppose que Dieu pensoit
> Rachepter tout l'humain lignaige
> Quand il la fist.

On admire Homère pour avoir loué la beauté d'Hélène, si funeste à la ville de Priam, par la bouche des vieillards troyens. N'est-ce pas le même artifice qui arrache au prince de l'enfer l'éloge de la vertu qui détruira l'empire du démon. Je n'irai pas aussi loin que MM. Onésime Le Roy et Louis Pâris, dans leurs savants ouvrages sur nos premières œuvres dramatiques ; mais il serait injuste de ne pas louer, avec eux et après eux, des scènes conduites avec art et d'une émouvante naïveté, qui laissent dans l'âme une profonde impression. Est-il rien de plus vrai et de plus touchant que le dialogue suivant entre Marie encore enfant et un vieillard de ses parents :

Que voulez-vous ? — Vivre en simplesse. —
Et l'estat mondain ? — Je le laisse. —
Que souhaitez-vous ? — Dieu servir. —
Après ? — Sa grace desservir (*mériter*). —
Voulez-vous pompeux habit ? — Non. —
Quelle parure ? — Bon renom.

Ainsi se dévoile avec un charme infini, dans ces réponses ingénues, la pureté de cette jeune âme. Sans doute il ne faut point rapprocher, comme invention dramatique, cet interrogatoire bienveillant de la périlleuse enquête que fait Athalie sur le jeune Joas ; mais il convient de goûter ce naturel et cette candeur du langage de l'enfance. Voici encore un dialogue d'une admirable naïveté, et que, cette fois, la situation élève jusqu'au sublime. La Vierge Marie, voyant que la mort de Jésus est inévitable, le supplie d'adoucir, au moins pour les yeux d'une mère, les horreurs de ce tragique spectacle :

Au moins veuillez de vostre grace
Mourir de mort briefve et légère. —
Je mourrai de mort très-amère. —
Doncques bien loin, s'il est permis ? —
Au meilieu de tous mes amys. —
Soit doncques de nuyt, je vous pry. —
Mais en pleine heure de midy. —
Mourez donc comme les barons. —

Je mourray entre deux larrons. —
Que ce soit sur terre et sans voix. —
Ce sera hault pendu en croix. —
Attendez l'age de vieillesse. —
En la force de ma jeunesse. —
Ne soit vostre sang respandu. —
Je serai tiré et pendu,
Et me feront playes très-grandes. —
A mes maternelles demandes
Ne donnez que responses dures. —
Accomplir fault les escriptures.

Certes il est difficile de porter plus loin le pathétique avec tant de simplicité. Les beautés de ce genre, moins rares qu'on le suppose, naissent du sujet même et de la piété sincère des poëtes qui l'ont traité. Elles n'en ont pas moins de valeur; mais, ce qui surprendra davantage, ce sont des scènes de la vie commune composées avec art. Tout l'épisode de la Madeleine avant sa conversion, les détails de sa toilette, les écarts de sa vie mondaine, et surtout le contraste de la pécheresse avec la pureté de Marthe, sa sœur, annoncent un moraliste et un poëte comique : rien n'est plus piquant, par exemple, que ce dialogue qui est comme une première ébauche de la scène du *Misanthrope* entre Célimène et Arsinoé; c'est Marthe qui fait part à Madeleine des mauvais bruits qui courent sur son compte :

Ma seur,
Dire vous veuil ce que j'entends :
Vous vous donnez à tous pechez,
De tous vilains faicts approchez
Et faictes tant de deuil à tous
Que nous en sommes mal couchez,
Et tous nos parans reprochez,
Seulement pour l'amour de vous. —
Seulement pour l'amour de vous,
Ma seur, je vouldroye à tous coups
A vostre volonté complaire.
Ceulx qui parlent de moy sont foulz,
Et quant de parler seront soulz,
Au moins ne peuvent-ils se taire. —

Au moins ne peuvent-ils se taire,
Quant vous cesserez de mal faire
Et que la bouche leur clorrez :
Mais quant vous penserez parfaire
Vos delictz pour au monde plaire,
Rien que reproches vous n'orrez. —
Rien que reproches vous n'orrez,
Et jamais honneur ne verrez
A homme qui est mal parleur.
Si mes plaisans faicts abhorrez,
Le danger pour moi n'encourrez :
Soulciez-vous de vous, ma seur.

La reprise du dernier vers de chaque couplet au début de chaque réplique, comme artifice de riposte, est un coup singulièrement heureux dans l'escrime du dialogue. Ces tours d'adresse vont quelquefois plus loin, et il n'est pas rare de rencontrer jusqu'à des triolets réguliers dans le cours d'un entretien qui, malgré les difficultés que présente le retour symétrique du même vers, ne cesse point d'être naturel; témoin ce fragment d'un dialogue entre deux vieillards :

Le bon temps qu'est-il devenu,
Jethan ? Il n'en est plus nouvelles. —
A cette heure il est desconnu
Le bon temps ! — Qu'est-il devenu ?
Plus n'est comme je l'ay cognu.
Est-il ange, ou s'il a des ailes
Le bon temps ? Qu'est-il devenu,
Jethan ? — Il n'en est plus nouvelles.

Ces malices naïves de langage et de versification[1] sont bien

1. Voici un autre triolet tiré du mystère des *Actes des Apôtres*. Le dialogue est coupé vers par vers, et se compose des paroles de quatre interlocuteurs, les apôtres Simon et Jude, et deux mécréants, Arphaxad et Zaroès :

ARPHAXAD.	Symon, tu as beau sermonner.
ZAROÈS.	Jude, vous perdez vostre peine.
SIMON.	Dieu peut tous péchés pardonner.
JUDE.	Je viens vos maux medeciner.
SIMON.	A vous donner salut me peine.
ARPHAXAD.	Symon, tu as beau sermonner.
ZAROÈS.	Jude, vous perdez vostre peine.

loin de la grossièreté ; elles annoncent le dessein et un certain art de plaire qui confondent les détracteurs systématiques de ces pieuses compositions.

Nous pourrions multiplier les citations et faire à d'autres mystères, notamment au mystère du *Vieux Testament,* où se trouve la belle scène du sacrifice d'Abraham, et au mystère des *Actes des Apôtres,* d'autres emprunts de passages énergiques ou touchants ; mais il faut nous borner, et ceux que nous avons cités suffisent pour écarter le reproche de barbarie. Ces pièces furent un spectacle édifiant et attrayant aussi longtemps que la foi des auditeurs fut sincère, et que la confrérie des acteurs ne chercha pas d'autres moyens d'attirer la foule. Malheureusement, avant la fin même du quinzième siècle, l'institution des confrères de la Passion commença à s'altérer. Non-seulement ils introduisirent dans leur répertoire quelques épisodes de l'histoire profane, mais, jaloux de garder leur popularité, ils ajoutèrent aux pièces sérieuses des farces destinées à égayer l'assemblée ; ils fraternisèrent avec les enfants Sans-Souci, jeunes et spirituels débauchés, presque tous enfants de famille dérangés qui ne songeaient qu'à se divertir, et avec la Basoche, autre troupe non moins égrillarde, formée de clercs de procureurs cherchant une distraction aux ennuis de la procédure. Cette alliance dut troubler la bonne intelligence de l'église et du théâtre. D'ailleurs, les mystères eux-mêmes, corrompus par ce fâcheux voisinage des farces et des soties, admirent parfois des scènes ordurières et des plaisanteries obscènes qui démentaient leur pieuse origine. Il y a plus : dans la foule, le nombre des sceptiques et des railleurs venant à augmenter, les scènes naïves manquaient leur effet et la moquerie déconcertait la piété. Toutefois les mystères se maintinrent jusqu'au milieu du seizième siècle, où la loi dut intervenir pour mettre un terme à des représentations qui dégénéraient en scandale public. Le parlement de Paris les interdit par un arrêt en 1548.

Nous avons prononcé les mots de *moralités,* de *farces* et de *soties.* Il faut dire quelle était la nature de ces com-

positions. Les moralités appartenaient, comme les mystères et les miracles, au théâtre des confrères de la Passion, elles avaient pour but de mettre en action quelque vérité morale. Ainsi, à l'enseignement de l'histoire sainte s'ajoutait la prédication de la morale religieuse. Les vertus et les vices étaient dramatisés comme les faits de l'ancien et du nouveau Testament; mais, comme ils ne pouvaient paraître en scène que sous la forme allégorique, les moralités furent atteintes de la froideur inhérente aux abstractions personnifiées et aux personnages qui n'ont qu'une vie d'emprunt. La réalité, toute grossière qu'elle fût dans les mystères et les miracles, avait un tout autre intérêt. Aussi les moralités ne prirent-elles quelque importance que lorsque, cessant d'être dogmatiques, elles devinrent agressives et satiriques et se rapprochèrent de la sotie, comme *l'Homme obstiné* de Pierre Gringore, qui est dirigé contre le pape Jules II.

Les soties, dont l'invention paraît appartenir à la confrérie des enfants Sans-Souci, reposent sur cette donnée, que la société humaine ressemble aux Petites-Maisons, et que tous les travers de l'homme et ses vices sont des variétés de la grande maladie mentale qui s'appelle la folie. En réalité, le nombre des fous est plus considérable qu'il ne paraît et qu'on ne l'avoue, chacun faisant une exception pour soi-même et pour ceux qui ne le contrarient pas. A vrai dire, beaucoup de gens contre lesquels on s'indigne méritent plus d'être soignés que châtiés; ils auraient besoin de médecins, et, dans l'impuissance ou l'incurie de la médecine, qui parviendrait peut-être à les guérir, leur châtiment appartient moins aux tribunaux qu'à la comédie. C'est ce que pensèrent les jeunes Aristophanes populaires qui tentèrent sous Louis XII, et de son aveu, la comédie politique et sociale dans les soties de l'*Ancien Monde*, du *Nouveau Monde* et du *Prince des Sots*. Ces esquisses, où l'esprit et le bon sens ne manquent pas, harcelaient intrépidement et plaisamment les abus de la société civile et de la constitution politique. Mais ces jeux hardis ne pouvaient être en-

couragés ou simplement tolérés que sous un roi populaire, de bonne volonté et de conscience nette. Ils ne durèrent pas longtemps.

Il y aurait peu de chose à dire de la farce, où s'exerçaient les clercs de la basoche comme acteurs et comme poëtes, si ce genre n'avait produit un chef-d'œuvre. La farce n'est que le fabliau badin mis en action ; elle procède des récits des conteurs, comme les mystères des livres saints, et les miracles de la légende. Mais ici la donnée est souvent licencieuse, et la forme dramatique met encore en relief les vices du sujet. Lorsqu'on jette les yeux sur la plupart de ces ouvrages, on se demande où et quand ils ont pu être représentés, quels regards ont pu soutenir ce spectacle, quelles oreilles entendre ce langage. Il faut bien l'avouer, car trop de témoignages le démontrent, la licence des mœurs et le cynisme du langage s'étalaient alors effrontément, et le dérèglement avait atteint toutes les classes. Ce quinzième siècle avait ses plaies honteuses de corruption après les horreurs de l'âge précédent : on voulait se divertir, parce qu'on avait longtemps souffert de la guerre civile, de la guerre étrangère, de l'oppression intérieure ; et on se divertissait grossièrement, parce que l'élégance manquait pour farder et déguiser la corruption. Ces saletés soulèvent le cœur, et il faut s'en détourner à la hâte après les avoir signalées.

Toutes les farces ne sont pas dans ce goût ; mais les plus innocentes sont encore le triomphe de la fourberie et de la friponnerie : elles montrent la ruse au service de l'improbité. On appelait cela de bons tours, comme les récits obscènes étaient de bons contes. Patelin, le célèbre et populaire Patelin, est un fourbe et un escroc ; mais il est habile et il amuse : cela suffit pour qu'on lui fasse fête. Au reste, parmi les œuvres du même genre, la farce de *Maître Pathelin* est un véritable joyau : elle n'est pas médiocrement comique ; les caractères y sont d'une touche franche et fine, les scènes bien liées et bien conduites ; le dialogue abonde en traits plaisants, et la langue en est excellente aussi bien que le style. On a fait honneur de ce chef-d'œuvre à

Pierre Blanchet, qui l'a peut-être retouché, comme Jean Michel a mis la main au mystère de la Passion; mais le primitif auteur est inconnu : on ne sait pas et sans doute on ne saura jamais à qui nous devons le vivant portrait de ce personnage narquois, matois, à la mine prévenante et futée, à la langue mielleuse et traîtresse, à la main caressante et crochue, type complet de cette astuce de bas étage, bornée dans ses visées comme dans ses artifices, gagne-pain des pauvres diables doués de quelque esprit, totalement dépourvus de sens moral, et qu'on ne peut mieux définir que par le nom auquel elle a donné cours, le patelinage. Cet homme, quel qu'il soit, avait trouvé, deux siècles avant Molière, le secret de la bonne comédie, que Molière a longtemps cherché, l'étude de la vie réelle et la peinture des caractères. Patelin est la maîtresse figure de ce tableau, mais il n'est pas la seule qui laisse un souvenir. En effet, on n'oublie ni cette fine mouche qui s'appelle Guillemette, ni cette bonne face bourgeoise de M. Guillaume, qui sert presque d'excuse à Patelin, tant il paraît prédestiné à être dupe, ni cette tête de juge qui annonce de loin Bridoie et Bridoison, ni cet Agnelet, Patelin rustique, sitôt dressé et qui ne tarde pas à en remontrer à son maître.

Patelin nous conduit à Villon, qui a dû pendant le cours de sa jeunesse débauchée s'associer à la troupe des enfants Sans-Souci. On pense même qu'il s'est exercé dans le genre de la farce, et ce n'est pas sans vraisemblance qu'on lui attribue le *Nouveau Pathelin* ou *Pathelin et le pelletier*, qui met en scène un des meilleurs tours joués par Villon lui-même lorsqu'il vivait aux dépens d'autrui et qu'il exerçait avec tant de dextérité l'art *du croc et de la pincée*, comme dit Marot. Mais avant d'aborder Villon, nous devons nous arrêter un instant devant Charles d'Orléans. Ce sera pour nous un moyen de les juger tous deux plus sûrement, en les opposant l'un à l'autre.

CHAPITRE V.

Charles d'Orléans. — Ballades. — Rondeaux. — François Villon. — Le Grand Testament.— Philippe de Comines. — Ses Mémoires. — Fin du moyen âge.

Louis XI nous servira de lien entre Charles d'Orléans, François Villon et Philippe de Comines : en effet, il outrage le premier, il protége le second, et il admet dans sa confidence le troisième, qui doit être son témoin devant la postérité. Le rapprochement que nous faisons entre Charles, duc d'Orléans, petit-fils et neveu de rois, père d'un roi, et cet enfant de Paris, nommé Corbueil, surnommé Villon pour ses méfaits, n'est pas un jeu d'esprit. Le temps les réunit. Charles meurt vers le temps où Villon écrit son *Grand Testament*, et dans ce double fait intervient la sombre figure de Louis XI, qui influe en sens opposé sur la destinée des deux poëtes. Les dures paroles du monarque conduisent au tombeau le fils chevaleresque de Valentine, et sa clémence dérobe au gibet l'enfant du peuple. Au même moment la voix du même homme tue et sauve : elle tue le représentant du passé poétique, elle sauve le précurseur de l'avenir. Est-ce effet du hasard? peut-être; mais c'est au moins un accident curieux et significatif. Nous reconnaissons là le roi qui fait tomber la tête des Armagnacs, et qui transforme son barbier en favori tout-puissant. Quant à Philippe de Comines, il a sa place marquée à côté de ce roi que la France a flétri comme tyran, tout en recueillant le bénéfice des services qu'il lui a rendus par l'abaissement de l'aristocratie féodale. Louis XI, comme Philippe le Bel, est un de ces bienfaiteurs involontaires que la politique peut absoudre, mais que la conscience doit condamner, et qui dispensent de reconnaissance le peuple dont ils ont servi indirectement les intérêts, sans autre vue que leur propre agrandissement. Mais laissons de côté Louis XI ; Comines

nous y ramènera, lorsque nous aurons apprécié Charles d'Orléans et Villon.

La poésie de Charles d'Orléans est la dernière et la plus délicate fleur de l'esprit chevaleresque; c'est d'ailleurs, pourrait-on dire en style de moissonneur, un regain, car le quatorzième siècle a passé, et l'on sait que ce fut pour les sentiments tendres et délicats une saison morte. Aussi cette seconde floraison, accidentelle et isolée, est-elle due à un rayon détourné du soleil d'Italie; car le gracieux génie de Charles d'Orléans se compose de l'âme et de l'esprit de Valentine de Milan, transmis à son fils, heureux si l'influence de Guillaume de Lorris ne s'y fût pas mêlée. Pour Villon, il tourne le dos au passé et salue l'avenir; il donne pour berceau et pour palais à la poésie moderne la rue et les halles: et ce n'est pas sa faute si elle n'a pas été suspendue, dans sa personne, aux fourches patibulaires de Montfaucon. Au reste, Villon s'est avili sans se dépraver; le fond généreux de sa nature subsiste sous les souillures : il sent vivement les bienfaits, il aime sa mère, il aime son pays; de sorte qu'on est tenté de lui faire l'application des vers si connus de Marot :

Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demeurant le meilleur fils du monde.

Charles d'Orléans n'était pas trempé pour le rôle héroïque que sa naissance et les événements de son temps l'appelaient à remplir. Il eut cela de commun avec Thibaut de Champagne, moins favorisé que Charles d'Anjou et Richard d'Angleterre, qui, pour faire de beaux vers, n'en furent pas moins de terribles champions, le casque en tête, et qui portèrent fièrement leurs couronnes de rois. Ce n'est pas la pieuse et généreuse intention de venger son père, Louis d'Orléans, sur son meurtrier Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, ni le désir de faire triompher les Armagnacs, dont il devint le chef, qui manquèrent à Charles d'Orléans, mais les fortes qualités qui assurent le succès de l'homme poli-

tique et du soldat. Sans doute il paya de sa personne, mais sa personne n'était pas taillée à vaincre et à dominer. Il était doué pour vivre heureusement dans un temps paisible, pour cultiver de douces affections et les chanter d'une voix molle et pure, comme ce bon roi René son contemporain, moins poëte que lui avec plus de naturel et de bonhomie. Aussi, dès que la captivité lui aura fait des loisirs, il charmera les ennuis de sa longue prison par les souvenirs de ses amours et par l'attente de plaisirs nouveaux; mais qu'on ne cherche dans ses vers ni un cri de douleur sur le meurtre de son père, ni une larme sur la mort de sa mère Valentine, ni un gémissement patriotique au souvenir d'Azincourt, ni un mouvement de pitié pour le supplice de Jeanne d'Arc. Il faut en prendre son parti, le prisonnier des Anglais sera surtout l'esclave de Beauté, l'homme lige d'Amour; il aimera à deviser avec son cœur, quoiqu'il l'ait laissé en dépôt dans une cassette dont Cupido garde la clef; il se promènera dans la forêt de Longue-Attente où souffle le vent de Mélancolie, et où il a compagnie de Deuil et de Tristesse; enfin nous le verrons trop souvent escorté de ces froides allégories sorties de l'alambic de Guillaume de Lorris : Bel-Accueil, Liesse, Danger, et le reste.

C'est un malheur pour Charles d'Orléans de n'avoir pas conjuré tous ces fantômes métaphysiques; car son esprit, qui a des saillies piquantes, et son âme, capable de sentiments vrais, et sa riante imagination, auraient eu plus de vivacité, plus de grâce, plus d'éclat. En effet, il annonçait de la franchise et quelque chose de leste et de sémillant, celui qui faisait le serment d'aimer par cette boutade cavalière :

Tienne soy d'amer qui pourra,
Plus ne m'en pourroye tenir,
Amoureux me faut devenir.
Je ne scay qu'il m'en avendra.
Combien que j'ay oy, pieça,
Qu'en amours fault mains maulx souffrir,
Tienne soy d'amer qui pourra,
Plus ne m'en pourroye tenir.

Mon cueur devant yer accointa
Beaulté qui tant le scet chierir,
Que d'elle ne veult departir.
C'est fait, il est sien et sera.
Tienne soy d'aimer qui pourra,
Plus ne m'en pourroye tenir.

Il était capable d'émotion sincère celui qui s'écriait :

Dieu, qu'il fait bon la regarder,
La gracieuse, bonne et belle!
Pour les grans biens qui sont en elle,
Chascun est prest de la louer.
Qui se pourroit d'elle lasser?
Toujours sa beauté renouvelle.
Dieu, qu'il fait bon la regarder
La gracieuse, bonne et belle!

Par deçà ne delà la mer,
Ne scay dame ne damoiselle
Qui soit en tous biens parfais telle.
C'est un songe que d'y penser.
Dieu, qu'il fait bon la regarder
La gracieuse, bonne et belle!

N'avait-il pas l'esprit plaisant et un fond de gaieté naturelle celui qui s'avise, pour rappeler un ami lequel, sous prétexte de mariage, se tenait trop longtemps à l'écart, de faire courir le rondeau suivant :

Crié soit à la clochete
Par les rues, sus et jus,
Fredet, on ne le voit plus;
Est-il mis en oubliete?

Jadis il tenoit bien conte
De visiter ses amis;
Est-il roy, ou duc, ou conte,
Quant en oubly les a mis?
Banny à son de trompete
Comme marié confus,
Entre chartreux, ou reclus,
A il point fait sa retrete?

Crié soit à la clochete
Par les rues, sus et jus,

Fredet, ou ne le voit plus;
Est-il mis en oubliete?

t vrai que lorsque Charles d'Orléans faisait plaisamment · à la clochette son ami Frédet, il était rentré sur la ; de France et dans son château de Blois; mais dans l même l'enjouement ne lui manquait pas, lorsqu'il entait le bruit dc sa mort par cette jolie ballade :

Nouvelles ont couru en France,
Par mains lieux, que j'estoye mort;
Dont avoient peu deplaisance
Aucuns qui me hayent à tort;
Autres en ont eu desconfort,
Qui m'ayment de loyal vouloir,
Comme mes bons et vrais amis;
Si fais à toutes gens savoir
Qu'encore est vive la souris.

Je n'ay eu ne mal, ne grevance,
Dieu mercy, mais suis sain et fort,
Et passe temps en esperance
Que paix, qui trop longuement dort,
S'esveillera, et par accort
A tous fera liesse avoir;
Pour ce, de Dieu soient maudis
Ceux qui sont dolens de veoir
Qu'encore est vive la souris.

Jeunesse sur moy a puissance,
Mais Vieillesse fait son effort
De m'avoir en sa gouvernance;
A present faillira son sort,
Je suis assez loing de son port,
De pleurer vueil garder mon hoir;
Loué soit Dieu de Paradis,
Qui m'a donné force et povoir,
Qu'encore est vive la souris.

Nul ne porte pour moy le noir,
On vent meilleur marchié drap gris;
Or tiengne chascun, pour tout voir,
Qu'encore est vive la souris.

Si les nouvelles sinistres qui couraient en France sur ı compte ne l'attristaient pas, en retour il ne prenait

pas de confiance dans les nouvelles favorables qui, venues de France, lui annonçaient la fin de sa captivité. Souvent trompé dans cet espoir, il avait le droit de se défier, mais il exprime sa défiance sans amertume :

Je cuide que ce sont nouvelles;
J'oy (*j'entends*) nouveau bruit, et qu'est-ce là?
Hélas! pourroy-je savoir d'elles
Quelque chose qui me plaira:
Car j'ai désiré, longtemps a,
Qu'Espoir m'estraynast de liesse;
Je ne sçay pas qu'il en fera,
Ce beau menteur plain de promesse.

S'il ne sont ou bonnes ou belles,
Au fort, mon cueur endurera,
En attendant d'avoir de celles
Que bon eur lui apportera,
Et de l'endormyë (*du narcotique*) beuvra
De nonchaloir, en sa destresse :
Espoir plus ne l'esveillera,
Ce beau menteur plain de promesse.

Pour ce, mon cueur, se tu me celles
Reconfort, quand vers toi viendra,
Tu feras mal, car tes querelles
J'ai gardéës, or y perra (*paraîtra*),
Advienne qu'advenir pourra!
Je suis gouverné par Vieillesse,
Qui de legier n'escoutera
Ce beau menteur plain de promesse.

Dans ces vers ingénieux et d'un tour facile nous avons l'épanchement d'une âme douce, la saillie d'un bel esprit; l'esprit se joue à la surface, et le sentiment ne sort pas des profondeurs de l'âme : on a des étincelles sans feu, de la sensibilité sans émotion. En un mot, rien n'est viril dans Charles d'Orléans, l'âge ne l'a ni fortifié ni mûri; quand les rides sont venues, elles ont sillonné les traits efféminés d'un adolescent sexagénaire. On peut dire, à la lettre, qu'il n'a pas été au delà du printemps, dont il aimait à saluer le retour dans des vers qu'on n'a pas oubliés. Ses rondeaux si souvent cités, *le temps a laissé son manteau*

s fourriers d'esté sont venus, ne sont pas les seuls témoi- ;es de sa prédilection. Une ballade moins connue que 'ondeaux est encore un hommage au printemps et une e de l'hiver : citons au moins le dernier couplet :

> Yver fait le soleil ès cieulx
> Du mantel des nuës couvrir :
> Or maintenant, loué soit Dieux,
> Vous estes venu esclersir
> Toutes choses et embellir;
> Yver a sa peine perdue,
> Car l'an nouvel l'a faict bannir
> A vostre joyeuse venue.

ein de ces douces idées, toujours en quête de sensations sentiments propres à caresser ses regards et son âme, les d'Orléans aspirait à la paisible volupté d'une vie non- ınte; il aimait les entretiens faciles, qu'il animait de son ɜur enjouée et des saillies de sa bonhomie malicieuse. ı retour en France, il fit de son château de Blois un e académique, rendez-vous de tous les beaux esprits ›isinage, curieux d'amusements poétiques. Il dut lui ›ûter beaucoup sans doute d'être mis en demeure par 'énements de réclamer l'héritage de sa mère Valentine elà des monts. Aussi s'y engagea-t-il mollement, ıa, bon gré, mal gré, jusqu'en Piémont, et rebroussa ôt chemin, laissant sa belle ville de Milan aux mains de ›ois Sforce : sans trop de regrets, car il allait retrouver ›ux loisirs et les luttes pacifiques de sa cour de Blois. Il t dû ne plus la quitter et ne pas affronter la rencontre uis XI, et les dures paroles qu'il entendit à Tours pour parlé de clémence. Dans cette arène poétique qui était ıamp de bataille préféré, l'émulation animait des tour- ittéraires où les rivaux luttaient d'adresse pour em- : le prix de la ballade et du rondeau. La lice était ırs ouverte, et il suffisait d'être équipé en poëte pour re part à la lutte; il ne fallait pas d'autre blason. l'entrée de l'enceinte ne fut-elle pas refusée à certain r sans souci, sans vergogne, je ne dirai pas sans re-

proches, mal en point, espèce de truand poétique, mais dont l'œil vif et la lèvre railleuse, l'air délibéré, annonçaient pour l'escrime des vers un habile jouteur : c'était François Corbueil, qui avait déjà mérité le surnom de Villon. Sortait-il de la prison de Meung-sur-Loire, ou, sur le point d'y entrer, vivait-il alors dans ces parages de la vie nomade dont les écarts le firent enfermer par l'évêque d'Orléans, Thibaut d'Assigny ? on l'ignore.

Ce jour-là, le prince avait concours de ballade antithétique sur ce texte provoquant : *je meurs de soif auprès de la fontaine;* les poëtes ordinaires du prince, Gilles des Ormes, Caillau, le prince lui-même, firent de leur mieux; mais ils dûrent céder la palme au nouveau venu, qui du premier coup se montra plus habile à ce jeu de frivoles antithèses : c'est qu'en effet, ses armes étaient autrement trempées. La petite cour académique de Charles d'Orléans avait trouvé son maître dans ce vagabond délabré qu'elle avait accueilli au passage; elle ne fit que l'entrevoir, car Villon n'était pas homme à se plaire en si bonne compagnie, et d'ailleurs il n'eût pas tardé à se faire éconduire, l'incorrigible vaurien. Sans doute, il se retira bien repu, et moins mal nippé qu'à sa venue, et il put au départ fredonner le refrain de la ballade qu'il venait de composer :

Bien recueilly, débouté de chacun.

La vie, d'ailleurs fort obscure, de Villon n'est pas ce qui nous intéresse : nous savons seulement que Louis XI le tira de sa prison où le faisait jeûner et maigrir l'évêque Thibaut, en attendant un châtiment plus sévère. Si l'on en croit Rabelais, il aurait trouvé plus tard un asile en Angleterre, et sur ses vieux jours habité l'Anjou, théâtre de ses derniers méfaits. Mais laissons de côté la destinée de l'homme; c'est le poëte que nous voulons faire connaître, c'est l'originalité de ses idées et de son style. Villon n'est pas un poëte à la suite : il marche dans ses propres voies; il n'a rien de convenu ni d'apprêté, il est indépendant et naturel; il peint ce qu'il éprouve, il représente ce qu'il

voit, et il trouve un langage qui est l'image fidèle de sa pensée et de son émotion. C'est un homme et un poëte, homme de mauvaise compagnie, poëte de bas étage, mais énergique et sincère; il a une profonde sensibilité, une vive imagination, de l'âme et de l'esprit : tour à tour il s'attendrit et il plaisante, et sa mélancolie comme son enjouement ont le même caractère de franchise. On voit par ses aveux qu'il a beaucoup péché sans se pervertir complétement; son repentir est sincère comme sa faiblesse est incurable. Hé Dieu ! s'écrie-t-il :

Hé Dieu ! se j'eusse estudié
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes meurs dédié,
J'eusse maison et couche molle !
Mais quoy ? je fuyoye l'escolle,
Comme faict le mauvais enfant :
En escrivant ceste parolle,
A peu (*peu s'en faut*) que le cueur ne me fend.

N'accuser que soi, c'est le signe d'un bon naturel : le malheur de Villon est d'avoir pu agir à son gré, quand il n'avait pour conseillères que la misère et la jeunesse. D'enfant sans souci il devint mauvais garçon, et en poursuivant ses *franches repues*, il se sentit bientôt saisi par la main de justice qui le conduisait à la potence. La première fois, ce fut une sentence du Châtelet qui le mit en ce péril; mais il eut l'heureuse idée d'en appeler au parlement, qui se contenta de le bannir : Villon en fut charmé :

Que vous semble de mon appel,
Garnier, fis-je sens ou follie?
Toute beste garde sa pel (*peau*) :
Qui la contrainct, efforce ou lye,
S'elle peult, elle se deslye.
Quand donc, par plaisir volontaire,
Chanté me fut ceste homélie,
Estoit-il lors temps de se taire ?

Avant d'avoir cette pensée de salut, Villon, dans l'attente du supplice, avait composé son épitaphe, et son ima-

gination devançant les effets du châtiment, il avait appelé la pitié publique sur son cadavre et celui de ses complices par une effrayante peinture mêlée de touchantes prières:

La pluye nous a débuez et lavez
Et le soleil dessechez et noirciz;
Piës, corbeaulx, nous ont les yeux cavez
Et arraché la barbe et les sourcilz;
Jamais nul temps nous ne sommes rassiz;
Puis çà, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir, sans cesser nous charrie,
Plus becquetez d'oyseaulx que dez à couldre:
Hommes, icy n'usez de mocquerie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absoudre.

Certes, il y a dans cette poésie patibulaire une incroyable vigueur. Le tableau est sous nos yeux, et il laisse dans le souvenir une ineffaçable empreinte. Toute la pièce est du même style. Est-ce bien la main qui tenait au besoin cet énergique pinceau, qui a tracé d'une plume si légère la requête au duc de Bourbon :

Si je peusse vendre de ma santé
A un Lombard, usurier par nature,
Faulte d'argent m'a si fort enchanté,
Que j'en prendrois, ce crois-je, l'adventure.
Argent ne pend à gippon, ne ceincture :
Beau sire Dieux, je m'esbahyz que c'est;
Car devant moy croix ne se comparoist
Sinon de bois, ou pierre, que ne mente;
Mais se la vraye une fois m'apparoist,
Vous n'y perdrez seulement que l'attente.

Marot, dans le même embarras, n'a pas eu plus d'adresse ni d'esprit, et il avait l'exemple de Villon.

Villon, que Marot n'efface pas à la rencontre, laisse de son côté fort en arrière son devancier Charles d'Orléans, quand, par hasard, il aborde la même idée. Celui-ci avait dit avec quelque délicatesse :

Au vieil temps grand renom couroit
De Creseide, Yseud, Elaine

Et maintes autres qu'on nommoit
Parfaites en beaulté haultaine :
Mais, au derrain, en son demaine,
La mort les prist piteusement.

e réflexion, vraie et même touchante, devient en passant le cœur de Villon un cri de douleur, et comme une ie lyrique :

La royne blanche comme ung lys
Qui chantoit à voix de Sereine,
Berthe au grant pied, Biétris, Allys,
Haremboures qui tint le Mayne,
Et Jehanne la bonne Lorraine
Qu'Anglois bruslèrent à Rouen :
Où sont-ils, Vierge souveraine!
Mais où sont les neiges d'antan?

à bien la poésie qui consiste surtout en sentiment, en vements, en images! Parmi ces regrets pour tant de ıtés à jamais évanouies, et qui se sont fondues comme eige de l'an passé, combien le cœur est touché au nom ette *bonne Lorraine*, libératrice de la France, martyre Anglais, longtemps flétrie, tardivement réhabilitée, et n'est pas encore une sainte! Que de gloire, quelles frances, combien de reproches contenus dans ces mots mples et si pénétrants!

u reste, l'idée de la mort est celle qui inspire le mieux on : aucun poëte, aucun orateur n'a surpassé la vérité nante, l'énergie pathétique, la douceur attendrissante vers qu'on va lire :

Et meure Paris et Hélène,
Quiconque meurt à douleur.
Celluy qui perd vent et alaine,
Son fiel se crève sur son cueur;
Puis sent Dieu sait quelle sueur,
Et n'est qui de ses maulx l'allège,
Car enfans n'a, frère, ne sœur,
Qui lors voulsist estre son pleige (*sa caution*).

La mort le faict frémir, pallir,
Le nez courber, les veines tendre,

Le col enfler, la chair mollir,
Joinctes et nerfs croistre et estendre.
Corps féminin qui tant es tendre,
Polly, souëf, si précieulx,
Te fauldra il ces maulx actendre?
Ouy, ou tout vif aller ès cieulx.

Ce dernier vers, qui a trait à l'assomption de la Vierge, est un témoignage de cette dévotion qui n'empêchait pas Villon d'offenser Dieu, mais qui lui ordonnait d'honorer la mère du Sauveur. Villon avait bien des vices, mais il n'était pas impie; et il exprimait bien ses propres sentiments, lorsque dans la ballade qu'il lègue à sa pauvre bonne mère dans son *Grand Testament*, pour la présenter à la sainte Vierge qu'il s'accuse d'avoir affligée, il s'écriait :

Dame des cieulx, régente terrienne,
Emperière des infernaulx palus,
Recevez-moi vostre humble chrestienne,
Que comprinse soye entre vos esleuz,
Le nonobstant qu'oncques rien ne valus.
Ces biens de vous, ma dame et ma maistresse,
Sont trop plus grands que ne suis pécheresse;
Sans lesquels biens ame ne peult mérir,
N'entrer es cieulx; je n'en suis menteresse,
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Il faut encore lui savoir gré de n'avoir pas renoncé sa patrie, et d'avoir trouvé des accents de généreuse colère contre tous ceux « qui mal vouldroient au royaume de France. » Tout n'est pas désespéré dans l'âme des pécheurs qui n'oublient ni Dieu ni leur pays.

Villon n'a pas, quoi qu'en ait dit Boileau,

Débrouillé l'art confus de nos vieux romanciers.

Il n'a rien changé ni au langage, ni à la versification; le vers de huit syllabes qu'il emploie de préférence était celui des fabliaux; avant lui, la ballade et le rondeau étaient en honneur : ce qui lui appartient, c'est la vérité des sentiments, c'est le relief et la couleur du langage, c'est le mépris de la froide allégorie. Il rompt avec le moyen âge

et il annonce la poésie moderne. Ajoutons cependant, pour ne pas être exclusifs, qu'il partage cet honneur avec un de ses contemporains qu'on a trop négligé. C'est Guillaume Coquillart : son nom a peut-être fait tort à sa renommée, mais ce spirituel Champenois n'en est pas moins de vraie race gauloise, trop libre en paroles, mais franc de style et d'idées. La satire des *Droits nouveaux* est, entre autres pièces du même genre, un morceau piquant et original.

Comines, dont nous devons parler, est un autre précurseur : il inaugure l'histoire. Avant Comines, nous avions la chronique, qui est le témoignage des yeux ; avec lui, nous avons le témoignage de l'intelligence. L'image de la réalité saisie sous un angle étroit, dans le champ borné de la vue individuelle, et à un certain degré l'émotion produite par ce spectacle, voilà ce que donnent les chroniqueurs. Ils racontent agréablement quand ils savent raconter, ils peignent même s'ils ont de l'imagination, mais l'enchaînement des faits et le sens des événements leur échappent. Or, découvrir le lien des choses et leur portée est l'essence même de l'histoire, qui n'est pas un simple spectacle, mais un enseignement. Cette recherche des causes et des effets pour en tirer des règles de conduite est le caractère et l'originalité de Comines, qui ne s'est pas contenté de voir, qui a voulu comprendre ce qu'il voyait et mettre en lumière les leçons de l'expérience : en un mot, Comines est un penseur et un écrivain politique. Il ne ressemble pas davantage à ces historiographes de cette cour de Bourgogne qu'il avait quittée, Georges Chastelain et Olivier de la Marche, qui ne sont ni sans prétention, ni sans mérite, et qui, avec l'ambition d'égaler les historiens des premières époques de l'antiquité, se traînent à la suite des panégyristes de la décadence. Ils visent à l'effet sans souci de la vérité, et leurs qualités brillantes sont gâtées par l'emphase et la déclamation.

Le principal mérite de Comines est la mesure ; il a cette admirable lucidité du bon sens qui sait en tout reconnaître et garder la ligne moyenne entre les extrêmes.

Dans les jugements qu'il porte sur les hommes, il n'a ni engouement ni aversion : il sait que les meilleurs ont leurs faiblesses, et les pires quelques parties dignes d'estime ; que la vertu et le vice ne sont sans alliage que pour les yeux prévenus. Aussi restreint-il toujours le blâme et l'éloge; jamais il ne s'emporte ni à l'invective, ni au panégyrique. Avouons que de ce dernier côté la réserve lui était facile : les princes de son temps, et parmi eux ceux qu'il a le mieux connus, Charles le Téméraire et Louis XI, garantissaient cet esprit judicieux et relativement honnête de tout enivrement. Le faux éclat de l'un ne pouvait éblouir son regard froid et pénétrant; la solidité artificieuse de l'autre ne pouvait séduire qu'à demi cet esprit droit et sain pour qui la bonne foi était la suprême habileté. Comines préféra le roi de France au duc de Bourgogne ; il quitta celui-ci sans ressentiment, et il servit l'autre sans illusion. Louis XI loyal lui aurait mieux convenu; mais ne pouvant changer sa nature, il éclaira l'incurable duplicité du roi, il mitigea son âpreté à la vengeance, il rassura, autant qu'il put, sa pusillanimité, principal mobile de ses rigueurs, enfin il fut le conseiller clairvoyant et sincère d'un maître perfide.

Le sang-froid de Comines, son apparente impassibilité, tient à l'étendue et à la pénétration de son esprit, qui aperçoit simultanément le dehors et le fond des choses et des hommes. Aussi complète-t-il volontiers sa pensée par des restrictions qu'il apporte à ses jugements. Voici quelques lignes sur Louis XI qui serviront à nous faire comprendre : « C'estoit compassion de voir ou sçavoir la pauvreté du peuple. Mais un bien avoit en lui nostre bon maistre; c'est qu'il ne mettoit rien en thrésor. Il prenoit tout et dépensoit tout; et fit de grands édifices, à la fortification et deffense des villes et places de son royaume; et plus que tous les autres roys qui ont été devant luy, il donna beaucoup aux églises. En aucunes choses eust mieux valu moins; car il en prenoit des pauvres, pour le donner à ceux qui n'en avoient aucun besoin. Au fort, en nul n'y a mesure

parfaite en ce monde. » Comment s'indigner ou s'engouer, lorsqu'on voit et qu'on balance à la fois tant de motifs divers? En outre, rien n'étonne Comines, parce qu'il a toujours dans son expérience personnelle et dans la connaissance de l'histoire des termes de comparaison. Ce qui se fait aujourd'hui s'est fait autrefois, ce qui arrive ici est déjà arrivé ailleurs : pourquoi s'en troubler? « Ce n'est pas à Paris, dit-il, et en France seulement qu'on s'entrebat pour les biens et honneurs de ce monde..., vous avez vu cela en tous lieux et le voyez tous les jours. » C'est donc une loi qu'il faut reconnaître, un fait qu'on ne peut pas détruire et qui doit entrer dans les calculs de la politique.

Le même bon sens, le même esprit d'équité le dirige dans l'appréciation des événements dont il partage la responsabilité entre les hommes qui s'y mêlent et la Providence qui décide de l'issue. Dieu qu'il fait intervenir, car Comines paraît sincèrement religieux sans fanatisme, distribue les succès et les revers avec discernement comme récompense de la bonne conduite, qui se compose d'habileté et de loyauté, ou comme châtiment du vice, qui comprend en première ligne l'orgueil et l'imprudence. Comines voit clairement la main de Dieu dans les catastrophes des princes : « On pourrait, dit-il, demander pourquoi la puissance de Dieu se montre plus grande contre les princes et les grands que contre les petits. C'est que les petits et les pauvres trouvent assez qui les punissent, quand ils font le pourquoy, et encore sont assez souvent punis sans avoir rien mesfait, soit pour donner exemple aux autres, ou pour avoir leurs biens, ou par adventure par la faute du juge; et aucunes fois l'ont bien desservy, et faut bien que justice se fasse. Mais des grands princes et des grandes princesses, de leurs grands gouverneurs et des conseillers des provinces et villes désordonnées et désobéyssantes à leurs seigneurs, et de leurs gouverneurs, qui s'informera de leur vice? L'information faite, qui l'apportera au juge? Qui sera le juge qui en prendra connaissance et qui en fera la punition? je dis des mauvais, et n'entends point des bons; mais il y en a peu. »

Dans la réponse qu'il fait plus loin à ces questions si bien posées, Comines s'élève jusqu'à l'éloquence : « L'information sera les plaintes et clameurs du peuple qu'ils foulent et oppressent en tant de manières, sans en avoir compassion ni pitié; les douloureuses lamentations des veufves et orphelins, dont ils auront fait mourir les maris et pères, dont ont souffert ceux qui vivent après eux; et généralement tous ceux qu'ils auront persécutés, tant en leurs personnes qu'en leurs biens. Ceci sera l'information, et leurs grands cris, et par plaintes et piteuses larmes, les présenteront devant notre Seigneur, lequel sera le vray juge, qui par adventure ne voudra attendre à les punir jusques à l'autre monde. »

Citons encore une page que les dépositaires du pouvoir ne sauraient trop méditer. Elle décrit admirablement les symptômes de cette maladie mentale que Racine a définie, de cet esprit

D'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.

Ecoutons l'historien moraliste, qui a vu les maux qu'il signale : « Les mal-adventures sont, quand Dieu est tant offensé, qu'il ne le veut plus endurer; mais veut monstrer sa force et sa divine justice; et alors premièrement leur diminue le sens, qui est grande playe pour ceux à qui il touche; il trouble leur maison, et la permet tomber en division et en murmure; le prince tombe en telle indignation envers nostre Seigneur, qu'il fuit les conseils et compagnies des sages, et en eslève de tous neufs mal sages, mal raisonnables, violens, flatteurs et qui luy complaisent à ce qu'il dit. S'il veut imposer un denier, ils disent deux; s'il menace un homme, ils disent qu'il le faut pendre; et de toutes autres choses le semblable, et que surtout il se fasse craindre : et se monstrent fiers et orgueilleux eux-mêmes, espérans qu'ils seront craints par ce moyen, comme si auctorité estoit leur héritage. » Tel est, en effet, le manége des flatteurs et des parvenus incapables. Comines montre

ensuite, avec son habituelle sagacité, comment se forme l'orage par le mécontentement de ceux qui ont été dépossédés, par la nécessité ou de fuir ou de se défendre contre de nouvelles avanies, d'où naissent les discordes civiles qui donnent accès aux ennemis du dehors. « Cuidez-vous, demande-t-il alors, qu'un prince mal sage, folement accompagné, connoisse venir cette malefortune de loin, que d'avoir division entre les siens? ni qu'il pense que cela luy puisse nuire? ni qu'il vienne de Dieu? Il ne s'en trouve point pis disné, ni pis couché, ni moins de chevaux, ni moins de robbes, mais beaucoup mieux accompagné; car il tire les gens de leur pauvreté, et leur promet et départ les despouilles et les estats de ceux qu'il aura chassés, donnera du sien et pourra accroistre sa renommée. A l'heure qu'il y pensera le moins, Dieu luy fera sourdre un ennemy, dont par adventure jamais il ne se fust advisé. Lors lui naistront les pensées et les suspicions de ceux qu'il aura offensés, et aura crainte d'assez de personnes qui ne lui veulent aucun mal faire. Il n'aura point son refuge à Dieu, mais préparera la force. » Comines aurait pu ajouter : « Et il sera battu des verges de Dieu par la main des hommes; » mais il le laisse entendre.

Le côté religieux du génie de Comines n'a pas été assez mis en relief; sa clairvoyance sur ces matières n'est pas moins nette que dans les affaires d'État. Il n'est point dupe des apparences de foi qui trompent les yeux vulgaires, et il fait en conséquence un raisonnement qui retranche sans pitié de l'Église bien des fidèles prétendus : « L'homme pauvre ou riche qui aurait vraye et bonne foy, et qui croiroit fermement les peines d'enfer estre telles que véritablement elles sont, qui aussy croiroit avoir pris de l'autruy à tort, ou que son père ou son grand père l'eust pris, et luy le possedast, et qu'il crut fermement comme le devons croire : « Je n'entreray jamais en paradis, si je ne fais entière satisfaction, et si je ne rends ce que j'ay d'autruy à mon vrai escient, » il n'est croyable qu'il y eust roy ni reine, prince ni princesse, ni autre personne quelconque, de quel-

que estat ou condition qu'ils soient en ce monde, tant grands que petits, et tant hommes que femmes, gens d'église, prélats, évesques, archevesques, abbés, abbesses, prieurs, curés, receveurs des églises, et autres vivans sur terre qui voulsist rien retenir de son sujet ni de son voisin, ni qui voulsist faire mourir nul à tort, ni le tenir en prison, ni oster aux uns pour donner aux autres. Au moins n'est pas croyable, car s'ils avoient ferme foy, et qu'ils crussent ce que Dieu et l'Église nous commandent, sur peine de damnation, connoissant les jours estre si briefs, leurs peines d'enfer estre si horribles et sans nulle fin, ni rémission pour les damnés, ils ne feroient pas ce qu'ils font. »

La modération et le bon sens de Comines l'éloignent de la politique à outrance qui convient si bien aux esprits courts et violents. Conseiller d'un roi qui voulait être absolu, il reconnaît courageusement les limites de l'autorité royale et les droits de ceux qui sont gouvernés. Voici ses propres paroles : « Y a-t-il roi ni seigneur sur terre qui ait pouvoir, outre son domaine, de mettre un denier sur ses subjects, sans octroy et consentement de ceux qui le doivent payer, sinon par tyrannie ou violence? on pourroit respondre qu'il y a des saisons qu'il ne faut pas attendre l'assemblée, et que la chose seroit trop longue. A commencer la guerre et à l'entreprendre, ne se faut point haster, et l'on a assez temps; et si vous dis que les rois et princes en sont trop plus forts, quand ils l'entreprennent du consentement de leurs subjects, et en sont plus craints de leurs ennemis. Et quand ce vient à se deffendre, on voit venir cette nuée de loin, et especialement quand c'est d'estranger, et à cela ne doivent les bons subjects rien plaindre, ni refuser, et ne scauroit advenir cas si soudain où l'on ne puisse appeler quelques personnages. Je sçay bien qu'il faut argent pour deffendre les frontières, et les environs garder, quand il n'est point de guerre, pour n'estre surpris; mais il faut faire le tout modérément; et à toutes ces choses sert le sens d'un sage prince : car s'il est bon, il connoist Dieu, et qui est le monde, et ce qu'il doit et peut faire et laisser. » Dans tout

cela, rien n'est absolu, ni vague, ni impraticable; l'homme d'État, rompu aux affaires, reconnaît qu'il n'y a point de formules assez compréhensives pour être complétement impératives, ni de recettes souverainement efficaces contre tous les maux qui peuvent travailler les empires. Pour cela il ne désespère pas, il n'appelle pas à son aide le despotisme : aussi dévoile-t-il les secrètes pensées de ceux qui voient dans la proposition d'assembler les états un crime de lèse-majesté et le dessein de diminuer l'autorité du roi; il leur renvoie sans hésiter ce double reproche, et il ajoute : « Ces paroles servoient et servent encore à ceux qui sont en auctorité et crédit, sans en rien l'avoir mérité, et qui ne sont propices d'y estre, et n'ont accoutumé que de flageoller et fleureter en l'oreille, et parler de choses de peu de valeur, et craignent les grandes assemblées, de peur qu'ils ne soient connus, ou que leurs œuvres ne soient blasmées. »

On a dit avec raison que le livre de Comines devait être le bréviaire des hommes d'État; mais on peut supposer, sans témérité, que ceux qui s'occupent du maniement des hommes et des affaires ne le lisent pas tous les jours. Cependant rien ne leur serait plus salutaire pour apprendre à ne pas tenter l'impossible, à ne pas s'irriter des obstacles, à résister et à céder en temps utile. La politique est un art fort délicat. Telle que la comprend Comines, elle n'a rien d'absolu: elle est la science des occasions dans le cours ordinaire et dans les crises de la vie des nations; elle veut qu'on connaisse les hommes, qu'on les ménage en les guidant, qu'on ne les méprise ni ne les craigne. Le métier serait trop facile, s'il consistait uniquement soit à intimider, soit à complaire : l'autorité doit être redoutable et non menaçante, secourable et non obséquieuse; elle doit toujours mériter le respect, ne pas s'offenser outre mesure des défiances injustes, temporiser ou s'empresser selon les conjonctures, et par-dessus tout régler sa marche non en vue de son propre accroissement, mais du maintien et de l'avancement de la chose publique qui lui est confiée. Comines l'entend ainsi, et il serait digne de faire école.

Comines, élevé négligemment en gentilhomme, n'eut guère d'autre instruction que la pratique des affaires et la lecture des historiens qu'il recommande aux hommes d'État. Il regrettait d'être sans littérature, et c'est peut-être à cette circonstance qu'il doit sa gloire d'écrivain ; car la connaissance des langues anciennes aurait pu le gâter en lui inspirant l'ambition, alors prématurée, d'écrire à la manière des anciens. Il s'est contenté des richesses acquises de la langue vulgaire, et il a su les employer avec le discernement d'un esprit supérieur qui réussit à exprimer sa pensée sans prétendre à l'embellir. De son temps, dans des genres inférieurs, l'auteur du *Petit Jehan de Saintré* et des *Quinze joies du mariage,* Antoine de La Sale, sut donner à la prose badine une grâce et une aisance que n'ont point connues les émulateurs novices de l'antiquité. C'est dans ces écrivains de lignée gauloise qu'il faut chercher l'originalité des tours et des mots propres à notre langue, pour restituer à notre idiome quelques traits de son antique physionomie. Fénelon donnait déjà, à la fin du dix-septième siècle, ce conseil qui n'a pas été écouté. Il est toujours temps, il est peut-être urgent de le suivre. C'est pour cela que nous osons le renouveler en terminant cette esquisse des phases principales, ce rapide inventaire des plus notables œuvres du génie français pendant le moyen âge. La langue doit reprendre son bien partout où elle le trouve, et rien n'est plus légitime ni plus honorable que de remettre en lumière des monuments, ou même de simples matériaux, trop longtemps enfouis ou dédaignés, et qui peuvent augmenter le trésor de la langue et de la littérature nationales.

LIVRE III.

RENAISSANCE.

CHAPITRE I.

La renaissance et la réforme. — Marot. — Sa vie et ses œuvres. — Rabelais. — Gargantua et Pantagruel. — Calvin. — Caractère de sa doctrine et de sa polémique. — Son style. — Influence littéraire de François Ier. — Herberay des Essarts. — Saint-Gelais. — Desperriers. — Théodore de Beze.

Le seizième siècle nous apparaît comme une époque de troubles et de confusion; mais c'est un chaos d'où devait sortir la civilisation moderne. La crise qui éclata alors était préparée de longue main. Deux grands faits historiques dominent cette époque, la renaissance des lettres et la réforme religieuse; le lien qui les unit est facile à reconnaître; quoique l'un n'ait pas engendré l'autre, il est clair qu'il lui a prêté une force nouvelle et préparé son triomphe. La renaissance littéraire, c'est-à-dire l'exhumation des trésors intellectuels de l'antiquité, en faisant briller, au milieu de la société formée par le catholicisme et la féodalité, les langues, la politique, la philosophie, les croyances religieuses de Rome et d'Athènes, devait porter un coup terrible à une organisation déjà épuisée par sa durée et par ses propres vices. Au reste, l'invasion des lettres anciennes ne fit pas naître l'idée de la réforme; cette idée n'était pas nouvelle, plusieurs fois elle avait fait explosion : le douzième siècle avait eu ses réformateurs, réprimés d'abord par l'autorité des conciles et plus tard par la rigueur des châtiments; plus forte au quatorzième et au quinzième siècles, elle avait eu pour apôtres Viclef en Angleterre, Jean Huss et Jérôme de Prague en Allemagne; animée par le ressenti-

ment d'un supplice odieux, elle avait failli triompher par la puissance d'un chef incomparable, de Zisca vainqueur des troupes impériales dans huit grandes batailles. La renaissance ne fut donc qu'un auxiliaire de la réforme. Bien des causes indépendantes du progrès des esprits avaient ébranlé l'édifice catholique ; car, sans parler des luttes intérieures de l'Église si longtemps troublée et divisée par le grand schisme d'Occident, la papauté avait elle-même travaillé à sa ruine : les désordres d'Alexandre VI, l'esprit guerrier de Jules II, la mollesse païenne, l'épicurisme de Léon X, avaient successivement affaibli le respect des peuples pour la tiare.

La réforme, née en Allemagne, avait éclaté à l'occasion d'une rivalité entre deux ordres religieux qui se disputaient la vente des indulgences. Ce conflit détermina une explosion inévitable. Luther prêta sa voix puissante aux adversaires de la papauté, et le pouvoir politique, jaloux de s'affranchir sans retour de la tutelle de Rome, favorisa ses énergiques prédications. Le contre-coup de ce grand ébranlement se fit bientôt sentir en France. Les opinions nouvelles trouvèrent faveur parmi les savants, les poëtes et les courtisans ; François Ier les toléra d'abord sans les adopter, comme il les persécuta plus tard sans les haïr. Parmi les beaux esprits de la cour qui prêtèrent tout d'abord une oreille favorable aux bruits venus de l'Allemagne, sans bien comprendre où tendaient ces terribles et séduisantes nouveautés, il faut placer au premier rang le poëte Clément Marot, fils d'un poëte qui n'était pas sans talent, Jean Marot, que Louis XII et François Ier eurent en grande considération. Le jeune Clément profita de la bonne volonté de son père,

> Qui lui souloit une leçon donner,
> Pour doucement la musette entonner ;

il était à bonne école pour la poésie.

Les débuts de Marot furent singulièrement heureux ; mais ses succès mêmes lui préparèrent une vie de combats.

Rien de plus orageux, de plus traversé, que cette carrière d'un poëte né avec une humeur joyeuse et qui avait souri à la vie avec tant d'ivresse et d'insouciance[1] ! En effet, il eut à lutter contre une ligue de redoutables inimitiés ; nous trouvons comme instigateurs de toutes les persécutions qu'il a subies, Diane de Poitiers, qui punit ses dédains par une haine implacable; Sagon, chef de ses ennemis poétiques; Jean Bouchard l'inquisiteur et la Sorbonne, ses ennemis religieux : la Sorbonne insensible aux charmes de la poésie et intraitable en matière de foi. Heureusement Marguerite de Valois, la sœur du roi de France, opposa sa tendresse aux ressentiments de Diane; Mellin de Saint-Gelais, Charles Fontaine, Bonaventure des Perriers, Rabelais, prirent en main la cause du poëte outragé par Sagon; enfin l'inimitié religieuse de l'inquisiteur Bouchard fut souvent mise en défaut par l'active protection de François Ier. Toutefois, les chances de la lutte ne tournèrent pas en faveur des défenseurs de Marot; car la haine se fatigue moins vite que l'amitié. Le poëte aimé du roi, le favori de Marguerite, eut à subir deux emprisonnements, autant de fuites, et ce drame, se termina douloureusement dans l'exil, l'isolement et la misère.

Marot a laissé un nom qui ne périra point et quelques œuvres durables. Il n'a pas été surpassé dans les genres où il a pleinement réussi, l'épigramme, le rondeau, le madrigal et l'épître badine. Il a tout le sel et toute la grâce de l'esprit gaulois, mais il manque d'élévation, et lorsqu'il a essayé la haute poésie sur les traces d'Ovide, de Virgile, ou de David, il a perdu sa naïveté sans atteindre la noblesse. Ce n'est pas que ce génie vif, alerte et délicat ait manqué de feu et d'énergie; il avait tout de l'abeille : le miel, l'ai-

1. Il le disait avec regret, vers la fin de sa vie, dans ces vers pleins de grâce :

Sur le printemps de ma jeunesse folle,
Je ressemblois l'hirondelle qui vole
Puis çà, puis là ; l'âge me conduisoit,
Sans peur ni soin, où le cœur me disoit.

guillon et même les ailes; mais on le caractériserait mal en cherchant plus haut des termes de comparaison. Tout a été dit et souvent répété sur son humeur enjouée, sur la malice de son esprit, sur son élégant badinage, pour parler comme Boileau, et cependant il convient de rappeler ici quelques-uns de ses titres à ces éloges si bien justifiés; ainsi nous redirons qu'il n'y a rien dans notre langue de plus piquant, de plus naïf, de plus malicieux, de plus adroit, que son épître à François Ier pour avoir été dérobé. Le tour que lui a joué son valet est conté avec une grâce et un enjouement incomparables, et dans un besoin d'argent, jamais homme d'esprit n'a trouvé un biais plus adroit pour attirer un don; aussi se garde-t-il bien de le demander :

Je ne dis pas, si voulez rien prester,
Que ne le prenne. Il n'est point de presteur,
S'il veult prester, qui ne fasse un debteur.
Et sçavez-vous, sire, comment je paye?
Nul ne le sçait si premier ne l'essaye.
Vous me debvrez, si je puis, de retour :
Et vous feray encores un bon tour;
A celle fin qu'il n'y ait faulte nulle
Je vous feray une belle sedulle
A vous payer, sans usure s'entend,
Quand on veoirra tout le monde content;
Ou si voulez, à payer ce sera
Quand vostre los et renom cessera.

Qui ne connaît tant d'autres petits chefs-d'œuvre : la ballade de *frère Lubin;* le rondeau du *bon vieux temps;* les épigrammes du *lieutenant Maillart,* de *l'abbé et de son valet,* du *gros prieur,* que ni J. B. Rousseau ni Racine même n'ont surpassées; les madrigaux sur *la méprise de l'amour* et sur *le passereau* de la jeune de Maupas? On connaît moins celui-ci, qui est ravissant :

Demandez-vous qui me faict glorieux?
Hélène a dict, et j'en ai bien mémoire,
Que de nous trois elle m'aymoit le mieulx :
Voilà pourquoi j'ay tant d'aise et de gloire.

Vous me direz qu'il est assez notoire
Qu'elle se mocque et que je suis deceu :
Je le sçay bien, mais point ne le veulx croire,
Car je perdrois l'aise que j'ai receu.

Ces genres secondaires sont le domaine propre de Marot; il les a consacrés, et les maîtres qui l'ont suivi ont respecté le moule qu'il avait façonné, et conservé autant qu'ils l'ont pu la langue même qu'il avait parlée, vocabulaire et syntaxe. L'idiome de Marot s'est maintenu à l'état de langue spéciale, et il n'y en a pas qui la vaille pour l'épigramme, la ballade et le rondeau. Le conte même et l'épître familière gagnent beaucoup à s'en rapprocher. Nous avons fait bon marché des essais lyriques de Marot, qui sont en effet au-dessous du médiocre; mais il serait injuste de ne pas ajouter à ses titres d'heureuses excursions sur le terrain de la satire, de l'apologue et de l'élégie. Son *Enfer,* qui est la satire du Châtelet, tribunal et prison, a des traits d'une rare énergie; il y flétrit en homme de cœur le patelinage homicide de certains juges, et les horreurs de la torture, et la déloyauté des suppôts de la plaiderie et de la procédure. Alors il est indigné, et son ton s'élève. Ailleurs, quand il est piqué au vif, la raillerie devient sur ses lèvres un amer sarcasme. Nulle part peut-être l'ironie n'est plus mordante que dans certaine épître adressée à six dames de Paris, qui ne voulaient point prendre en payement le désaveu d'une offense qu'on lui imputait. Il promet de les faire repentir de leur acharnement, et en parlant des larmes qu'elles auront alors à répandre, il ajoute :

Las ! mieux vaudroit les avoir espandues
Dessus les pieds du Christ, les essuyans
De vos cheveux, et vos pechez fuyans
Par repentance avecques Magdalaine.
Qu'attendez-vous ? Quand on est hors d'alaine,
La force fault. Quand vous serez hors d'aige
Et que vos nerfs sembleront un cordaige,
Plus de vos yeux larmoyer ne pourrez,
Car sans humeur seiches vous demourrez :
Et quand vos yeux pourroient pleurer encores,

Où prendrez-vous les cheveux, qu'avez ores,
Pour essuyer les pieds du roy des cieulx?

N'oublions pas que Marot a été le précurseur de La Fontaine dans l'art de transformer en tableau et en petite comédie les récits de l'apologue. La fable du lion et du rat prouve ce que le poëte aurait su faire en ce genre. Voici quelques traits détachés. Le lion, qui n'était pas un sot,

Trouva moyen, et manière et matière,
D'ongles et dens de rompre la ratière,
Dont maistre rat eschappe vistement,
Puis met à terre un genouil gentement,
Et en ostant son bonnet de la teste,
A mercié mille fois la grant beste;
Jurant le dieu des souris et des rats
Qu'il lui rendra.

En effet, l'occasion se présente bientôt : le lion à son tour est pris au piége, et le rat d'accourir joyeux et esbaudy et d'offrir ses services.

Secouru m'as fort lionneusement,
Et secouru seras rateusement.

Sire lion ne se croit pas pour cela hors d'affaire :

Lors le lion ses deux grans yeux vertit,
Et vers le rat les tourna un petit,
En lui disant : O povre verminière,
Tu n'as sur toy instrumens ne manière
Pour me jecter de ceste estroicte voye:
Va te cacher que le chat ne te voye.

Le rat ne va pas se cacher; il veut délivrer son bienfaiteur, et il y parviendra :

Lors sire rat va commencer à mordre
Ce groz lien : vray est qu'il y songea
Assez longtemps; mais il vous le rongea
Souvent et tant, qu'à la parfin tout rompt :
Et le lion de s'en aller fut prompt,
Disant en soy : Nul plaisir, en effet,
Ne se perd point, quelque part qu'il soit faict.

Il y a plus : Marot nous paraît avoir devancé André Chénier, et l'on trouvera dans l'élégie suivante, trop peu remarquée, la douce mélodie et la gracieuse mythologie de l'auteur de *la Jeune Tarentine :*

Chauvin sonnant sur Seine les aubades,
Donna tel aise aux gentilles naïades,
Que l'ung pour tous des aquaticques dieux
Parla ainsy : le son melodieux
De ce Chauvin, freres, nous pourroit nuire
Par traict de temps, et nos femmes seduire,
Jusqu'à les faire yssyr de la clere unde
Pour habiter la terre large et ronde.
Ne feit au chant de son psalterion
Sortir des eaux les dauphins Arion ?
Ne tira pas Orpheüs Eurydice
Hors des enfers ? Cela nous est indice
Que cestuy-cy, qui mieulx que ces deux sonne,
Et qui tant est gratieuse personne,
Nous pourroit bien nos nymphes suborner.
Ces mots finyz, se prinrent à tourner
Ces dieux jaloux autour de la nasselle
Du bon Chauvin, et renversans icelle,
L'ont en leurs eaux plongé et suffocqué :
Puis chascun d'eulx des nymphes s'est mocqué,
En leur disant : Venez, dames, venez,
Voicy Chauvin que si cher vous tenez :
Commandez luy que danser il vous face.
Lors le baisant ainsy mort en la face,
Toutes sur luy de leurs yeulx espandirent
Nouvelles eaux, et après le rendirent
Dessuz la terre ez mains de ses amys,
Qui l'ont ensemble en sepulture mys,
Et d'instrumens de musicque divers
Au roy du ciel et du munde univers
Ont rendu gloire et immortelles graces
De l'avoir mys hors des terrestres places
Pleines de maux, pour le loger en lieu
Où plus n'endure, et plus n'offense Dieu.

Ce bel esprit charmant, qui ne voulait de mal à personne, sans y être provoqué, n'aspirait qu'à mener à bonne fin une vie exempte de troubles, et il ne savait pas que de

tous les vœux qui peuvent sortir du cœur de l'homme, celui-là est le plus ambitieux et le moins réalisable. La terre n'est pas une tente dressée pour le repos, c'est une arène et un champ de bataille. Nous savons combien il fut déçu celui qui formait les vœux qu'on va lire :

S'on nous laissoit nos jours en paix user,
Du temps présent à plaisir disposer
Et librement vivre comme il fault vivre,
Palaiz et cours ne nous fauldroit plus suivre,
Plaidz, ne procez, ne les riches maisons
Avec leur gloire et enfumez blasons ;
Mais soubz bel ombre, en chambre et galleries
Nous pourmenans, livres et railleries,
Dames et bains, seraient les passetemps,
Lieux et labeurz de nos esprits contens.

Le Tourangeau François Rabelais, à qui Marot écrivait ces vers, était sans doute du même avis, lui l'architecte fantastique de l'abbaye de Thélème, où il plaçait pour inscription : « Fais ce que tu vouldras ; » mais il éprouva, comme son ami, qu'il n'y a pas ici-bas de plus chimérique espoir que celui du repos. Il voulut au moins égayer l'inévitable agitation de la vie.

Rabelais n'est à la surface qu'un railleur trop souvent cynique ; au fond, c'est un esprit sérieux indigné des travers dont il rit, jaloux de déraciner les abus dont il se moque. Le travestissement qui le déguise le protége en même temps : c'est une cuirasse, et aussi un bouclier derrière lequel il se retranche pour lancer impunément des traits qui portent coup. Quelque opinion qu'on ait de Rabelais, on peut dire qu'il déconcerte ses partisans les plus zélés par les impuretés de sa verve, et ses détracteurs les plus acharnés par le pur éclat de sa raison. Il est, selon La Bruyère, tantôt le mets des plus délicats, tantôt le charme de la canaille ; et ce qui n'est pas moins vrai, c'est que ce qui souille le livre a préservé l'auteur. Rabelais méritait le feu aussi bien qu'Etienne Dolet, Louis Berquin et Anne du Bourg, l'exil plus que Marot ; et cependant il est mort

paisible et honoré dans le presbytère de Meudon. C'est que sa folie simulée et la licence de ses propos avaient permis aux amis puissants qu'il avait su se ménager de détourner les rigueurs, sous prétexte d'ivresse folâtre et de joyeuse intempérance. Ni François Ier, ni le cardinal du Bellay, ni le lecteur du roi Pierre du Châtel, ne s'y étaient mépris. Ils ne trouvaient point mauvais qu'il ne voulût renoncer ni à ses idées ni à la vie, et d'ailleurs ils savaient bien qu'ils préservaient en lui un homme supérieur, d'un esprit charmant, d'un cœur loyal, d'un génie capable d'œuvres que la postérité ne dédaignerait pas. Ses patrons ne souhaitaient rien tant que de ne pas être forcés de l'abandonner, et de son côté Rabelais n'avait aucun désir d'être brûlé, comme le témoigne la formule qu'il emploie si volontiers : « Jusqu'au feu exclusivement. » Aussi, s'il se montre ardent à harceler ses ennemis, il n'est pas moins adroit à ne point leur donner prise. Grâce aux tuteurs, disons plus, aux puissants complices qui veillaient sur lui, il lui suffira de ne pas articuler d'hérésie. Il laisse donc de côté le dogme et il s'en dédommage sur le reste.

Nous devons toucher discrètement un pareil sujet, dont tout un côté nous répugne. Cependant il faut laisser à Rabelais sa place dans l'histoire des lettres et de la pensée humaine ; il a eu une influence trop considérable pour être mis à l'écart. Ses torts sont graves, et il ne convient ni de les pallier, ni de les défendre : il faut, sans ménagement, le rappeler à la pudeur, lui et tous ceux qui seraient tentés de l'imiter ; il faut lui demander compte de l'usage qu'il a fait de cette « certaine gayté d'esprit, confite en mespris des choses fortuites, » qu'il appelle le pantagruélisme, et reconnaître qu'il en a trop souvent passé les bornes. Si le conseil de l'Apôtre, la mesure dans la sagesse, *sapere ad sobrietatem*, mérite d'être pris en considération, il ne faut pas non plus laisser de côté la maxime *desipere in loco,* et, en se gardant de l'extrême sévérité qui ne se déride jamais, oublier que le lieu et les moyens du rire sont limités et doivent être choisis. Or, Rabelais aime à porter le rire où

il ne faut pas, et à le provoquer autrement qu'il ne convient. Sur ce point il n'y a pas à transiger, et nous devons répéter, après La Bruyère et avec tous les moralistes : « Rabelais est inexcusable. » Il l'est d'autant plus qu'il avait «assez de génie, c'est encore La Bruyère qui parle, pour se passer d'être ordurier, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un auteur. »

Ces réserves faites et ces précautions prises, nous pouvons maintenant aborder ce livre étrange pour en dégager quelques belles pages, des pensées judicieuses, et même certaines scènes plaisantes que le goût ne désavoue point. Disons avant tout que si le livre de Rabelais est souvent indéchiffrable dans les détails, il est clair dans l'ensemble: l'intention en est manifeste. L'historien De Thou nous la dévoile dans ce passage : *Scriptum edidit ingeniosissimum, quo vitæ regnique cunctos ordines, quasi in scenam, sub fictis nominibus produxit et populo deridendos propinavit.* Il ne faut pas chercher d'autre clef pour pénétrer jusqu'aux *mystères horrifiques* qui, de l'aveu de Rabelais, sont cachés dans le *Pantagruel*. Il a passé en revue la société tout entière : la royauté, la magistrature, le clergé, les cloîtres, la juridiction des baillis, celle des sénéchaux, du haut parlement, tout cela vient figurer dans son poëme ; et lorsqu'il entreprend avec Panurge cette longue odyssée, ce voyage à travers des terres inconnues, chaque fois qu'il aborde une île nouvelle, un pays nouveau, ce pays est l'allégorie d'une certaine condition de la société. Voilà le sens véritable, le sens profond du poëme. Rabelais, sur ce canevas, a semé des détails de toute nature, du cynisme et du fantastique; mais sa pensée première ne l'abandonne pas, et partout, même lorsqu'il semble s'être égaré, lorsqu'il s'est comme enivré de sa propre imagination, il revient à son dessein et laisse entrevoir la portée de ses fictions.

Rabelais, comme Jean de Meung qu'il continue, et comme Voltaire qu'il annonce, est partisan de la royauté. Ayant le même but, il a la même tactique. Il cherche un appui pour avoir le moyen de dire tout ce qu'il pense, sans trop de péril;

sa témérité est mêlée de prudence, et sa franchise d'artifice : on voit que Panurge a besoin de Pantagruel. Aussi ses trois géants, Grandgousier, Gargantua et Pantagruel, tout grands mangeurs qu'ils soient, ne sont pas des portraits satiriques; ils amusent par leur voracité et leur gaillardise, ils étonnent par le volume de leur corps, mais ils plaisent par la bonté et l'intelligence. Rabelais leur prête des sentiments élevés et un noble langage. Écoutons Grandgousier, lorsqu'il apprend l'attaque soudaine et déloyale de Picrochole : « Holos, holos, qu'est cecy, bonnes gens? songé-je, ou si vray est ce qu'on me dict? Picrochole, mon amy ancien de tout temps, de toute race et alliance, me vient-il assaillir? Qui le meut? qui le poinct? qui le conduict? qui l'a ainsi conseillé! Mon Dieu, mon Saulveur, aide-moy, inspire-moy, conseille-moy à ce qu'est de faire? je proteste, je jure devant toy, ainsy me sois-tu favorable! si jamais à luy desplaisir ne à ses gens dommaige, ne en ses terres je fis pillerye; mais bien au contraire, je l'ai secouru d'argent, de gens, de faveur et de conseil, en tous cas que ai peu cognoistre son advantaige. Que il m'ait doncques en ce poinct oultraigé, ce ne peult estre que par l'esprist maling. Bon Dieu! tu connois mon couraige, car à toi rien ne peut estre celé. Si par cas il estoyt devenu furieux, et que pour lui réhabiliter le cerveau, tu me l'eusses icy envoyé, donne-moy et pouvoir et scavoir le rendre au joug de ton sainct vouloir par bonne discipline. Mes bonnes gens, mes amys et mes féaulx serviteurs, faudra-t-il que je vous empesche à m'y ayder? las! ma vieillesse ne requeroyt doresnavant que repous, et toute ma vie n'ay rien tant procuré que paix : mais il faut, je le voy bien, que maintenant je charge mes pauvres épaules, lasses et foibles, et en ma main tremblante je prenne la lance et la masse pour secourir et garantir mes paovres subjects. La raison le veult ainsy, car de leur labeur je suys entretenu et de leur sueur je suys nourry, moy, mes enfans et ma famille. Ce nonobstant je n'entreprendray guerre que je n'aye essayé tous les arts et moyens de paix. Là je me résouldz. » Combien ce langage est touchant! comme la compassion

sur la folie déloyale de son ennemi, la pitié sur les nouveaux sacrifices imposés au peuple, sont heureusement mêlés à ce retour sur lui-même, à la pensée de ce trouble apporté au repos de sa vieillesse.

Ce bon roi, si jaloux de la paix et du bonheur de ses sujets, condamnera ailleurs l'esprit de conquête, déjà ridiculisé par la forfanterie grotesque des conseillers de Picrochole, et il le combattra au nom de l'humanité et de la religion. « Le temps n'est plus d'ainsi conquester les royaulmes, avec dommaiges de son prochain frère chrétien: cette imitation des anciens Hercules, Alexandres, Hannibalz, Scipions, Césars et aultres telz, est contraire à la profession de l'Évangile, par lequel nous est commandé guarder, saulver, régir et administrer chacun ses pays, non hostilement envahir les autres. Et ce que les Sarrazins et barbares jadys appeloyent proesses, maintenant nous appelons briguanderyes et meschancetéz. Mieulx eust-il fait soy contenir en sa maison, royallement la gouvernant, que insulter en la mienne, hostilement la pillant. Car par bien la gouverner l'eust augmentée, par me piller sera destruyct. Allez-vous en on (*au*) nom de Dieu, suybvez bonne entreprise, remonstrez à votre roy ses erreurs que cognoistrez et jamais ne le conseillez ayant esguard à votre prouffict particulier, car avec le commun est aussi le propre perdu. » Quelle haute sagesse dans toutes ces pensées, quelle connaissance approfondie de l'histoire et de la morale !

Il y a bien d'autres parties saines dans le livre de Rabelais, l'amour des belles-lettres, le mépris de l'ignorance, de la superstition et du fanatisme. Ainsi, la renaissance de l'antiquité l'a charmé; il y voit un bienfait de la Providence qui veut enfin chasser la barbarie : « Le temps, écrit Gargantua à son fils, estoyt encores ténébreux, et sentant l'infélicité et calamité des Gothz, qui avoyent mis à destruction toute bonne littérature. Mais, par la bonté divine, la lumière et dignité ha esté de mon eage rendue ès lettres, et y voy tel amendement que, de présent, à difficulté seroy-je receu en la première classe des petits grimaulx... Mainte-

nant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées, grecque, sans laquelle c'est honte qu'une personne se die sçavant, hébraïcque, chaldaïcque, latine; les impressions tant élégantes et correctes en usance, qui ont esté inventées de mon eage, par inspiration divine, comme à contrefit, l'artillerie par suggestion diabolicque. Tout le monde est plein de gens sçavans, de précepteurs très-doctes, de librairies (*bibliothèques*) très-amples. Et ne se fauldra plus doresnavant trouver en place ny en compaignie, qui ne sera bien expoly en l'officine de Minerve. Je voy les adventuriers, les palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et prescheurs de mon temps. » Après cela nous n'avons plus à nous étonner des railleries de Rabelais contre le pédantisme et la routine de l'Université, jalouse du collége de France où l'on enseignait le grec, de ses sarcasmes contre l'ignorance et la fainéantise des moines, et contre tant de pratiques superstitieuses alors en honneur, et qui sentaient la barbarie et l'idolâtrie. Lorsque Rabelais parle des lettres et de l'éducation, comme il est dans le vrai, son bon sens fait merveille, et on applaudit volontiers aux réformes qu'il propose. Avant Montaigne, il avait protesté contre les châtiments corporels infligés à l'enfance: « Si ne désistez fouetter ces enfans, dit Pantagruel, je m'en retourne. » Toute la pédagogie mise en pratique par Ponocratès au profit de son élève Gargantua est un chef-d'œuvre de méthode; elle cultive l'esprit par la mémoire, par le raisonnement, par l'expérience, selon les objets et dans une proportion convenable; elle fait la part du corps, qui a bien aussi ses droits, et elle donne une large place à la gymnastique; elle met en jeu toutes les facultés de l'intelligence, toutes les forces du corps, sans négligence et sans surcharge; enfin elle tend à former l'homme complet, capable de comprendre et propre à l'action. Sur ce point, après trois siècles écoulés, le précepteur de Gargantua est encore bon à consulter. Outre ces enseignements sur la manière d'élever les enfants, Rabelais donne aussi aux hommes faits des conseils dont ils auraient dû profiter. Ainsi, pour

n'en apporter qu'une preuve, le seizième siècle eût épargné bien du sang et prévenu bien des crimes s'il eût tenu compte de ces paroles d'une prière que Pantagruel adresse à Dieu: « En ton négoce propre qui est la foy tu ne veulx coadjuteur sinon de confession catholicque et service de ta parolle; et nous has deffendu toutes armes et deffenses, car tu es le Tout Puissant, qui en ton affaire propre, et où ta cause propre est tirée en action, te peulx deffendre trop plus qu'on ne sçauroit estimer. »

Ces indications suffisent pour montrer que Rabelais n'est pas simplement un bouffon. Ajoutons que, lorsqu'il s'égaye, il n'est pas toujours cynique. Lorsque La Bruyère dit que, là où il est bon, il va quelquefois jusqu'à l'exquis, il pensait sans doute à la controverse de Pantagruel et de Panurge sur les presteurs et les debteurs, où l'endetté Panurge se loue si plaisamment de ses créanciers: « Cuidez-vous, dit-il, que je suis aise quand tous les matins, autour de moi, je vois ces créditeurs tant humbles, serviables et copieux en révérences? et quand je note que, moy faisant à l'ung visaige plus ouvert et chière (*accueil*) meilleure que ès aultres, le paillard pense avoir sa depesche le premier, pense estre le premier en date, et de mon ris pense que soyt argent content. Ce sont mes candidatz, mes parasites, mes salueurs, mes diseurs de bons jours, mes orateurs perpétuels. » Il avait en mémoire la naïve apologie du bon Bridoie accusé d'avoir remis au jugement des dés la décision des procès qui lui étaient soumis, et ne soupçonnant pas qu'il y ait autre manière de les décider, d'où ce plaisant refrain pour répondre à toutes les questions: « Comme vous aultres messieurs; » et le marché de Panurge pour tirer de Dindenaut un de ses moutons qui entraînera tous les autres à la mer; et plusieurs scènes de la longue consultation sur le mariage, notamment celle où le philosophe Trouillogan ayant poussé à bout la patience de Panurge, celui-ci donne à son voisin cette plaisante commission: « Page mon mignon, tiens icy mon bonnet, je te le donne, saulve les lunettes, et va en la basse court jurer une petite

demie heures pour moy. Je jurerai pour toy quand tu vouldras. » Rabelais a fait jaillir toutes les sources et ressources, les plus délicates comme les plus grossières, du rire, dont, en sa qualité de médecin, il connaissait les propriétés hygiéniques : elles n'ont pas seulement profité aux malades qu'il soignait ; conservées dans son livre comme dans un vaste réservoir, elles ont alimenté la veine comique de nos auteurs les plus justement populaires, La Fontaine, Racine, Molière, Pascal lui-même qui aura puisé dans Rabelais, en rougissant, comme il a fait dans Montaigne, en s'indignant, mais qui n'en a pas moins profité, tout alarmé qu'il fût et scandalisé.

Rabelais est, avec autant de sève et de verve et moins de goût, de la famille des Molière et des Voltaire ; il n'a rien de commun avec celle de Calvin, qu'il prit d'abord pour un allié, comme réformateur, et qu'il ne tarda pas à accepter pour adversaire. La méprise fut courte, et les deux novateurs furent bientôt ce qu'ils devaient être, d'irréconciliables ennemis. Calvin signala le libertinage de Rabelais, et Rabelais dénonça l'humeur farouche et intolérante de Calvin, « le démoniacle de Genève, » comme il l'appelle. En effet, ces deux hommes sont de nature complétement antipathique. Calvin n'a jamais souri, et le rire était pour Rabelais le don le plus précieux que la Providence ait fait à l'homme ; son humeur joviale, cordiale, sensuelle, son visage ouvert et riant, sa bouche épanouie, sa haute taille et son embonpoint étaient, par le contraste, une satire vivante de ce visage allongé, de ce teint bilieux, de ces joues creuses, de ces lèvres effilées, de cette grêle stature qui représentaient au dehors l'âme atrabilaire de Calvin.

Calvin est un grand et un mauvais génie : je ne nie pas sa puissance, que j'admire et qui m'effraye ; je déplore sa sinistre influence sur la religion et sur les destinées de la France. Ce n'est pas que j'impute à lui seul les guerres civiles qui ont ensanglanté notre pays au seizième siècle : je sais quelle part il faut y faire aux bûchers dressés en pleine paix contre l'hérésie, à l'ambition des Guises, à la corrup-

tion des Valois, au fanatisme de la foule ignorante animée par de détestables prédications ; mais l'influence de Calvin fit d'une secte un parti, et ce parti dégénéra en faction qui donna une armée aux compétiteurs des princes lorrains. Des vertus du chrétien, Calvin n'eut que la foi, qui devient facilement farouche lorsqu'elle n'est pas rassurée d'espérance et tempérée de charité ; l'espérance qui donne la patience, la charité qui inspire la douceur, manquent absolument à ce théologien implacable et effrayé, qui est non pas le guide, mais le tourmenteur des âmes qu'il veut ranger à sa discipline. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer les doctrines de Calvin ; cependant il faut dire qu'il dénature les impénétrables vérités de la religion, en y portant la sombre lumière de son génie. Calvin dépouille l'homme du libre arbitre, et il lui laisse la responsabilité de ses fautes ; il lui impose le sacrifice de ses instincts de nature, et il lui enlève le mérite de ses actions : de sa propre autorité, il divise l'humanité en élus et en réprouvés, sans que les élus puissent prétendre la moindre part dans la grâce qui leur est faite, sans que les réprouvés aient même une ombre de recours contre la sentence qui les condamne de toute éternité. Ainsi, il altère la justice dans sa source même, pour n'avoir pas à douter des rigueurs de la vengeance divine. C'est, dit-il, pour maintenir les mérites du Christ, pour rehausser la gloire du Fils de Dieu, qu'il dépouille l'homme de tout mérite, de toute liberté, qu'il étale à plaisir sa nudité, sa misère, ses plaies incurables ; mais il montre plus sa haine de l'homme que l'amour de Dieu, et pour tout dire, il semble qu'il n'ait à cœur que le dogme de l'éternité des peines : le châtiment des pécheurs est, à ses yeux, la dette unique de la justice divine envers la race humaine. Calvin ne s'attendrit jamais, il menace toujours ; en lui, pas un mouvement de pitié, pas une étincelle d'amour. Au reste, il avait pris soin de bonne heure de resserrer le cercle de la charité ; car il écrivait dès 1534 : « Nous ne reconnaissons aucune charité, sinon celle de laquelle Christ est le lien : ainsi le principal point et

commencement de conserver charité, c'est que la foi demeure entre nous sainte et entière. » En conséquence, Calvin, fidèle à sa promesse, a traité en ennemis tous ceux qui pensaient autrement que lui, et dans la cause du Christ, qui ne l'avouait pas pour champion, il a méconnu le précepte capital de la morale évangélique : « Aimez-vous les uns les autres. »

La polémique de Calvin est acrimonieuse : il aime à confondre ses adversaires : même leur confusion ne lui suffit pas , il veut encore les humilier et les irriter ; il provoque à plaisir les ressentiments, comme pour envenimer la lutte. Le dédain, l'invective, sont ses armes familières, et il recrute des auxiliaires par les inimitiés qu'il fomente, au lieu de se les rallier en leur inspirant une ardeur généreuse. Que veut-il, sinon blesser ceux qu'il attaque, lorsqu'il les traite de belîtres et de chiens? Veut-il les éclairer et les ramener, lorsqu'il assaisonne de traits mordants l'énumération des torts qu'il leur attribue? Ce goût de dérision est si vif en lui, qu'il s'y livre même dans les pages dogmatiques de son *Institution chrétienne,* ce livre si important, comme monument littéraire, pour tout le monde, comme répertoire et comme arsenal, pour les Calvinistes. Il faut bien citer quelque exemple pour montrer avec quelle amertume Calvin blesse en réfutant : « D'avantage il y a encore pis, c'est que depuis qu'on a une fois commencé de constituer la religion en ces vaines traditions, il s'en suit incontinent après cette perversité une autre malédiction exécrable, laquelle Christ reprochoit aux pharisiens, c'est à scavoir que le commandement de Dieu est mesprisé et anéanti pour garder les préceptes des hommes. Je ne combattrai point de mes paroles contre nos législateurs qui sont à présent. Je leur donne la victoire s'ils se peuvent excuser que ceste accusation de Christ ne s'adresse point à eux : mais comment s'en excuseroient-ils, veu que c'est cent fois plus horrible peché en eux de ne s'estre confessé une fois l'an en l'aureille d'un prestre que d'avoir mené meschante vie tout le long de l'année? avoir touché de la chair au bout de la langue un

vendredi que d'avoir souillé tous ses membres chacun jour par paillardise? avoir mis la main à quelque ouvrage utile et honneste de soy en un jour de feste dédié à quelqu'un de leurs saincts canonisez à leur poste (*fantaisie*) que d'avoir tout au long de la sepmaine employé tout son corps à meschants actes? de ne s'estre point acquitté d'un vœu de pélerinaige que de rompre sa foy en toutes promesses? n'avoir point employé son argent aux pompes désordonnées de leurs églises que d'avoir delaissé un povre en une extrême nécessité? avoir passé par devant une idole sans oster son bonnet que d'avoir contemné tous les hommes du monde? n'avoir point barboté à certaines heures longues paroles sans sens que de n'avoir jamais prié en vraye affection? » Qu'on examine et qu'on dise s'il y a un seul trait de cette longue énumération qui ne soit envenimé. Il n'y a qu'un pas de pareilles invectives à la guerre. Ne pouvait-on pas mieux employer cette langue si ferme, si nerveuse, si précise, que Calvin mettait au service de ses passions de sectaire?

Voulait-il loyalement réprimer les abus de l'adoration et du commerce des reliques lorsque, en les signalant, il enveloppe l'Église entière dans l'accusation d'idolâtrie : « Je confesse, dit-il, qu'on ne vient pas du premier coup à idolâtrie manifeste, mais petit à petit on vient, d'un abus à l'autre, jusqu'à ce qu'on trébuche en l'extrémité. Tant y a que le peuple qui se dit chrétien en est venu jusque-là, qu'il a pleinement idolâtré en cet endroit autant que firent jamais païens. Car on s'est prosterné et agenouillé devant les reliques tout ainsi que devant Dieu; on leur a allumé torches et chandelles en signe d'hommaige : on y a mis sa fiance; on a là eu son recours, comme si la vertu et la grâce de Dieu y eût été enclose. Si l'idolâtrie n'est sinon transférer l'honneur de Dieu ailleurs, nierons-nous que cela ne soit idolâtrie? et ne faut excuser que ç'a été un zèle désordonné de quelques rudes et idiots, ou de simples femmes. Car ç'a été un désordre général, approuvé de ceux qui avoient le gouvernement et conduite de l'Église; et mesme on a colloqué les os des morts et toutes autres re-

liques sur le grand autel, au lieu le plus haut et le plus éminent, pour les faire adorer plus authentiquement. Voilà donc comme la folle curiosité qu'on a eue du commencement à faire trésor de reliques est venue en ceste abomination tout ouverte, que non seulement on s'est détourné du tout de Dieu, pour s'amuser à choses corruptibles et vaines, mais que, par sacrilége exécrable, on a adoré les créatures mortes et insensibles, au lieu du Dieu vivant. » Ce passage est le moins amer d'un long pamphlet sur les reliques, où Calvin triomphe avec une joie cruelle de toutes les méprises de la crédulité naïve et du zèle ignorant qui avaient multiplié outre mesure des témoignages contradictoires. Il va même jusqu'à des plaisanteries qui semblent dérobées à Rabelais; témoin celle-ci, prise entre mille autres : « Mais le joyau le plus férial est des douze peignes des Apostres qu'on montre à Nostre-Dame de l'Isle, sus Lyon. Je pense bien qu'ils ont esté du commencement mis là pour faire accroire qu'ils estoient aux douze pairs de France; mais depuis, leur dignité s'est accrue et sont devenus apostoliques. »

Il est inutile d'apporter de nouvelles preuves qui démontreraient surabondamment à quel point Calvin est étranger à la mesure et à la douceur de l'esprit évangélique; mais la souffrance morale qu'on éprouve en lisant ces écrits violents et sarcastiques ne doit pas nous faire méconnaître la prodigieuse activité et la puissance de ce génie infatigable qui a fondé une doctrine et un Etat, qui a laissé dans les idées et les mœurs de Genève une empreinte ineffaçable, dont la parole était toujours prête pour l'enseignement, la plume toujours armée pour le combat. On se lasserait à supputer ce qu'il a dit, ce qu'il a écrit; la volumineuse collection de ses œuvres n'en donne qu'une faible idée; ses leçons théologiques, ses pamphlets, ses sermons, sa correspondance, très-incomplétement recueillis, ne représentent qu'un côté de cette vie si souvent appliquée au soin des affaires publiques. Calvin est donc une des intelligences les plus fortement douées qui aient paru en ce

monde. Le caractère de son esprit est la rigueur impitoyable des déductions, la netteté des conceptions, la vigueur logique qui s'est animée jusqu'à la passion ; tel est aussi le principe des qualités de son style qui l'ont placé au premier rang comme écrivain. Si l'on compare Calvin aux plus habiles des prosateurs de son temps, à Rabelais lui-même, on sera frappé de la nouveauté de son langage. Jusqu'alors rien de semblable n'avait paru. Avant Calvin, la prose, lorsqu'elle essayait de devenir périodique, se traînait, s'enchevêtrait le plus souvent, et ne parvenait guère qu'à devenir obscure et diffuse. Calvin lui donne une allure fière et noble, de la clarté et du nombre ; avec lui elle cesse de bégayer, elle touche à la virilité, elle atteint presque à la hauteur de la prose latine qui lui a servi de modèle. Et, en effet, ce langage de Calvin que nos grands écrivains n'ont fait que tremper plus fortement, qu'ils ont encore assoupli et coloré, doit surtout sa vigoureuse croissance à la connaissance approfondie du latin, que le chef des réformateurs écrivait et parlait avec autant de pureté que de force. Son mérite est d'avoir su, dans ce croisement, maintenir le génie de la langue moderne qu'il enrichissait.

Marot, Rabelais et Calvin sont, à des titres divers, de grands écrivains. Marot doit peu de chose aux anciens, qu'il avait étudiés négligemment. Seulement, par le mélange de la finesse acérée de Martial et de la naïveté gauloise, il a donné à l'épigramme, dont il est le premier maître en France et dont il est resté le modèle, le tour qui lui est propre et le caractère qu'elle a conservé. Pour le reste il se rattache au courant de l'esprit national qu'il a épuré : dans son premier essai, le *Temple de Cupido*, il était encore un disciple, mais passé maître, de Guillaume de Lorris ; il achevait avec un goût d'élégance nouvelle, cette poésie sophistiquée du roman de *la Rose*, qui n'avait jamais eu qu'une grâce artificielle ; dès lors, suivant d'un pas assuré et d'une allure toute personnelle les traces de Jean de Meung et de Villon, il tirera son originalité et un intérêt durable de la franchise de ses saillies et de la vérité de ses

émotions. Rabelais est aussi de race gauloise; il sait tout ce que la malice des conteurs satiriques du moyen âge a publié à la charge de la moinerie, et il enrichira encore ce répertoire d'insolentes gausseries; mais il est en même temps le savant disciple des anciens : il ne connaît pas seulement son Hippocrate, qu'il édite, mais Aristophane, mais Lucien, mais Platon; il y puise à toutes mains, il introduit dans sa langue les hardiesses de la flexible syntaxe des Grecs et les richesses de leur vocabulaire, sans oublier les Latins, que Calvin, de son côté, met si heureusement à contribution.

Nous avons essayé de faire connaître ces trois éminents personnages, et pour leur laisser une place convenable nous les avons dégagés de leur entourage. Cependant il faut les replacer, par la pensée, dans le cadre où ils ont vécu, et rendre au roi François Ier, protecteur des lettres, promoteur actif de la renaissance, et à sa sœur Marguerite, la part qui leur revient dans le développement et l'essor du génie contemporain. Marot et Rabelais acceptent leur patronage, dont ils profitent, et Calvin invoque l'appui du roi dans cette langue française, enfin émancipée, après une longue et injurieuse minorité, par un acte de la volonté royale. C'est encore à François Ier, qui dans sa prison de Madrid avait lu l'*Amadis* espagnol, qu'il faut rapporter la recrudescence chevaleresque dont la traduction d'Herberay des Essarts fut le signal. Ce retour vers des mœurs d'un autre âge ne fut guère qu'un mouvement d'imagination, mais il fut vif, brillant et contagieux. Les Amadis, qui étaient sans doute des Lancelots et des Tristans espagnolisés, reparurent avec éclat sur la terre natale. Leur introducteur était un habile écrivain, et un critique distingué de nos jours n'a pas hésité à lui assigner une part considérable dans la constitution de la prose française : « Le nombre de la période, dit M. Chasles, et même le choix des mots doivent beaucoup à d'Herberay des Essarts : il a su reproduire dans sa traduction quelque chose de cette harmonie pompeuse qui caractérise la langue espagnole, et l'on pour-

rait sans trop de hardiesse le nommer le Balzac de son temps. » A ce titre nous lui devions une place dans cette revue rapide. Il ne faut pas oublier non plus qu'à côté de Marot brillèrent quelques beaux esprits qui ne sont pas à mépriser, tels que le jeune Brodeau, enlevé prématurément et qui rivalisait avec son maître, et surtout Mellin de Saint-Gelais, fils d'un autre poëte, Octavien de Saint-Gelais, dont on ne peut guère citer que le nom, car ses meilleures épigrammes sont plus spirituelles qu'édifiantes. Abbé et même aumônier du dauphin, il fut plus que Marot le modèle de J. B. Rousseau pour des pièces de même genre qui contrastent scandaleusement avec les odes sacrées de notre poëte lyrique. N'est-ce pas lui qui, par un profane mélange, lançait l'excommunication au nom du fils de Vénus :

Si du parti de celles voulez être
Par qui Vénus de la cour est bannie,
Moi, de son fils ambassadeur et prêtre,
Savoir vous fais qu'il vous excommunie.

La faveur dont jouissait Saint-Gelais, la considération qui l'entourait au milieu des fêtes d'une cour voluptueuse dont il était l'ordonnateur, annoncent ce que la morale publique doit aux Valois. Signalons encore, dans le voisinage de Rabelais et à côté de la reine de Navarre Marguerite, son valet de chambre Bonaventure des Perriers, auteur des *Joyeux Devis* et de cet énigmatique *Cymbalum mundi*, écrivain élégant, conteur ingénieux, novateur téméraire, qui finit tragiquement une vie vouée au double libertinage des sens et de l'esprit. Enfin rappelons au moins le nom du disciple fidèle, de l'infatigable auxiliaire de Calvin, Théodore de Bèze, historien fécond et partial, controversiste habile, orateur qui ne manque ni de force ni de dignité, bel esprit fertile en vers français et latins, et qui devrait nous arrêter longtemps s'il avait consacré par le style quelques-unes des pages innombrables qu'il a composées.

CHAPITRE II.

Réforme littéraire. — Manifeste des réformateurs. — Joachim du Bellay. — Ses poésies. — Ronsard. — Épopée. — Odes pindariques. — Sonnets. — Pièces anacréontiques. — Essais dramatiques. — Jodelle. — Amadis Jamyn, Remy Belleau, Baïf. — Excès et affaiblissement de l'école de Ronsard. — Du Bartas. — Desportes. — Bertaut.

Ce n'était pas en vain qu'à la fin du quinzième siècle, et pendant la première moitié du seizième, l'érudition avait exhumé les trésors de l'antiquité, et que les expéditions guerrières contre l'Italie avaient fait connaître à la France une littérature illustrée par Dante, Pétrarque et Boccace. Le contre-coup de ces études devait se faire sentir un jour; il était impossible que l'érudition ne réagît pas sur la poésie. L'impulsion de cet inévitable mouvement fut donnée par de jeunes disciples nourris sous la forte discipline des études classiques; leur maître fut Jean Daurat, et suivant l'expression de Duverdier, on vit de son école une troupe de poëtes s'élancer comme du cheval troyen. Ayant savouré à loisir le goût et le parfum des vieux poëtes, l'élévation de leur langage, la noblesse de leurs idées, ils prirent en pitié ces riens gracieux que les poëtes prodiguaient sous le nom de virelais, triolets et rondeaux; à ces grâces quelquefois naïves, souvent maniérées, ils voulurent substituer de mâles beautés, et remplacer le modeste hautbois par la trompette héroïque.

L'*Illustration de la langue françoise*, publiée ou plutôt lancée en 1549 par du Bellay, nous donne la date historique de ce mouvement littéraire qui se prolongea, pendant près d'un demi-siècle, sous les auspices de Ronsard. Voici ce que disait du Bellay pour donner du cœur à ses compagnons : « Condamner une langue comme frappée d'impuissance, c'est prononcer avec arrogance et témérité comme font certains de notre nation, qui, n'étant rien moins que Grecs et Latins, déprisent et rejettent d'un sourcil plus que stoïque toutes les choses écrites en fran-

çois. Si notre langue est plus pauvre que la grecque et la latine, ce n'est pas à son impuissance qu'il faut l'imputer, mais à l'ignorance de nos devanciers, qui l'ont laissée si chétive et si nue, qu'elle a besoin des ornements et, pour ainsi dire, des plumes d'autrui. Qu'on ne perde pourtant pas courage : les langues grecque et latine n'ont pas toujours été ce qu'on les vit du temps de Cicéron et de Démosthène. » Il donne ensuite aux novateurs un conseil qu'ils n'ont pas assez fidèlement suivi : « Les Romains imitaient les meilleurs auteurs grecs, se transformant en eux, les dévorant, et, après les avoir dévorés, les convertissant en sang et en nourriture. » Renouvelant le précepte d'Horace, il ajoute : « Qui veut voler par la bouche des hommes doit longuement demeurer en sa chambre, et qui désire vivre en la mémoire de la postérité doit, comme mort à soi-même, suer et trembler maintes fois; et autant que nos poëtes courtisans boivent, mangent et dorment à leur aise, il doit endurer la faim, la soif et de longues veilles : ce sont les ailes dont les écrits des hommes volent au ciel. Lis donc et relis jour et nuit les exemplaires grecs et latins, et laisse-moi aux Jeux floraux de Toulouse et au Puy de Rouen toutes ces vieilles poésies françoises, comme rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, chansons et telles autres épiceries. » Puis, faisant allusion aux œuvres et aux devises bizarrement puériles des Jean Leblond, des Sagon, des Charles Fontaine, des François Habert, et de tous les faibles et prétentieux successeurs de Marot et de Saint-Gelais, il s'écrie dédaigneusement : « O combien je désire voir sécher ces printemps, rabattre ces coups d'essay, tarir ces fontaines! Je ne souhaite pas moins que ces dépourvus, ces humbles espérans, ces bannis de liesse, ces esclaves fortunés, ces traverseurs, soient renvoyés à la Table ronde, et ces belles petites devises aux gentilshommes et demoiselles dont on les a empruntées. »

Du Bellay, après avoir ainsi exposé les raisons de la croisade qu'il propose pour s'approprier les richesses des littératures antiques, et les moyens de conquête, sonne enfin

la charge dans une conclusion toute martiale et sentant son Tyrtée : « Là doncques, François, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine, et des serves dépouilles d'elle (comme vous avez fait plus d'une fois) ornez vos temples et vos autels. Ne craignez plus ces oies criardes, ce fier Manlie et ce traître Camille, qui, sous ombre de bonne foi, vous surprennent tout nuds comptant la rançon du Capitole; donnez en cette Grèce menteresse et y semez encore un coup la fameuse nation des Gallo-Grecs. Pillez-moi sans conscience les sacrés trésors de ce temple delphique, ainsi que vous avez fait autrefois, et ne craignez plus ce muet Apollon, ses faux oracles ni ses flèches rebouchées. Vous souvienne de votre ancienne Marseille, seconde Athènes, et de votre Hercule gallique, tirant les peuples après lui par leurs oreilles avec une chaîne d'or attachée à sa langue. »

Ce manifeste de guerre était la première explosion d'un complot littéraire tramé dans l'ombre, au collége de Coqueret, où Pierre de Ronsard, Joachim du Bellay, Baïf, Remy Belleau et quelques autres jeunes gens réunis sous la direction du savant Daurat s'étaient enfermés pour préparer cette noble entreprise. Dans la revue que nous allons faire des conjurés, nous devons la première place à celui qui a sonné si vigoureusement la charge. Si tous les chefs et les soldats avaient suivi le plan tracé avec le même courage et la même discrétion que du Bellay, la victoire, qui fut brillante, n'aurait pas amené de catastrophe, et les gémonies n'auraient pas expié l'apothéose. Ni l'oubli ni le ridicule n'ont atteint la mémoire de du Bellay. Ses conseils étaient aussi sensés que généreux; il prétendait à discipliner les courages qu'il enflammait, et la route qu'il traçait menait au but qu'il avait marqué. Son œuvre personnelle dans la tâche commune a été saine, bien que modeste; il l'a mesurée à ses forces. La langue qu'il parle n'est pas un pastiche : il fortifie celle que Marot a façonnée, il ne la dénature pas. Lorsqu'il mourut, à peine âgé de trente-six ans, son talent facile s'élevait en s'affermissant. Déjà il avait gagné le

surnom d'Ovide français, et il aurait mérité mieux, car, pour parler comme lui-même dans sa belle satire du *Poëte courtisan*, il était de ceux qui,

Pour allonger leur gloire, accourcissent leurs ans.

L'âme de du Bellay est délicate et généreuse; sa sensibilité, souvent froissée par l'indigne spectacle que lui donnait la cour de Rome, où l'avait conduit son parent le cardinal du Bellay, par les ennuis d'un office subalterne et par la négligence de son protecteur, exhale noblement ses souffrances. Sa plainte est contenue, ses regrets sont attendrissants; énergique et sincère dans le blâme, il n'y est point déclamatoire. Une fois seulement il alla jusqu'à la véhémence, et ce fut pour maudire l'Angleterre. Combien il aime cette France qui le néglige et dont il est éloigné :

France, mère des arts, des armes et des lois,
Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle;
Ores, comme un agneau que sa nourrice appelle,
Je remplis de ton nom les antres et les bois.

Dans cette France, ce qu'il préfère c'est sa province, l'Anjou, et dans l'Anjou, le village natal, son petit Liré, qui lui a inspiré le plus touchant des sonnets :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage
Ou comme cettui-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné plein d'usage et raison
Vivre entre ses parents le reste de son age !

Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province et beaucoup davantage !

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais romains le front audacieux;
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loire gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Du Bellay est poëte, puisqu'il s'émeut et sait peindre. C'est lui qui a fait ce beau vers pittoresque :

Du cep lascif les longs embrassements.

On a souvent cité, et il faut citer encore, comme un modèle de grâce et de légèreté, la villanelle du vanneur de blé s'adressant aux vents :

A vous troupe légère,
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement ébranlez,

J'offre ces violettes,
Ces lis et ces fleurettes
Et ces roses ici,
Ces vermeillettes roses
Tout fraîchement écloses,
Et ces œillets aussi.

De votre douce haleine
Éventez cette plaine,
Éventez ce séjour,
Cependant que j'ahanne
A mon bled que je vanne,
A la chaleur du jour.

Quel charme inexprimable dans ce chant qui caresse l'oreille et qui rafraîchit le visage comme la brise à travers les feux du jour! Ce poëte si gracieux et si touchant sait aussi, dans l'occasion, décocher l'épigramme; témoin ces vers composés à Rome :

Je n'escris de l'honneur, n'en voyant point ici;
Je n'escris d'amitié, ne trouvant que feintise;
Je n'escris de vertu, n'en trouvant point aussi;
Je n'escris de sçavoir, entre des gens d'église.

On voudrait s'arrêter plus longtemps devant Joachim du Bellay; mais il faut passer outre rapidement pour arriver au véritable héros de l'entreprise, à Ronsard qui eut par

privilége les hommages de son siècle et les brocards de la postérité. Dans le partage des dépouilles de l'antiquité, il s'était fait la part du lion : il devait être l'Homère et le Pindare de la France, et il le fut pendant un demi-siècle. Le génie et la vertu de l'Hôpital furent éblouis des rayons de sa gloire ; le judicieux Étienne Pasquier n'hésite pas à le placer au niveau de ses modèles ; Montaigne, qui a douté de tout, ne doute pas de son immortalité ; le Tasse s'incline devant lui ; Élisabeth et Marie Stuart se trouvent d'accord pour l'admirer ; Toulouse ne trouve pas ses fleurs d'or et d'argent d'assez haut prix pour le récompenser ; enfin, lorsqu'il meurt, sa mort est un deuil public, et un orateur renommé, du Perron, qui sera plus tard évêque d'Évreux et cardinal, fait son oraison funèbre. Jamais victoire de poëte ne fut plus triomphante ; jamais aussi, lorsque la méprise fut reconnue, revers plus complet, ni plus dures représailles. Nous verrons ce qu'il faut penser du succès et de la catastrophe.

La plus considérable des œuvres que méditait Ronsard était la composition d'une épopée. Émule de Virgile, il entreprit de faire l'Énéide de la France en exhumant la fable de Francus fils d'Hector, fugitif de Troie et conquérant des Gaules, comme Énée l'avait été du Latium ; mais voilà déjà, dans la conception même, une première gaucherie de l'esprit d'imitation, car la condition vitale de toute épopée est la popularité du sujet. En effet, la colère d'Achille et les aventures d'Ulysse étaient l'entretien des peuples de la Grèce, lorsque la poésie les consacra ; le peuple roi s'enorgueillissait d'avoir pour fondateur le fils de Vénus, quand Virgile le choisit pour héros de son poëme ; l'Europe catholique, sur les limites du moyen âge, s'effrayait des tourments de l'enfer, se résignait devant les épreuves du purgatoire, s'enivrait des joies ineffables du paradis, et l'imagination de chaque chrétien se représentait ces séjours de gehenne, d'expiation et de félicité, promis aux âmes immortelles, lorsque Dante présenta au monde, dans sa *Divine Comédie*, le tableau de ces formes diverses de la vie future ; le souvenir des croisades charmait l'imagination de

l'Italie, désormais impuissante à tenter des efforts héroïques, mais fière encore d'en avoir provoqué, lorsque le Tasse célébra la délivrance de Jérusalem; Camoëns exaltait l'orgueil des Lusitaniens vainqueurs de l'Inde; et Milton racontait, avec la chute de l'homme, l'éternelle punition, l'éternel regret de la race humaine. Ainsi tous ces poëmes étaient préparés et attendus; ils étaient le terme d'un long travail d'imagination fait en commun. Mais en France, la légende de Francus n'était qu'un caprice de fausse érudition; elle n'avait jamais été populaire, et il est évident que Ronsard n'y aurait pas songé sans l'*Énéide*.

Disons d'abord que Ronsard n'a pas achevé son œuvre; il méditait vingt-quatre chants, et il s'est arrêté au quatrième, laissant son héros en l'île de Crète devant une évocation magique qui lui montre ses arrière-neveux sur le trône de France. La revue se termine à Charlemagne. Nous ignorons quelles aventures le poëte préparait au fils d'Hector; mais si elles n'étaient pas plus intéressantes que celles qui remplissent ces premiers chants, dont nous épargnons l'analyse à nos lecteurs, il a sagement fait de les tenir secrètes : c'était déjà trop de fictions vulgaires et romanesques. Si le choix du sujet était malheureux, celui du rhythme ne le fut pas moins. Ronsard préféra le vers décasyllabique à l'alexandrin. Or ce vers, inégalement partagé et merveilleusement propre au récit badin par sa souplesse et la facilité des enjambements, se refuse à la noble allure, à la grave démarche de la poésie héroïque. Ce qu'il y a de pis, c'est que le langage, malgré l'ambition de Ronsard, manque également de noblesse. Minutieux dans les descriptions, trivial dans les images et les comparaisons, le style touche de bien près à la parodie. Il faut en citer quelques exemples; prenons pour échantillon la toilette guerrière d'un vieillard :

> Incontinent que l'aube aux doigts de roses
> Eut du grand ciel les barrières decloses,
> Prompt hors du lit ce bon prince sortit,
> Sa camisole et son pourpoint vestit,

Puis le sayon, puis sa cape tracée
A fils d'argent sur l'épaule a troussée;
Prit son espée au pomeau cizelé;
Ainsi vestu dans la place est allé,
Le dard au poing.

Il ne manque à cet accoutrement que « la béquille de Priamus » si plaisamment introduite par Scarron dans son travestissement de l'*Énéide*. Tirons encore quelques traits des préparatifs et de la description d'un festin. Les compagnons de Francus en sont à dépecer un taureau qu'ils viennent d'abattre :

Ils ont le cueur en tirant escorché,
Puis estrippé, puis menu déhaché
A morceaux crus : ils ont d'une partie
Sur des charbons fait de la chair rostie,
Embroché l'autre, et cuite peu à peu
De tous costez à la chaleur du feu,
L'ont débrochée, en des paniers l'ont mise,
L'ont descoupée et sur la table assise,
Ont pris leur siége, ont détranché le pain,
Ont fait tourner le vin de main en main, etc.

On ne nous demandera pas d'autres preuves du complet avortement de cette tentative épique, et cependant c'est à propos de cette *Franciade* nauséabonde que Passerat, le bon et spirituel Passerat, disait en parlant du procès indécis entre Homère et Virgile :

Sustulit ambiguæ tandem certamina palmæ
Francias, et veterem litem interjecta diremit.

Voilà l'encens que l'on faisait respirer à Ronsard, et il n'est pas étonnant qu'il s'en soit enivré. Aussi, dans son ivresse, a-t-il continué de s'égarer, et l'illusion entretenue par ce nuage odorant qui l'enveloppait le poussa vers l'abîme. Ronsard eut de bonne heure tout ce qui perd les rois; une autorité sans contre-poids et des flatteurs. C'est ce qui nous explique la durée et l'énormité de ses bévues pindariques. Dans ce genre, il déploie tout l'appareil extérieur du

lyrisme antique : strophes, antistrophes, épodes, brusques mouvements, digressions démesurées, hyperboles, images, en un mot, tous les ingrédients de la recette dithyrambique s'y trouvent; il n'y manque que la poésie. Par quelle étrange aberration de goût, des esprits distingués, abreuvés aux sources pures de l'antiquité, ont-ils pu admirer des vers tels que ceux-ci :

Mémoire, royne d'Eleuthère,
Par neuf baisers qu'elle receut
De Jupiter qui la fit mère,
D'un seul coup neuf filles conceut :
Mais quand la lune vagabonde
Eût courbé douze fois en rond,
Pour renflammer l'obscur du monde,
La double voûte de son front,
Mémoire de douleur outrée
Dessous Olympe se coucha,
Et, criant Lucine, accoucha
De neuf filles d'une ventrée.

Quel style et quelles images ! combien de mots impropres et sans précision ! Le seul mérite de Ronsard, dans ces essais ambitieux, est d'avoir rencontré, par intervalles, le ton de l'ode ; mais il ne le soutient pas : et de plus les formes de langage qu'il emprunte aux langues anciennes, les mots qu'il forge trop souvent à l'imitation des composés grecs, et qui n'ont plus cours parce que la langue les repousse, forment aujourd'hui des disparates et des dissonances choquantes ; de sorte que l'harmonie même du rhythme est compromise par des secousses qui déroutent l'esprit le plus bienveillant et le mieux disposé à suivre l'essor du poëte.

Si la haute inspiration lyrique et le génie de l'épopée ont fait défaut à Ronsard, il a dans d'autres œuvres d'un ton élevé, au moins par intervalles, atteint la noblesse du style et l'harmonie du rhythme ; mais il a surtout réussi dans le genre gracieux et sur les traces d'Anacréon que Henri Estienne, par une bonne fortune de sa curiosité érudite,

venait d'exhumer fort à propos. Il serait difficile, en effet de rencontrer un tableau plus gracieux que celui de l'*Amou piqué par une abeille*, tel que Ronsard l'a reproduit par un libre imitation du modèle qu'il égale. Le poëte n'a pas é moins habile ni moins heureux en traitant l'*Amour mouill* par le même procédé d'imitation originale que La Fontai a appliqué depuis au même sujet sans faire oublier Ronsar On a souvent cité, mais comment ne pas citer encore l stances gracieuses où, rival d'Horace, il convie sa maîtres au plaisir par l'image de la rose sitôt flétrie :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait desclose
Sa robe de pourpre au soleil
A point perdu, ceste vesprée,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vostre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las ! las ! ses beautez laissé cheoir !
O vrayment, marastre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

Voici maintenant la même pensée présentée sous une aut forme et avec un charme plus sévère :

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu devisant et filant,
Direz, chantant mes vers et vous esmerveillant :
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille resveillant,
Bénissant vostre nom de louange immortelle ,

Je serai sous la terre et, fantosme sans os,
Par les ombres myrteux je prendray mon repos :
Vous serez au fouyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie.

Ajoutons encore à ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, ces deux tercets qui terminent un sonnet irréprochable :

Icy chanter, là pleurer je la vy,
Icy sourire, et là je fus ravy
De ses discours par lesquels je desvie :

Icy s'asseoir, là je la vy danser,
Sur le mestier d'un si vague penser
Amour ourdit la trame de ma vie.

Ce côté gracieux fait revivre Ronsard ; mais il serait injuste de méconnaître que s'il n'a pas fondé définitivement la langue noble de la poésie, à laquelle tendaient ses principaux efforts, il a cependant donné le diapason auquel Malherbe a su la maintenir. Certes, dans le genre élevé, Ronsard est mortellement ennuyeux ; mais il ne faut pas hésiter à dire que de ce fond monotone se détachent souvent encore des traits de force et de lumière. Ainsi dans le discours qui ouvre le *Bocage royal*, et qui est adressé à Henri III, le poëte, après avoir dit que politiquement la douceur réussit mieux que la violence, traduit et éclaire sa pensée par la comparaison suivante :

Ne vois-tu ces rochers remparts de la marine?
Grondant contre leurs pieds, toujours le flot les mine,
Et, d'un bruit écumeux à l'entour aboyant,
Forcené de courroux, en vagues tournoyant,
Ne cesse de les battre, et d'obstinés murmures
S'opposer à l'effort de leurs plantes si dures,
S'irritant de les voir ne céder à son eau :
Mais quand un mol sablon par un petit monceau

Se couche entre les deux, il fléchit la rudesse
De la mer, et l'invite, ainsi que son hôtesse,
A loger en son sein : alors le flot qui voit
Que le bord lui fait place, en glissant se reçoit
Au giron de la terre, apaise son courage,
La caresse, et se joue aux abords du rivage.

Elle est bien de Ronsard, cette stance qu'on croirait volontiers d'un grand poëte de nos jours pour la mélodie des vers et le sentiment de mélancolie :

Echo, fille des bois, hôtesse solitaire
Des rochers où souvent tu me vois retirer,
Redis combien de fois lamentant ma misère
Toi-même soupiras, m'entendant soupirer.

M. Sainte-Beuve a remis en lumière la belle invective élégiaque contre les bûcherons qui abattaient les arbres séculaires de la forêt de Gastine; c'est là que se trouvent ces beaux vers :

Forêt, haute maison des oiseaux bocagers!
Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers
Ne paistront sous ton ombre, et ta verte crinière
Plus du soleil d'été ne rompra la lumière;
Plus l'amoureux pasteur, sur un tronc adossé,
Enflant son flageolet de quatre trous percé,
Son mastin à ses pieds, à son flanc sa houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Jeannette :
Tout deviendra muet; Écho sera sans voix;
Tu deviendras campagne, et au lieu de tes bois
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue;
Tu perdras ton silence et Satyres et Pans,
Et plus le cerf chez toi ne cachera ses faons.

Cette tendresse pour les bois, ce ressentiment des outrages qui leur sont faits, décèlent une âme poétique. Ronsard montre encore dans ses *Discours sur les misères du temps* le cœur d'un citoyen, et plusieurs passages de ces plaintes éloquentes abondent en beaux vers et en nobles sentiments exprimés avec énergie. Somme toute, si on a

le courage de chercher pieusement les traits saillants épars dans les œuvres de Ronsard, si on leur restitue le charme de la nouveauté, si on y ajoute l'entraînement de la mode et l'ascendant des esprits qui ont foi en eux-mêmes sur l'opinion publique, on s'expliquera, tout en protestant contre elle, l'admiration des contemporains de Ronsard pour ce poëte, qui manquait certainement de goût, mais non pas de génie.

Il n'en est pas ainsi de Jodelle, qui ne porta qu'une facilité déplorable dans sa tentative de restauration dramatique. Sa part dans l'œuvre commune était de ressusciter Sophocle et Térence ; il s'y engagea témérairement et il exécuta sa tâche avec la précipitation qui conduit aux avortements. Quelques semaines lui suffirent pour composer la tragédie de *Cléopâtre* et la comédie d'*Eugène ou la Rencontre*, dont la mise en scène fut un événement. Henri II et sa cour honorèrent de leur présence et de leurs applaudissements la représentation donnée à l'hôtel de Reims pendant le carnaval de 1552, époque heureusement choisie en souvenir des fêtes de Bacchus. Le succès ne fut pas douteux, et nous comprenons l'ivresse qui suivit cette victoire incontestée. De plus sages auraient perdu le sens : aussi nos jeunes réformateurs se mirent-ils en pleine orgie. Jodelle, escorté de ses amis est ramené triomphalement à Arcueil ; le joyeux cortége fait la rencontre d'un bouc, s'en empare, le décore de lierre et de bandelettes, l'entraîne dans la salle du festin, où Ronsard improvise un dithyrambe. Il n'est pas certain que la victime ait été immolée, mais évidemment la tragédie antique renaissait. Hélas! ce n'était encore qu'un fantôme, et de cette tentative rien ne mérite de survivre que le souvenir, comme date littéraire. Quant à Jodelle, il est justement décrié pour avoir été négligé jusqu'à l'impudence, et dissipateur des dons de nature qu'il avait reçus pour un meilleur emploi. On peut au moins tirer quelque enseignement de sa destinée. Dans sa courte carrière, Jodelle ne sut rien ménager. Ce n'était pas le moyen de réussir longtemps : aussi, malgré d'heu-

reuses facultés, malgré le concours des circonstances, malgré la bonne volonté de deux rois et de quelques grands seigneurs, Jodelle à quarante ans avait tout épuisé, son esprit, son corps et sa bourse. L'astre de Garnier, qui s'élevait, faisait pâlir sa gloire mourante. Ronsard célébrait ce nouveau Sophocle, sans même rappeler le chantre de Cléopâtre. La journée d'Arcueil n'était plus qu'un souvenir effacé qui retraçait vaguement des promesses mensongères; la faveur royale s'était retirée, et le dernier soupir du poëte fut un cri de détresse et de reproche :

Qui se sert de la lampe au moins de l'huile y met.

On sait que, dans l'enivrement du succès, Ronsard et ses compagnons, j'allais dire ses complices, formèrent, de leur propre autorité et du consentement de leurs admirateurs, à l'imitation des poëtes alexandrins de la cour de Ptolémée, une pléiade poétique, constellation non moins brillante alors que celle qui resplendit toujours au firmament. Après du Bellay, Ronsard et Jodelle, qui ont le plus rayonné, il ne faut pas cacher tout à fait les autres étoiles de ce groupe astronomique. Daurat seul nous échappe, étant resté purement Grec et Latin. Pontus de Thyard ne fit que traverser la poésie, visant au solide; il cultiva les sciences, non sans succès, et gagna un évêché. Amadis Jamyn, l'élève chéri de Ronsard, ne se recommande plus que par cette illustre amitié; sa médiocrité docile ne fit jamais ombrage au maître, qui lui conserva sa faveur : tous ses vers dorment paisiblement dans l'immense nécropole que chaque siècle peuple de ses rimeurs. Remy Belleau est la plus gracieuse figure de ce groupe poétique : rien ne le rattache au pédantisme qui enveloppe le voisinage; il n'a pas visé haut, et s'est contenté d'exprimer avec grâce et de peindre avec délicatesse ce qu'il a senti. On l'appelait le gentil Belleau : sa gentillesse s'est un peu ridée avec le temps, sa mignardise a légèrement grimacé; mais parmi les fleurs de sa guirlande, il y en a une qui a conservé de la fraîcheur : c'est son *Avril*,

dont le rhythme sautillant a surtout fait la fortune[1]. Quant à Baïf, c'est le pédantisme incarné; il est rare qu'il ne soit pas lourd et tendu, quoiqu'il ait eu quelques bonnes fortunes en imitant Moschus et Théocrite. C'est toutefois un personnage important : associé aux premiers labeurs de Ronsard, bâtard légitimé d'un grand seigneur, il a joui d'une haute considération. Dans la réforme générale, il a eu l'initiative de deux réformes partielles qui ont complétement avorté : je veux parler de l'essai des vers métriques, et de l'introduction des comparatifs et superlatifs latiniformes, dernière fantaisie qui lui a attiré l'ironique sonnet de du Bellay qui se termine par ce vers :

Docte, doctieur et doctime Baïf.

Parmi les disciples de Ronsard dont le nom a survécu, il faut donner place à du Bartas, qui outra les défauts de l'école et dont le succès inquiéta un instant la gloire du maître; Desportes, plus retenu, comme l'a dit Boileau, courtisan plus habile, en grande faveur auprès de Henri III et de ses mignons, poëte harmonieux qui réussit dans le sonnet et la chanson amoureuse, moins heureux dans l'imitation des Psaumes et rudoyé par Malherbe; Bertaut, languissant et poli, quelquefois ému et touchant; enfin Garnier, qui, sur les traces de Sénèque, va bien au delà de Jodelle, et qui, le premier, sait prêter un langage noble et ferme aux personnages tragiques. D'Aubigné et Vauquelin de La Fresnaye méritent aussi de ne pas être oubliés.

Guillaume-Salluste, seigneur du Bartas, qui était destiné à exagérer les défauts de l'école de Ronsard, naissait au

1. En voici le premier couplet :

Avril, l'honneur des bois
Et des mois;
Avril, la douce espérance
Des fruits, qui sous le coton
Du bouton
Nourrissent leur jeune enfance.

moment même où celui-ci s'enfermait au collége de Coqueret pour régénérer la poésie. Il arrivera à point nommé pour faire son début en pleine gloire de son modèle. Du Bartas ne vécut que quarante-six ans. Hâtons-nous de le signaler comme un homme de bien, de mœurs irréprochables, fidèle à ses croyances religieuses, à son parti politique. Les armes et la diplomatie l'arrachent souvent aux muses qu'il voulait servir exclusivement, et les blessures qu'il avait reçues sur les champs de bataille, en défendant la cause du Béarnais, lui laissèrent à peine le temps de célébrer la victoire d'Ivry, qui venait d'assurer la fortune de son roi : ce fut son dernier chant. Cette manière de finir est rare chez les poëtes ; elle est pour du Bartas une auréole impérissable qui doit émousser les traits de la critique.

Au moment où parut du Bartas, Ronsard régnait sans partage ; mais sa lyre se détendait sous la main délicate et efféminée de quelques disciples : les chansons d'amour, le badinage ingénieux, prenaient le dessus ; tous d'ailleurs, Ronsard lui-même, quoique avec moins de violence, s'étaient jetés dans le parti que combattait du Bartas. Jodelle avait célébré la Saint-Barthélemy, et Baïf avait lancé l'outrage aux restes mutilés de Coligny. Du Bartas, protestant sincère et chrétien rigide, voulut remonter l'instrument de la poésie et l'accorder aux tons de la gravité religieuse. Le paganisme de Ronsard le scandalisait aussi bien que le sensualisme de son école : il se détacha de ces courtisans, épicuriens catholiques, et il fut dans la poésie ce que parut Philippe de Mornay dans la politique et dans la polémique. La Bible, où Calvin avait retrempé le zèle et le savoir de ses adeptes, fut pour du Bartas un réservoir et une source de poésie. Pour s'essayer, il chanta d'abord Judith, l'héroïne de Bétulie, et après ce sérieux début, il aborda une œuvre plus imposante, une véritable encyclopédie religieuse. La *Semaine*, qui comprend l'œuvre des six jours et le repos du septième, est un commentaire de la Genèse, où, sur le texte de Moïse et d'après les développements de saint Basile et de Georges Pisidès, le poëte calviniste étale

toute la science de son temps, cosmogonie, astronomie, histoire naturelle, théologie. L'originalité et les défauts de du Bartas tiennent beaucoup au milieu dans lequel il se trouva placé. Vivant en province, il admirait de loin le génie de Ronsard, et il était exposé à prendre pour des beautés ce qu'il y avait de plus saillant dans le modèle, c'est-à-dire ses écarts; dans l'isolement, le goût naturel qu'il apportait pour le grand se gonfla jusqu'à l'emphase; le désir d'innover dans la langue, pour se faire remarquer après les premières témérités des réformateurs, le conduisit à d'étranges entreprises sur les mots, et l'ambition de surpasser ses maîtres de prosodie l'entraîna à des effets d'harmonie tout à fait surprenants. C'est ainsi que, sur le premier point, il s'arrogea le droit de redoubler la première syllabe de certains mots pour en augmenter l'éclat : *pétiller* ne peignant pas assez vivement à son gré le bruit et les étincelles du feu, il en fit *pé-pétiller;* il ne suffit plus à Nérée d'être *flottant*, il devint *flo-flottant.* Ces hardiesses puériles sentent la province. C'est le même esprit d'ambitieuse rivalité, à distance et dans un trou, qui lui fait chercher pour les vers une harmonie transcendante dans l'imitation matérielle des sons; et cependant c'était reculer à l'enfance de l'art et préférer le *tarantara dixit* d'Ennius au *procul œre canoro* de Virgile [1]. En outre, pour donner plus de relief à son langage, il dédaigne les mots d'un usage général et d'un sens étendu, qui sont cependant, comme le remarque Buffon, les éléments de la noblesse du style, et dans la crainte d'être vulgaire, il lui arrive trop souvent de devenir trivial et grotesque. Du Perron, qui était l'homme de goût de cette époque et qui, après avoir applaudi Ronsard, ne laissa pas de patroner Malherbe, a remarqué avec un

1. Sans doute il se charmait lui-même, et l'écho solitaire de son château de Bartas, lorsqu'il faisait ainsi chanter l'alouette :

La gentille alouette, avec son tire-lire,
Tire l'ire aux faschés, et d'une tire, tire
Vers le pôle brillant.

tact exquis que « du Bartas descend toujours du genre à l'espèce, ce qui est chose très-vicieuse. » Aussi dira-t-il, en parlant du soleil, *duc* des *chandelles* et non *roi* de la *lumière;* les vents seront non pas les *courriers*, mais les *postillons* d'Éole, et il ira jusqu'à mettre *seringuer* au lieu d'*introduire*.

Malgré ces travers, qu'il fallait noter au passage, de peur de rechute, du Bartas mérite quelque considération par l'élévation soutenue de ses sentiments, par la noblesse de ses pensées, par ses efforts constants, quoique souvent malheureux, vers la grandeur. Ses contemporains, ceux-là même qui eurent assez de goût pour voir les vices de sa manière, ne lui refusèrent pas leur estime. Il fut surtout l'idole de la province; mais à l'étranger le retentissement de son nom fut plus bruyant que celui de Ronsard lui-même; l'honneur des traductions ne lui manqua pas; l'Allemagne protestante s'engoua de ses œuvres; et, après été reproduit dans tous les idiomes du Nord et célébré hyperboliquement, il a encore trouvé de nos jours, au delà du Rhin, un panégyriste : l'auteur de Faust, le grand Gœthe, nous accuse d'ingratitude à son égard : « Nos poëtes, dit-il, devraient s'attacher à leur cou le portrait de du Bartas, et graver le chiffre de son nom dans leurs armes. »

Du Bartas nous convie à parler d'un autre calviniste, non moins loyal, mais d'une extrême violence, écrivain intempérant, soldat intrépide, sujet fidèle, qui servit Henri IV de sa plume et de son épée, non sans mêler à ses services de rudes remontrances, et à ses éloges de piquants sarcasmes. C'est Théodore-Agrippa d'Aubigné, l'aïeul de madame de Maintenon, et qui ne ressemble en rien à sa petite-fille. D'Aubigné, jeune encore, en 1577, ébaucha la plus véhémente des satires sous le titre des *Tragiques* : il l'acheva plus tard et ne la publia que vers le terme de sa longue carrière. S'il n'est point du parti de Ronsard, il est bien de son école : il parle la même langue, mêlée de grec et de latin, et, de ses opinions religieuses, il y ajoute des teintes hébraïques. Son poëme, où il dépasse

les hyperboles de Juvénal et les invectives des prophètes, est un chaos et un déluge; mais du sein de ce prodigieux fatras brillent çà et là des étincelles de génie et retentissent des accents d'un homme de bien dans le délire de la fièvre. Cette étrange sortie contre la corruption des Valois, les violences de la persécution, et les vices du clergé, de la magistrature, de la cour, ne contient pas moins de onze mille vers; tous les tons s'y heurtent, toutes les formes s'y mêlent, l'épopée, la satire, l'hymne biblique, l'idylle même, s'y confondent. M. Sainte-Beuve en a tiré, pour en orner son histoire de la poésie au seizième siècle, les portraits de Charles IX et de Henri III, sanglante satire de ces deux princes. On peut aller chercher dans le texte même l'image des guerres civiles sous les traits de la France, témoin et victime des fureurs de ses enfants et s'écriant avec désespoir :

Vous avez, félons, ensanglanté
Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté :
Or, vivez de venin, sanglante géniture;
Je n'ai plus que du sang pour vostre nourriture.

D'Aubigné n'est pas moins énergique lorsque, poussé à bout par l'opiniâtreté des méchants, il leur déclare que l'enfer n'est pas une menace mensongère, et que, parmi les supplices qui les attendent, le plus pénible sera l'assurance de l'éternité du châtiment, car, dit-il,

De l'enfer il ne sort
Que l'éternelle soif de l'impossible mort.

Il frémit lui-même de son énergie, il se fatigue des coups qu'il porte d'une main impitoyable, il a honte des infamies qu'il révèle :

J'en ai rougi pour vous, quand l'acier de mes vers
Burinait votre honte aux yeux de l'univers.

Il n'a manqué à d'Aubigné, pour être vraiment un poëte, que de savoir se borner et se contenir; mais il est prolixe

et déclamatoire. Cet esprit bizarre et puissant a mis ailleurs bien du fiel dans la *Confession de Sancy,* satire amère des convertis et des convertisseurs, beaucoup d'esprit et de la gaieté dans les *Aventures de Fœneste,* et quelque impartialité dans sa volumineuse *Histoire universelle.* Mais nulle part il n'a plus de verve et de style que lorsqu'il parle de lui-même, avec une sincérité de Gascon, dans ses *Mémoires.*

Nous n'avons pas à rompre l'alliance que Boileau a établie entre Desportes et Bertaut, ni à protester contre le jugement qu'il a porté sur leurs œuvres poétiques. Dociles tous deux, par l'intention, aux leçons de Ronsard, ils ont été préservés de ses écarts par la tiédeur de leur tempérament. Ce sont des poëtes lymphatiques, de fibre molle et non sans grâce, d'une teinte dont la pâleur est relevée d'une couche de fard discrètement étendue; tous deux fort avant dans la faveur royale, l'un sous Henri III, l'autre sous son successeur, tous deux chargés de bénéfices ecclésiastiques et de couronnes poétiques, tous deux s'annonçant par des vers galants, où leur veine brille et s'épuise pour aboutir à la paraphrase languissante et décolorée de la poésie inspirée de David. Malherbe avait raison, au fond, lorsqu'il disait à Desportes : « Votre potage vaut mieux que vos psaumes; » car la table de l'opulent et sensuel abbé de Tiron, Bonport, Aurillac et autres lieux, était excellente, et les vers édifiants de sa vieillesse n'avaient pas le même parfum. Ce qui reste de gloire littéraire à Desportes lui vient de ses jeunes années, du temps où il composait les couplets que répétaient tous les amoureux, et que fredonnait à Blois Henri de Guise quelques minutes avant de tomber sous le poignard de Valois :

Rosette, pour un peu d'absence,
Votre cœur vous avez changé;
Et moi sachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ai rangé.
Jamais plus beauté si légère
Sur moi tant de pouvoir n'aura :
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

C'est encore une inspiration de jeunesse, bien qu'elle soit imitée de l'Arioste, que la gracieuse boutade contre la nuit, si souvent citée et qui commence par ces vers :

O nuit ! jalouse nuit contre moi conjurée,
Qui renflammes le ciel de nouvelle clarté,
T'ai-je donc aujourd'huy tant de fois désirée,
Pour estre si contraire à ma félicité ?

Toute cette première floraison de l'esprit de Desportes conserve encore, après tant d'années, de la grâce et de la fraîcheur. Bertaut, moins vif, moins dégagé que Desportes, n'a pas eu, au même degré, ces heureuses rencontres ; il n'a laissé dans la mémoire des amateurs que deux passages de douce mélancolie. Voici le premier :

Mes plaisirs se sont envolez,
Cedans au malheur qui m'outrage ;
Mes beaux jours se sont escoulez
Comme l'eau qu'enfante un orage,
Et s'escoulans ne m'ont laissé
Rien que le regret du passé.

Le second est encore un regret, mais il est immortel. Nos mères, dit M. Sainte-Beuve, le savent encore et l'ont chanté :

Félicité passée
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir !

Une mélodie qui charme l'oreille, une perle qui caresse les yeux, un air qui réjouit le cœur, un diamant qui scintille, il ne faut pas plus que cela pour porter un nom à travers les temps ! Voilà de quoi tuer de dépit ceux qui ont sué et ahané sur de longs ouvrages, sans pouvoir espérer un regard de la postérité.

C'est bien un peu le sort de Garnier, dont les œuvres sont délaissées, dont le nom est à peine connu, quoique fidèlement enregistré par les historiens du théâtre, mais qui n'en

a pas moins le mérite, dans ces tragédies et tragi-comédies aujourd'hui oubliées, d'avoir habituellement évité l'emphase et la platitude, sans toutefois atteindre l'élégance ni se soutenir dans la noblesse, et d'avoir, dans des dialogues bien coupés et dans des récits intéressants, dérouillé et parfois assoupli la langue que parlera Corneille. Donnons encore un souvenir au Normand Vauquelin de La Fresnaye, qui a mis de la grâce et de la délicatesse dans ses poésies pastorales, de la gravité et de l'élévation dans des satires et épîtres morales à l'imitation d'Horace, et qui de plus a renouvelé l'art poétique du poëte latin, en l'honneur de l'école de Ronsard. Ce code poétique, en vers un peu languissants, a été connu de Boileau, qui n'a pas dédaigné d'en tirer quelques hémistiches.

En terminant cette rapide revue des poëtes qui forment le cortége et la suite de Ronsard, il convient de rappeler que cette école généreuse, bruyante et féconde n'a pas été inutile aux progrès de la littérature et au développement de la langue. Elle a provoqué une crise nécessaire à la croissance de la poésie. Il fallait appeler énergiquement les esprits supérieurs, encore attardés par l'habitude dans l'usage du latin qui paraissait le seul vêtement digne des pensées sérieuses, à l'emploi de la langue vulgaire qui avait besoin de leur secours pour se fortifier et s'enrichir. Cet appel fut entendu : on continua de savoir le latin, on apprit mieux le grec, ce qui est une grande ressource, mais on se crut moins obligé à écrire dans ces langues anciennes, et dès lors n'étant plus qu'un exercice, un moyen et non un but, elles servirent à l'accroissement de la langue dont leur voisinage avait retardé la marche; au lieu de continuer à la retenir dans l'enfance, elles contribuèrent à l'amener à une maturité trop longtemps attendue. Si l'école de Ronsard n'a rien fondé, elle a imprimé un mouvement qui devait conduire au but, et ses efforts ont préparé des matériaux et des instruments pour le solide et majestueux édifice que des mains plus favorisées ont pu construire.

CHAPITRE III.

Éloquence politique. — Michel de Lhôpital. — Sa vie. — Importance de son rôle. — Passages de ses discours. — Ses idées sur la religion. — Sur la justice. — Sur la conciliation des partis. — Caractère de son éloquence.

La réforme littéraire tentée par Ronsard se poursuivait avec éclat, lorsque les germes de discorde civile déjà développés sous François Ier et sous Henri II, tantôt par l'incurie de la royauté, tantôt par ses rigueurs, aboutirent enfin à des entreprises qui mirent les armes aux mains des partis et firent de la France, pendant plus d'un quart de siècle, un champ de bataille. L'ambition d'une famille puissante qui aspirait au trône, à l'imitation des Carlovingiens dont elle se prétendait issue, la faiblesse et les vices des derniers Valois, l'intolérance religieuse, de tous les fléaux le plus terrible, détournèrent les forces de la nation de leur véritable emploi, qui était, dans l'ordre politique, de consolider l'autorité royale, d'abaisser la maison d'Autriche, de revendiquer, soit par d'habiles négociations, soit au besoin par la guerre, les provinces qui limitaient notre territoire bien en deçà de ses frontières naturelles, surtout du côté de l'Allemagne. Tout semblait mûr pour cette œuvre de légitime conquête que Henri IV, Richelieu, Louis XIV même, n'ont pas achevée. Mais les passions humaines mettent leurs convoitises au-dessus du bien public, et lorsque aucune force supérieure n'est là pour arrêter leur déchaînement, l'intérêt général, qui leur sert souvent de prétexte, ne leur est jamais un frein. Heureusement, la pensée de justice, de probité, de dévouement, qui pouvait seule prévenir d'effroyables malheurs est personnifiée à cette époque par un homme dont tous les actes et toutes les paroles sont des enseignements de vertu et de patriotisme. C'est pour cela que nous devons nous arrêter devant

la noble figure du chancelier Michel de Lhôpital. Son éloquence simple et austère, sa science profonde, lui assignent une place dans l'hisoire des lettres; mais nous ne craindrons pas de l'élargir un peu, au risque de paraître avoir introduit, avec préméditation, un chapitre de morale parmi nos études littéraires.

Michel de Lhôpital était né sur cette terre d'Auvergne qui trempe si vigoureusement les corps et les âmes. Sa jeunesse eut en outre à lutter contre les rigueurs de l'exil, et lorsqu'il put revenir en France il y rapportait, avec la science du droit laborieusement acquise à l'école de Padoue, l'expérience du malheur et l'habitude de souffrir courageusement les épreuves de la vie. Il s'éleva lentement par les succès du barreau, les charges de la magistrature, les services diplomatiques, et pendant ces premiers progrès de sa fortune, il eut la prudence de ne donner ni gages ni ombrage aux partis. Il ne laissa paraître que la gravité de ses mœurs, la solidité de son savoir, l'étendue de ses lumières, sans trahir l'inflexibilité de son caractère; c'est pour cela qu'il put monter pendant la faveur des Guises, sous le faible François II, à la dignité de chancelier. Les chefs de l'État pensaient pouvoir se couvrir de sa bonne renommée et se servir de sa docilité[1]; mais ils comptaient sans son austérité et son patriotisme. En effet, arrivé à ce poste élevé d'où la violence seule pourra l'arracher ou le découragement le bannir, il n'hésite pas un instant; il est fidèle sur ce nouveau terrain à la conduite qu'il a constamment tenue : dans toutes ses fonctions il a obéi à la voix du devoir; au faîte des honneurs, c'est encore la voix du devoir qui sera son guide; il sera l'homme du pays, de la royauté et de la loi : ainsi, il comprend que l'intérêt de la France est de prévenir la lutte des partis, d'amortir les passions impatientes, et de placer la

1. « On tenoit, dit Regnier de La Planche, qu'il n'oseroit contredire en rien au cardinal [de Lorraine]. Mais sitost qu'il eust esté establi en sa charge, il se resolut de cheminer droict en homme politique et de ne favoriser ni aux uns ni aux autres, ains de servir au roi et à sa patrie. »

loi au-dessus de toutes les factions; il y travaillera malgré tous les obstacles. Lhôpital ne tend pas à ce but en trompant également ses adversaires, en abusant de leur crédulité, en les armant les uns contre les autres; mais il essaye de placer la royauté dans une sphère supérieure, de la mettre tout à fait hors de page et de la faire régner par la loi, qu'il fortifie en l'épurant.

Nous n'avons pas à suivre le chancelier dans tous les mouvements de la politique habile et prudente par lesquels il sut amener, après l'assemblée des notables de Fontainebleau, la réunion des états d'Orléans et le colloque de Poissy; obtenir l'édit de Saint-Germain, qui contient déjà l'édit de Nantes, dont il est séparé par trente années de troubles et de misères que la France endura pour ne s'être pas arrêtée au point marqué par la prévoyance d'un sage, et où l'on devait revenir; enfin promulguer l'ordonnance de Moulins, qui a introduit dans l'administration de l'État et de la justice de si heureuses réformes; mais nous recueillerons avec respect quelques-unes des nobles paroles de l'orateur, qui doivent rester dans la mémoire comme des leçons d'équité, de modération et de fermeté. Ainsi, dans le discours par lequel il ouvrit la session des états d'Orléans, Lhôpital pose en principe que toute sédition est mauvaise et pernicieuse, encore que la cause en soit bonne et honnête; car il vaut mieux souffrir toutes pertes et injures que d'émouvoir la guerre civile dans son pays. Les caprices des rois dans la distribution des charges et des honneurs n'autorisent pas les mécontentements, car les rois sont libres de répartir à leur gré ce qu'ils ne tiennent pas des hommes, mais de Dieu: les injustices particulières, les préférences sans fondement apparent, doivent donc être supportées patiemment. L'orateur essaye, en outre, de prouver que chacun des ordres considérés en masse n'a pas à se plaindre de sa condition. L'Église doit se contenter de sa puissance sur les âmes et des richesses dont elle a le dépôt et qu'elle est tenue d'administrer au profit des pauvres; la noblesse serait bien injuste si elle voulait au delà

de ses priviléges; pour sa part, le peuple n'a-t-il pas la culture de la terre et le commerce, sources de considération et de richesse. Il n'y a donc dans la situation générale des classes de la société aucune cause plausible de troubles; quant à la religion, « ceux qui la veulent planter par armes, espées et pistolets, font bien contre leur profession, qui est de souffrir la force, non la faire. »

Lhôpital veut brider en même temps l'intolérance et la rébellion; c'est pour cela qu'après avoir exagéré l'indépendance du pouvoir royal, et proclamé sans restriction une maxime qu'il est généralement bon de suivre, il invoque les moyens de douceur à l'égard des hérétiques. Les paroles du parti médiateur ne pouvaient avoir d'autorité qu'à ce prix. Aussi quelle force les conseils qui suivent n'ont-ils pas dans la bouche de celui qui a proclamé le respect des lois et l'inviolabilité de la puissance royale : « Considérons que la dissolution de notre Église a esté cause de la naissance des hérésies, et la réformation pourra estre cause de les esteindre. Nous avons ci-devant fait comme les mauvais capitaines, qui vont assaillir le fort de leurs ennemis avec toutes leurs forces, laissant despourvus et desnuez leurs logis. Il nous faut doresnavant garnir de vertus et bonnes mœurs, et puis les assaillir avec les armes de charité, prières, persuasions, paroles de Dieu, qui sont propres à tel combat. La bonne vie, comme dit le proverbe, persuade plus que l'oraison : le cousteau vaut peu contre l'esprit, si ce n'est à perdre l'âme ensemble avec le corps. Regardez comment et avec quelles armes vos prédécesseurs, anciens Pères, ont vaincu les hérétiques de leur temps. Nous devons par tous moyens essayer de retirer ceux qui sont en erreur, et ne faire comme celuy qui voyant l'homme ou beste chargée dedans la fosse, au lieu de la retirer lui donne du pied : nous les devons aider sans attendre qu'on demande secours : qui fait autrement est sans charité; c'est plus haïr les hommes que les vices. Prions Dieu incessamment pour eux et faisons tout ce que possible nous sera, tant qu'il y ait espérance de les réduire et con-

vertir. La douceur profitera plus que la rigueur. Ostons ces mots diaboliques, noms de partis, factions et sédition, luthériens, huguenots, papistes : ne changeons le nom de chrestiens. » Ce passage caractérise l'esprit et le style de Lhôpital : ces pensées et ces formes lui sont familières ; son âme est là tout entière avec son esprit, car nous y trouvons des idées fortes et saines sous un langage austère, simple et sentencieux.

« Ne changeons le nom de chrétiens ! » Toute la politique de Lhôpital est dans cette parole. C'est l'esprit chrétien qui lui inspire cette patience qu'il recommandait aux autres, ayant sans cesse à la bouche ce mot : « Patience, patience, et tout ira bien... » Il n'attendait rien de la précipitation, il voyait la source de tous les maux dans la violence et dans l'iniquité ; le christianisme le rendait scrupuleux sur le choix des moyens, et il pensait, avec tous les vrais moralistes, que la justice du but ne dispense jamais de marcher dans les voies de la justice. Malgré l'autorité des publicistes, malgré la pratique habituelle des hommes d'État, malgré la complaisance des casuistes, et l'assentiment de l'opinion trop souvent égarée, il n'a pas deux morales, l'une pour la conduite de la vie, l'autre pour les affaires. Mais s'il écarte cette distinction de la politique, il la repousse surtout du sanctuaire de la justice. Chef de la magistrature, il se montre inflexible pour les écarts et les capitulations de conscience. Il ne ménage pas ses expressions, qui vont quelquefois jusqu'à la dureté, si l'on songe qu'il s'adressait à des hommes revêtus d'un caractère auguste. S'il parle de ce ton, c'est aussi qu'il proclamait un grand principe sans lequel la justice ne serait plus qu'un vain nom et un leurre : en effet, lorsqu'un homme assis sur un siége de juge substitue sa volonté à celle de la loi, il usurpe la souveraineté : bien plus, il travaille à détruire dans l'esprit des peuples la notion du juste. Il y allait donc du salut de la société, car rien n'importe plus que le culte de la loi, et si ceux qui sont chargés d'en être les interprètes la violent sans pudeur et en vue de leurs intérêts, comment la morale publique n'en souffrirait-elle pas ?

avait courageusement gardé son poste aussi longtemps qu'il avait pu espérer de contenir les mauvaises passions[1] qui n'attendaient que sa retraite pour reprendre leur cours: « Je sais bien, disait-il, que j'aurai beau dire, je ne désarmerai pas la haine de ceux que ma vieillesse ennuie. Je leur pardonnerois d'être si impatients, s'ils devoyent gagner au change; mais quand je regarde autour de moi, je serois bien tenté de leur répondre comme un vieux bonhomme d'évesque qui portoit comme moi une longue barbe blanche, et qui, la montrant, disait: « Quand cette neige sera fondue, il n'y aura plus que de la boue. »

Ces paroles prophétiques ne tardèrent pas à recevoir leur accomplissement, et cette boue fut détrempée de sang. Lhôpital s'était retiré dans le modeste manoir de Vignay, retraite austère où il pratiquait ces vertus privées qui sont la racine et la sauvegarde des vertus publiques : mais le soin de sa famille et la culture des lettres antiques ne le rendaient pas indifférent aux destinées de la France; ses regards se portaient souvent vers le théâtre qu'il avait dû quitter, et plus d'une fois il essaya l'autorité de ses conseils sur l'esprit du roi et de sa mère. Pendant le déchaînement de la guerre civile, il écrivit au roi un mémoire remarquable, où il plaide avec chaleur la cause des réformés, et où il montre que le seul remède aux maux qui désolent la France est de satisfaire les légitimes prétentions du parti qu'on essaye en vain de détruire.

Au début de ce mémoire, qui est un véritable discours et presque un plaidoyer, l'orateur pose en principe que le but de la guerre c'est la paix, que la paix ne peut s'obtenir que

1. Nous avons sur ce point son propre témoignage exprimé en vers latins, tels qu'il les savait faire :

Nec vitæ animæque perperci
Dum patriæ prodesse meæ, prodesseque regi
Spes fuit. Auxiliis desertus ab omnibus, ipso
Rege et regina nihil ausis tendere contra,
Discessi, patriæ sortem miseratus iniquam.

de deux manières, ou par composition ou par victoire : il reconnaît la difficulté d'un accommodement dans l'état des esprits; mais il examine les chances de la guerre, et après avoir montré que la victoire même, douteuse par la force et l'organisation du parti protestant, ne déciderait pas la question, et qu'il faudrait sans cesse combattre sur nouveaux frais, il finit par conclure qu'il faut accorder et garantir la liberté de conscience. Cette concession n'était point une faiblesse; car c'est un droit que les protestants réclament. Un roi ne règne véritablement que sur des hommes libres : s'il asservit ses sujets, il en fait des esclaves et devient un tyran. Mais la liberté qu'il réclame n'est pas cette liberté esclave, comme il l'appelle, qui ne protége que le corps et la matière; mais la véritable liberté, celle de l'âme et de la conscience, qui est de droit naturel; ainsi la royauté ne serait pas déshonorée pour avoir restitué à des sujets fidèles ce qui appartient à tous les hommes : quoi que disent les flatteurs, elle n'aura pas capitulé, elle aura fait un acte de justice. Il faut voir comme à la fin de ce mémoire Lhôpital se prononce avec véhémence contre ces faux conseillers, cette peste publique, qui aigrissent les ressentiments du roi et qui le poussent à la violence.

Lhôpital traite d'abord la question de la guerre. Ceux qui la veulent disent que l'armée du roi est plus nombreuse, mais il répond que cette foule est moins bien disciplinée, que d'ailleurs la victoire tient aux desseins secrets de la Providence, et qu'on a vu souvent une poignée de soldats aguerris détruire une armée considérable : les exemples ne lui manquent pas dans l'histoire de France; la cause du roi, dit-on, est plus juste : quoique Lhôpital ne contredise pas cette assertion, il demande si cette justice est une cause certaine de victoire, s'il n'y a pas dans les crimes et les fautes qui ont précédé motif raisonnable de craindre un châtiment qui viendrait d'en haut : « Nous ne pouvons nier ni desguiser que l'ire de Dieu ne soit justement enflammée contre nous. Il y a donc apparence que ce sont les fléaux de sa vengeance, et de faict, nous voyons que toutes choses

leur ont jusqu'icy succédé fort à propos contre toute espérance. »

C'est ainsi que Lhôpital réfute successivement tous les arguments qu'on pourrait lui opposer, mêlant une raillerie ingénieuse à l'expression chaleureuse de ses nobles sentiments. On ne pourrait continuer à suivre la voie où l'on est engagé « qu'en couvrant le pays de feu, de sang, de meurtre, de peste et de famine, pour laisser enfin la pauvre France désolée et déserte à un cruel estranger qui occuperoit le lieu à vuide. Car bien que l'embrasement soit universel, toutes les calamités, si grandes qu'elles soient, ne sont qu'un coup d'essai et comme le premier acte de la tragédie. » Tel serait l'avenir du pays, même en admettant la fortune des armes royales. Que serait-ce donc si le parti opposé venait à gagner la bataille? La guerre civile était odieuse au chancelier, non-seulement par le sang qu'elle fait verser, par les mœurs farouches qu'elle engendre, mais aussi parce qu'elle relâche tous les liens sociaux: « Si ceste guerre continue, ni nous, ni nos enfants, ni ceulx qui naistront d'eulx ne sçauroient voir les cœurs amollis pour reprendre le joug d'obeyssance : je parle autant des ungs comme des aultres; car l'effet de l'accoutumance en toutes choses est si puissant qu'il surmonte nature, mais principalement au vice de licence, qui est un gouffre auquel il est aisé de se précipiter, mais impossible de s'en retirer. »

Après avoir prouvé qu'il n'y a pas d'issue par la guerre aux malheurs de la France, il restait à prouver qu'on pouvait aborder la conciliation sans péril et sans déshonneur, et quoique Lhôpital eût proféré ces tristes paroles : « Nous sommes bien malades, puisque nous ne pouvons supporter ni le mal ni le remède, » il reprend courage pour donner des conseils qui amèneront le terme de cette déplorable situation. Il commence par repousser le reproche de renversement de la royauté, adressé aux protestants, et il répond de leur fidélité : « Entre tous ceux qui sont arrivez de l'autre costé, pas ung ne tend à secouer la domination du roy, car

c'est manifestement contre les principes de leur religion ; tous le recognoissent pour leur roy, naturel souverain et seul prince, pas ung ne met en dispute la juste et légitime vocation de sa majesté : tous sont fichés là, qu'il lui fault prester et rendre honneur, service et obeyssance. »

Puisque tels sont les principes avoués du parti protestant, il faut attribuer les actions qui semblent démentir ces belles paroles à la fièvre qui travaille toutes les âmes et aux craintes dont ils sont possédés : « Puisqu'ils sont malades de l'esprit, quelle félonie et meschanceté seroit-ce, au lieu de les secourir et d'en avoir compassion, de les violenter et persécuter à feu et à sang? Ce seroit faire la guerre à la nature et violenter brutalement l'humanité..... Il est plus que notoire que la crainte les a poussez et précipitez en cest encombre. Ils ont douté de leur seureté et ils y ont voulu pourvoir, à quoy ils ont tourné toutes leurs pensées.... Et comme la craincte et l'espoir sont deux vieils tyrans des ames, ils ont jugé tout licite pour pourvoir à leurs attentes, et la nécessité estre la plus juste et inviolable de toutes les lois; et puisqu'ils sont hommes et non pas anges, y a-t-il raison au monde plus vifve ny plus urgente pour les induire à ceste opinion, et les esblouir et tromper que celle que la nature apprend à ung chacung? A savoir que la tuition de la vie et de la liberté contre l'oppression est non-seulement licite, mais aussi juste, équitable et saincte; ceste loy n'est point donnée, ni enseignée aux hommes, mais empreinte en leurs cœurs et née avecque eulx; elle n'est point escripte, mais divinement engravée en l'esprit de toute créature. »

Lhôpital ne se contente pas de dire que la résistance des dissidents est naturelle, puisqu'ils craignent pour leur vie et pour leur liberté; mais il ajoute que leurs craintes sont fondées et qu'ils ne se méprennent pas sur les intentions de leurs adversaires : « En examinant les choses de prez, on trouvera qu'ils ont esté ci-devant traictez en rebelles, ce qui leur a faict rechercher tous les moyens et embrasser toutes les occasions de se conserver; et je ne sçay s'il y a homme si parfaict qui se voyant réduict à tel poinct et voyant

quelque moyen de se préserver, ne l'embrassast vifvement, estant de soy une loy inviolable de nature plus forte que toutes les autres lois. C'est ce qui leur a mis les armes en main et qui a engendré ce tant horrible dégast et difformité. Car les menées qu'on bastissoit contre eulx de toutes parts estoyent si peu secrètement conduites, la desfaveur tant esvidente, le desdaing si apparent, les menaces de rupture de l'édit de pacification et de publication du concile tant ouvertes, et l'injustice tant manifeste, qu'ils eussent esté par trop lourds et stupides, s'ils n'eussent à bon escient esté touchez et eussent bien mérité le tourment qu'on leur apprestoit, s'ils n'eussent évité la feste. Les bestes brustes sentent venir l'orage et cherchent des cachettes; ne trouvons pas mauvais si les hommes, le prévoyant, se munissent à l'encontre : nos menaces ont été messagères de nos complots, ainsi que l'esclair du tonnerre : nous leur avons faict voir nos apprests; cessons donc de nous esbahir, s'ils ont un pied en l'air et l'œil en la campagne. » Cet aveu est précieux dans la bouche de celui qui s'est montré constamment l'adversaire de la sédition. Lhôpital ne sanctifie pas l'insurrection, mais il comprend et justifie la défense. Il a dû, lorsqu'il prenait part au gouvernement, s'opposer aux entreprises des protestants et tenter de les réduire au silence. Mais maintenant il juge leurs motifs et il les trouve légitimes, c'est-à-dire conformes à la loi naturelle. Comme chef de la justice, il se serait bien gardé d'encourager par un pareil aveu la résistance d'un parti politique; homme privé, il ne va pas jusqu'à publier cette opinion, mais il la consigne dans un mémoire, qui doit éclairer la conscience du roi. Il prépare ainsi son cœur à l'indulgence; car, si l'extermination de sujets coupables est déjà une pensée indigne d'un roi, que sera-t-elle si ceux-ci sont emportés par de justes ressentiments?

« Le nom de roi plein d'amour et charité paternelle ne peut souffrir une si sanglante et félonne obstination, d'exterminer une grande partie de ses subjects, s'il y a moyen de les réconcilier à l'autre party et ramener à leur debvoir. Or,

le moyen est de faire cesser au plustost les injures et violences réciproques, leur faire poser à tous les armes, et rappeler par une autorité et par une loi bénigne ceux qui sont destournez, donnant fin à ceste sanglante guerre. » Mais on objecte que finir ainsi ce serait capituler et désarmer la royauté; Lhôpital réfute avec véhémence ces arguments des flatteurs, qui veulent pousser le roi à sa perte par un vain orgueil et des rigueurs intempestives. « Ce traict si luisant, s'écrie-t-il, de si belle apparence et si proprement doré est une pure imposteure et pestilence inventée par l'ennemy des hommes de paix et de vertu : car donner la loi à ses subjects, leur prescrire une forme de vivre, leur imposer peines et supplices, s'ils outrepassent sa volonté, les désarmer, lever tribut sur eulx, et recevoir d'eulx hommage, est-ce capituler? Capituler, c'est démesler la justice au droict d'un chacung, avecque égal respect, prendre et donner la loy tout ensemble, baillant gage chacung de son costé, ou par hostages ou par aultres asseurances. Mais quand ung seul reçoit la loy et ung la donne, qu'est-ce autre chose que le fruict de la victoire?... Or, voyons ce que le roy leur donne par les traités : leur donne-t-il l'estat des terres? les allége-t-il d'aucung subside? leur quitte-t-il aucung debvoir ou charge? Rien de tout cela. Que leur donne-t-il? il leur donne une liberté de conscience, ou plutost il leur laisse leur conscience en liberté. Appelez-vous cela capituler? Est-ce capituler que promettre pour toute convention que le roy demeurera leur prince, et qu'ils demeureront ses subjects? Si le roy leur ostoit la liberté, ils seroyent ses esclaves et non pas ses subjects; il seroit leur oppresseur et non pas leur prince, car la principauté est sur les hommes libres. Doncques, en leur laissant la liberté, il se constitue leur prince, c'est-à-dire protecteur de leur salut et liberté, et ils se déclarent ses subjets obligez à maintenir son estat. Qui est-ce qui sera assez impudent de dire que c'est capituler? Que si on veult donner à la liberté de si estroites barres que la religion et l'ame n'y soient pas comprises, c'est pervertir malignement le mot et

la chose mesme; car la liberté serve n'est point liberté, la liberté brutale du corps et des actions humaines est vile et indigne de cette excellente marque, qui est proprement due à l'esprit et à la plus vifve partie d'iceluy, et à la plus excellente de toutes ses actions, à savoir la piété. »

Voyons maintenant avec quelle indignation il s'élève contre ces perfides conseillers qui veulent intéresser l'honneur du prince à la ruine de l'État: « Ceux, qui sous prétexte de ne rien céder et de tenir leur sourcil renfrogné, taschent de s'agrandir et venger leurs injures aux dépens de l'honneur du roy, duquel ils se couvrent, voulant esteindre avec le sang du peuple le feu qu'ils ont eux-mesmes allumé, et entretiennent toujours à la ruyne et désolation de cest estat, ne peuvent estre tenus pour aultres que pour traistres, proditeurs de la cause du roy et de la patrie. Ce sont toutefois les pilotes de ce grand navire qu'on a choisis, lesquels combattent contre l'orage et contre le ciel, au lieu que le bon pilote ne s'obstine jamais contre la tempeste, mais baisse les voiles et se tient coy, jusqu'à ce qu'il relève ses ancres pour voguer seurement sur les ondes naguères enflées et élevées pour le submerger. »

Lorsque Lhôpital siégeait à côté de ces pilotes obstinés contre la tempête, il était obligé de les ménager quoiqu'ils contrariassent ses manœuvres; mais sa retraite lui a rendu son franc-parler, de sorte que nous trouvons ici, dégagés de tout voile, les pensées qui l'ont toujours dirigé et les sentiments qu'il tenait renfermés par prudence. C'est la première fois qu'il exprime clairement sa pensée sur les princes de la maison de Guise. Ce n'est pas lorsqu'il entrait avec eux dans les conseils du roi qu'il aurait pu s'écrier : « Arrière donc ces pestes qui, d'un cœur hostile et sanguinaire, taschent de corrompre (ce que Dieu destourne) la naifve et naturelle bonté de nostre prince, de la royne sa mère et de messeigneurs ses frères, qui les veulent dégénérer de l'ancienne tant célèbre et plus divine que humaine débonnaireté de leurs majeurs roys de France envers leurs subjects, qui a esté le nerf et le lien qui si longuement a

maintenu ceste couronne, recognue et servie d'un cœur franc et loyaulté françoise, et non par tyrannie, par effusion de sang et par cruaulté : telles gens sont de mauvais augure à ceste couronne, et semblent vouloir advancer le destin d'icelle, c'est-à-dire le jugement de Dieu humiliant les choses élevées et anéantissant les plus fermes, tuant les esprits et éblouyssant les entendements et les discours. » Voici la conclusion de cet admirable plaidoyer de patriotisme et de tolérance : « Que le roy use de clémence, et il éprouvera celle de Dieu; que le roy ne ferme point son cœur, et Dieu lui ouvrira le sien; que le roy donne à la respublique son offense et son desplaisir, et tantost elle recognoistra avec usure le bienfaict et lui fera l'hommage de son repos et félicité; que le roy oublie et quitte tout le mal talent envers ses subjects, et ils s'acquitteront et s'oublieront eux-mêmes, pour l'honorer et servir de tout leur pouvoir. »

N'est-ce pas une merveille que cette opiniâtreté dans l'espérance et dans les vœux de concorde et de conciliation en présence de l'orage qui grondait et des tempêtes qui se préparaient? Lhôpital put croire un instant que ses conseils avaient prévalu, lorsqu'il vit la paix conclue et scellée par l'alliance des Valois et des Bourbons. Mais le réveil fut terrible. La cour avait tiré des avis du vertueux chancelier une moralité imprévue ; elle avait reconnu l'inutilité de la guerre : elle fit une paix trompeuse pour préparer et couvrir un épouvantable massacre. Lhôpital vécut assez longtemps pour voir la Saint-Barthélemy, affreux épisode de la sanglante tragédie dont les scènes devaient se multiplier et le dénoûment tarder longtemps encore. Ses plus funestes pressentiments étaient dépassés : la douleur qu'il en ressentit abrégea ses jours; il mourut avec le regret d'avoir vainement consumé sa vie dans une tâche stérile; les mauvaises passions qu'il avait combattues l'emportaient enfin ; il était vaincu, mais on peut dire de cette défaite : « Il y a des pertes triomphantes à l'envi des victoires. » Il n'a pas été donné à Lhôpital de faire régner la justice; mais c'est assez pour son honneur d'en avoir été l'interprète et le modèle.

Admirons donc, avec Pasquier, « la teneur de cette incorruptible vie, » et résumons par quelques mots toute notre pensée sur ce grand personnage. Sa haute intelligence et la pureté de son cœur l'avaient mis non pas en dehors, mais au-dessus des partis; la fermeté de son caractère l'y maintint. La loi des Athéniens contre les citoyens qui s'abstenaient dans le conflit des partis politiques ne l'aurait pas atteint. Aussi longtemps que cela fut possible, il resta dans la mêlée, et il la domina; trop clairvoyant, trop vertueux pour suivre aucun des drapeaux arborés par les factions, il éleva le sien, et autour de ce drapeau il appela tous les gens de bien, tous les cœurs dévoués à la chose publique. Il a su consommer l'alliance de la politique et de la morale; il a déployé l'habileté d'un homme d'État sans jamais recourir à la perfidie; il a été tout ensemble calme et inflexible : aussi ne fut-il pas de ces hommes qu'on pelaude à toutes mains, selon l'expression de Montaigne : la modération sans consistance, sans force, peut être le jouet des partis; mais la modération énergique veut qu'on compte avec elle, qu'on la respecte; on peut la briser : on ne la flétrit pas par le ridicule. Dans des temps moins troublés, sous des passions moins violentes et moins intraitables, Lhôpital eût été plus utile, parce qu'il aurait réussi; mais pour servir d'exemple, il ne pouvait naître dans des temps plus favorables. Représentant de l'ordre, quand le désordre était partout; de la morale, lorsque la corruption avait tout envahi; du désintéressement, au milieu des scandales de la vénalité; de la tolérance, dans le conflit de sectes acharnées; il s'est montré religieux observateur des lois, gardien sévère de la justice, à l'encontre des chefs de parti et de la magistrature elle-même, qui se jouait des ordonnances. Puisse la leçon qu'il a donnée à ses contemporains n'être pas perdue pour la postérité, qui garde comme un dépôt sa noble et pure renommée. *Invictum esse aliquem*, dit Sénèque, *e republica generis humani est.*

CHAPITRE IV.

Publicistes. — La Boëtie. — De la Servitude volontaire. — Amyot. — Influence littéraire et morale de ses traductions. — Montaigne philosophe et écrivain. — Bodin et Charron. — Étienne Pasquier. — La Noue. — Blaise de Montluc.

En dehors du mouvement des partis que Lhôpital essaya de dominer par l'ascendant de la vertu et la force de la justice, le seizième siècle nous offre quelques esprits supérieurs qui, à distance du champ de bataille, envoient de généreuses paroles ou des conseils de prudence à ceux que la nécessité, l'intérêt ou la passion engagent dans la lutte. Philosophes ou publicistes, ils n'ont pas l'héroïsme pratique du chancelier, qui paye de sa personne, qui se met en vue au poste le plus périlleux; mais leur œuvre morale et spéculative n'est ni sans honneur ni sans utilité : les uns enseignent le désintéressement et le sacrifice, les autres prêchent la modération et la tolérance; les plus prudents essayent d'amortir la frénésie de ces cœurs ulcérés en montrant que l'homme affirme sans savoir, qu'il s'emporte en aveugle, que son agitation est de la démence, et que ce qu'il poursuit avec tant de fureur sans l'atteindre ne vaut pas la paix qu'il immole à des chimères.

En 1548, le connétable de Montmorency venait de châtier, au nom de la royauté, avec une impitoyable rigueur, la révolte de Bordeaux, qui s'était soulevé contre l'impôt du sel, récemment aggravé : car, à ce moment, comme dit Ronsard,

> Le sel, don de la mer, *salive de Neptune,*
> Se vendoit cherement à la pauvre commune.

Bien du sang avait coulé pour venger la majesté de Henri II et l'outrage fait à la gabelle. Témoin de ces cruautés et de ces avanies, un jeune homme qui devait être bientôt con-

seiller au parlement de Guyenne, et, ce qui est plus glorieux, l'ami de Montaigne, Étienne de La Boëtie, nourri de fortes études, fervent admirateur de Rome et de la Grèce, républicain de cœur et d'imagination, écrivit pour épancher ses patriotiques douleurs ce discours de la *Servitude volontaire* dans lequel on croirait lire, suivant la belle expression de M. Villemain, un manuscrit antique trouvé dans les ruines de Rome sous la statue brisée du plus jeune des Gracques : c'est bien, en effet, l'éloquence d'un tribun, honnête homme et de race patricienne, qui s'indigne sincèrement de l'oppression et de l'avilissement du peuple. Cette chaleureuse invective, qui rappelle aussi les débuts de J. J. Rousseau par le vrai dans la passion et le chimérique dans les idées, revendique une liberté impossible en haine des abus d'une intolérable tyrannie; elle échauffe, elle ennoblit le cœur, sans éclairer l'esprit. Du moins on peut, à défaut de règles précises et de solides arguments, en tirer de généreux sentiments et d'admirables pages : c'est bien quelque chose.

Quoique le discours de la *Servitude volontaire* ne soit pas, malgré l'assertion de Montaigne, « l'œuvre d'un garçon de seize ans, » et que La Boëtie ne l'ait pas composé « à titre d'essai et par manière d'exercitation seulement, » il est vrai de dire que la jeunesse de l'auteur se trahit par une confiance naïve en des moyens impraticables, par le ton absolu et tranchant, par les illusions d'une âme candide. On voit clairement que le tribun novice vient à peine de quitter les bancs de l'école. L'idée de liberté s'est tellement emparée de son esprit, qu'elle ne laisse aucune place au besoin d'autorité; il semble, à l'entendre, que l'homme puisse se passer d'être gouverné, et qu'il n'ait qu'à vouloir pour se retrouver, comme par enchantement, heureux et libre. Il a raison d'affirmer qu'il n'est pas né pour être opprimé, et la manière dont il le prouve atteste dans cette âme pieuse la force précoce de l'intelligence : « Certes, s'il y a rien de clair et d'apparent en la nature, et en quoy il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est cela que nature,

le ministre de Dieu et la gouvernante des hommes, nous a tous faits de mesme forme, et, comme il semble, à mesme moule, afin de nous entrecognoistre tous pour compaignons, ou plus tost frères. Et si, faisant les partages des présens qu'elle nous donnoit, elle a fait quelques avantages de son bien, soit au corps ou à l'esprit, aux uns plus qu'aux autres, si n'a elle pourtant entendu nous mettre en ce monde comme dans un champ clos, et n'a pas envoyé icy bas les plus forts et plus advisez, comme des brigands armez dans une forest, pour y gourmander les plus foibles. Mais plus tost faut il croire que, faisant ainsi aux uns les parts plus grandes, et aux autres plus petites, elle vouloit faire place à la fraternelle affection, à fin qu'elle eust où s'employer, ayans les uns puissance de donner ayde, et les autres besoing d'en recevoir. Puis doncques que ceste bonne mère nous a donné à tous toute la terre pour demeure, nous a tous logez aucunement en une mesme maison, nous a tous figurez en mesme paste, à fin que chascun se peust mirer et quasi recognoistre l'un dans l'autre; si elle nous a à tous en commun donné ce grand present de la voix et de la parole, pour nous accointer et fraterniser d'avantage, et faire par la commune et mutuelle declaration de nos pensées une communion de nos volontez; et si elle a tasché par tous moyens de serrer et estreindre plus fort le nœud de nostre alliance et société; si elle a monstré en toutes choses qu'elle ne vouloit tant nous faire tous unis, que tous uns; il ne faut pas faire doubte que nous ne soyons tous naturellement libres, puis que nous sommes tous compaignons; et ne peut tomber en l'entendement de personne, que nature ait mis aucun en servitude, nous ayant tous mis en compaignie. » Rien de plus juste que ces considérations; mais devant le mal qui s'est accompli par la perversité des chefs et par la faiblesse des sujets, n'est-ce pas une recette puérile que de dire qu'il suffit de se croiser les bras pour renverser la tyrannie : « Il n'est pas besoing de la combattre, il n'est pas besoing de s'en défendre; il ne faut pas luy rien oster, mais ne luy donner rien..... S'il coustoit quelque

chose au peuple de recouvrer sa liberté, je ne l'en presserois point..... Pour avoir sa liberté, il ne luy faut que la désirer. » Aussi La Boëtie s'étonne-t-il qu'on ne s'avise pas d'un moyen si simple, et il ne trouve pas de mot pour qualifier l'aberration mentale de ceux qui ne s'en servent point: « Quel monstre de vice est cecy, qui ne merite pas encores le tiltre de couardise, qui ne trouve de nom assez vilain, que nature desavoue avoir fait et la langue refuse de le nommer? »

De l'idée parfaitement juste que la tyrannie vit seulement de forces empruntées, et de cette conception naïve qu'elle pourrait disparaître par un changement à vue, La Boëtie a tiré une des plus belles inspirations oratoires qu'on puisse rencontrer dans l'histoire de l'éloquence : « Celuy qui vous maistrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infiny de nos villes, sinon qu'il a plus que vous tous, c'est l'avantage que vous luy faites pour vous destruire. D'où a il prins tant d'yeux d'où vous espie il, si vous ne les luy donnez? Comment a il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous? Les pieds dont il foule vos citez, d'où les a il, s'ils ne sont des vostres? Comme a il aucun pouvoir sur vous, que par vous autres mesmes? Comment vous oseroit il courir sus, s'il n'avoit intelligence avec vous? Que vous pourroit il faire, si vous n'estiez receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traistres de vous mesmes? Vous semez vos fruicts, à fin qu'il en face le degast; vous meublez, remplissez vos maisons, pour fournir à ses voleries; vous nourrissez vos filles, à fin qu'il ait de quoy saouler sa luxure; vous nourrissez vos enfants à fin qu'il les meine, pour le mieux qu'il face, en ses guerres, qu'il les meine à la boucherie, qu'il les face les ministres de ses convoitises, les executeurs de ses vengences; vous rompez à la peine vos personnes, à fin qu'il se puisse mignarder en ses delices, et se veautrer dans les sales et vilains plaisirs; vous vous affoiblissez, à fin de le faire plus fort et roide à

vous tenir plus courte la bride! Et, de tant d'indignitez que les bestes mesmes ou ne sentiroient point ou n'endureroient point, vous pouvez vous en delivrer, si vous essayez non pas de vous en delivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez resolus de ne servir plus, et vous voylà libres. Je ne veux pas que vous le poulsiez ny le bransliez; mais seulement ne le soustenez plus : vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a desrobbé la base, de son poids mesme fondre en bas et se rompre. »

La Boëtie est encore bien inspiré et il trace une peinture pleine de vérité, lorsqu'il cherche à ramener au bien les complices de la tyrannie par l'image de la vie qu'ils mènent ou plutôt du supplice qu'ils s'infligent: « Il ne faut pas seulement qu'ils facent ce que dit le tyran, mais qu'ils pensent ce qu'il veut, et souvent, pour luy satisfaire, qu'ils previennent encores ses pensées. Ce n'est pas tout à eux de luy obeïr, il faut encore luy complaire; il faut qu'ils se rompent, qu'ils se tormentent, qu'ils se tuent à travailler en ses affaires, et puis qu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils laissent leur goust pour le sien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils despouillent leur naturel. Il faut qu'ils prennent garde à ses paroles, à sa voix, à ses signes, à ses yeux; qu'ils n'aient ni yeux, ni pieds, ni mains, que tout ne soit au guet pour espier ses volontés et pour descouvrir ses pensées. Cela est ce vivre heureusement? cela s'appelle il vivre? est il au monde rien si insupportable que cela, je ne dis pas à un homme bien nay, mais seulement à un qui ait le sens commun, ou, sans plus, la face d'un homme? Quelle condition est plus miserable que de vivre ainsy qu'on n'ait rien à soy, tenant d'autruy son ayse, sa liberté, son corps et sa vie? »

La Boëtie ne s'est pas contenté d'exprimer avec une candeur éloquente les sentiments de liberté que lui inspiraient et sa nature généreuse et l'étude des modèles antiques, il essaya aussi de faire passer dans notre langue quelques traités de morale soit de Xénophon, soit de Plutarque, et en cela il était guidé par la pensée qui soutint le courage

et qui anima le génie d'un écrivain qui a su être original en reproduisant les anciens, et dont les copies sont au rang des modèles, Jacques Amyot, que le travail, la science et le talent firent passer de la misère à l'opulence et de la domesticité à l'épiscopat. Cet homme, qui n'avait pu être écolier qu'en servant des écoliers, devint précepteur d'un roi, diplomate et prélat; son nom fut partout célébré, et ses livres furent le charme et l'aliment des meilleurs esprits de son siècle, Montaigne et Henri IV. Amyot, en traduisant Plutarque, avait une double intention : il voulut non-seulement concourir avec Ronsard et son école au perfectionnement de la langue française, qui devait tirer de sa lutte corps à corps soutenue contre le grec une vigueur nouvelle, plus de souplesse et d'éclat, mais il y ajoutait l'ambition de donner à ses contemporains des leçons de sagesse et de courage par le récit des actions vertueuses des anciens et par les préceptes de leur philosophie. Ses préfaces font foi de ce dessein : il y dit en parlant de l'histoire : « Elle a bien sa manière de chastier les meschants par la note d'infamie perpétuelle dont elle marque leur mémoire, qui est un grand moyen de retirer des vices ceux qui autrement auraient mauvaise et lasche volonté, comme aussy est-ce un bien vif et poignant aiguillon aux hommes de gentil cueur et de nature généreuse, pour les inciter à entreprendre toutes hautes et grandes choses, que la louange et la gloire immortelle dont elle remunère les bien faisans. » Ainsi Amyot n'est pas un translateur indifférent : il philosophe par l'entremise de Plutarque, au profit de son siècle, il moralise personnellement sous le couvert d'autrui. Tout théologien qu'il est, il sait rendre justice à la sagesse profane : « Tels livres, dit-il, dans une épître au roi, d'autant qu'ils sont ornez de beau langage, enrichis d'exemples tirez de toute l'antiquité, et tissuz de l'ingénieuse invention d'hommes sçavans qui ont visé à plaire ensemble et à profiter, entrent quelquesfois avec plus de plaisirs ès oreilles délicates que ne fait pas la saincte Escriture, qui pour sa simplicité, sans aucun ornement de langage, semble com-

mander plustot impérieusement, que de suader gratieusement. »

Si on conservait, après cela, quelque doute sur l'intention morale d'Amyot dans le choix des textes qu'il a traduits, le passage qu'on va lire achèverait de le dissiper : « Les vieux et les jeunes y ont une infinité d'avertissemens si notables et certains, que le plus sourd du monde lisant ou oyant un tel maistre, est contraint de baisser le front, et donner gloire à la vérité se faisant si bien ouyr en la bouche d'un pauvre payen. On void comme il tient en bride la prospérité, comme il redresse l'adversité, de quelle adresse il retranche les aisles à l'orgueil, à l'ambition, à l'amour des choses corruptibles; et au contraire, de quelle véhémence il enflamme les lecteurs à la détestation du vice, à l'amour de vertu, et comme il les esleve hors de ceste vie terrienne. Considerez un peu comme il esmeut les affections, et vous ramentevez à vous-mesme combien de fois les discours de ce sage philosophe vous ont irritez contre les meschantes personnes qu'il eschaffaude, ont amolli vostre cueur, le fleschissant à crainte, amour et compassion. » Sans doute Amyot, aidé de l'antique sagesse à laquelle il donnait cours, grâce au naturel et à l'élégance de son incomparable langage, n'a pas réussi à humaniser les mœurs de son siècle, et il a surtout échoué auprès de son principal élève Charles IX, auquel cependant il avait pris soin de dire : « Il n'appartient pas à un qui fourvoie, de redresser : qui ne void goute, de guider : qui ne sçait rien, d'enseigner : et qui ne veut obeyr à la raison, de commander; » mais son dessein de moraliser n'en est pas moins évident, ni moins louable; et d'ailleurs il a encore fait à Plutarque de nombreux disciples, ses lecteurs assidus, qui, dans les conseils publics, dans les parlements, dans les camps même, ont contribué à faire prévaloir, au terme d'une lutte sanglante, les principes de la modération et de la justice. Son œuvre n'a donc point été stérile, et il faut ajouter à sa gloire, que, parmi les écrivains, il a nourri et fécondé le plus habile et le plus influent, Michel de Montaigne, qui a

dit de lui : « Je donne la palme à Jacques Amyot sur tous les escrivains de son temps pour la naïveté et pureté de langage. »

Montaigne n'eut aucune des passions de ses contemporains; il prit personnellement ses précautions contre elles, et il essaya de les amortir en montrant qu'elles étaient voisines de la démence. Comme elles étaient dogmatiques et qu'elles prenaient leur point d'appui sur des affirmations contradictoires, il opposa le doute à cette confiance présomptueuse qui poussait des concitoyens et des frères à s'entr'égorger. Son tort le plus grave est d'acheminer les âmes à la paix par l'indifférence, de ne pas laisser de règle au bien, de ressort à l'amour de la vérité, et de ne prendre ses sûretés que du côté du fanatisme. Il est vrai que, sous diverses formes, le fanatisme était la principale cause des malheurs de son temps; et encore la croyance qui s'exaltait chez les simples jusqu'au fanatisme ne lui paraissait-elle qu'un prétexte pour l'ambition des chefs : « La justice, disait-il, qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement et couverture : elle y est bien alléguée, mais elle n'y est ny receue, ny logée, ny espousée : elle y est comme en la bouche de l'advocat, non comme dans le cœur et affection de la partie. Dieu doibt son secours extraordinaire à la foy et à la religion, non pas à nos passions; les hommes y sont conducteurs et s'y servent de la religion; ce debvroit estre tout le contraire. » Il disait encore : « Confessons la vérité : qui trieroit de l'armée, même légitime, ceulx qui y marchent par le seul zèle d'une affection religieuse, et encore ceulx qui regardent seulement la protection des loix de leur païs, ou service du prince, il n'en sçauroit bastir une compaignie de gents d'armes complette. » Nous le trouvons encore plus explicite dans le passage suivant : « Je veois cela évidemment, que nous ne prestons volontiers à la dévotion que les offices qui flattent nos passions : il n'est point d'hostilité excellente comme la chrestienne : notre zèle faict merveilles quand il va secondant nostre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la détrac-

tion, la rebellion ; à contrepois, vers la bonté, la benignité, la tempérance, si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ny de pied, ny d'aile. Nostre religion est faicte pour extirper les vices; elle les couvre, les nourrit, les incite. »

Pour dérouter de pareils ennemis, Montaigne ne trouve rien de mieux que de faire le procès à la raison humaine capable de tels égarements : « Le moyen que je prends pour rabbattre cette frénésie et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté; leur faire sentir l'inanité, la vanité et dénéantise de l'homme; leur arracher des poings les chestives armes de leur raison; leur faire baisser la teste et mordre la terre soubs l'autorité et révérence de la majesté divine. » Montaigne s'acquitte de cette besogne avec une verve tellement impitoyable, qu'il fait de l'homme un objet de risée et de pitié, même pour les animaux; rien ne subsiste de cette raison naguère si fière d'elle-même, si assurée de ses principes; en effet, il a passé en revue tous les princes de la pensée, et après les avoir comme broyés les uns contre les autres, il s'est écrié : « Fiez-vous à vostre philosophie; vantez-vous d'avoir trouvé la febve au gasteau, à veoir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques! » Mais Montaigne ne voit pas qu'il a trop bien réussi, et que si la raison humaine est aussi débile et impuissante qu'il la fait, elle n'a plus même de titre à reconnaître sa faiblesse, ni de lumière pour discerner à qui elle doit se soumettre. On voit par là combien ce jeu d'esprit est périlleux: et, de plus, cette déroute de la raison humaine, n'est-ce pas la raison d'un homme qui vient de l'accomplir? D'où lui est venue cette force à prouver sa faiblesse? ne se dément-elle pas en s'accusant? La thèse n'est-elle pas réfutée par la manière dont elle est soutenue? Quel abus et quelle contradiction, de triompher de l'esprit humain avec les armes qu'il fournit! Ainsi, la force de Montaigne démontre la faiblesse de son système, et la vigueur de ses attaques prouve que ses coups portent à faux.

Quoi qu'il en soit des accusations, il y a de bien belles pages dans ce réquisitoire. Montaigne s'élève, par instants, à la haute éloquence. N'a-t-il pas le souffle, la véhémence, la noblesse de l'orateur, lorsqu'il apostrophe ainsi sa partie adverse : « Qui luy a persuadé que ce bransle admirable de la voulte céleste, la lumière éternelle de ces flambeaux roulants si fièrement sur sa teste, les mouvements espouvantables de ceste mer infinie, soient establis et se continuent tant de siècles pour sa commodité et pour son service? Est-il possible de rien imaginer si ridicule, que ceste misérable et chestive créature, qui n'est pas seulement maistresse de soy, exposée aux offenses de toutes choses, se die maistresse et empérière de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de connoistre la moindre partie, tant s'en fault de la commander? Et ce privilége qu'il s'attribue d'estre seul en ce grand bastiment qui ayt la suffisance d'en recognoistre la beauté et les pièces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte, et tenir compte de la recepte et mise du monde; qui luy a scellé ce privilége? qu'il nous monstre lettres de ceste belle et grande charge : ont-elles esté octroyées en faveur des saiges seulement? Elles ne touchent guères de gens : les fols et les meschants sont-ils dignes de faveur si extraordinaire, et, estants la pire pièce du monde, d'estre préférés à tout le reste? » Qui n'admirerait ce mélange de grandeur et de familiarité, cette souplesse et cette vigueur de langage? Mais Montaigne ne se contente pas d'enlever à l'homme la royauté de la terre; il lui signifie que cette délégation divine, fût-elle réelle, serait peu de chose, car qu'est-ce que la terre en regard de l'univers? « Quoi! Dieu nous a-t-il mis en main les clefs et les derniers ressorts de sa puissance? s'est-il obligé à n'oultrepasser les bornes de nostre science? Mets le cas, ô homme, que tu ayes peu remarquer icy quelques traces de ses effects, penses-tu qu'il y ait employé tout ce qu'il a peu, et qu'il ayt mis toutes ses formes et toutes ses idées en cest ouvraige? Tu ne veoies que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé, au moins si tu la veoies; sa divinité a une

jurisdiction infinie au delà ; ceste pièce n'est rien au prix du tout : c'est une loy municipale que tu allègues, tu ne sçais pas quelle est l'universelle. » Dans ce dernier passage, la portée du penseur va très-loin et le mérite de l'écrivain est au niveau de l'idée.

Bien que Montaigne dise au début de son ouvrage : « Ceci est un livre de bonne foy, » il est évident qu'il garde, comme dit Pascal, une pensée de derrière ; il ne livre pas directement son dernier mot, qui serait la réponse à sa devise interrogative, *que sais-je ?* Les vues si variées de son esprit qu'il dissémine sans conclure, et pour troubler par l'indécision la terrible assurance des forcenés qui l'entourent, ont leur centre dans une idée secrète et réservée. Son scepticisme, s'il était absolu, ne laisserait à son intelligence ni cette netteté, ni cette fécondité, ni cette sérénité. Voici sans doute le point fixe autour duquel se joue avec tant d'aisance la pensée de Montaigne : « De toutes les opinions humaines et anciennes touchant la religion, celle-là me semble avoir eu plus de vraysemblance et plus d'excuse, qui recognoissoit Dieu comme une puissance incompréhensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, recevant et prenant en bonne part l'honneur et la révérence que les humains luy rendoient, soubs quelque visage, sous quelque nom et en quelque manière que ce feust. Ce zèle universellement a esté veu du ciel de bon œil. » Sur ce fond de déisme indéterminé, Montaigne s'est bâti une philosophie selon son humeur, dissertant comme Pyrrhon, par goût et par prudence, pour prendre ses aises et ses avantages, sans donner de gage ni de prise à autrui, vivant à la manière d'Aristippe, par tempérament. Au reste, il nous a donné de main d'ouvrier l'image de sa sagesse d'épicurien et de sa vertu de sybarite ; et comme il s'est peint lui-même, il ne nous laisse d'autre soin que de le citer : « La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouissance constante ; son estat est, comme des choses au dessus de la lune, tousjours serein : c'est *baroco* et *baralipton* qui

rendent leurs supposts ainsi crottez et enfumez; ce n'est pas elle : ils ne la cognoissent que par ouyr dire. Comment? elle faict estat de sereiner les tempestes de l'ame et d'apprendre la faim et les fiebvres à rire, non par quelques epicycles imaginaires, mais par raisons naturelles et palpables : elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dict l'eschole, plantée à la teste d'un mont coupé, rabotteux et inaccessible : ceulx qui l'ont approchée la tiennent, au rebours, logée dans une belle plaine fertile et fleurissante, d'où elle veoit bien sous soy toutes choses; mais si peult-on y arriver, qui en sçait l'addresse, par des routes ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes, plaisamment, et d'une pente facile et polie, comme est celle des voultes célestes. Pour n'avoir hanté ceste vertu supreme, belle, triumphante, amoureuse, délicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irréconciliable d'aigreur, de desplaisir, de craincte et de contraincte, ayant pour guide Nature, Fortune et Volupté pour compaignes, ils sont allez, selon leur foiblesse, feindre ceste sotte imaige triste, querelleuse, despite, menaceuse, mineuse, et la placer sur un rochier à l'escart, emmy des ronces; fantosme à estonner les gents. »

On voit assez qu'en morale Montaigne n'est ni un maître sévère ni un guide sûr. S'il n'effarouche point, il peut égarer et corrompre. Les solitaires de Port-Royal l'ont bien compris, et c'est pour cela qu'ils lui ont fait rude guerre. Ce n'est pas de ce côté non plus que nous lui demanderons des leçons. Mais comme écrivain, comme peintre par la parole, on ne saurait trop étudier ses procédés. Bien qu'il se dise prime-sautier nonchalant et capricieux pour le langage, il y apporte un soin, une curiosité, un art dont nous avons le témoignage dans les jugements qu'il porte sur le style des grands écrivains, et dans ses observations sur l'emploi des mots et leurs rapports avec la pensée. Ces passages veulent être recueillis et médités. Il dédaigne « les menues pointes et allusions verbales » des beaux esprits de l'Italie et de leurs imitateurs : ce qu'il admire, c'est le génie

de Lucrèce, de Virgile et d'Horace : « Leur langage, dit-il, est tout plein et gros d'une vigueur naturelle et constante. Ce n'est pas une éloquence molle et seulement sans offense : elle est nerveuse et solide, qui ne plaist pas tant, comme elle remplit et ravit, et ravit les plus forts esprits. Quand je veois ces braves formes de s'expliquer si vifves, si profondes, je ne dis pas que c'est bien dire, je dis que c'est bien penser. C'est la gaillardise de l'imagination qui eslève et enfle les paroles. » Il comprend mieux que personne et il fait comprendre par son exemple tout ce que la force des grandes intelligences ajoute à la richesse des langues : « Le maniement et employte des beaux esprits donne prix à la langue ; non pas l'innovant, tant, comme la remplissant de plus vigoureux et divers services, l'estirant et ployant : ils n'y apportent point de mots, mais ils enrichissent les leurs, appesantissent et enfoncent leur signification et leur usage, luy apprenant des mouvements inaccoutumés, mais prudemment et ingénieusement. » C'est bien de Montaigne qu'on peut dire que la vigueur de sa pensée enfonce la signification des mots, et que son imagination élève et enfle les paroles. Quelle attention il avait portée aux débats que soulevait alors l'avancement et l'*illustration* de la langue française, et avec quelle sagacité il avait saisi les difficultés du problème et les conditions du succès, on le voit clairement dans les lignes qui suivent : « En nostre langage, je trouve assez d'estoffe, mais un peu faulte de façon : car il n'est rien qu'on ne feist du jargon de nos chasses et de nostre guerre, qui est un généreux terrein à emprunter, et les formes de parler, comme les herbes, s'amendent et fortifient en les transplantant. Je le treuve suffisamment abondant, mais non pas maniant et vigoreux suffisamment ; il succombe ordinairement à une puissante conception : si vous allez tendu, vous sentez souvent qu'il languit et fleschit, et qu'à son default le latin se présente au secours, et le grec à d'aultres. » Ce latin et ce grec ont joué de mauvais tours à Ronsard, à Baïf, et plus encore à de moins habiles ; mais c'est qu'ils ne savaient pas toujours s'en

servir « prudemment et ingénieusement. » Appelons encore l'autorité de Montaigne à notre aide pour confirmer un axiome de linguistique trop souvent méconnu : « Ceulx qui veulent combattre l'usage par la grammaire se mocquent. »

Puisque nous rassemblons les plus distingués parmi les rares esprits qui ont su garder de la modération au milieu de la tourmente du seizième siècle, nous devons donner place au judicieux Etienne Pasquier qui prouvait son amour pour la France par le soin qu'il mettait à débrouiller les origines de notre histoire. Ses *Recherches* sont l'œuvre patiente d'un érudit et d'un bon citoyen ; ses *Lettres*, encore curieuses à consulter et agréables à lire, apportent sur les faits et les hommes du temps où il a vécu la déposition d'un témoin loyal et clairvoyant. Catholique sincère et même fervent, il se garda bien de s'enrôler dans la Ligue, et, dès 1564, il avait pris parti contre les jésuites auxquels l'université de Paris fermait ses rangs. Son plaidoyer, qui le rendit célèbre, est un réquisitoire qui a été un arsenal pour ceux qui ont eu plus tard à débattre la même cause. Pasquier est un orateur disert, un écrivain négligé, mais naturel et quelquefois piquant. C'est un honnête homme qui n'a rien à se reprocher dans la fermentation des esprits, et qui a voulu les calmer et les fortifier par une nourriture saine. Nous devons aussi lui savoir gré d'avoir, de concert avec le président Claude Fauchet, protesté contre le dédain dont les novateurs accablaient les écrivains des siècles précédents, et tiré de l'oubli quelques noms dignes d'être répétés, et de précieux manuscrits. En effet, il n'a pas tenu à l'école de Ronsard et à l'esprit de la renaissance que le moyen âge tout entier ne fût proscrit sous prétexte de barbarie. Comme contraste à la modération de Pasquier et à son respect pour les âges antérieurs, nous pouvons, en passant, signaler Henri Estienne, savant atrabilaire, et le plus spirituellement hargneux des philologues, qui jeta en pleine guerre civile un nouveau brandon de discorde, l'*Apologie pour Hérodote*, pamphlet en trois volumes, qui enrichissait le vocabulaire

injurieux et la chronique scandaleuse pour alimenter la polémique irritante. Au reste, tout sectaire violent qu'il ait été, Henri Estienne n'en est pas moins un savant du premier ordre et un lexicographe vraiment prodigieux. En outre, les philologues qui aiment l'érudition assaisonnée d'esprit lisent encore avec fruit son traité de la *Précellence du langage français* et les *Dialogues du français italianisé*. On fait bien de les réimprimer, pour l'honneur de la langue du seizième siècle et l'amendement de la nôtre.

On nomme volontiers, parmi les sages du seizième siècle et les grands esprits, Jean Bodin et Charron, l'un pour son traité de la *République*, l'autre pour son livre de la *Sagesse* : ce qui a laissé croire que le premier était un républicain et le second un sage. Il y a bien à rabattre des deux côtés, et si au lieu de se fier à l'enseigne on pénètre à l'intérieur de l'œuvre du publiciste et du philosophe, il se trouve d'abord que Bodin, après avoir décrit les différentes formes de gouvernement, se prononce pour la monarchie, sans autre tempérament que le vote des impôts; que s'il croit à l'influence des climats, il croit bien davantage à celle des astres; qu'il commente ou combat Aristote imparfaitement compris, et qu'il n'est, dans le vrai sens des mots, ni un penseur, ni un écrivain. Quant à Charron, il a bien gagné quelque chose pour le style au voisinage de Montaigne, il rencontre quelques expressions fortes et pittoresques, mais son allure est compassée, et il n'a pas, ce qui ne peut s'imiter, la grâce et la vivacité. Charron, venant à la suite de Montaigne et se portant son héritier, dénature la succession. Ce scepticisme, qui n'était pour le maître qu'un expédient, et une arme légère et acérée contre le dogmatisme, devient avec l'élève un système rigoureux et pesamment affirmatif, qui ne supporte pas la discussion qu'il provoque.

Si nous voulons trouver un sage, un esprit supérieur, un véritable homme de bien, c'est La Noue qu'il nous faut aborder. La Noue est la probité même, et elle était si manifeste en sa personne et dans ses écrits que ses adversaires mêmes

n'ont pas osé la contester. C'est, de tous les hommes de ce temps, celui qui était le mieux doué pour devenir un arbitre, tant il aimait et tant il savait discerner le juste. Ses *Discours politiques et militaires*, composés dans les loisirs d'un emprisonnement qui dura cinq années, expriment dans un langage nerveux, précis et coloré, les méditations d'un noble esprit attristé, mais non désespéré, qui connaît la profondeur du mal et qui en sait le remède. Malheureusement un des ingrédients de ce remède est la cure de ceux qui crient le plus haut à la maladie : « Médecin, nous dit-il, qui juges ton prochain estre malade, et au lieu de le guérir, tu veux qu'on l'assommes, considère toy un petit, et tu verras que c'est toy-mesme qui as abondance de maladies et très dangereuses : penses donc trois fois premier que dire à autruy: Tu es un hérétique. Et à la vérité c'est un mot qui est aujourd'huy fort commun en la bouche de plusieurs, et s'en trouve que si on leur avoit osté l'usage de ceste parole, les patenostres de la ceinture et la haine de leurs cœurs, ils seroient aussi estonnez qu'un avaricieux qui a perdu sa bourse. » On le voit, La Noue pense comme Lhôpital, et il ne dit pas moins bien. Comme lui, il montre les principaux coupables où ils sont, et il les désigne ainsi, sans ménagement : « Gens de palais qui sous couverture d'une saincte justice font une rapine inexprimable ; gouverneurs de villes, de châteaux et provinces qui chargent le peuple pour remplir leurs coffres et entretenir leurs pompes, au lieu de faire reluire en telles administrations les vertus qui sont en eux au soulagement de plusieurs et à l'honneur du maistre ; gens de guerre qui traitent leur propre patrie en pays ennemi ; gentilshommes qui imaginent que les marques de noblesse soyent de se faire redouter, de battre et prendre d'audace sur leurs sujets tout ce qui leur est commode, comme s'ils estoyent esclaves ; grosses citez qui ne font bruit que de leurs priviléges et jettent sur le pauvre peuple champestre toutes les charges et les misères. » Ce dérèglement général, cet oubli du devoir dans tous les rangs inquiète le pieux moraliste, qui ne voit de salut pour l'hu-

manité que dans la stricte observation de la seule des constitutions qui soit à jamais obligatoire, constitution toujours violée, et cependant impérissable, dont les dix articles ont été promulgués sur le Sinaï. La Noue demande que l'homme obéisse à Dieu, et il croit que Dieu n'autorise pas « ces guerres pour la religion qui ont fait oublier la religion. » A ses yeux, les vraies colonnes de l'État sont la justice, la prudence, la force et la tempérance, avec la piété pour base et fondement : « de sorte, ajoute-t-il, que si elles ne sont affermies par ceste très digne vertu, elles branlent, estant nécessaire de commencer l'œuvre par un tel principe. »

Si La Noue, tout homme de guerre qu'il est de profession, ne veut pas la guerre à tout propos, il est bien loin aussi de ceux qui acceptent la paix à tout prix : « Il ne faut pas, dit-il, après avoir blâmé ceux qui ne rêvent que bataille, ressembler à une autre manière de gens qui indifféremment trouvoient toutes paix bonnes, et toutes guerres mauvaises : et quand on les assuroit de les laisser en patience manger les choux de leur jardin et serrer leurs gerbes, ils couloient aisément l'un l'autre temps; dussent-ils encore aux quatre festes annuelles recevoir quelque demi-douzaine de coups de baston. Ils avoient, à mon avis, empacqueté et caché leur honneur et leur conscience au fond d'un coffre. Le bon citoyen doit avoir zèle aux choses publiques, et regarder plus loin qu'à vivoter en ses servitudes honteuses. » Mais s'il n'est pas loisible à un homme de cœur de toujours garder la paix, il ne doit cependant se décider à prendre les armes que contraint par la nécessité : « car la guerre est un remède très violent et extraordinaire, le quel, en guérissant une plaie, en refait d'autres. Pour cette occasion n'en doit-on user qu'extraordinairement : au contraire doit-on toujours désirer la paix. » La rectitude de l'esprit paraît dans ces considérations si justes et si humaines; mais voici un conseil qui ne peut venir que de l'équité d'une âme profondément religieuse : « Certes, un chacun doit se mettre devant les yeux, quand il voit le

royaume embrasé de guerres, l'ire et le courroux de Dieu, et plutôt à l'encontre de soi que contre ses ennemis : car les uns disent, ce sont les huguenots qui par leurs hérésies excitent ses vengeances sur eux : les autres repliquent, ce sont les catholiques qui par leur idolatrie les attirent; et en tel discours nul ne s'accuse. » En effet, chacun dit aux autres : « C'est vous qui troublez Israël, » et personne ne songe à se mettre en cause, ni à rechercher avec détachement d'où vient ce châtiment, ou pour parler comme Pasquier, « le jugement de Dieu qui court sur la France. » Mais comment éclairer ces présomptueux esprits qui se croient infaillibles, et ramener ces consciences qui s'estiment pures de toute faute en cédant à toutes leurs passions?

Comme les noms se rapprochent par voie de contraste et d'analogie, celui de Blaise de Montluc arrive naturellement ici à côté du nom de La Noue, l'un le plus impitoyable des chefs catholiques, l'autre le plus humain des chefs protestants, tous deux également intrépides, tous deux habiles à bien dire. Dans le récit de ses campagnes auquel il a donné, après César, le nom de *Commentaires*, Montluc est incomparable pour la description des batailles et pour les harangues militaires. Sa plume est d'acier, comme son épée, comme son âme. Personne n'a tué les ennemis de Dieu plus vertueusement : son seul regret est de ne pas en avoir tué davantage : « Quant aux huguenots, dit-il, je leur ai fait beaucoup de mal, et si n'en ay-je pas fait assez, ni tant que j'eusse voulu. » Il faut voir dans Montluc le tableau de la bataille de Ver pour prendre une juste idée du soldat et de l'écrivain, de ce courage que rien n'ébranle, de ce style qui ne bronche jamais. Henri IV appelait ce livre la Bible des capitaines, et, en effet, nulle part ils n'apprendront mieux l'art de réveiller et de soutenir le courage d'une armée et de poursuivre à outrance ses ennemis. Blaise de Montluc montre, par son exemple, combien la supériorité de l'esprit est indépendante de l'étude des lettres, et à quel point, le fanatisme aidant, le cœur d'un homme peut devenir farouche sans cesser d'être loyal.

CHAPITRE V.

Les prédicateurs de la Ligue. — Les pamphlétaires. — La Satyre Ménippée. — Ses auteurs. — Son importance littéraire et politique. — Satire morale. — Mathurin Régnier. — Fin du seizième siècle.

Aucune sagesse humaine n'était sans doute capable de prévenir au seizième siècle le choc des partis ; la gravité des intérêts en balance et la vivacité des passions religieuses devaient mettre aux prises ces générations de mœurs rudes encore, pour qui la guerre était comme un besoin et presque une fête. On compte jusqu'à huit prises d'armes, suivies de guerres plus ou moins longues, séparées seulement par des trêves toujours inquiètes, dans une période de trente années. Il faut y ajouter l'épisode de la Saint-Barthélemy, boucherie plus meurtrière que la plus sanglante des batailles. La raison ne put se faire jour que lorsque la lutte eût convaincu d'impuissance les prétentions extrêmes, et qu'aucun des partis n'ayant réussi à exterminer le parti contraire, il fallut enfin transiger. Les calvinistes, qui n'avaient ni voulu abandonner ni pu imposer leur foi, gagnèrent à cette transaction pour eux-mêmes et pour tout le monde la liberté de conscience que ni Rome ni Genève n'auraient proclamée, et que la raison d'État fit seule prévaloir. L'intolérance est si naturelle à l'homme, que non-seulement les croyances se combattent à outrance, mais que le scepticisme même et l'indifférence ne laissent pas la foi se produire librement. Dieu a livré le monde aux disputes de l'homme, et les passions de l'homme se disputent volontiers les armes à la main. Nous ne voulons pas que les autres pensent autrement que nous-mêmes, et toutefois, parmi les hommes qui se donnent la peine de penser, combien peu se trouvent d'accord entre eux ! Il semble donc que la diversité des opinions et des croyances est la condition même de la vie des intelligences, et que

l'ordre qu'on recherche par l'unité absolue et par une complète assimilation soit contraire aux vues de la Providence. Comme l'harmonie dans la nature résulte du jeu régulier de forces opposées, ainsi l'ordre des sociétés doit naître de l'action simultanée de forces contraires que la prudence humaine est chargée de tenir en équilibre. Lorsqu'elle manque à sa tâche, les peuples en sont punis par l'anarchie ou par la servitude.

Nos guerres civiles vérifient bien cette loi de l'histoire. Elles contiennent un autre enseignement qu'il importe de recueillir : c'est l'impuissance de tous les crimes tentés comme mesures de salut. Il semble que sur toutes les routes qui conduisent aux abîmes, Dieu ait placé devant ceux qui s'y sont engagés la nécessité du crime, comme un avertissement. Que signifie cette nécessité? ne crie-t-elle pas d'une voix assez haute pour arriver jusqu'à la conscience des gens de bien égarés : « Rebroussez chemin: au delà de cet obstacle il y a un précipice où vous tomberez après avoir perdu l'honneur. » Ainsi Charles IX, conduit par sa mauvaise politique, rencontre la nécessité d'un massacre; il passe outre : il n'en est pas moins perdu et il est déshonoré ; Henri de Guise qui marchait à l'usurpation, rencontre la nécessité de la révolte et du régicide; il accepte la révolte et recule devant le régicide : il se perd sans se déshonorer; Henri III qui fait mal son métier de roi, rencontre la nécessité du meurtre et du guet-apens; il passe outre : il est perdu et déshonoré; la Ligue attente aux droits de l'État, sous prétexte de religion; elle rencontre la nécessité de frapper l'État dans la royauté et dans la magistrature : elle n'hésite pas, mais elle se perd, et laisse un souvenir qui serait complétement odieux si on n'y avait pas mêlé le ridicule.

Avant d'arriver à la *Satyre Ménippée* qui lui infligea ce dernier châtiment, à cet incomparable pamphlet qui est un monument vraiment littéraire, il faut dire quelques mots des discours et des libelles qui fomentèrent la sédition, et des répliques qui leur furent opposées avant celle qui les

fit taire, et qui résume sous une forme durable tout ce que le bon sens avait employé, mais en vain, de raisons solides et d'idées saines pendant la lutte. Tout avait été dit, et rien de sensé n'avait pu prévaloir contre les emportements de la passion. La Ligue, que Henri III avait amortie par une manœuvre indigne de son rang, en devenant chef de parti, de roi qu'il aurait dû être, s'était ranimée avec plus de violence en 1584 après la mort du plus jeune des Valois. Comme Henri III n'avait point d'héritier direct, l'accès du trône était ouvert au roi de Navarre, chef des protestants. Pour détourner son avénement, tout fut mis en œuvre. Le duc de Guise tendit ouvertement à l'usurpation : une généalogie mensongère, rattachant directement les Lorrains à Charlemagne, fut fabriquée et prépara les esprits à reconnaître un nouveau maître quand la race des Valois viendrait à s'éteindre ou à être renversée du trône. Une guerre d'infatigable et implacable diffamation se poursuivit avec acharnement d'abord contre Henri III et plus tard contre le Béarnais. Le *Journal* de L'Étoile nous tient au courant, jour par jour et presque heure par heure, de ces manœuvres de parti ; les *Mémoires* de Condé et les *Mémoires* de la Ligue, précieuses compilations, fournissent aussi de nombreux documents polémiques. Manifestes, Remontrances, Conseils, Invectives, les intérêts et les passions s'y montrent sous toutes les formes avec une vivacité et une fécondité qui prouvent l'ardeur des esprits. Il y a dans ces archives quelques morceaux de noble éloquence, entre lesquels on distingue l'*Anti-Espagnol*, catilinaire patriotique attribuée par les uns à un petit-fils de Lhôpital, Michel Huraut, seigneur de Fay, par d'autres au premier des Antoine Arnauld. Le dépouillement, même sommaire, de ces pièces destinées à être lues, et qui attestent un notable progrès de la langue amené par le besoin d'être compris et de persuader, nous entraînerait trop loin. Il nous suffit de signaler, en passant, cette influence de la polémique sur le langage ; nous en trouverons bientôt les meilleurs résultats dans la *Ménippée*.

Quelle qu'ait été l'importance de ces écrits divers, si

nombreux alors, l'action immédiate de la parole fut beaucoup plus puissante sur les esprits, dont, par malheur, elle entretenait à dessein l'agitation. L'Espagne, qui fomentait nos séditions parce qu'elle redoutait notre puissance, prodiguait l'or pour tenir en haleine des prédicateurs mercenaires, qui faisaient de la chaire catholique une tribune et de l'église un parlement. Les sermonnaires de la Ligue, dont un écrivain savant et sincère a recueilli de nos jours les faits et gestes oratoires, avaient substitué à la parole de paix des cris de guerre; aux conseils de la morale évangélique, l'injure et la calomnie; à l'enseignement du dogme, l'excitation à la guerre civile et au meurtre. La religion et la patrie gémissaient de ces excès, que l'histoire a flétris par la main courageuse d'Auguste de Thou, et que Bossuet désavoue avec mépris et douleur au nom de l'Église; mais ces paroles sacriléges étaient avidement accueillies par un zèle aveugle et violent qui de là courait au crime comme à un sacrifice héroïque. Lorsqu'on avait entendu du haut de la chaire cette définition de Henri III donnée par Boucher « Bref, c'est un Turc par la tête, un Allemand par le corps une harpie par les mains, un Anglais par la jarretière, un Polonais par les pieds, et un vrai diable en l'âme; » qu'y avait-il de mieux à faire que d'aller incontinent frapper ce roi diabolique. Ainsi fit le jacobin Jacques Clément. Et lorsque Commelet, panégyriste du meurtrier, invoquait plus tard le souvenir d'Aod qui avait tué le roi des Moabites, et qu'il s'écriait d'une voix tonnante : « Il nous faut un Aod, fût-il moine, fût-il berger, fût-il goujat, fût-il huguenot même, n'importe! » n'aiguisait-il pas le poignard des Barrière et des Châtel?

Au reste, ces doctrines de meurtre et de révolte n'étaient pas le privilége d'un parti. Selon les temps et le besoin de la cause, elles passaient d'un camp à l'autre, et le droit de tuer un adversaire gênant a été tour à tour de théorie et de pratique pour les partis qui divisaient la France. C'est une curieuse et triste histoire que cet échange rapide de maximes et de principes dans les temps de trouble, et qui prouve que

les arguments n'y sont employés que comme des armes de guerre, en dehors de toute raison et de toute justice. Partout règne entre les factions cette maxime impie de la souveraineté du but qui justifie les moyens par la fin. Bayle nous le dit avec sa pénétration ordinaire : « Les révolutions de France changèrent tellement la scène, que les maximes des deux partis passèrent réciproquement du blanc au noir. » Montaigne, qui s'était mis à l'écart pour mieux voir et bien juger, a également noté ces scandaleuses variations : « Voyez, s'écrie-t-il, l'horrible impudence de quoy nous pelotons les raisons divines, et combien irreligieusement nous les avons rejetées et reprises, selon que la fortune nous a changés de place en ces orages publics. Cette proposition si solennelle : S'il est permis au sujet de se rebeller et armer contre son prince pour defendre la religion, souvienne-vous en quelles bouches ceste année passée l'affirmative d'icelle estoit l'arc-boutant d'un party ; la negative, de quel autre party c'estoit l'arc-boutant ; et oyez à present de quel quartier vient la voix et instruction de l'une et de l'autre, et si les armes bruyent moins pour ceste cause que pour celle-là. »

Il fallait prendre au moins quelque idée de ces impudentes évolutions de la pensée et de ces scandales de la parole au service de l'esprit de faction, pour goûter ensuite, comme il convient, le bon sens assaisonné, la piquante sagesse de ces intelligences saines et gaillardes qui firent expier aux perturbateurs de la France, par la raillerie, les excès dont elles avaient su se préserver. Les auteurs de la *Ménippée* étaient restés ou devenus catholiques, sans se croire déliés par la Sorbonne du serment de fidélité au prince et aux lois du royaume ; ils furent de bonne foi gallicans en religion, Français en politique ; désirant et provoquant la conversion de Henri IV, ils n'en faisaient pas la condition de leur obéissance ; sans autre zèle que celui du bien public, sans ambition de dignités ou de pension, car, après le succès, ils ne demandèrent et ne reçurent aucun loyer du service qu'ils avaient rendu, ils se mirent

à l'œuvre par communauté de sentiment, par cette complicité du bon sens qui réunit si naturellement dans une même pensée les hommes de cœur et d'esprit. Toutefois ils ne se pressèrent pas : selon le conseil d'un poëte,

Quum furor in cursu est, currenti cede furori,

ils laissèrent gronder l'orage et couler le torrent ; ils prirent leur temps, et quand l'heure fut venue, ils livrèrent et gagnèrent leur bataille d'Ivry ; les traits qu'ils tirèrent de leur carquois et qu'ils décochèrent contre les derniers champions obstinés de la Ligue achevèrent ce qu'avaient déjà fort avancé les armes et la politique du Béarnais. A la tête de ces hommes de bien spirituels nous trouvons deux chanoines : Pierre Le Roy, chanoine de Rouen, aumônier du jeune cardinal de Bourbon, qui eut la première idée et qui donna le plan de la satire ; et Claude Gillot, chanoine de la Sainte-Chapelle, conseiller-clerc au parlement de Paris, qui prêta à ces conjurés de nouvelle espèce, pour la sûreté de leurs séances, la chambre même où une tradition douteuse, quoique vraisemblable, fait naître Despréaux. C'est là que s'assemblèrent, dans le cours de l'année 1593, et pendant la conférence de Surênes où Henri IV ménageait sa conversion, Florent Chrestien, son ancien précepteur ; Nicolas Rapin, prévôt de la connétablie, homme d'armes et poëte ; Passerat, le docte Passerat, successeur de Ramus dans la chaire de philosophie au collége de France, helléniste et latiniste consommé, disciple de Marot pour les vers français et précurseur de La Fontaine ; enfin, le plus distingué de ces rares esprits, le seul grand, Pierre Pithou, jurisconsulte profond, qui sut dégager et affermir les libertés de l'Église gallicane.

La *Ménippée* est une véritable comédie de mœurs précédée d'un prologue qui met en scène deux charlatans occupés à débiter, qui plus, qui moins, une drogue de fabrique nouvelle et de vertu merveilleuse. Le charlatan qui l'a composée en avait conçu l'idée au collége des jésuites à Tolède, « où ayant appris que le Catholicon simple de Rome n'avoit

d'autres effects que d'édifier les ames, et causer salut et beatitude en l'aultre monde seulement, se faschant d'un si long terme, il s'estoit advisé de sophistiquer ce Catholicon, si bien qu'à force de le manier, remuer, alambiquer, calciner et sublimer, il en avoit composé un electuaire souverain, qui surpasse toute pierre philosophale. » Les propriétés diverses de cet électuaire représentent le trait commun à toutes les factions, qui est de ne tenir compte que du zèle qu'on leur témoigne, de sorte qu'il n'y a plus de vices pour les zélés, ni de vertu en ceux à qui manque le zèle. Ainsi, sous la Ligue, le zèle religieux pouvait devenir une dispense de religion, au moins suivant le chanoine Le Roy, qui a dressé par articles l'inventaire des vertus de sa merveilleuse drogue : « N'ayez point de religion, mocquez-vous à gogo des prestres et des sacremens de l'Église, et de tout droit divin et humain, mangez de la chair en caresme en depit de l'Église, il ne vous faudra d'aultre absolution ni d'aultre chardonnerette qu'une demie dragme de Catholicon. » Aussi ce spécifique a-t-il opéré d'étranges métamorphoses dont s'étonnera M. de Lyon, que Nicolas Rapin fait ainsi parler devant les états de la Ligue : « N'est-ce pas chose bien estrange, messieurs les zelateurs, de veoir nostre union, maintenant si saincte, si zelée et si devote, n'avoir esté presque en toutes ses parties composée de gens qui, auparavant les saintes barricades, estoient tous tarez et entachez de quelque note mal solfiée et mal accordante avec la justice? Et par une miraculeuse metamorphose, veoir tout à un coup l'atheisme converty en ardeur de devotion, l'ignorance en science de toutes nouveautez, et curiosité de nouvelles; la concussion en pieté et en jeusne; la volerie en generosité et vaillance; bref, le vice et le crime transmuez en gloire et en honneur? » On a déjà par ces exemples le ton de cette plaisanterie qui arrache par l'ironie les fausses apparences, et qui rappelle indirectement les esprits abusés à la juste appréciation des choses et des hommes.

Nous savons maintenant, grâce au bon chanoine Pierre Le Roy, quel est l'esprit général de la Ligue, et il n'a pas

besoin de nous dire que toutes les factions ont à leur service une drogue analogue, qui est le levain des discordes civiles. Mais il reste à dégager la pensée particulière de chacun des boute-feux qui entretiennent l'incendie et qui ont leur intérêt à part dans le mouvement général. Grâce à nos auteurs, la salle des états, où ils vont nous introduire, est comme le palais magique de la Vérité, où ceux qui parlent mettent à découvert, mal gré qu'ils en aient, le secret de leur pensée. C'est Mayenne, chef nominal de la Ligue, lieutenant du royaume et de la couronne de France, qui fera le premier sa confession. Ne pouvant être roi, bien qu'il le désire et que « dans la balance » aucun de ses compétiteurs « ne soit capable de le contrepeser » (on sait, en effet, quelle était sa corpulence), il veut au moins faire durer la guerre, qui lui permet de garder les bénéfices de sa lieutenance : « Messieurs, dit-il, vous serez tous tesmoins que depuis que j'ay pris les armes pour la sainte Ligue, j'ay toujours eu ma conservation en telle recommandation, que j'ay preferé de très-bon cœur mon interest particulier à la cause de Dieu, qui sçaura bien se garder sans moy, et se venger de tous ses ennemys ; mesme je puis dire avec verité que la mort de mes frères ne m'a point tant outré, quelque bonne mine que j'aye faict, que le desir de marcher sur les erres (*traces*) que mon père et mon bon oncle le cardinal m'avoyent tracées, et dedans lesquelles mon frère le Balafré estoyt heureusement entré. » Cet exorde, si piquant dans la bouche de celui qui s'accuse sous forme d'éloge, dévoile la pensée mère, le mobile unique de toutes les entreprises des Guises, qui n'ont pas cessé, depuis deux générations, de s'acheminer au trône. La religion était le moyen, la couronne était le but. Voici quel a été le résultat : « Par nostre bonne diligence, nous avons faict que ce royaume, qui n'estoit qu'un voluptueux jardin de tout plaisir et abondance, est devenu un grand et ample cymetière universel, plein de force belles croix peinctes, bières, potences et gibets. » Les mêmes soins ont « soulagé et deschargé tous les devots habitants et bons catholiques de la pesanteur de leurs

bourses, » et si on eût voulu en croire Mayenne et les bons prédicateurs auxquels il avait fait part de son butin, et surtout l'ambassadeur de Philippe II, M. Mendoze, « zelateur de la foy et amateur de la France s'il en fut onc, vous n'auriez plus, dit-il, ceste horreur de veoir tant d'ossements aux cymetières de Saint-Innocent et de la Trinité, et les eussent, ces devots catholiques, reduits en poudre, beuz, et avalez et incorporez en leur propre corps, comme les anciens Troglodites faisoient leurs pères et amis trespassez. » Le siége de Paris avait bien introduit ce régime qui n'avait pas assez duré pour épuiser les cimetières; mais ce n'était pas la faute de Mayenne.

Sans doute cette ironie est plus gauloise qu'attique, mais elle frappe juste et elle enfonce en pleine poitrine ses traits obliques. Tirons encore de cet arsenal quelques armes de bonne guerre. N'est-ce pas, par exemple, un plaisant aveu d'infériorité que cette gasconnade de Mayenne : « Je dressay ceste puissante et glorieuse armée de vieux soldats aguerris, tous fraischement esmoulus, que je menay avec un grand ordre et discipline tout droict à Tours, où je cuiday dire comme un César catholique : *Je suis venu, j'ay veu, j'ay vaincu.* Mais ce fauteur d'heretiques (Henri III) feit venir en poste le Bearnois, lequel je ne voulus attendre de trop près, ny le voir en face, de peur d'estre excommunié. » Pouvait-on louer plus plaisamment et plus finement la valeur de Henri IV. Il arrive quelquefois que le fond sérieux remonte à la surface et rejette brusquement le voile de plaisanterie dont il se couvrait, comme dans cet aveu de la cause qui fait opiniâtrer Mayenne dans sa révolte: « Hé Dieu, mes amis, que deviendrions-nous s'il falloit tout rendre? s'il falloit que je revinsse à mon ancien estat, comment entretiendroys-je mon plat et mes gardes? Mourons, mourons plutost que d'en venir là : c'est une belle sepulture que la ruyne d'un si grand royaume que celuy-cy, soubs lequel il nous fault ensevelir, si nous ne pouvons grimper dessus. Jamais homme qui est monté où je suis n'en devala (*descendit*) que par force. Il y a plusieurs portes

pour entrer à la puissance que j'ay, mais il n'y a qu'une issue seule pour en sortir. » Cette note grave, jetée en passant, donne le ton qui dominera plus tard dans la harangue de d'Aubray, comme dans les *Provinciales* quelques traits sérieux mêlés au badinage des premières lettres annoncent la forte éloquence des dernières. Mais l'ironie enjouée ne tarde pas à reparaître : « Vous prevoyez bien les dangers et inconveniens de la paix, qui met ordre à tout, et qui rend le droict à qui il appartient. C'est pourquoi il vaut encore mieux l'empescher que d'y penser : et, quant à moy, je vous jure par la chère teste de mon fils aisné, que je n'ay veine qui y tende, et en suis aussy eslongné que la terre est du ciel : car encore que j'aye faict semblant de desirer la conversion du roy de Navarre, je vous prie croire que je ne desire rien moins ; et aimeroy mieux veoir ma femme, mon nepveu, et tous mes cousins et parents morts, que veoir ce Béarnois à la messe. ».

Nous ne pouvons pas donner longue audience aux orateurs qui succèdent à Mayenne et qui viennent, en complétant la confession de la Ligue, fournir à l'histoire les considérants de l'arrêt qui la condamne. Cependant les harangues du légat et du cardinal du Pellevé, dans leur jargon macaronique, ont bien leur valeur confidentielle et leur comique intérêt ; mais il vaut mieux écouter ceux qui parlent français et nous associer, par exemple, à l'étonnement de M. de Lyon criant miracle sur les changements opérés par la Sainte-Union : « Qu'y a-t-il au monde de plus admirable et que peut Dieu mesme faire de plus estrange que de veoir tout en un moment les valets devenus maistres, les petits estre faicts grands, les pauvres riches, les humbles insolens et orgueilleux ; veoir ceux qui obeissoyent, commander ; ceux qui empruntoyent, prester à usure ; ceux qui jugeoyent, estre jugez ; ceux qui estoyent debout, estre assis ? ô cas merveilleux ! ô mystères grands ! ô secrets du profond cabinet de Dieu, incogneuz aux chetifs mortels ! les aulnes des boutiques sont tournées en pertuisanes ; les escritoires en mousquets ; les breviaires en rondaches ; les scapulaires

en corselets, et les capuchons en salades! » Voilà les merveilles de la Ligue dans l'ordre social. Le docteur Rose nous apprendra les services qu'elle a rendus aux études et ce qu'ont produit pour l'université les décrets de la Sorbonne : « L'université de Paris vous remonstre, en toute observance, que depuis ses cunabules et primordes elle n'a point esté si bien morigenée, si modeste et si paisible qu'elle est maintenant par la grace et faveur de vous autres, messieurs... Tous les supposts des Facultez et Nations qui tumultuoient pour les brigues de licence ne paroissent plus; on ne joue plus de ces jeux scandaleux et satyres mordantes aux eschaffauts des colleges, et y voyez une belle reformation, s'estants tous ces jeunes regens retirez, qui vouloyent monstrer, à l'envy, qu'ils savoyent plus de grec et de latin que les autres... Les professeurs publics, qui estoyent tous royaux et politiques, ne nous viennent plus rompre la teste de leurs harangues, ils se sont mis à faire de l'alquemie chacun chez soy; bref, tout est coy et paisible... Aussi n'oyez-vous plus aux classes ce clabaudement latin des regens qui obtondoyent les aureilles de tout le monde : au lieu de ce jargon, vous y oyez à toute heure du jour l'harmonie argentine et le vray idiome des vaches et veaux de lait, et le doux rossignolement des asnes et des truyes qui nous servent de cloches. » Si nous étions curieux de savoir ce que les gens d'armes de la Ligue pratiquaient à travers champs et sur les grandes routes pour la sûreté des paysans, de leur pécule et de leurs granges, le sieur de Rieux, véritable héros de sac et de corde, nous l'apprendrait par sa soldatesque harangue au nom de la noblesse.

Il vaut mieux écouter l'orateur du tiers état, d'Aubray, inspiré par Pierre Pithou, ou plutôt par la loyauté et par le patriotisme. Cette harangue n'est pas seulement une œuvre de haute éloquence, mais un document historique du premier ordre, demeuré comme la protestation du bon sens indigné contre les sanglantes folies et les hypocrisies impudentes de la faction des Seize, des prétendants à la couronne et des émissaires intrigants de l'Italie et de l'Es-

pagne. Tous les faux prétextes de bien public et d'intérêt religieux sont enlevés pour laisser voir à nu les ressorts réels qui mettaient en jeu tous les acteurs du drame, l'ambition, la cupidité, la vengeance. Il faut lire en son entier cette vigoureuse philippique. Mais nous en pouvons détacher quelques passages saillants qui montreront sous forme oratoire et les funestes conséquences de l'atteinte portée à main armée aux lois de l'État, et l'impuissance absolue de consommer l'attentat préparé par tant de malheurs. Voici d'abord ce qu'est devenue la capitale de la France par la grâce des ligueurs : « O Paris qui n'es plus Paris, mais une spelunque de bestes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons et Neapolitains, un asyle et seure retraicte de voleurs, meurtriers et assassinateurs, ne veux-tu jamais te ressentir de ta dignité et te souvenir qui tu as esté, au prix de ce que tu es, ne veux-tu jamais te guarir de cette frenesie qui, pour un legitime et gracieux roy, t'a engendré cinquante roytelets et cinquante tyrans ? Te voilà aux fers, te voilà en l'inquisition d'Espagne, plus intolerable mille fois, et plus dure à supporter aux esprits nez libres et francs, comme sont les François, que les plus cruelles morts dont les Espagnols se sauroient aviser. Tu n'as peu supporter une legère augmentation de tailles et d'offices et quelques nouveaux edicts qui ne t'importoyent nullement ; et tu endures qu'on pille tes maisons, qu'on te rançonne jusques au sang, qu'on emprisonne tes senateurs, qu'on chasse et bannisse tes bons citoyens et conseillers ; qu'on pende, qu'on massacre tes principaux magistrats ; tu les vois et tu l'endures ; tu ne l'endures pas seulement, mais tu l'approuves et le loues, et n'oserois et ne scaurois faire autrement. Tu n'as peu supporter ton roy si debonnaire, si facile, si familier, qui s'estoyt rendu comme concitoyen et bourgeois de ta ville, qu'il a enrichie, qu'il a embellie de somptueux bastiments, accreue de forts et superbes remparts, ornée de priviléges et exemptions honorables : que dis-je, peu supporter ? c'est bien pis : tu l'as chassé de sa ville, de sa maison, de son lict : quoy chassé ? tu l'as poursuivy :

quoy poursuivy? tu l'as assassiné, canonizé l'assassinateur, et faict des feux de joye de sa mort; et tu vois maintenant combien ceste mort t'a prouffité! » Voilà qu'enfin se produit l'éloquence, digne de la tribune antique, par le sentiment du juste et du vrai, dans une langue encore embarrassée peut-être, mais saine et vigoureuse.

Nous allons en trouver un nouvel exemple dans un autre passage qui nous révèle le secret de cette force qui a pu lutter contre le déchaînement des plus formidables passions et qui devait enfin triompher. Ce secret, c'est qu'au seizième siècle la France était une nation, c'est-à-dire une unité vivante, dont l'âme était le besoin d'indépendance et la foi monarchique. Ce besoin et cette croyance appelaient un roi et repoussaient l'étranger. Or la Ligue se jouait de l'indépendance nationale et elle voulait fabriquer un roi quand il y en avait un : « Le roy que nous demandons, s'écrie d'Aubray, est dejà faict par la nature, né au vray parterre des fleurs de lys de France, jetton droit et verdoyant du tige de sainct Louys. Ceux qui parlent d'en faire un autre se trompent et ne sçauroient en venir à bout; on peut faire des sceptres et des couronnes, mais non pas des roys pour les porter; on peut faire une maison, mais non pas un arbre ou un rameau verd; il faut que nature le produise par espace de temps du suc et de la moëlle de la terre, qui entretient le tige en sa sève et vigueur. On peut faire une jambe de bois, un bras de fer et un nez d'argent, mais non pas une teste; aussi nous pouvons faire des mareschaux à la douzaine, des pairs, des admiraux, et des secretaires et des conseillers d'Estat, mais le roy point, il faut que celuy seul naisse de luy-même, pour avoir vie et valeur. » Sous ces métaphores noblement familières ne voit-on pas la sagesse pratique, le sens du possible et la connoissance profonde des lois qui régissent les sociétés. La foi qui règne dans les esprits fait vivre les institutions qu'elle a créées, elle les soutient pendant l'orage, elle les relève de leur chute, et s'il est vrai que lorsque la foi monarchique a péri, la royauté s'abîme ou n'est plus qu'un fantôme, il est éga-

lement impossible, quand cette foi subsiste, de supplanter ce qu'elle a produit. La Ligue pouvait troubler la France, elle pouvait arrêter l'essor de sa puissance, tenir en échec le droit et le bon sens, et elle n'a pas failli à sa tâche, mais elle ne pouvait déposséder Henri IV qu'en le tuant. Nous savons qu'elle a trouvé des défenseurs qui la patronent au nom de la religion, qu'elle a faussée, et de la démocratie, qu'elle a compromise : nous croyons, nous, avec les auteurs de la *Ménippée*, qu'elle s'est servie de Dieu et du peuple, et qu'elle n'a servi ni le peuple ni Dieu, qu'elle portait en soi les germes de je ne sais quelle théocratie ochlocratique qui serait la plus pesante comme la plus honteuse des tyrannies, et nous pouvons ajouter que si on lui doit quelque chose, c'est d'avoir, par le souvenir de ses excès, frayé à la monarchie le chemin du despotisme.

Au moment même où Pierre Pithou et ses amis, héritiers directs de Lhôpital pour les sentiments, de Rabelais pour l'esprit, assuraient par leur mémorable satire politique le triomphe national du bon sens, entrait en scène un jeune homme, neveu de Desportes par sa mère, doué du génie poétique, qui fera des vers, en dépit de sa paresse, et qui les fera excellents, au gré de Minerve. Ce nouveau venu, Mathurin Régnier, sera aussi un satirique; mais il s'attaquera aux mœurs du temps sans mêler les affaires d'État à ses railleries. Son père voulait l'éloigner de la poésie, et il alléguait les troubles présents et les menaces de l'avenir : s'il parlait comme son fils le fait parler, le langage du bonhomme était bien poétique :

La muse et inutile; et si ton oncle a sceu
S'avancer par cet art, tu t'y verras deceu.
Un mesme astre toujours n'esclaire en ceste terre :
Mars tout ardent de feu nous menasse de guerre;
Tout le monde frémit, et ces grands mouvements
Couvent en leurs fureurs de piteux changements :
Penses-tu que le luth et la lyre des poëtes
S'accordent d'harmonie avecques les trompettes,
Les fifres, les tambours, le canon et le fer,
Concert extravagant des musiques d'enfer.

Ces musiques d'enfer vont bientôt se taire, et Régnier pourra se faire entendre. Il était instruit; il connaissait son Horace, qu'il goûtait fort et presque autant qu'Ovide, et, parmi les poëtes de la moderne Italie, les satiriques; surtout il sentait l'influence secrète dont a parlé Boileau, sans l'éprouver aussi vivement que Régnier :

Resveur je m'esgaray tout seul par les destours
Des antres et des bois affreux et solitaires,
Où la muse, en dormant, m'enseignoit ses mystères,
M'apprenoit des secrets, et m'eschauffant le sein,
De gloire et de renom relevoit mon dessein.

A ce langage nous voyons que Régnier était véritablement poëte, et on peut ajouter qu'il l'était à son corps défendant, car il se plaint des obsessions de la muse qui lui fait violence quand il voudrait se reposer : il s'en plaint même en beaux vers qui veulent être cités : à la vérité il consentirait bien d'être harcelé par Apollon pendant les mois d'hiver :

Mais aux jours les plus beaux de la saison nouvelle,
Que Zéphyre en ses rets surprend Flore la belle;
Que dans l'air les oyseaux, les poissons en la mer,
Se plaignent doucement du mal qui vient d'aimer :
Ou bien lorsque Cérès de fourment se couronne,
Ou que Bacchus soupire amoureux de Pomone,
Ou lorsque le saffran, la dernière des fleurs,
Dore le scorpion de ses belles couleurs;
C'est alors que la verve insolemment m'outrage,
Que la raison forcée obéit à la rage,
Et que sans nul respect des hommes et du lieu,
Il faut que j'obéisse aux fureurs de ce dieu.

Il semble à ces plaintes, que relèvent tant d'images gracieuses et de fortes expressions, que Régnier était appelé à la grande poésie; et, en effet, il s'en montre capable par instants : ainsi le mouvement du passage qu'on va lire nous semble presque lyrique :

Philosophes resveurs, discourez hautement,
Sans bouger de la terre, allez au firmament;

Faites que tout le ciel branle à votre cadence,
Et pesez vos discours mesme dans sa balance :
Cognoissez les humeurs qu'il verse dessus nous,
Ce qui se fait dessus, ce qui se fait dessous;
Portez une lanterne aux cachots de nature,
Sçachez qui donne aux fleurs ceste aimable peinture:
Quelle main sur la terre en broyë la couleur,
Leurs secrettes vertus, leurs degrés de chaleur;
Voyez germer à l'œil les semences du monde,
Allez mettre couver les poissons dedans l'onde,
Deschiffrez les secrets de nature et des cieux :
Vostre raison vous trompe aussi bien que vos yeux.

Il y a là, sans contredit, malgré quelques défaillances, un souffle puissant, un vigoureux essor, une riche imagination, et Racine n'a pas dédaigné de détacher de ce morceau un vers dont il a orné un des chœurs d'*Athalie*. C'est un de ces transports heureux

Où, poussé du caprice, ainsi que d'un grand vent,

le poëte déployait ses ailes. Mais il ne tardait pas à les replier ; car, comme il en fait l'aveu,

Quand la fougue le quitte,
Du plus haut au plus bas son vers se précipite.

Régnier n'aurait pas aimé à être emporté souvent dans ces hautes régions ni à y planer longtemps : forcé de faire des vers, puisque telle est sa vocation, et bien décidé à ne pas faire autre chose, il trouvera le moyen d'adoucir cette gêne en rendant la muse qui le domine complice de ses rêveries, de sa malice, de son libertinage. Il observera les mœurs et les caractères, et il saura les peindre en poëte; il racontera ses plaisirs et ses mécomptes, et il se fera, au milieu d'une vie nonchalante et dissipée, une philosophie conforme à cette *bonne loi naturelle* dont il suivra les instincts et dont il reconnaîtra, un peu tard, les périls à ses dépens. Heureusement, après bien des écarts, il viendra à résipiscence par une conversion aussi sincère, aussi tardive que celle de La Fontaine, et non moins nécessaire. On dira

n Régnier, comme plus tard le Bon La Fontaine, et bonhomie, qui sera tout aussi réelle, aura le même onnement de malice.

gnier est un admirable peintre de portraits. C'est lui onne ainsi le signalement physique du poëte :

Aussi lorsque l'on voit un homme par la rue
Dont le rabat est sale et la chausse rompue,
Ses grègues aux genoux, au coude son pourpoint,
Qui soit de pauvre mine et qui soit mal en point;
Sans demander son nom, on le peut reconnoistre,
Car si ce n'est un poëte, au moins il le veut estre.

voilà prévenus; et il faut être sur nos gardes, car l'ori- ainsi crayonné est de ces gens qui

Vous viennent accoster comme personnes yvres,
Et disent pour bonjour : Monsieur, je fais des livres,
On les vend au Palais, et les doctes du temps
A les lire amusez n'ont autre passetemps.

s les poëtes viennent les fanfarons, non moins recon- ables, plus effrayants, et moins dangereux toutefois : a pas à s'y méprendre, ce sont eux

Qui tout transparents de claire renommée,
Dressent cent fois le jour en discours une armée,
Donnent quelque bataille, et tuant un chacun,
Font que mourir et vivre à leur dire n'est qu'un :
Relevez, emplumez, braves comme sainct George,
Et Dieu sçait cependant s'ils mentent par la gorge.

ourtisan s'est approché de notre poëte, il en gardera le mémoire et il le couchera sur ses tablettes :

Laissons-le discourir,
Dire cent et cent fois : Il en faudrait mourir;
Sa barbe pinçoter, cageoller la science,
Relever ses cheveux, dire : En ma conscience;
Faire la belle main, mordre un bout de ses gants,
Rire hors de propos, monstrer ses belles dents,
Se carrer sur un pied, faire arser son espée,
Et s'adoucir les yeux ainsi qu'une poupée.

Célimène, sous la dictée de Molière, ne peindra pas mieux les gens; et peut-être notre grand comique a-t-il envié à son devancier des vers tels que ceux-ci :

Loin du monde elle fait sa demeure et son giste :
Son œil tout penitent ne pleure qu'eau beniste.
Enfin, c'est un exemple en ce siècle tortu,
D'amour, de charité, d'honneur et de vertu.
Pour béate partout le peuple la renomme,
Et la gazette mesme a déjà dit à Rome,
La voyant aimer Dieu et la chair maistriser,
Qu'on n'attend que sa mort pour la canoniser.

Que serait-ce si nous entendions parler l'héroïne ainsi décrite? son petit-fils Tartuffe profitera de ses leçons. Évidemment le style de la comédie est trouvé, et après plus d'un demi-siècle, Molière n'aura qu'à choisir dans Régnier, pour reprendre son bien.

Régnier, avant Boileau, a trouvé le secret de frapper de ces vers qui deviennent proverbes en naissant, et qui sont comme des médailles dont le temps n'efface pas l'empreinte. C'est lui qui a dit :

L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus.

La plainte, comme on voit, date de loin. Il a aussi rédigé cet adage si cher aux hypocrites :

Le péché que l'on cache est demi-pardonné,

en attendant Tartuffe qui dira plus crûment :

Et ce n'est point pécher que pécher en silence.

Ces traits indiquent la parenté de Régnier avec Molière et Boileau : il se rattache ainsi à une noble race de poëtes. Il a su aussi mériter l'estime de Malherbe, qu'il a conservée, quoiqu'il lui ait déclaré la guerre, comme nous le verrons plus tard. Le bon Régnier se croyait naïvement disciple de Ronsard, et il a guerroyé pour lui ; mais en réalité il relève de lui-même et des anciens qu'il a quelquefois imités avec

iginalité. Il faut voir, en effet, ce que deviennent dans ses
iains et l'importun d'Horace, et la vieille entremetteuse
'Ovide, et comment ces figures autrefois romaines prennent
ar l'artifice de son pinceau une physionomie moderne. Je
egrette que Boileau, qui a si bien reconnu ce mérite de
iotre vieux poëte, ait insisté sur « le ton hardi de ses rimes
yniques, » de manière à faire croire que Régnier alarme
oujours la pudeur. Cependant, lorsque Régnier décrit le
ice, il ne le flatte pas et il se garde bien de le conseiller.
l a dit excellemment :

Il n'est rien qui punisse
Un homme vicieux comme son propre vice ;

et on peut ajouter que rien n'est plus propre à détourner de la corruption que le tableau énergique et sincère qu'il en a tracé. Au reste, Régnier avoue ingénument ses faiblesses, qu'il met sur le compte de notre pauvre nature :

Estant homme, on ne peut
Ni vivre comme on doit, ni vivre comme on veut.

Certes on ne dira pas que ce soit là le langage d'un fanfaron d'immoralité.

Dans le style de Régnier, il convient de distinguer le mouvement et l'expression. Ce qu'on appelle sa négligence est dans la démarche capricieuse, irrégulière, de sa pensée, et non dans les mots, qui sont curieusement choisis ou péniblement cherchés, et dans les images qui veulent être frappantes. Régnier se laisse conduire par ses pensées, dont il ne prétend pas régler la marche ; il les suit docilement où elles le mènent ; mais, pour les exprimer, il furète, comme a dit Montaigne en parlant d'Horace, tout le magasin des mots et des figures. C'est ce qu'il appelle prendre les vers à la pipée ; il a de ce côté toute l'ardeur, toute l'inquiétude, toute la vigilance d'un chasseur : ainsi la pensée l'emporte à la recherche des mots, elle ne les lui amène pas, et il ne saisit pas toujours au passage les plus convenables. De là ce mélange d'abandon et de contrainte,

de là ces éclairs et ces nuages. Régnier a des traits qui ravissent à côté de passages obscurs et languissants; il a de longues périodes embarrassées, et des vers qui se détachent avec une netteté surprenante; sa verve est riche, et n'est point fluide. Toujours peintre, ses chaudes couleurs manquent souvent de délicatesse, son dessin vigoureux est quelquefois grossier; toujours figuré, il a le tort d'accueillir des métaphores outrées. Enfin il est inégal, et toutefois admirable : c'est un grand poëte qui n'est pas achevé.

Cette revue rapide du seizième siècle nous paraît s'arrêter avec convenance sur deux œuvres durables qui

Dans leur vieux style encore ont des grâces nouvelles.

La prose de la *Ménippée,* la poésie de Régnier marquent l'une et l'autre la limite du vieux langage. Elles plaisent, et beaucoup, telles qu'elles sont, avec leurs inégalités et ces empreintes de rusticité, *veteris vestigia ruris,* qu'on y remarque. Surtout elles doivent être encore pour nous un objet d'étude et d'admiration : d'admiration, parce qu'elles ont de la vigueur et un grand sens; d'étude, parce qu'elles gardent, comme un dépôt, les titres et les franchises de notre langue et les libertés de notre esprit gaulois. On ne peut pas trop le redire, nous avons beaucoup à profiter au contact des grands écrivains qui ne sont pas encore des modèles, tels que Rabelais, Amyot, Montaigne et Régnier. En effet, n'est-ce pas à leur école, comme à celle des anciens, que se sont formés nos maîtres du dix-septième siècle qui ont mérité de devenir classiques. C'est là que nous trouverons, à notre tour, pour nos esprits, une nourriture d'autant plus saine qu'elle demandera, pour être digérée un travail plus lent et plus difficile de choix et d'assimilation. On gagne toujours à travailler beaucoup, et c'est par une rude gymnastique que s'assouplissent les plus redoutables athlètes comme les génies les plus vigoureux.

LIVRE IV.

TEMPS MODERNES.

DE HENRI IV A LOUIS XIV.

CHAPITRE I.

Henri IV. — Malherbe. — École de Malherbe. — Racan. — L'Astrée de d'Urfé. — Maynard. — Dissidents. — Théophile Viaud. — La Régence de Marie de Médicis.

Les deux grands mouvements qui ont agité le seizième siècle, la réforme religieuse et la renaissance des lettres antiques, se règlent enfin au terme de cette période, et aboutissent à une double conciliation qui fait succéder la discipline à l'anarchie dans le monde politique et dans ce qu'on est convenu d'appeler la république des lettres. Dans l'ordre politique, un roi s'établit glorieusement : c'est Henri IV ; dans l'ordre littéraire, un dictateur s'impose : c'est Malherbe. Avec eux et par eux commencent réellement les temps modernes ; ils annoncent Richelieu et Corneille, qui préparent à leur tour Louis XIV et son cortége de grands écrivains. Le Béarnais était bien l'homme destiné à l'appaisement des troubles : égal à toutes les croyances, il désarmait le catholicisme en l'embrassant, et le souvenir de son hérésie ralliait à lui les protestants. Toutefois ces gages donnés aux deux partis, fatigués de la guerre, en applanissant les voies du trône, lui laissaient encore bien des difficultés à surmonter. En tenant la balance égale, il ne devait satisfaire ni ceux qui l'avaient servi, ni ceux qui l'avaient combattu. Il ne s'en inquiéta pas : résigné d'avance aux plaintes, aux reproches amers des uns, à la défiance des autres, il prit pour règle de con-

duite l'intérêt de sa puissance propre et la grandeur d pays, qui se trouvaient d'accord par une heureuse ren contre. Sans doute, comme homme privé, il fut ingrat oubliant les services au moins autant que les injures; mais comme chef de l'État, il fut irréprochable et fit couragea sement son métier. Sa politique mit les factions hors d cause.

Malherbe fit pour la langue française ce que son maître, Henri IV, fit pour la France; grâce au roi, les Français furent une nation, et, par Malherbe, le français fut un idiome : l'un établit et maintint l'indépendance du pays, l'autre celle du langage. Lorsque le Béarnais, maître de Paris vit défiler devant lui les soldats de l'Espagne, il leur dit «Bon voyage, messieurs! mais n'y revenez pas.» Malherb adressa le même compliment aux mots étrangers qui avaien fait invasion sous les auspices de Ronsard. Malherbe organis la langue sur le plan que Henri IV avait adopté pour l'Éta Il s'adjugea la souveraineté de cet empire, ne craignant p d'être appelé le tyran des mots et des syllabes. Le premi soin du maître, dans son empire, fut de repousser les i trus et d'organiser une noblesse. Il fit avec un admirab discernement le départ de la langue noble et de la langu vulgaire, sans toutefois établir de barrière insurmontabl Il savait que les mots sont comme les pièces de monnaie dont l'empreinte et le relief s'usent et s'effacent par l'usag et la circulation : il ne fit donc pas de castes comme dan les États despotiques, mais des classes; de telle sorte que l classe supérieure pût se recruter dans les classes inférieures Puisqu'il y a des mots qui doivent déchoir, il faut qu'il y en ait qui puissent parvenir. Sans ce perpétuel mouvement, la langue d'élite ne tarderait pas à dépérir, et, si ce mal survenait, il serait réparé par un autre mal, c'est-à-dire par une irruption confuse et désordonnée, par une ascension tumultueuse des couches inférieures.

Le génie de Malherbe semblait prédestiné à l'accomplissement de cette œuvre. Plus étendu, il aurait eu moins d'énergie : plus passionné et plus riche d'idées, il aurait

dédaigné un travail qui demandait plutôt un grammairien qu'un poëte inspiré. Ses pensées, concentrées presque exclusivement sur la grammaire et la prosodie, façonnèrent l'instrument et le moule de la poésie ; d'autres viendront ensuite qui pourront, grâce à lui, en tirer des accords plus hardis et y jeter des pensées plus profondes. On ne saurait nier que Malherbe eût peu d'idées et une verve peu abondante ; mais il sut la ménager et ne la répandre que lorsqu'elle s'était amassée et condensée au point de produire quelque œuvre virile. Ses produits sont rares, mais vigoureux. Moins sobre de son génie, il l'eût rapidement épuisé aux dépens de sa gloire. On peut dire de lui,

Qu'il pensait de régime et rimait à ses heures;

mais ce régime convenait à son tempérament poétique, et il l'a si bien conservé que, dans l'âge de la caducité, son génie a su produire l'ode à Louis XIII, où la vieillesse ne se montre que par l'aveu qu'il en fait :

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Malherbe ne s'est pas borné à épurer, à assainir la langue, il en a su faire un emploi poétique. Certes, ce ne serait pas une gloire médiocre que d'avoir connu et déterminé le génie de notre idiome, introduit dans les vers une harmonie régulière, une dignité soutenue, et modifié le rhythme et la prosodie : mais Malherbe a fait plus, en revêtant de ce langage plein et sonore des idées élevées et quelquefois des sentiments touchants. Nos enfants savent par cœur les stances à Duperrier, qu'on n'a pas surpassées même de nos jours, où la poésie mélancolique a débordé. Ces stances ont été composées en Provence, vers le temps où Malherbe adressait à Caritée des consolations, moins émouvantes sans doute, mais également poétiques. L'ode sur l'attentat commis en la personne du roi, le 19 décembre 1605, d'un autre

ton, d'une inspiration plus élevée et presque pindarique, n'est pas seulement populaire pour avoir éveillé la muse qui sommeillait au cœur de notre La Fontaine : on y remarque, entre autres, la strophe suivante, que Racine n'avait pas oubliée :

O soleil ! ô grand luminaire !
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange,
D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité?

Où trouver plus d'énergie que dans cette invective contre le maréchal d'Ancre :

C'est assez que cinq ans ton audace effrontée,
Sur des ailes de cire aux étoiles montée,
Princes et rois ait osé défier:
La fortune t'appelle au rang de ses victimes.
Et le ciel, accusé de supporter tes crimes,
Est résolu de se justifier.

Il est vrai qu'ici Malherbe imite Claudien, mais il imite en maître. Voici maintenant une strophe tout ensemble noble et piquante, dont le tour et la pensée n'appartiennent qu'à lui : dirigée contre les mignons de Henri III, elle fait sentir, par un exemple frappant, la secrète analogie déjà remarquée entre la strophe ailée et l'épigramme empennée :

Les peuples pipés de leur mine,
Les voyant ainsi renfermer,
Jugeaient qu'ils parlaient de s'armer
Pour conquérir la Palestine
Et borner de Tyr à Calis
L'empire de la fleur de lis;

Et toutefois leur entreprise
Était le parfum d'un collet,
Le point coupé d'une chemise
Et la figure d'un ballet.

'ode à Marie de Médicis sur les heureux succès de sa ence est peut-être la pièce la plus achevée de Malherbe : audrait la transcrire tout entière ; contentons-nous de te admirable opposition entre les maux de la guerre et les ntages de la paix :

La Discorde aux crins de couleuvres,
Peste fatale aux potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin même des États :
D'elle naquit la frénésie
De la Grèce contre l'Asie ;
Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils désolèrent leur terre
Les deux frères de qui la guerre
Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos désirs :
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs ;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et, de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois.

Nous voyons dans ces traits, avec le génie de Malherbe, sa sée d'homme et de citoyen. Le souvenir des guerres les lui pèse : cette image ne s'efface pas de sa mémoire ; raint de revoir ce qu'il a déjà trop vu d'une fois. C'est qui lui fait dire :

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes :
La plupart de leurs vœux tendent au changement ;
Et comme s'ils vivaient des misères publiques,

Pour les renouveler, ils font tant de pratiques
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

Pour prévenir ce qu'il redoute, il compte sur la force, il l'invoque, car c'est l'unique moyen de goûter les douceurs du repos :

Tu nous rendras alors nos douces destinées ;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs;
Toute sorte de bien comblera nos familles,
La moisson de nos champs lassera les faucilles
Et les fruits passeront les promesses des fleurs.

Quelle poésie! André Chénier affirme que nous n'avons pas de plus beaux vers dans notre langue.

Ce n'est pas tout : Malherbe a devancé et surpassé Jean-Baptiste Rousseau par quelques strophes imitées du psaume 145 : la poésie du roi-prophète, desséchée par Marot, amollie par Desportes, que Godeau devait délayer et Racan noyer dans leurs languissantes paraphrases, va paraître ici avec l'éclat de ses images et dans toute la profondeur du sentiment religieux :

N'espérez plus, mon âme, aux promesses du monde;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer :
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre,
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont ce que nous sommes
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière
Dont l'éclat orgueilleux éblouit l'univers;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là, se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs;
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que la fortune
Faisait leurs serviteurs.

Ces idées du néant de nos grandeurs et de la vanité de nos plaisirs se retrouvent encore dans des vers de Malherbe, qui, cette fois, s'inspire d'Horace et, dans cette lutte nouvelle, sait toujours être original :

L'Orne comme autrefois nous reverrait encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Egarer à l'écart nos pas et nos discours;
Et couchés sur les fleurs, comme étoiles semées,
Rendre en si doux ébats nos heures consumées
Que les soleils nous seraient courts.

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes !
C'est un point arrêté que tout ce que nous sommes,
Issus de pères rois et de pères bergers,
La Parque également sous la tombe nous serre,
Et les mieux établis au repos de la terre
N'y sont qu'hôtes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillements de pourpre et de suite de pages,
Quand le terme est échu, n'allonge point nos jours:
Il faut aller tout nus où le destin commande;
Et de toutes douleurs la douleur la plus grande,
C'est qu'il faut quitter nos amours.

On a bien souvent, avant et depuis Malherbe, essayé de reproduire le charme attendrissant de la strophe d'Horace *Linquenda tellus* et cette harmonie gémissante du poëte latin, mais personne n'en a plus approché que ne l'a fait dans ces admirables stances le père de notre poésie. Après de pareilles inspirations, on comprend que Malherbe, en se comparant à ceux qui l'entouraient, ait eu quelques transports d'orgueil et qu'il ait promis l'immortalité à ses vers et à ceux qu'ils célébraient. Qui donc lui ferait un

crime d'avoir prophétisé en beaux vers, lorsqu'il disait :

> Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Ou encore :

> Apollon, à portes ouvertes,
> Laisse indifféremment cueillir
> Les belles feuilles toujours vertes
> Qui gardent les noms de vieillir;
> Mais l'art d'en faire des couronnes
> N'est pas su de toutes personnes :
> Et trois ou quatre seulement,
> Au nombre desquels on me range,
> Peuvent donner une louange
> Qui demeure éternellement.

Malherbe fut chef d'école. Il en eut les avantages et les inconvénients, c'est-à-dire de fervents admirateurs et des adversaires déclarés. Il accepta les louanges, qui jamais ne lui parurent exagérées, et il ne s'émut pas des critiques. En vain mademoiselle de Gournay réclama pour Ronsard; en vain Régnier, prenant en main la même cause, osa-t-il accuser le sévère réformateur d'être de ceux de qui

> Le savoir ne s'étend nullement
> Qu'à regratter un mot douteux au jugement;

et de ne faire autre chose

> Que proser de la rime et rimer de la prose,
> Que l'art lime et relime, et polit de façon
> Qu'elle rend à l'oreille un agréable son;

Malherbe laissa dire et ne crut qu'à sa gloire et à la nécessité de la réforme qu'il avait accomplie. Pour en assurer la durée, il fut même pédagogue; il forma directement par des leçons orales plusieurs disciples auxquels il n'épargnait ni les conseils sévères ni les réprimandes. Il tenait sa classe dans une petite chambre de l'hôtel du duc de Bellegarde où il demeurait, vrai logis de poëte, à peine meublé; c'est là qu'on passait à l'étamine les œuvres des

illustres dont la gloire était importune, qu'on biffait tout Ronsard, que l'on commentait outrageusement Desportes et Bertaut, que « le grammairien en lunettes », comme a dit Balzac, « dogmatisait de l'usage et de la vertu des particules, » qu'il « traitait l'affaire des gérondifs et des participes comme si c'était celle de deux peuples voisins l'un de l'autre, jaloux de leurs frontières; » c'est là sans doute « que la mort l'attrapa sur l'arrondissement d'une période. » Les plus dociles et les plus distingués de ces écoliers étaient le marquis de Racan et le président Maynard. Racan surtout mérite qu'on s'arrête à ses œuvres; sa réputation s'est longtemps soutenue, son nom n'a point péri, et quelques-uns de ses vers ornent encore la mémoire des connaisseurs.

Boileau s'est permis, contre son habitude, une hyperbole de louange en faveur de Racan, lorsqu'il a dit :

> Racan pourrait chanter à défaut d'un Homère.

Si La Fontaine ne le rapproche pas d'Homère, il ne le sépare point de Malherbe et il n'y met aucune différence :

> Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
> Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire;

et ailleurs :

> Malherbe avec Racan parmi les chœurs des anges,
> Là-haut de l'Éternel célébrant les louanges,
> Ont emporté leur lyre.

La vérité, c'est que Racan est un poëte, mais un poëte négligé; Malherbe n'a jamais pu obtenir de ce génie heureux et nonchalant qu'il se soumît aux rigueurs du travail, qu'il employât la lime pour polir les vers qui coulaient de sa veine : Racan était un rêveur, incapable d'attention soutenue et de forte méditation; il n'a su ni observer, ni inventer, ni combiner. Lorsqu'il a voulu aborder la pastorale dramatique, il n'a pu ni dessiner un caractère, ni trouver une situation intéressante, ni donner à ses personnages un langage convenable. Ses *Bergeries*, dont l'idée lui fut suggérée par la vogue de l'*Astrée* et par l'ambition de réussir au

théâtre que Richelieu protégeait exclusivement, n'ont pas, il s'en faut de beaucoup, cette convenance idéale qui tient lieu de vérité dans ce monde d'Amadis à houlettes et à rubans complété par Honoré d'Urfé sur les données de l'Aminte du Tasse. L'analogie dans une fiction, quelque invraisemblable qu'elle soit, produit une espèce d'illusion pour le cœur et pour l'imagination qui peuvent s'y laisser prendre; mais lorsque tout est disparate comme dans le drame pastoral de Racan, ni l'esprit ni le cœur ne s'éveillent, et le poëte n'étale aux yeux qu'un spectacle languissant et incohérent.

Nous devons au moins constater ici l'immense succès et l'influence de l'*Astrée*, quoiqu'on ne parle plus guère de cette œuvre longtemps estimée que pour s'en moquer : et il est vrai que cela est plus facile que de la lire. En effet nous avons perdu le goût de ces sentiments délicats dont l'extrême retenue et les scrupules nous semblent de la fadeur. Il faudrait aussi bien des loisirs pour achever la lecture d'un livre dont la composition a occupé la vie entière d'Honoré d'Urfé, qui a légué à son secrétaire Baro le soin d'en écrire les derniers volumes. N'oublions pas cependant que La Fontaine, malgré la peur que lui causaient les longs ouvrages, faisait encore ses délices de celui-ci : il aimait à vivre par l'imagination dans ce monde idéal où la campagne est toujours fleurie, où les ruisseaux murmurent si agréablement, où les bergères ont des visages si gracieux et les bergers un langage si poli. Il entretenait ainsi ses douces rêveries. Le sévère Boileau, tout en blâmant la morale de l'Astrée, qu'il trouve « fort vicieuse, puisqu'elle ne prêche que l'amour et la mollesse, » avoue en même temps que d'Urfé a soutenu l'intérêt de sa longue pastorale « par une narration également vive et fleurie, par des fictions très-ingénieuses, et par des caractères aussi finement imaginés qu'agréablement variés et bien suivis. » La passion de La Fontaine pour l'Astrée et ce jugement de Boileau suffisent pour protéger l'œuvre de d'Urfé, non pas contre l'abandon, car l'indifférence a une force d'inertie qui est invincible, mais contre

le mépris. Sans doute les bords du Lignon sont dépouillés sans retour de leur charme poëtique ; le Forez, qu'arrose ce cours d'eau où Céladon a vainement tenté de se noyer, n'est plus la terre promise des amants, Céladon lui-même n'en est plus le modèle, et il expie sa gloire passée sous le ridicule que les railleurs ont attaché à sa résignation langoureuse ; mais il faut reconnaître de bonne grâce que le peintre de tant de frais paysages, le créateur de tous ces personnages qui ont intéressé une société d'élite à leurs mœurs et à leurs aventures, n'avait pas une imagination sans puissance. Ainsi pendant un demi-siècle, grâce à d'Urfé, Astrée, Céladon, Sylvandre, Galatée, Hylas ont été des figures vivantes. Il n'y a rien qui leur soit comparable dans les *Bergeries* de Racan.

Ce qui a fait et ce qui soutient encore la renommée de Racan, c'est l'expression harmonieuse de quelques sentiments naturels qu'il avait réellement éprouvés. Ainsi, s'il est habituellement faux et souvent maniéré lorsqu'il fait parler des bergers de convention, il est noble et touchant, il est tout à fait poëte en célébrant les douceurs de la vie des champs comparées aux agitations des courtisans de la fortune :

Le bien de la fortune est un bien périssable :
Quand on bastit sur elle, on bastit sur le sable ;
Plus on est élevé, plus on court de dangers ;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempeste,
Et la rage des vents brise plustost le faiste
Des maisons de nos roys que des toicts des bergers.

O bienheureux celuy qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs ;

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle a plein poing tomber sous la faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
Et semble qu'à l'envy les fertiles montagnes,

Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Toute la pièce est du même ton ému et pénétrant; aussi n[e] doute-t-on point de la sincérité du vœu qui la termine :

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment,
Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude :
Si vous fustes tesmoings de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

C'est encore le même sentiment qui anime ce tableau mêlé aux regrets du vieil Alidor, passage vraiment digne, avec quelques autres, peu nombreux à la vérité, d'être retiré des cinq mortels actes des *Bergeries*, où on ne va plus guère les chercher :

Soit que je prisse en main le soc ou la faucille,
Le labeur de mes bras nourrissoit ma famille,
Et lorsque le soleil en achevant son tour
Finissoit mon travail en finissant le jour,
Je trouvois mon foyer couronné de ma race :
A peine bien souvent y pouvois-je avoir place;
L'un gisoit au maillot, l'autre dans le berceau,
Ma femme en les baisant dévidoit son fuseau;
Jamais l'oisiveté n'avoit chez moi d'entrée,
Le temps s'y ménageoit comme chose sacrée;
Aussi les dieux alors bénissant ma maison,
Toutes sortes de biens me venoient à foison.

Racan aime donc sincèrement les champs et la nature [;] cet amour se lie dans son âme au mépris des vanités du monde et de l'ambition des hommes qu'il exprime aussi par de nobles images. En voici quelques preuves :

Que sert à ces galants ce pompeux appareil
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil
    Des trésors du Pactole ?
La gloire, qui les suit après tant de travaux,
Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
    Du pied de leurs chevaux.

S'il y a quelque embarras au début de la strophe, la fin en est admirable. Le bon Racan touche encore au sublime dans ces vers dont Malherbe était, dit-on, jaloux. C'est une stance de l'ode, généralement belle, sur la mort de M. de Termes :

Il voit ce que l'Olympe a de plus merveilleux ;
Il y voit à ses piés ces flambeaux orgueilleux
Qui tournent à leur gré la fortune et sa rouë :
Et voit comme fourmis marcher nos légions
Dans ce petit amas de poussière et de bouë
Dont nostre vanité fait tant de régions.

Il semble par ces traits, dont la grandeur a pour principe le sentiment religieux, que Racan était préparé à reproduire la majesté de la poésie sacrée et qu'il pouvait après Malherbe et comme lui réussir dans l'imitation des psaumes. Malheureusement Racan essaya tardivement cette entreprise et lorsque à sa nonchalance naturelle s'ajoutait la langueur de la vieillesse ; aussi est-ce à grand peine, et par une bonne fortune d'homme de goût, que M. Patin a pu dégager de ce fond pâle et monotone quelques passages poétiques qui mériteraient d'être mis à part et préservés de l'oubli.

Il ne faut demander à Maynard ni la veine fluide ni l'harmonieuse mollesse de Racan, mais en retour il est toujours châtié, souvent nerveux, quelquefois élégant. Il avait à un haut degré le sentiment de son mérite, et il se plaint, non sans amertume, que ce mérite ne le porte ni aux dignités ni à l'opulence. Négligé sous Henri IV, qui du moins ne se piquait pas de protéger les poëtes, il eut encore à se plaindre de Richelieu, dont il sollicita vainement les libéralités, et il paraît que dans une dernière tentative il ne fut pas plus heureux auprès de la régente Anne d'Autriche : c'est alors seulement qu'il se retira, sans esprit de retour, à Aurillac sa patrie, et qu'il fit graver sur la porte de son cabinet ces vers devenus célèbres :

Las d'espérer et de me plaindre
De la cour, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort
Sans la désirer ni la craindre.

Avant d'en venir à cette résignation philosophique, plus noble si elle eût été moins tardive, il avait longtemps maugréé. Il disait à son maître :

Malherbe, en cet âge brutal,
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital;

et à son condisciple Racan :

L'art des vers est un art divin,
Mais son prix n'est qu'une guirlande
Qui vaut moins qu'un bouchon à vin.

Il s'était cruellement vengé du refus catégorique, du *Rien* si durement opposé par Richelieu à sa requête, par ce sonnet qui est sans doute un des *deux ou trois entre mille* auxquels Despréaux faisait grâce :

Par vos humeurs le monde est gouverné,
Vos volontez font le calme et l'orage,
Et vous riez de me voir confiné,
Loin de la cour, dans mon petit village.

Cléomédon, mes désirs sont contens,
Je trouve beau le désert où j'habite,
Et connois bien qu'il faut céder au tems,
Fuïr le monde et devenir ermite;

Je suis heureux de vieillir sans employ,
De me cacher, de vivre tout à moy,
D'avoir dompté la crainte et l'espérance,

Et si le ciel qui me traite si bien
Avoit pitié de vous et de la France,
Vostre bonheur seroit égal au mien.

On voit déjà que Maynard n'est pas un rimeur vulgaire. Il n'a pas toujours échoué dans l'ode et il a souvent réussi dans l'épigramme; malheureusement sur les traces de Martial, de Marot et de Saint-Gelais, il a trouvé trop souvent l'assaisonnement de ces petits poëmes dans la licence, et c'est peut-être à ce mauvais emploi de son esprit, plus qu'à

ustice de la cour, qu'il doit les mécomptes dont il se
it. Ces pièces qui lui ont donné accès au *Parnasse sati-*
e, où il a place à côté de Régnier, Motin, Théophile, et
ant d'autres beaux esprits libertins, devaient lui fermer
:rée aux honneurs. Le siècle et les grands n'ont pas tou-
s tort contre les poëtes. Si Maynard avait toujours res-
é son talent, on pourrait prendre son parti contre les
eurs qui l'ont frappé. En effet, quels reproches aurions-
s à lui faire si sa pensée avait toujours été grave et noble
me dans ces vers dignes de Malherbe :

Le temps amènera la fin de toutes choses,
Et ce beau ciel, ce lambris azuré,
Ce théâtre où l'aurore épanche tant de roses,
Sera brûlé des feux dont il est éclairé.

L'air ne formera plus ni gresles, ni tonnerres,
Et l'univers qui dans son large tour
Voit courir tant de mers et fleurir tant de terres,
Sans sçavoir où tomber, tombera quelque jour.

'ans le genre badin, nous ne lui savons pas mauvais gré
›igrammes telles que celle-ci contre ce maître si rude
valets qui osaient lui demander leurs gages :

Maître ingrat, débiteur sans foy,
Qui défends qu'on parle chez toi
De payement et de salaire,
Ne te laisse jamais fléchir :
Le revenu de ta colère
Est capable de t'enrichir.

s lui passons encore d'avoir dit d'une coquette :

Le visage qui l'embellit
Demeure dessous la toilette
Et n'entre jamais dans son lit;

e la cour :

C'est où l'on est payé de vent;
C'est où l'on rebute les sages;
Et c'est où l'on trouve souvent
Plus de masques que de visages.

Rien ne défend à l'homme d'esprit d'aiguiser finement ses traits piquants contre les ridicules : nous lui défendons seulement de blesser la pudeur et d'offenser les oreilles chastes.

C'est pour avoir manqué à ce devoir d'honneur qu'un homme de talent et de courage, Théophile Viaud, eut à disputer à la justice de son pays une vie qu'il aurait pu employer pour sa gloire. Le goût des plaisirs sensuels assaisonnés des licences de l'esprit avait placé Théophile à la tête d'une ligue de jeunes seigneurs dont les mœurs et les propos alarmaient les directeurs de la conscience royale. La cour se partageait entre ces épicuriens, qui se permettaient beaucoup, et les censeurs, qui voulaient les ranger à l'ordre : le roi Louis XIII, encore adolescent, pouvait céder aux entraînements de l'âge et donner gain de cause aux brillants disciples et protecteurs du poëte, les Liancourt, les Montmorency. Il y avait rivalité d'influence, et c'est ce qui explique l'ardeur des poursuites dont Théophile fut l'objet, et qui amenèrent au moins son effigie en place de Grève, pour y être brûlée. On avait, en effet, à son intention

Bandé tous les ressorts
De la noire et forte machine
Dont le souple et le vaste corps
Étend ses bras jusqu'à la Chine.

Théophile avait contre lui le père Voisin pour l'intrigue, le père Garasse pour l'injure; et comme il a été perfidement enlacé, et injurié à outrance, on se prend à le plaindre, on est même tenté de l'absoudre. Sans doute Théophile a été surtout coupable du prestige de son esprit et du crédit qu'il lui donnait à la cour; mais, malgré l'habileté de sa défense, qui renversa le bûcher où il devait monter, qui lui rendit même la liberté, il n'a pour nous qu'une innocence légale. Ses persécuteurs sont odieux, parce qu'ils ont passé toutes les bornes et dans leurs imputations et dans le châtiment qu'ils réclamaient; et toutefois il est clair que ce n'est pas à titre purement gratuit qu'il a été mis en cause.

Nous n'avons pas à entrer dans les détails de ce procès, qui montre au moins à quel point Théophile paraissait dangereux, et combien il importait à ses adversaires de se débarrasser de sa présence. Était-il le coryphée des incrédules qui s'étaient étrangement multipliés à la suite des guerres de religion? Il s'en est défendu à grands renforts d'arguments; il a même abjuré publiquement le protestantisme; il a traduit le *Phédon* en témoignage de croyance à l'immortalité de l'âme; il est encore vrai qu'il n'a pas personnellement publié le *Parnasse satirique*, mis à sa charge; mais ces démarches et cette abstention ne seraient-elles pas des ruses de guerre? Quoi qu'il en soit, la nécessité de se défendre donna l'essor au talent de Théophile, qui écrivit du fond de sa prison, comme apologie, divers mémoires où il se montre habile dialecticien et prosateur excellent. Il enseigne aux avocats de son temps comment il faut discuter; et, dans une cause personnelle et pleine de difficultés, il devance Beaumarchais par la netteté du langage, par la force des arguments, par le mélange adroit des raisons sérieuses et de la piquante raillerie. En sortant de prison, il lance à Balzac, qui devait au moins se taire quand il y allait de la vie et de l'honneur d'un ancien ami, une lettre cruelle, d'un style nerveux et dont les traits acérés blessent jusqu'au sang: jamais l'amitié trahie et indignée ne s'est vengée avec plus d'amertume et d'éloquence. Ces divers morceaux, écrits avant la mort de Malherbe et au temps même des débuts de Balzac, assignent à Théophile un rang élevé parmi nos prosateurs.

Comme poëte, Théophile s'est trop pressé de produire pour n'avoir pas avorté. Sa tragédie de *Pyrame et Thisbé* serait complétement oubliée, si Boileau n'en eût tiré malicieusement l'apostrophe de l'héroïne au poignard de Pyrame:

Le voilà ce poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement! Il en rougit, le traître!

On ne pouvait pas faire plus mal à propos une plus mauvaise pointe. Cette tragédie, à tirades et à monologues, faite sur

le modèle de celles qu'improvisait alors Alexandre Hardy, continuateur de Jodelle et de Garnier, est mauvaise de tout point, et fournirait bien d'autres exemples de mauvais goût; l'hyperbole espagnole et les *concetti* de l'Italie qui s'y détachent sur un fond trivial ne la gardent pas d'être insipide. Théophile subissait à regret la contrainte que lui imposait une œuvre de longue haleine :

> Autrefois quand mes vers ont animé la scène,
> L'ordre où j'étois contrainct m'a fait bien de la peine;
> Ce travail importun m'a longtemps martyré,
> Mais enfin, grâce aux dieux, je m'en suis retiré.

Il disait encore :

> La reigle me desplaist, j'écris confusément;
> Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisément.

Nous avons l'aveu du coupable et le secret de sa fécondité trop souvent stérile. Ces poëtes qui méprisent l'art et qui dédaignent le travail dissipent souvent en œuvres éphémères de riches facultés. Théophile n'a pas essayé, à la suite de Ronsard, de contrefaire l'antiquité: en cela, on ne saurait le blâmer ; mais il a eu tort de ne pas se laisser guider par Malherbe, puisqu'il reconnaissait que ce réformateur de la poésie « nous avait appris le français », et qu'il lisait dans ses vers « l'immortalité de sa vie ». Il disait encore :

> J'aime sa renommée et non pas sa leçon ;

et il ne comprit pas qu'il aurait fallu écouter la leçon pour avoir part à la renommée. Théophile s'est gâté par nonchalance et par indépendance. On le regrette, parce que la nature, qu'il ne seconda pas, l'avait beaucoup favorisé. Il est facile de le reconnaître au tour aisé de ses poésies légères, à la clarté de son langage, au relief et à la netteté de quelques expressions. Ce qui manque, c'est le choix, c'est la connaissance du « pouvoir d'un mot mis en sa place » enseigné par Malherbe. Et cependant cette muse négligée qui refuse de se réduire « aux règles du devoir » a

encore d'heureuses rencontres. Ne reconnaît-on pas le poëte dans cette peinture des rochers qui bordent l'Océan ?

Ici des rochers blanchissants,
Du choc des vagues gémissants
Hérissent leurs masses cornues
Contre la colère des airs,
Et présentent leurs têtes nues
A la menace des éclairs.

Et Malherbe lui-même n'aurait-il pas avoué ces deux strophes qui commencent une ode adressée à Louis XIII ?

Celui qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les éléments,
Et meut avec des tremblements
La grande masse de la terre :
Dieu qui vous mit le sceptre en main,
Qui vous le peut ôter demain,
Lui qui vous preste sa lumière
Et qui, malgré vos fleurs de lys,
Un jour fera de la poussière
De vos membres ensevelis;

Ce grand Dieu qui fit les abymes
Dans le centre de l'univers,
Et qui les tient toujours ouverts
A la punition des crimes,
Veut aussi que les innocents
A l'ombre de ses bras puissants
Trouvent un assuré refuge;
Et ne sera point irrité
Que vous tarissiez le déluge,
Des maux où vous m'avez jeté.

Voilà, pour un poëte accusé d'athéisme, des sentiments bien relevés ! On croit, au début, entendre gronder la voix imposante d'un Bossuet. Et de plus, pour un rimeur qui n'aime pas à se contraindre, ces vers ne paraissent-ils pas d'une facture bien savante ? Mais Théophile était en prison, il était opprimé, et dès lors son âme s'élève avec confiance vers la source de toute justice, et, de plus, les loisirs ne lui manquant pas pour penser sa parole et pour parler sa pensée, il a médité, et la méditation fait de l'improvisateur

un poëte véritable. C'est la leçon que nous voulions dégager de cette rapide étude sur Théophile, dont la brillante et trop souvent déplorable facilité a séduit parmi ses contemporains des esprits de même trempe. Ainsi Scudéry, qui l'appelle avec emphase le *grand divin* Théophile, a cédé, comme lui, à la fougue d'un talent naturel que la méditation pouvait féconder, que la règle aurait discipliné, et qui, faute de nourriture et de méthode, s'est dissipé misérablement. Théophile balança par ses succès éphémères en poésie la gloire de Malherbe : comme prosateur, il aurait pu accomplir avec plus de mesure l'œuvre de Balzac; mais sa vie mal conduite et son talent mal employé n'ont laissé dans l'histoire des mœurs et des lettres qu'un souvenir équivoque. Malherbe, dont il a dédaigné les leçons, l'efface complétement; et Balzac, dont il a raillé le talent et décrié le caractère, fut pour son siècle un personnage considérable et un écrivain supérieur.

Théophile par les déréglements de sa vie, les témérités de sa pensée et les caprices de son esprit, représente assez bien la période d'agitation et de licence où il vécut et qui sépare la mort de Henri IV de l'avénement de Richelieu. La régence de Marie de Médicis et les premières années de la majorité de Louis XIII furent fécondes en troubles et en scandales. Le respect de l'autorité, la discipline que Henri IV et Malherbe avaient pu maintenir, chacun dans son domaine, firent place au relâchement et à la turbulence. Les régences sont toujours de périlleuses épreuves. Cette fois encore l'influence des étrangers fut fatale aux lettres, aux mœurs, à l'administration. Pour revenir à l'ordre dans les lettres comme dans l'État, aux grands desseins qui affermissent les empires, aux grandes œuvres qui honorent l'esprit humain, il faudra qu'un homme de génie renoue la chaîne interrompue. A des ministres tels que les Concini et les de Luynes suffisent des poëtes tels que Théophile; à côté de Richelieu nous verrons le grand Corneille.

CHAPITRE II.

Balzac. — Son influence sur la prose française. — Beautés et défauts de ses ouvrages. — L'hôtel Rambouillet. — Voiture. — Sarrazin. — L'Académie française.

De nos jours on ne lit guère Balzac non plus que Malherbe, et on se croit quitte avec lui après l'avoir appelé le Malherbe de la prose. Ce dédaigneux hommage ne suffit pas, car Balzac ne s'est pas contenté de chercher, de trouver et de faire sentir dans la prose une juste cadence, de donner du nombre au langage non mesuré, de choisir les mots et de les mettre à leur place, d'épurer le vocabulaire, de se faire comprendre par la propriété et la disposition des termes qu'il emploie, enfin de faire pénétrer dans l'esprit la lumière de ses idées et de plaire à l'oreille par une harmonie soutenue ; mais il a écrit quelques pages où la beauté de l'expression orne de grandes pensées. Il y a dans ses écrits des parties qui méritent de ne point périr. A la vérité, aucun de ses ouvrages ne saurait subsister comme ensemble ; il n'a pas ce qu'on pourrait appeler son chef-d'œuvre et moins encore, dans le sens absolu, un chef-d'œuvre : ce qu'il a de bon est dispersé, et jamais il n'a composé un tout qui soit une unité vivante : *infelix operis summa*. Balzac est un esprit brillant et non une ferme et haute raison, une belle imagination et non une âme naturellement élevée. Il n'a ni cette force d'intelligence qui ordonne et enchaîne les idées, ni cette émotion vraie qui vient du cœur et qui ajoute la chaleur à la lumière. Il nous force quelquefois à l'admirer, mais il n'attache point et ne se fait pas aimer. Il n'y a, en effet, que le cœur qui puisse parler au cœur et le maîtriser. Les mérites qui procèdent seulement de l'esprit et de l'imagination ne survivent pas à la surprise qu'ils causent ; ils se flétrissent bientôt comme cette beauté du visage qui ne tient qu'à l'éclat de la jeunesse. L'indifférence de la

postérité pour Balzac après l'engouement de ses contemporains le punit justement de n'avoir aimé que lui-même, et de n'avoir cherché, même dans les grandes idées qu'il a quelquefois rencontrées, que l'occasion de produire et de faire briller son bel esprit et son beau langage.

Balzac pèche par le cœur, et avant de mettre en relief les rares qualités de son esprit, il faut donner quelques preuves de l'infirmité morale qui a empêché cette brillante intelligence de s'élever jusqu'au génie. Et d'abord aimait-il les hommes celui qui ose écrire les lignes suivantes : « Certes nous n'aurions jamais fait, si nous voulions prendre à cœur les affaires du monde et avoir de la passion pour le public dont nous ne faisons qu'une faible partie : peut-être qu'à l'heure qu'il est la grande flotte des Indes fait naufrage à deux lieues de terre; peut-être que l'armée du Turc prend une province sur les chrétiens et enlève vingt mille âmes pour les mener à Constantinople; peut-être que la mer emporte ses bornes et noie quelques villes de Zélande. Si nous faisons venir les malheurs de si loin, il ne se passera heure de jour qu'il ne nous arrive du déplaisir; si nous tenons tous les hommes pour nos parents, faisons état de porter le deuil tout le temps de notre vie. » Balzac n'a garde de faire venir les malheurs de loin : il a bien assez du mauvais état de sa santé, qu'il exagère sans doute et dont il parle sans cesse; pour n'avoir pas à porter le deuil toute sa vie, il ne multipliera pas autour de lui les chances de mort, il vivra dans un isolement superbe, il déclinera la charge et l'honneur d'être chef de famille. Voici les raisons qu'il en donne : « Je ne veux point être en peine de compter tous les jours les cheveux de celle que j'épouserai, afin qu'elle ne donne de ses faveurs à personne, ni craindre que toutes les femmes qui la viendront voir ne soient des hommes déguisés. L'exemple de notre voisin me fait peur qui a mis au monde tant de muets, tant de borgnes et de boiteux qu'il en pourrait remplir un hôpital. Je ne veux point être obligé d'aimer des monstres parce que je les aurai faits, et quand je serais assuré de ne point faillir en cela, je me passerai bien d'avoir

des enfants qui désireront ma mort s'ils sont méchants, qui l'attendront s'ils sont sages, et qui y songeront quelquefois, encore qu'ils soient les plus gens de bien du monde. » Ainsi Balzac ne trouve à dire au mariage que la femme et les enfants ; c'est plus qu'il ne fallait pour s'en dispenser. Certes ces grossiers sentiments sont exprimés avec art, mais leur bassesse n'en est que plus repoussante. Je ne suis guère édifié non plus de la délicatesse de Balzac en amour, ni de sa galanterie ; il est guindé et gourmé dans l'expression des sentiments tendres ; il est cruel dans ses railleries sur le plus grand malheur des femmes, le vieillir. N'y a-t-il pas de l'inhumanité dans ce trait, d'ailleurs piquant, contre une coquette qui faisait mine de tourner à la dévotion : « Elle est aussi éloignée de sa conversion que de la jeunesse. » Balzac se complaît à désenchanter la jeunesse et la beauté sur leurs illusions ; il aime à les poursuivre par la perspective et même par la peinture de la laideur : « Votre front, dit-il à Clorinde, s'étendra jusqu'au haut de votre tête, les joues vous tomberont sous le menton, et vos yeux de ce temps-là seront de la couleur de votre bouche à cette heure. »

Passons à d'autres idées. Il est bon sans doute de ne pas encourager les esprits à la turbulence ; mais faut-il professer avec l'idolâtrie du passé l'aveugle obéissance à toute autorité et dire servilement : « Nous ne sommes pas venus au monde pour faire des lois, mais pour obéir à celles que nous avons trouvées et nous contenter de la sagesse de nos pères comme de leur terre et de leur soleil. » A ce compte le genre humain aurait été coupable de ne pas s'engourdir dans la barbarie, et il aurait aggravé cette première faute en ne s'arrêtant pas au régime féodal ; et notre soleil aurait dû continuer de tourner autour de la terre immobile ! Heureusement il ne dépendait pas de Balzac et de ses pareils d'arrêter le mouvement de la terre ni la marche de l'humanité. Sans doute encore il convient de maintenir la raison humaine dans ses limites ; mais n'est-il pas disposé à sacrifier jusqu'à ses droits, celui qui s'exprime ainsi : « J'aime

bien mieux cette raison prisonnière de la foi et sacrifiée par l'humilité, cette raison abattue et endormie, voire même morte et enterrée aux pieds des autels, que cette autre raison juge de la foi, animée d'orgueil et de vanité, si vive et si remuante dans les écoles, qui fait tant la maîtresse et la souveraine, qui ne parle que de régner et de vaincre partout où elle est. » Un sujet dévoué, un chrétien sincère, ne parleraient pas ainsi : Balzac exige plus de sacrifices que n'en demandent réellement la fidélité et la foi : il manque de mesure parce qu'il n'a pas une ferme conviction. Sans doute il se rappelait et il voulait faire oublier ou du moins expier certain pamphlet de sa jeunesse, publié en Hollande, entaché de républicanisme et même d'hérésie.

L'intelligence de Balzac est capable de grandes idées; mais on voit, par la manière dont il les exprime, qu'elles ébranlent plus son imagination qu'elles n'émeuvent son âme. Ainsi, la puissance du Christ enfant lui suggère des images saisissantes, mais pas un sentiment : « Une étable, une crèche, un bœuf et un âne! quel palais, bon Dieu, et quel équipage! Cela ne s'appelle pas naître dans la pourpre et il n'y a rien ici qui sente la grandeur de l'empire de Constantinople. Ne soyons pas honteux de l'objet de notre adoration : nous adorons un enfant; mais cet enfant est plus ancien que le temps. Il se trouva à la naissance des choses; il eut part à la structure de l'univers; et rien ne fut fait sans lui, depuis le premier trait de l'ébauchement d'un si grand dessein jusqu'à la dernière pièce de sa fabrique. Cet enfant fit taire les oracles, avant qu'il commençât à parler. Il ferma la bouche aux démons étant encore dans les bras de sa mère. Son berceau a été fatal aux temples et aux autels, a ébranlé les fondements de l'idolâtrie, a renversé le trône du prince du monde. Cet homme promis à la nature, demandé par les prophètes, attendu des nations, cet homme enfin, descendu du ciel, a chassé, a exterminé les dieux de la terre. » Voilà, certes, un tableau savamment tracé et qui frappe l'imagination; mais comment se fait-il que, parmi ces traits de grandeur, il n'y

en ait pas un seul qui soit touchant? Saint Bernard, en présence du même contraste de l'enfance et de la toute-puissance, s'en montre autrement ému et ne permet pas de douter qu'il aime et les hommes, et le Sauveur des hommes, et sa divine mère : « Le voilà enfant et sans voix; et si ses vagissements doivent inspirer la crainte, ô homme! ce n'est pas à toi : il s'est fait tout petit, et la Vierge sa mère enveloppe de langes ses membres délicats, et tu trembles encore de frayeur! Mais tu vas savoir qu'il ne vient pas pour te perdre, mais pour te sauver; non pour t'enchaîner, mais pour t'affranchir; car il combat déjà contre tes ennemis. Par la vertu et la sagesse de Dieu, il met le pied sur le cou des grands et des superbes. » Voilà bien l'orateur chrétien, le croyant ému, et non l'habile maître de rhétorique qui a trouvé une occasion d'antithèses dans un contraste, et qui y déploie, non sans pédantisme, toutes les ressources de son art.

J'abandonne à d'autres le soin de rechercher si l'artifice trop visible du langage et une certaine indifférence de cœur sur les rigueurs de la Providence ne laissent pas quelque chose à désirer dans l'admirable passage qu'on va lire. « Il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les États. Ces dispositions et ces humeurs, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude, viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le poëte, et les hommes ne sont que les acteurs : ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel, et c'est souvent un faquin qui en doit être l'Atrée ou l'Agamemnon. Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre, tout est César. Elle peut faire par un enfant, par un nain, par un eunuque, ce qu'elle a fait par les géants et les héros, par les hommes extraordinaires. Dieu lui-même dit de ces gens-là qu'il les envoie en sa colère et qu'ils sont les verges de sa fureur. Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre. Les verges ne

piquent ni ne mordent d'elles-mêmes, ne frappent ni ne blessent toutes seules. C'est l'envoi, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables. Cette main invisible, ce bras qui ne paraît pas, donnent les coups que le monde sent. Il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme, mais la force qui accable est toute de Dieu. » Cela est énergique et grand. Les doctrines historiques de saint Augustin, de Paul Orose, trouvent dans ce passage, dont les beautés sont à l'épreuve du temps, un digne interprète. Bossuet n'aura plus tard qu'à développer ce germe fécond; mais, pour ce grand historien de la Providence, Dieu ne sera pas un poëte; ni Atrée ni Agamemnon ne lui viendront à l'esprit, et il aura autre chose qu'un dédain superbe pour les instruments et les victimes de la puissance divine.

Balzac, qui fraie la voie à Bossuet par ces considérations de théologie politique tirées du plus remarquable de ses ouvrages, le *Socrate chrétien*, a donné, dans ses *Entretiens à Ménandre*, avant Pascal, le modèle d'une polémique forte et mesurée; il le devança encore et fit comme le programme de quelques-unes des *Provinciales*, en signalant dans le *Prince* la morale relâchée de certains casuistes espagnols, compatriotes d'Escobar. « La cour, dit-il, a produit de certains docteurs qui ont trouvé le moyen d'accorder le vice avec la vertu et de joindre ensemble des extrémités si éloignées. On donne aujourd'hui des expédients à ceux qui ont volé le bien d'autrui pour le pouvoir retenir en pleine conscience. On enseigne aux princes à entreprendre sur la vie des autres princes, après les avoir déclarés hérétiques en leur cabinet. On leur apprend à abréger les guerres dont ils appréhendent la longueur et la dépense, par des assassinats où ils ne hasardent que la personne d'un traître, et à se défaire de leurs propres enfants sans aucune forme de procès, pourvu que ce soit du consentement de leurs confesseurs. Outre cela, comme si Notre-Seigneur était mercenaire, et qu'il se laissât corrompre par présents, comme si c'était le Jupiter des païens qu'ils appelaient au

partage de la proie et du butin, après un nombre infini de crimes dont ils sont coupables, on ne leur demande ni larmes, ni restitution, ni pénitence ; il suffit qu'ils fassent quelque légère aumône à l'Église. On compose avec eux de ce qu'ils ont pris à mille personnes, pour une petite partie qu'ils donnent à d'autres à qui ils ne doivent rien ; et on leur fait accroire que la fondation d'un couvent ou la dorure d'une chapelle les dispense de toutes les obligations du christianisme et de toutes les vertus morales. » Nous verrons plus tard comment la même thèse, généralisée et vivifiée par le génie, est devenue un traité sublime et piquant de morale universelle.

Nous voyons par ces exemples, qu'on pourrait multiplier, que Balzac ne s'est pas borné à des sujets frivoles; qu'il a eu le goût et l'ambition des grandes pensées, et que, si son âme avait eu autant d'élévation que son esprit avait de ressources et son imagination d'éclat, il aurait gardé un rang élevé parmi les maîtres. C'est le cœur qui pèche dans Balzac, et cependant il en avait reconnu la puissance lorsqu'il disait en parlant de la vraie piété : « Mais parce que la qualité dont je parle serait comme morte et de nul usage si elle ne partait de la plus haute région de l'âme, où se forme le discours et l'intelligence, et qu'il faut qu'elle réside également en la seconde partie où naissent les affections et les désirs, il la sait faire descendre de la tête dans le cœur, afin que ce qui était lumière devienne feu, et qu'une connaissance si noble et si relevée, qui doit être fertile en grandes opérations et sortir au dehors par des effets admirables, ne finisse point en elle-même et ne s'arrête pas aux plaisirs oisifs de la simple méditation. » Dans ce passage, Balzac porte témoignage contre lui-même : ce qui était lumière dans son intelligence n'y est pas devenu feu, car rien chez lui n'est descendu de la tête au cœur et ne s'est échauffé à ce foyer où les grandes idées deviennent des sentiments en se pénétrant de cette chaleur vitale qui est un principe d'éternelle jeunesse pour les ouvrages de l'esprit. C'est pour cela qu'il n'a pas atteint la véritable éloquence

dont il donnait néanmoins une si juste idée par cette définition : « Elle ne s'amuse point à cueillir des fleurs et à les lier ensemble ; mais les fleurs naissent sous ses pas aussi bien que sous les pas des déesses. En visant ailleurs, en faisant autre chose, en passant pays, elle les produit. Sa mine est d'une amazone plutôt que d'une coquette. » Après tout, Balzac a rendu à la langue d'incontestables services. Avec lui, comme on l'a dit, la France a fait sa rhétorique, et elle l'a faite brillante et utile. Ce mot d'un contemporain : « Tous ceux qui ont bien écrit en prose depuis, et qui écriront bien à l'avenir en notre langue, lui en auront l'obligation, » demeure vrai. Il fallait ajouter qu'il nous apprend aussi le danger d'écrire toujours bien de la même manière. L'uniformité de ses procédés est le vice de sa méthode ; il est toujours auteur, et ne donne jamais à son lecteur cette ravissante surprise, dont parle Pascal, que cause le naturel dans le style. La marche symétrique de sa phrase est toujours prévue, comme les figures de son langage, l'antithèse, la métaphore, l'hyperbole.

Balzac est le lien et comme le médiateur entre deux assemblées célèbres qui ont beaucoup influé sur la littérature au commencement du dix-septième siècle, l'hôtel Rambouillet et l'Académie française. A la vérité, il les a peu fréquentées ; mais, en habile homme, il ne s'en tenait éloigné que pour y être plus respecté, en vertu du principe : *major e longinquo reverentia.* Du fond de son château, il était l'oracle du salon d'Arthénice et de la savante compagnie fondée par Richelieu pour régenter la république des lettres. Les épîtres et les dissertations arrivaient du sanctuaire isolé et lointain pour entretenir la ferveur du cercle choisi de madame de Rambouillet, dans les habitués, comme autrefois les oiseaux de Psaphon, répétaient sur tous les tons le nom et les louanges du dieu. De rares visites réchauffaient à propos l'enthousiasme. Balzac était un grand maître de tactique, en fait de renommée. L'Académie le dispensait de la résidence, obligatoire pour les autres membres ; mais son autorité, toujours présente, dirigeait les

délibérations et réglait les jugements de ce sénat conservateur : de plus, il prit ses précautions au delà de la mort en fondant le prix d'éloquence.

L'hôtel Rambouillet doit avoir le pas sur l'Académie. Ce fut la première institution littéraire régulièrement organisée et le berceau de la société polie. La marquise de Rambouillet ouvrit sa chambre bleue qui devint bientôt le rendez-vous préféré des beaux esprits et des femmes les plus distinguées, parce que les mœurs de la cour de Henri IV offensaient la pureté de son âme, et que le ton goguenard et fanfaron des familiers de ce lieu et du maître lui-même, que Malherbe entreprit vainement de *dégasconner*, blessaient la délicatesse de son esprit. Ce cercle d'élite fut, dans l'origine, un centre d'opposition élégante et modérée destinée à combattre indirectement les barbarismes et les orgies de la cour par la pureté du langage et des mœurs. On briguait l'honneur d'y être admis, car l'admission était un double brevet de culture intellectuelle et de décence morale. Le sceptique Bayle, qui ne prodigue pas ses compliments, appelle l'hôtel de Rambouillet « un véritable palais d'honneur. » Fléchier, de son côté, n'a pas épargné les antithèses pour louer ce salon « où se rendaient tant de personnes de qualité et de mérite qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. » Ce sont là des vérités d'oraison funèbre où les restrictions sont remplacées par des compléments : on peut accorder qu'il n'y ait pas eu de confusion, malgré le nombre; mais ni contrainte ni orgueil, ni affectation, c'est un peu trop dire, même dans un panégyrique. Il vaut mieux s'en tenir au jugement de Saint-Simon qui constate, sans commentaire, l'importance de cette réunion : « C'était, dit-il, le rendez-vous de tout ce qui était le plus distingué en condition et en mérite, un tribunal avec lequel il fallait compter, et dont la décision avait un grand poids dans le monde sur la conduite et sur la réputation des personnes de la cour et du grand monde. »

Malgré ses excellentes intentions morales et littéraires, le cercle de la marquise de Rambouillet, de l'incomparable Arthénice, comme on disait alors, ne pouvait échapper à la destinée des réunions de choix, qui deviennent forcément des coteries et qui se font toujours des idées et un langage à part. Le besoin de se distinguer, qui est le principe de leur établissement et la condition de leur durée, produit fatalement l'orgueil et l'affectation : elles ont des initiés pour qui les étrangers sont des profanes, et leur devise sera toujours :

Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis.

Le nom de *précieuses*, si longtemps honorable pour celles qui le portaient, n'est-il pas un défi et une injure qui devait, avec le temps, amener une revanche, comme celui d'immortels que se laissèrent donner les académiciens. La raillerie s'attache bientôt à ces beaux noms, d'abord si doux à porter, auxquels l'admiration donne cours et qu'elle se flatte d'avoir consacrés. Combien de noms jetés par injure se sont changés en titres d'honneur, et combien de mots pompeux devenus épigrammatiques! on en ferait un piquant chapitre dans l'histoire des révolutions du langage. Le discrédit où sont tombées les précieuses ne doit pas faire oublier les services qu'elles ont rendus. L'hôtel Rambouillet continua le travail de Malherbe sur la langue française. Celui-ci avait donné à notre idiome la force et la noblesse; ses continuateurs l'assouplirent, l'affermirent, et ajoutèrent aux qualités qu'il possédait déjà la finesse et la délicatesse. Il faut encore rapporter à ce cercle ingénieux l'art et le goût de la conversation, d'où naquit l'*urbanité*, dont le nom même manquait avant les précieuses qui le reçurent de Balzac. De leur propre fonds elles donnèrent cours à d'autres expressions heureuses qui ont enrichi le trésor de la langue. Elles ont dit les premières : « cheveux d'un blond hardi, » parce que *roux* leur paraissait un mot brutal. Nous leur devons encore : « n'avoir que le masque de la vertu, » pour désigner l'hypocrisie. Elles ont « revêtu

les pensées d'expressions nobles ; » elles voulaient qu'on fût « sobre dans ses discours, » et il n'y a pas à les en blâmer. Elles ont fourni contre elles-mêmes une excellente épigramme en créant cette vive et piquante locution : « tenir bureau d'esprit ; » mais on ne leur appliquera jamais le mot énergique « s'encanailler, » qu'elles ont frappé d'une empreinte durable, dans un transport de colère et de dédain. Elles ont donc fait autre chose que des périphrases prétentieuses et des métaphores recherchées : souvent elles ont bien rencontré. On ne saurait non plus nier sans injustice que la morale ne doive quelque chose à cette société d'élite qui rendit chastes, au moins en paroles, les auteurs qu'elle admettait dans son sein, et plus retenus ceux mêmes qu'elle n'avait pas enrôlés.

Si Balzac fut l'oracle de l'hôtel Rambouillet, Voiture en est le héros. C'est lui qui représente le mieux, soit par sa prose, soit par ses vers, les qualités et les défauts de cette société brillante et maniérée. Il a prodigieusement d'esprit, et il ne se contente pas d'en avoir, il en fait ; il cherche les rapports les plus éloignés, et peu lui importe qu'ils soient disparates, pourvu qu'ils surprennent et que le rapprochement fasse jaillir une étincelle ; il joue avec les idées et souvent avec les mots ; il a des tours d'adresse et des tours de force pour exprimer ce qui ne peut se dire, et plus l'idée est scabreuse, plus le péril est grand, plus il montre de dextérité ; il côtoie la licence et la bouffonnerie sans y tomber jamais ; il badine ingénieusement ; les témérités de son esprit ne lui servent qu'à en montrer la souplesse et l'agilité ; il aime à inquiéter la pruderie, et il ne l'offense pas. C'est qu'au fond son esprit vaut mieux que l'emploi qu'il en fait ; il le gâte sciemment pour mieux divertir l'auditoire dont il aime la surprise et les applaudissements. Il ne s'abuse pas sur la valeur des traits qui lui attirent des suffrages. Homme du monde plutôt qu'écrivain, et voulant vivre parmi les grands sur le pied de l'égalité, il lui fallait compenser le tort de sa naissance en prenant ses avantages du côté de l'esprit. Courageux, familier, quelquefois hautain, toujours

soigneux de sa dignité d'homme dans son rôle d'amuseur, il a fait reconnaître les priviléges de l'intelligence parmi les privilégiés de la naissance qui n'étaient pas des sots. Parmi les sots opulents ou titrés, il n'y a pas de place pour les gens d'esprit qui veulent être respectés; Voiture ne s'y risqua jamais, et il eut raison. Voiture a été proclamé le père de l'ingénieuse badinerie; et en effet personne n'a plaisanté plus agréablement, soit qu'il raconte les aventures de son voyage aérien, pendant que, lancé par quatre gaillards dont les bras vigoureux l'enlèvent de sa couverture par delà les nues et le mettent aux prises avec un bataillon de grues qui le prennent pour un pygmée; soit que, continuant une plaisanterie qui a déjà réussi, il donne, par l'entremise du plus muet des poissons, les éloges les plus vifs et les plus délicats à son compère le brochet, duc d'Enghien, et vainqueur à Rocroy; soit que, de la terre d'Afrique, aride nourricière de monstres, il envoie à Mlle Paulet, à la *lionne* de l'hôtel Rambouillet, des nouvelles de ses terribles parents du désert; soit enfin qu'il prenne courageusement parti pour la conjonctive *car*, en grand danger d'être proscrite. Ce qui fait la grâce de ces plaisanteries, c'est qu'on voit qu'elles ne sont pas une affaire pour lui, mais un divertissement, et que son esprit est bien supérieur aux bagatelles dont il l'amuse.

Voiture a été chargé de négociations difficiles, où il fit preuve d'adresse et de solidité; et lorsque, par aventure, cette plume badine a touché à des sujets sérieux, elle a passé sans effort de la familiarité à la noblesse. Favori de Gaston d'Orléans, Voiture ne tarda pas à comprendre que toutes les intrigues ourdies contre Richelieu étaient des attentats contre la France. Il se rallia franchement à la politique toute nationale du ministre, qu'il a jugé dès 1636, avant l'achèvement de ses grands desseins, comme l'a fait la postérité. Il expose les motifs de sa conversion dans une lettre qui devance l'histoire, et qui, écrite avec autant de force que de mesure, mérite d'être lue et méditée. Nous devons au moins en détacher une page qui justifie nos

éloges : « Voyons, dit-il, s'il s'en est fallu beaucoup qu'il n'ait renversé ce grand arbre de la maison d'Autriche, et s'il n'a pas ébranlé jusques aux racines ce tronc qui de deux branches couvre le Septentrion et le Couchant, et qui donne de l'ombrage au reste de la terre. Il fut chercher jusque sous le pole ce heros qui sembloit être destiné à y mettre le fer et à l'abattre. Il fut l'esprit mêlé à ce foudre, qui a rempli l'Allemagne de feu et d'éclairs, et dont le bruit a été entendu par tout le monde. Mais quand cet orage fut dissipé, et que la fortune en eut détourné le coup, s'arrêta-t-il pour cela, ne mit-il pas encore une fois l'Empire en plus grand hazard qu'il n'avoit été par les pertes de la bataille de Leipsic, et celle de Lutzen? Son adresse et ses pratiques nous firent voir tout d'un coup une armée de quarante mille hommes, dans le cœur de l'Allemagne, avec un chef qui avoit toutes les qualitez qu'il faut pour faire un changement dans un État. Que si le roi de Suede s'est jetté dans le péril plus avant que ne devoit un homme de ses desseins et de sa condition, et si le duc de Fridlandt, pour trop differer son entreprise, l'a laissée découvrir : pouvoit-il charmer la balle qui a tué celui-là au milieu de sa victoire, ou rendre celui-ci impénétrable aux coups de pertuisane? Que si ensuite de tout cela, pour achever de perdre toutes choses, les chefs qui commandoient l'armée de nos alliez devant Norlinghen donnerent la bataille à contre-temps : étoit-il au pouvoir de monsieur le Cardinal, étant à deux cens lieuës de là, de changer ce conseil, et d'arrêter la precipitation de ceux qui pour un empire (car c'étoit le prix de cette victoire) ne voulurent pas attendre trois jours? Vous voyez donc que pour sauver la maison d'Autriche, et pour détourner ses desseins, que l'on dit à cette heure avoir été si téméraires, il a fallu que la fortune ait fait depuis trois miracles; c'est-à-dire trois grands événemens qui vraisemblablement ne devoient pas arriver : la mort du roi de Suede, celle du duc de Fridlandt, et la perte de la bataille de Norlinghen. »

Voiture a encore su parler du duc d'Olivarès en termes

dignes de celui qu'il appréciait, et, jusque dans des vers dont le ton est familier, il atteint encore la noblesse en parlant des illusions de la gloire humaine, à propos du nom et des victoires du prince de Condé :

Ces deux syllabes glorieuses
Qui font ensemble votre nom
Seront de tout votre renom
Les héritières glorieuses :
Ces trois faits d'armes triomphants,
Ces trois victoires immortelles,
Les plus grandes et les plus belles
Qu'on trouve en la suite des ans ;
Tant d'exploits et tant de combats,
Tant de murs renversés à bas,
Dont parlera toute la terre,
Seront pour elles seulement
Et pour les figures de pierre
Qui feront votre monument.

Dans ce passage, Voiture fait un emprunt à Montaigne, qui avait dit : « ces trois victoires sœurs, Salamine, Platée, Mycale, les plus belles que le soleil ait vues de ses yeux » et comme une avance à Bossuet qui dira plus tard dans l'oraison funèbre du même héros : « des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et des fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste. » La même épître a fourni à Voltaire un trait souvent cité. C'est en effet d'après ces deux vers de Voiture :

Et qu'un peu de plomb sait casser
La plus belle tête du monde,

qu'il a écrit ce distique :

Et qu'un plomb dans un tube entassé par des sots
Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros.

A côté de Voiture on peut placer Sarrazin, qui n'a pas moins de portée sous les mêmes dehors de badinage. Sarrazin fut moins goûté que Voiture à l'hôtel Rambouillet, parce qu'il avait pris au petit archevêché, dans l'intimité du coadjuteur, et auprès du prince de Conti qui n'avait

pas encore tourné à la dévotion et dont il fut le secrétaire, l'habitude de ne pas modérer sa langue. Il blessait par trop de liberté dans ses propos les oreilles pudiques. Mais ce bel esprit, fécond en plaisanteries, et qui a dû payer comme les autres son tribut au goût équivoque des salons qu'il fréquentait, n'en a pas moins écrit avec fermeté de belles pages d'histoire dans le *Siége de Dunkerque* et la *Conspiration de Walstein* qu'il n'a pas achevée. Sarrazin prit parti dans plusieurs querelles littéraires dont l'importance est un trait des mœurs de cette époque de transition où les petites choses devenaient facilement des affaires considérables. Dans celle des deux sonnets, l'*Uranie* de Voiture et le *Job* de Benserade, il se rangea parmi les uranistes par une glose où il amène avec une adresse infinie, à la fin de quatorze stances satiriques et dans leur ordre, les quatorze vers de la pièce qu'il critique; il fut pour Ménage dans la croisade que celui-ci suscita contre Montmaur le Grec ou le Parasite. Outre le *Testament de Goulu*, raillerie piquante, il écrivit à ce propos le *Bellum parasiticum*, espèce de Ménippée, en prose latine entremêlée de citations de vers ingénieusement détournés de leur sens primitif. Dans *Dulot vaincu*, ébauche héroï-comique, il fit avec esprit et bon goût justice de la manie des bouts-rimés, que Dulot avait mis à la mode. Même il a réussi dans l'ode en célébrant la bataille de Lens. Depuis Malherbe et Racan, sans excepter l'accident de Chapelain, qui fit, Boileau ne sait comment, une assez belle ode en l'honneur de Richelieu, le genre lyrique n'avait rien produit d'aussi remarquable pour le mouvement et l'harmonie. Après la mort de Voiture, grand deuil littéraire que mena l'Académie, Sarrazin mêla aux sérieux hommages de la docte assemblée une oraison funèbre mieux appropriée aux mérites du héros: ce fut le récit de ses funérailles, où le panégyrique est tempéré par un agréable persiflage. Le malin Normand égratigne son rival en le caressant, mais il le juge sainement lorsqu'il caractérise ainsi cet esprit solide et charmant: « On fit plusieurs jugements de ce génie dans les lieux par

où il passa : les uns le prenaient pour un génie enjoué, les autres pour un génie particulier, quelques-uns pour un grand génie. Il ne sembla commun à pas un, et pas un ne le trouva mauvais. »

L'Académie s'honorait elle-même dans les regrets qu'elle témoignait à la mort d'un homme qui avait fait de l'esprit une dignité sociale. Cette réunion formée par le goût des lettres dans la maison hospitalière de Conrart, et devenue par la politique de Richelieu une institution d'État, avait pour but de garantir l'unité et la pureté du langage par l'autorité dont elle était investie, et d'entretenir l'émulation des écrivains par l'insigne honneur qui s'attachait aux noms que consacraient ses suffrages, honneur tel que les plus hautes dignités de la magistrature et de l'administration, de l'Église même, y trouvaient un nouveau relief. Ce prestige s'est conservé, quoique la faveur et la complaisance aient amené des choix contestés. Aussi vit-on le grand Corneille, après une longue attente, chercher dans les figures les plus hardies de la langue mystique des termes pour égaler ses remercîments à sa reconnaissance. Chargée du dépôt de la langue, l'Académie entreprit, dès ses débuts, la tâche d'en composer le trésor. Tous ses membres se mirent à l'œuvre dont la direction fut confiée au savoir et à la probité de Vaugelas. Cet esprit judicieux et délicat, qui porta le respect du langage français jusqu'à la piété sans que jamais ses scrupules l'aient incliné à la superstition, provoqua par ses remarques des décisions longtemps respectées. Il comprit que, pour ne point paraître tyrannique, le tribunal académique devait reconnaître la souveraineté de l'usage; qu'il ne pouvait ni battre monnaie, ni rejeter arbitrairement de la circulation les mots qui avaient reçu l'empreinte du génie national. Ni Vaugelas ni l'Académie n'autorisent les entreprises de la grammaire sur les droits de la pensée : ils tendent avec une prudence, étroite peut-être, mais avec une fermeté louable à prévenir, dans le domaine du langage, la guerre civile et l'invasion étrangère.

CHAPITRE III.

Influence de Richelieu sur le théâtre. — Essais de Hardy. — Débuts de Corneille. — Ses premiers chefs-d'œuvre tragiques. — Le Cid. — Horace. — Cinna. — Polyeucte. — Corneille poëte comique. — Le Menteur. — Système dramatique de Corneille.

Le cardinal de Richelieu n'a pas seulement par la grandeur et l'énergie de sa politique donné aux âmes une impulsion vigoureuse qui inspirait de nobles desseins dans l'ordre poétique, il a encore agi directement sur les poëtes en les appelant auprès de lui, en les couvrant de sa protection, en les stimulant par des récompenses. Son unique faiblesse est d'avoir désiré prendre place parmi eux; mais ce léger ridicule d'un homme supérieur, qui, pouvant ne faire et ne commander que de grandes choses, s'est laissé aller, et non sans passion, à composer de méchants vers, a eu cependant cela d'utile que, voulant rehausser par un grand appareil extérieur le mérite de ses propres œuvres, il a fait construire une scène sur laquelle devaient monter les héros de Corneille. N'oublions pas cependant qu'avant Richelieu, qui assura les destinées du genre dramatique, et Corneille, qui l'illustra par des chefs-d'œuvre, l'étonnante fécondité d'Alexandre Hardy, improvisateur qui n'était pas sans mérite, quoiqu'il n'ait rien laissé de durable, avait, pendant les trente premières années du dix-septième siècle, entretenu le goût des divertissements dramatiques par des tragédies et des pastorales qu'on allait entendre à l'hôtel de Bourgogne, où elles exerçaient de nombreux acteurs dont le poëte lui-même animait le zèle et dirigeait le talent. C'est donc à cet inépuisable producteur de drames, à ce directeur infatigable, qu'on doit la continuité des jeux de la scène et la formation d'une troupe de comédiens en mesure de représenter de bons ouvrages, à la venue d'un homme de génie capable d'en produire : il est juste de lui en tenir compte.

Corneille, qui éclipse tout ce qui l'a précédé et tout ce qui l'entoure, n'a manqué ni de précurseurs ni d'émules, et lui-même n'est pas arrivé au combat armé de toutes pièces. L'homme de génie n'a été à ses débuts, et pendant un long noviciat, qu'un bel esprit cherchant sa voie et luttant avec effort sans parvenir à se dégager de l'ornière où se traînaient la tragédie et la comédie. Dans cette lutte, il donnait quelques signes de force et il déployait une industrie ingénieuse qui deviendra plus tard une prodigieuse puissance de combinaisons dramatiques. Il y aurait sans doute quelque intérêt à chercher, dans ces essais d'un homme de génie qui se sent déjà, mais qui ne se possède pas encore et qui se débat avant d'avoir atteint la région où il pourra planer et respirer à l'aise, les symptômes de sa future grandeur : on trouverait les germes tragiques dans *Clitandre*, dans *Médée*, dans *l'Illusion comique*, et certains passages de *la Veuve* et de *la Suivante* révéleraient aux yeux clairvoyants les qualités du poëte comique qui brillent dans *le Menteur;* mais ces recherches sont du ressort de la curiosité critique, et non de l'histoire littéraire. Il nous tarde de montrer dans tout l'éclat de sa puissance le génie créateur de Corneille.

Le plus beau triomphe dont le théâtre ait gardé le souvenir est, sans comparaison, celui du *Cid*, qui parut, date mémorable! en 1636. Rien jusqu'alors n'avait préparé les esprits à cette vérité de passion, à cette force et à cet éclat de poésie. Ce fut une surprise d'admiration qui alla jusqu'à l'enthousiasme. Chimène et Rodrigue eurent non pas des partisans, mais des adorateurs : ce couple nouvellement éclos du cerveau d'un poëte entra dès lors dans la famille humaine, et il y est resté comme le modèle accompli de la grâce et de l'héroïsme : la jeunesse est toujours dans sa fleur sur ces deux visages; il y a toujours la même fraîcheur dans ces voix, le même feu, la même pureté dans ces âmes. Après plus de deux siècles, nous sommes encore complices de leur passion aussi sincèrement que les premiers témoins. C'est que ces paroles, et tant d'autres, sont

toujours vibrantes, comme si elles sortaient pour la première fois de la bouche de Chimène :

Hélas ! ton intérêt ici me désespère :
Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père,
Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir
L'unique allégement qu'elle pût recevoir ;
Et contre ma douleur j'aurais trouvé des charmes,
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.

Et ces plaintes des deux amants, sont-elles devenues moins poignantes ?

O miracle d'amour ! — ô comble de misères ! —
Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères ! —
Rodrigue, qui l'eût cru ? — Chimène, qui l'eût dit ? —
Que notre heur fût si proche et si tôt se perdît ! —
Et que si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance ! —
Ah ! mortelles douleurs ! — Ah ! regrets superflus !

Voilà pour la passion. Et que dire des sentiments héroïques qui éclatent à chaque scène, de cette fougue d'honneur, de cette ardeur martiale dont le courant magnétique échauffe les âmes et peut susciter des héros, comme un chant de Tyrtée ou de Pindare ! Quelle émotion contagieuse dans ces vers de don Diègue :

Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur ;
Viens baiser cette joue, et reconnais la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

Quel culte de l'honneur dans ces mots expressifs de Rodrigue :

L'infamie est pareille et suit également
Le guerrier sans courage et le perfide amant.

Où trouver un récit de bataille comparable à celui dont on pourrait détacher tant de passages qui égalent celui-ci :

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port.

On les laisse passer, tout leur paraît tranquille :
Point de soldats au port, point aux murs de la ville ;
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors !

On ne se lève ainsi que pour la victoire. Quoi de plus beau, de plus héroïque que ce mouvement ! Les sentiments sont si nobles, les images si vives, le langage si plein et si nerveux, qu'on ne songe pas même à admirer les vers.

Je plaindrais le critique qui parlerait de sens froid d'un pareil chef-d'œuvre, et qui ne saluerait pas avec amour, avec respect, le grand poëte qui a donné à son pays une telle surprise d'admiration et tant de gloire. Toutefois cette belle page de notre histoire a son revers : l'envie mêla ses clameurs aux acclamations du triomphe. La vanité de Scudéri donna le signal ; Mairet le seconda pour venger sa *Sophonisbe* éclipsée par *le Cid;* Richelieu donna les mains à ce complot de la médiocrité, et il voulut engager l'Académie naissante dans la querelle. L'Académie vit le piége; elle procéda avec lenteur et se prononça avec mesure : Corneille ne récusa point les juges qu'il n'avait point demandés et qui le traitaient avec les égards dus à son génie; mais il n'accepta point la sentence. Le jugement de l'Académie, rédigé par Chapelain sous le contrôle de Richelieu, demeure au procès comme un document de critique consciencieuse et timorée : le génie ne peut l'accepter comme règle, car il limite son droit dans la peinture des passions et il gêne son indépendance dans le choix des moyens; il ne guide pas son essor, il l'entrave. L'opinion publique ne tint aucun compte de ces protestations ; elle passa outre et donna cours au proverbe : « beau comme le *Cid,* » de sorte que Boileau a pu dire :

En vain contre le Cid un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue;
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Corneille prit ingénument parti pour ses admirateurs : « Je sais ce que je vaux, s'écria-t-il, et crois ce qu'on m'en dit ; » et pour prouver que sa gloire n'était pas une surprise, voulant arracher à ses détracteurs leur dernier argument, bien qu'il eût prouvé qu'en imitant Guillen de Castro il avait fait une conquête et non un larcin, il entreprit de prouver sa puissance de création par une œuvre complétement originale. Il prit une page de Tite-Live dont on n'avait rien tiré pour le théâtre, il la féconda, et il fit, sous forme dramatique, un admirable fragment d'épopée.

Horace est sans doute la production la plus vigoureuse, la plus originale du génie de Corneille. Là tout est substance, force et lumière. Dans un cadre de médiocre étendue, l'art du poëte évoque la famille romaine avec la pureté de ses mœurs, la gravité de sa discipline, la diversité des membres qui la composent, et la cité elle-même tout entière, avec ses institutions et les vertus qui la destinaient à l'empire du monde. Ainsi, par une anticipation si vraisemblable qu'on ne l'a pas remarquée, Rome soumise à l'autorité des rois est déjà digne de n'en plus avoir. Quelle simplicité dans les ressorts, quelle variété dans les caractères ! Voyez comment l'annonce successive de deux décisions simultanées produit deux scènes admirables : il suffit que le choix des Curiaces ne soit connu qu'après celui des Horaces pour que l'intérêt naissant du drame se prolonge et croisse ; l'empressement fort naturel d'une femme timide venant annoncer comme complet un fait inachevé produit la plus neuve et la plus émouvante des péripéties.

Pour les caractères, nous avons le contraste de Sabine et de Camille, l'une voulant mourir pour son époux, l'autre poussant à l'homicide l'humeur farouche de son frère ; Horace et Curiace sont tous deux des héros, mais le Romain n'a que du cœur et point d'entrailles, tandis que chez l'Albain la sensibilité tempère l'héroïsme, et cette opposition se dessine nettement par un dialogue sublime :

> Albe vous a nommé, je ne vous connais plus. —
> Je vous connais encore et c'est ce qui me tue.

Mais au-dessus de ces figures si bien caractérisées s'élève avec la majesté du vieillard, avec l'autorité du père, avec le dévouement dès longtemps éprouvé du citoyen, le vieil Horace, auquel je ne vois rien à comparer. Écoutez de quel ton il débute :

Qu'est ceci, mes enfants? écoutez-vous vos flammes
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes?
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs?

N'entendez-vous pas dans ces mots simples et fiers comme un prélude lointain et un premier grondement de cette âme de fer et de feu qui éclatera comme la foudre dans le *qu'il mourût!* Mais le ferme vieillard, qui n'a pas mis un instant en balance la mort du dernier de ses fils et la honte du nom d'Horace, trouvera dans son cœur de père, pour les transports de la joie, cette exclamation pénétrante :

O mon fils, ô ma joie, ô l'honneur de mes jours,
O d'un État penchant l'inespéré secours ;

pour la pitié, ces mots touchants :

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre ;

et, dans le dernier péril de son fils, des accents capables d'attendrir ses juges :

Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à l'abri de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait choir les méchants sous la main du bourreau!

Je ne sais si je me trompe, mais j'aime à voir dans le vieil Horace l'image idéale de l'âme de Corneille, la grandeur qu'il rêvait et qu'il aurait voulu réaliser s'il eût vécu dans un siècle héroïque. Ce caractère qu'il a tracé avec tant de vigueur et de vérité est le centre où viennent se réunir tous les événements du drame dont l'action est double, puisqu'au péril de Rome succède le péril de son libérateur. Mais comme ce double danger éprouve le même

œur, les péripéties du combat contre les Curiaces, le meurtre de Camille et le procès d'Horace ne sont plus que des moyens dramatiques destinés à nous faire contempler dans toutes ses attitudes cette vieille figure romaine du père et du citoyen, qui, dominant tous les personnages et concentrant tous les faits, produit au moins l'unité l'intérêt.

Si *Horace* nous a présenté les vertus naïves et rudes qui devaient produire la liberté des temps républicains, *Cinna* nous offrira les sentiments nobles encore, mais exagérés, qui survivent à la liberté dans les regrets qu'elle inspire. Cette inévitable hyperbole est personnifiée dans Émilie, fille d'un proscrit, pupille de l'empereur, amante du petit-fils de Pompée. C'est de ce cœur ulcéré par la vengeance et même par les bienfaits que partent les menaces et les complots qui mettent en danger la vie d'Auguste et qui donnent matière à sa clémence. *Cinna* passe généralement pour le chef-d'œuvre de Corneille. Il est vrai que rien ne surpasse le tableau de la conjuration, la grande scène où Auguste délibère s'il doit renoncer à l'empire ou le conserver, et enfin le pardon héroïque accordé aux conspirateurs; mais ces beautés supérieures laissent subsister en regard l'inconsistance de quelques-uns des caractères et de l'intérêt qui passe brusquement des conjurés à l'empereur. Cinna s'annonce magnifiquement : il a pour lui tous nos vœux quand il exprime l'ardeur qu'il a communiquée à ses complices; il commence à baisser lorsqu'il donne perfidement à Auguste un conseil qui lui laisse le droit de l'assassiner, ses hésitations l'amoindrissent encore, et au dénoûment, devant tout à la clémence d'Auguste, rentré dans son crédit, chargé de dignités nouvelles, époux d'Émilie, il n'est plus bon qu'à faire un courtisan. Maxime n'a qu'un bon moment, c'est lorsqu'il donne à Auguste un avis loyal, mais il dément bientôt sa courte probité; révélateur auprès d'Auguste, traître envers Émilie, sur laquelle il tente un enlèvement, le faux bruit de sa mort dans les eaux du Tibre, sa réapparition imprévue, sa colère contre

Évandre, le font descendre au niveau d'un personnage de comédie. Émilie, l'adorable furie, comme disait Balzac, se soutient mieux, elle ne cède qu'à la dernière extrémité; Livie, une impératrice, ne paraît qu'un instant pour donner un bon conseil mal reçu. L'empereur, sur qui pesaient d'abord les souvenirs d'Octave qui nous faisaient complices de Cinna, commence à s'en dégager : le triumvir va devenir Auguste ; de telle sorte qu'Émilie, qui entraînait comme satellites Cinna et Maxime, se range elle-même avec eux sous l'ascendant de l'empereur qui enfin domine et entraîne tout par l'héroïsme de sa clémence.

L'épreuve est longue avant que cette âme d'Octave endurcie dès longtemps par l'habitude de la vengeance, corrompue par la scandaleuse complicité de la fortune, puis troublée par l'effroi, déchirée par le remords, affaissée par le dégoût, révoltée de l'impuissance de ses bienfaits calculés et de son hypocrite magnanimité, se soulève par un suprême effort; c'est alors qu'elle quitte toutes ses souillures, toutes ses faiblesses, au contact de la vertu qui la pénètre; qu'elle se transfigure tout à coup sur la hauteur où l'a portée l'énergique élan de sa volonté, maîtresse d'elle-même, et que, dans l'ivresse du triomphe, s'échappe ce cri de surprise et d'orgueil :

> Je suis maître de moi comme de l'univers :
> Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô mémoire!
> Conservez à jamais ma dernière victoire :
> Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
> De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
> Soyons amis, Cinna ; c'est moi qui t'en convie.

L'explosion est sublime, parce qu'elle marque nettement le terme d'une lutte dont l'issue a été douteuse jusqu'alors, même pour Auguste. En effet, il a bien le dessein et l'espoir de se vaincre lorsqu'il mande Cinna, il tâche à s'y affermir lorsqu'il lui parle, mais il se venge encore en lui parlant, et c'est seulement lorsqu'il proclame le pardon qu'il a surmonté ses derniers ressentiments. Jusque-là la colère fermentait toujours et pouvait se rallumer. Corneille a suivi

et surpris la passion jusque dans ces profondeurs où souvent elle s'ignore elle-même, et c'est parce qu'il a su la peindre avec vérité, avec énergie, qu'il a arraché au grand Condé non pas des larmes d'attendrissement, celles-là tombent de tous les yeux, mais de ces larmes d'admiration, larmes exquises et rares qui mouillent seulement les paupières héroïques.

Quelle que soit la mâle beauté de cette importante tragédie de *Cinna*, il semble que le génie de Corneille a été plus voisin de la perfection dans *Polyeucte* où son génie, avec une force égale, montre plus de souplesse et de naturel. L'héroïsme chrétien et la pureté qui en est la grâce brillent du plus vif éclat. L'exquise beauté de cette tragédie est dans le contraste harmonieux de caractères opposés, et le pathétique y naît d'un double sacrifice également héroïque. Polyeucte, sacrifiant à sa croyance sa tendresse et l'ambition mondaine, Pauline, immolant au devoir ses ardeurs désormais innocentes d'un chaste amour, Sévère travaillant lui-même à la ruine de ses vœux les plus chers, présentent un spectacle qui enchante et qui émeut, et chacun de ces personnages concourt également à produire le pathétique et l'admiration. L'œil le plus indulgent aurait bien de la peine à surprendre des défauts dans la contexture du drame dont toutes les parties sont liées avec un art d'autant plus habile qu'il ne se laisse pas apercevoir. *Polyeucte* réussit selon ses mérites : *le Cid* seul excita des transports plus vifs par la surprise et le premier éclat de la beauté ; l'héroïsme religieux, trompant les appréhensions profanes des beaux esprits du temps, trouva les âmes ouvertes à l'admiration, et même ces coups de la grâce qui frappent subitement Pauline et son père, qui effleurent Sévère lui-même, ajoutèrent aux immortelles beautés du drame un intérêt de circonstance. Déjà, en effet, s'agitaient entre théologiens, et devant la foule attentive, les insolubles problèmes de la grâce soulevés par Jansénius et l'abbé de St-Cyran, d'après saint Paul et saint Augustin, et qui allaient devenir des ferments de guerre et des prétextes de

persécution. Plus tard, nous devrons à cette querelle les *Provinciales*.

L'audace du génie de Corneille croissait avec le succès. Toujours en quête de moyens nouveaux propres à frapper les esprits qu'il avait exaltés, abordant tour à tour, sous ses aspects divers, l'héroïsme qui était le fond de sa pensée et l'idée-mère de toutes ses conceptions, il osa, dans *Pompée*, par une hardiesse inouïe, faire porter l'intérêt sur un personnage qui n'est plus, sur l'ombre d'un grand nom. Pompée mort remplit toute la scène : il revit dans la mâle figure de Cornélie; c'est pour satisfaire à ses mânes irrités que périt l'infâme Ptolémée, et les derniers mots de sa veuve promettent contre César même une vengeance éclatante. Malheureusement Corneille s'étant trop inspiré de Lucain, son poëte favori, a donné place à la déclamation et à l'emphase: son génie s'est tendu outre mesure dans cet effort violent de sa force, œuvre originale et rare que seul il pouvait produire, et cependant de dangereux exemple, puisqu'elle pousse à l'hyperbole dans les caractères et le langage.

Quelques années avaient suffi à Corneille pour produire tous ces chefs-d'œuvre. Il régnait sur le théâtre tragique; on ne songeait plus à lui comparer ni Mairet, malgré la régularité et l'intérêt réel de sa *Sophonisbe*, ni Du Ryer qui avait trouvé dans *Scévole* quelques mâles accents dignes de Rome, ni Tristan qui avait su être pathétique dans *Marianne*, ni même Rotrou, digne ami de notre poëte trop modeste et trop dévoué pour lutter de gloire avec lui, et qui alors n'avait donné ni son *Venceslas*, ni son *Saint-Genest*, les seules de ses œuvres dramatiques qui aient laissé un souvenir durable; mais Corneille ménageait à ses admirateurs une surprise nouvelle et à la France un autre genre de gloire; entre *Pompée* qui venait de réussir et *Rodogune* qu'il méditait déjà, il composa, comme pour détendre son génie et reprendre haleine, un chef-d'œuvre comique, le *Menteur*. Cette fois encore il prend son sujet à l'Espagne, mais il se comporte avec Alarcon comme il avait fait avec Guillem de Castro; en effet, il l'imita d'une manière si libre

et si neuve, qu'il eut et qu'il mérite tous les honneurs d'une création originale, ainsi Corneille inaugure la comédie comme il a trouvé la tragédie, et il est bien à double titre le père de notre théâtre.

Le caractère du *Menteur*, de Dorante, est tracé de main de maître; il y a dans ses hâbleries une verve, une bonne grâce de jeunesse qui entraîne, et les incidents qu'amène cette manie de son esprit s'enchaînent avec tant de vivacité et de naturel, que cette image d'un travers qui côtoie le vice devient un véritable enchantement. Personne avant Corneille n'avait donné à la versification française cette allure dégagée, cette prestesse de mouvement qui répond à tous les caprices d'une conversation spirituelle et enjouée. Ce n'est pas à l'hôtel de Rambouillet qu'il avait trouvé le modèle de ces entretiens sans apprêt, de ces plaisanteries sans affectation, de ces saillies si promptes et si nettes. Comment ce même esprit qui aimait tant à se guinder, cette âme si haute qui se haussait encore si volontiers, ont-ils pu se jouer avec tant d'abandon et de grâce? Le naturel que Corneille trouve ici comme sans effort, et que Mathurin Regnier avait déjà rencontré, Molière lui-même l'a cherché longtemps avant de l'atteindre. N'avons-nous pas trente ans à l'avance le style des *Femmes savantes* dans ce tableau de Paris qui n'a pas cessé d'être vrai :

Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez.
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés;
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence :
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France;
Et parmi tant d'esprits et polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte,
Et dans toute la France il est bien peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
Comme on s'y connaît mal, chacun s'y met de mise
Et vaut communément autant comme il se prise.

Le récit de la collation que Dorante imagine en la décrivant et le conte de son prétendu mariage à Poitiers, sont des

morceaux achevés. Dans ces tirades, comme dans le dialogue, c'est partout le vrai langage de la comédie; mais dans la scène où Géronte fait rougir son fils du vice auquel il s'abandonne, on retrouve, dit Voltaire, la même main qui peignit le vieil Horace et don Diègue. Il faut citer :

GÉRONTE. Êtes-vous gentilhomme ?
DORANTE. Ah ! rencontre fâcheuse !
Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse.
GÉRONTE. Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?
DORANTE. Avec toute la France aisément je le croi.
GÉRONTE. Et ne savez-vous pas avec toute la France
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang ?
DORANTE. J'ignorerais un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert comme le sang le donne.
GÉRONTE. Où le sang a manqué si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné le vice aussi le perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire;
Tout ce que l'un a fait l'autre le peut défaire,
Et dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme étant sorti de moi.
DORANTE. Moi ?
GÉRONTE. Laisse-moi parler, toi de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature;
Qui se dit gentilhomme et ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit et ne le fut jamais.
Est-il vice plus bas ? est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire ?
Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front.

C'est dans de telles situations que la comédie peut accidentellement élever le ton, surtout si elle sait de cette noblesse redescendre sans effort à la familiarité qui lui est naturelle; et c'est un art que Corneille a pratiqué dans ce premier et immortel chef-d'œuvre de notre théâtre comique.

Nous n'avons pas l'intention de suivre tous les pas de Cor-

neille dans sa longue carrière dramatique, marquée par tant de triomphes et semée de quelques revers : il suffit à sa gloire et à notre dessein d'avoir montré en lui le créateur de la tragédie et de la comédie. Il a aussi préparé les succès de Quinault dans l'opéra par *Andromède*, la *Toison d'or* et *Psyché*. Ajoutons à ses titres que son génie dramatique n'a point faibli dans quelques tragédies où le style seul offre des traces de négligence ; ainsi *Rodogune*, où il a poussé la terreur jusqu'à ses dernières limites, prend place parmi ses plus belles créations ; *Héraclius* a des scènes que Corneille seul pouvait concevoir et exécuter ; *Nicomède* est encore une création singulièrement heureuse, et on se demande avec surprise par quelle magie le poëte a pu d'une page obscure et comme d'un recoin caché de l'histoire de Bithynie, faire jaillir un tableau complet de l'abaissement des rois de l'Asie sous l'ascendant de Rome, et le développement de ce caractère héroïque qui tient en échec par le calme d'une âme altière et dédaigneuse toute la puissance des maîtres du monde.

Plus on étudie Corneille, et plus on s'étonne des ressources infinies de son génie pour développer une donnée dramatique, pour conduire une intrigue et pour varier les situations. Sous le rapport de la fécondité et de la variété des moyens, nul ne l'a surpassé. On peut comparer les fables de tous ses drames, et l'on sera surpris de voir combien elles diffèrent dans leur principe et dans leur développement ; il n'a pas de moule unique dans lequel il jette toutes ses conceptions, il craint avant tout de reproduire ce qu'il a déjà donné, et, comme on lui avait injustement reproché à ses débuts d'être le plagiaire d'autrui, il triomphe doublement de ce reproche, en ne ressemblant à personne de ses devanciers, et en évitant de se ressembler à lui-même ; tant il avait à cœur de repousser l'accusation de plagiat qui avait accueilli ses premiers triomphes. Ainsi l'esprit de Corneille avait autant d'industrie que son génie de puissance. Ce grand poëte ne s'est pas borné à donner une physionomie humaine et héroïque à ses person-

nages par la convenance du langage, le mouvement de la passion et le rapport des actions avec les situations ; il a su encore leur imprimer un caractère spécial en modifiant les traits généraux de la nature de l'homme par la différence des lieux et des temps. Il tient compte du milieu dans lequel respirent ses personnages. Il a conçu à sa manière, mais dans le sens de la tradition, l'esprit de Rome à son origine, dans les dernières crises de la république expirante, dans les beaux jours de l'empire et à son déclin, et sans s'attacher à le décrire ni à le définir, il l'exprime par reflets dans le langage et dans les habitudes de ses héros. La connaissance des temps, des lieux et des mœurs transpire plutôt qu'elle ne se montre; surtout elle ne s'affiche pas: car autre chose est un poëte, autre chose un archéologue. Corneille se sert de la science profonde qu'il a de l'histoire et se garde bien d'en faire étalage.

Son but est d'élever les âmes, et pour atteindre ce but, il a essayé de peindre l'héroïsme sous toutes ses faces; dans Horace, l'héroïsme du père et du citoyen; dans Auguste, l'héroïsme de la clémence; dans Polyeucte, l'héroïsme de la religion ; dans Cornélie, l'héroïsme de l'amour conjugal; dans Théodore, l'héroïsme de la pudeur; dans Antiochus et Séleucus, l'héroïsme de l'amour fraternel. L'héroïsme se montre partout et sous toutes ses formes, dont la plus originale est sans contredit le caractère de Nicomède, qu'un critique a appelé le railleur élevé à la puissance tragique. Corneille n'a pas eu l'ambition de reproduire toute l'humanité dans son ensemble, mais de montrer de préférence le côté noble de l'âme humaine. Il a mis les passions aux prises avec le devoir, et voulant élever le niveau de la morale et combattre par l'exemple des contraires nos lâchetés et nos faiblesses, il a montré le devoir surmontant la passion. Mais cela même lui a fait encourir quelques reproches. Et d'abord on a craint l'influence de ces âmes hautaines et de leurs principes inflexibles sur les cœurs des jeunes gens déjà trop disposés naturellement à l'orgueil et à la lutte. Mais il semble que ceux qui expriment de telles craintes com-

pensent déjà par leurs doctrines, qui ont aussi leur contagion, l'effet que celles de Corneille peuvent avoir sur les âmes, et que si les unes venaient à rompre l'équilibre, les autres le rétabliraient. Le péril de nos temps n'est pas dans les excès de l'héroïsme. Cette objection de certains moralistes nous touche donc médiocrement. A leur tour les critiques prennent la parole, et ils accusent Corneille d'avoir trop souvent donné pour ressort à la tragédie l'admiration, sentiment qui se fatigue et se refroidit facilement. Il est vrai que l'admiration ne suffit pas à l'émotion tragique, et si Corneille n'avait pas donné place à d'autres sentiments, il faudrait donner gain de cause à ses adversaires ; mais si l'admiration est insuffisante, hâtons-nous d'ajouter qu'elle est nécessaire à la tragédie, car sans elle la pitié serait un affaiblissement de l'âme, la terreur, une souffrance morale : ni l'une ni l'autre ne deviendrait un plaisir ; nous n'éprouverions alors ni cette « douce terreur, » ni cette « pitié charmante » dont parle Boileau. L'admiration mêlée à la terreur et à la pitié exalte au plus haut degré le sentiment de notre puissance morale et intellectuelle, et c'est par la vertu de ce noble sentiment que le spectateur, transportant à l'humanité tout entière la force et la dignité morale dont il a conscience pour lui-même, jouit ainsi de sa propre grandeur et de celle de ses semblables. Le spectacle des grandes infortunes supportées avec courage inspire à l'homme une sainte admiration qui adoucit les atteintes de la terreur et de la pitié, double ressort de la tragédie. Ainsi ce sentiment qu'on voudrait proscrire est la condition même du plaisir tragique.

La supériorité de ce système dramatique est donc dans l'effet moral qu'il produit. L'honneur du grand Corneille sera surtout d'avoir connu et représenté la dignité de l'âme humaine. A ce titre, aucun de ses successeurs, pas même Racine, ne peut lui être égalé. En effet, ce qui caractérise la marche du théâtre français, c'est la décadence de la force morale et le progrès continu de la passion. La passion contenue dans Corneille par des principes sévères, par une

moralité qui a conscience d'elle-même et qui proclame ses principes, n'est plus combattue, dans Racine, que par des habitudes morales ; ce frein s'affaiblit dans Voltaire, et les dramaturges modernes l'ont complétement rejeté. Leurs héros ne font pas la distinction du bien et du mal, ils vont toujours dans le sens de leurs passions qui ne rencontrent que de ces obstacles matériels dont on triomphe aisément avec le fer, le poison, les fausses clefs et les échelles de corde. Le principe moral a eu sur notre théâtre le sort de la fatalité chez les anciens, et la tragédie a été moins morale à mesure qu'elle est devenue plus pathétique. Corneille, même lorsqu'il nous émeut le plus vivement, tient toujours notre âme à une grande hauteur, et la remplit du sentiment de la dignité de l'homme. Racine la fait descendre de ces sommets pour l'attendrir, et Voltaire pour la remuer profondément. Le drame moderne la secoue, la bouleverse et la déchire, et va jusqu'à donner des convulsions à ceux qui le prennent au sérieux. Cet excès est la conséquence forcée du système qui prend l'émotion pour mesure du mérite dramatique. C'est ailleurs qu'il faut la chercher. La tragédie doit tendre à ennoblir et à fortifier les âmes et non les torturer et les dépraver par les violentes secousses de la sensibilité. La passion a tout envahi, on veut à tout prix émouvoir des spectateurs blasés, et l'on oublie qu'on ruine ainsi le fondement sur lequel on s'appuie, car la sensibilité, au rebours de nos autres facultés, s'émousse par l'exercice, et demande, lorsqu'elle n'est pas contenue dans de justes limites, des excitations chaque jour plus violentes. Le drame, en continuant de marcher dans la route qu'il a prise, ne tarderait pas à rencontrer les bêtes fauves plus énergiques, plus violentes que ses héros, qui viendraient réclamer son héritage ; car, s'étant fait matérialiste, ce serait justice qu'il fût enfin détrôné par la matière. On n'oublie pas impunément le but véritable et la dignité de l'art. Heureusement ces modèles mêmes dont on s'est écarté subsistent toujours et suffisent pour ramener les âmes vers la grandeur et la beauté.

CHAPITRE IV.

Descartes. — Importance et légitimité de la philosophie. — Grandeur et simplicité du système de Descartes. — Beauté de son style. — Port-Royal. — Pascal. — Les Provinciales. — Travaux de l'école de Port-Royal. — Les Pensées de Pascal.

L'influence littéraire de Richelieu qui donna l'essor au génie dramatique, tout en aspirant à le discipliner, fut loin, partout ailleurs, de se montrer favorable aux hardiesses de la pensée ; mais, en dépit des entraves, la liberté se manifesta dans la théologie par le jansénisme, et dans la philosophie par les travaux de Descartes et de Gassendi. La pensée humaine, une fois en mouvement, ne se laisse point faire sa part, même par un ministre tout-puissant; elle franchit de sa propre autorité les limites qui lui sont tracées arbitrairement, *spiritus flat ubi vult ;* elle se joue des ordonnances, elle brave les menaces ou leur échappe. Le jansénisme entre à la Bastille avec l'abbé de Saint-Cyran, et il se développe au dehors; la philosophie se réfugie avec Descartes en Hollande, et, de cet asile précaire, elle fuit jusqu'en Suède, d'où elle se répand sur l'Europe entière. Le pouvoir ombrageux qui les pourchasse n'a que les torts d'une persécution impuissante. La gloire de Richelieu ne serait pas amoindrie s'il eût vu sans en prendre ombrage Port-Royal naissant, et si Descartes avait philosophé sous la protection de son imposante autorité.

Lorsque Descartes conçut le généreux dessein de chasser l'erreur de sa propre intelligence et de montrer aux hommes la route qui conduit à la vérité, le fanatisme élevait le bûcher d'Urbain Grandier convaincu de magie, et l'ignorance imposait à Galilée la plus cruelle des tortures, le désaveu de l'évidence. Ces avanies, faites à la raison au nom de la tradition, détachèrent violemment du passé l'homme de génie qui, dans l'étude des sciences mathématiques, avait pris le besoin de la clarté et l'habitude de n'admettre,

sans démonstration, que des axiomes, c'est-à-dire les principes qui s'imposent à l'esprit par leur propre lumière. Cette méthode est une révolution dans l'ordre de l'intelligence : elle féconda les grands esprits du dix-septième siècle, qui lui doivent la sûreté, la grandeur, la lucidité qui les distinguent. Il ne faut pas médire de la philosophie ; l'hostilité systématique contre la raison est un signe de faiblesse et de passion. La raison a son domaine comme la foi, et, malgré la guerre entretenue à dessein entre ces deux puissances de l'âme, elles sont bien loin d'être contradictoires. Leur titre est le même, et c'est l'évidence. Le cœur a son évidence comme l'esprit : l'évidence du cœur produit la foi, comme celle de l'esprit engendre la science; et la science et la foi sont également irrésistibles, elles ont même puissance sur le jugement. Que la lumière vienne du cœur ou de l'esprit, peu importe, elle est toujours la lumière. La foi, dit excellemment saint Paul, n'est pas une conjecture : elle est la réalité de ce qu'on attend et la démonstration de ce qu'on ne voit pas. Pour que la foi véritable se produise, il faut la pureté du sentiment, *purgetur affectus,* comme dit saint Bernard. L'esprit, selon Descartes, est soumis à la même condition pour atteindre la vérité. Ainsi la philosophie et la théologie ne sont pas naturellement inconciliables, et c'est avec justesse et profondeur qu'on a pu dire : « il n'y a que la mauvaise philosophie et la mauvaise théologie qui se querellent. » En effet, la foi aveugle n'est pas plus la foi que la raison arrogante et déréglée n'est la raison.

La philosophie, c'est-à-dire la recherche et l'éclaircissement du vrai par « la lumière qui éclaire tout homme venant au monde, » est un droit naturel et un besoin impérieux de l'esprit humain : si elle témoigne de sa faiblesse, elle est aussi l'argument de sa noblesse et de sa force. Lors même qu'elle poursuivrait l'impossible, il faudrait encore la maintenir inviolable et respectée : l'alchimie n'a pas trouvé la pierre philosophale, mais elle a développé le génie de l'expérimentation et mis aux mains de la science l'ins-

trument de ses plus belles conquêtes sur la nature. La raison humaine a des bornes; qui en doute? Mais sa gloire est de les reculer chaque jour et de travailler sans relâche à les franchir. Au moyen âge, le grand crime était de dépasser les bornes que les ancêtres avaient posées; l'honneur des temps modernes est de les déplacer et de s'avancer dans une carrière indéfinie. L'esprit philosophique n'a pas besoin, pour se légitimer, de créer une philosophie qui s'impose à toutes les intelligences et qui les satisfasse; il suffit à son honneur d'exercer ses droits et de garantir la dignité de l'âme humaine par la liberté dans l'obéissance. *Obsequium sit rationabile,* dit l'Apôtre.

Rien de plus simple et, à tout considérer, de plus solide que le système à l'aide duquel le père de la philosophie française sort du scepticisme volontaire qu'il s'est imposé pour établir dogmatiquement sur le point fixe de la pensée humaine l'existence de Dieu et du monde extérieur. Je pense; la pensée n'est pas l'attribut du néant : ce quelque chose qui pense, c'est un être; cet être, c'est moi, j'existe, un seul homme vaut pour tous, il répond de l'humanité tout entière. Mais, parmi les idées que renferme cette intelligence, il en est une telle qu'elle implique l'existence même de l'objet qu'elle représente. C'est l'idée de l'être nécessaire et infini, de Dieu. Si l'être nécessaire se conçoit, il existe par cela même; or, il arrive que, dans l'inventaire de la pensée, se trouve l'impossibilité de concevoir le néant, et par conséquent la notion de l'être nécessaire : nécessaire partout, car si vous limitez l'existence, vous établissez quelque part l'impossible néant; nécessaire en tout temps, car si vous admettez dans la durée une seule intermittence de l'être, c'est encore le néant. L'être nécessaire et infini existe donc; l'infini comprenant la perfection, l'être nécessaire est véridique : il n'a donc pas trompé l'homme par un spectacle chimérique; et puisque l'homme croit invinciblement à la réalité des phénomènes extérieurs, la nature existe, et nous avons tout ensemble Dieu, l'homme et l'univers. Ainsi la conscience donne la pensée humaine; la

pensée, l'idée de Dieu; l'idée de Dieu, son existence; l'existence de Dieu, la réalité de la matière. Telle est la marche de Descartes. Ne méprisons pas trop la faculté qui, élevée au génie, produit de pareils résultats. Descartes ne s'arrête pas à ces hardis et lumineux prolégomènes; il trace quelques règles simples pour guider l'intelligence dans la recherche de la vérité, et il ne reconnaît sa présence qu'à un seul signe irréfragable, l'évidence, c'est-à-dire cette lumière irrésistible qui emporte le jugement et dont l'autorité est celle de Dieu même.

Le *Discours de la Méthode*, qui parut peu de temps après le *Cid*, et les *Méditations*, contiennent tout ce qu'il y a de général dans la doctrine de Descartes; nous y apprenons quelle a été la marche de son esprit et quelles sont les vérités fondamentales dont il a reconnu l'évidence. Toute la méthode de Descartes consiste à se connaître soi-même pour arriver à la connaissance de Dieu et de la nature; son but est de voir clair dans son entendement, afin de bien régler sa conduite; il veut savoir pour bien agir. La grandeur de son entreprise ne l'enivre pas : il en parle avec mesure, avec simplicité, bien différent en cela du chancelier Bacon, qui embouche la trompette et qui emprunte des figures à la langue poétique pour annoncer qu'il apporte au monde un instrument nouveau et une lumière nouvelle. Descartes, qui fera plus que Bacon, promet beaucoup moins, et il n'a pas le même dédain pour ceux qui l'ont précédé dans la carrière de la science et de la philosophie. Quoique rien de ce qu'il a appris dans les livres et dans les écoles n'ait satisfait en lui le besoin de connaître la vérité, il se garde bien d'outrager le passé en préparant l'avenir : « Je ne laissais pas d'estimer, dit-il, les exercices auxquels on s'occupe dans les écoles. Je savais que les langues que l'on y apprend sont nécessaires pour l'intelligence des livres anciens; que la gentillesse des fables réveille l'esprit, que les actions mémorables des histoires le relèvent, et qu'étant lues avec discrétion elles aident à former le jugement; que la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec

les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées; que l'éloquence a des forces et des beautés incomparables; que la poésie a des délicatesses et des douceurs très-ravissantes; que les mathématiques ont des inventions très-subtiles, et qui peuvent beaucoup servir tant à contenter les curieux qu'à faciliter tous les arts et diminuer le travail des hommes; que les écrits qui traitent des mœurs contiennent plusieurs enseignements et plusieurs exhortations à la vertu qui sont fort utiles; que la théologie enseigne à gagner le ciel; que la philosophie donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses, et se faire admirer des moins savants; que la jurisprudence, la médecine et les autres sciences apportent des honneurs et des richesses à ceux qui les cultivent; et enfin qu'il est bon de les avoir toutes examinées, même les plus superstitieuses et les plus fausses, afin de connaître leur juste valeur et se garder d'en être trompé. »

Ce langage si noble et si loyal inspire toute confiance. Descartes use de son droit en cherchant le vrai et en montrant la route qui doit y conduire; mais on voit que s'il prétend s'éclairer et se réformer, il ne veut pas imposer la loi au monde, ni le reconstruire brusquement à son image au risque de le bouleverser : « Je ne saurais, dit-il, aucunement approuver ces humeurs brouillonnes et inquiètes, qui, n'étant appelées ni par leur naissance ni par leur fortune au maniement des affaires publiques, ne laissent pas d'y faire toujours en idée quelque nouvelle réformation; et si je pensais qu'il y eût la moindre chose en cet écrit par laquelle on me pût soupçonner de cette folie, je serais très-marri de souffrir qu'il fût publié. Jamais mon dessein ne s'est étendu plus avant que de tâcher à réformer mes propres pensées, et de bâtir dans un fonds qui est tout à moi. Que si mon ouvrage m'ayant assez plu, je vous en fais voir ici le modèle, ce n'est pas, pour cela, que je veuille conseiller à personne de l'imiter. Ceux que Dieu a mieux partagés de ses grâces auront peut-être des desseins plus

relevés; mais je crains bien que celui-ci ne soit déjà que trop hardi pour plusieurs. La seule résolution de se défaire de toutes les opinions qu'on a reçues auparavant en sa créance, n'est pas un exemple que chacun doive suivre. » Descartes ne convie aux nobles études dont il donne l'exemple que les esprits supérieurs et les cœurs droits, en un mot, les guides naturels de l'humanité.

Il est bien vrai que, malgré cette réserve, le dessein de Descartes parut trop hardi pour plusieurs. Le théologien protestant Voëtius souleva contre lui une véritable tempête, et fit si bien que la Hollande ne lui fut plus un refuge assuré. Ce fanatique, par une manœuvre familière à ses pareils, imputa l'athéisme à un chrétien qui s'inclinait sincèrement devant Dieu, au philosophe qui a le mieux démontré l'existence de Dieu; et s'il eût trouvé dans sa haine une imputation plus outrageante et plus dangereuse, il l'aurait jetée sans scrupule à la tête du noble penseur, pour le punir de penser autrement que lui. Cette misérable affaire est un des plus grands scandales de la polémique. Heureusement Descartes trouvait dans l'exercice de la pensée dont on lui faisait un crime, la compensation de ces outrages: « J'avais éprouvé, disait-il, de si extrêmes contentements depuis que j'avais commencé à me servir de cette méthode, que je ne croyais pas qu'on en pût recevoir de plus doux ni de plus innocents en cette vie; et découvrant tous les jours par son moyen quelques vérités qui me semblaient assez importantes et communément ignorées des autres hommes, la satisfaction que j'en avais remplissait tellement mon esprit, que tout le reste ne me touchait point. Dieu nous ayant donné à chacun quelque lumière pour discerner le vrai d'avec le faux, je n'eusse pas cru me devoir contenter des opinions d'autrui un seul moment, si je ne me fusse proposé d'employer mon propre jugement à les examiner lorsqu'il serait temps; et je n'eusse su m'exempter de scrupule en les suivant, si je n'eusse espéré de ne perdre pour cela aucune occasion d'en trouver de meilleures en cas qu'il y en eût; et enfin je n'eusse su borner mes désirs ni être

content, si je n'eusse suivi un chemin par lequel, pensant être assuré de l'acquisition de toutes les connaissances dont je serais capable, je le pensais être par même moyen de celle de tous les vrais biens qui seraient jamais en mon pouvoir; d'autant que, notre volonté ne se portant à suivre ni à fuir aucune chose que selon que notre entendement la lui représente bonne ou mauvaise, il suffit de bien juger pour bien faire, et de juger le mieux qu'on puisse pour faire aussi tout son mieux, c'est-à-dire pour acquérir toutes les vertus, et ensemble tous les autres biens qu'on puisse acquérir; et, lorsqu'on est certain que cela est, on ne saurait manquer d'être content. »

Descartes a été le plus digne représentant et le plus puissant promoteur de la pensée humaine. Le dix-septième siècle s'est bien trouvé d'être entré résolument dans la voie qu'il avait ouverte, et lorsque l'on considère la hardiesse et la simplicité sublime de sa philosophie, l'importance de ses découvertes dans les sciences, la beauté de son langage qui a pu se passer d'ornements et de figures, la puissance de création qu'il a communiquée à ceux qui l'ont suivi, et surtout l'influence morale de cette âme uniquement vouée à la recherche du vrai en vue de la pratique, on s'associe sans réserve à cet hommage que lui a rendu M. Cousin : « De tous les grands esprits que la France a produits, celui qui me paraît avoir été doué au plus haut degré de la puissance créatrice, est incomparablement Descartes. Cet homme n'a fait que créer : il a créé les hautes mathématiques par l'application de l'algèbre à la géométrie; il a montré à Newton le système du monde en réduisant le premier toute la science du ciel à un problème de mécanique; il a créé la philosophie moderne, condamnée à s'abdiquer elle-même, ou a suivre éternellement son esprit et sa méthode; enfin, pour exprimer toutes ces créations, il a créé un langage digne d'elles, naïf et mâle, sévère et hardi, cherchant avant tout la clarté, et trouvant par surcroît la grandeur. »

Pendant que Descartes jetait les fondements de la philosophie, une école théologique s'élevait avec le dessein de com-

battre l'hérésie par la science, et de s'opposer par un double effort au relâchement de la morale et aux empiétements du saint-siége sur l'autorité civile. Nous n'avons pas à raconter les origines de Port-Royal, ni à prendre parti dans le débat qui a mis aux prises les solitaires réunis sous les auspices de l'abbé de Saint-Cyran et une société célèbre diversement appréciée. Cette société, instituée pour la conquête et la domination des âmes, ne pouvait pas voir et ne vit pas sans ombrage se grouper à côté d'elle, et contre elle, sous la bannière de l'Église, des docteurs catholiques aspirant à diriger les consciences et à former les esprits selon d'autres principes. L'abbé de Saint-Cyran enseignait à sa manière les voies de la piété; les Arnauld, de Sacy, Le Maistre et Nicole se faisaient, par des méthodes nouvelles, les instituteurs de la jeunesse. Il y avait rivalité d'influence, opposition de sentiments : la lutte était inévitable; elle était légitime, et si elle eût été parfaitement loyale, elle nous offrirait un exemple unique dans la guerre.

La persécution contre Port-Royal frappa d'abord M. de Saint-Cyran; elle le trouva inflexible; tout ce qu'on put obtenir de lui, après l'avoir enfermé à Vincennes, ce fut qu'il en sortît. La délivrance de M. de Saint-Cyran, suivie presque immédiatement de sa mort, se rencontre avec l'éclat du livre *De la fréquente communion* par M. Arnauld. Le docteur eut alors les honneurs d'une controverse qui laissa de profonds ressentiments au cœur de ses adversaires : au reste, l'inimitié datait de loin, car le père d'Antoine Arnauld avait entamé vigoureusement la guerre que continuait son fils. Les hostilités, quelquefois interrompues, renaissaient naturellement des dispositions des deux partis; elles éclatèrent de nouveau en 1656, à l'occasion de deux lettres publiées par Antoine Arnauld. Ces lettres furent déférées à la Sorbonne; on y inculpait deux assertions téméraires: M. Arnauld n'avait pas vu dans Jansénius les cinq propositions que le docteur Cornet avait tirées du livre de l'évêque d'Ypres : il doutait même qu'elles y fussent, malgré la bulle qui l'affirmait en les condamnant; il les condamnait aussi,

qu'elles y fussent ou non, mais il pensait qu'elles n'y étaient pas; premier grief : ce qui était plus sérieux, M. Arnauld reproduisait, pour son propre compte, l'équivalent de la première proposition de Jansénius, c'est-à-dire qu'il niait implicitement la grâce suffisante, si chère aux molinistes. C'est là tout le procès : M. Arnauld se défendit énergiquement; ses partisans firent merveille en Sorbonne; mais ils avaient contre eux le nombre : on comprit alors que l'affaire était perdue devant l'autorité compétente, et qu'il fallait tenter une diversion au dehors. Dans l'imminence du péril, il restait une dernière chance de prévenir la censure ecclésiastique par la crainte du scandale et du ridicule, et pour compensation de la défaite, si elle se consommait sous les yeux du public averti, on espérait la sympathie de l'opinion pour les vaincus. Pascal se rencontra à propos dans cette conjoncture, et nous avons *les Provinciales;* la Sorbonne reçut sans sourciller le feu roulant des deux premières *petites lettres,* et elle passa outre. Pascal ne s'arrêta pas non plus sous le coup de la censure.

Ces deux premières lettres, qui portèrent la dispute hors du sanctuaire, traitent de la grâce suffisante et du pouvoir prochain, et de l'alliance toute politique des dominicains et des jésuites. Les molinistes pensaient réellement et disaient ouvertement que le chrétien a toujours la grâce suffisante pour prier Dieu et le pouvoir prochain d'accomplir la volonté de Dieu. Les dominicains, qui suivaient la doctrine de saint Thomas, ne le pensaient pas, et croyaient, comme les jansénistes et d'après saint Augustin, que cette grâce et ce pouvoir pouvaient manquer, que Dieu ne les donnait pas toujours, et surtout qu'il ne les devait pas; toutefois ils admirent ces deux mots, se réservant de les entendre à leur manière et de ne pas les expliquer. Le but des deux premières lettres au *Provincial* est de démasquer cette tactique; l'art de Pascal sera d'envelopper dans le ridicule de ce déguisement les molinistes, qui cependant ne sacrifiaient rien de leur doctrine, qui entendaient les deux mots de guerre dans leur sens véritable, et qui se contentaient, par ambi-

tion de succès, d'accepter pour le combat le concours d'auxiliaires, lesquels, pensant autrement qu'eux, voulaient bien se servir du même langage : c'est la loi des coalitions. Pascal, en tacticien consommé, attache à ces deux mots, dont on s'armait contre les jansénistes, un sens plaisant, et les renvoie, à son tour, comme des flèches aiguisées, frapper ceux-là mêmes qui les avaient lancés. Platon, que Pascal prenait pour modèle, n'avait pas montré plus d'adresse contre les sophistes. Enhardi par ce premier succès et n'ayant plus à défendre Arnauld d'une censure désormais irrévocable, Pascal, toujours à l'abri du nom de *Montalte*, dont il resta longtemps couvert, prit l'offensive et tourna la guerre contre les casuistes, que Balzac avait déjà harcelés. Les casuistes, on le sait, ont une tâche fort délicate : ils sont les jurisconsultes de la loi morale; en l'interprétant, ils doivent l'éclairer, et parfois il leur arrive de l'obscurcir. Pascal les accuse de l'avoir faussée, et à l'appui de sa thèse, il apporte en foule des décisions qu'il prend de toutes parts, et qu'il dispose, comme eût pu faire un Aristophane, de manière à dérider les fronts les plus sévères.

Le défenseur de Port-Royal avait mis les rieurs de son côté, mais on lui reprochait, comme une impiété, d'avoir provoqué le rire. Il maintiendra son droit par une distinction qu'il importe de ne pas oublier : « En vérité, il y a bien de la différence entre rire de la religion, et rire de ceux qui la profanent par des opinions extravagantes. Ce serait une impiété de manquer de respect pour les vérités que l'esprit de Dieu a révélées; mais ce serait une autre impiété de manquer de mépris pour des faussetés que l'esprit de l'homme leur oppose. Car, puisque vous m'obligez d'entrer en ce discours, je vous prie de considérer que comme les vérités chrétiennes sont dignes d'amour et de respect, les erreurs qui leur sont contraires sont dignes de mépris et de haine; parce qu'il y a deux choses dans les vérités de notre religion; une beauté divine qui les rend aimables, et une sainte majesté qui les rend vénérables; et qu'il y a aussi deux choses dans les erreurs; l'impiété qui les rend horri-

bles, et l'impertinence qui les rend ridicules. C'est pourquoi comme les saints ont toujours pour la vérité ces deux sentiments d'amour et de crainte, et que leur sagesse est toute comprise entre la crainte qui en est le principe et l'amour qui en est la fin, les saints ont aussi pour l'erreur ces deux sentiments de haine et de mépris, et leur zèle s'emploie également à repousser avec force la malice des impies et à confondre avec risée leur égarement et leur folie. » Au reste, Pascal renonce dès lors au ridicule; mais c'est la seule satisfaction qu'il accorde à ses adversaires, car il ne lâche point prise, et il prend une massue pour achever ceux qu'il a percés de ses flèches.

Les dernières *Provinciales* sont des chefs-d'œuvre d'éloquence, comme les premières sont des modèles de plaisanterie : nulle part la passion n'éclate avec plus de force et de véhémence. Pascal est sincère, et c'est pour cela qu'il est entraînant : il est convaincu que ses ennemis font servir aux desseins d'une ambition toute mondaine et qu'ils dénaturent à cette intention la religion et la morale, à l'intégrité desquelles est attaché l'ordre des sociétés et le salut des hommes; il est avec ferveur, avec indignation, avec confiance, le défenseur de la vérité : « C'est, dit-il, une étrange et longue guerre que celle où la violence essaye d'opprimer la vérité; tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité, et ne servent qu'à la relever davantage. Toutes les lumières de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence, et ne font que l'irriter encore plus. Quand la force combat la force, la plus puissante détruit la moindre; quand on oppose les discours aux discours, ceux qui sont véritables et convaincants confondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le mensonge; mais la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas de là néanmoins que les choses soient égales : car il y a cette extrême différence, que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu, qui en conduit les effets à la gloire de la vérité qu'elle attaque; au lieu que la vérité subsiste éternellement, et triomphe enfin de ses ennemis, parce qu'elle est

éternelle et puissante comme Dieu même. » L'âme tout entière et le génie de Pascal ont passé et vivront à jamais dans ces philippiques chrétiennes où ce que la logique a de plus pressant, de plus rigoureux et, si on ose ainsi parler, de plus géométrique; où ce que la passion a de plus énergique et de plus émouvant est employé pour revendiquer, avec la sainteté du serment, l'inviolabilité de la vie humaine, et pour faire détester la calomnie. C'est l'indignation contre cet homicide moral, le plus lâche des crimes, qui a fait jaillir du cœur de Pascal cette apostrophe, la plus éloquente qu'une bouche humaine ait jamais proférée : « Cruels et lâches persécuteurs, faut-il donc que les cloîtres les plus retirés ne soient pas des asiles contre vos calomnies? pendant que ces saintes vierges adorent nuit et jour Jésus-Christ au saint sacrement, selon leur institution, vous ne cessez nuit et jour de publier qu'elles ne croient pas qu'il soit ni dans l'eucharistie, ni même à la droite de son Père, et vous les retranchez publiquement de l'Église pendant qu'elles prient dans le secret pour vous et pour toute l'Église. Vous calomniez celles qui n'ont point d'oreilles pour vous ouïr, ni de bouche pour vous répondre : mais Jésus-Christ en qui elles sont cachées, pour ne paraître qu'un jour avec lui, vous écoute et répond pour elles. On l'entend aujourd'hui cette voix sainte et terrible qui étonne la nature et qui console l'Église : et je crains que ceux qui endurcissent leurs cœurs et qui refusent avec opiniâtreté de l'ouïr quand il parle en Dieu, ne soient forcés de l'ouïr avec effroi quand il leur parlera en juge. »

La querelle qui a été l'occasion des *Provinciales* ne divise plus les esprits : d'autres sujets alimentent aujourd'hui la controverse. La postérité ne voit pas la question où la plaçaient les contemporains de Pascal : elle a recueilli, sans acception de personnes, au nom de l'humanité et de la religion, et à leur profit, tous ces traits de fine raillerie, tous ces mouvements de noble éloquence, pour s'en faire des armes contre les corrupteurs, quels que soient leur nom et leur bannière, de la morale publique. La probité

court trop de périls en ce monde pour qu'elle désavoue aucun de ses défenseurs. Si ce livre de Pascal est assuré de vivre aussi longtemps que la langue, s'il a eu tout d'abord le suffrage de Bossuet et de Boileau, ce n'est certes point parce qu'il traite de la grâce, ni des cinq propositions, ni du jansénisme : il y a de tout cela, et à plus forte dose, dans les *Visionnaires* et les *Imaginaires* de Nicole qu'on ne lit plus; c'est parce que le génie de l'écrivain passe bien au delà de la cause particulière dont il a entrepris la défense, et que par l'élévation de sa pensée, il met en jeu des intérêts qui touchent tous les hommes. En lisant ces pages immortelles, nous ne voyons plus une lutte de secte et de parti, mais le triomphe de ce que nous devons avoir de plus cher ici-bas, le respect de la vie humaine, la sainteté du serment, l'inéluctable autorité du vrai.

L'homme extraordinaire dont le génie venait ainsi à l'improviste de donner à la France un chef-d'œuvre qui fixait la langue et qui est demeuré un modèle inimitable, n'appartenait à Port-Royal que par une communauté de sentiments avec les solitaires de la vallée de Chevreuse. Il était le compatriote des Arnauld, originaires comme lui de l'Auvergne. Signalé de bonne heure à l'admiration publique par l'étonnante précocité de son génie pour les sciences, il avait fait en mathématiques, en physique, en mécanique, des découvertes et des inventions qui lui donnent un rang élevé à côté de Galilée, de Descartes et de Fermat; mais il ne tarda pas à dédaigner la science dont il avait pénétré les secrets, et les inquiétudes d'une piété fervente l'avaient tourné vers la méditation religieuse, après quelques années passées dans le monde où il avait eu souvent à combattre et l'indifférence sceptique et l'athéisme dogmatique. Fort de cette première victoire contre des erreurs qui s'autorisaient du nom de la religion, il n'eut plus d'autre pensée que d'affermir la religion elle-même contre ses ennemis du dehors. Malheureusement la mort, qui n'a ni pitié ni pudeur, comme dit le poëte, prévint

l'achèvement de ce dessein. On gémit en songeant au petit nombre de ces jours si bien employés ; le cœur se serre au souvenir des souffrances de Pascal, épiant les intermittences du mal qui dévorait sa vie, pour jeter avec une ardeur fiévreuse, sur des feuilles éparses, les idées et les émotions qui fermentaient dans son âme. De là nous sont venus ces fragments, débris anticipés, pieusement réunis par des amis fidèles, par des confidents éclairés, dont le zèle a su disposer loyalement et non sans adresse ces précieux matériaux, de manière à en former un livre qui étonne au moins l'incrédulité quand il ne réussit pas à la confondre. Mais avant d'aborder cette œuvre, objet de tant d'admiration et sujet de tant de controverses, nous devons au moins faire connaître quelques-uns de ces chrétiens austères et militants qui ont jeté tant d'éclat sur l'école de Port-Royal.

A leur tête figure Antoine Arnauld, docteur en Sorbonne, le vingtième, mais aussi le dernier, des enfants du célèbre avocat qui légua à sa famille, outre le talent de bien dire, le rare courage de ne pas déguiser sa pensée. Ce fils, non moins ardent, non moins loyal que son père, était également trempé pour la controverse, et sa longue vie fut un combat dont il ne s'est reposé que dans l'éternité. Disciple de Jansénius, qui avait développé et sans doute exagéré la doctrine de saint Augustin sur la grâce, il représente plus énergiquement qu'aucun docteur de la même école la pensée religieuse de Port-Royal. Avant tout il veut être orthodoxe; s'il agite l'Église, c'est dans le dessein de la réformer avec la ferme intention de ne jamais s'en séparer. Il sera l'infatigable adversaire de l'hérésie des protestants et le champion quelquefois incommode, mais toujours fidèle, du catholicisme. Rome, qu'il inquiète et qui ne l'aime point, est forcée de l'admirer dans les combats qu'il livre pour l'intégrité de la foi. Ennemi irréconciliable des jésuites et tout meurtri des coups qu'il a reçus en échange de ceux qu'il a portés, il écrit avec Nicole le solide et volumineux traité *de la Perpétuité de la Foi*, et dans un autre livre non moins important, il attaque la théologie et la morale des calvinistes :

l'exil semble ajouter à son zèle dans ses dernières années, à tel point que les protestants, forcés comme lui de quitter la France, n'ont pas rencontré sur la terre étrangère de lutteur plus acharné et plus redoutable. Son *Apologie des catholiques* contre le ministre protestant Jurieu a toute la véhémence des invectives de la tribune antique. Personne n'a contesté l'austérité de ses mœurs conforme à celle de ses principes, ni la loyauté de son caractère; son siècle, témoin de tant de vertus et d'un si grand courage, entraîné d'ailleurs par son impétueuse éloquence, lui a décerné le surnom de Grand. Mais, comme il lui a manqué le pouvoir de maîtriser sa passion, de resserrer ses pensées dans de justes limites, et de les graver en traits précis par le langage, la postérité ne voit plus guère qu'un improvisateur diffus dans le controversiste intrépide et véhément qui avait tant d'empire sur ses contemporains.

Nicole, associé aux travaux et aux épreuves du grand Arnauld, fut comme le Mélanchton de ce Luther orthodoxe. Sa patience érudite amassait les matériaux qui devenaient des armes dans les mains de son chef. Né pour la paix, il lui arriva quelquefois de demander un peu de relâche qui lui était toujours refusé. Enfin, il se dégagea de cette alliance, et, rendu à ses goûts naturels, il écrivit ses *Essais de Morale* qui tendent tous à pacifier les âmes en maîtrisant les passions et en affermissant les croyances religieuses. Il oppose l'Évangile non-seulement à l'indifférence sceptique de Montaigne, mais aux excès du zèle religieux; s'il ne veut pas de cette paix trompeuse que procure « l'incuriosité » sur les mystères de la vie humaine, il combat également la foi tyrannique qui s'impose avec violence. Nicole nous apaise sans nous affaiblir; il donne à l'âme de la sérénité, une douce chaleur, une assurance tout ensemble calme et courageuse; il adoucit et il fortifie, et c'est en ce sens que madame de Sévigné, dont l'imagination si vive est souvent si judicieuse, dit à sa fille qu'elle voudrait faire de tel des *Essais* de Nicole « un bouillon pour l'avaler. »

Au nombre des solitaires, et le plus détaché du siècle,

se trouvait Antoine Lemaître, fils de l'une des sœurs du grand Arnauld. Ses succès au barreau devaient le porter aux plus hautes dignités de la magistrature, lorsque frappé d'un coup irrésistible de la grâce il renonça irrévocablement au monde pour se consacrer sans partage aux pratiques de la piété la plus austère. Il avait montré le premier ce que pouvait devenir la langue du barreau, et quoiqu'il n'ait pas échappé à tous les défauts de la plaidoirie contemporaine, « on trouve, a dit d'Aguesseau, dans ses discours des traits qui font regretter que l'éloquence de l'auteur n'ait pas eu la hardiesse de marcher seule et sans ce nombreux cortége d'orateurs, d'historiens et de Pères de l'Église qu'elle mène à sa suite ». Antoine Lemaître trouvait à Port-Royal son frère Lemaître de Saci, traducteur de la *Bible* et du poëme *de la Grâce* de saint Prosper, voué dès lors à l'éducation des enfants avec Claude Lancelot qui donna des leçons à Racine. On remarquait encore dans cette pieuse solitude, que visitait souvent Arnauld d'Andilly par lequel elle communiquait avec le monde, les De Pontis, les Du Fossé, les Fontaine, qui ont laissé des mémoires si intéressants où le moderne historien de Port-Royal a trouvé de précieux matériaux.

La plus solide gloire de Port-Royal n'est pas dans les controverses qu'il a soutenues avec courage et talent, mais dans les ouvrages que ses maîtres ont composés pour l'instruction de la jeunesse. La *Grammaire générale*, qui appartient pour la partie philosophique à Antoine Arnauld, les *Méthodes* grecque et latine, écrites selon les principes de la *Grammaire générale*, et surtout l'*Art de penser* ou la *Logique*, sont des titres qui ne périront point. Le plus sûr moyen de relever les études et de les rendre profitables serait de s'attacher à ces livres, fruits du savoir, de la méditation et de l'expérience : ils ne sont au-dessus de l'enfance que parce qu'on néglige d'élever jusqu'à eux l'esprit de l'enfance. Cela est vrai de toutes ces œuvres consciencieuses, et on gagnerait surtout beaucoup à mettre aux mains des jeunes gens la *Logique*, qui, bien comprise, armerait si

puissamment les intelligences et les cœurs contre tous les sophismes qui pervertissent la raison et les mœurs. Les bons livres ne nous manquent pas, mais la connaissance approfondie de ce que nos devanciers ont écrit sainement et judicieusement.

Après avoir payé, bien incomplétement sans doute, notre dette de reconnaissance à ces maîtres habiles et vertueux qui ont formé Racine et inspiré Rollin, nous pouvons revenir à Pascal. La nouvelle œuvre religieuse conçue par ce grand homme avait surtout pour but de faire passer la foi qui l'animait dans le cœur des incrédules et des sceptiques; il ne s'adressait pas aux chrétiens qu'il aurait troublés plutôt qu'édifiés. Il ne faut pas oublier que Pascal avait rencontré dans le monde quelques-uns de ces athées alors si nombreux dont parle le père Mersenne; il avait conversé avec les Miton, les Desbarreaux, qui se targuaient de leur incrédulité. Combien il en avait souffert, on le voit par cette plainte ironique : « Prétendent-ils nous avoir bien réjouis, de nous dire qu'ils tiennent que notre âme n'est qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content? Est-ce donc une chose à dire gaiement? Et n'est-ce pas une chose à dire tristement, au contraire, comme la chose du monde la plus triste? » Dans ces entretiens qui le blessaient si profondément, il avait remarqué qu'il n'avait point de prise par le raisonnement contres ces esprits frivoles et superbes, contre ces cœurs endurcis ou nonchalants. « Je ne trouve pas, disait-il, dans la raison d'arguments assez forts pour convaincre un athée; » il n'en avait pas non plus pour réveiller les indifférents. Il comprit que pour faire brèche il fallait frapper ailleurs. Il s'adresse donc à l'imagination; il lui donne le vertige en lui découvrant le double abîme de l'infini et du néant; il s'épouvante lui-même de la terreur qu'il veut produire, et c'est seulement lorsqu'il a confondu et humilié l'orgueil de la raison par la puissance du mystère, qu'il entreprend de la relever et de la consoler en lui montrant derrière ces nuages et ces fantômes l'éternelle vérité.

Pascal veut avant tout émouvoir et troubler ceux qu'il combat et qu'il prétend réduire. Comment en douter lorsqu'il écrit : « En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet, et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est, et sans moyen d'en sortir. Et sur cela, j'admire comment on n'entre point en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi, d'une semblable nature : je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi : ils me disent que non ; et sur cela, ces misérables égarés ayant regardé autour d'eux et ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi, je n'ai pu y prendre d'attache en considérant combien il y a plus d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois : j'ai recherché si ce Dieu n'a pas laissé quelques marques de soi. » Évidemment cette terrible image qui pénètre dans l'âme, et qui l'oppresse comme du poids d'un cauchemar dont elle voudra se délivrer, est destinée à donner prise sur l'intelligence à la faveur du trouble de l'imagination.

Voici maintenant une étonnante page que nul ne peut lire sans vertige. Après avoir représenté à l'homme l'infini de grandeur dans l'immensité, et acculé, pour ainsi parler, l'existence finie de l'homme à l'extrême limite où le néant commence, Pascal, sur le bord de l'abîme, saisit tout à coup et presque convulsivement l'atome, l'atome imperceptible aux sens, il s'en empare, il le brise, et, par un effort imprévu, il en fait sortir l'infini : « Mais pour présenter à l'homme un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces

veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours, il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non-seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue. » Il est vrai, la tête se perd, le regard s'éblouit, la raison se trouble dans cette conception étrange, disons plus, dans cette vision, où Pascal, mêlant le monde de la matière et celui des idées, transporte dans l'ordre physique une propriété des nombres qui peuvent en effet se multiplier indéfiniment par la pensée, en deçà de l'unité comme au delà; mais qu'on y prenne garde, le croyant sincère a frappé l'imagination de l'incrédule, et étourdi le rebelle qu'il veut soumettre.

Pascal a des griefs sérieux contre les témérités de la raison, mais il n'a pas de haine contre la raison elle-même. Sans doute il a jeté sur le papier d'éloquentes invectives : « Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécile; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez. » Il est encore bien ému et bien véhément lorsqu'il s'écrie : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme? quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire

Enfin, dans l'absence des maîtres légitimes, entre Malherbe qui ne l'aurait pas toléré et Boileau qui en a tiré vengeance, il y a eu place pour la royauté littéraire de Chapelain.

La plupart des héros de cette époque ont été des victimes de Boileau, et il convient de rappeler ici le châtiment qu'ils devaient recevoir plus tard, et qu'ils avaient déjà mérité. Ce n'est pas qu'ils fussent tout à fait sans valeur, car Cotin lui-même a fait un joli madrigal aussi bien que Desmaretz de Saint-Sorlin; mais ils manquaient de goût et ils avaient une ambition et des succès illégitimes qui provoquaient les rigueurs de la critique. Une revue rapide de ces auteurs déchus indiquera les travers de ce temps. Le plus considérable et le plus encouragé fut le travestissement de l'antiquité dans des fictions romanesques qui sont, pour la plupart, une peinture détournée et partiellement fidèle de la société contemporaine. Déjà sous le costume et sous le nom de ses bergers, mêlés aux druides de la Gaule et aux conquérants germains, d'Urfé avait déguisé des personnages et des aventures de son temps, lorsque Mlle de Scuderi s'empara des héros de la Perse et de Rome pour représenter les mœurs, le langage, les caractères des habitués de l'hôtel Rambouillet : on aimait à reconnaître Julie d'Angenne sous les traits de Mandane ou de Clélie, et M. de Montausier n'était pas fâché de devenir Artamène ou Brutus. C'était un caprice de tous ces beaux esprits, et le plaisir qu'ils y trouvaient était plus encore de l'égoïsme que du mauvais goût. Le royaume de Tendre, dont la carte est dans la *Clélie*, n'est pour nous qu'un jeu puéril; pour les initiés, c'était une analyse délicate de l'amour ingénieusement figurée. On peut détacher du *Cyrus* et de la *Clélie* des portraits habilement tracés et des conversations conduites avec un art infini. L'intérêt romanesque a disparu, mais il subsiste encore dans les romans de La Calprenède, qui ont précédé de quelques années ceux de Mlle de Scuderi. On sait que Mme de Sévigné se reprochait de les lire, mais elle ne pouvait s'en défendre. Ce Gascon, qui ne manquait ni d'imagination ni de cœur, avait eu l'ambition, sans con-

naître l'histoire, de peindre dans *Cassandre* le partage de l'empire d'Alexandre, dans *Cléopâtre* les dernières convulsions de la république romaine, et dans *Pharamond* l'établissement de l'empire des Francs : il n'a réussi, comme l'a dit Boileau, qu'à peindre des Gascons d'après lui-même ; mais il les introduit dans une action attachante, et il leur donne des sentiments d'honneur hyperbolique qui échauffent le cœur. Lorsqu'on le lit, on se croit haut de plusieurs coudées et capable de pourfendre des géants. Son Artaban est resté, au moins dans la langue, un type de fierté. Dans le même temps, Gomberville, qui trouvait profanes et de pernicieux exemple ces compositions chevaleresques et sentimentales, a écrit dans une intention plus morale le *Polexandre*, roman édifiant et inextricable dont les héros raisonnent sur la grâce à la manière de Jansénius et de Saint-Cyran. C'est ainsi que le bon évêque de Belley, Camus de Pontcarré, du temps de l'*Astrée*, opposait à Céladon des pastorales mystiques et malheureusement illisibles. Le roman était un cadre à la mode qui se prêtait à tout complaisamment.

Il faut dire quelques mots des catastrophes épiques qui signalèrent cette époque ; ce sera le moyen de payer la dette de la postérité aux ambitieux qui, tout en échouant dans des entreprises au-dessus de leurs forces, laissent cependant un souvenir. Que le sillon ait été creusé par la gloire ou par le ridicule, pourvu qu'il soit profond, il ne s'efface pas dans le champ de l'histoire. A ce titre Scuderi, Chapelain, Desmaretz de Saint-Sorlin, Saint-Amant, ne doivent pas être passés sous silence. D'ailleurs Chapelain et Scuderi nous fourniront l'occasion d'exhumer quelques beaux vers. On sait la lamentable histoire de *la Pucelle* de Chapelain. Ce poëme, lentement élaboré, prôné longtemps à l'avance, qui promettait au monde une autre Énéide, ne s'est produit que pour subir les affronts de l'ennui et du ridicule. Boileau ne s'en est pas trop moqué : rien n'est plus lourd ni plus fastidieux, et on se demande par quelle grâce d'état l'auteur a eu le courage de composer ce que

personne ne devait avoir la force de lire. Quoique Chapelain ait frappé d'une empreinte vigoureuse quelques vers énergiques, il n'en est pas moins prosaïque par essence; c'est un esprit méthodique et minutieux, n'oubliant rien et disposant tout symétriquement. Il pousse si loin le scrupule que, parlant d'un fruit dont Agnès Sorel doit être empoisonnée, il nous dira que c'était

Une pomme fort belle
Qu'en langage fruitier de Calville on appelle;

et qu'après avoir peint le jeune Roger montrant à deux visiteurs les tableaux de la galerie de Fontainebleau et leur en expliquant les sujets, il ajoutera :

Roger lève la canne et la voix à la fois,
L'œil s'attache à la canne et l'oreille à la voix.

Fils de notaire, Chapelain aurait été incomparable dans la profession de son père : ses descriptions sont des inventaires et des états de lieux; je n'en veux qu'un exemple, mais il sera frappant. Il s'agit du bûcher préparé pour Jeanne d'Arc! Je fais grâce au lecteur de la première couche de souches enduites de poix, sur laquelle les exécuteurs placent

Une seconde couche
Et la souche d'en haut croise la basse souche;
Mais pour donner au feu plus de force et plus d'air,
Le bois en chaque couche est demi-large et clair.
A la couche seconde une troisième est jointe,
Qui, plus courte, la croise, et commence la pointe;
Plusieurs de suite en suite à ces trois s'ajoutant
Toujours de plus en plus vont en pointe montant.

Rien n'est plus exact; mais il est à craindre que celui qui dresse le bûcher avec tant de précision et de sang-froid ne connaisse pas le prix de l'héroïque victime qu'il va consumer. Malheureuse Jeanne d'Arc, combien d'outrages t'étaient réservés!

Nous avons promis quelques beaux passages de *la Pu-e*, et, en effet,

Il en est jusqu'à trois que l'on pourrait citer.

vers sur Dieu touchent au sublime, le sujet élève le te, et ce morceau de théologie chrétienne est vraiment tique. Rien n'est plus imposant que le début :

Loin des murs flamboyants qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'une clarté profonde
Dieu repose en lui-même, et vêtu de splendeur,
Sans bornes, est rempli de sa propre grandeur.

images, où l'éclat laisse subsister l'obscurité, repré-ent noblement l'impénétrable mystère de la puissance ie. La suite du morceau n'est pas indigne du com-cement. Il faut aussi louer la marche de l'armée de rles VII, à laquelle Jeanne d'Arc a donné l'élan de son isme, et qu'elle emporte vers les murs de Reims, où i doit être sacré :

Tout marche, et le soldat en son ardeur extrême,
Rapidement vers Reims se porte de lui-mesme :
On voit, comme à l'envi, les drapeaux ondoyans
Vers la sainte cité d'eux-mesmes se ployans ;
Le cri des bataillons imite le tonnerre,
Leurs pas, plus sourdement, font résonner la terre :
La poussière se lève et compose une nuit
Qui du camp disparu ne laisse que le bruit.

connaît la comparaison de Talbot, en danger de mort écidé à mourir héroïquement, avec un lion d'Afrique uré de chasseurs. Le roi des forêts se résout à la mort l ne peut éviter :

Il y va sans faiblesse, il y va sans effroi,
Et la devant souffrir, la veut souffrir en roi.

peut encore tirer de l'ode qui commença le renom poé-e de Chapelain cette image de Richelieu insensible aux

Après de tels vers, il semble qu'il n'y ait qu'à désespérer, et cependant le même poëme nous fournira quelques traits que les meilleurs poëtes ne désavoueraient pas. On sait que l'inexorable juge de Scuderi, Boileau, aimait à citer le début du septième chant :

> Il n'est rien de si doux pour un cœur plein de gloire.
> Que la paisible nuit qui suit une victoire.

Il aurait pu mettre encore dans sa mémoire cette comparaison entre Alaric recevant sans orgueil les hommages des peuples et l'Océan que le tribut de tant de fleuves ne trouble pas dans son calme majestueux :

> Tel on voit l'Océan recevoir cent rivières
> Sans être plus enflé ni ses ondes plus fières.

Voici une autre comparaison, également concise, également poétique :

> Il mourra glorieux, de noble sang noyé,
> Comme un foudre s'éteint quand il a foudroyé.

Ailleurs Scuderi saura peindre en quelques traits bien choisis le contraste du calme des eaux dans une rade et de l'agitation des flots du dehors :

> En un lieu retiré solitaire et paisible
> La mer laisse dormir sa colère terrible,
> Et sous deux grands rochers qui la couvrent des vents,
> Elle abaisse l'orgueil des flots toujours mouvants.

Tout le monde connaît ces deux vers tirés de la description des enfers :

> Et ce mélange affreux, qu'accompagne un grand bruit,
> Luit éternellement dans l'éternelle nuit.

J'apporterai pour les curieux un dernier exemple plus surprenant encore, et qui nous montre Scuderi devançant Racine dans des vers d'une simplicité sublime. On trouve,

en effet, au dixième chant d'*Alaric*, ce passage sur Christine ; elle saura, dit le poëte,

> Que la crainte de Dieu commence la sagesse ;
> Et comme la sagesse est le souverain bien,
> Elle craindra le ciel et ne craindra plus rien.

Celui qui pouvait, même accidentellement, écrire ainsi est inexcusable d'avoir fait tant de vers détestables, et c'est justice que son nom ait été préservé de l'oubli par la satire pour qualifier plaisamment les écrivains outrecuidants qui inondent le monde de leurs ouvrages, et qui, toujours satisfaits d'eux-mêmes, offensent cruellement les gens de goût.

Si nous nous sommes arrêté quelque temps devant Chapelain et Scuderi, parce qu'ils ont dans le ridicule une physionomie distincte, nous ne dirons qu'un mot de quelques autres écrivains médiocres qui ont également échoué dans l'épopée. Le *Moïse sauvé* de Saint-Amant, que Chapelain loue beaucoup comme « peinture parlante, » contient en effet un grand nombre de descriptions dont quelques-unes ne sont pas sans mérite ; mais le poëte ignore l'art de choisir les détails, et il passe sans scrupule de la noblesse à la trivialité ; il n'est pas plus heureux dans le choix des mots, de sorte que son idylle biblique ou héroïque, qui d'ailleurs ne se compose guère que d'épisodes cousus sans art, présente tous les genres de disparates et de dissonances. Cependant Saint-Amant n'était pas sans mérite, et dans ses vers de cabaret il a une vigueur et un entrain, une propriété d'expressions qui font de lui un des modèles du genre. Il était ignorant, et se vantait de son ignorance comme de son goût pour la bonne chère ; mais il ne manquait pas d'esprit, et on jugerait mal son talent et sa destinée si on s'en rapportait au portrait de fantaisie que Boileau a tracé. Desmaretz de Saint-Sorlin, qui fut de son temps un personnage haut placé et en faveur auprès de Richelieu, collaborateur tragique du cardinal ministre, a fait, sous le titre de *Clovis*, poëme épique, un roman insipide en vers

détestables. Il méprisait Homère, à bon droit, puisqu'il s'admirait lui-même. Ce fut le premier adversaire des anciens. Ce poëte bizarre s'imagina que Dieu lui avait dicté les derniers chants de son poëme, tant il les avait écrits avec facilité. Il prit sa manie pour une inspiration divine. Avant de devenir visionnaire lui-même, Desmaretz avait pris à partie quelques singularités de cette maladie mentale dans une comédie qui fut fort applaudie : caricature à la vérité assez amusante, où les vers ont un tour facile, mais qui serait complétement oubliée si Molière n'en eût tiré le caractère de Bélise pour ses *Femmes savantes* et quatre vers qui se retrouvent presque textuellement dans la scène de Vadius et de Trissotin. Il paraît que Desmaretz finit par se croire prophète, et il est certain que ce méchant écrivain porta l'animosité jusqu'à la fureur dans ses pamphlets antijansénistes, qui lui attirèrent de la part de Nicole une verte réplique épistolaire qui a pour titre, comme sa comédie, *les Visionnaires*.

Le *Saint Louis* du père Lemoyne, que Boileau a épargné, conserve encore quelques admirateurs sur la foi d'un passage souvent cité et véritablement poétique sur les tombeaux des rois d'Égypte. C'est là que le poëte nous montre ces ombres royales qui, encore éclatantes et riches,

> Semblent perpétuer, malgré les lois du sort,
> La pompe de leur vie en celle de leur mort.

C'est là encore que

> Vingt siècles, descendus dans cette sombre nuit,
> Y sont sans mouvement, sans lumière et sans bruit.

Mais il n'en est pas moins vrai que cette épopée, qui dénature par une fable romanesque un sujet vraiment héroïque, est mortellement ennuyeuse. Le père Lemoyne est un bel esprit prétentieux qui rencontre rarement la grandeur, qui gâte des sentiments vrais par une fausse énergie d'expres-

sion, comme lorsqu'il fait dire au soudan d'Égypte parlant des chrétiens :

> Déjà dans notre sang ils plongent leur pensée.

Il va aussi loin que Du Bartas et Théophile dans ce genre de mauvais goût qui prête des intentions et non des sentiments aux objets inanimés lorsqu'il dit :

> Le jour meurt, et le bruit avec le jour mourant,
> Pour en porter le deuil les ténèbres descendent.

Ces *ténèbres*, qui *portent le deuil* du jour, valent bien « le traître poignard qui rougit de honte » dans Théophile. Le même travers avec plus de prétention encore, puisque l'antithèse se joint à la métaphore, se produit dans cet incroyable distique du même poëme :

> Les arbres à leur tour prennent part à la fête;
> Ne le pouvant des pieds, ils dansent de la tête.

Il fallait noter ces traits au passage pour faire comprendre combien sera opportune la venue de Boileau, et sa colère légitime.

L'époque qui enfantait en si grand nombre des poëmes si prétentieux et si ridicules, à côté de chefs-d'œuvre qui auraient dû décourager ces ambitieux impuissants, produisit naturellement dans l'ordre politique un autre avortement, ce fut la Fronde, trop frivole comme guerre civile, trop sérieuse comme crise ministérielle. Au fond ce n'était qu'une mutinerie. On vit alors s'agiter avec une ardeur fébrile et une impuissance radicale les forces que la royauté avait domptées sous Richelieu, et qui essayaient de lutter encore, moins par passion que par réminiscence, à la faveur du mécontentement qu'excitait un gouvernement sans élévation et sans vigueur. Le mouvement et le bruit n'étaient qu'à la surface : aucun parti, ni même aucun des chefs, ne voulait résolûment ce qu'il désirait; imprudences, bravades, défections, toutes les misères, toutes les vanités, toutes les perfidies des cabales

troublaient le repos de la France sans la mettre en péril, et donnaient matière et carrière à l'esprit railleur de la nation. Des couplets de Blot, des triolets de Marigny, des récits en vers burlesques, des pamphlets piquants, des satires amères, de grossiers libelles, et même quelques dissertations pesamment prétentieuses de politique conjecturale qui ont fait illusion à quelques historiens sur la portée de cette crise, que Voltaire a si bien jugée et si finement décrite, tels sont à peu près les produits littéraires de la Fronde dont Scarron fut l'Homère burlesque.

Avant d'arriver à ce poëte, il faut signaler en passant, parmi les adversaires du cardinal, un personnage singulier qui a laissé, dans des lettres qu'on lit encore, des traces nombreuses et piquantes de son animosité : c'est le médecin Guy-Patin, qui a eu en toutes choses non le privilége du bon sens, mais le mérite de la sincérité. C'était un franc Picard, toujours prêt à s'échauffer. Au reste il n'avait de méchant que l'esprit, mais il l'avait terriblement; au fond c'était une bonne âme. Cruel en paroles et même, si l'on veut, avec sa lancette, qui a tiré plus de sang que l'épée d'un raffiné, il était de feu pour le bien d'autrui, serviable, désintéressé, un vrai médecin selon le cœur d'Hippocrate. Ce qui nous touche davantage, c'est qu'il est écrivain naturel, plein de saillies, et qu'il écrit, ou plutôt qu'il cause, pour dire ce qu'il pense. Railleur par tempérament, opiniâtre et par-dessus tout loyal, il était prédestiné à faire cause commune avec les mécontents. Le rusé, le cauteleux Mazarin était fatalement dévoué aux sarcasmes de ce Picard fou de loyauté au point de vouloir en faire le pivot de la politique. « Pardonnez à ma passion, disait-il; je voudrais qu'il n'y eût point tant de méchants et que le monde se voulût amender. » Ou bien encore : « J'ai peur que la vertu ne finisse ici, tant je vois de corruption. » Et mieux : « J'aime sur toutes choses la candeur, la pureté, la simplicité. » Enfin : « J'aime mieux justice que toutes choses : qu'elle se fasse ou que le monde périsse. » Il ne faut pas chercher ailleurs que dans ces sentiments le principe de la

colère anti-mazarine de Guy-Patin : cette haine vivace, inextinguible, il la contenait avant qu'elle eût rencontré l'occasion d'éclater. Aussi comme elle se délecte et s'épanche contre celui qu'il appelle le « Pantalon sicilien, » jusqu'à ce que désarmée, mais non éteinte par la mort de son plastron et changée en suprême dédain, elle s'écrie à la veille des magnifiques funérailles du ministre-roi : « Mais laissons-là ce filou. » Laissons aussi son détracteur. Les curieux peuvent aller chercher dans sa correspondance ses mordantes épigrammes : ils y trouveront autre chose encore, car, outre la passion politique, Patin a la passion médicale, sans parler de sa cordiale inimitié contre les jésuites. Ce qui excuse tant d'emportement, c'est que ces lettres étaient des confidences intimes : c'est aussi ce qui les sauve de l'oubli.

Les frondeurs épuisèrent leurs traits contre Mazarin, qui ne s'en émut guère et qui ne s'inquiéta même pas beaucoup des arrêts d'exil et de confiscation lancés par le parlement : il suivait sa politique et dirigeait de loin les affaires. Pendant que son docte et fidèle bibliothécaire Gabriel Naudé recueillait avec un soin religieux, pour en donner une collection complète, les pamphlets qui arrivaient de tous les points de l'horizon, le cardinal, bien assuré que l'orage passerait et ayant ses raisons pour compter sur l'opiniâtreté de la régente, ne se mit pas en frais de réponse ; il avait mieux à faire que de prendre des écrivains à gages : aussi ne trouvons-nous en son honneur qu'un seul écrit, boutade indépendante d'un écrivain qui n'avait pas le cerveau très-sain, mais qui aimait à jeter des défis qu'il soutenait courageusement. Cet homme singulier dont on a voulu, bien à tort, faire un homme de génie, c'est Cyrano de Bergerac. Il avait, sans aucun doute beaucoup d'esprit ; il l'a prouvé dans le *Pédant joué*, comédie mauvaise à la vérité, mais riche de traits comiques, d'intentions plaisantes, et d'où Molière a pu tirer deux scènes excellentes ; il avait même une certaine vigueur de talent qui éclate çà et là dans la tragédie d'*Agrippine ;* quant à l'imagination, il est inutile de dire,

après ses voyages dans la lune et aux régions du soleil, qu'il la portait jusqu'à l'extravagance. Toutefois sa véritable supériorité est dans l'outrage : personne n'est plus insolent à provoquer, et on peut dire qu'il insulte admirablement ; mais au moins ne se cachait-il pas pour faire ce vilain métier, et il était toujours prêt à soutenir son dire l'épée au poing. Le nombre des adversaires ne l'effrayait pas, et si dans sa *Lettre aux frondeurs* il les provoque en masse, il était homme, comme un autre Rodomont, à vider sa querelle en champ clos. Tel fut l'unique champion de Mazarin. Malheureusement le plus opiniâtre des frondeurs, Paul Scarron, n'était pas en mesure de répondre à un défi de ce genre ; aussi M. de Bergerac ne le provoque-t-il pas au combat : il se contente de montrer dans les souffrances physiques du poëte burlesque une expiation des torts de sa langue dès longtemps prévus par la Providence : « Considérez en lui, dit-il, de quelles verges le ciel châtie la calomnie, la sédition et la médisance. Venez, écrivains burlesques, voir un hôpital tout entier dans le corps de votre Apollon : il meurt chaque jour par quelque membre, et sa langue reste la dernière afin que ses cris nous apprennent la douleur qu'il ressent. »

Cyrano, dans son zèle ministériel, le prend de bien haut avec ce pauvre Scarron, coupable, il est vrai, d'avoir mis en vogue le genre burlesque qui donna le ton aux mazarinades. Mais Scarron avait par surcroît un autre tort plus grave peut-être aux yeux de son détracteur : il ne faisait pas de pointes, et Cyrano était passé maître dans ce faux goût qui nous venait de l'Italie ; il hérissait son style, qui lui paraissait merveilleux, de ces traits où l'imagination vivifie ridiculement des abstractions, et où l'esprit joue puérilement sur les mots ; car c'est là le double secret de ce travers qui fut alors une véritable manie, et dont Boileau, après Molière, a signalé et réprimé les excès. Boileau ce grand redresseur de torts littéraires, et si judicieux dans sa haine contre les pointes, a peut-être poussé trop loin la sévérité contre le burlesque, qui au moins dans Scarron est

plutôt une espièglerie de l'esprit qu'une dépravation du goût. Toujours est-il que ce fut une mode, ou si l'on veut, une épidémie au temps de la régence, et à ce titre nous lui devons une place aussi bien qu'à l'écrivain qui en fut l'inventeur et qui en est resté le modèle.

La maladie bizarre et cruelle qui atteignit Scarron jeune encore, et qui arrêta dès le début ses succès dans le monde, avait laissé vivre dans ce corps difforme un esprit pénétrant et railleur; pour se venger gaiement et alléger ses souffrances physiques, le spirituel malade se prit à défigurer le monde à son image : ses ennemis naturels furent dès lors la noblesse, la grandeur, la régularité. Il fit grimacer les figures héroïques et ramena les belles créations du génie antique aux proportions mesquines de la bourgeoisie et de la populace; il donna aux dieux et aux héros les mœurs du Marais, le langage de la rue Saint-Denis. Ce travestissement pratiqué par un esprit naïf dans son affectation, délicat sous sa grossièreté d'emprunt, surprit et charma le public. Le burlesque saisit brusquement toutes les imaginations. Il avait au moins pour réussir le mérite de la nouveauté, car il ne ressemblait que par le nom aux caprices de bouffonnerie triviale qui est le burlesque des Italiens. Le burlesque de Scarron est la transformation des caractères et des sentiments nobles en figures et en passions vulgaires opérée de telle sorte que la ressemblance subsiste sous le travestissement, et que le rapport soit sensible dans le contraste. Le procédé de notre poëte diffère de la parodie en ce qu'il conserve à ses personnages leur rang et leur condition en abaissant leur langage et leur mœurs, et cette opposition est un élément de plus pour le comique.

Outre le travestissement des caractères, une des sources les plus fécondes du comique de Scarron, ce sont les anachronismes ou le transport des temps modernes dans l'antiquité. Ainsi lorsque Énée aborde sur le sol africain, il veut avant tout apprendre si les habitants de ce rivage

Sont chrétiens ou mahométans.

Didon ouvre ses repas par le *benedicite ;* elle rend la justice sans prendre d'épices. Junon, après avoir rebâti les murailles de Samos, l'exempte de tailles; elle y fonde deux ou trois colléges « avec de fort beaux priviléges » : quant à la nymphe Déiopée que la déesse promet à Éole pour prix de ses services, voici quelques-unes des qualités qu'elle lui apportera en dot :

Elle entend et parle fort bien
L'espagnol et l'italien :
Le Cid du poëte Corneille
Elle le récite à merveille,
Coud le linge en perfection
Et sonne du psaltérion.

Les traits de ce genre, qui sont nombreux, venant à l'improviste, causent maintes surprises qui donnent aux nerfs de vives secousses.

Un autre artifice de Scarron, c'est de mêler la critique littéraire à la charge morale. Toutes les fois que l'auteur qu'il travestit prête à la censure, il relève les invraisemblances avec une malice ingénue et sans paraître y songer. Ainsi, même en admirant Virgile, on trouve qu'Énée et son compagnon séjournent bien longtemps dans le brouillard qui les enveloppe et les dérobe à la vue de Didon; aussi n'est-on pas fâché d'entendre Achate « dire au sieur Énée » :

Passerons-nous ici l'année?

La réflexion jetée après la paraphrase de l'exclamation de Salmonée, *discite justitiam moniti,* est du même genre et non moins piquante :

Cette sentence est bonne et belle;
Mais en enfer à quoi sert-elle?

C'est par ces traits de critique saine et ingénieuse, par le rapport constant de la caricature au modèle, par le sel, la vivacité et le naturel de la plaisanterie, que Scarron désarme parfois le rigorisme des gens de goût, et c'est pour cela,

sans doute, que Racine, qui n'osait pas sur ce point rompre en visière à son ami Despréaux, n'en lisait pas moins en se cachant de lui et à la dérobée quelques pages de l'*Énéide travestie*. Avouons-le cependant, malgré tout l'esprit de Scarron, ce long travestissement du génie antique ne supporte pas une lecture suivie; car, à l'honneur du cœur humain, de toutes les monotonies, celle de la raillerie est peut-être la plus insipide. Le burlesque veut être pris à petite dose. On se fatigue bientôt, on ne tarde pas à se reprocher de rire de ce qu'on devrait admirer, et la surprise de plaisir arrachée à notre malignité par la vivacité imprévue et le tour ingénieux d'une plaisanterie indiscrète s'évanouit au réveil des nobles sentiments qui sont le véritable aliment et le nerf de l'intelligence humaine. Boileau montrera plus tard comment on peut sans irrévérence ni outrage badiner avec le genre héroïque, lorsque prenant à rebours la méthode de Scarron, il assaisonnera par le merveilleux de l'action, par l'héroïsme des poses, et par la noblesse du langage, les incidents et les personnages d'une fable comique.

N'en déplaise à Cyrano de Bergerac, le burlesque de Scarron n'est pas un sacrilége inexpiable; mais quelle que soit l'habileté de cet écrivain dans un genre faux que ses imitateurs et notamment d'Assouci ont rendu méprisable, quel que soit l'entrain de bouffonnerie de ses comédies, qui ont eu l'honneur d'égayer l'adolescence de Louis XIV, le bagage littéraire de Scarron serait presque nul pour la postérité, s'il n'avait pas écrit le *Roman comique* et des *Nouvelles* qu'on lira toujours avec intérêt. Ce sont des modèles d'ingénieuse narration. On sait qu'une des plus belles scènes du *Tartufe* est empruntée aux *Hypocrites*, et que l'héroïne de la *Précaution inutile* a fourni quelques traits à la naïve figure d'Agnès. Quant au *Roman Comique*, malheureusement inachevé, il vivra longtemps encore par le naturel des pensées, la pureté du style, le dessin ferme et délicat des caractères, le comique des situations. Ces premiers livres nous ont fait connaître des physionomies

qu'on n'oublie pas : Destin et l'Étoile, ce couple gracieux et digne dans une misérable condition ; Ragotin avec ses risibles colères, sa petite taille disgracieuse, ses hautes visées de poëte et d'amant ; la Rancune issu de Panurge en ligne directe, et enfin le grand et flegmatique la Baguenodière. Ce n'est pas un pinceau vulgaire qui a dessiné cette galerie de portraits. Ce *Roman,* tableau de mœurs véritables tracé au moment même où le roman servait de cadre à tant de peintures fausses et maniérées, donne seul la mesure du talent de Scarron, et montre ce qu'il aurait pu faire si écrivant à loisir, il eût suivi les inspirations du bon goût au lieu de s'abandonner aux caprices de l'esprit et de l'imagination.

En groupant ainsi, au terme de cette période, des écrivains que le grand siècle qui va s'ouvrir a dédaignés et éclipsés, nous n'avons pas cherché, nous n'avons pas pu éviter un contraste qui se présentait de lui-même. L'histoire des lettres offre ainsi de curieuses péripéties ; elle a encore ses bizarreries qu'il faut noter au passage, et puisque Scarron nous est venu le dernier dans cette revue, comment ne pas remarquer la singulière destinée qui attache le souvenir de ce poëte burlesque aux amusements du jeune âge et aux consolations de la vieillesse du plus majestueux des rois ? On sait en effet que le jeune Louis XIV s'était engoué des comédies de Scarron au point de se faire jouer trois fois en un jour l'*Héritier ridicule ;* et plus tard, le même prince n'aura d'autre allégement au poids de l'insurmontable ennui de ses dernières années que la présence assidue et les entretiens de la veuve de son premier amuseur, Françoise d'Aubigné, assise alors sur les marches du trône, et qui s'appellera madame de Maintenon, conseillère et femme du maître de la France.

LIVRE V.

SIÈCLE DE LOUIS XIV.

CHAPITRE I.

Influence de Louis XIV sur son siècle. — Molière. — Le génie dramatique. — Moralité du théâtre de Molière. — Appréciation de ses principales comédies. — La Fontaine. — Son caractère. — Ce qu'il a fait de la fable. — Ses rapports avec Molière.

Après la Fronde tout s'apaise comme par enchantement, la royauté recueille enfin, au profit de la France qui l'aime, qui l'admire et qui se repose en elle, le fruit de leurs efforts communs contre la puissance des grands, source éternelle de discordes civiles et d'affaiblissement national. Lorsque cette guerre d'intrigues, de chansons, de pamphlets, de perfidies réciproques a cessé, tous les acteurs après avoir changé de rôle plusieurs fois, n'ayant rien à s'envier ni à se reprocher en fait de versatilité et de ridicule, prennent bravement leur parti : les princes deviennent la décoration du trône et ses fidèles appuis ; le parlement, abandonnant toute ambition politique, se résigne à enregistrer docilement les édits de toute nature ; le clergé se retranche dans son domaine spirituel et fait retentir dans les temples la parole de Dieu, mêlant à ses leçons religieuses ses hommages au monarque, pendant que la nation sous l'aile de la royauté se fortifie par l'industrie et par la science, et prend peu à peu le sentiment de ses devoirs et de ses droits pour remplir les uns et faire valoir les autres quand son heure sera venue. Cette alliance intime de la royauté et de la France, qui paraissait alors indissoluble comme tous les engagements du cœur, subsista aussi longtemps qu'il fut permis de croire que la puissance qui avait dit *l'État c'est*

moi ne séparait pas sa propre grandeur de celle de l'État, et qu'elle était la gardienne vigilante et dévouée de tous les intérêts. Le charme eut assez de durée pour donner place, pendant les dernières années de la jeunesse de Louis XIV et les premières années de sa maturité, à une période unique dans notre histoire, temps de fêtes splendides, de victoires décisives, de conquêtes légitimes, de prospérité inouïe sans mélange de revers, de soumission sans contrainte, de chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie. La reconnaissance et l'enchantement populaires ont attaché à cette brillante époque le nom du prince qui était le centre et le principal ressort de ce noble mouvement des cœurs et des intelligences : Voltaire a prouvé que ce n'était pas sans raison. Nous savons bien que cette médaille a son revers, et le temps viendra de le montrer ; mais comment ne pas s'arrêter d'abord dans un sentiment de profonde admiration, devant les merveilles qui ont porté si haut et si loin la gloire du nom français.

Au premier rang, dans ce cortége de grands écrivains qui inaugurent par des chefs-d'œuvre le règne personnel de Louis XIV qui les inspire et qui les protége, nous rencontrons d'abord Molière, qui obtint toutes les franchises du génie sous la royauté absolue. Chose remarquable, le théâtre comique fut presque libre dans un temps où on ne parlait pas de liberté, et le théâtre tragique n'eut aucune entrave. Il est vrai que la royauté était hors d'atteinte et qu'elle se montra très-facile sur tout ce qui ne la touchait point. Molière eut donc droit de contrôle sur les mœurs de la société, et même ses hardiesses étaient encouragées. La cour et la ville goûtèrent ou subirent d'assez bonne grâce les leçons du poëte, qui n'eut de lutte à soutenir que contre l'hypocrisie ; mais enfin il réussit à la démasquer en plein théâtre. Avant d'arriver à cette puissance souveraine du talent, Molière avait passé par un long noviciat d'épreuves morales et d'observations. L'étude de son propre cœur troublé par la passion lui avait donné des lumières pour mieux voir les secrets ressorts des actions humaines. Doué

d'une force prodigieuse de recueillement et de méditation, au milieu des agitations d'une vie nomade et de la direction d'une troupe d'acteurs plus difficile à régir qu'un empire, il sut unir l'activité et la contemplation ; il fit plus encore : il s'oublia lui-même, il se désintéressa de ce qu'il voyait si nettement, de ce qu'il comprenait si bien ; son âme sincère et compréhensive reçut fidèlement l'empreinte de l'humanité, et son puissant génie exprima ce que contenait son âme. C'est ainsi qu'il put peindre avec tant de relief et de vérité toutes les variétés de la physionomie humaine. Le vrai génie comique que Molière seul peut-être a possédé dans la perfection, c'est-à-dire le don de réaliser dans des types individuels les traits généraux de la nature humaine, est essentiellement impersonnel : il se détache de ce *moi* tyrannique, si difficile à soumettre, pour vivre de la vie d'autrui et pour la reproduire. L'éternel attrait des pièces de Molière, c'est que l'auteur ne s'y montre pas, c'est que nous ne voyons que ses personnages, et dans ses personnages l'humanité tout entière. Cette image fidèle qui ne copie point ce qu'elle représente, cette satire générale sans fiel et sans aigreur, comme Boileau l'a si bien remarqué, nous instruit sans nous blesser, parce que si nous venons, par bonne foi accidentelle, à nous y reconnaître, nous pouvons profiter tacitement de la leçon sans avoir été pris à partie et humiliés. La satire directe met en jeu l'amour-propre qui regimbe, qui s'irrite et qui récrimine : la comédie le ménage, elle dit le mot de tout le monde sans le dire à personne expressément, et c'est ainsi qu'elle devient tout ensemble un plaisir innocent et un enseignement profitable.

Nous laisserons Molière disserter lui-même sur les difficultés et la moralité de l'art où il a excellé. Lorsque les maîtres ont parlé, il est bon d'écouter. C'est sans doute sa propre opinion qu'il exprime, lorsqu'il met dans la bouche de Dorante[1] ce parallèle de la tragédie et de la

1. *Critique de l'École des femmes.*

comédie : « Je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la fortune, accuser les destins et dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans les ridicules des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez ; ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance, et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature : on veut que ces portraits ressemblent ; et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien usitées ; mais ce n'est pas assez dans les autres : il y faut plaisanter ; et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens. » Molière a réussi dans cette étrange entreprise : il fait excellemment rire les honnêtes gens, et il ne s'inquiète pas si les autres font la grimace. Il ne montre pas un sens moins droit ni moins délicat lorsque, parlant en son propre nom [1], il combat les scrupuleux qui proscrivent absolument la comédie. Voici ce qu'il dit : « Je sais qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie ; qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses ; que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les âmes sont attendries par ces sortes de représentations. Je ne sais pas quel grand crime c'est de s'attendrir à la vue d'une passion honnête ; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine, et je ne sais pas s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et à adoucir les passions des hommes

1. Préface du *Tartufe*.

que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre ; et si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être, et je ne trouve pas mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste ; mais supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens que l'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. » Avant de se prononcer ainsi, Molière a eu soin d'établir qu'il y a comédie et comédie, et de faire observer que « ce serait une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olympe, qui est femme de bien, parce qu'il y a une Olympe qui a été une débauchée. » C'est dans ces termes et sur ce terrain que nous abordons sans crainte la critique morale du théâtre de Molière.

Jamais vocation ne fut plus décidée, plus irrésistible que celle qui entraîna Molière vers la comédie : en vain son père voulut-il le retenir dans sa boutique de tapissier, il fallut le mener au collége ; en vain le collége le conduisit-il au barreau, on ne put l'y retenir : le théâtre qu'il avait entrevu le détournait de toute autre carrière. On raconte que son premier pédagogue étant venu le sermonner pour rompre son dessein, il fit si bien qu'il l'enrôla lui-même pour jouer les pères nobles dans la troupe improvisée de ses acteurs nomades. Là encore il eut à combattre pour rester fidèle à sa vocation, car le prince de Conti, qui avait été son condisciple, à Paris, chez les jésuites du collége de Clermont, tenta sa vanité en lui offrant une charge de cour. Mais ni l'amitié d'un prince ni l'ambition ne purent le détacher du théâtre. Ainsi Molière était marqué de ce signe du génie, l'entraînement dans une voie déterminée. Toutefois, le goût dramatique s'était développé en lui avant l'instinct du moraliste : comme auteur il tâtonna longtemps avant de trouver un terrain digne de lui ; il improvisa pour divertir la foule quelques pièces bouffonnes à la manière des Italiens, qu'il imitait encore

dans *l'Étourdi* et dans *le Dépit amoureux*. Mais dès ce second essai de grande comédie il avait révélé, par plusieurs scènes, son habileté à peindre les mœurs et la passion. Lié dès lors et comme enlacé à la vie de théâtre par ses goûts d'acteur, par ses succès d'auteur, et aussi, il faut bien l'avouer, par ses faiblesses d'homme, il comprit enfin que la tâche unique d'amuser ses contemporains était un rôle vulgaire, que la scène où il était monté devait être élevée et épurée, et qu'elle pouvait devenir une école pour réformer les travers de l'esprit et les vices du cœur, ou, tout au moins, pour les déconcerter par le ridicule.

Ce nouveau dessein de moraliste réformateur déjà sensible dans *les Précieuses ridicules*, qui sont l'École des salons, se montre plus clairement encore dans la fable et dans le titre même des deux pièces qu'il composa ensuite et coup sur coup : *l'École des maris* et *l'École des femmes*. *Sganarelle* même, qui les précéda, n'est au fond que l'École des jaloux. Toutes les fois qu'il n'est pas obligé de divertir la cour par ordre, ou le peuple par nécessité, il moralise pour le siècle, il donne des leçons, il tient école. *Le Misanthrope*, *le Tartufe*, *le Bourgeois gentilhomme* et *les Femmes savantes* ne sont que des chapitres, et les plus importants, de ce cours de morale dramatique à l'usage des gens du monde. Faut-il, après cela, le défendre d'avoir eu en traitant le sujet mythologique d'*Amphitryon*, d'autre intention que d'égayer la cour et la ville, et de rivaliser avec Plaute, qu'il a vaincu? Si, comme on a osé le dire, ce vieux fabliau des Grecs avait été renouvelé au profit des déportements de Louis XIV et à son instigation, il n'y aurait d'égal à l'impudence du roi que la bassesse du poëte. Grâce à Dieu, nous n'avons pas à déplorer ce double avilissement.

Les détracteurs de Molière, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, nient l'utilité de la comédie ; ils la proscrivent absolument. Ceux qui réclament, au nom de l'art et de l'humanité, contre un pareil sacrifice ne peuvent pas non plus

accepter l'anathème lancé contre eux par le zèle indiscret du janséniste Nicole ; ils ne s'arrêtent pas même devant l'imposante autorité de Bossuet. Sans doute on a fait de détestables comédies, capables de pervertir le cœur et l'esprit ; mais l'abus doit-il conclure contre l'usage ? A ce compte, il aurait fallu fermer la bouche aux nobles et pieux orateurs du dix-septième siècle, parce que les prédicateurs de la Ligue avaient profané la chaire évangélique. Gardons-nous d'accueillir de tels sophismes. Il est triste d'avoir à défendre Molière ; mais pourquoi a-t-on voulu, pourquoi veut-on encore attacher un stigmate d'infamie au front de ce grand poëte ? Que peuvent donc nous offrir en retour, et comme compensation, ceux qui s'acharnent à nous faire haïr et mépriser des hommes dont on ne peut pas contester le génie, et que nous avions l'habitude d'admirer en toute sécurité ?

Ne biaisons pas sur Molière, allons résolûment au principal nœud de la question, à *Tartufe*. Ce chef-d'œuvre de la scène comique est-il un attentat contre la piété ou un acte loyal de bon sens, de courage, de prudence sociale, accompli avec génie ? Tous les moralistes reconnaissent qu'il n'y a pas de vice au-dessus de l'hypocrisie sur l'échelle de l'immoralité : pourquoi donc, étant digne de tous les châtiments, ne serait-elle pas justiciable du ridicule ? C'est, dit-on, que l'irréligion peut abuser de ce portrait fidèle pour en détourner les traits contre la dévotion sincère. Mais, de bonne foi, la méprise est-elle possible ? et l'objection ne porte-t-elle pas sur tous les types généraux créés par le génie des poëtes, dont on peut faire tous les jours de fausses applications ? Comment supprimer les gens qui ont le goût de l'injure et de l'injustice ? La piété, qui contient toutes les vertus et qui les achève, ne redoute pas le nom de Tartufe : elle gémit plus douloureusement que personne de la perversité que qualifie ce mot vengeur ; la bonne foi sait gré au poëte de lui avoir donné le signalement du monstre, pour en éviter les approches et les embûches. Orgon même et madame Pernelle, si la faiblesse n'était

pas un vice incurable, n'auraient pas, grâce à Molière, besoin d'autre expérience pour échapper aux piéges de l'Imposteur. Les gens de bien qui ne veulent pas être trompés ne sauraient trop méditer les deux portraits que Molière a burinés, pour n'être pas exposés à confondre avec les vrais dévots

Ces gens qui par une âme à l'intérêt soumise
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
Au prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
Des intérêts du ciel leur fier ressentiment:
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.

Les hommes véritablement pieux ont une tout autre allure, et Molière a peint leurs mœurs avec une vérité qui prouve à quel point il les estimait, et que réellement il ne voyait au monde « chose plus noble et plus belle que la sainte ferveur d'un véritable zèle : »

Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit pour tous soins se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre avec un zèle extrême
Les intérêts du ciel plus qu'il ne fait lui-même.

« Voilà mes gens ! » peut-on dire avec Molière; et ceux-là n'ont rien à craindre du Tartufe.

Après la religion vient la vertu, que Molière a été accusé de tourner en ridicule. Ici encore la réponse est facile. L'imputation porte sur *le Misanthrope* et l'accusateur est J. J. Rousseau ; mais si le reproche est grave, la méprise ne l'est pas moins. En effet, Alceste, tout honnête homme qu'il

soit, n'est point vertueux, puisque la vertu n'existe pas sans contrainte, sans sacrifice et détachement de soi-même : or, Alceste n'en est pas là. L'erreur de Rousseau vient de ce que, dans son orgueil et sa sauvagerie, il se prenait lui-même pour un type de vertu ; de sorte qu'en paraissant défendre Alceste, il plaide sa propre cause. Le fond de la misanthropie est un orgueil tyrannique qui n'exclut pas la probité, mais qui la rend insociable : c'est là seulement ce que Molière attaque par le ridicule. Alceste a le tort de se croire parfait et infaillible, d'exagérer sa propre valeur morale, de ramener tout à soi et de ne voir que faiblesse et perversité dans tout ce qui s'oppose au despotisme de sa volonté ou s'écarte du modèle intérieur dont il prétend faire une règle générale. Philinte n'est pas davantage, dans la pensée de Molière, un modèle de vertu, comme d'autres l'ont prétendu par une erreur opposée, mais un type de sociabilité et de savoir-vivre dans le monde, où les rapports ne sont faciles que par de perpétuelles transactions. L'intention du poëte était de faire voir ce qu'il convient d'accorder aux défauts des hommes si l'on veut vivre avec eux, et si Philinte, pour plus de sûreté, pousse, comme il nous semble, la complaisance un peu loin, il est clair qu'Alceste montre trop de rudesse, et qu'avec un caractère tel que le sien il faut tôt ou tard quitter la partie.

Le comique n'est que la forme du génie de Molière ; le bon sens en est la substance : c'est par là qu'il sera toujours cher à l'humanité, qu'il amuse de l'image fidèle de ses travers et de ses vices. La bonté est le fond de son caractère, comme le bon sens est la règle de son esprit ; il aime le vrai, c'est-à-dire la mesure, et il essaye d'y ramener ceux qui l'écoutent en leur présentant sous un aspect plaisant ce qui s'en écarte. Qu'on ne croie point, par exemple, que le *Bourgeois gentilhomme* soit une protestation contre l'anoblissement de la roture, contre la marche ascendante du tiers état, ni contre l'aristocratie elle-même ; en traduisant sur la scène un bourgeois ridicule et un marquis dépravé, il signale un double abus : l'avilissement des titres

dans ceux qui les portent ; le ridicule d'y prétendre quand on n'y est pas né. M. Jourdain n'est pas du bois dont on peut faire les nobles, et le marquis Dorante, pour parler comme Corneille, « est d'une tige illustre, une branche pourrie. » Dans cette double exécution, Molière prouve sa haute impartialité : de souche bourgeoise, il n'épargne pas les ridicules de la bourgeoisie ; obligé de vivre avec les grands, il ne ménage pas davantage les vices de la cour. Qu'on ne s'imagine pas non plus que Molière prétende, comme le bonhomme Chrysale, réduire le savoir des femmes

A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse ;

seulement il ne veut pas qu'elles poussent l'amour du grec jusqu'à embrasser des pédants, et surtout à leur donner leurs filles en mariage. Il montre sans animosité, mais avec une verve de comique plus vive et plus étincelante que nulle part ailleurs, quels peuvent être les périls de ce travers, de cet engouement de bel esprit qui enlève aux femmes les qualités aimables et solides par où elles sont véritablement femmes. Ni madame de La Fayette, ni madame de Sévigné, si discrètement et si convenablement instruites, ne sont atteintes par les traits qui frappent Philaminte, Armande et Bélise. *Les Femmes savantes*, n'en déplaise aux Vadius et aux Trissotins, frappés de compagnie, sont une des meilleures leçons qu'ait pu donner la haute comédie. Le génie de Molière s'y produit dans toute sa force, avec une aisance, une pureté, une touche plus sûre peut-être encore que celle du *Misanthrope*, et, si on osait le dire, du *Tartufe* même. Sans contredit, si la matière était d'égale importance, cette admirable comédie pourrait sans désavantage disputer le prix à ces deux chefs-d'œuvre, entre lesquels hésite l'admiration. Telle qu'elle est, on ne voit pas par où elle peut donner prise à la critique, et l'on s'émerveille que le poëte ait pu trouver tant de ressources dans un sujet secondaire, qu'il avait déjà effleuré en maître par *les Précieuses ridicules*.

Nous n'avons pas l'intention de passer en revue tout le théâtre de Molière, ni de relever toutes les chicanes faites à son génie; bien d'autres l'ont déjà fait, et notamment M. Lemercier, dans son Cours de littérature, et M. Saint-Marc-Girardin pour *l'Avare*. Molière n'est ni édifiant ni scandaleux, il fait réfléchir et il fait rire : or, la réflexion est salutaire quand elle conduit à s'amender, et le rire est hygiénique. Il ne faut pas demander à la comédie ce qui n'est point de son ressort et suivre dans leurs scrupules exagérés ces rigoureux censeurs qui, appliquant au théâtre des principes d'un autre ordre, s'alarment des peintures hardies de la scène et de quelques saillies d'humeur gauloise qui sont les priviléges du genre. Ceux à qui Molière « fait venir de coupables pensées » peuvent toujours se tenir à l'écart : chacun de nous doit savoir s'il apporte ou non dans cette épreuve les dispositions convenables. « Fais-je mal d'aller au théâtre ? » disait une femme d'honneur à un sage prélat de nos jours : celui-ci répondit : « Je vous le demande à vous-même. » Il n'y a pas d'autre solution à ce problème moral que cette réponse du bon sens et de la religion indulgente.

Il nous reste à noter encore quelques reproches articulés par d'illustres écrivains, et la restriction apportée à l'éloge par cet arbitre du goût, qui cependant avait proclamé devant Louis XIV la supériorité de Molière sur tous les hommes de génie de son siècle. Et d'abord, quand on a lu *le Misanthrope*, *Tartufe* et *les Femmes savantes*, on a peine à comprendre les critiques que Fénelon et La Bruyère ont faites du style de Molière, et on ne se les explique qu'en les rapportant à ses premiers essais ou, dans les œuvres de son âge mûr, au langage populaire qu'il a dû mettre, pour être vrai, dans la bouche de quelques vauriens de bas étage. Boileau commet à son tour une confusion analogue, lorsqu'il refuse à Molière le prix de son art. Ces vers si souvent cités :

C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût emporté le prix,

Si, moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin,

auraient quelque fondement si Molière eût mêlé dans ses chefs-d'œuvre le bouffon au comique noble ; mais ne l'ayant point fait, on ne voit pas par quelle sorte de contagion *les Fourberies de Scapin, Georges Dandin* ou *la Comtesse d'Escarbagnas* pourraient aller corrompre la beauté dans les pièces où elle se trouve sans alliage et enlever ainsi à Molière la palme qu'aucun poëte comique n'osera lui disputer. Aussi la postérité dit-elle après La Fontaine : « Molière, c'est mon homme. » Et, en effet, Molière est l'homme de ceux qui aiment à voir clair dans les choses et dans les hommes, qui n'ont ni le goût de tromper ni celui d'être trompés, qui ne craignent pas d'ouvrir leur cœur et qui veulent pénétrer et dévoiler ce que cachent les autres. La Fontaine est bien de la même trempe, sincère avec lui-même, indiscret et très-clairvoyant du côté du prochain. Ces deux hommes uniques ont eu l'un pour l'autre une estime profonde ; ils ont entre eux une remarquable analogie : c'est raison de ne pas les séparer. Reparlons donc de La Fontaine, et faisons-le d'autant plus volontiers que son génie, ne disons pas sa gloire, vient d'être mis en doute, ne disons pas en péril, par un grand poëte.

La Fontaine, c'est la fleur de l'esprit gaulois avec un parfum d'antiquité. Il relève de Phèdre et d'Horace, mais il procède aussi de Villon et de Rabelais; il a rencontré tout ce qu'il y a de plus exquis dans l'antiquité classique et dans le moyen âge, et cela sans trace d'effort, de sorte qu'il reproduit le charme d'une double tradition avec le caractère de la spontanéité. N'allons pas croire La Fontaine sur parole, lorsqu'il nous dit qu'il fit de sa vie deux parts,

Dont il soulait passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

Sans doute il a beaucoup dormi, et il parle du *vrai dormir*

avec trop de passion et de reconnaissance pour qu'on ne soit pas assuré qu'il en ait souvent savouré les douceurs; mais il est bon de s'entendre sur cette paresse si féconde en chefs-d'œuvre. Certes, ce n'était pas celle de l'esprit. La Fontaine lisait beaucoup, il lisait avec passion :

> J'en lis qui sont du nord et qui sont du midi;

il jouissait vivement de ses lectures, il les digérait avec délices, et cette ivresse de l'âme le plongeait dans une rêverie méditative d'où il sortait par l'inspiration. C'est ainsi que ce désœuvré pouvait mieux que personne

> Faire usage du temps et de l'oisiveté.

Alors, pleinement éveillé et riche des fruits de ce travail qui avait été pour lui un plaisir, il écrivait, non pas négligemment et à l'aventure, mais avec un soin curieux, une attention soutenue, un goût délicat et plein de scrupules, ces fables immortelles qu'on ne se lasse pas de relire, aliment et parure de la pensée.

Il ne faut pas non plus se méprendre sur le nom de bonhomme donné à La Fontaine. Cette bonhomie qui lui demeure désormais comme trait principal de sa physionomie n'exclut ni la finesse réfléchie ni la malice instinctive, qui firent de lui un satirique sans lui enlever la bonté, ni cette puissance de méditation solitaire qui élève cet homme simple et naïf au rang des philosophes. Il est bon aussi de démêler l'art qui se dérobe sous le naturel et l'abandon de ses démarches. Au milieu et à l'aide même de ses distractions et de ses rêveries, il poursuivait avec l'adresse et la persistance d'un enfant le dessein d'échapper aux entraves que la tyrannie du monde aurait mises à son indépendance. Le privilége de grande enfance qu'on lui accordait, et dont on s'amusait, en apparence à ses dépens, profitait à son bien-être, aux caprices de son humeur, aux libres allures de son génie. Sur ce pied, on lui passait toutes ses fantaisies, on le choyait, on ne lui demandait que d'être heureux, et c'est aussi ce qu'il voulait.

La Fontaine, qui ne se pressait jamais, fut poëte un peu tard, mais il le fut à son heure et en pleine originalité. Molière seul l'avait deviné lorsqu'il disait, à travers les railleries dont Racine et Boileau harcelaient impitoyablement le naïf et malin Champenois, plus âgé qu'eux et moins impatient de briller : « Laissez dire nos beaux esprits, ils n'effaceront pas le bonhomme. » A ce moment ses fables n'avaient pas encore paru, et lorsqu'elles furent publiées, ni Boileau ni Racine ne soupçonnèrent qu'elles leur donnaient un rival. Personne, au dix-septième siècle, ne vit d'abord bien clairement que les *Fables d'Ésope mises en vers par M. de La Fontaine* étaient une invention exquise, une œuvre originale et impérissable. La Bruyère et Fénelon en eurent plus tard le soupçon ; mais, en général, on prit presque au mot la modestie du poëte. L'admiration des anciens fermait en partie les yeux sur tant de beautés neuves. Boileau, qui ne put jamais avouer ni sans doute reconnaître la supériorité de Molière sur Térence, tant était fervente et timorée sa piété envers l'antiquité ! crut de bonne foi que La Fontaine n'était pas l'égal de Phèdre. Le temps seul a dissipé cette illusion, et montré clairement que la fable telle que l'a faite La Fontaine est véritablement une des plus heureuses créations de l'esprit humain.

Il ne faut rien dissimuler, et par affection pour le fabuliste qui nous a initiés aux douceurs de la poésie, jeter un voile complaisant sur les écarts de sa muse. La Fontaine n'a pas songé tout d'abord à être un poëte moral. C'est le goût des plaisirs qui l'attira auprès de Fouquet et qui l'y retint jusqu'à la disgrâce, qui fit passer ce corrupteur élégant, ce splendide dilapidateur de la fortune publique, des fêtes plus que royales du château de Vaux à la dure prison de Pignerol. Cette catastrophe qui, en renversant le complice et le promoteur des prodigalités de la cour, sauva les finances de l'État, nous intéresse par ses conséquences littéraires. Nous lui devons les premières lettres de madame de Sévigné. C'est elle qui fit de Pellisson, jusqu'alors soupirant précieux et passablement ridicule de mademoiselle

de Scuderi, un puissant orateur qui sut passionner les chiffres et faire jaillir le pathétique des pièces arides d'un dossier inextricable pour tout autre. Par son dévouement pour une infortune qui l'enveloppait lui-même, Pellisson nous a donné dans ses Mémoires les premiers modèles de l'éloquence judiciaire en France, car le pédantisme et la fausse grandeur gâtaient encore les plaidoyers d'Antoine Lemaître, et ceux de Patru étaient polis et châtiés jusqu'à la sécheresse. Le contre-coup de cette chute soudaine éveilla aussi le génie poétique de La Fontaine, qui n'avait été jusqu'alors qu'un versificateur agréable, disciple de Voiture, payant en rondeaux et ballades les arrérages de la pension que lui faisait le surintendant. La Fontaine ne prétend pas, comme Pellisson, que Fouquet soit innocent et qu'il ait mis du sien dans le gaspillage de la fortune publique; il gémit, il excuse, il supplie. Il contemple avec émotion le malheur de son ami :

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité!

Mais comment y résister?

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.

L'âme de La Fontaine s'est émue; il n'avait que le goût des vers, et le voilà poëte!

Malheureusement le génie poétique de La Fontaine, éveillé par la douleur et la reconnaissance, se porta vers les joyeux devis et les libres propos. Il y était naturellement enclin, une nièce de Mazarin l'y encouragea, et le succès fit le reste. Boccace, Arioste, Machiavel, Rabelais, Marguerite de Navarre lui fournirent à l'envi des sujets qui le charmèrent; et comme le conte est de sa nature peu scrupuleux, il n'eut d'autre soin que de conter agréablement :

Contons, mais contons bien, c'est le point principal,
C'est tout; à cela près, censeurs, je vous conseille
De dormir comme moi sur l'une et l'autre oreille.

Et sait-on ce qui mettait si à l'aise sa conscience de poëte? c'était l'autorité d'Horace et de Cicéron. « La nature du conte le voulait ainsi, » dira-t-il avec je ne sais quelle impudeur ingénue; et il ajoutera : « c'est une loi indispensable, selon Horace, ou plutôt selon la raison et le sens commun, de se conformer aux choses dont on écrit. » Mais pourquoi écrire sur de pareilles choses? La Fontaine a sa réponse toute prête : « Cicéron fait consister la bienséance à dire ce qu'il est à propos qu'on dise eu égard au lieu, au temps, et aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de contes un peu libres. » Ainsi c'est par respect des anciens qu'il va scandaliser les modernes. Peut-on se trouver plus naïvement sophiste, et montrer tout ensemble plus de candeur et de licence? Hâtons-nous de passer outre et d'arriver aux fables.

L'apologue de La Fontaine tient à l'épopée par le récit, au genre descriptif par les tableaux, au drame par le jeu des personnages et la peinture des caractères, à la poésie gnomique par les préceptes. Ce n'est pas tout, car le poëte intervient souvent en personne. Le charme suprême de ces compositions, c'est la vie. L'illusion est complète; elle va du poëte, qui a été le premier séduit, aux spectateurs qu'elle entraîne. Homère est le seul poëte qui possède cette vertu au même degré. La Fontaine a réellement sous les yeux ce qu'il raconte, et son récit est une peinture; son âme, doucement émue du spectacle dont elle jouit seule d'abord, le reproduit en images sensibles. Là se trouve le secret principal du style de La Fontaine; tout y est en tableaux et en figures. Cette simplicité dont on le loue n'est que dans le naturel des images qu'il choisit ou qu'il trouve pour représenter sa pensée, ou plutôt son émotion. Si l'on y regarde de près, on verra que l'invention dans le langage n'a jamais été portée plus loin; le mot abstrait ne paraît pas, la métaphore y supplée de manière à parler aux sens. A proprement parler, on ne lit pas les fables de La Fontaine, on les regarde; on ne les sait point par cœur, on

continue de les voir. Si l'on ajoute à cet attrait de la réalité vivante le plaisir que cause le spectacle de l'humanité visible sous ces symboles animés, on aura les deux principes de l'intérêt universel qu'excitent les *Fables* de La Fontaine. L'illusion qui le domine et qui l'inspire si heureusement ne tient pas seulement à l'imagination, mais à la sensibilité : Il dans sa longue familiarité avec les animaux, il s'est pris pour eux, comme pour la nature, d'un amour véritable ; il les porte dans son cœur, il plaide leur cause avec éloquence, et dans l'occasion il s'arme de leurs vertus contre les vices de l'humanité.

Ce qu'on appelle la naïveté de La Fontaine est surtout une grâce de malice, un déguisement de malignité ; c'est une certaine ingénuité sarcastique d'un esprit qui voudrait bien ne pas blesser et qui joue avec le trait qu'il ne décoche pas, mais qu'il montre en faisant mine de le sacrifier : c'est ainsi qu'il *suppose* qu'un *moine* est toujours *charitable*, et, qu'en parlant de l'animal *perfide*, il ne veut pas dire l'*homme*, mais le serpent. Après cela, l'homme et le moine ne s'en trouvent pas mieux. Sans doute le poëte est d'humeur débonnaire, mais la flèche qu'il a paru détourner n'en revient que plus sûrement au but. Cette ruse de l'esprit, qui se cache avec le secret désir d'être surpris, tient au caractère de l'auteur, et il ne l'emploie guère que lorsqu'il parle en son propre nom. Lorsqu'il fait parler ses personnages, il sait, à propos, se montrer incisif et véhément. Aussi voyez à quelle mâle éloquence il s'élève, lorsqu'il met dans la bouche du paysan du Danube ces terribles paroles :

> Craignez, Romains, que le ciel quelque jour
> Ne transporte chez vous les pleurs et la misère, etc,

Il ne se contraint pas davantage lorsqu'il lui fait dire :

> Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
> La terre et le travail de l'homme
> Font pour les assouvir des efforts superflus.

N'emploie-t-il pas la plus amère ironie lorsqu'il fait, par l'entremise du serpent, le procès à l'iniquité des puissances de la terre :

> Mes jours sont dans tes mains, tranche-les; ta justice,
> C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice;
> Selon ces lois condamne-moi :

et, pour qu'on ne puisse pas se tromper au sens de ce réquisitoire, il ose cette fois ajouter de son chef :

> On en use ainsi chez les grands :
> La raison les offense; ils se mettent en tête
> Que tout est fait pour eux, quadrupèdes et gens;

puis il se ravise, et, comme pour se dérober après s'être trahi, il dira ingénument :

> Si quelqu'un desserre les dents,
> C'est un sot, j'en conviens.

Comment lui vouloir mal de sa franchise, après cet humble aveu de sottise ?

Notre poëte, dans ses *Fables,* comme madame de Sévigné dans ses *Lettres,* prend tous les tons et passe de l'un à l'autre avec une aisance qu'on ne peut trop admirer. Outre le naturel du langage et de la pensée, qui ne l'abandonne jamais, il a comme moyen de souplesse les ressources d'une versification qui, par les variétés de la mesure et du rhythme, suit sans effort tous les mouvements de l'âme. Ces vers de longueur inégale ne viennent pas par caprice, ils sont amenés par une secrète raison d'harmonie ou de sentiment. Ceux qui ne la saisissent pas risquent de prendre pour de la négligence les finesses d'un art consommé et les délicatesses du goût le plus pur. Certes, le bon La Fontaine a bien sommeillé quelquefois comme le bon Homère; mais, comme il lui arrive souvent de veiller les paupières closes, il faut y prendre garde, tant sa bonhommie abonde en malices, tant sa simplicité couvre d'artifices. Ces décou-

es sont un des plus grands charmes de la lecture de Fontaine, mais elles se refusent à l'analyse. Il vaut ax montrer ici, par quelques traits choisis, à quelle esse s'élevent, par intervalle, la pensée et le langage a Fontaine. Avons-nous chez nos poëtes les plus soute-de plus beaux vers que ceux-ci :

Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait que lui seul? comment lire en son sein?
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?

rouver plus de pathétique que dans ces plaintes sur les eurs de la mort :

Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse;
La mort ravit tout sans pudeur :
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse;

de sensibilité et de douce mélancolie que dans ce pas- où respire l'âme de Virgile, avec le souvenir de ses les plus émus :

Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais?
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles!

ne finirait pas, on ne se lasserait pas non plus, si voulait tirer de ce livre unique, qui amuse l'enfance, instruit l'âge mûr, qui console la vieillesse, tous les ors de morale et de poésie qu'il renferme. Il nous a fallu eu direct et public de quelques insensibles pour être ré que La Fontaine n'avait pas pour lui l'universalité suffrages; mais si le sentiment des beautés dont il ade a été refusé à quelques-uns, il n'a été donné à sonne de pouvoir désabuser le monde d'une admiration a ses racines dans le cœur de l'homme.

a Fontaine et Molière sont inséparables, ils se tiennent r ainsi dire la main devant la postérité qui les admire qui les aime. Elle leur sait gré à tous deux de n'avoir

pas haï les hommes dont ils ont peint les travers et les faiblesses avec tant de fidélité et par des moyens analogues, car la fable, dans les mains de La Fontaine, est devenue

Une ample comédie à cent actes divers.

Le parallèle entre le génie de ces deux grands poëtes était donc inévitable. Chamfort l'a fait de main d'ouvrier, dans un morceau souvent cité où toutefois les antithèses sont trop symétriques et trop brillantes pour être toujours parfaitement justes. Contentons-nous de saisir et de mettre en lumière certaines analogies qui rapprochent ces deux poëtes philosophes, si français et si humains, si modernes et si antiques, pour tout dire, si vrais et si durables. Ils sont bien de leur pays et de leur temps, mais ils conviennent à tous les lieux et à tous les âges. Leur physionomie, si expressive et si distincte, est en même temps si franche et si ouverte que l'humanité n'hésite nulle part à s'y reconnaître. Leurs faiblesses, et ils en ont, ne sont que des traits de vérité plus frappants et des arguments de sincérité. Ce qui prouve victorieusement la parenté et la puissance de leur génie, c'est le don qu'ils possèdent au même degré de transformer ce qu'ils touchent, et de s'assimiler ce qu'ils empruntent. Molière disait : « Je reprends mon bien où je le trouve, » et La Fontaine, dans le même sens,

Mon imitation n'est point un esclavage.

Et tous deux avaient raison; tous deux suivent librement les modèles qu'ils rencontrent; là où d'autres les ont précédés, ils créent ce qu'ils imitent; ils emportent par droit de conquête ce qu'ils dérobent; car ils impriment à tout ce qu'ils mettent en œuvre le cachet de leur originalité.

Rome et la Grèce nous opposent des poëtes qui soutiennent la comparaison avec Corneille, Racine et Boileau, mais elles n'ont rien à placer légitimement en regard de Molière et de La Fontaine. Si ceux qui les déprécient savent ce qu'ils font, ils sont bien coupables; et bien aveugles, s'ils l'ignorent. Ils amoindrissent la France.

CHAPITRE II.

La Rochefoucauld. — Le livre des Maximes. — Esprit de cet ouvrage. — Madame de La Fayette. — La princesse de Clèves. — Madame de Sévigné. — Son caractère. — Mérite de ses lettres. — Le cardinal de Retz. — Mémoires sur la Fronde. — Politique du cardinal de Retz. — Ses maximes. — Ses portraits. — Ses narrations.

La splendeur du siècle de Louis XIV a produit, dans l'optique des temps, une illusion qu'il est bon de signaler : c'est que, parmi les noms antérieurs, ceux qui n'ont point pâli dans la lumière de cette époque ont paru lui appartenir. Ainsi Corneille, Descartes et Pascal, que nous avons dû remettre à leur vraie place, semblèrent graviter autour du grand roi, parce que, après sa venue, leur gloire n'en fut pas éclipsée. Voilà sans doute des métaphores bien astronomiques, et comment les écarter quand on parle d'un prince qui avait pris le soleil pour emblème ? Il suffira de ne plus y revenir. Mais si l'inexorable chronologie enlève au siècle de Louis XIV le père du théâtre et celui de la philosophie, et même l'incomparable écrivain dont la prose n'a pas été égalée, il serait injuste de pousser plus loin ces reprises, et de réclamer au profit de l'âge précédent les grandes intelligences qui, bien que déjà mûres, attendirent, pour donner leurs fruits, l'arrière-saison de la vie. Celles-là sont bien, par le génie, contemporaines de Louis XIV. A ce titre, nous ne lui avons disputé ni Molière ni La Fontaine. Par la même raison, nous devons lui laisser La Rochefoucauld et ce Paul de Gondi, que la Fronde avait instruits et formés d'avance pour être, l'un, un moraliste, l'autre, un historien. Nous ne lui envierons encore ni l'amie fidèle du duc de La Rochefoucauld, ni la parente dévouée du cardinal de Retz, ces deux femmes supérieures, figures gracieuses et toujours jeunes, madame de Sévigné et madame de La Fayette.

La Rochefoucauld est véritablement le moraliste de la Fronde ; il a écrit le livre des *Pensées* sous la dictée de res-

sentiments profonds et légitimes. Il avait fait une triste expérience de la morale des partis et de la duplicité des hommes. La Rochefoucauld, né avec de nobles inclinations et l'instinct du dévouement, avait porté ces sentiments dans l'amour et dans la faction : mais il fut dupe de sa fidélité; la guerre civile ébrécha sa fortune et ruina sa santé. Trahi ou méconnu par tout ce qu'il avait aimé et voulu servir, il n'est pas surprenant qu'une pareille épreuve, qui donnait un double démenti à ses instincts généreux, ait aigri ce cœur noble uni à un caractère faible. Il se vengea de ses mécomptes par la pénétration de son esprit. Sa clairvoyance avait surpris les motifs cachés de la plupart des actions, il les dévoila sans pitié. Il ne nie pas absolument la vertu, il affirme sur sa propre expérience qu'on se laisse aisément piper aux apparences de la vertu, et que ce que nous prenons pour elle n'est souvent que le déguisement du vice; il ne prêche pas l'égoïsme, il apprend à s'en défier; il ne veut pas faire des vicieux, il veut diminuer le nombre des dupes; il ne dit pas : La vertu n'est qu'un mot; mais : Elle est souvent un masque. Il conseille la défiance et non l'incrédulité, il met la prudence en garde contre l'hypocrisie. En effet, des actions identiques extérieurement ont-elles nécessairement le même principe? Est-on toujours continent par chasteté, brave par courage; la vanité ne produit-elle pas les effets de la bienfaisance; le calcul, ceux du dévouement? Faut-il avoir vécu longtemps pour l'éprouver, et ne doit-on pas savoir gré à celui qui nous crie qu'il ne faut pas se laisser prendre aux dehors et ne prononcer qu'en connaissance de cause?

Le moment que prit La Rochefoucauld pour faire ses observations morales ne présentait pas l'humaine espèce sous un jour favorable. C'est surtout dans les cabales que se trahissent les mauvais penchants de notre nature : on s'y engage sous des prétextes d'honneur, et en réalité par caprice ou par intérêt; et, lorsque l'intérêt n'y est plus, on s'en retire volontiers en voilant sa trahison par un mensonge. Toute ligue de ce genre compose une personne multiple qu'on

peut considérer comme un homme, et qui ne saurait être un honnête homme, puisqu'elle a pour mobile unique son propre avantage; les membres dont elle est formée se pénètrent du même esprit, de sorte que, considérée dans son ensemble ou dans ses parties, elle n'offre rien qui puisse adoucir la sévérité d'un moraliste. Or, c'est là surtout ce que La Rochefoucauld a vu et étudié, c'est là ce qu'il a jugé et flétri. Le danger de ces *Pensées*, recueillies dans un même sentiment, de ces *Maximes*, formulées sous la même impression, est, malgré les précautions de langage qui laissent quelque ouverture aux exceptions, de pousser à un système qui n'en admettrait point. Il n'est pas prouvé que ce système fût au fond de la pensée du moraliste, mais on le lui a prêté, et d'autres en ont pris pour eux-mêmes la responsabilité. Ainsi l'honnête homme qui s'irritait que la vertu fût si rare induit à nier qu'il y ait quelque vertu. Tout devient alors calcul et déguisement, et les actions les plus diverses en apparence, ramenées au même principe, ne sont plus que des manifestations variées de l'égoïsme; elles ont toutes même valeur, ou plutôt elles sont toutes sans valeur morale.

Ce dangereux sophisme a sa racine, ses replis et ses ressources dans une équivoque captieuse qu'il faut démêler. C'est la confusion de l'amour de soi et de l'intérêt personnel. Il est vrai que le désintéressement absolu, tel que l'ont imaginé certains philosophes, sans pouvoir le définir et surtout sans avoir jamais réussi à le pratiquer, est une chimère : l'homme ne peut jamais se détacher complétement de soi, et, lors même qu'il sacrifie sa vie, c'est qu'il aime quelque chose plus que la vie. Si l'affection détruit le mérite, il n'y a plus humainement de vertu possible. Mais, comme dit excellemment Vauvenargues, « le bien où je me plais change-t-il de nature? cesse-t-il d'être bien? » Oui, le pur désintéressement conçu par le stoïcisme n'est qu'un mot, mais la vertu n'en est pas moins une réalité. Pour être vertueux, il faut vouloir le bien, et pour le vouloir, il faut l'aimer. La vertu, c'est le sacrifice, et, à un moindre degré,

la subordination de l'intérêt privé à un intérêt plus étendu et plus élevé; et, comme le dit encore Vauvenargues : « La préférence de l'intérêt général au personnel est la seule définition qui soit digne de la vertu et qui doive en fixer l'idée. Au contraire, le sacrifice mercenaire du bien public à l'intérêt propre est le sceau éternel du vice. » Mais encore, pour la pratique du bien, faut-il le goût, la passion du bien, et dans la passion le moi se retrouve. Le propre de l'affection, c'est de s'identifier tout ce qu'elle embrasse; son effet, lorsqu'elle est grande et noble, est d'agrandir et d'ennoblir le moi, non de le détruire. Mettra-t-on sur la même ligne celui dont le moi se concentre dans sa personne, dans la satisfaction de ses sens, de sa cupidité, et celui dont le moi embrasse sa famille, sa patrie, l'humanité, et qui peut dire avec le poëte : *Homo sum, nihil humani a me alienum puto.*

Ce moraliste sévère, qui risquait beaucoup de nous donner de lui-même une idée peu favorable en jugeant les hommes si cruellement, nous avons pour l'absoudre, sans parler de son dévouement juvénile, l'emploi de ses dernières années, où, revenu de l'ambition et de l'amour, il fut à la cour un modèle de l'honnête homme, et dans le monde un ami fidèle. Sa liaison avec madame de La Fayette, femme supérieure, d'un esprit charmant et de mœurs irréprochables, dont il ne put se séparer qu'en mourant, et les regrets qu'il laissa dans ce noble cœur, prouvent que La Rochefoucauld désabusé n'avait guère chassé de son âme que les chimères de la passion, qui, en se retirant, laissèrent une place libre pour les sentiments vrais, liens solides et charmants du commerce de la vie. Avant de connaître La Rochefoucauld, madame de La Fayette avait déjà composé *Zaïde*, qui est le roman de son imagination, comme *la Princesse de Clèves* est l'histoire de son cœur. Zaïde et la princesse de Clèves sont toutes deux vraies, elles peignent fidèlement la même âme sincère et pure à des âges différents. Dans *la Princesse de Clèves*, la fiction et la vérité se lient si étroitement et si heureusement, que la fiction prête de l'intérêt

à la vérité, et que la vérité donne de la vraisemblance à la fiction. Évidemment l'auteur est l'héroïne de ses propres récits; on voit qu'elle a seulement transporté dans le passé, mais sur un théâtre analogue, les événements de sa vie : en effet, pour peu qu'on y réfléchisse, on retrouve facilement la cour de Louis XIV dans celle de Henri II; c'est la même grâce et la même corruption polie : la duchesse de Valentinois, plus jalouse de son crédit que de la fidélité de son royal amant, c'est madame de Montespan; la jeune reine d'Écosse, épouse de François II, la galante et spirituelle curieuse des intrigues de cour, avec son cercle de beaux esprits et de femmes élégantes, n'est-ce pas la duchesse d'Orléans? Comment méconnaître M. de La Fayette sous le nom du prince de Clèves, et M. de La Rochefoucauld sous les traits de M. de Nemours? L'analogie est frappante dans le caractère des personnages et dans les données générales de la fable; la différence est dans les incidents de l'action et dans la rigueur du dénoûment.

Comme œuvre littéraire, *la Princesse de Clèves* était plus qu'une nouveauté, c'était presque une révolution. Le roman cessait par là d'être le mensonge de l'histoire et de la passion; il entrait enfin dans la vérité, il s'humanisait dans ses peintures et dans ses proportions. L'histoire n'est plus qu'un cadre où la passion se développe; les événements réels qui se mêlent à la fiction ne sont point altérés dans leur essence, ni dénaturés dans leurs principes. Dans ce charmant ouvrage, qui reste un modèle, l'action commence aux dernières années du règne de Henri II, et se prolonge sous celui de François II. L'intrigue se lie habilement aux principaux faits historiques sans nuire à leur enchaînement. C'est déjà le procédé de Walter Scott. Il est vrai que les mœurs sont transportées du dix-septième siècle dans le seizième, et que la cour des Valois est l'image de celle des Bourbons; mais qu'importe cet anachronisme des mœurs couvert par l'éternelle vérité de la passion? Racine a eu le même tort, plus gravement peut-être, et la même supériorité dans la peinture du cœur humain l'absout complétement. De nos jours,

on a cru faire merveille en introduisant dans les romans, et même dans les drames, ce qu'on appelle la couleur locale, et les soins qu'on a donnés à cette décoration ont été pris sur l'étude du cœur humain, dont la peinture seule fait vivre les œuvres de l'intelligence. L'accessoire a ruiné le principal, et pour une fidélité douteuse, que les érudits contestent toujours et que les ignorants n'apprécient pas, n'a-t-on pas trop souvent sacrifié la vérité morale que les simples aussi bien que les doctes peuvent reconnaître.

Madame de La Fayette nous conduit naturellement à madame de Sévigné, que nous trouvons en tiers dans l'amitié qui l'unissait au duc de La Rochefoucauld. Ce nom, qui se place à côté des plus illustres, porte si bien avec lui l'éloge des grâces de l'esprit, qu'il est devenu la plus douce des flatteries, et qu'il semble, pour parler comme Bossuet à propos d'Alexandre et des héros, qu'aucune femme digne d'être admirée ne puisse recevoir des louanges sans que madame de Sévigné les partage. En effet, il ne lui manque aucune des qualités de son sexe : enjouée, tendre, rêveuse, compatissante, au sourire si souvent mouillé de larmes, esprit railleur sans amertume, badin sans licence comme sans pruderie, religieuse sans bigoterie, toujours simple, vive et naturelle, madame de Sévigné n'a eu d'excès que dans l'amour maternel et d'emportement que contre la déraison et la mauvaise foi. Sa nature fut si heureuse, si pure, si sensée, que Ménage et Chapelain purent l'endoctriner sans la rendre pédante, que les conversations de l'hôtel Rambouillet ne lui guindèrent pas l'esprit, qu'elle put garder l'amitié de Port-Royal et rester indulgente, et qu'elle reçut les traits envenimés de Bussy sans rien perdre de sa bonne renommée.

Quand on se représente tant de qualités brillantes, ornements d'une solide raison, on ne peut s'empêcher de porter envie à ceux qui ont vécu dans l'intimité de madame de Sévigné, et qui ont vu briller cet esprit dont madame de La Fayette a dit qu'il éblouissait les yeux. S'il est vrai que ses lettres ne peignent pas toute la tendresse de son âme,

et « qu'elle cache au monde, à elle-même et à sa fille la moitié de l'inclination qu'elle a pour elle, » il nous manque aussi quelque chose de l'entrain de son esprit si vif à la réplique, si prompt à s'animer, et de son intarissable gaieté. Ne nous plaignons pas cependant; car le commerce épistolaire a aussi des bonnes fortunes qui lui sont propres et qui compensent par la précision du langage, par le trait plus finement aiguisé, et par l'élévation du style et des idées, les charmants caprices de la conversation. Ces lettres, telles qu'elles sont, nous donnent le spectacle unique d'un esprit supérieur, tout entier à ses pensées et à ses sentiments, courant en pleine carrière, se jouant, dans la souplesse gracieuse et forte de sa nature, par mille détours et brusques écarts, précipitant ou ralentissant son allure au gré de ses émotions, s'arrêtant sans fatigue et laissant sur sa trace un sillon de pure lumière d'où jaillissent, par instant, de vives étincelles. Il n'y a plus à louer ce chef-d'œuvre de naturel et de sincérité; on a épuisé toutes les formules de l'éloge, et cependant on n'a pas exagéré le mérite de ce style qui peint tout ce qu'il exprime : tour à tour gai, attendrissant, pathétique, quelquefois sublime.

Il faut apporter quelques preuves de ces mérites divers. Laissons de côté, quoiqu'il soit un modèle de gaieté et d'entrain, le récit de l'enlèvement de mademoiselle de Vaubrun par le comte de Béthune-*Cassepot*, un peu trop risqué; mais donnons en échange quelques traits de cette scène des cordons bleus qui faillit « ébranler la gravité » de Louis XIV : « Toute la troupe était magnifique, M. de la Trousse des mieux; il y eut un embarras dans sa perruque qui lui fit passer ce qui était à côté assez longtemps derrière, de sorte que sa joue était fort découverte; il tirait toujours ce qui l'embarrassait, qui ne voulait pas venir; cela fit un petit chagrin. Mais sur la même ligne, M. de Montchevreuil et M. de Villars s'accrochèrent l'un à l'autre d'une telle furie; les épées, les rubans, les dentelles, les clinquants, tout se trouva tellement mêlé, brouillé, embarrassé, toutes les petites parties crochues étaient si parfaitement entrelacées,

que nulle main d'homme ne put les séparer; plus on y tâchait, plus on les brouillait, comme les anneaux des armes de Roger : enfin, toute la cérémonie, toutes les révérences, tout le manége demeurant arrêté, il fallut les arracher de force et le plus fort l'emporta. Mais ce qui déconcerta entièrement la gravité de la cérémonie, ce fut la négligence du bon d'Hocquincourt, qui était tellement habillé comme les Provençaux et les Bretons, que ses chausses de page étant moins commodes que celles qu'il avait d'ordinaire, sa chemise ne voulait jamais y demeurer, quelque prière qu'il lui en fît : car, sachant son état, il tâchait incessamment d'y donner ordre, et ce fut toujours inutilement : de sorte que madame la Dauphine ne put tenir plus longtemps les éclats de rire; ce fut une grande pitié; la majesté du roi en pensa être ébranlée, et jamais il ne s'était vu, dans les registres de l'ordre, l'exemple d'une telle aventure. » Ni Hamilton, ni Voltaire n'ont plus de vivacité, et ils n'ont pas ce degré d'aisance et de naturel dans l'enjouement. Ajoutons un tableau du même genre : « L'archevêque de Reims revenait hier fort vite de Saint-Germain; c'était comme un tourbillon; il croit bien être grand seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre, *tra, tra, tra;* ils rencontrent un homme à cheval, *gare, gare.* Ce pauvre homme veut se ranger; son cheval ne veut pas; et enfin le carrosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête l'homme et le cheval, et passent par-dessus et si bien par-dessus que le carrosse en fut versé et renversé. En même temps, l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque et le cocher, et l'archevêque même, se mettent à crier : *Arrête, arrête ce coquin; qu'on lui donne cent coups.* L'archevêque, en racontant ceci, disait : Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles. » On pourrait détacher vingt morceaux de même mouvement et de même coloris.

Passons « du plaisant au sévère », et même à l'extrême pathétique. Madame de Longueville a perdu son fils tué au passage du Rhin. Personne n'ose le lui dire, elle va l'apprendre et nous serons témoins de sa douleur : « Mademoiselle de Vertus était retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours : on est allé la querir avec M. Arnauld pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avait qu'à se montrer. Ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : Ah! mademoiselle, comment se porte monsieur mon frère[1]? Sa pensée n'osa aller plus loin. Madame, il se porte bien de sa blessure. — Il y a eu un combat. Et mon fils? — On ne lui répondit rien. — Ah! mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort? — Madame, je n'ai point de parole pour vous répondre. — Ah! mon cher fils! est-il mort sur-le-champ? n'a-t-il pas eu un seul moment? Ah! mon Dieu! quel sacrifice. Et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. » N'eut-elle écrit que cette page que tant de larmes ont mouillée, que les plus insensibles ne liront jamais d'un œil sec, madame de Sévigné serait déjà par le cœur le premier de nos écrivains. On sait qu'en parlant de Turenne, elle a été aussi noble et plus touchante que Mascaron et Fléchier dans la chaire chrétienne. La mort soudaine de Louvois lui inspirera des paroles dignes de Bossuet: « Le voilà donc mort, ce grand ministre, cet homme si considérable qui tenait une si grande place; dont le *moi*, comme dit M. Nicole, était si étendu; qui était le centre de tant de choses : que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups

1. Le grand Condé.

d'échecs à faire et à conduire! Ah! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps, je voudrais bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange; non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. » Lorsque madame de Sévigné écrivait au cours de la plume avec une familiarité sublime ces lignes éloquentes, La Fontaine n'avait pas encore fait dire à la Mort par son vieillard :

Attendez quelque peu :
Ma femme ne veut point que je parte sans elle ;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle!

Et sans doute La Fontaine ignorait qu'avant lui madame de Sévigné eût trouvé, comme lui, ce beau mouvement de sensibilité. Mais ces grands esprits de même race sont sujets à de pareilles rencontres.

Madame de Sévigné, comme La Fontaine, peut bien avoir en présence de Louis XIV quelques éblouissements et certaines velléités d'adulation, mais elle n'est point fascinée et elle se remet promptement. Elle avait été frondeuse à côté de son cousin le coadjuteur, elle avait gardé le souvenir de Fouquet, et elle se tenait volontiers à l'écart pour garder sa franchise. Il est facile de surprendre et de suivre dans ses lettres une veine de fronderie, et comme une nuance d'opposition qui la détache avec agrément de la nouvelle génération. Ainsi elle dira à sa fille : « La royauté est établie au delà de ce que vous pouvez imaginer : on ne se lève plus, on ne regarde plus personne. » Cela est légèrement décoché, mais le trait n'en est pas moins pénétrant. Peut-on accuser plus finement l'infatuation de la puissance qui ne daigne plus même laisser tomber ses regards sur ses adorateurs. Voici dans le même esprit frondeur, sur les impôts, une métaphore peu agréable aux financiers : « J'ai toujours, dit-elle, la vision d'un pressoir que l'on serre jusqu'à ce que la corde rompe. » Ailleurs, elle raille agréablement ces bons Bretons, enchantés qu'on ait agréé les

subsides qu'ils ont libéralement votés : « Nous avons percé la nue du cri de *Vive le roi*. Nous avons fait des feux de joie et chanté le *Te Deum* de ce que S. M. a bien voulu prendre notre argent. » Citons encore le passage suivant qui contient en germe un pamphlet foudroyant ; il n'y manque qu'un peu de fiel et de déclamation, mais il ne faut pas chercher ces ingrédients-là chez madame de Sévigné : « On tâche de réformer les libéralités et les pensions, et l'on reprend de vieux règlements qui couperaient tout par la moitié ; je parie qu'il n'en sera rien, et que, comme cela tombe sur nos amis les gouverneurs, lieutenants-généraux, commissaires du roi, premiers présidents et autres, on n'aura ni la hardiesse, ni la générosité de rien retrancher. »

Avec ce fonds d'indépendance, et fidèle comme elle l'était à ses vieilles affections, il n'est pas étonnant que madame de Sévigné, qui ne déguisait pas son attachement pour la tribu des Arnauld, qui s'obstinait à crier Vive donc notre vieux Corneille ! pendant que le jeune Racine triomphait au théâtre, ait par surcroît choyé la disgrâce du héros de la Fronde, et tâché d'amuser, comme elle dit, ce *bon* cardinal. « Corneille, écrit-elle à sa fille en 1672, lui a lu une pièce qui sera jouée dans quelque temps, et qui fait souvenir des anciennes. Molière lui lira samedi *Trissotin*, qui est une fort plaisante chose ; Despréaux lui donnera son *Lutrin* et sa *Poétique* : voilà tout ce qu'on peut faire pour son service. » A cette époque de sa vie, le cardinal de Retz, hors de faction et d'intrigue, pouvait goûter ces agréables délassements de l'esprit ; il aurait pu lui-même en donner, car déjà il avait écrit, en partie, ces *Mémoires* qui font revivre les événements et les personnages de la Fronde. C'est par ces confidences qu'il se recommande à la postérité, et c'est sur son propre témoignage que nous essayerons de le juger.

Certes, la vocation de Paul de Gondi n'était point l'état ecclésiastique, mais il y avait eu deux Gondi sur le siége épiscopal de Paris, et il était devenu cadet de famille par la mort du second de ses frères. Dans les usages de l'ancienne monarchie, cette situation d'un fils de bonne maison

était plus impérieuse qu'une vocation. Pour se soustraire à cette nécessité, il eut des duels, il tenta un enlèvement en vue d'arriver au mariage, il osa même conspirer contre Richelieu, enfin il n'oublia rien pour prouver qu'il serait un mauvais prêtre. Scandales inutiles! Après avoir écrit, encore adolescent, l'histoire de la conspiration de Fiesque, qui publiait sa passion pour les complots, il fut obligé de se réfugier dans l'étude de la théologie, où il porta l'ardeur, les inquiétudes et la pénétration de son esprit. Il ne tarda pas à monter dans la chaire chrétienne où il fit applaudir son éloquence, et Louis XIII, à son lit de mort, put le désigner, en le nommant coadjuteur, à la survivance de son oncle, archevêque de Paris. Le nouveau prélat, ne pouvant avoir la réalité des vertus de sa condition, résolut néanmoins de paraître ce qu'il n'était pas. « Je n'ignorais pas, dit-il, de quelle nécessité est la règle des mœurs à un évêque. Je sentais que le désordre scandaleux de ceux de mon ordre me l'imposait encore plus étroite et plus indispensable qu'aux autres; et je sentais en même temps que je n'en étais pas capable, et que tous les obstacles, et de conscience et de gloire, que j'opposais au déréglement, ne seraient que des digues fort mal assurées. Je pris, après six jours de réflexion, le parti de faire le mal par dessein. » Il avoue que cela est beaucoup plus criminel devant Dieu, mais c'était le plus sage du côté du monde, qui peut être trompé. De tels aveux, pour être francs, n'en sont pas moins honteux et profondément tristes. Au moins, après cela, fallait-il réussir selon le monde, et jouer son rôle de manière à mettre la fortune de son côté.

La destinée est pour une forte part dans les torts du cardinal de Retz, qui n'a pas choisi sa carrière. Sa nature les a aggravés, et toute son habileté n'a pas pu les voiler et moins encore les rendre excusables. Engagé malgré lui dans le sacerdoce, il accepta de gaieté de cœur, il convoita même le rôle de tribun mitré; il voulut rester évêque et devenir chef de parti; il aspira en même temps à paraître honnête homme, et le désir de concilier ce qui était contradictoire fut un

attrait de plus pour son imagination amoureuse de l'extraordinaire, et pour son esprit subtil et hardi, fertile en expédients dans les circonstances difficiles. Ce nom de chef de parti chatouillait son orgueil, parce que rien ne lui paraissait plus épineux et plus glorieux que la conduite d'un parti. Il faut l'entendre sur ce point : « Y a-t-il une action plus grande au monde que la conduite d'un parti? Celle d'une armée a, sans comparaison, moins de ressorts; celle d'un État en a davantage; mais les ressorts n'en sont à beaucoup près ni si fragiles, ni si délicats; enfin je suis persuadé qu'il faut plus de grandes qualités pour former un bon chef de parti que pour faire un bon empereur de l'univers, et que dans le rang des qualités qui le composent la résolution marche de pair avec le jugement. Je dis avec le jugement héroïque, dont le principal usage est de distinguer l'extraordinaire de l'impossible. » Cela peut être vrai, mais l'illusion du coadjuteur sera de croire que la Fronde est un parti et qu'il la dirige. Il n'y a point de parti sans une pensée sérieuse de réforme ou de conquête. La Fronde ne savait pas où elle marchait : composée d'éléments hétérogènes, elle était un assemblage de factions qui s'agitaient sans intention déterminée et pour le plaisir de s'agiter; dans ce pêle-mêle, Paul de Gondi n'était que le chef d'une cabale.

Toutefois, il avait quelques-unes des grandes qualités qu'il demande à un chef de parti; mais le milieu dans lequel il était placé ne lui permettait pas de les déployer. Il dissipa en intrigues et en turbulence des ressources de jugement et d'imagination qui, sur un autre théâtre, auraient pu produire de grands mouvements et achever de grands desseins. Il nous donne à le croire, non par ses actes qui ne sont que des expédients et des finesses qui tournent à sa confusion, mais par les réflexions que lui suggèrent les hommes qu'il manie et les choses qu'il voit. Il faut recueillir quelques-unes de ces remarques profondes qui sont d'un observateur capable de devenir homme d'État. Il nous dira, par exemple, quels sont les gens les plus redoutables dans les émotions populaires : « Les riches, dit-il, n'y viennent

que par force; les mendiants y nuisent plus qu'ils ne servent, parce que la crainte du pillage les fait appréhender; ceux qui y peuvent le plus sont les gens qui sont assez pressés dans leurs affaires privées pour désirer du changement dans les publiques, et dont la pauvreté ne passe pas toutefois jusques à la mendicité. » Il connaissait bien l'esprit des masses populaires, celui qui a dit : « Il n'y a rien où il faille plus de précautions qu'en tout ce qui regarde les peuples, parce qu'il n'y a rien de plus déréglé; il n'y a rien où il les faille plus cacher, parce qu'il n'y a rien de plus défiant. » Les agitateurs qui ne veulent pas être battus peuvent réfléchir sur la maxime suivante : « Il n'y a rien de si grande conséquence dans les peuples que de leur faire paraître, même quand on attaque, que l'on ne songe qu'à se défendre. » On n'a pas besoin de leur rappeler celle-ci qui n'est pas moins juste : « En matière de sédition, tout ce qui la fait croire l'augmente. » Retz ne donne pas seulement des avis aux factieux, il avertit aussi ceux qui gouvernent : « L'extrémité du mal n'est jamais à son période que lorsque ceux qui commandent ont perdu la honte, parce que c'est justement le moment dans lequel ceux qui obéissent perdent le respect; et c'est dans ce même moment que l'on revient de la léthargie, mais par des convulsions. » On voit que dans ces *Mémoires* il y a de l'instruction pour tout le monde.

Si le cardinal de Retz a tiré de son expérience de factieux toute une poétique à l'usage des partis, c'est encore à ses contemporains qu'il a emprunté certaines habitudes littéraires dont l'empreinte est marquée dans son livre. Ainsi les maximes détachées, comme à l'emporte-pièce, et qui donnent tant de relief à une pensée fine ou profonde, avaient été mises à la mode par le duc de La Rochefoucauld; ainsi les portraits finement touchés que mademoiselle de Scuderi distribuait dans ses romans, et qui piqueront d'émulation mademoiselle de Montpensier et Bussy-Rabutin, avaient eu une vogue prodigieuse; ainsi encore, le désir de briller, et de garder quelque temps la parole dans les cercles si nom-

breux alors de la société polie, avait introduit l'habitude de ces narrations piquantes dans lesquelles l'imagination égayée brode ses capricieux ornements sur un fond léger de vérité : en conséquence, le cardinal de Retz fera des maximes, des portraits et des contes, et il en ornera ses récits. Procédons par ordre et prenons d'abord quelques maximes : « la faiblesse ne plie jamais à propos ; — les gens irrésolus prennent toujours avec facilité et même avec joie toutes les ouvertures qui les mènent à deux chemins, et qui par conséquent ne les pressent pas d'opter ; — on a plus de peine dans les partis à vivre avec ceux qui y sont qu'à agir contre ceux qui y sont opposés ; — il y a des espèces de frayeurs qui ne se dissipent que par des frayeurs d'un plus haut degré. » Il serait facile de multiplier les exemples de ce genre ; mais il serait moins aisé, n'étant pas averti, de décider si des pensées ainsi frappées sont de La Rochefoucauld ou du cardinal de Retz, tant ces deux ennemis politiques, au temps de la seconde Fronde, ont, en fait de style, un air de famille.

Le cardinal de Retz est incomparable dans ses portraits, qui sont moins des figures que des caractères ; mais ces caractères sont si bien tracés qu'on imagine les visages par induction. Je ne sais pas si jamais la finesse malicieuse a été portée aussi loin, avec une touche aussi ferme et aussi délicate que dans cette esquisse de la sœur du grand Condé : « Madame de Longueville a naturellement bien du fond d'esprit, mais elle a encore plus le fin et le tour. Sa capacité, qui n'a pas été aidée par sa paresse, n'est pas allée jusqu'aux affaires dans lesquelles la haine contre monsieur le Prince l'a portée, et dans lesquelles la galanterie l'a maintenue. Elle avait une langueur dans les manières qui touchait plus que le brillant de celles qui étaient plus belles : elle en avait une même dans l'esprit qui avait ses charmes, parce qu'elle avait des réveils lumineux et surprenants. Elle eût eu peu de défauts, si la galanterie ne lui en eût donné beaucoup. Comme sa passion l'obligea à ne mettre sa politique qu'en second dans sa conduite, d'héroïne d'un grand

parti elle en devint l'aventurière. La grâce a rétabli ce que le monde ne lui pouvait rendre. » Ce dernier trait, qui rappelle la conversion de madame de Longueville, régénérée par la grâce d'en haut et transformée en néophyte fervente et patronne dévouée de Port-Royal, est délicieusement cruel. La cruauté va plus loin et rien ne la déguise dans le coup de pinceau qui achève le portrait de madame de Montbazon : « Je n'ai jamais vu personne qui eût conservé dans le vice aussi peu de respect pour la vertu. » Il y avait imprudence, on le voit, à poser devant Paul de Gondi quand on n'était pas de ses amis. Mal en est advenu à ce Mazarin qu'il poursuivait encore du fond de son exil, ainsi parle Bossuet, « de ses tristes et intrépides regards. »

Le plus piquant des récits anecdotiques semés dans les volumes du cardinal est sans comparaison celui de l'apparition de fantômes noirs, qui se trouvèrent en fin de compte des moines augustins. L'art d'exciter l'intérêt et de le satisfaire par une surprise y est porté à la perfection. Nous y surprenons aussi une part d'imaginative un peu forte, puisqu'il résulte du rapprochement de ce récit avec un passage de Tallemant que le narrateur y introduit deux personnages étrangers, le vicomte de Turenne et lui-même. Mais tout conteur, pour être mieux écouté, doit dire : « J'étais là, telle chose m'advint. » Retz n'y manque pas, et son récit est si naturel et si attachant que nous en serions encore à l'en croire sur parole, sans le contrôle qui lui donne un démenti authentique. Tous ces divers mérites d'écrivain original, de penseur profond, de peintre au ferme dessin, au coloris vif et net, font des *Mémoires* du cardinal de Retz, un des modèles du genre, bien supérieur aux confidences de La Rochefoucauld, de la duchesse de Nemours, de Mademoiselle, fille de Gaston, et de madame de Motteville, quoique ces ingénieux chroniqueurs de la Fronde soient encore de rares esprits, dignes de ne pas être oubliés, puisqu'on n'a pas cessé d'interroger leur témoignage et que leurs écrits sur cette curieuse époque de notre histoire se font toujours lire avec intérêt.

CHAPITRE III.

Boileau. — Importance de son rôle. — Satires. — Art poétique. — Poëtes dont il n'a pas goûté le mérite. — Brébeuf. — Quinault. — Épîtres. — Le Lutrin. — Racine. — Ses tragédies. — Force, souplesse de son génie propre à tous les genres.

Louis XIV avait inspiré le génie de Molière et discrètement encouragé ses hardiesses ; il avait laissé faire La Fontaine, qui ne demandait pas autre chose et qui aimait mieux penser à l'écart et « parler de loin que de se taire ; » il protégea ouvertement deux autres poëtes de génie, Boileau et Racine : il les admit à sa cour ; il leur confia le soin de sa renommée en les chargeant d'écrire l'histoire de son règne ; il parut même les aimer, et cette tendresse du grand roi avait tant de prix à leurs yeux que l'un d'eux mourut de la pensée de l'avoir perdue. Illusion touchante et cruelle, méprise d'une âme délicate et fière qui sentit trop tard, à l'épreuve d'un mot blessant, ce que recouvrait d'orgueil et de sécheresse la familiarité royale ! Lorsque ce rêve détruit fit mourir Racine, bien d'autres étaient déjà désabusés : plus d'un million de Français payaient de l'exil leur constance dans une foi qui n'était pas conforme à celle du prince, et le reste de la France écrasée d'impôts, décimée sur les champs de bataille, pouvait enfin comprendre que son chef ne cherchait plus dans l'intérêt de tous la gloire et les conquêtes. Mais n'anticipons point sur ces tristes découvertes.

Boileau et Racine, qui étaient entrés dans la vie presque en même temps que le roi, se sentirent tous deux poëtes au moment même où celui-ci, délivré d'une longue tutelle par la mort de Mazarin, saisissait d'une main ferme le gouvernement du royaume ; tous deux furent échauffés de l'ardeur qui transporta toutes les âmes à l'avénement réel de Louis XIV. Racine oublia les sévères conseils qu'il avait reçus de Port-Royal et se tourna vers le théâtre ; Boileau secoua la poussière du greffe paternel, et n'ayant emporté de ses études diverses

que « la haine des sots livres » et l'animosité contre ceux qui les font, il s'arma contre eux « du fouet de la satire. » Toutefois, pendant cette guerre contre les mauvais auteurs, il s'associait par instants à l'enthousiasme public par des éloges qui venant d'un satirique n'en chatouillaient que plus agréablement l'amour-propre. Louis XIV voulut bientôt connaître ce jeune homme si vif dans ses critiques contre les autres, si adroit, si discret et si sincère dans les éloges qu'il lui adressait. Boileau plut au roi, car sa rudesse n'avait rien de farouche, sa franchise rien de blessant, et d'ailleurs, en faisant la police dans la république des lettres, il avait travaillé pour sa part à l'ordre général. Colbert de son côté, malgré son faible pour Chapelain, qui avait eu, grâce à lui, la feuille des bénéfices littéraires, aima le courage et le bon sens du jeune poëte, que son âge avait préservé des avances de Fouquet; de sorte qu'en attendant la faveur, qui ne tarda guère à venir le trouver, Boileau put sans entraves donner cours à son humeur satirique.

La campagne que Boileau avait ouverte contre les rimeurs de son temps n'était pas une boutade de colère, un simple caprice de l'esprit : c'était une entreprise utile et courageuse; elle était nécessaire pour réprimer de tristes écarts. Nous n'avons pas oublié qu'à ce moment Chapelain était encore le roi des auteurs, et que l'invasion espagnole et italienne, contenue quelque temps par Malherbe, avait de nouveau repris son cours. Le mauvais goût trouvait partout faveur : dans la chaire chrétienne, où Mascaron, jeune encore, lui payait un large tribut; au théâtre, où Scarron balançait Molière, et Scuderi, Corneille; dans la poésie badine, où le burlesque introduisait la caricature; dans les romans, qui se jouaient de la passion et de l'histoire; dans l'épopée que ridiculisaient les grands avortements des Chapelain, des Scuderi, des Coras et des Saint-Sorlin. Il fallait déblayer le terrain au profit des hommes de génie et des véritables beaux esprits dont l'heure était venue; il fallait préparer le siècle à priser dignement Molière, Racine, Bossuet, madame de La Fayette. Ce fut

le rôle de Boileau; au nom du goût, il se fit le justicier et comme le grand prévôt de la littérature. Ce généreux dessein lui gagna tout d'abord l'amitié de Racine, dont il fut le guide utile et sévère; de La Fontaine, qu'il défendit contre les partisans d'un autre imitateur de l'Arioste; de Molière, qui vit en lui un puissant auxiliaire pour le redressement des travers sociaux.

Boileau, dans la satire, n'a pas la véhémente indignation de Juvénal; il n'a ni tout le sel ni toute la grâce d'Horace; il n'a pas la vigueur ni l'aimable nonchalance de Régnier: mais en retour il ne pousse pas l'hyperbole aussi loin que Juvénal, et, en peignant le vice, il ne laisse pas soupçonner qu'il soit atteint lui-même et gangrené par la corruption contre laquelle il s'indigne; il ne tend pas comme Horace à faire prévaloir les doctrines d'un épicurisme commode, plus dangereux encore par l'élégance qui le décore; il n'a pas comme Régnier cette sorte de cynisme candide qui, à la vérité, ne démoralise pas, mais qui effarouche la délicatesse de l'âme. En un mot, pour la pureté morale, il est supérieur à ses devanciers; comme poëte, une seule satire exceptée, il doit peut-être leur céder le pas.

Il est inutile et il serait fastidieux de juger ici isolément chacune des satires de Boileau. Ses premiers essais dans ce genre sont d'un disciple des anciens qui peut devenir maître à son tour, mais qui ne l'est pas encore. Déjà cependant abondent les vers heureux, ces vers qui frappent d'abord et qu'on n'oublie plus, parce qu'ils expriment nettement une pensée juste. On pouvait dès lors bien augurer non-seulement du poëte qui faisait à son début des vers si agréables à lire, si faciles à retenir, mais de la probité et du courage de celui qui se promettait d'appeler « un chat un chat et Rolet un fripon. » Toutefois, Boileau dans la satire morale, évita de nommer les personnes; pour les travers du caractère, il laisse le champ libre à l'allusion, et c'est affaire aux commentateurs de chercher alors contre qui le trait porte; quant aux vices qui déshonorent, il prit le louable parti de les stigmatiser par des peintures générales, abandonnant

à l'opinion et aux tribunaux le châtiment des coupables. Il est plus sévère, il est impitoyable pour les délinquants littéraires : il ne veut pas qu'ils jouissent impunément d'une fausse célébrité ; il prétend que les sifflets viennent au moins contrarier ou même couvrir le bruit de la louange imméritée. Il sera vraiment heureux s'il parvient à

Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux.

A ce propos, on l'accuse de cruauté, et il se défend au nom du goût qu'on outrage et qui crie vengeance. Au même titre, la satire morale est légitime. Les sots et les pervers ont trop beau jeu quand il ne s'élève pas, au nom du goût et de la conscience, quelque homme de talent qui les inquiète. Il est vrai que la satire ne corrige guère ceux qu'elle poursuit, mais elle les châtie et peut les intimider : c'est là son rôle et son utilité. Mais, il faut le dire hautement, le satirique qui tirerait sa vocation du seul besoin de médire, qui n'aurait d'autre intention que l'insulte, serait au-dessous même de ses victimes. Il faut que l'intention soit droite, le cœur pur, l'esprit éclairé, dans une semblable entreprise ; c'est la conscience du bien qui doit flétrir le vice, c'est le sentiment du beau et du vrai qui doit ridiculiser l'erreur et la sottise. A ce double titre, Boileau, homme de bien et de goût, était légitimement investi de la magistrature satirique qu'il exerçait. La satire neuvième, exclusivement littéraire, est le meilleur modèle et la meilleure apologie du genre. Jamais Boileau n'a été mieux inspiré ; il se justifie admirablement et il attache au front de ses ennemis un ridicule ineffaçable. Dans cette pièce, qui passe à bon droit pour un des chefs-d'œuvre de notre langue, le cadre, ingénieusement tracé, se remplit naturellement de traits vifs, d'idées piquantes, de sentiments vrais, qui forment un ensemble achevé contre lequel la critique n'a point de prise. Ses ennemis ne s'en relevèrent pas : ce fut un coup de maître et un véritable triomphe.

Après cette guerre contre les mauvais auteurs, Boileau, qui avait fait ses preuves, songea à consolider sa victoire

en promulguant les règles qu'il avait suivies pour vaincre. L'*Art poétique*, tel que Boileau l'a rédigé, comprend tous les préceptes de composition littéraire consacrés par l'expérience et légitimés par la raison. C'est le code du bon goût; mais la pureté du goût, on ne doit pas l'oublier, est une partie de la morale. Lorsque Vauvenargues disait : « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût, » il reconnaissait l'étroite parenté, l'alliance indissoluble du bien et du beau. Les écarts du goût, qui attestent une dépravation dans le sentiment de la beauté, supposent à un certain degré l'altération du sens moral. Les esprits et les cœurs se corrompent en même temps : défendre le goût, c'est protéger les mœurs, et on peut dire rigoureusement qu'une poétique orthodoxe est un chapitre de morale. Mais si cette poétique exprime par sa forme la beauté dont elle renferme les préceptes, elle est doublement utile, doublement morale, comme règle et comme modèle. C'est le suprême mérite de l'*Art poétique* de Boileau, qui nous rend plus éclairés et meilleurs. Toutefois Voltaire s'aventure un peu lorsqu'il place l'*Art poétique* de Boileau au-dessus de l'*Épître* d'Horace *aux Pisons*. Sans doute Boileau est plus méthodique, plus harmonieux, plus soutenu, mais il n'a pas la libre allure, la netteté, la profondeur de son modèle. Horace mêle et concilie Aristote et Platon dans ses préceptes, et, dans sa marche familière, il procède avec tant d'aisance et d'autorité qu'il paraît supérieur à la matière qu'il traite. Boileau a plus de gravité et moins de force, plus d'ordre et une moindre portée. Il convient donc de ne pas trancher ce débat au préjudice d'Horace, qui a toujours l'incontestable avantage d'avoir précédé et inspiré Boileau.

Boileau, tout judicieux qu'il est, n'est pas infaillible, et c'est ici le lieu de contrôler quelques-uns des jugements que nous rencontrons dans les *Satires* et dans l'*Art poétique*. Il a ses excès de sévérité : il pèche aussi, chose étrange, par excès d'indulgence. Comme il a eu ses aversions de jeunesse, il a eu aussi ses prédilections du même âge, dont il ne s'est pas complétement détaché ; plus tard il aura ses répu-

gnances de vieillard. Nous avons déjà vu combien il avait frappé juste en s'attaquant à Chapelain, à Scuderi et à tant d'autres qui avaient surpris l'admiration des contemporains. Il n'a pas été dupe du succès des interminables romans qui mentaient doublement à la vérité de l'histoire et à la vérité des mœurs, et il égaya de bonne heure sur ce grave sujet les gens du monde, en leur récitant et en mimant, comme il savait faire, son spirituel *Dialogue des héros de roman*. Mais il paraît n'avoir vu que fort tard ce qu'il y avait de vide sous la pompe de Balzac et d'artificiel dans l'esprit de Voiture : Balzac est encore pour lui une imposante autorité, et il accole le nom de Voiture à celui d'Horace. Bien plus, il a rapproché Racan d'Homère, et il veut que Segrais, comme autrefois Virgile, puisse charmer les forêts du nom de ses héros ; et cependant nous avons vu à quel rang il convient de placer Racan, et quant à Segrais, malgré quelques vers heureux épars dans ses églogues, nous ne voyons guère moyen de l'élever au-dessus de madame Deshoulières, dont Boileau faisait peu de cas. Il a donc trop accordé à ses souvenirs. Il est vrai que Racan et Segrais vivaient encore et qu'ils avaient une grande considération. Mais alors pourquoi tant de froideur pour le grand Corneille ?

Nous avons ici à toucher un point délicat. Sans doute Boileau rend plus d'une fois hommage au puissant génie de Corneille, mais il le harcèle dans ses défauts, et il rappelle volontiers sa décadence. Il y a à cela deux raisons : raison de goût, parce qu'il y a réellement dans Corneille des parties tendues et hyperboliques qui tiennent à sa prédilection pour Lucain, que Boileau ne pouvait ni comprendre ni pardonner ; raison d'amitié, parce que le cœur de Boileau était du côté de Racine dans la lutte quelquefois envenimée des partis littéraires. Ces grands hommes sont des hommes : ils ont leurs faiblesses accidentelles, comme pour nous consoler de notre faiblesse continue. C'est encore le goût qui arme Boileau contre Brébeuf, dont il ne signale que les exagérations, sans reconnaître sa force réelle et

son talent pour les vers. La *Pharsale* de Brébeuf est encore de toutes les traductions celle qui donne l'idée la plus fidèle de l'original qu'elle veut reproduire. En outre, ce poëte trop maltraité de son temps, trop dédaigné par le nôtre, s'est montré non-seulement versificateur habile, mais penseur profond et moraliste vraiment chrétien dans ses poésies religieuses; il y a l'accent pénétré de ce Philippe Habert, son contemporain, mort prématurément, et qui a eu dans ses vers *sur la mort* l'énergie de Corneille et quelque chose du sublime des livres saints.

Les rigueurs de Boileau contre Quinault, rigueurs que le dix-huitième siècle lui a si durement reprochées, tiennent encore, comme les chicanes contre Corneille, à une répugnance de goût en sens contraire, mais également invincible, et à ses préférences d'ami. Si les excès de la force lui déplaisaient, il n'avait pas moins d'aversion pour la mollesse. Les héros langoureux et doucereux des premières tragédies de Quinault et la *morale lubrique* de ses opéras offensaient son âme chaste et sévère; il ne comprenait pas que le théâtre sérieux, qui pouvait tant pour la force des caractères par des tableaux héroïques, et pour l'expérience par la vérité des passions, devînt une école de faiblesse et une amorce de volupté. En outre, ces tragédies qui excitaient la bile de Boileau dans ses premières satires, qui inquiétaient la vieillesse chagrine de Corneille par la vogue qui les accueillait, tenaient en échec la gloire naissante de Racine; on applaudissait l'*Astrate* plus vivement que l'*Alexandre*, et même après le triomphe d'*Andromaque* Quinault disputait encore la prééminence. Tels étaient les griefs de Boileau. Le mérite réel des grands opéras qui suivirent, *Armide*, *Atys* et tant d'autres, modifièrent peu son opinion sur le poëte: il se contenta de ménager l'homme qui était digne d'estime, et dont les œuvres charmaient la cour. Malgré Boileau, Quinault conserve un rang élevé immédiatement au-dessous des hommes de génie; il a ému les cœurs qu'il amollissait, il a enchanté l'imagination qu'il éblouissait, il a caressé les oreilles

délicates par des vers qui ont la mélodie de la musique et qui pourraient se passer de sens, tant ils ont d'harmonie ; mais l'effort de Voltaire pour élever Quinault à la hauteur des maîtres n'a pas mieux réussi : c'est un caprice de mondain, un accès de cette fièvre d'enivrement que donnait toujours à Voltaire le souvenir des fêtes galantes et littéraires des premières années de Louis XIV.

On place généralement les Épîtres de Boileau, écrites pour la plupart pendant sa maturité, au-dessus des Satires; elles sont pleines de sens, et quelquefois de grâce, mais elles n'ont ni la variété exquise, ni l'aimable négligence, ni la profondeur ornée de celles d'Horace. Il en est une qui a un caractère à part, c'est celle qui célèbre le Passage du Rhin : elle est, sans contredit, un des chefs-d'œuvre de la langue poétique. Aucune de nos épopées, s'il est vrai que nous ayons des épopées, n'offre un épisode qui lui soit comparable pour l'invention, le coloris et le mouvement. Le début et la conclusion, qui sont du ton de l'épître familière, se lient habilement au sujet même, pour lequel le poëte embouche la trompette héroïque. Cette adresse à changer de ton sans dissonance est un secret dont les vrais poëtes ont seuls le privilége. Boileau se joue d'abord des noms barbares qui devraient effaroucher sa muse, sachant bien qu'il en trouvera d'harmonieux pour célébrer son héros, et quand il a triomphé assez longtemps, il revient au badinage par la rencontre d'un nom rebelle à l'harmonie : ce qui ne l'empêche pas de reprendre et de terminer noblement le panégyrique du roi, seul but qu'il se soit proposé. Au reste, cet art de louer délicatement et sans bassesse n'est plus guère qu'une curiosité historique, dans ces temps où des deux branches du genre démonstratif on cultive surtout l'invective; mais, au besoin, on en trouverait le modèle dans cette épître et dans le chant II du *Lutrin*, à l'épisode de la Mollesse. Ajoutons que si Boileau, avec tous ses contemporains et pendant ces belles années où la France s'admirait et s'aimait elle-même dans son roi, a loué Louis XIV avec effusion de cœur, il a mêlé assez de

courageuses leçons à des éloges sincères pour qu'on ne lui jette pas la flétrissante épithète de flatteur, comme l'a fait Voltaire dans un accès de mauvaise humeur par ce vers doublement inique : « Zoïle de Quinault et flatteur de Louis. »

Notre poëte préludait ainsi à l'épopée badine, au poëme héroï-comique qu'il composa pour répondre au défi d'un grave magistrat et sur une querelle récente qui avait troublé la quiétude des chanoines de la Sainte-Chapelle. Prenant le contre-pied du burlesque qui dégrade les héros, il ennoblit avec enjouement des personnages vulgaires et une action commune. L'entreprise était épineuse et délicate ; il sut s'en tirer heureusement, grâce à la finesse de son esprit, à la sûreté de son goût, à la profonde connaissance et au respect des modèles antiques. C'est surtout dans *le Lutrin* que Despréaux est arrivé à la perfection de l'art des vers. C'est là qu'il échappe, après Racine, à l'uniformité de la coupe de nos alexandrins, à la monotonie du rhythme; qu'il tire de l'analogie entre les sons et les idées les plus surprenants effets d'harmonie imitative, qu'enfin il trouve partout des images sensibles pour peindre sa pensée. Voilà la part du versificateur et de l'écrivain. Du côté de l'invention il n'est pas moins heureux. Je ne parle pas des machines épiques qui introduisent dans ce badinage un merveilleux qui s'y adapte sans effort : l'intervention de la Discorde et de la Renommée; la Mollesse, divinité née du cerveau du poëte et pourtant si réelle, si concrète, qu'on irait chercher son dortoir à Cîteaux; la Chicane, autre création digne de Dante ou de Rembrandt; le songe du chantre, vision plaisante et terrible, confuse et saisissante, égal dans son genre à celui d'Athalie : je parle des mœurs observées avec une fidélité qui ne se dément pas et des caractères tracés et soutenus à la manière des vrais poëtes. En effet, Boileau ne fait point de ces portraits moraux et antithétiques si familiers à Voltaire et si froids, qui sont comme accrochés et immobiles sur les panneaux d'une galerie ; il met les personnages en scène et en mouvement,

il les peint par leurs actes et par leur langage. Ainsi il ne dit nulle part que son vieux chantre est un sot gonflé de vanité ; mais au soin que prend celui-ci, parmi son trouble, de revêtir jusqu'au dernier de ses insignes, et lorsque nous l'entendons s'écrier : « Je ne pourrai donc plus être vu que de Dieu ! » nous n'avons pas besoin d'autre renseignement; nous savons, de science certaine, que la vie pour lui c'est d'être vu en grand costume, à l'église, par la foule. Que dire du chanoine Évrard qui *lit la Bible autant que l'Alcoran*, et de Fabri soulevant avec tant d'aisance *le vieil Infortiat* dont il terrasse ses adversaires, sinon que Rabelais et Homère ont conduit l'ingénieux et ferme pinceau qui les fait vivre sous nos yeux?

Disons tout cependant, car il faut louer avec mesure ce qu'on admire sincèrement : le poëte annonce avec trop de fracas le principal champion du prélat, le perruquier l'Amour et Anne sa femme ; ce couple qui occupe d'abord tant de place disparaît tout à coup, et même l'Achille du premier chant ne prend aucune part à l'homérique combat du cinquième. Ajoutons que le dénoûment est annoncé sous forme de prétérition, et que dans le dernier chant surviennent de nouveaux personnages d'une gravité disparate, la Piété, Thémis, Ariste, de sorte que la comédie se termine en sermon. Cette faute contre les règles de l'art n'a point sans doute échappé à la sagacité du poëte ; mais chrétien sincère, Boileau aura voulu dans cet épilogue montrer sans voile ses véritables sentiments, et réprimer le zèle de ses détracteurs trop disposés à transformer en outrage impie l'ingénieux badinage d'un bel esprit et d'un honnête homme. L'équité demande que l'enjouement de Boileau sur un pareil sujet soit expliqué par la raison qu'il donne lui-même à la décharge du président Lamoignon, son instigateur et son complice : « Comme sa piété était sincère, elle était aussi fort gaie et n'avait rien d'embarrassant. »

Poëte incomparable dans le genre tempéré ; sans ailes pour s'élever aux régions supérieures, mais qui ne tombe jamais ; d'une marche sûre et pourtant élégante, d'un main-

tien grave, d'une physionomie qui sait se dérider dans l'occasion et froncer à propos le sourcil, Nicolas Despréaux est, à tout prendre, un homme supérieur par l'ensemble et l'harmonie de facultés moyennes. La garantie de son immortalité n'est pas, je l'avoue, dans l'éclat du génie, mais dans la lumière d'un bon sens exquis et dans l'agrément d'un esprit juste et solide. On a tort de lui refuser l'invention, puisqu'il a fait *le Lutrin;* l'imagination, puisqu'il peint par la parole et qu'il produit ses idées en images; la sensibilité même, puisqu'il a tout au moins celle que blessent les défauts et que charment les beautés littéraires. On lui accorde, sans contester, le discernement du vrai et du faux, et le don d'exprimer nettement des pensées judicieuses : or, cette raison, plus ferme qu'élevée, mais si lumineuse, ce tact fin et délicat, cette rare élégance d'un langage toujours naturel, l'ensemble et le bon emploi de tant de précieuses facultés, n'est-ce pas du génie littéraire? Ne disputons pas sur les mots : Boileau est un maître dont la parole fait autorité, et, de tous nos écrivains, c'est lui qui fournit aux esprits bien faits les traits les mieux aiguisés, les armes les mieux trempées pour l'éternel combat du bon sens contre la sottise.

Boileau a eu l'honneur insigne et bien mérité d'entendre de la bouche de Racine, que la mort séparait avant le temps d'une famille dont il était le charme, la gloire et le soutien, ces paroles mémorables : « Je regarde comme un bonheur de mourir avant vous. » C'est qu'en effet Boileau fut pour Racine, plus jeune que lui de quelques années, un guide éclairé, un censeur incorruptible, un appui secourable. Moindre par le génie, supérieur par le caractère, il put jusqu'à la fin garder son ascendant et son autorité. Non-seulement Boileau enseigna à Racine l'art de faire difficilement des vers faciles, mais il lui apprit, tout satirique qu'il était de profession, à modérer son goût trop vif et souvent cruel pour la raillerie; il l'arrêta dans la guerre qu'il faisait à Port-Royal en défendant contre Nicole la cause du théâtre. Il lui fit comprendre qu'il ne convenait pas de livrer ainsi

ses maîtres à la risée publique, et que si l'on peut à ce jeu faire briller les qualités de son esprit, on risque de trahir en même temps un vice du cœur. Racine, que la passion aveuglait, maîtrisa ses ressentiments; il reconnut ses torts; il les expia même, et il fut plus tard le digne historien de la maison célèbre où l'on avait donné à sa jeunesse d'utiles leçons et des exemples de vertu. Heureusement, en renonçant à une polémique qui mettait les rieurs de son côté, il n'alla pas d'abord jusqu'à sacrifier son goût pour la poésie; il continua d'écrire pour le théâtre où il avait déjà, non sans applaudissement, fait représenter *les Frères ennemis* et l'*Alexandre*. Mais il était encore bien éloigné du but et de cette perfection du langage dont il est demeuré le modèle, et qu'il convient peut-être de caractériser ici avant de parler des œuvres mêmes dont elle assure la durée.

Horace a dit qu'un vrai poëte renonce à exprimer les choses qu'il désespère de pouvoir faire resplendir, c'est-à-dire rendre belles, puisque le beau n'est que la splendeur du vrai. En ce sens, Racine, comme Boileau, est de l'école d'Horace. Il choisit entre les idées qui s'offrent à son esprit, et de celles qu'il conserve et qu'il enchaîne, il forme une trame solide et délicate qui est, selon Buffon, comme la substance du style. Bientôt cette chaîne logique s'éclaire d'images et s'anime de sentiments; car, pour devenir poétique, la pensée doit émouvoir le cœur et frapper l'imagination. Telle est la matière que le langage rendra sensible. Arrivé à ce point, le poëte choisit encore, et le vocabulaire où il puise les mots destinés à peindre et à toucher, tout restreint qu'il est, lui offrira d'abondantes ressources, parce qu'il sait ennoblir les termes vulgaires par la place qu'il leur donne, parce qu'il rajeunit ceux que l'usage a fatigués, en les rappelant à leur acception primitive, parce qu'il prête à tous une lumière nouvelle, un relief inattendu par des alliances si heureuses, que le succès en efface la hardiesse. En effet, Racine n'a pas moins osé que les novateurs les plus téméraires; seulement il a mieux réussi. Au reste, ses plus grandes hardiesses se rattachent ou aux

habitudes de notre vieux langage ou aux sources latines : fidèle à une double tradition, même dans les écarts apparents, il ne forge rien; il découvre et il sait employer. De là tant de richesse unie à tant de pureté. Sa syntaxe et sa prosodie, qu'on nous passe ces mots techniques, ont le même caractère d'ordre et de hardiesse; pour lui seul l'alexandrin a de la souplesse et une infinie variété de mouvement; seul il échappe toujours à la monotonie du rhythme : il a des propositions qui s'unissent sans lien verbal; il a des accords de temps et de nombre réglés par la seule pensée et qui bravent ouvertement la routine grammaticale; en un mot, il dispose en maître de la langue, il la domine sans violence, et il en fait, au gré de son génie, une peinture et une musique.

Ce n'est pas seulement la langue de Racine qu'il faut louer; elle n'est d'ailleurs que l'image de sa pensée, elle exprime la netteté de son esprit, la vivacité de son imagination, l'exquise délicatesse de sa sensibilité. L'ordonnance de ses drames et la consistance de ses personnages, l'enchaînement de la fable et la vérité des mœurs, œuvre de la raison et du jugement, ne sont pas moins dignes d'admiration. Dans ces plans combinés avec tant de science, toutes les parties solidement liées entre elles, agencées avec élégance, forment un ensemble harmonieux où tout se tient et se soutient; dans ces caractères si fortement conçus, les sentiments généraux de l'humanité et les passions individuelles produisent naturellement des émotions, des résolutions, des actes où le cœur humain se reconnaît également par sa force et par ses faiblesses. Ces rares facultés d'expression et de composition, Racine les a appliquées ou à des sujets tirés directement de l'histoire, ou à l'imitation d'œuvres antérieures qu'il fallait accommoder au goût des modernes. Cette dernière tâche n'est pas la moins épineuse. En effet, naturaliser sur un sol nouveau, transporter dans un autre temps ce qui est né, ce qui s'est formé dans des conjonctures qui ne sont plus, c'est tenter l'opération de Médée, le rajeunissement d'un vieillard qu'il faut tuer avant

de le faire revivre. Ces membres dispersés du poëte, *disjecti membra poetæ,* pourront-ils s'assembler en un corps nouveau et reprendre de justes proportions dans la chaudière magique où ils fermentent? Un simple germe poétique peut bien, dans l'intelligence qui le féconde, recevoir des éléments analogues dont il se nourrit une croissance régulière et harmonieuse; mais un corps tout organisé, en se décomposant pour se reformer, ne prendra-t-il pas nécessairement, en échange des parties qui auront péri, quelques éléments réfractaires et mal disposés à s'accorder avec ce qui demeure de la forme première? Ainsi l'antiquité, déjà protégée contre l'exacte reproduction de ses œuvres par l'infériorité des langues modernes comme par la différence des mœurs, résiste encore à la transformation par l'extrême difficulté d'établir l'harmonie où manque l'analogie. Cette opération si délicate et si périlleuse, Racine, dans le cours de sa carrière dramatique, l'a tentée plusieurs fois, et s'il l'a manquée au début, lorsqu'il nous donnait en échange des *Phéniciennes* d'Euripide les *Frères ennemis,* il a pris de glorieuses revanches en rivalisant avec le même poëte par *Andromaque, Iphigénie* et *Phèdre.* Occupons-nous d'abord de ces emprunts ou plutôt de ces conquêtes sur l'antiquité.

Andromaque (1667) est plus qu'un chef-d'œuvre, c'est, aussi bien que le *Cid,* une date, une époque dans l'histoire du théâtre; c'est le véritable avénement de Racine et de la tragédie fondée sur l'amour. La tragédie s'est-elle abaissée en quittant la région héroïque où Corneille l'avait élevée et maintenue? Est-ce une déchéance d'avoir substitué, comme ressort, à l'admiration qu'inspire la grandeur morale des caractères, l'intérêt pathétique qui naît de la peinture des transports et des faiblesses de la passion? nous n'avons pas à résoudre ce problème; nous constatons seulement une révolution dramatique. Reconnaissons cependant que la passion telle qu'elle se montre dans *Andromaque* n'est ni énervante, ni corruptrice. Ni Pyrrhus, ni Hermione, ni Oreste n'encouragent à aimer; cette forte peinture des

troubles de l'âme n'est pas une séduction; le spectateur qui a frémi et qui s'est attendri ne se sent pas entraîné sur la route qui conduit Pyrrhus à la mort, Hermione et Oreste à l'assassinat. Il y a d'ailleurs dans l'idéal, même passionné, je ne sais quelle secrète vertu qui épure et qui fortifie.

Trois ans s'étaient à peine écoulés depuis le jour où Racine, guidé par Euripide, faisait, d'après un des chefs-d'œuvre du théâtre antique, un drame déclamatoire et ampoulé, sans intérêt comme sans vérité, et voilà que, transformant une œuvre imparfaite du poëte qu'il vient de défigurer, il étonne, il charme, il transporte son siècle par une tragédie où les caractères sont fortement dessinés; où l'intrigue, habilement conduite, renouvelle à chaque situation un intérêt qui ne cesse de croître; où la passion, vraie et profonde, s'élève sans efforts jusqu'à l'éloquence. L'*Andromaque* d'Euripide n'a fourni à Racine qu'un titre et la situation d'une mère tremblante pour son fils; mais, dans le poëte grec, ce fils n'est pas Astyanax, et la veuve d'Hector est devenue la femme de Pyrrhus. Racine efface du front de la mère ces stigmates de l'esclavage pour faire briller dans toute sa pureté l'amour maternel et la fidélité de l'épouse. Virgile, il est vrai, avait montré, au troisième livre de l'*Énéide*, Andromaque, veuve de Pyrrhus, femme d'Hélénus, et pourtant si pieusement fidèle au souvenir d'Hector, que le spectacle de sa douleur fait douter qu'elle ait jamais eu un autre époux. Cette illusion produite par le génie est le germe de la conception de Racine, qu'on n'aurait pas dû rattacher sans intermédiaire au spiritualisme chrétien, puisque Virgile a préparé la transition. Ce qui appartient exclusivement à Racine, c'est le rôle entier de Pyrrhus, qui ne paraît point dans la pièce grecque, la jalousie d'Hermione, la passion d'Oreste et ses fureurs, et l'art merveilleux qui associe deux actions distinctes dans un intérêt unique concentré sur la noble et touchante figure d'Andromaque.

Cette fois Racine était entré victorieusement dans le do-

maine des anciens : il avait complétement éclipsé son modèle. Mais l'*Andromaque* du poëte grec est un de ses plus faibles ouvrages; c'est sur un autre terrain qu'il faut contempler la lutte de deux hommes de génie : *Iphigénie* et *Phèdre* nous en offrent l'occasion. A notre avis, pour ces deux tragédies, il y a lieu d'hésiter : et si Racine ne doit pas être sacrifié à Euripide qu'il transforme, il ne faut pas non plus déprécier Euripide, au profit de son heureux imitateur. L'avantage d'Euripide dans *Iphigénie* est d'avoir traité un sujet grec d'un intérêt tout ensemble religieux et national pour des Athéniens; le mérite de Racine est d'avoir fait de cette tradition mythologique un drame de passion humaine et universelle qui a ému les Français du dix-septième siècle, et qui garde pour tous les temps une part durable de vérité et de pathétique. On ne louera jamais avec excès la noble simplicité du poëte grec, le charme naturel, religieux et patriotique de sa poésie. L'Iphigénie grecque demandant grâce de la vie, parce qu'il est si doux à une jeune fille de voir la lumière, de goûter les caresses de ses parents, de jouir de leur grandeur comme de leur affection, d'attendre les chastes délices d'un héroïque hyménée; puis cédant à l'ordre des dieux, vaincue par la fatalité, courant à cette mort tout à l'heure si redoutée, l'embrassant avec joie, avec orgueil, parce qu'elle prépare l'affranchissement et la gloire de la Grèce, cette Iphigénie sera toujours un modèle achevé de pureté et d'héroïsme, et le poëte qui a créé une si noble figure doit demeurer un des maîtres de la scène. Racine, par malheur, était tenu d'introduire l'amour dans la fable antique, et avec l'amour la jalousie : ce qui l'amenait à modifier la physionomie d'Iphigénie, à dénaturer Achille et à découvrir une rivale pour sa princesse. Cette passion nouvelle, il devait la traiter selon les sentiments et dans les idées auxquels la chevalerie et la politesse moderne avaient donné cours. Jusque-là il est inattaquable, parce qu'il n'est pas libre. Il nous paraît toutefois que l'exemplaire de majesté royale qu'il avait sous les yeux l'a conduit à hausser un peu trop le cothurne qui soulève

ses personnages et à les guinder outre mesure, et cependant ses juges ne trouvaient rien d'excessif dans la taille des héros ni dans leur langage. Cet Agamemnon qui s'étonne d'avoir à réveiller Arcas est proche parent du roi qui a dit à ses gentilshommes : « Messieurs, j'ai failli attendre. » Mais le diapason donné par ce vers fastueux : *Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille*, une fois admis, tout se tient et s'harmonise, il n'y a plus de dissonance. Ne songeons ni à Euripide ni à Homère, à qui Racine a su dérober tant de traits ou touchants ou héroïques, faisons taire notre érudition, acceptons un anachronisme volontaire et inévitable, suivons le poëte dans la sphère où il nous entraîne, et par un peu de docilité nous goûterons les plus vives jouissances de l'âme et de l'imagination.

Si l'*Iphigénie* a dû éprouver tous ces changements avant d'arriver sur la scène française et pour s'y faire applaudir, l'*Hippolyte* avait à subir une bien autre transformation. En effet, Racine comprit tout d'abord que le sujet n'était abordable que si l'intérêt qui s'attache dans la pièce grecque au fils innocent de Thésée pouvait être transporté sur son épouse coupable. La mort du héros de la chasteté, tombant sous la vengeance de Vénus, pour n'être pas révoltante, doit être adoucie par les regrets de son père et par l'intervention de Diane qui le console à ses derniers moments et qui le glorifie. Ce martyre mythologique appelle l'emploi d'un merveilleux qui nous trouverait incrédules et froids, sinon railleurs. La donnée du poëte grec n'était donc pas de mise sur notre théâtre. Racine, qui accepte le sujet, déplace le centre d'action et d'intérêt. La Phèdre d'Euripide, destinée à faire éclater la pureté d'Hippolyte et à préparer par la calomnie l'apothéose de la victime, passe au premier plan dans la tragédie française ; sa passion, qui n'était qu'un moyen, devient l'âme du drame, et par contre-coup la résistance d'Hippolyte n'est plus qu'un ressort secondaire ; Hippolyte descend de son piédestal pour faire place à sa marâtre. Comment s'étonner après cela que l'Hippolyte français soit de moindre valeur que l'Hippolyte grec, et

comment reprocher à Euripide l'infériorité de sa Phèdre? Cependant pourquoi ne pas avouer que Racine a chèrement payé l'incomparable beauté du rôle de Phèdre? Disons-le sans détour, Hippolyte et Aricie sont de fades amoureux, Théramène est un gouverneur peu digne, quoique excellent narrateur, Thésée est fabuleusement crédule. Rien de semblable dans Euripide : Hippolyte est complétement pur d'amour et de perfidie; Thésée aussi doit croire le témoignage de Phèdre qui a donné foi à la calomnie par sa mort, de telle sorte qu'Hippolyte n'a plus que sa parole à opposer au cri du sang. Phèdre vivante encore dans Racine après le retour de Thésée laisse les moyens de dévoiler l'imposture, et il ne faut pas moins que l'aveugle emportement du père et les scrupules insensés du fils pour que la catastrophe s'accomplisse. Tout cela est vrai; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que Phèdre couvre et rachète tout. N'essayons pas sur ce point une analyse qui serait incomplète, et moins encore une appréciation qui languirait au prix de l'émotion qu'excite ce chef-d'œuvre.

Phèdre fut le dernier triomphe de Racine dans cette lutte contre les anciens. On sait quelle ridicule rivalité lui suscita alors la cabale du duc de Nevers : jamais l'esprit de parti ne s'était montré plus sottement inique, pas même lorsque les Claveret et les Scuderi s'acharnaient contre le grand Corneille. Boileau eut beau démontrer à son ami combien les ennemis sont utiles aux hommes de génie, Racine vit surtout à quel point est méprisable cette engeance envieuse, mordante, glapissante, venimeuse; il sentit vivement l'affront qu'elle lui faisait et il laissa le champ libre à Pradon et à ses prôneurs, qui firent dès lors assez triste figure. Pendant cet interrègne, le frère du grand Corneille, Thomas Corneille, déjà célèbre par les succès de *Timocrate* et d'*Ariane*, poëte facile en même temps qu'érudit laborieux, fit encore applaudir le *Comte d'Essex;* et Racine lui-même encourageait les essais d'un disciple docile, qui méritait de mieux faire; le pâle et doux Campistron, fantôme de son maître, sans éclat, sans vigueur,

et non sans grâce. Disons toute la vérité : la cabale qui poursuivait Racine n'a pas seule décidé sa retraite; il avait d'autres raisons, d'un ordre plus élevé, pour s'éloigner du théâtre : les devoirs de la famille, une charge de cour, et les scrupules d'une piété sincère, l'affermirent dans sa résolution.

Au reste, avant de se dérober ainsi, il avait largement payé à l'art dramatique la dette du génie : *Britannicus*, *Bérénice*, *Bajazet* et *Mithridate* avaient montré ce qu'il pouvait tirer directement de son propre fonds et de l'histoire. On voudrait s'arrêter à loisir devant ces chefs-d'œuvre, mais il faut au moins les saluer au passage. *Bérénice* mit aux prises, à l'insu l'un de l'autre, Corneille et Racine. Tous deux également dociles à la prière d'Henriette d'Angleterre, également empressés, ils se trouvèrent prêts en même temps. Mais Racine était sur son terrain, dans la force de l'âge, avec ses meilleures armes; Corneille avait vieilli, et sa vocation n'avait jamais été à la tendresse langoureuse : ce ne fut pas un combat. La *Bérénice* de Racine n'est pas, si l'on veut, une tragédie, mais c'est, sous forme dramatique, le chef-d'œuvre de l'élégie; celle de Corneille est bien une tragédie, et elle n'en est pas meilleure. Dans *Bajazet*, notre poëte osa mettre sur la scène un fait de l'histoire contemporaine; mais il comprit que le mystère du sérail et l'éloignement du lieu équivaudraient, dans l'optique théâtrale, à la distance des temps et qu'un héros moderne y prendrait les proportions d'un personnage antique : c'est là une observation profonde. Les caractères d'Acomat et de Roxane sont de belles créations de Racine. Bajazet, malgré sa générosité et son amour, pâlit à côté de ces figures si énergiquement dessinées, et la tendre Atalide s'y efface. *Mithridate*, dans la partie politique, égale les mâles beautés de Corneille. Le caractère de l'implacable ennemi des Romains est une étude savante et complexe d'une rare puissance, et la figure de Monime un idéal de force et de grâce à qui on ne peut comparer, au théâtre, que la chaste épouse de Polyeucte. Il n'y a de faible dans ce ta-

bleau héroïque que les deux fils de Mithridate, Xipharès et Pharnace, dont la physionomie n'a rien d'antique, et la ruse bourgeoise par laquelle Mithridate, après Harpagon, surprend le secret d'un amour qui inquiète sa jalousie.

Dans le genre historique, Racine s'était élevé par *Britannicus*, qui est son coup d'essai, à une hauteur que n'atteignent ni *Bajazet* ni *Mithridate*, et moins encore *Bérénice*. Voltaire a dit que c'était la pièce des connaisseurs; et, en effet, plus le goût s'attache à examiner la savante structure de cette composition, la vérité des mœurs et des caractères, l'ordre et la proportion des scènes, l'art du style, et plus on admire. Il est vrai que l'émotion tragique n'est pas tout à fait au niveau de la gravité des événements, et cela tient à l'inévitable infériorité du héros à côté de personnages tels que Néron, Agrippine et Burrhus. L'intérêt est celui de l'histoire, qui ne donne pas toujours la première place aux victimes. C'est déjà beaucoup d'avoir élevé au point où l'a porté Racine cet adolescent qu'on n'a pu qu'entrevoir et qui meurt soudainement. Le miracle du poëte est d'avoir fait revivre la Rome impériale déjà souillée de crimes et de perfidies, et retenant de sa force qui va s'épuiser, de sa grandeur qui chancelle, un prestige dont se tempère encore le spectacle de sa dégradation; d'avoir montré sous des formes imposantes le prélude de cette orgie qu'arrosera bientôt le sang des martyrs et que punira plus tard le glaive des barbares. Sans doute, le poëte pouvait mettre à nu ces plaies qu'il voile de draperies majestueuses; mais, s'il dérobe quelque chose à nos yeux, il indique tout, il fait tout comprendre.

On a paru regretter de nos jours que la pudeur du peintre et son amour de la beauté idéale aient éloigné de nos regards les impuretés et les horreurs que fournissait l'histoire : nous sommes bien loin de partager ce regret. L'art a une autre destination que de faire naître le dégoût; son but est d'élever et d'épurer les âmes par l'image idéalisée des vertus et des vices : l'ambition d'Agrippine, la lâcheté cruelle de Néron et sa luxure, la bas-

sesse de Narcisse, déjà purgées par la forme poétique qui les limite en les exprimant, laissent à la mâle vertu de Burrhus, à la généreuse candeur de Britannicus, à l'innocence de Junie, ce charme de pureté qui pénètre l'âme et qui la fortifie. Agrippine n'est pas moins odieuse, Néron moins méprisable, Narcisse moins vil, parce que la réalité brutale de leurs passions et de leurs vices nous échappe; il suffit que l'image nous en soit présente dans leurs discours et dans leur conduite, et que la vérité des sentiments qu'ils expriment prête les apparences de la vie à la passion ou à l'idée qu'ils représentent. Ce ne sont pas de pures abstractions, comme on le prétend pour les réprouver, ce ne sont pas des portraits tels que les voudrait la critique réaliste; ce sont des idées qui ont pris un corps, un visage, une âme, idées vivantes de cette réalité poétique qui suffit à charmer les esprits délicats. L'illusion que produisent ces belles créations ne naît pas dans toutes les intelligences, cela est vrai; mais, qu'on y prenne garde, l'insensibilité qu'elles rencontrent, le dédain qui les accueille, ne les accusent ni ne les amoindrissent, et il est permis d'y voir, à la charge des insensibles et des railleurs, un signe d'infirmité ou de dépravation. N'en déplaise aux détracteurs, *Britannicus* partage toujours, avec *Horace* et *Cinna*, l'honneur d'être au premier rang des chefs-d'œuvre de la tragédie historique.

Voilà ce qu'avait produit dans la première moitié de sa vie le génie de Racine. Ces belles années de jeunesse et de maturité, si fécondes en œuvres durables, n'avaient pas été sans quelques faiblesses de cœur et sans quelques cruautés d'esprit. Irritable comme un poëte, en raison directe de son exquise sensibilité, Racine, toujours alerte à la riposte et quelquefois à l'attaque, avait décoché de vives et mordantes épigrammes, en prose comme en vers. La préface de *Britannicus* est amère contre le vieux Corneille et ses partisans; les deux lettres à l'adresse de Port-Royal, étincelantes d'esprit, sont d'une gaieté impitoyable; les épigrammes au tour marotique enfoncent avec un art perfide le trait

finement aiguisé et chargé de venin. Le tendre Racine piquait avec un dard d'abeille qui reste dans la plaie. Même dans les *Plaideurs*, revanche aristophanesque des ennuis d'un procès, la plaisanterie n'est pas enjouée, elle n'effleure pas les ridicules, elle est ou mordante ou bouffonne; elle tient de la satire et de la parodie. Aussi cette pièce, à laquelle prirent part en se jouant Boileau, Furetière et quelques autres amis, malgré tant de scènes bien faites et de vers piquants qui sont devenus proverbes, reste-t-elle bien en deçà de la véritable comédie. Au reste, ces vivacités d'humeur, ces aigreurs de caractère, n'étaient que des pointes de jeunesse : tout cela finit par s'effacer pour ne laisser paraître, dans une saison plus avancée de la vie, que l'homme de bien, l'ami dévoué, le chrétien sincère; et si alors il lui échappe encore quelques épigrammes, elles seront piquantes sans amertume, témoin celle que lui suggère la *Judith* de Boyer. Cette piété fervente et profonde ouvrit au génie de Racine de nouvelles sources d'inspiration; elle le plongea dans la lecture et la méditation des livres saints, d'où il tira pour *Esther* et pour *Athalie* des trésors de poésie. Ne regrettons pas ces douze années de silence et de recueillement, stériles aux yeux inattentifs, et qui sans doute étaient nécessaires à l'enfantement de la tragédie sacrée.

Esther rendit à Racine, avec innocence, toutes les émotions qui avaient animé et quelquefois troublé les années de sa jeunesse. C'est le plus beau moment de sa vie. Il retrouvait de jeunes talents à former dans l'art de la déclamation où il excellait, lui le maître de Baron et de la Champmeslé; il entendait de nouveau les acclamations de la foule, foule choisie cette fois, et devant le suffrage imposant de la royauté et de la cour, la critique, autrefois si cruelle, était condamnée au silence. Jamais Racine n'avait parlé un langage plus pur et plus harmonieux, et cette harmonie enchanteresse accompagnait les idées les plus élevées et les sentiments les plus chastes. En outre, le poëte avait enfin trouvé un lieu propre à l'alliance de la poésie

lyrique, où il devait encore montrer sa supériorité, et du drame, où il avait fait ses preuves, alliance qu'il enviait au théâtre d'Athènes et qu'il réalisait sans atteinte à la vraisemblance. Louis XIV et madame de Maintenon étaient ravis; la cour applaudissait avec transport, car elle trouvait, dans les allusions transparentes du sujet, de quoi satisfaire son double instinct de flatterie et de malignité.

Athalie, bien supérieure à *Esther*, fut moins heureuse. Ce chef-d'œuvre de l'esprit humain, comme l'appelle Voltaire, contenait de trop graves leçons : on feignit de ne pas comprendre, et sans se trahir on écarta silencieusement cette image austère et blessante de la foi sincère et du zèle hypocrite. Ainsi Mathan triompha obscurément de Joad. Racine composa bien encore, à l'usage de Saint-Cyr, quelques cantiques, mais pour la tragédie, il fit place à Duché qui avait quelque talent, puisque, entre autres pièces bibliques, il a fait *Absalon*. Étonné de cet échec imprévu, Racine pensa s'être mépris, et Boileau, qui lui promettait avec assurance les suffrages de la postérité, ne paraît pas lui-même avoir soupçonné les causes de cette froideur contre laquelle il protestait, en homme de goût. Racine montrait un Dieu trop sévère à l'orgueil et à l'iniquité des grands, trop compatissant aux souffrances du pauvre; il imposait à la royauté des devoirs trop étroits, des charges trop lourdes; il était inexorable comme la vérité, importun comme la justice : la Bible l'avait rendu téméraire et presque séditieux. Lorsque tant d'oreilles étaient sourdes à des cris de détresse, n'était-ce pas trop de hardiesse que de dire en parlant de Dieu :

> Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage.

Celui qui avait trouvé dans son cœur cette plainte si résignée et si menaçante ne révélait-il pas par la bouche du grand-prêtre de mortelles souffrances silencieusement dévorées? A qui en voulait-il par cette sentence :

> Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

Et n'aurait-il pas été aussi embarrassé que Joas, si quelque

voix menaçante lui eût demandé : « Ces méchants, qui sont-ils ? » Mais son plus grand crime, puisqu'il faut le dévoiler, le voici :

De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois ;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême....

Ce langage de Joad n'était pas de mise devant un pouvoir désormais sans contrôle et sans contre-poids, quand les courtisans étaient écoutés de préférence, que la France souffrait et qu'elle commençait à murmurer. C'était le temps où Vauban allait cherchant des remèdes à la misère publique, où Fénelon faisait peut-être parvenir jusqu'au trône et que certainement il écrivait cette lettre mémorable qui révèle l'indignation des âmes chrétiennes. Il est permis de croire qu'*Athalie* déposa au fond de l'âme de Louis XIV le germe obscur de la colère qui éclata, quelques années plus tard, à la lecture de ce mémoire que Racine écrivit sous les auspices de madame de Maintenon, et qui devait éclairer le roi sur les souffrances de son peuple.

Après cela, faut-il s'étonner que Racine soit mort dans la disgrâce, et que Boileau, qui ne s'était pas compromis, ait pris après la mort de son ami la sage résolution de ne pas profiter de la faveur qui lui était conservée et de ne plus paraître à la cour. « Qu'irais-je faire là ? disait-il, je ne sais plus louer. » La vérité est que la matière lui faisait défaut plus que l'art. Boileau avait su louer ; mais, comme Racine, il louait sincèrement et, comme lui, il n'avait jamais su flatter. Or le temps était arrivé où la vérité devenait difficile à dire et où il n'y avait guère de place que pour la flatterie. En suivant ainsi Racine et Boileau jusqu'au terme de leur carrière, on voit que la poésie nous a conduit au delà des années vraiment belles du siècle de Louis XIV : l'éloquence religieuse va nous y ramener.

CHAPITRE IV.

Éloquence religieuse.—Bossuet.—Ensemble de sa vie et de ses œuvres.— Discours sur l'histoire universelle.—Oraisons funèbres.— Sermons.— Bossuet cartésien. — Malebranche. — Fléchier. — Bourdaloue. — Caractère de son éloquence. — Moralistes. — La Bruyère.

L'essor de la poésie pendant les premières années du règne de Louis XIV n'est pas la conséquence directe du pouvoir absolu de ce prince, mais de l'usage qu'il en fit, par grandeur d'âme, et de la liberté qu'il laissa aux hommes de génie, qu'il inspirait encore par le voisinage de ses hauts faits et dont il garantissait les loisirs par ses libéralités. Cette liberté était tempérée par les bienséances, et elle n'en fut que plus féconde ; elle se réglait d'elle-même sous l'œil bienveillant du maître. La chaire aussi fut libre, non par tolérance, mais de droit et par devoir. Elle fut respectueuse dans l'exercice de son droit, dans l'accomplissement de ses devoirs ; car rien alors ne se produisait sans rendre hommage au monarque dont le pouvoir était partout présent. A aucune époque, l'Église en France n'eut autant de splendeur ; assurée de son pouvoir par la piété du prince et par la foi des peuples, en retour elle fut sincèrement gallicane, c'est-à-dire que, sans cesser d'être catholique, elle se montra monarchique et nationale. Le choix des évêques que le discernement et la justice de Louis XIV élevaient, non par caprice, mais selon l'ordre du talent et des vertus, avait fait de l'épiscopat de France un corps vénérable par l'exemple, puissant par la parole. Le pouvoir royal, qui l'honorait en le contenant, et qui, par prudence autant que par respect, n'appela jamais aucun de ses membres à la direction des affaires publiques, obtint de lui la déclaration de 1682, garantie de l'indépendance du trône. Dans ces termes de déférence commune et de concert indépendant se manifesta la liberté religieuse, et avec la liberté, l'éloquence, bannie du domaine de la politique que lui interdisait la royauté. Ainsi,

sous le pouvoir absolu, c'est encore un souffle de liberté qui féconde le génie. C'est l'autorité de la religion et l'indépendance qu'elle impose comme un devoir à ses ministres qui ont fait la grandeur de Bossuet, de Bourdaloue, de Fénelon et de Massillon. Nous allons en saisir quelques traces en jetant un coup d'œil rapide sur l'œuvre de ces grands hommes. L'ordre des temps, comme celui du génie, donne la première place à Bossuet.

Bossuet paraît le modèle accompli du docteur et du prêtre. Sa vie est un long combat où le courage ne lui manque jamais ni la victoire : considérée dans son ensemble, elle montre dans la suite de ses travaux, d'abord l'adversaire du protestantisme ramenant, par la mission de Metz, de nombreux dissidents au sein de l'Église; enlevant à l'hérésie le plus illustre de ses apôtres, le grand Turenne; leur ôtant, par l'exposition claire et précise de la foi, tout motif sérieux de dissentiment; réduisant Claude, par une argumentation serrée, au silence ou à la contradiction; confondant les insolentes prédictions de Jurieu, et déroulant le tableau des variations des sectes dissidentes, en regard de l'immuable vérité; enfin, essayant, avec le grand Leibnitz, de réunir en un seul corps tous les membres divisés de la famille chrétienne. Voilà ce qu'il a fait du côté de l'hérésie. Dans le sein de l'Église catholique, prédicateur infatigable du dogme et de la morale chrétienne, il montre à tous ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire; il repousse avec une égale énergie la morale excessive de ces docteurs qui font haïr la vertu, et celle de ces casuistes dont les relâchements, la coupable complaisance, excusent le vice et élargissent outre mesure la voie étroite qui conduit au ciel; oracle de l'Église gallicane, il en proclame les principes, sans arrière-pensée de flatterie pour la royauté, sans volonté, mais sans crainte d'irriter le saint-siége : enfin il combat à outrance le quiétisme, qui lui semblait, sous les apparences d'une perfection impossible, mener fatalement aux erreurs d'un déisme mystique.

Orateur, théologien, philosophe, historien, cet infatigable athlète accumule les chefs-d'œuvre sans paraître y

songer : il met à tout ce qu'il touche le sceau de son génie. Dans la chaire chrétienne, il fait entendre des accents inouïs jusqu'alors et qu'on n'entendra plus lorsque sa voix s'éteindra. Dans l'histoire, dans la philosophie, même supériorité. Bossuet n'a rien fait en vue de lui-même ni de la gloire humaine; il n'a jamais écrit pour écrire, mais pour agir; tous ses écrits sont des actions, et ses actions, l'accomplissement d'un devoir. Il ne s'est jamais dit : « Sois orateur, sois historien, sois philosophe. » Ses ouvrages sont des actes qui témoignent de l'exercice de ses fonctions : il prêche, parce qu'il est prêtre; il enseigne, parce qu'il est précepteur; il combat, parce qu'il est croyant. L'auteur n'est pas distinct de l'homme; sa vie et ses œuvres se confondent. Les mots ne sont rien pour lui : son style, et il n'en est que plus merveilleux, c'est l'ordre, c'est l'enchaînement, c'est la vigueur, c'est le corps même de la pensée qui sort tout armée de son cerveau. Où trouverez-vous pareille identité entre la pensée et le langage? quel est l'écrivain qui n'ait point quelque complaisance pour les mots, qui ne s'arrête quelquefois à les ajuster, à les parer? quel est celui, même entre ceux qui ne veulent pas se faire remarquer, qui ne se laisse voir et surprendre? Ailleurs vous sentirez l'effort; dans Bossuet, vous ne voyez que la force. Pour les uns, le langage est un vêtement, pour les autres une parure; à quelques-uns il tient lieu de substance; dans Bossuet, c'est la pensée visible et nue.

On a l'air de déclamer lorsqu'on dit que Bossuet est plus qu'un orateur, que c'est l'incarnation de l'éloquence; et cependant, si on confronte l'idée de l'éloquence et les discours de Bossuet, on trouve l'expression simple et vraie. En effet, l'éloquence n'est-elle pas la production animée, simple, énergique, souveraine, de la raison et de la passion humaines? Or, le langage de Bossuet est-il autre chose? n'est-ce pas la raison et la passion manifestées sans efforts et par un mouvement continu? la passion et la raison de Bossuet ne se font-elles pas maîtresses des nôtres? ne nous entraîne-t-il pas, ne nous tourne-t-il pas à son gré,

ne nous emporte-t-il pas dans un essor irrésistible? On peut donc dire à la lettre que Bossuet, c'est l'éloquence même. Par la même raison, Bossuet est plus qu'un théologien : les lumières et les mystères de la théologie se sont incorporés à son intelligence; il sait la doctrine, il connaît les faits et leur signification. Non-seulement il les connaît, mais il en dispose librement comme de sa chose propre : la Bible est là avec l'Évangile, avec les Pères, avec les conciles; tout y est écrit comme dans un livre, et ce livre est toujours ouvert sous les yeux de son esprit. Il est donc vrai de dire que Bossuet est la théologie même.

Éloquence et théologie, voilà tout Bossuet : aussi, quelque sujet qu'il aborde, il se montrera théologien et orateur. Il aborde l'histoire; l'histoire dans ses mains devient un discours religieux : c'est un récit des faits de Dieu ou plutôt de ses desseins accomplis par l'entremise de l'humanité qui les ignore. Des hauteurs où il se place pour considérer l'histoire, les empires ne lui apparaissent plus que comme des individus, et les destinées de ces individus ne sont que des scènes ou des actes d'un drame unique qui se dénoue par la naissance du Christ et la rédemption du genre humain. Le prologue, c'est la création; l'exposition, la chute de l'homme; le nœud, la dispersion des hommes, les progrès de l'idolâtrie, et la durée du peuple de Dieu; la péripétie, la corruption et le déclin du monde idolâtre; le dénoûment, l'avénement du libérateur et le triomphe de sa doctrine.

Bossuet a résumé toute sa doctrine historique dans les dernières pages de son discours sur l'histoire universelle; il conclut comme Balzac, mais en d'autres termes, que ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel, et que si les hommes en sont les acteurs, Dieu en est le poëte. Ceux qui s'imaginent gouverner le monde travaillent à un dessein qu'ils ignorent : « Ils font, dit Bossuet, plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus; ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours

que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils. Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain un amour immense de la liberté, il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits le principe de cette licence effrénée par laquelle la tyrannie qu'il voulait détruire devait être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire. En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens : Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant, à ne regarder que les causes particulières, et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée. » Cette suite réglée des événements acheminait l'humanité à la rédemption par la venue du Christ. Là s'arrête l'historien, et il ne dit pas où le christianisme conduira le monde. Il explique le passé, il n'ose pas sonder l'avenir. Il ne nous fait pas même entrevoir quelle sera sur la terre la condition des fils d'Adam, lorsque la doctrine évangélique, qui les a déjà transformés en les effleurant, aura fini par les pénétrer.

Dans la constitution d'un État, Bossuet paraît s'arrêter, si l'on s'en rapporte au traité de la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, au pouvoir absolu d'un seul, réglé par la religion et tempéré par la justice ; le gouvernement de Louis XIV lui semble la forme dernière et la meilleure d'une société de chrétiens. Cependant d'après le tableau de l'Égypte, qu'il compose avec complaisance de traits empruntés à Hérodote, à Diodore, à Tacite, sur un idéal qui lui appartient, on peut croire qu'il y aurait apporté quelques réformes. En effet, dans cette terre de sagesse et de piété telle qu'il la décrit, « la vraie fin de la politique est de rendre la vie commode et les peuples heureux. » En outre, « il n'était pas permis d'être inutile à l'État : la loi assignait à chacun son emploi, qui se

perpétuait de père en fils; on ne pouvait ni en avoir deux ni changer de profession, mais aussi toutes les professions étaient honorées. Il fallait qu'il y eût des emplois et des personnes plus considérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps : leur éclat ne fait pas mépriser les pieds ni les parties les plus basses. Ainsi, parmi les Égyptiens, les prêtres et les soldats avaient des marques d'honneur particulières; mais tous les métiers, jusqu'aux moindres, étaient en estime, et on ne croyait pas pouvoir sans crime mépriser les citoyens dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuaient au bien public. » Aussi, « dans un si bel ordre, les fainéants ne savaient où se cacher. » En Égypte, si l'on en croit Bossuet, « personne n'était humilié sous le bon plaisir d'autrui, il n'y avait pas de condition que le dédain des supérieurs rendît intolérable; » c'était un principe de stabilité. Une autre cause de calme et de prospérité, c'était l'inviolable respect de la loi, à tous les degrés, dans toutes les classes; seulement « les rois étaient obligés plus que les autres à vivre selon les lois. » Rien de plus simple et de plus pur que l'administration de la justice dans ce modèle des États : « Les juges ne tiraient rien des procès, et on ne s'était pas encore avisé de faire un métier de la justice. Pour éviter les surprises, les affaires étaient traitées par écrit dans cette assemblée; on y craignait la fausse éloquence, qui éblouit les esprits et émeut les passions. » Ce peuple, ami de la vérité, attendait pour louer les hommes la fin de la vie, et encore « il n'était pas permis de louer indifféremment tous les morts : il fallait avoir cet honneur par un jugement public; » et lorsqu'un personnage avait mérité d'être loué, « on faisait son panégyrique, mais sans y rien mêler de sa naissance. » Sous ce régime, Bossuet aurait eu dispense et même défense de prononcer quelques-unes de ses *Oraisons funèbres*, et c'eût été grand dommage pour l'éloquence. Hâtons-nous d'ajouter que si la réalité historique n'eût point souffert de ce sacrifice, les vérités supérieures de la morale et de la religion auraient été privées du plus éclatant hommage qu'elles aient jamais reçu dans la chaire évangélique.

L'écueil de l'oraison funèbre serait de faire retentir la chaire chrétienne d'éloges hyperboliques et mensongers pour des hommes puissants, qui n'auraient d'autre titre aux hommages que le rang même d'où la mort vient de les précipiter. Cet abus n'est pas sans exemple, et alors l'éloquence porte une grave atteinte à la morale et à la religion en introduisant la flatterie dans le sanctuaire. Bossuet ne pouvait pas consentir à faire de son saint ministère un instrument de vanité mondaine : aussi, quel que soit le personnage qu'il a mission d'honorer, a-t-il soin d'abaisser la grandeur humaine devant la majesté divine ; s'il est tenu, par bienséance, à ménager des morts illustres, il compense des égards nécessaires par les terribles vérités qu'il fait entendre aux vivants. Par ce biais, l'orateur chrétien se retrouve libre et ressaisit pleinement sa dignité : nulle part Bossuet n'est ni plus imposant, ni plus inexorable ; il fait payer chèrement aux grands de la terre sa complaisance apparente. Ce n'est pas, au reste, qu'il soit insensible à cette grandeur : sa grande âme en est vivement touchée ; mais elle s'affermit contre l'émotion, elle s'élance au delà du temps pour montrer la misère et le néant de tout ce que le temps emporte. Certes l'admiration ne s'est pas méprise en s'attachant de préférence, parmi tant de chefs-d'œuvre, aux oraisons funèbres : c'est là surtout qu'on est amené à détourner sur l'orateur cette comparaison qu'il applique à l'un de ses héros : « comme une aigle qu'on voit toujours, soit qu'elle vole au milieu des airs, soit qu'elle se pose sur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçants, et tomber si sûrement sur sa proie qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux ; aussi vifs étaient les regards, aussi vive et impétueuse était l'attaque, aussi fortes et inévitables étaient les mains du prince de Condé. » Tel aussi plane le génie de Bossuet ; tel il voit, tel il saisit, tel il étreint sa pensée.

Ce génie de Bossuet si sain, si vigoureux, si maître de lui-même, a trop bien conscience des forces qui demeurent à l'intelligence humaine, malgré sa chute, et de sa dignité,

pour en être le détracteur; il l'admire dans son essence et dans les œuvres qu'elle a produites : « Je confesse, dit-il, que je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses découvertes qu'a faites la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour s'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde : il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force; il a su discipliner leur humeur brutale, et contraindre leur liberté indocile... » Mais il faut lire tout ce passage dans l'admirable *sermon sur la Mort*. C'est là aussi que Bossuet ose rattacher l'âme de l'homme à l'essence divine, l'image à son modèle; ce que l'homme ajoute de sa propre industrie à l'œuvre de Dieu lui paraît sur ce point un invincible argument : « O homme, s'écrie-t-il, comment pourrais-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte et si délicate, s'il n'y avait en toi-même et dans quelque partie de ton être quelques fécondes idées tirées de ces idées originelles, en un mot, quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde? » Quand Bossuet parlait ainsi de la raison de l'homme et qu'il voulait qu'il y eût dans notre âme un écoulement et comme une portion de l'intelligence divine, personne, ni parmi les théologiens, ni parmi les philosophes, ne songeait à l'accuser, soit de rationalisme, soit de panthéisme : c'est qu'alors les théologiens étaient par surcroît philosophes à la manière de Platon et de Descartes, et que les philosophes ne craignaient pas d'être chrétiens. Pour Bossuet, comme pour Fénelon, il n'y avait point de guerre entre ce que la raison atteint par ses propres forces et ce que la foi lui révèle obscurément; pour eux la foi élargissait la sphère de la vérité : ils croyaient résolument ce qu'elle leur présentait sous un voile mystérieux, et ce voile, ils essayaient encore de le rendre transparent à l'aide de la science, c'est-à-dire en portant sur ces vérités supérieures et obscures les lumières de l'observation et du raisonnement. Leur théologie est une métaphysique transcendante. Cette science

qui ne s'achèvera jamais, noble exercice des âmes religieuses vigoureusement trempées, Bossuet nous en fait entrevoir les profondeurs dans ses *Méditations sur les Évangiles*, et il nous porte vers les cimes les plus ardues par ses *Élévations sur les mystères*. C'est là surtout qu'il nous montre jusqu'où peut aller la pensée humaine sur les ailes de la religion.

Ce que Bossuet doit à la philosophie de Descartes et à la pratique de sa méthode, on le voit surtout dans le traité de la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, ouvrage substantiel et didactique qui suffirait pour initier les jeunes gens à la philosophie. C'est encore Descartes qui a servi de guide et d'initiateur à un autre homme de génie, écrivain supérieur et métaphysicien profond, Nicolas Malebranche, père de l'Oratoire, penseur intrépide et chrétien soumis. Son livre de la *Recherche de la vérité* signale mieux qu'on ne l'avait fait avant lui les causes de nos erreurs, et quoiqu'il s'égare lui-même quelquefois en pensant trouver le vrai, on peut dire que dans cette poursuite il a apporté autant de bonne foi que de sagacité. S'il a dépassé le but, il est permis de croire qu'il l'a touché : faisant route entre deux abîmes, il côtoya celui du panthéisme spiritualiste sans y tomber, laissant à l'autre extrémité Spinosa se précipiter dans le gouffre sans fond où la substance unique, impersonnelle et infinie, engloutit la personne humaine et sa liberté. Ce mystère si redoutable et si attrayant du commerce de l'âme humaine et de l'intelligence suprême, Malebranche l'a sondé d'un regard profond et sincère. Il pense que l'homme voit directement la vérité dans sa source même : c'est aussi l'opinion de Bossuet et de Fénelon. Dieu est, à ses yeux, le lieu des esprits, comme l'espace est le lieu des corps ; l'âme humaine vit en lui, elle y puise sa force et sa lumière, sans s'y confondre, et selon sa mesure et sa pureté elle y voit l'essence du vrai. Elle n'y voit pas tout, en dépit d'un vers épigrammatique plus spirituel que juste ; elle n'y voit que ce qui subsiste éternellement et qui n'est pas ailleurs ; c'est de là qu'il lui

arrive, soit qu'elle le réfléchisse comme un miroir, ainsi que le veulent d'autres philosophes, soit qu'elle l'atteigne directement, comme le pense Malebranche. Quoi qu'il en soit, la dispute reste ouverte entre les philosophes sur la valeur scientifique des opinions de Malebranche; mais parmi les hommes de goût nul n'hésite à reconnaître le rare mérite de son style, qui dans un langage souple, précis et lumineux, sait tout ensemble peindre et définir. Malebranche a le génie de la métaphysique; il a aussi le cœur et la pénétration du moraliste; il invite à penser et il pousse à bien agir.

Ce goût de vérité, ce besoin de lumière là où elle peut se produire et d'éclaircissement sur les points mêmes qui doivent demeurer obscurs, commun à Malebranche et à Bossuet, n'a point troublé ces fermes génies dans leur foi religieuse. Bossuet s'en explique fièrement en s'adressant aux incrédules et aux sceptiques : « Mais qu'ont-ils vu ces rares génies, qu'ont-ils vu de plus que les autres? Pensent-ils avoir mieux vu les difficultés, à cause qu'ils y succombent, que les autres qui les ont vues et qui les ont méprisées? Ils n'ont rien vu; ils n'entendent rien; ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras. Les absurdités où ils tombent en niant la religion deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne; et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs. Qu'est-ce donc après tout que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et, en un mot, un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire qui ne peut souffrir une autorité légitime? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens : l'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse. Comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés et s'irrite par la défense. Ce superbe

croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion qu'il a si longtemps révérée ; il se met au rang des gens désabusés ; il insulte en son cœur aux faibles esprits qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes, et devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son Dieu. »

Telle était l'assurance de Bossuet dans la foi, tel aussi l'ascendant de son éloquence : jamais la parole humaine n'eut plus d'autorité. Lorsqu'il monta pour la première fois dans la chaire chrétienne, il y trouvait le souvenir encore récent du petit père André, orateur jovial et populaire, héritier de ces prédicateurs franciscains qui ne dédaignaient pas de faire rire leur auditoire. D'autres, il est vrai, avaient déjà cherché la gravité et la noblesse : les François de Sales, les Vincent de Paul, les Cospéan, les Lingendes, les Singlin, les Desmares, d'autres encore, étaient entrés dans la bonne voie ; le génie de Bossuet y entraîna tous ceux qui hésitaient. C'est alors que Mascaron, après avoir longtemps sacrifié au bel esprit, prenait enfin par l'oraison funèbre de Turenne une place parmi les orateurs. Sur le même sujet Fléchier composait une œuvre qu'on lit encore et qu'on admire ; mais Fléchier procède plutôt de Balzac que de Bossuet : le choix des mots, l'harmonie du langage, le tour heureux de la pensée, l'art de placer des figures et de trouver des mouvements oratoires convenables au sentiment qu'il exprime, produisent quelquefois chez cet habile orateur les effets de la grande éloquence. On se tromperait si l'on ne voyait dans Fléchier qu'un rhéteur ingénieux qui simule l'éloquence avec adresse : Fléchier est réellement orateur ; mais il a le tort de montrer avec coquetterie le talent qu'il emploie, et de détourner l'attention sur la parure dont il enjolive des pensées solides. Il faut au moins citer un exemple de cet art merveilleux de caresser l'oreille et de charmer l'esprit par l'heureux choix des mots et la proportion des membres d'une période. Il n'a jamais été porté plus loin que dans ce portrait de

Judas Machabée : « Cet homme qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvrait son camp du bouclier et forçait celui de l'ennemi avec l'épée, qui donnait aux rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits dont la mémoire doit être éternelle ; cet homme qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Ésaü, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères ; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie ; ce vaillant homme poussant enfin avec un courage invincible les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel et demeura comme enseveli dans son triomphe. » En parlant ainsi, Fléchier voulait sans aucun doute faire admirer Machabée et Turenne, mais il voulait aussi qu'on applaudît le panégyriste.

Bossuet, et c'est sa principale gloire, ne demande rien pour lui-même ; il ne veut que faire passer sa pensée dans l'âme de ceux qui l'écoutent ; il en est de même de Bourdaloue, qu'on a proclamé le premier de nos sermonnaires, quoique Bossuet ait fait des sermons. Quand on lit ces vigoureuses ébauches de Bossuet, tout empreintes de génie, en regard des compositions achevées de Bourdaloue, on s'étonne que la vogue de celui-ci ait rejeté dans l'ombre le souvenir des succès antérieurs de Bossuet. Il semble que les contemporains aient oublié, en entendant Bourdaloue, que pendant dix années Bossuet les eût émus et édifiés de la sainte parole. Mais il faut rendre à Bossuet ce qui lui appartient : l'abbé Maury a raison de dire : « Bourdaloue fut un des plus beaux ouvrages de Bossuet ; » l'œuvre fut digne du

maître. Préparé à la prédication par de fortes études, animé d'une foi sincère, exempt d'ambition et d'intrigue, il ajoutait à l'autorité de la parole évangélique la force de ses exemples. Le monde, qu'il ne flattait pas, qu'il ne décourageait pas non plus, car il savait lui montrer son intérêt présent à marcher dans la voie qui conduit aux récompenses éternelles, se laissa captiver à son éloquence grave et pénétrante. Bourdaloue put donc mettre à profit la paix de l'Église, pendant la trêve qui fit taire les disputes du jansénisme, pour établir solidement les vérités du dogme et les principes de la morale. La vogue donna l'essor à son talent en portant partout le nom de l'orateur. Madame de Sévigné, qui *allait en Bourdaloue* plus volontiers qu'aux fêtes de la cour, témoin désintéressé, puisqu'elle tenait à Port-Royal par ses affections, dépose, par son admiration tant de fois exprimée sans réserve, de la puissance oratoire de l'éloquent jésuite. Et cependant il négligeait tous les moyens de plaire empruntés soit à la passion, soit aux artifices du langage. C'est de lui surtout qu'on peut dire avec Fénelon qu'il « ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. » La sévérité de son style égale la rigueur de ses raisonnements; chez lui l'émotion naît du mouvement logique par la solidité, le nombre et l'ordre des preuves. Ainsi la lumière se fait dans l'intelligence, et la conscience prononce. Bourdaloue ne met rien d'étranger entre la pensée qu'il exprime et l'esprit qui la reçoit; l'orateur s'efface, il ne détourne sur lui-même ni la critique, ni l'admiration, et comme la pensée se trouve en contact direct avec la pensée, le jugement ne porte que sur le vrai.

On a tout dit sur la belle ordonnance des sermons de Bourdaloue et sur sa fécondité à en diversifier les plans, lorsqu'il reprend et renouvelle un sujet déjà traité par lui et qu'il semblait avoir épuisé. Pour s'en faire une idée, il faut une étude approfondie, une comparaison détaillée des œuvres de l'orateur; nous pouvons au moins apporter ici quelque preuve de la pénétration du moraliste et de la vigueur du logicien. Ainsi, comme exemple des sophismes de la

haine, de cette habitude fatale de juger les hommes « non point par ce qu'ils sont en effet, mais par ce qu'ils nous sont, » il serait difficile de trouver ailleurs un tableau plus vif et plus vrai que celui-ci : « Comment jugeons-nous d'un ennemi? il s'est attiré notre disgrâce : c'est assez. Avec cela, en vain il ferait des prodiges : ses prodiges mêmes ne serviraient qu'à nous le rendre et à nous le faire paraître plus odieux ; en vain il posséderait toutes les vertus, les vertus les plus éclatantes prennent dans notre imagination la teinture et la couleur des vices : s'il est dévot, nous l'accusons d'hypocrisie ; s'il ne l'est pas, nous le soupçonnons d'impiété ; s'il est humble, nous regardons son humilité comme une faiblesse ; s'il est généreux, nous appelons son courage orgueil et fierté ; s'il est discret et réservé, c'est dans notre opinion un homme artificieux et fourbe ; s'il est ouvert et sincère, nous le traitons d'imprudent et d'évaporé. Les autres ont beau le combler d'éloges, cet intérêt qui nous préoccupe nous fait croire que ces éloges sont autant de flatteries, de mensonges. »

Un seul passage suffira pour donner une idée de la force irrésistible de l'argumentation de Bourdaloue ; c'est le développement de la dernière des preuves qu'il tire du mystère de la croix pour démontrer la divinité de Jésus-Christ : « Concluons par une dernière preuve, mais essentielle : c'est de voir un homme que l'ignominie de sa mort, que la confusion, l'opprobre, l'humiliation infinie de sa mort, élève à toute la gloire que peut prétendre un Dieu ; tellement qu'à son seul nom, et en vue de sa croix, les plus hautes puissances du monde fléchissent les genoux et se prosternent pour lui faire hommage de leur grandeur. Voilà ce que Dieu révélait à saint Paul dans un temps, remarque bien importante, dans un temps où tout semblait s'opposer à l'accomplissement de cette prédiction ; dans un temps où, selon toutes les vues de la prudence humaine, cette prédiction devait passer pour chimérique ; dans un temps où le nom de Jésus-Christ était en horreur. Toutefois, ce qu'avait dit l'Apôtre est arrivé ; ce qui fut

pour les chrétiens de ce temps-là un point de foi a cessé en quelque façon de l'être pour nous, puisque nous sommes témoins de la chose et qu'il ne faut plus captiver nos esprits pour la croix. Les puissances de la terre fléchissent maintenant les genoux devant ce crucifié. Les princes, et les plus grands de nos princes, sont les premiers à nous en donner l'exemple, et il n'a tenu qu'à nous, les voyant en ce saint jour au pied de l'autel adorer Jésus-Christ sur la croix, de nous consoler et de nous dire à nous-mêmes : Voilà ce que m'avait prédit saint Paul; et ce que du temps de saint Paul j'aurais rejeté comme un songe, c'est ce que je vois et de quoi je ne puis douter. Or un homme, mes chers auditeurs, dont la croix, selon la belle expression de saint Augustin, a passé du lieu infâme des supplices sur le front des monarques et des empereurs, un homme qui sans autre secours, sans autres armes, par la vertu seule de la croix, a vaincu l'idolâtrie, a triomphé de la superstition, a détruit le culte des faux dieux, a conquis tout l'univers, au lieu que les plus grands rois de l'univers ont besoin pour les moindres conquêtes de tant de secours; un homme qui, comme le chante l'Église, a trouvé le moyen de régner par où les autres cessent de vivre, c'est-à-dire par le bois qui fut l'instrument de sa mort; et ce qui est encore plus merveilleux, un homme qui pendant sa vie avait expressément marqué que tout cela s'accomplirait, et que du moment qu'il serait élevé de la terre, il attirerait tout à lui : un tel homme n'est-il pas plus qu'homme ? N'est-il pas homme et Dieu tout ensemble ? Quelle vertu la croix, où nous le contemplons, n'a-t-elle pas eue pour le faire adorer des peuples ? Combien d'apôtres de son Évangile, combien d'imitateurs de ses vertus, combien de confesseurs, combien de martyrs, combien d'âmes saintes dévouées à son culte, combien de disciples zélés pour sa gloire; disons mieux, combien de nations, combien de royaumes, combien d'empires n'a-t-il pas attirés à lui par le charme secret, mais tout-puissant, de cette croix ? »

Bourdaloue ne nous a pas éloignés de Bossuet, qui lui a

été un précurseur et un modèle; La Bruyère nous y ramène encore. Bossuet devina son génie et le mit en demeure de se produire : c'est l'évêque de Meaux qui tira d'un obscur emploi de finances, pour l'attirer à la cour, sur le théâtre de ses observations, le moraliste ingénieux et profond qui passa de bien loin Théophraste après l'avoir traduit. La Bruyère ne fut pas ingrat, car, en prenant place à l'Académie, il fit le plus noble et le plus juste éloge de son protecteur en quelques paroles qu'on n'a pas oubliées : « Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si longtemps une envieuse critique et qui l'a fait taire; qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre et l'éminence de ses talents : orateur, historien, théologien, philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire; un défenseur de la religion, une lumière de l'Église; parlons d'avance le langage de la postérité, un Père de l'Église? » La Bruyère n'est pas seulement moraliste, il est philosophe et chrétien; il ne s'est pas contenté de peindre les travers et les vices de son siècle, il les a rattachés à leur origine, qui est l'oubli de Dieu. Par cette pensée, il est de l'école de Bossuet et de Bourdaloue, pendant qu'il se relie par l'esprit critique et par le sens comique à Boileau et à Molière; ce dessein de haute moralité forme aussi l'unité de son livre, qui semble au premier abord ne se composer que d'observations détachées.

Personne plus que La Bruyère n'a pris au sérieux l'art d'écrire et le rôle d'écrivain. Il croit fermement que le beau et le bien sont autre chose que des abstractions de l'esprit et des caprices de la sensibilité. Il pense qu'ils existent réellement, qu'on peut les atteindre et qu'on doit y tendre courageusement : « Il y a, dit-il, dans l'art un point de perfection, comme de bonté et de maturité dans la nature : celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait; celui qui ne le sent pas, et qui aime en deçà et au delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement. » Rien n'est plus vrai ; mais

il y a trop de gens intéressés à supprimer la distinction entre les esprits bien faits et les esprits de travers ; pour que la maxime de La Bruyère ne soit pas contestée. Ce qui est vrai du fond d'un ouvrage ne l'est pas moins de la forme : « Entre toutes les expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne. » Et le propre de cette expression unique qu'on cherche souvent sans la trouver, c'est « qu'on éprouve, quand enfin on l'a trouvée, qu'elle est précisément celle qui était la plus simple, la plus naturelle, qui semblait devoir se présenter d'abord et sans effort. » Ailleurs, La Bruyère caractérise en deux mots les écrivains supérieurs : « Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre, » c'est-à-dire à contenter la raison et à satisfaire l'imagination. Nous avons des écrivains qui peignent sans définir, et ils sont vagues ou vaporeux ; nous en avons d'autres qui définissent et ne peignent pas, et ils sont secs et froids. « Moïse, Homère, Platon, Virgile, Horace, dit La Bruyère, ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images; il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement. » Mais le vrai pour le philosophe, c'est le juste et l'honnête, et il ne suffit pas qu'un écrivain réussisse à plaire par l'éclat de son talent, il doit avoir une ambition plus haute : « Il demande des hommes un plus grand et plus rare succès que les louanges, et même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs. » Telle était l'ambition, tel aussi a été l'honneur de celui qui n'a pas craint de poser au jugement littéraire cette règle unique qui condamne tant d'ouvrages, même éminents : « Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il est bon et fait de main d'ouvrier. »

La Bruyère connaissait toute la force du ridicule; il en savait aussi régler l'emploi dans les limites qui lui sont tracées par le goût et par la morale : « Il ne faut pas, disait-il, mettre un ridicule où il n'y en a point : c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres ;

mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grâce et d'une manière qui plaise et qui instruise. » La Bruyère n'a pas fait autre chose, et celle-là il l'a faite avec goût et non sans génie : il a vu le ridicule où il était et il l'en a tiré avec grâce. C'est ce qui fait le charme et la solidité de son livre; la raillerie est son arme favorite, mais il ne la tourne que contre ce qui mérite d'en être frappé. Il ne rit pas de tout, comme ces moqueurs de profession qui ne laissent rien où le respect puisse s'attacher en sûreté : avec lui, l'âme de l'homme ne risque ni de se fausser, ni de s'amollir, ni de se dépraver; le plaisir qu'il donne n'est pas un plaisir qui corrompe, mais un exercice qui affermit le cœur et qui aiguise l'intelligence; il nous inspire le goût du bien, en nous faisant respirer comme un parfum de probité qui s'exhale de son âme, et cet arome nous communique des forces pour la vertu. Il n'a point de bile noire ni de fiel; il ne fait ni haïr ni mépriser l'homme : il rend le vice méprisable; il ridiculise les travers du cœur et de l'esprit, et, dans l'occasion, lorsque les torts qu'il signale méritent un châtiment exemplaire, il aime à voiler d'ironie l'indignation qu'il éprouve. Nulle part il n'a mieux employé cette puissante figure de pensée et de langage que dans le morceau célèbre où il appelle la pitié sur le sort des paysans : « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée; et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et, en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. » Quelle sensibilité dans cette poignante image de l'excès du labeur et de la misère! La Bruyère, parmi les délices de la cour, n'oublie pas ce qu'il a vu de douleurs et de courage dans les champs où il a passé

ses premières années, et ce n'est pas de lui qu'on pourrait dire après lui : « Quel moyen de comprendre, dans la première heure de la digestion, qu'on puisse quelque part mourir de faim ? » Il dit encore, car il souffre cruellement des souffrances d'autrui : « Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur : il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments ; ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. » Et il ajoute : « Tienne qui voudra contre de si grandes extrémités ! »

Philosophe par nature et par choix, La Bruyère n'enviait ni les dignités ni l'opulence dont il savait se passer ; mais il ne pardonnait ni à la fausse grandeur ni à l'opulence hautaine et ignorante. Il a à leur adresse des traits qui pénètrent profondément et qu'il a aiguisés à dessein. Laissons-les de côté, et pour montrer combien il était touché de la vraie grandeur, voyons en quels termes il la définit : « La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire ; elle se laisse toucher et manier, elle ne perd rien à être vue de près ; plus on la connaît, plus on l'admire : elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel ; elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir ; elle rit, joue et badine, mais avec dignité. On l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue. » Dans le monde des grands où il était mêlé cette vraie grandeur se présentait rarement à ses yeux, et il avait en retour à souffrir bien souvent de la morgue des hommes d'argent, qui ne savent ni apprécier ni respecter la supériorité de l'intelligence. Il s'en console en songeant à la postérité : « Si les pensées, les livres et leurs auteurs dépendaient des riches et de ceux qui ont fait une belle fortune, quelle proscription ! Il n'y aurait plus de rappel : quel ton, quel ascendant ne prennent-ils pas sur les savants ! Quelle majesté n'observent-ils pas à l'égard de ces hommes *chétifs* que leur mérite n'a ni placés ni enrichis, et qui en sont encore à écrire et à penser judicieusement ! Il faut l'avouer : le présent est pour les riches, et l'avenir pour les vertueux et les habiles. »

La Bruyère comptait bien personnellement sur cette compensation, et on est charmé de voir qu'il ait eu la confiance et la légitime fierté du génie.

La Bruyère est pour les mœurs de son siècle un témoin incommode. On ne peut pas nier sa clairvoyance, et on ne saurait douter de sa véracité. Il a vu ce qu'il peint sans ménagement, mais aussi sans animosité. Il n'a d'autre passion que l'amour du vrai et du juste; le mensonge le blesse et l'iniquité l'offense : la seule vengeance qu'il en tire est de les représenter au vif; et comme le fond de la nature humaine ne change pas, que les mêmes travers et les mêmes vices subsistent toujours sous des formes et des costumes divers, selon les temps, son livre a été pour les âges suivants une peinture anticipée. La malignité des contemporains cherchait et multipliait les modèles de ses portraits, et nous pouvons encore les rapporter à des visages qu'il n'a point vus. Les générations se succèdent et continuent de trouver parmi les vivants des figures déjà peintes dans cette galerie dont les originaux se renouvellent sans cesse. Ainsi, quoique La Bruyère n'ait eu que le dessein de peindre les mœurs et les caractères de son temps, comme il a vu au delà de la surface et des traits mobiles du dehors, il est plus qu'un témoin du passé, et son œuvre ne vieillit point. Elle vit, en outre, par le style qui donne à tant de réflexions fines et profondes un tour original, à tant de physionomies distinctes un relief durable et des couleurs qui n'ont point pâli. Cependant, il faut reconnaître qu'avec tous ces mérites de peintre et d'écrivain La Bruyère n'a pas l'aisance, le naturel, en un mot, la grande manière des maîtres qui lui ont frayé la voie. Il sait les admirer et il ne veut pas les imiter : on sent même la peine qu'il se donne pour ne pas leur ressembler, cherchant curieusement l'originalité par la structure de la phrase et le choix des mots qu'il appelle invention. De plus, il met partout de l'esprit et veut à chaque instant produire un effet; enfin il n'a pas cet art suprême qui efface les traces de l'art.

Boileau l'a remarqué, et, tout en estimant beaucoup le

talent de La Bruyère, il signalait dans sa manière un commencement de décadence. Elle lui parut beaucoup plus sensible dans les premiers écrits de Fontenelle, dont l'affectation et le pédantisme mondain blessaient vivement l'homme de goût pour qui le vrai seul était aimable. Boileau eut à combattre jusqu'à la fin de sa vie, et dans les derniers temps, sa sévérité, qui ne se déridait plus, devint âpre et morose. On cite de lui, à cette époque, des traits d'humeur qui vont jusqu'à l'injustice, et des arrêts qui ressemblent à des voies de fait. C'est ce que nous avons appelé ses répugnances de vieillard. Ainsi Crébillon, qui devait cependant garder un rang élevé à côté des maîtres tragiques, il le reléguait au-dessous des méchants auteurs qu'il avait autrefois immolés dans ses satires, et le *Diable boiteux*, par lequel Lesage préludait à *Gilblas*, ne trouvait pas grâce à ses yeux. Avant d'en venir à ces extrémités, excusables chez un vieillard que la nouveauté dépite, parce qu'il ne peut plus la suivre, Boileau, sur le retour, avait utilement « régenté le Parnasse. » On l'avait vu au premier rang, retrouvant presque toute l'ardeur de sa jeunesse, pendant la guerre des modernes contre les anciens, grande et interminable querelle soulevée d'abord par Desmaretz, rallumée par Charles Perrault, et que devaient réveiller encore Fontenelle et Lamotte. Cette fois encore, le disciple, rival des anciens qu'il défendait contre des novateurs armés à la légère, fit preuve de vaillance et d'esprit. Ses *Réflexions sur Longin*, qu'on a nommées avec trop de courtoisie les *Provinciales* de la critique, portent au moins témoignage de sa vénération pour l'antiquité. Dans cette campagne, il avait eu pour principal adversaire Charles Perrault, esprit aimable, que nous avons connu dès l'enfance par ses *Contes des Fées*. Boileau, qui n'avait point de rancune opiniâtre, l'amnistia après l'avoir rudoyé.

Il s'adoucit aussi pour Boursault, comme il avait fait avec Quinault. Il l'avait harcelé d'abord par affection pour Molière dont Boursault s'était cru l'émule. Homme du monde et financier, Boursault, d'ailleurs fort ignorant, avait le goût des vers et l'instinct de la comédie. Il fit mal

d'abord, puis mieux; enfin il réussit à bien faire. Un bon procédé de sa part envers Boileau, malade à Bourbon, avait depuis longtemps désarmé le satirique, et par bonheur, Boursault, réconcilié avec son juge, devint vraiment poëte; de sorte que Boileau, sur ses vieux jours, put applaudir en lui des succès de bon aloi. Boursault, dans ses dernières pièces, a du naturel, de la gaieté, du trait. *Le Mercure galant*, pièce à tiroir, contient des scènes fort amusantes qui excitent toujours un rire franc et prolongé. *Ésope à la cour* et *Ésope à la ville*, comédies épisodiques comme la précédente, sont d'un ordre plus élevé. Citons à ce propos quelques lignes de Montesquieu qui protégeront longtemps la mémoire de Boursault : « Je me souviens qu'en sortant d'une pièce intitulée *Ésope à la cour*, je fus si pénétré du désir d'être plus honnête homme, que je ne sache pas avoir formé une résolution plus forte. »

Les comédies d'un autre poëte bien supérieur à Boursault, et qui fut aussi un moment aux prises avec Boileau à l'occasion de la Satire des Femmes, ne sont point de nature à inspirer de ces généreuses résolutions. On voit que nous voulons parler de Regnard, le premier de nos poëtes comiques après Molière, mais à un intervalle qui ne se mesure pas. Nous n'avons pas de comédies plus divertissantes que *le Joueur*, *le légataire* et *les Ménechmes;* mais si Regnard amuse, il n'instruit pas, bien loin de corriger. Il a une verve admirable et peu de nerf, beaucoup de naturel et point de vérité : il arrive au plaisant dans les caractères par la charge, et dans le dialogue par des saillies où la gaieté va trop souvent jusqu'au bouffon. Mais quelle aisance et quel mouvement! Il fait rire, c'est bien quelque chose; c'est tout pour lui et ce n'est pas assez pour le spectateur, qui n'est pas fâché de trouver parmi le rire une leçon morale et des caractères fortement tracés. Boileau avait raison de dire que Regnard n'est pas médiocrement plaisant, et de limiter ainsi l'éloge d'un poëte qui ne nous montre guère que des fripons et des extravagants. Ainsi Molière était bien dans la tombe.

CHAPITRE V.

Déclin de Louis XIV. — Symptômes d'un esprit nouveau. — Fénelon en lutte avec Bossuet. — Ses succès comme orateur et comme précepteur. — Sa disgrâce. — Télémaque. — Massillon. — Caractère de son éloquence. — Historiens. — Mémoires de Saint-Simon.

Nous avons déjà entrevu, au passage, bien des ombres mêlées à l'éclat du siècle de Louis XIV, et nous venons de surprendre de graves symptômes qui donnent de tristes pressentissements. Le regard pénétrant de La Bruyère a saisi, sous cette enveloppe brillante qui couvrait déjà tant de misères, de corruption et de scepticisme, les causes secrètes de l'agitation qui troublera et qui emportera les esprits pendant le siècle suivant. Dès lors tout commence à décliner. L'activité des intelligences n'est plus entretenue que par la recherche des moyens de guérir les maux qu'on éprouve et de prévenir ceux qu'on redoute ; le pouvoir absolu s'affaisse sous le poids des fautes commises et de la responsabilité qui retombe sur lui seul. Au dedans, le silence succède aux acclamations, et du dehors arrivent, par la voix des réfugiés, des cris accusateurs et des imprécations. La révocation de l'édit de Nantes, qui devait accomplir l'unité de croyance, favorisa les progrès de l'incrédulité. Les docteurs de la foi, débarrassés d'un contrôle aussi utile qu'il paraissait incommode, s'endormirent dans une sécurité trompeuse, et lorsque les grandes intelligences, qui s'étaient formées dans les luttes de la parole, quand la contradiction était permise, se furent éteintes, personne parmi les successeurs des Bossuet, des Fénelon, des Massillon, ne se trouva prêt pour le combat contre des adversaires d'une autre sorte qui ne se contentaient plus de discuter quelques points de doctrine, et qui prétendaient non pas à réformer, mais à détruire. Mais reprenons la suite des faits, où nous trouverons encore l'occasion de contempler de nobles figures.

Dans le même discours où La Bruyère, devançant le jugement de la postérité, mettait Bossuet au rang des Pères de

l'Église, il disait aussi, en parlant d'un autre prélat qui commençait à partager avec lui l'admiration publique : « On sent la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation. Toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élévation, ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse : on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit et comme il le dit ; on doit être content de soi, si l'on emporte ses réflexions et si on en profite. » Ce rare esprit, qui méritait ainsi d'être loué à côté et presque à l'égal de Bossuet, c'était Fénelon. Leur panégyriste commun ne prévoyait pas que l'Aigle et le Cygne, comme les appelle Voltaire, seraient bientôt aux prises l'un contre l'autre, et que lui-même deviendrait partie dans le procès en combattant contre le quiétisme. Les deux rivaux étaient dignes de se mesurer. Nous avons vu déjà quel était l'ascendant du génie de Bossuet ; apprenons d'un témoin qu'on ne récusera pas quel était le charme et la séduction du génie de Fénelon : « Ce prélat, dit Saint-Simon, était un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai point vu qui y ressemblât, et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient point. Elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté ; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur ; ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence, et surtout la noblesse. Il fallait effort pour cesser de le regarder. On ne pouvait le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver. C'est ce talent si rare, et qu'il avait au suprême degré, qui lui tint tous ses amis si entièrement attachés toute sa vie, malgré sa chute, et qui, dans leur dispersion, les réunissait pour se parler de lui, pour le regretter, pour le désirer, pour

se tenir de plus en plus à lui, comme les Juifs pour Jérusalem, et soupirer après son retour, et l'espérer toujours, comme ce malheureux peuple attend encore et soupire après le Messie. » Cette attente, on le sait, devait être vaine. Fénelon était destiné à mourir dans son exil, où il a laissé de si touchants souvenirs, précédant au tombeau Louis XIV, qui l'avait disgracié, mais consolé de tout par l'espérance de retrouver ceux qu'il avait tant aimés, le duc de Bourgogne, son élève, et Beauvilliers, qui avait partagé l'honneur de cette difficile éducation.

La plus grande gloire de Fénelon est d'avoir excellé dans l'art de nourrir et de diriger l'esprit de l'enfance. Il l'a prouvé d'abord dans son humble ministère auprès des *nouvelles converties*, d'où sa première expérience a tiré un livre exquis, le traité de l'*Éducation des filles*, et plus tard auprès du duc de Bourgogne, dont il sut faire un prince accompli. Son caractère était merveilleusement disposé pour cette tâche à laquelle toutes les lumières de l'esprit ne suffisent pas : c'était un mélange exquis de tendresse et de force, de complaisance et de fermeté, de patience et de souplesse, où l'énergie se tempérait de grâce. Le plus sûr moyen de maîtriser l'enfance est de l'aimer et de ne la craindre pas, de se dévouer sans s'asservir, et cette affection courageuse, qui prévient toute faiblesse et toute violence, est le point d'appui et le levier de l'autorité. Les enfants ont une stratégie pleine d'artifices que le sang-froid peut seul déjouer : céder avec mollesse ou résister avec emportement, c'est se trahir également à ces petits regards pénétrants et impitoyables ; soit qu'ils lassent ou qu'ils irritent, ils sentent leur avantage et ils en profitent en tyrans consommés. Il faut avec eux du caractère et de l'âme : de l'âme pour les attirer, du caractère pour les dominer. Ces deux qualités, Fénelon les possédait dans un rapport plein d'harmonie : il en usa pour prendre sur son élève l'ascendant nécessaire, et dès lors il put instruire avec fruit cette jeune et riche intelligence, frémissante encore par intervalles, mais domptée et disciplinable. C'est pour ce royal

enfant, « né terrible, dit Saint-Simon, et dont la jeunesse fit trembler, » que Fénelon a composé ces *Fables* si ingénieuses et si attachantes qu'on lit encore après celles de La Fontaine; ces *Dialogues des Morts* où tant de leçons de saine morale sont données par des personnages réels, dont le langage est conforme à leur rôle et à leur caractère historiques; enfin, le *Télémaque*, qui rendit irrémédiable la disgrâce de l'imprudent et vertueux précepteur, et qui est de tous ses titres à l'admiration de la postérité le plus considérable.

Nous n'avons plus à louer ces œuvres, destinées par leur auteur moins encore à l'ornement des esprits qu'à la culture des âmes; nous en sommes dispensé par l'appréciation qu'a faite du génie de Fénelon M. Villemain, dans une de ses plus belles études littéraires. C'est là seulement que justice entière a été rendue au *Télémaque*, un peu rabaissé par Voltaire, qui n'aurait pas voulu, et pour cause, « chercher le bonheur dans les murs de Salente. » Certes, il ne l'y aurait pas trouvé. Toutefois, cette utopie d'un homme de bien est surtout un hommage à la discipline qui entretient l'ordre, quand il existe, et à l'agriculture, source principale des vraies richesses d'un État. Mais ce plan de cité idéale n'est qu'un détail dans l'œuvre du poëte et du moraliste. Ce que M. Villemain nous fait surtout admirer, c'est l'harmonie de l'ensemble, le rapport des parties au tout et la beauté des caractères: « Rien n'est plus beau, dit l'éloquent critique, que l'ordonnance du *Télémaque*, et l'on ne trouve pas moins de grandeur dans l'idée générale que de goût et de dextérité dans la réunion et le contraste des épisodes. Les chastes et modestes amours d'Antiope, introduits à la fin du poëme, corrigent d'une manière sublime les emportements de Calypso; et l'intérêt de la passion se trouve deux fois reproduit, sous l'image de la fureur et sous celle de la vertu. Mais comme le *Télémaque* est surtout un livre de morale politique, ce que l'auteur peint avec le plus de force, c'est l'ambition, cette maladie des rois qui fait mourir les peuples: l'ambition grande et généreuse dans Sésostris; l'ambition

imprudente dans Idoménée; l'ambition tyrannique et misérable dans Pygmalion; l'ambition barbare, hypocrite, impie, dans Adraste. Ce dernier caractère, supérieur au Mézence de Virgile, est tracé avec une vigueur d'imagination qu'aucune vérité historique ne saurait surpasser. Cette invention des personnages n'est pas moins rare que l'invention générale d'un plan. Le caractère le plus généreux dans cette riche variété de portraits, c'est celui du jeune Télémaque. Plus développé, plus agissant que le Télémaque de l'Odyssée, il réunit tout ce qui peut surprendre, attacher, instruire. Dans l'âge des passions, il est sous la garde de la sagesse, qui le laisse souvent faiblir, parce que les fautes sont l'éducation des hommes; il a l'orgueil du trône, l'emportement de l'héroïsme et la candeur de la première jeunesse. Ce mélange de hauteur et de naïveté, de force et de soumission, forme peut-être le caractère le plus touchant et le plus aimable qu'ait inventé la muse épique. »

Le style, dans le *Télémaque,* est digne de la matière et de l'ordonnance des parties. Cependant Voltaire apporte à l'éloge qu'il en fait une restriction maligne. Sans doute cette épopée en prose importunait un peu le poëte de la *Henriade*. Prenant donc à partie dans un charmant badinage, où perce quelque dépit, l'auteur du Télémaque : « J'admire fort, dit-il, votre *style enchanteur,* » et il s'empresse d'ajouter, « et votre prose *encor qu'un peu traînante.* » Nous lui répondrons : Oui, le style de Fénelon est enchanteur, mais sa prose n'est pas traînante : elle se déploie avec aisance et majesté, elle flotte comme les plis de la chlamyde antique, et au besoin, elle a une ceinture qui accuse la forme et la vigueur de la pensée, comme elle a des couleurs et des figures qui la peignent aux yeux. Où trouver, en effet, plus d'énergie que dans cette peinture du supplice des méchants que leurs crimes ont précipités dans le Tartare : « C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels : ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus se défaire de cette horreur que de leur propre nature. Ils n'ont pas besoin d'autres châtiments

de leurs fautes que leurs fautes mêmes ; ils les voient sans cesse dans toute leur énormité ; elles se présentent à eux comme des spectres horribles ; elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leur corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connaissance en eux ; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute : mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte et qui ne tarira jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir fait leur supplice : ils la voient, et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux ; sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes ; elle est comme la foudre : sans rien détruire au dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles. » Qu'au spectacle de ces tortures morales on oppose l'image du bonheur de ces hommes justes, entourés d'une « lumière pure et douce qui les environne de ses rayons comme d'un vêtement, » et l'on connaîtra la souplesse de cette langue, aussi habile à représenter la sérénité des âmes vertueuses que les ténèbres et les angoisses du crime. En général, les tableaux que trace Fénelon, à l'aide de quelques traits bien choisis, sont frappants de vérité, et laissent dans l'imagination une trace profonde. Il y a dans sa manière autant de sobriété que de grandeur. Prenons pour exemple unique le court récit de la mort de Bocchoris : « Je le vis périr : le dard d'un Phénicien perça sa poitrine, les rênes lui échappèrent des mains ; il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'île de Chypre lui coupa la tête, et la prenant par les cheveux il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuse. Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageait dans le sang, ces yeux fermés et éteints, ce visage pâle et défiguré, cette bouche entr'ouverte qui semblait vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe et menaçant que la mort même n'avait pu effacer. » Ni Homère, ni Dante, ni Milton n'ont de peinture plus mâle et plus saisissante.

L'écrivain de génie qui composait de tels ouvrages pour l'instruction d'un prince aspirait aussi à gouverner les hommes. On le lui a reproché, comme si le désir du commandement était incompatible avec la vertu. Plût à Dieu que la passion du bien s'allumât jusqu'à l'ambition dans des âmes si pures et si bien trempées ! Bossuet n'aurait pas dédaigné de se mêler aux affaires publiques si le dauphin eût régné, et Fénelon s'y préparait pour l'avénement de son élève. Il voulait résolûment tenter une épreuve qui n'a jamais été faite, je veux dire l'application de la morale chrétienne à la politique. C'était là cette chimère qui inquiétait Louis XIV, et que Fénelon poursuivait de toute la force de sa volonté, avec toute la candeur de son âme. Cette pensée se fait jour dans toutes les pages écrites pour son élève, elle se retrouve dans sa correspondance intime ; elle est manifeste dans les conseils qu'il envoie de Cambrai au duc de Beauvilliers pendant la guerre de succession qu'il aurait voulu prévenir ; elle est l'âme du long traité qui a pour titre *les Directions de la conscience d'un roi*. Fénelon croyait opiniâtrément à l'efficacité de la justice comme remède aux maux qui affligent les nations. Si nous sommes parfois étonnés des sacrifices qu'il exige dans l'ordre économique et politique au nom de la modération et de la justice, nous sommes également condamnés à ignorer quelle en aurait été la vertu. Sans doute il n'aurait pas tenté de ramener brusquement son siècle à « l'aimable simplicité du monde naissant, » et quoique dans un de ses derniers écrits il dise : « La honteuse lâcheté de nos mœurs nous empêche de lever les yeux pour admirer le sublime de ces paroles : *aude hospes contemnere opes,* » et qu'il ajoute : « Heureux les hommes, s'ils se contentaient de plaisirs qui ne coûtent ni crime ni ruine ! C'est notre folle et cruelle vanité, et non la noble simplicité des anciens, qu'il faut corriger ; » la douceur de son caractère nous assure qu'il aurait usé de ménagements, mais aussi la droiture et la constance de sa volonté nous sont garants qu'il aurait lutté contre le dérèglement des mœurs et le goût effréné des richesses auxquels la France

s'abandonna sous la régence du duc d'Orléans. Remarquons encore que ce grand esprit dont on a voulu faire un rêveur a vu plus clair et plus loin que Bossuet et Louis XIV du côté de la politique : il voulait que l'autorité monarchique se fortifiât en se limitant, qu'elle se mît en contact direct avec la nation pour en mieux connaître les besoins ; car s'il est vrai que Dieu donne le droit aux princes, il est manifeste que ceux-ci tirent leur force de l'assentiment et du concours populaires. Le mérite de Fénelon est d'avoir compris, en temps utile, ce qui pouvait rajeunir et retremper le pouvoir royal : lorsque plus tard on s'en avisera de nouveau, l'heure propice sera passée.

L'ambition politique de Fénelon est incontestable : elle nous paraît légitime, puisqu'il prétendait la satisfaire sans rien sacrifier de sa vertu. Au reste, elle ne fut pas mise à l'épreuve; mais il est permis de croire que ces desseins qui se trahissaient par bien des indices, et l'importance chaque jour plus grande qu'il prenait à la cour par la double séduction de son génie et de son caractère, contribuèrent à envenimer la querelle religieuse qui fut l'occasion de sa disgrâce : « C'était, dit Daguesseau, plutôt une intrigue politique qu'une affaire de religion. » Nous n'avons pas à débrouiller ici les obscurités du débat théologique qui agita l'Église de France pendant deux années et que le saint-siége hésita si longtemps à trancher. On finit par reconnaître dans les maximes de Fénelon quelques propositions excessives dans le sens du pur amour; mais le bref apostolique, devant lequel Fénelon fléchit avec tant de simplicité et de noblesse, fut bien loin de donner gain de cause aux prétentions de Bossuet, qui voulait rendre Fénelon solidaire des extravagances mystiques de madame Guyon et des impuretés de Molinos. L'impérieuse orthodoxie de l'évêque de Meaux, emportée par l'ardeur de la lutte, exagéra les torts de son adversaire et les périls de sa doctrine; son regard d'aigle, à l'aide de cette seconde vue que donne la passion, atteignit dans le lointain, sous des principes en apparence inoffensifs, des conséquences que Fénelon ne soupçonnait point,

et qui, selon toute vraisemblance, ne s'en seraient jamais dégagées naturellement.

Loin de nous la pensée de déprécier ou d'élever l'un de ces grands hommes au profit ou aux dépens de l'autre : nous tenons trop à leur gloire, dont la France se décore, pour essayer de l'amoindrir; nous aimons mieux expliquer leur rupture par des divergences de vues qui n'altèrent ni l'intégrité de leur foi, ni la loyauté de leurs sentiments, et que les circonstances seules firent dégénérer en animosité. Tous deux avaient le sentiment des dangers que l'incrédulité, prudente encore, mais déjà répandue, faisait courir à la religion; ils n'étaient pas d'accord sur les moyens de combattre le mal. Bossuet voyait le salut de l'Église dans la science théologique et dans la puissance du mystère. Il craignait que ce qui restait de sentiment religieux dans les âmes ne vînt à se dissiper si on ne le fortifiait par la connaissance profonde des saintes Écritures, si on ne l'étreignait vigoureusement des inflexibles liens du dogme : théologien consommé, c'est par la théologie qu'il voulait captiver la croyance et réprimer l'incrédulité. Fénelon suivit une autre voie : il voulait assurer la religion par le sentiment de la puissance infinie du Créateur et par l'amour de Dieu; il prétendit donner à la croyance des racines profondes, une base inébranlable, en dégageant dans toute sa grandeur l'idée de Dieu, pendant que l'amour, élevant l'âme au-dessus des intérêts de la terre, apaiserait la secrète révolte de la raison contre des mystères impénétrables. Ainsi, quand Bossuet choisissait ces mystères mêmes pour vaincre l'orgueil de la raison humaine et lui enseignait la soumission par le spectacle de son impuissance, Fénelon faisait briller devant elle les clartés de la théodicée, et l'emportait dans l'infini sur les ailes de l'amour divin, espérant rallier toutes les intelligences et tous les cœurs sur ces hauteurs inaccessibles aux brouillards et aux orages. C'est pour cela que Fénelon, sans dédaigner la théologie, et sans rien relâcher des règles austères du devoir, s'arrête surtout dans la métaphysique à l'idée de Dieu, et à la

charité dans la morale. Ces deux grands hommes, chrétiens sincères et alarmés, devaient se heurter en se rencontrant; mais comme le contraste de nature qui les a mis aux prises se reproduit dans la famille humaine, les routes distinctes et non opposées qu'ils ont tracées ne seront pas désertes : elles tendent au même but, et si les cœurs fermes et droits suivent Bossuet avec assurance, les âmes élevées et tendres peuvent prendre leur essor dans le sillon lumineux qui marque le passage de Fénelon.

Plus jeune que Fénelon, Massillon touche comme lui par la hardiesse de ses idées, par le goût des réformes dans l'ordre moral et politique au dix-huitième siècle, dans lequel il prolongea fort avant sa vie toujours irréprochable. Les philosophes l'ont ménagé comme Fénelon, et ne pouvant l'enrôler dans leur phalange sceptique ou incrédule, les plus habiles se sont plu à le faire considérer comme un précurseur; heureux s'ils eussent comme lui imposé à leur raison superbe le frein de la pensée religieuse ! Massillon appartenait, comme Malebranche, à l'Oratoire, compagnie à laquelle « son fondateur n'avait voulu, dit Bossuet, donner d'autre esprit que l'esprit même de l'Église, d'autres règles que les canons, ni d'autres supérieurs que les évêques, d'autres liens que la charité, ni d'autres vœux solennels que ceux du baptême et du sacerdoce; compagnie où une sainte liberté fait le saint engagement, où l'on obéit sans dépendre, où l'on gouverne sans commander, où toute l'autorité est dans la douceur, et où le respect s'entretient sans le secours de la crainte; » et il se montra fidèle à l'esprit de cette société, qui chercha toujours à édifier le monde et jamais à le dominer. Lorsque Massillon monta dans la chaire chrétienne, Bourdaloue touchait au terme de sa carrière oratoire. L'éloquent jésuite, au bruit de ses premiers succès, qui furent éclatants, rendit hommage au talent du jeune et modeste rival qui venait de se produire, et dit avec une noble humilité : *Hunc oportet crescere, me autem minui*. La religion seule peut inspirer ce détachement de la gloire humaine et ce goût pour les succès

d'autrui. Au reste, Massillon ne provoquait aucune comparaison ; il suivait sa voie et marchait au but sans ambition mondaine, avec le seul désir de ramener à Dieu les âmes égarées.

Sincère envers lui-même, il avait pénétré, par la connaissance de ses propres faiblesses et par la direction des consciences, tous les secrets du cœur humain. Cette analyse profonde et lumineuse forçait ses auditeurs à reconnaître leurs passions dans les peintures qu'il leur offrait ; il les prenait à partie de telle sorte, que chacun d'eux comprenait qu'il était en cause et qu'il ne pouvait pas reporter sur autrui les conseils de l'orateur. C'est là le principe de la puissance singulière de Massillon : la sublimité de Bossuet pouvait passer par-dessus les consciences, la rudesse de Bourdalone ne les atteignait pas toujours ; Massillon s'y établit par insinuation, il y porte la lumière, il y domine par l'ascendant de la vérité, il les échauffe de la passion qu'il éveille et qu'il combat. C'est ainsi que Louis XIV, après l'avoir entendu, se retirait toujours mécontent de lui-même, ne pouvant plus avoir d'illusion sur ses fautes.

Massillon n'improvisait pas, et sa mémoire n'avait pas cette imperturbable fidélité qui tient lieu de talent à certains prédicateurs en leur donnant l'assurance : aussi disait-il que pour lui le meilleur de ses discours était celui qu'il savait le mieux. Il avait d'ailleurs les dons extérieurs qui recommandent un orateur indépendamment de l'éloquence, une figure noble, une voix pénétrante, une majesté simple dans le maintien : son action, modeste d'abord, s'animait par degrés et se conformait aux élans de la passion, qu'il exprimait dans un langage plein de magnificence et d'harmonie. Jamais orateur ne toucha plus vivement les âmes. Il opérait ainsi de nombreuses conversions et d'éclatants retours à la vie chrétienne. On a gardé le souvenir de l'effet qu'il produisit lorsque, dans le sermon sur *le petit nombre des élus*, il osa faire intervenir le juge suprême pour interroger la conscience des auditeurs pressés autour de sa chaire, et qu'il se demanda avec terreur si, parmi cette

foule, Dieu trouverait une âme, une seule, en mesure de se présenter avec assurance devant son tribunal. Certes, le mouvement involontaire qui souleva tout à coup l'assemblée entière ne fut pas un stérile frémissement de terreur et d'admiration : ces cœurs troublés et ravis résolurent de s'amender pour détourner la sentence de mort.

Massillon est incomparable dans la peinture du cœur humain, et c'est par cette pénétration de moraliste autant que par l'harmonie enchanteresse de son style qu'il a mérité d'être surnommé le Racine de la chaire. Ne prenons qu'un exemple, l'image d'une âme en proie à l'ennui qui naît de la satiété des plaisirs. « Oui, l'ennui, qui paraît devoir être le partage du peuple, ne s'est pourtant, ce me semble, réfugié que chez les grands : c'est comme leur ombre qui les suit partout. Les plaisirs, presque tous épuisés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triste uniformité qui endort ou qui lasse : ils ont beau les diversifier, ils diversifient leur ennui. En vain ils se font honneur de paraître à la tête de toutes les réjouissances publiques : c'est une vivacité d'ostentation ; le cœur n'y prend presque plus de part : le long usage des plaisirs les leur a rendus inutiles ; ce sont des ressources usées, qui se nuisent chaque jour à elles-mêmes. Semblable à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets insipides, ils essayent de tout, et rien ne les pique et ne les réveille ; et un dégoût affreux, dit Job, succède à l'instant à une vaine espérance de plaisir dont leur âme s'était d'abord flattée : *et spes illorum abominatio animæ.* Toute leur vie n'est qu'une précaution pénible contre l'ennui, et toute leur vie n'est qu'un ennui pénible elle-même : ils l'avancent même en se hâtant de multiplier les plaisirs. Tout est déjà usé pour eux à l'entrée même de la vie ; et leurs premières années éprouvent déjà les dégoûts et l'insipidité que la lassitude et le long usage de tout semblent attacher à la vieillesse. »

Ce qui a maintenu la popularité de Massillon à travers le scepticisme du 18e siècle, c'est moins cette connaissance profonde de nos infirmités morales que ses hardiesses d'o-

pinion conformes aux idées qui prévalaient alors. Ainsi la philanthropie des philosophes avait disgracié la guerre et les conquêtes, et on aimait à s'appuyer de l'autorité d'un chrétien pour flétrir les conquérants dont les entreprises, considérées de plus haut et jugées des yeux de la foi, se rattachent aux desseins de Dieu sur l'humanité. Massillon ne voit que le mal qu'ils font, sans se demander si ces souffrances des peuples ne sont pas un châtiment que Dieu leur envoie. Voici ce qu'est un conquérant pour Massillon qui a été témoin des conquêtes de Louis XIV : « Sa gloire sera toujours souillée de sang : quelque insensé chantera peut-être ses victoires; mais les provinces, les villes, les campagnes, en pleureront : on lui dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes, mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté, mais les ruines de tant de murs, sous lesquelles tant de citoyens paisibles ont été ensevelis, mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. » Quel magnifique langage! mais aussi combien devait plaire à ceux qui voulaient, avant tout et à tout prix, se reposer dans les délices de la paix cette peinture des horreurs de la guerre et ce décri de la gloire qu'elle procure!

On savait encore gré à Massillon de montrer sur quelle base fragile s'appuyait le privilége de la naissance, et quelles charges il impose. Selon lui, l'obligation des grands est plus étroite que celle du vulgaire, parce que leur grandeur est un don gratuit, une faveur : ils n'ont naturellement aucun droit à être ce qu'ils sont. « Qu'aviez-vous fait à Dieu, s'écrie l'orateur, pour être ainsi préférés au reste des hommes, et à tant d'infortunés surtout qui ne se nourrissent que d'un pain de larmes et d'amertume? Ne sont-ils pas, comme vous, l'ouvrage de ses mains, et rachetés du même prix? N'êtes-vous pas sortis de la même boue? n'êtes-vous pas peut-être chargés de plus de crimes? Le sang dont vous êtes issus, quoique plus illustre aux yeux des hommes, ne

coule-t-il pas de la même source empoisonnée qui a infecté tout le genre humain? » Que répondre à ces pressantes questions, sinon reconnaître humblement qu'il faut rapporter à Dieu les avantages de la naissance? « Vous vous êtes trouvés, en naissant, en possession de tous ces avantages. » Beaumarchais dira soixante ans plus tard : « Vous vous êtes donné la peine de naître, » et il en conclura révolutionnairement qu'il faut détruire la noblesse; l'orateur chrétien y voit autre chose : comblé de tant de faveurs, l'homme doit les rapporter à Dieu et les lui payer en hommages : « Mesurez, dira-t-il, mesurez là-dessus ce que vous devez au Seigneur, le bienfaiteur de vos pères et de toute votre race. Quoi! vos faveurs vous font des esclaves, et les bienfaits de Dieu ne lui feraient que des ingrats et des rebelles! » Quelle logique et quelle éloquence! mais le Dieu qui favorise sait aussi punir : « Vos descendants expieront peut-être dans la peine et dans la calamité le crime de votre ingratitude; et les débris de votre élévation seront comme un monument éternel où le doigt de Dieu écrira jusqu'à la fin l'usage injuste que vous en avez fait. » Pouvait-on annoncer plus clairement les catastrophes que préparait l'impénitence des grands?

L'orateur ne se contente pas d'inquiéter les grands sur la valeur de leurs titres; il ose encore remonter à l'origine du droit des princes et fournir d'arguments les partisans de la souveraineté populaire : « Le souverain, disait-il, n'est pas une idole que les peuples ont voulu se faire pour l'adorer; c'est un surveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger et pour les défendre. Ce n'est point de ces divinités inutiles qui ont des yeux et qui ne voient point, une langue et ne parlent point, des mains et n'agissent point; ce sont, comme dit l'Écriture, de ces dieux qui précèdent les peuples pour les conduire. Ce sont les peuples qui, par ordre de Dieu, les ont faits tout ce qu'ils sont; c'est à eux à n'être ce qu'ils sont que pour les peuples. Oui, sire, c'est le choix de la nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres; c'est elle qui les éleva sur

le bouclier militaire, et les proclama souverains. Le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs; mais ils le durent originairement au consentement libre de leurs sujets. Leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône; mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance. En un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous. » Ce devoir, Louis XIV l'avait trop oublié, et le roi enfant auquel Massillon le rappelait ne devait être ni d'humeur à s'en souvenir, ni de force à le remplir.

Le nom de Massillon ferme la liste de ces grands orateurs chrétiens dont la parole ne manqua jamais à Louis XIV. Bossuet se fit entendre le premier, Bourdaloue lui succéda, et Massillon prit immédiatement la place que lui abandonnait l'éloquent jésuite. A côté d'eux, Fénelon avait paru trop rarement dans la chaire; il y avait jeté un vif éclat, et deux sermons ont suffi pour le placer à la hauteur des maîtres : s'il n'a pas au même degré la sublimité de Bossuet, la rigueur méthodique de Bourdaloue, le pathétique de Massillon, il s'élève, il raisonne, il touche avec un naturel, un tour aisé et noble qui ne sont qu'à lui; il a au-dessus de tous la souplesse, la grâce, et ce mélange du docteur et du grand seigneur que Saint-Simon lui attribue par privilége. Ces grandes renommées ne doivent pas étouffer tout à fait le bruit de quelques orateurs secondaires qui ont pu se faire écouter dans le même temps. Nous avons déjà cité Mascaron et Fléchier; il y aurait de l'injustice à passer sous silence le père La Rue, esprit orné, fécond, mâle quelquefois, et Cheminais, sitôt enlevé à l'éloquence pour laquelle il était si heureusement doué, jésuites tous deux, et qui auraient été de grands orateurs dans une époque moins féconde en hommes de génie. Parmi les protestants, il faut au moins citer les ministres Claude, Beausobre et Saurin, dont le savoir et l'éloquence ont été reconnus, même par leurs adversaires.

Nous ne pouvions qu'indiquer les richesses oratoires du

siècle de Louis XIV dans le genre religieux, tant elles sont nombreuses, grâce à l'indépendance et aux franchises de la chaire chrétienne. L'histoire ne nous donne pas le même embarras : ne pouvant être sincère dans ses jugements, fidèle dans ses tableaux, utile dans ses leçons que par la liberté politique, elle n'a produit pour les faits contemporains que des panégyriques parmi lesquels on peut distinguer l'*Histoire de Louis XIV* par Pellisson, où l'hyperbole des louanges n'exclut pas toujours l'éloquence. Mais si le grand siècle n'a laissé en histoire d'autre chef-d'œuvre que le discours théologique de Bossuet sur les temps anciens, œuvre unique à laquelle on ne peut rien comparer dans aucune littérature, l'érudition a fait des prodiges qui étonnent la mollesse de notre siècle. Baluze, Monfaucon, Mabillon, Tillemont, et au-dessus de tous Ducange, représentent par leurs travaux véritablement cyclopéens l'âge héroïque de l'érudition : on ne se lasse pas de les consulter, et, grâce à leurs savantes recherches, on est dispensé de les imiter. Dans l'absence d'historiens tout à fait dignes de ce nom, on rencontre cependant quelques écrivains en ce genre qui ne sont pas à dédaigner : à leur tête il faut placer Mézerai qui a de la vigueur dans le style et de l'indépendance dans la pensée; quelques pages de sa grande *Histoire de France* rappellent la manière des historiens antiques. On croit qu'il eut grande part à l'*Histoire de Henri IV* que Péréfixe mit sous les yeux de son élève Louis XIV. Vers le même temps le père Maimbourg, qui n'est pas sans talent, gâtait, par l'affectation du bel esprit, deux grands sujets qui demandaient une gravité soutenue et une instruction profonde, les croisades et la ligue; Varillas, écrivain fécond et sans conscience, improvisait une foule d'histoires qu'on lirait avec plaisir si on pouvait les lire avec confiance; Saint-Réal écrivait avec force et non sans élégance l'histoire romanesque de la conjuration de Venise, et le père Daniel entreprenait après Mézerai une histoire de France qui n'a pas fait oublier celle de son devancier. Citons encore le père Dorléans, qui a tracé un tableau inté-

ressant des révolutions de l'Angleterre; le réfugié Rapin Thoyras, que son oncle Pellisson ne put convertir ni par son exemple ni par ses arguments, et qui fit éclater dans son histoire d'Angleterre ses ressentiments contre la France. N'oublions ni Vertot, qui sut disposer avec art et raconter dans un style agréable des faits intéressants, ni le comte de Boulainvilliers, publiciste féodal qui présente comme un type d'ordre et de justice les institutions que le temps a détruites, ni surtout l'abbé Fleury, docte historien de l'Église, impartial sans froideur, sévère sans dureté, orthodoxe sans intolérance.

Pendant que ces écrivains de second ordre composaient sans génie des ouvrages dignes d'estime, dont quelques-uns ont survécu, un grand seigneur, courtisan janséniste, d'une curiosité infatigable et d'une incroyable pénétration, témoin prévenu mais sincère des dernières années du grand roi, ignorant l'art d'écrire, mais dont la plume devait être un burin et un pinceau, tant son esprit avait de clairvoyance et son imagination de flamme, le duc de Saint-Simon épanchait chaque soir, secrètement, sur le papier, sa bile étincelante. Avec la négligence d'un grand seigneur et la fougue d'un chevalier, il traçait à grands traits les scènes qu'il avait embrassées d'un coup d'œil, et peignait ces visages qu'il avait, comme il dit, « percés de ses regards clandestins en y délectant sa curiosité. » Quelle joie pour lui, lorsque quelque crise imprévue, rompant l'uniformité du cours des choses, livrait à son observation la cour en désarroi; comme alors il « nourrit les idées qu'il s'était formées de chaque personnage, et qui ne l'ont jamais guère trompé ; » comme « il tire de justes conjectures de la vérité de ces premiers élans dont on est si rarement maître, et qui par là, pour qui connaît la carte et les gens, deviennent des inductions sûres des liaisons et des sentiments les moins visibles en temps rassis. » Par cet aveu de l'espèce d'ivresse que lui donne le plaisir d'observer, de sa confiance dans les idées qu'il s'est formées, et de la foi qu'il accorde à ses inductions, Saint-Simon nous livre le secret de la vivacité de

ses peintures et de ses injustices involontaires. Sa pénétration est si vive, elle a tant de charme pour lui qu'il ne veut pas croire qu'elle soit jamais en défaut : il affirme ce qu'il a deviné, il sait ce qu'il conjecture. Cette disposition est une grâce d'état pour qui veut peindre d'une main assurée : elle met la conscience en repos. Ainsi sur sa compétence à juger sainement Saint-Simon n'eut point de scrupules à vaincre : sa piété lui en suggéra sur le droit d'écrire et de publier ses jugements. Mais la sécurité lui vint d'où partaient ses appréhensions. Dégagé de tout scrupule par l'autorité du Saint-Esprit qui avait inspiré les livres historiques de la Bible, fort de sa loyauté, il ne craint pas de s'abandonner à l'instinct de sa nature impitoyable : et alors s'il a des haines cordiales, des dédains altiers, il n'hésite pas à les exprimer. C'est ainsi que sa verve s'échauffe, que son coloris s'anime et qu'il donne tant de relief à des traits ineffaçables. Ce n'est pas sans raison que M. Villemain l'a rapproché de Tacite : s'il n'a ni la sobriété, ni le choix de celui que Racine nomme le plus grand peintre de l'antiquité, il a la même vigueur de pinceau, le même éclat de coloris, et, comme lui, il n'a pas le moindre doute sur la perversité de ceux qu'il déteste ou qu'il méprise.

Un seul fragment détaché de l'immense tableau qui se déroule dans les *Mémoires* de Saint-Simon suffira pour justifier ce rapprochement et pour montrer en même temps les rapports et les différences de manière entre ces deux maîtres. On se rappelle la peinture que fait Tacite de la contenance des convives de Néron, témoins de la mort de Britannicus : voyons en regard celle des courtisans de Louis XIV au moment où le grand Dauphin vient d'expirer. « Plus avant commençait la foule des courtisans de toute espèce. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots, tiraient des soupirs de leurs talons, et, avec des yeux égarés et secs, louaient Monseigneur, mais toujours de la même louange, c'est-à-dire de bonté, et plaignaient le roi de la perte d'un si bon fils. Les plus fins d'entre eux, ou les plus considérables, s'inquiétaient déjà de la santé du roi ; ils se

savaient bon gré de conserver tant de jugement parmi ce trouble, et n'en laissaient pas douter par la fréquence de leurs répétitions. D'autres, vraiment affligés et de cabale frappée, pleuraient amèrement, ou se contenaient avec un effort aussi aisé à remarquer que les sanglots. Les plus forts de ceux-là, ou les politiques, les yeux fichés à terre, et reclus en des coins, méditaient profondément aux suites d'un événement aussi peu attendu, et bien davantage sur eux-mêmes. Parmi ces diverses sortes d'affligés, point ou peu de propos, de conversation nulle, quelque exclamation parfois répondue par une douleur voisine, un mot en un quart d'heure, des yeux sombres ou hagards, des mouvements de mains moins rares qu'involontaires, immobilité du reste presque entière; les simples curieux et peu soucieux presque nuls, hors les sots qui avaient en partage le caquet, les questions, le redoublement du désespoir et l'importunité pour les autres. Ceux qui déjà regardaient cet événement comme favorable avaient beau pousser la gravité jusqu'au maintien chagrin et austère, le tout n'était qu'un voile clair, qui n'empêchait pas de bons yeux de remarquer et de distinguer tous leurs traits. Ceux-ci se tenaient aussi tenaces en place que les plus touchés, en garde contre l'opinion, contre la curiosité, contre leur satisfaction, contre leurs mouvements; mais leurs yeux suppléaient au peu d'agitation de leur corps. Des changements de posture, comme des gens peu assis ou mal debout; un certain soin de s'éviter les uns les autres, même de se rencontrer des yeux; les accidents momentanés qui arrivaient à ces rencontres; un je ne sais quoi de plus libre en toute la personne, à travers le soin de se tenir et de se composer; un vif, une sorte d'étincelant autour d'eux les distinguaient, malgré qu'ils en eussent. » Quelle fougue et quelle liberté de pinceau! Quelle netteté et quelle profondeur de regard! Quelle lucidité et quelle assurance de seconde vue! on le voit, cet esprit inquisiteur est armé de toutes pièces, et on peut dire, sans trop de hardiesse, qu'il crochette les consciences dont il n'a pas la

clef et qu'il les pénètre. Les scènes de ce genre abondent dans ce livre unique qui donne à la postérité ses grandes et ses petites entrées à Versailles, à Meudon, à l'Escurial, au Palais-Royal, qui nous montre en grande et en petite tenue Louis XIV, Philippe V, le duc d'Orléans, leurs ministres avoués et leurs agents mystérieux ; c'est la plus insigne et en même temps la plus loyale des trahisons politiques, et le plus fécond des enseignements pour le moraliste et l'homme d'État.

Le duc de Saint-Simon, que nous mêlons par anticipation aux écrivains du grand siècle pour lui faire rendre témoignage sur les dernières années de Louis XIV et sur la régence, est un juge bien sévère. Lorsqu'il peint ce qu'il a vu, il est irrécusable, parce que sa sincérité est hors de doute; mais il y ajoute ce qu'il croit, et il ne manque jamais de croire ce qui est défavorable à ceux qu'il n'aime pas. C'est ainsi qu'ayant à se plaindre du parlement de Paris qu'il obséda de ses prétentions de duc et pair, il accueille sans examen contre le président Lamoignon une imputation odieuse dont l'entière fausseté a été démontrée; c'est ainsi encore qu'ayant ses raisons pour haïr madame de Maintenon, qui lui fermait l'oreille de Louis XIV, qui favorisait les bâtards du roi au préjudice des princes du sang, qui cabalait contre les jansénistes, il la diffame sans scrupule sur un point où tout donne à penser qu'elle est invulnérable. Nous n'avons pas une sympathie bien vive pour cette femme qui, jeune fille, s'affranchit d'une tutelle incommode par un mariage disparate, qui lie son chaste veuvage à la fortune et aux fautes d'une maîtresse royale qu'elle supplante lentement dans la faveur du maître; qui s'insinue si adroitement et s'établit si bien dans le cœur du roi, sans donner le sien, qu'elle triomphe de la fierté de Louis XIV par la passion qu'elle lui inspire; qui, fille d'un huguenot intraitable, porte le prosélytisme orthodoxe jusqu'à la persécution; mais cette vie même de contrainte, de manéges et de sacrifices, qui ne laisse voir que l'ambition, contredit les faiblesses que l'auteur des Mémoires attribue à madame de

Maintenon. Les lettres qu'elle a écrites, d'un style si ferme et si pur, et dont les graves agréments révèlent un sens si droit et tant de solidité avec quelque froideur, confondent encore ces calomnies de la malveillance, et nous pouvons ajouter qu'elles lui donnent place parmi les meilleurs écrivains qui ont manié cette belle langue du dix-septième siècle. Louis XIV lui-même, quoique son éducation ait été négligée, a parlé excellemment la langue de son temps; la méditation solitaire et le maniement des hommes firent de lui un penseur, et la pensée, un écrivain. Ce n'est point par une flatterie posthume qu'on a publié sous son nom ces *Mémoires historiques* que Pellisson a retouchés peut-être, mais que certainement il n'a pas composés.

Ces réflexions morales et politiques destinées à l'instruction du dauphin prouvent surabondamment que la France, lorsqu'elle admirait Louis XIV, n'était pas dupe de sa propre ivresse ni d'un fantôme de grandeur. Ce prince avait, outre l'éclat extérieur qui attirait les hommages de la foule, les qualités solides qui justifient l'adhésion des esprits sérieux à l'engouement populaire. On est moins surpris de trouver dans ces pages écrites d'un style ferme et précis les qualités d'un écrivain supérieur, lorsqu'on sait que la parole de Louis XIV avait le même caractère de noblesse et de naturel. Sur ce point nous avons un témoignage qu'on ne récusera pas : c'est celui de madame de Caylus, qui ne fut pas toujours en faveur à la cour, qui « avait de quoi être méchante, » comme elle l'a prouvé dans ses piquants *souvenirs*, et qui, de plus, est parfaitement compétente sur la beauté du langage. Voici comment elle juge Louis XIV : « Le roi parlait parfaitement bien. Il pensait juste, s'exprimait noblement, et ses réponses les moins préparées renfermaient en peu de mots tout ce qu'il y avait de mieux à dire selon les temps, les choses et les personnes ; jamais pressé de parler, il examinait, il pénétrait les caractères et les pensées ; mais comme il était sage et qu'il savait combien les paroles des rois sont pesées, il renfermait souvent en lui-même ce que sa pénétration lui avait fait découvrir. S'il était question de parler

d'affaires importantes, on voyait les plus habiles et les plus éclairés étonnés de ses connaissances, persuadés qu'il en savait plus qu'eux et charmés de la manière dont il s'exprimait. » C'est bien là l'effet que produisent sur le lecteur les écrits de Louis XIV, de sorte que madame de Caylus dépose, sans y songer, en faveur de leur authenticité.

Louis XIV n'avait ni un esprit vulgaire, ni une âme commune. Le principe de ses erreurs et de ses fautes a été l'éblouissement inévitable d'un homme qui, placé au-dessus de tout, devient le centre de tout. Il nous a décrit lui-même dans son beau langage les enchantements et par conséquent les périls de ce poste suprême : « Tous les yeux, dit-il, sont attachés sur lui seul, et c'est à lui seul que s'adressent tous les yeux ; lui seul reçoit tous les respects ; lui seul est l'objet de toutes les espérances. On ne poursuit, on n'attend, on ne fait rien que par lui seul ; on regarde ses bonnes grâces comme la source de tous les biens ; on ne croit s'élever qu'à mesure qu'on s'approche de sa personne ou de son estime. » Comment à cette hauteur et parmi tant d'hommages se défendre du vertige et de l'enivrement ? La fortune de Louis XIV eut de cruels retours ; mais puisque nous aurons à dire quels furent ses torts et ses fautes, nous devons, pour être justes, reconnaître, avec un bon juge de la grandeur morale, que son âme fut à l'épreuve des revers : « Je ne sache rien, dit Montesquieu, de si magnanime que la résolution que prit un monarque qui a régné de nos jours de s'ensevelir plutôt sous les débris du trône que d'accepter des propositions qu'un roi ne doit pas entendre. Il avait l'âme trop fière pour descendre plus bas que ses malheurs ne l'avaient mis ; et il savait bien que le courage peut raffermir une couronne, et que l'infamie ne le fait jamais. »

LIVRE VI.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE I.

État des esprits à la mort de Louis XIV. — J.-B. Rousseau. — Novateurs discrets. — Fontenelle. — La Motte. — Précurseurs de la régence. — Chaulieu et La Fare. — Auteurs dramatiques. — Destouches. — Crébillon. — Le Sage. — Écrivains de l'école de Port-Royal. — Louis Racine. — Rollin. — Le chancelier Daguesseau.

Lorsque Louis XIV mourut, la France avait passé depuis longtemps de l'enivrement à l'ennui, la plus insupportable des maladies pour les peuples comme pour les individus. Aussi la fin de ce long règne fut-elle saluée comme une délivrance, et le peuple, toujours extrême dans la manifestation de ses sentiments, témoigna une joie insultante, prodigue en outrages, sur le cercueil du grand roi qu'il avait encouragé lui-même à abuser de son pouvoir par une soumission d'esclave. La cour imita le peuple, le parlement suivit la cour, et toute cette grandeur dont on avait fini par ne plus sentir que le poids s'était évanouie, lorsque devant la tombe à peine fermée du monarque Massillon fit entendre cette parole de vérité : « Dieu seul est grand, mes frères. » Mais Louis XIV, sur la foi de son siècle, s'était divinisé; il n'avait vu, il n'avait adoré que lui-même, et le dénoûment faisait voir par un nouvel exemple combien sont impies, chimériques et funestes ces apothéoses humaines. Au terme de sa trop longue carrière, ce roi absolu avait affaibli tout ce qu'il avait prétendu fortifier. Son autorité sans limites, en perdant son prestige, avait fomenté et comme autorisé l'esprit d'indépendance; son ambition de conquêtes, ce besoin de s'agrandir et de frapper de grands coups, amenèrent de tels revers, que l'indépendance et l'unité même

de la nation furent mises en péril; sa dévotion étroite, formaliste, impérieuse, avait tourné contre la religion la fierté indocile de ces âmes qui ne se croient pas nées pour céder à la violence et qui s'indignent contre l'hypocrisie; la morale qu'il s'était faite à son usage en affichant royalement l'adultère, dont il osait légitimer les fruits, avait, non sans scandale, relâché les liens de la famille; enfin les caprices hautains de son orgueil et de son intolérance avaient travaillé, sous la compression, au développement des principes hostiles qui allaient se déchaîner. Les hommes qui auraient tenté et qui étaient peut-être dignes de conjurer cette éruption n'ayant pas été mis à l'épreuve, on se demande vainement ce qu'auraient été l'autorité royale et l'influence religieuse, si Fénelon et le duc de Bourgogne eussent été appelés à recueillir l'héritage de Louis XIV et de Chamillart, si la piété sincère, le dévouement à la chose publique, le désir de réformer les mœurs et l'administration avaient été, au commencement du dix-huitième siècle, les ressorts du gouvernement. Pour ce règne en espérance, cruellement détourné par la mort, il n'y a de place que dans les conjectures et les regrets. L'histoire et la réalité nous donnent la régence de Philippe d'Orléans et le règne de Louis XV. C'est assez dire que, dans l'avilissement et l'incurie du pouvoir, la licence des mœurs et la hardiesse des idées vont se donner carrière, que la ruine des institutions anciennes et l'ébranlement des croyances ne peuvent être prévenues, et qu'une révolution est inévitable.

Notre tâche est de suivre rapidement dans cette mêlée le mouvement des esprits, et de crayonner au passage les principales figures qui doivent arrêter le regard; nous avons heureusement d'excellents guides, puisque M. Villemain a tracé de cette époque un tableau complet si ferme de dessin, si riche de couleurs, et que M. de Barante et M. Jay en ont donné des esquisses fidèles et durables. Avant d'arriver aux grands hommes du dix-huitième siècle, Montesquieu, Voltaire, Buffon et J. J. Rousseau, autour desquels nous aurons à grouper les hommes de talent qu'on peut appeler leurs

satellites, nous avons d'abord à passer en revue les esprits distingués, mûris dans le siècle précédent, et qui ont rempli l'interrègne du génie. Disciples fidèles des maîtres ou dissidents, soit qu'ils continuent la tradition ou qu'ils essayent d'innover, ils ont droit à un souvenir, puisqu'ils ont maintenu le goût des lettres et qu'ils remplissent utilement l'intervalle qui sépare deux grandes générations d'écrivains. Ainsi, sur la limite des deux siècles, J. B. Rousseau, tour à tour loué avec excès et dénigré outrageusement, garde encore à côté des classiques, et peut-être parmi eux, un rang qui lui est vivement disputé. Quoique Rousseau se rattache par l'éducation littéraire, par la date et le caractère de quelques-unes de ses œuvres, au siècle de Louis XIV, on peut dire qu'il devança la régence en se mêlant de bonne heure à cette société clandestine qui bravait, dans le voisinage de la cour, toutes les bienséances. Le relâchement est manifeste en lui par les plaisirs d'une vie épicurienne passée dans la compagnie de grands seigneurs qui donnaient dans leurs splendides hôtels l'exemple de la débauche et de l'impiété; il l'est encore par l'emploi désordonné d'un rare talent poétique voué tour à tour à des chants religieux qui édifiaient la piété du duc de Bourgogne, et prostitué à des épigrammes licencieuses qui égayaient au dessert les soupers du grand prieur de Vendôme. Le tort de Rousseau est d'avoir été, comme on l'a dit : « David à la cour, Pétrone à la ville; » d'avoir manié indifféremment « la harpe des prophètes et le flageolet de Marot; » enfin, d'avoir associé les apparences de la religion aux dérèglements d'une vie toute mondaine.

Parmi ces corrupteurs de J. B. Rousseau, il y avait au moins deux poëtes qu'il n'est pas permis d'oublier et qu'il est impossible de séparer l'un de l'autre : ce sont l'abbé de Chaulieu et le marquis de la Fare. Pour eux la poésie fut un jeu qui ajoutait aux plaisirs des sens la volupté de l'esprit. Chaulieu aurait pu mieux faire; mais il tomba aux mains de Chapelle qui lui communiqua son goût pour les vers et son intempérance. Chapelle, le père de la poésie facile et

l'inventeur des rimes redoublées, épicurien par les sens et par l'esprit, fit doublement école; s'il échoua auprès de Molière, de Racine et de Boileau, que cependant il dérida souvent et dérangea quelquefois, le spirituel auteur du *Voyage à Montpellier* réussit complétement auprès de Chaulieu qui l'avoua pour maître. Grâce à lui, le spirituel abbé fut un vrai païen et mérita le surnom d'Anacréon du Temple. Toutefois, la baguette de Circé le toucha sans le métamorphoser complétement : elle lui laissa dans la mollesse où elle le plongeait quelque délicatesse de sentiment et une certaine vigueur de pensée. On voit par quelques-uns de ses vers que ce mondain est resté sensible au charme de la nature. Il disait :

Je me fais des amusements
De tout ce qu'à mes yeux présente la nature.
Quel plaisir de la voir rajeunir chaque jour !
Elle rit dans nos prés, verdit dans nos bocages,
Fleurit dans nos jardins; et dans les doux ramages
Des oiseaux de nos bois, elle parle d'amour.

On sait avec quelle grâce émue il a chanté, au déclin de sa vie, la solitude de Fontenay où il était né et où il désirait sortir de la vie :

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir;
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

La poésie de Chaulieu a du naturel, de l'abandon, de l'harmonie, et elle aurait pu s'élever jusqu'à la noblesse. Il y touchait, lorsqu'il écrivait ces vers qui ne sont pas indignes de J. B. Rousseau :

D'un dieu maître de tout j'adore la puissance;
La foudre est en sa main, la terre est à ses pieds;
Les éléments humiliés
M'annoncent sa grandeur et sa magnificence.
Mer vaste, vous fuyez!
Et toi, Jourdain, pourquoi dans tes grottes profondes,
Retournant sur tes pas, vas-tu cacher tes ondes?

La Fare est bien inférieur à Chaulieu; la paresse qu'il prit

pour muse finit par l'engourdir, et Chaulieu, qui ne cessa jamais de l'aimer, resté maître de lui-même malgré bien des faiblesses, vit avec douleur que son élève, vaincu par la volupté, en était venu à faire nombre dans le troupeau d'Épicure. Triste exemple d'abaissement moral dans un homme qui avait eu assez de force et de sérieux dans l'esprit pour écrire des *Mémoires* que les historiens ne dédaignent pas de consulter.

Chaulieu et La Fare, qui aboutissent à la régence du duc d'Orléans, représentent ce courant de mœurs dissolues et de libertinage d'esprit qui coula souterrainement même aux plus belles années du dix-septième siècle, et qui, s'étant toujours gonflé, n'était plus séparé de la surface que par une couche fort mince qui se rompît à la mort de Louis XIV. Soit fortune, soit prudence, ils ne firent point scandale, et n'ayant point attiré sur eux la colère du maître, ils évitèrent les coups qui frappèrent Bussy-Rabutin d'une disgrâce irrévocable et Saint-Évremond d'un exil qui ne finit qu'avec sa vie. Tel était le sort réservé aux esprits qui s'émancipaient. Au reste, ni Bussy ni Saint-Évremond, qui passèrent alors pour des hommes supérieurs et qui furent beaucoup vantés, n'ont rien laissé de durable comme écrivains ; ils brillèrent dans le monde pour s'éclipser devant la postérité. Il n'en est pas de même de l'Écossais Hamilton, naturalisé Français par son langage, et qui, en racontant, sur ses vieux jours, les prouesses en tout genre de son beau-frère, le comte de Grammont, a donné le premier modèle de ce langage alerte, brillant et naturel qui nous charme dans la prose de Voltaire. Hamilton, tout étranger qu'il est, ne paraît pas dépaysé à côté de nos meilleurs écrivains. Avant d'écrire ses *Mémoires*, il avait réclamé le patronage de la muse de Chaulieu et de la Fare, qui lui fut refusé, et dont il n'avait pas besoin.

Revenons à J. B. Rousseau, dont on sait la gloire et les malheurs. Les torts de sa jeunesse furent expiés outre mesure par un long exil, et ce qui attire un certain intérêt sur sa disgrâce, c'est que s'il n'est pas exempt de reproches, il est

au moins avéré que les couplets scandaleux qui furent l'occasion de sa perte lui ont été faussement imputés. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette ténébreuse affaire ; nous avons surtout à juger le poëte qui se porta pour l'héritier de Malherbe et de Racine dans la poésie lyrique. Dans ce genre où il est si difficile d'exceller, même lorsque la saison est favorable et que l'état des âmes pousse à l'inspiration et à l'enthousiasme, Rousseau, par un juste sentiment des beautés des cantiques sacrés, par un goût vif et une connaissance profonde de la poésie d'Horace, par le respect des modèles que lui offrait déjà notre littérature, réussit, en employant toutes les ressources de l'art, à composer des odes et des hymnes qui n'ont, sans doute, ni le feu des prophètes, ni l'impétuosité de leurs mouvements, ni l'audace de leurs figures, qui n'ont ni toute la grâce, ni toute la force des lyriques profanes, mais qui ont du moins le mérite de charmer l'oreille et d'exprimer dans un langage poétique de nobles images. L'harmonie du rhythme, l'éclat des figures, la propriété du langage, la rapidité des mouvements, ne permettent pas de disputer à J. B. Rousseau le nom de poëte, mais aussi le titre de Grand, qui ne convient chez nous qu'au seul Corneille, ne saurait lui être maintenu. C'est l'esprit de parti qui le lui a décerné pour amoindrir un autre Rousseau et pour irriter Voltaire ; gardons-nous par représaille de le punir de cette maladroite hyperbole en le réduisant, comme l'ont fait ses détracteurs par un autre excès, à l'industrie d'un artisan de paroles, n'ayant d'autre souci ni d'autre talent que d'enchaîner avec adresse des syllabes sonores.

Ainsi J. B. Rousseau, disciple brillant mais inégal des maîtres du 17e siècle, forme la transition entre Boileau et Voltaire : il a vécu en temps opportun pour recevoir les leçons de l'un, dont il a profité, et les injures de l'autre, dont il a souffert, et qui n'ont pas détruit sa renommée, fondée sur un talent incontestable. Toutefois il y a bien de l'alliage et des lacunes dans le génie de Rousseau, qui manque surtout d'invention, et qui faute de sincérité n'a

pas tiré des dons naturels de son âme poétique tous les trésors qu'une forte conviction en aurait fait jaillir. Il n'a pas eu la conscience morale du génie ; en lui l'homme a fait tort au poëte ; il nous force souvent à l'admirer, mais il nous touche rarement ; il échauffe l'imagination, il flatte l'oreille, sans remuer le cœur, et il n'inspire point cette vive sympathie qui est le ressort et la sauvegarde de l'admiration. Cependant, comme l'a dit M. Villemain, qu'on peut prendre avec sûreté pour arbitre dans le débat littéraire qu'a soulevé le mérite de J. B. Rousseau, « la gloire de ce poëte ne périra pas tant que durera notre langue. »

Cette gloire ne se fonde pas seulement sur l'éclat du langage dans les belles odes de Rousseau, sur l'harmonie de ses vers qui rivalise avec la musique, surtout dans ses cantates, genre nouveau dont il a doté la France ; elle repose encore sur ses succès dans l'épigramme, où il n'a d'émules que Marot et Racine. L'épigramme portée à ce point de perfection, aiguisée avec tant de finesse naïve, décochée avec tant d'adresse et de malice, n'est pas une chose vulgaire. *In tenui labor, at tenuis non gloria.* Ce sont là des titres durables. On a presque oublié que Rousseau a fait des épîtres, quoique ces pièces un peu martelées contiennent des passages bien frappés ; on voudrait ne pas savoir qu'il a composé des allégories obscures et envenimées où la haine ne produit pas les effets de la colère ; et il est désormais inutile de rappeler qu'à ses débuts il voulut vainement prendre place parmi les poëtes dramatiques. Son esprit caustique et personnel l'a éloigné de la gaieté et de la vérité qui font vivre la comédie, et dans l'opéra même, où la mélodie de ses vers lyriques faisait espérer un successeur de Quinault, l'harmonie lui a échappé, et il a eu l'amère douleur d'y être vaincu par le froid Danchet, le dur La Motte et le maniéré Fontenelle.

Fontenelle et La Motte, étroitement liés d'amitié et tous deux en butte aux sarcasmes de Rousseau, qui ne les épargna guère, sont encore des écrivains de transition. Hommes

d'esprit l'un et l'autre et sans génie, ils cherchèrent tous deux la nouveauté dans le paradoxe; incapables de créer ou de rien ajouter aux vérités reçues, ils prirent le parti de les combattre. C'est ce qui les enrôla dans la croisade contre les anciens, et comme ils manquaient d'imagination, on peut croire qu'ils nièrent de bonne foi les beautés naturelles d'une poésie dont ils ne pouvaient sentir le charme. Le doute au moins n'est pas permis pour La Motte, qui s'est donné la peine de jeter le génie d'Homère dans le moule de son esprit et qui l'en a retiré dépouillé de toute grâce et de toute vigueur poétiques. Ce qu'il retranche comme superflu est précisément tout ce qui a fait d'Homère le prince des poëtes. Le traducteur absout l'homme en démontrant la complète incompétence du critique. A défaut d'âme et d'imagination, La Motte avait de l'esprit, et il en avait beaucoup; il le porta dans tous les genres et il le fit briller dans la controverse et dans la fable. Sa malice, son sang-froid, son aménité surtout, déconcertèrent et irritèrent Mme Dacier, qui avait raison et qui parut avoir tort, parce qu'elle se fâchait. Heureusement Homère n'était pas à la merci des apologies d'une savante emportée ni des critiques d'un bel esprit railleur. Fontenelle, qui secondait son ami dans cette polémique, ne descendit pas comme lui à la critique des détails; il se contenta de poser en principe la supériorité des modernes sur les anciens par le progrès continu des idées, sans songer que l'imagination, qui a un prisme et des ailes, ne procède point comme la science, qu'elle prend librement son essor et qu'elle ne tire pas ses couleurs des magasins de l'entendement.

Boileau, alors retiré de la lice, souriait aux épigrammes que Rousseau décochait contre Fontenelle et La Motte pour les punir de leur irrévérence envers les anciens; mais ces épigrammes ne firent qu'effleurer les deux novateurs, qui eurent bientôt le champ libre lorsque Rousseau cessa de faire ses vers à Paris. D'ailleurs, la petite cour lettrée que tenait à Sceaux la duchesse du Maine; l'Académie, où ils finirent par dominer sans contrôle après la mort de Boileau;

le salon de la marquise de Lambert, alors puissant sur l'opinion et auquel ils donnaient le ton : tout concourut à mettre en faveur Fontenelle et La Motte, qui avaient, au début de leur carrière, rencontré de puissants contradicteurs. L'atticisme de la prose de La Motte fit oublier le prosaïsme et la dureté de ses vers; il eut même par une tragédie faiblement versifiée, mais bien conduite et fort touchante, *Inès de Castro*, un de ces succès populaires qui simulent la gloire; de plus, il affermit sa réputation d'écrivain spirituel par des apologues finement conçus, dont quelques-uns ne manquent pas de naturel et ont mérité de survivre, de sorte qu'il put impunément travestir en prose la tragique légende d'Œdipe et donner cours à ses paradoxes littéraires qu'il soutenait ingénieusement. Quant à Fontenelle, après avoir essuyé les dédains de Racine, la raillerie de La Bruyère, qui fit de lui, sous le nom de Cydias, le type de la pédanterie maniérée, et les sarcasmes de Rousseau, il devint réellement, dans l'absence des maîtres, une grande puissance littéraire et l'oracle de la science. Pour cela, il lui suffit de pouvoir attendre et de savoir porter et employer toutes les ressources de son intelligence du côté de sa force réelle.

Fontenelle était un esprit très-fin et très-étendu; hardi par la pensée, circonspect de caractère, ennemi du bruit et amoureux de la célébrité; philosophe ayant plutôt le goût que la passion de la vérité; versé dans les sciences, capable seulement de les comprendre et d'y ajouter la clarté; n'ayant de l'âme que la délicatesse des sentiments qu'il relevait de toutes les finesses de l'esprit, il comprit de bonne heure que la poésie, où il eut de graves échecs et de petits succès, ne le conduirait pas où il voulait arriver. Il s'y était engagé sous les auspices de ses deux oncles Pierre et Thomas Corneille; mais n'ayant ni le génie du premier, ni la veine facile du second, il fut averti par la chute d'*Aspar* et d'*Idalie* qu'il n'était pas destiné à recueillir leur héritage dramatique; il vit aussi que les rapprochements singuliers et les sophismes de morale dont il s'était fait un jeu dans ses *Dialogues des Morts*, et la galanterie maniérée de ses *lettres du chevalier*

d'Her..., ne feraient de lui ni un Lucien ni même un Voiture, et comme il avait recueilli les suffrages des gens de goût en humanisant la science et la philosophie dans les *Entretiens sur la pluralité des Mondes* et dans l'*Histoire des Oracles*, il résolut de retenir dans cette voie toute la force, toute la grâce, toute la finesse de son esprit mûri par la réflexion, nourri par l'étude, et poli par le commerce avec les muses, qui, s'il ne lui avait point donné directement la gloire, l'avait préparé à la mériter dans une autre carrière. Rien n'est plus utile aux savants que la culture et l'amour des lettres, qui sont réellement, selon l'expression des anciens, *plus humaines* que la science. La science sans les lettres a quelque chose de sec, de hautain et de farouche qui se communique à ceux qui l'embrassent exclusivement; les lettrés aussi ont besoin de science pour échapper au juste reproche de frivolité et de vanité. Fontenelle, savant et lettré, eut, en écrivant sur la science et sur les hommes qui l'ont honorée par leurs travaux, un agrément et une solidité qui font de l'Histoire de l'Académie des sciences et des Éloges des savants un des plus beaux monuments de notre littérature. Sa gloire est là tout entière, et elle n'est point médiocre : « Les subtilités, les obscurités, les puérilités de l'école, dit M. Flourens, auraient peut-être détourné pour toujours les bons esprits des vraies et solides études. Le pédantisme était le dragon qui gardait cet autre jardin des Hespérides. Fontenelle apprit au monde que le bonnet, la robe, les enrouements gagnés sur les bancs des écoles, n'étaient pas la science; et il apprit aux savants qu'ils pouvaient très-bien rester hommes d'esprit en devenant savants. »

L'Académie des sciences, dont Fontenelle dirigeait et résumait les travaux qu'il popularisait au dehors, et l'Académie française, où il régnait paisiblement, n'étaient pas ses seuls domaines; on peut dire que par la conversation il étendait son influence sur toute la société contemporaine. Jamais homme ne reçut plus d'hommages et n'en fut moins troublé. Il avait gagné à sa cause les femmes les plus aima-

bles et les plus instruites de son temps; il cherchait auprès d'elles, non la passion dont il ne fut jamais tourmenté, mais la douceur des entretiens mêlés de sérieux et d'enjouement. A Sceaux, chez la duchesse du Maine, il aimait à rencontrer madame de Staal, femme d'un esprit supérieur, qui a laissé ces piquants *Mémoires* que tout le monde a lus et qui font si bien connaître les misères, les agréments, les cabales, les fêtes poétiques et pastorales de cette petite cour hostile au régent, qui aurait pu l'accabler et qui l'épargna, retraite de bergers mondains et de bergères coquettes, espèce d'Arcadie doucereuse et frondeuse où le marquis de Saint-Aulaire venait improviser ses madrigaux de galant octogénaire et où Cellamare faisait agréer ses projets de complot; à Paris, il allait chercher dans son salon la marquise de Lambert, qui a pris et qui garde une place parmi nos meilleurs moralistes par les *Conseils* qu'elle a donnés avec tant de bon sens pratique, de fermeté et de douceur à son fils et à sa fille. Il faut demander aux *Causeries* de M. Sainte-Beuve ce que valent madame de Lambert et madame de Staal.

En dehors de tous les cercles littéraires et de tous les partis, nous trouvons à cette époque intermédiaire, qui n'est plus le siècle de Louis XIV et qui n'est pas encore le siècle de Voltaire, des noms qui n'ont point péri. Au théâtre, Destouches, qui n'a ni la force comique de Molière ni la gaieté étincelante de Regnard, ni le naturel de Dancourt, peintre inimitable de la naïveté et de la malice des paysans comme des ridicules de la bourgeoisie, n'en a pas moins réussi dans le plus difficile des genres, la comédie de caractère. *Le Glorieux* est presque un chef-d'œuvre, et *le Philosophe marié* n'est pas de beaucoup inférieur au *Glorieux*. Le mérite de Destouches est de peindre les hommes avec vérité et de placer ses personnages dans des situations qui intéressent; il manque de verve et de feu, mais il est attachant et il n'inquiète pas la pudeur. Il n'a pas pris à Boileau, qu'il admirait et qu'il imite, tous les secrets d'être toujours naturel et poétique; mais il a su, comme lui, détacher sous forme de maximes quelques vérités générales qui deviennent des pro-

verbes[1]. Sur la scène tragique, Crébillon, dont les premiers essais avaient épouvanté l'oreille de Boileau, ne fut jamais ni tendre ni harmonieux; mais il frappa vivement les âmes par la sombre énergie de ses drames. Cet excellent homme se plut à peindre le crime, dont il exagéra la noirceur, pour le mieux détester et pour communiquer la haine et l'épouvante qu'ils lui inspiraient. Il ne connaissait pas mieux l'amour, qu'il mêle aux horreurs du crime, et il lui prête un langage fade et prétentieux. C'est ainsi qu'il a gâté les belles légendes antiques d'*Électre*, d'*Atrée*, d'*Idoménée*, qui eurent cependant, sous le travestissement qu'il leur faisait subir, un succès d'effroi; mais il eut un jour vraiment glorieux, une bonne fortune dramatique qui l'immortalisa, en composant *Rhadamiste et Zénobie*. Ce n'est ni Corneille ni Racine; mais c'est Crébillon, et par miracle en lui, c'est la nature vraie et terrible.

Vers le même temps, une grande comédie de mœurs promettait un rival de Molière. Lesage, qui s'était déjà fait connaître par un spirituel roman de mœurs, *le Diable boiteux*, donna son *Turcaret*, peinture fidèle et divertissante d'un monde dont la réalité ne pourrait inspirer que du dégoût. Lesage livrait au ridicule une classe puissante, celle des traitants, et sans colère apparente, cruel par la seule fidélité de son pinceau, il représentait les mœurs qui naissent de l'opulence lorsqu'elle enivre brusquement des âmes grossières incapables de voiler la corruption sous la politesse. La rumeur fut grande dans le camp des financiers, et leur cabale, qui n'avait pas été assez puissante pour empêcher que ce coup ne leur fût porté publiquement, le fut assez pour susciter au courageux auteur des obstacles qui le découragèrent après l'éclat de ce premier succès. Lesage porta sa veine comique sur un théâtre vulgaire et se contenta de harceler dans la farce les ennemis qu'il avait si vigoureusement frappés sur

1. C'est Destouches, et non Boileau, qui a dit :

La critique est aisée et l'art est difficile,

et encore :

Chassez le naturel, il revient au galop.

la scène française. Comme les comédiens s'étaient ligués contre lui au profit des hommes de finance pour lui faire abandonner la partie, Lesage prit sa revanche contre eux dans le roman de *Gil Blas*, qui est aussi bien que les fables de La Fontaine, « une ample comédie à cent actes divers. » Ce roman, qu'on ne se lasse pas de relire, est l'image la plus fidèle du train ordinaire de la vie humaine et de l'indifférence habituelle des hommes au vice et à la vertu. Là le mobile de toutes les actions est la poursuite du bien-être : de là, tant d'expédients pour sortir d'embarras et le dégagement de toute règle qui serait une gêne pour l'action. Le héros de Lesage et la plupart de ses personnages n'ont pas de répugnance pour l'honnêteté; ils n'en ont pas non plus pour la fourberie. La valeur des moyens employés se mesure au succès, mauvais s'ils échouent, excellents s'ils réussissent. Ici, comme dans la comédie de *Turcaret*, l'art de Lesage est de faire vivre les personnages qu'il met en scène, de produire l'illusion par la vérité du langage et la vraisemblance des actes. On a dit de son livre qu'il était moral comme l'expérience : c'est en effet une véritable épreuve de la vie réelle, épreuve sans péril, enseignement sans frais, que la vue de tous ces personnages agissant sous nos yeux et s'y trahissant aux dépens de leurs pareils, qu'on rencontrera certainement dans le monde et qu'on ne manquera pas d'y reconnaître. Lesage n'a point d'illusions, et comme il a eu peu de mécomptes, il n'a point de ressentiments; son sang-froid lui a laissé la liberté de bien voir, la netteté de son regard donne de la précision aux images qu'il trace, et la gaieté de son humeur ajoute l'agrément à la vérité. Il n'y a pas de lecture qui soit plus facile et plus attrayante que celle de *Gil Blas*, et dans un certain sens, il y en a peu qui soient aussi profitables. Lesage est bien de race gauloise; il a de la franchise, du bon sens, du trait et du naturel. Il y a du Molière dans Lesage : « Il ne voit pas aussi loin, dit M. Patin, mais il regarde de même; sa touche est moins hardie et moins profonde, mais elle est aussi franche. » La langue de Lesage est vive; elle

est saine, et sans parure; elle a le vernis des maîtres, la netteté.

Lesage, en peignant les hommes qu'il n'a ni flattés ni déguisés, ne paraît pas soupçonner qu'on puisse les réformer; peut-être serait-il fâché qu'ils eussent moins de défauts et de travers, car alors ils seraient moins amusants, et il aurait moins de plaisir à les observer et à les peindre. La corruption qui l'entoure ne l'atteint pas et ne l'indigne pas non plus; le monde est pour lui un spectacle; il ne cherche point querelle aux acteurs, il les accepte tels qu'ils sont; il leur sait gré de poser devant lui et de le divertir. Aussi ne touche-t-il en aucune sorte aux institutions; l'avenir ne l'inquiète guère; il est sujet fidèle et chrétien soumis. Il n'entend pas le bruit de la controverse religieuse qui s'est ranimée, dans les dernières années du règne de Louis XIV, entre les jansénistes et leurs implacables ennemis. La bulle *Unigenitus* sera-t-elle ou non enregistrée? la charrue passera-t-elle sur les ruines de Port-Royal? il n'en a nul souci. D'autres esprits prenaient à cœur ces graves questions : Port-Royal conservait des disciples fidèles, et parmi eux nous trouvons le pieux Louis Racine, le bon Rollin et le vertueux Daguesseau. Liés tous trois par une affection sincère et par les mêmes doctrines, ils maintiennent, en présence des novateurs et des sceptiques du siècle nouveau, les traditions littéraires et la ferveur religieuse de l'âge précédent.

Le fils de Racine avait un nom difficile à porter, et s'il ne l'a pas soutenu au niveau paternel, il ne l'a pas laissé tomber. Louis Racine eut plus de talent que de génie; il recueillit de l'héritage de son père toute sa piété, et il n'eut qu'une faible étincelle de son talent poétique. Il a chanté la *Religion* sans enthousiasme, et il a célébré les mystères de la *Grâce* sans en avoir sondé les profondeurs. Cependant ses vers ne sont pas dénués de charme; sa poésie a une gravité douce et un accent de probité qui inspirent le respect; mais la marche de ses poëmes est trop didactique, et son style, toujours correct, manque de coloris. Il a été plus voisin de la poésie dans quelques chants lyriques qui rappellent

au moins par la pureté et par l'harmonie les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*. Ce qu'on peut surtout louer en lui, c'est le culte des lettres, la sagacité du critique et la curiosité d'un esprit qui s'initie aux littératures étrangères. Louis Racine, un des premiers en France, étudia la langue et la littérature de l'Angleterre, et s'il ne remonte pas jusqu'à Shakspeare, il s'attache du moins à Milton, et il essaye de traduire *le Paradis perdu* que ni son père ni Boileau ne connaissaient pas même de nom.

Racine, à son lit de mort, avait légué son jeune fils aux soins de Rollin, alors principal du collége de Beauvais : c'était le mettre à la meilleure des écoles pour la morale et pour les lettres. Rollin consacra sa vie entière à l'éducation de la jeunesse, et il a laissé pour diriger les maîtres et les élèves le *Traité des études*, qui est avant tout un livre de morale où l'art de nourrir les intelligences est surtout le secret d'ennoblir et de purifier les âmes. Il y a ajouté l'*Histoire ancienne* et une partie de l'*Histoire romaine*, livres excellents qu'on n'aurait pas dû déprécier, puisqu'il est si difficile de les remplacer. La reconnaissance publique a consacré le nom vénéré de Rollin : il nous serait doux de le louer, mais il vaut mieux recueillir, sur ce sujet, les paroles d'un maître illustre bien digne d'apprécier celui qui a été l'honneur de l'ancienne université : « L'éducation de la jeunesse, dit M. Villemain, et par elle le progrès des mœurs publiques, était toute sa pensée. Personne ne fut jamais meilleur citoyen, sans le dire, sans le savoir. Le mélange naïf de l'antiquité et du christianisme, les vertus républicaines de ces grands hommes de Plutarque, les vertus soumises et douces de l'Évangile, l'enthousiasme pour le beau littéraire dans l'Écriture sainte, dans Homère, dans Bossuet, la tendresse attentive et paternelle pour l'enfance, l'affection grave et pleine d'espérance pour la vive jeunesse, toutes ces émotions, réunies dans une âme saine et pure, au milieu de la vie la plus simple, de la plus décente pauvreté : voilà comment s'est formé Rollin, écrivain inimitable, sans être un écrivain de génie. Sa gloire même, sa

gloire qui nous est chère, est la dernière et la plus utile leçon qu'il nous ait donnée. Elle montre jusqu'à quel point les dons de l'esprit s'accroissent et fructifient par les vertus, et quelle puissance l'amour du bien ajoute au talent. » A cette image fidèle du bon Rollin, le plus digne des maîtres, nous pouvons ajouter, tracé de la même main, l'idéal de l'élève fidèle à ses leçons et formé par l'éducation publique, qui seule, bien dirigée, peut donner des hommes à la société, des citoyens à l'État : « Jeté dans la foule il s'y débat, il y grandit sous la loi d'une vigilante discipline, sous la garde de la religion, partout présente à son jeune cœur et mêlée à toutes ses études par l'imagination et l'éloquence; il étudie avec une ardeur salutaire les modèles de grâce et de sublime que l'on met sous ses yeux ; il est à la fois instruit et candide ; et la préoccupation même du savoir prolonge son innocence. Il n'a pas, comme on le dit, appris seulement des mots, mais toutes les vérités intellectuelles, toutes les nuances morales que renferme la perfection du langage. Il a étudié dans le travail de la traduction la méthode pour penser. Il a recueilli, ainsi le voulait Rollin, mille notions de philosophie, d'histoire, de sciences naturelles, qui sont comme la matière de l'art de penser et d'écrire. De plus, encore enfant par le cœur, il a déjà commencé la vie d'homme par un noviciat de travail assidu. Il a fait avec zèle et persévérance son état d'étudiant, comme il remplira plus tard quelque devoir public. »

Un autre homme de bien, attaché comme Rollin aux doctrines de Port-Royal, nourri comme lui dans la saine atmosphère du 17e siècle, fut non pas un maître de la jeunesse, mais l'instituteur moral des hommes de loi : c'est Daguesseau. Tous ses ouvrages, et ils sont nombreux, se rapportent à l'instruction et aux devoirs de la magistrature. Le tribunal, le barreau et le parquet apprennent avec lui ce qu'il leur convient de savoir, et comment on doit agir et parler quand on représente la justice, cette chose sainte qui règle et qui fait durer les États. Elevé de bonne heure au poste d'avocat général, et bientôt après à celui de procureur général au

parlement de Paris, il eut souvent, au début de sa longue carrière, l'occasion de donner des exemples et des leçons. Le ministère lui fut moins favorable ; car s'il avait toutes les lumières de l'esprit, il lui en manquait le glaive, qui est la décision, laquelle tranche les difficultés. Sa probité, dont la régence avait voulu se couvrir, comme autrefois Catherine de Médicis de celle de L'Hôpital, était mal à l'aise et gênante à côté du cardinal Dubois et de Philippe d'Orléans. Elle eut ses disgrâces et ses retours de faveur, qui parurent également des faiblesses, et toutefois, dans l'exil comme au pouvoir, il ne cessa jamais de jouir de la considération qui s'attache au talent et à la vertu. Son éloquence, que les contemporains ont beaucoup louée, et qui était une nouveauté au palais par sa solide élégance et sa gravité ornée, n'a ni la vigueur ni la flamme qui font les grands orateurs ; il y a en lui de l'Isocrate et du Fléchier : il polit son langage, il arrondit et il cadence ses périodes, il cherche le nombre et il le trouve ; il charme l'oreille, mais il veut la caresser ; même il touche l'âme, mais il ne la remue point. C'est le modèle des orateurs diserts. Il plaît encore aux âmes calmes et saines, capables de suivre avec attention les développements d'une pensée qui se déroule lentement et de goûter des sentiments qui ne flattent point la passion. Les gens de bien qui veulent s'améliorer sont les lecteurs naturels de Daguesseau : ce n'est pas dire qu'il en conserve beaucoup.

Nous trouvons dans une des mercuriales de Daguesseau, à la décharge du 18e siècle, qu'on veut rendre responsable du désordre des âmes, la preuve que le mouvement qui l'a entraîné remonte plus haut. En 1698, dix-sept ans avant la fin du règne de Louis XIV, Daguesseau caractérisait ainsi les mœurs du siècle : « Une inquiétude généralement répandue dans toutes les professions, une agitation que rien ne peut fixer, ennemie du repos, incapable du travail, portant partout le poids d'une inquiète et ambitieuse oisiveté, un soulèvement universel de tous les hommes contre leur condition, une espèce de conspiration générale dans la-

quelle ils semblent être tous convenus de sortir de leur caractère ; toutes les professions confondues, les dignités avilies, les bienséances violées ; la plupart des hommes hors de leur place, méprisant leur état et le rendant méprisable. » Ainsi l'inquiétude des esprits et la convoitise avaient déjà troublé l'ordre des rangs et tendaient à le bouleverser. L'ambition couvait partout sous une docilité apparente. Il en était de même de la soumission des âmes à la foi religieuse : seulement ce qui n'était qu'une révolte clandestine fit éruption et parut au grand jour lorsque la contrainte eut cessé. Fénelon avait dit en 1685, l'année même de la révocation de l'édit de Nantes : « Un bruit sourd d'impiété vient frapper nos oreilles, et nous en avons le cœur déchiré : quoique timide, elle n'est pas muette ; elle sait se glisser dans les conversations, tantôt sous des railleries envenimées, tantôt sous des questions où l'on veut tenter Jésus-Christ, comme les pharisiens. » Trente ans après, le bruit sourd était devenu une rumeur publique, la timidité s'était changée en audace, et dès la seconde année de la régence Massillon pouvait dire : « Aujourd'hui l'impiété est presque devenue un air de distinction et de gloire : c'est un titre qui honore, c'est un mérite qui donne accès auprès des grands ; qui relève, pour ainsi dire, la bassesse du nom et de la naissance ; qui donne à des hommes obscurs, auprès des princes du peuple, un privilége de familiarité dont nos mœurs mêmes, toutes corrompues qu'elles sont, rougissent ; et l'impiété, qui devrait avilir l'éclat même de la naissance et de la gloire, décore et ennoblit l'obscurité et la roture. »

N'oublions pas non plus que Bayle, sceptique par amour de la tolérance, en exposant avec une apparente impartialité les contradictions et le peu de fondement de la plupart des opinions humaines, n'avait pas seulement donné l'exemple du doute, mais que sa vaste érudition avait fourni des armes à l'incrédulité et que sa dialectique même était une machine de guerre. Ainsi, l'arsenal étant prêt et le combat déjà engagé, les philosophes eurent moins à détruire les anciennes doctrines qu'à en imaginer de nouvelles.

CHAPITRE II.

Utopistes. — L'abbé de Saint-Pierre. — Économie politique. — Quesnay. — Publicistes. — Montesquieu. — Les lettres persannes. — Considérations sur les causes de la grandeur des Romains. — L'esprit des lois. — Boulainvilliers, Dubos et Mably.— Caractère de Montesquieu.

Le besoin d'innover et le désir d'améliorer qui tourmentèrent le dix-huitième siècle n'est nulle part plus sensible que dans les innombrables écrits d'un homme singulier dont on ne prononce pas le nom sans sourire et qu'on ne peut se défendre d'aimer : c'est l'abbé de Saint-Pierre, le plus bienveillant des hommes et le plus fécond en projets honnêtes et impraticables. Sa vie fut un long apostolat de paix et de justice. Son âme, tout ensemble d'une ardeur infatigable et d'une inaltérable sérénité, avait l'ambition de réformer le monde à son image. Il voulait que la paix qui régnait en lui devînt la loi de l'humanité. Il s'était pacifié lui-même par un complet désintéressement et par une résignation absolue à la justice, et son illusion fut de croire que ce privilége individuel de sa nature pût devenir un jour le tempérament général de l'espèce. Le trait commun à tous les réformateurs, j'entends ceux qui se disent en possession d'une panacée, c'est de supposer que le malade qu'ils veulent guérir est déjà en santé. A ce prix, ils garantissent le succès de la cure. L'abbé de Saint-Pierre veut établir la paix universelle pour faire régner la justice, et il ne voit pas que c'est la justice qu'il faudrait d'abord établir pour arriver à la paix universelle. Le principe qu'il pose serait la conséquence du moyen qui lui manque. En effet, la diète générale de princes qu'il convoque pour régler à l'amiable les différends qui doivent s'élever ne saurait fonctionner que si ces princes n'ont d'autre intérêt que celui de la justice. C'est renverser les termes du problème, et cependant, malgré ce vice de méthode, on peut dire que les recherches de ce genre faites de bonne foi ne sont pas

stériles. Ce désir sincère de régénérer l'ensemble opère, chemin faisant, des améliorations partielles; le mirage qui pousse en avant ces éclaireurs de l'humanité nous porte peu à peu sur un terrain meilleur, et l'espoir toujours déçu et toujours vivace d'un repos qui, sans doute, n'est pas dans la destinée de l'homme ici-bas, l'achemine au moins, à travers de pénibles épreuves, à des conquêtes durables. Il y a certainement quelque chose de divin dans le malaise et l'ambition de ces âmes honnêtes et courageuses, toujours à la recherche du mieux, et qui, en présence des maux dont gémit l'humanité, ne pensent pas qu'il convienne de s'unir à ceux qui, selon l'expression de Pascal, justifient la force, au lieu de tendre à fortifier la justice.

Le cynique favori du régent, le cardinal Dubois, disait, en parlant des projets du bon abbé de Saint-Pierre, que c'étaient les rêves d'un homme de bien, et pour sa part il ne risquait pas d'en avoir de semblables; moins encore aurait-il été tenté de les réaliser. Mais ce n'est pas un médiocre honneur que d'avoir ainsi rêvé sous un tel ministre. Au reste, le zèle de l'abbé de Saint-Pierre, qui s'étendait à tout, a souvent rencontré juste dans les détails, et parmi les maux qu'il a signalés quelques-uns ont été ou guéris ou palliés par des moyens analogues à ceux qu'il indiquait. Ainsi il proposait d'établir pour l'assiette de l'impôt une proportion, et même une certaine progression, qui n'ont pas été négligées depuis qu'on a tenté de distribuer les charges publiques avec équité; il indiquait des ressources pour rembourser les acquéreurs d'offices et donnait le conseil de ne plus en vendre; il voulait diminuer le nombre et la durée des procès, employer l'armée, si onéreuse quand elle est oisive, à la culture des terres; sans rancune contre l'Académie, qui l'avait évincé pour le punir de quelques vérités sévères sur Louis XIV, il l'engageait à honorer dans ses concours la mémoire des grands hommes de la France; il appelait des assemblées politiques et des conseils administratifs à éclairer et à contrôler le pouvoir dirigeant; il demandait encore une éducation non-seulement publique,

mais patriotique : que ne demandait-il pas? On a fait quelque chose dans le sens de ses idées, et toutefois on attend encore le bonheur général et la paix universelle. C'est ainsi que les souffleurs du moyen âge n'ont pas trouvé la pierre philosophale, objet de leurs recherches, et qu'ils ont livré de précieux secrets à la chimie, et que les lunettes des astrologues, braquées vers le ciel pour y lire ce qui n'y est pas écrit, ont rapporté, au profit des astronomes, d'utiles renseignements.

Pendant que l'abbé de Saint-Pierre, qui avait enfin gagné à sa réputation de rêveur la liberté de tout dire, entretenait le goût et l'espérance des réformes politiques, un savant médecin, Quesnay, étudiait l'origine de la richesse et concevait l'idée d'une science nouvelle, la plus redoutable des sciences jusqu'à ce qu'elle en soit devenue la plus utile, l'économie politique. A peine ébauchée, pleine encore d'obscurités et de contradictions, elle a passionné des hommes de bien et de génie tels que Turgot, qui ne prévoyait pas que cette recherche, entreprise en vue du bien-être général, pouvait devenir un instrument de révolution. Le regard perçant du spirituel abbé napolitain Galiani a vu le premier toute la portée de cette étude nouvelle. A ses yeux, les philosophes étaient de petits saints au prix des économistes : « Quesnay, disait-il, c'est l'antechrist. » Il voyait en germe au sein de l'école les sectes qui devaient en sortir par une génération fatale. Dévoiler le mystère de la richesse, c'était préparer la guerre entre ceux qui en jouissent et ceux qui la produisent. Pourquoi aussi ne pas mépriser virilement et employer chrétiennement les richesses. Pourquoi risquer d'en faire pour les autres un objet de convoitise par l'attachement qu'on leur témoigne? Ainsi se posaient dans l'ordre politique et dans l'ordre économique les formidables problèmes qui s'agitent encore et que, Dieu aidant, le temps seul et l'expérience peuvent résoudre.

Entre les utopies de l'abbé de Saint-Pierre et les recherches matériellement positives de Quesnay et de son école il y avait place pour l'étude sérieuse des principes qui régissent

les sociétés. Ce fut l'œuvre de Montesquieu, génie lumineux et profond que le présent ne satisfaisait pas, et qui voulait ménager sans secousse violente l'avénement d'une liberté sage par le décri des institutions qui maintenaient en France une autorité dégradée et avilissante. Le but unique de Montesquieu a été de déshonorer le despotisme, en faisant voir quelle est sa nature et quelles sont ses œuvres, et d'inspirer le goût de la liberté politique, qui seule peut mettre l'homme à son rang. Les peuples qui n'osent pas la conquérir ou qui ne savent pas la conserver ne sont pas pour lui des nations, mais des troupeaux. Il voulait, sans aucun doute, que le genre humain fît valoir ses titres, longtemps perdus, et qu'il lui rendait, selon la belle expression de Voltaire. Il méprise également les tyrans et les esclaves; l'oppression lui pèse, soit qu'elle vienne d'un seul ou de la foule; il n'a d'amour que pour la liberté, de respect que pour la justice, et il voit que la justice et la liberté sont des biens indivisibles dont la vertu est le ciment.

Les *Lettres persanes*, ce livre si sérieux sous une apparence frivole, annonce déjà toute la pensée de Montesquieu: d'un côté, il fait entrevoir tout ce que le despotisme oriental a enfanté de corruption, d'iniquité, de lâcheté; de l'autre, il signale les périls de la société française en esquissant les travers, les inconséquences de ce peuple, « où l'on enferme quelques fous pour faire croire que ceux qu'on laisse libres ne sont pas fous, » peuple qui s'étonne de tout et ne réfléchit sur rien, qui se croit libre parce qu'il se moque de ses maîtres, qui n'a plus d'attachement qu'à tous ses plaisirs et à quelques préjugés, jouant en pleine sécurité sur un terrain miné de toutes parts et sous un édifice qui menace de s'écrouler; puis quittant le ton badin et l'enjouement railleur qu'il a pris pour se faire écouter de ses frivoles contemporains, il les instruit par l'exemple de ces Troglodytes, que la perte des mœurs conduit à travers la volupté à la misère et à la barbarie, et qui retrouvent leur dignité d'homme par l'effort d'une volonté courageuse. L'apologue est transparent, et les Troglodytes de Paris, qui touchaient

sans le savoir à la dégradation, purent apprendre à quel prix un peuple se régénère. On sait que l'idée de faire juger nos mœurs par des étrangers et de tourner leur surprise en épigrammes appartient à ce Dufresny, qui fut dans la comédie le collaborateur et presque le rival de Regnard, talent naturel et insouciant, qui ne prit au sérieux ni son habileté dans l'art de dessiner les jardins où il eut plus d'originalité que Le Nôtre, ni sa verve comique si franche et si vive, épicurien qui dissipa en esquisses ingénieuses un esprit capable de concevoir et de traiter des grands sujets, et en folles dépenses les largesses de Louis XIV, qui désespéra de pouvoir l'enrichir. Au reste, Montesquieu n'emprunta aux *Amusements sérieux et comiques* de Dufresny que le cadre des *Lettres persanes;* le tableau lui appartient sans partage.

Le génie de Montesquieu révéla enfin toute sa force et sa gravité dans les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*. Avec un bon sens égal à celui de Polybe, avec plus de netteté et de pénétration, il met sous nos yeux tous les ressorts de la puissance romaine, les principes de cette force toujours croissante jusqu'à ce que la vertu, qui en était l'âme, venant à se relâcher, ce grand corps commence à s'affaiblir par des convulsions avant de s'éteindre dans le marasme. Rome fut invincible aussi longtemps qu'elle eut pour se diriger une tête saine dans le sénat et pour accomplir ses desseins un cœur généreux dans le dévouement du peuple à la chose publique. Le respect des dieux, la religion du serment, le sentiment du devoir, le mépris de la vie et des richesses et l'amour de la gloire étaient, dans tous les rangs, autant de forces vives, également propres à la discipline et à l'action, qui réglaient les mouvements de ce corps formidable et le poussaient fatalement à la conquête du monde. Avec ce tempérament moral, les agitations intérieures étaient une menace pour l'étranger et non un péril pour la république, parce que ces luttes politiques entre le peuple et les patriciens exerçaient et augmentaient les forces qui devaient s'unir contre les ennemis du dehors : « Il fallait bien, dit

Montesquieu, qu'il y eût à Rome des divisions : et ces guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au dehors, ne pouvaient pas être modérés au dedans. Demander, dans un État libre, des gens hardis dans la guerre et timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles; et, pour règle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un État qui se donne le nom de république, on peut être assuré que la liberté n'y est pas. »

Montesquieu est un patricien ami de la liberté. Sa place aurait été dans le sénat de Rome aux beaux jours de la république : il aurait défendu les priviléges de cette auguste assemblée, et surtout il y aurait recommandé les vertus, qui seules pouvaient les maintenir; il n'entend pas qu'on en possède jamais à titre gratuit. Rome n'a point péri par ses divisions intestines, qui étaient nécessaires, mais par le relâchement des mœurs. La décadence commença par l'opulence des particuliers, qui purent acheter des partisans dès que la pauvreté ne fut plus en honneur. L'avidité des patriciens irrita le peuple, en blessant d'abord dans ces âmes loyales le sentiment de la justice; l'orgueil qu'ils y ajoutèrent, à défaut de dignité, froissa la fierté des plébéiens, et comme la justice et la fierté se trouvaient engagées dans un débat qui avait pour objet un intérêt matériel, le partage du domaine public, *ager publicus*, la résistance des uns alluma la convoitise des autres, et dès lors l'ambition des chefs de parti et le concours de leurs partisans n'eurent plus pour mobile l'intérêt politique, mais le butin. Rome alors, avec ce qui lui restait de courage et de génie, put bien encore avoir de grands hommes, elle n'eut plus de grands citoyens. C'en était fait de la liberté, et, avec le temps, de la puissance de Rome. Montesquieu déplore cette double chute : il ne pardonne pas à Pompée d'avoir mal défendu la liberté, ni à César de l'avoir immolée; il ne pardonne pas davantage aux empereurs l'abus de la toute-puissance, ni à ceux qui les supportent leur avilissement. On lui a reproché sa prédilection pour le patriciat; mais pour lui le mot aristocratie conservait son sens primitif, de pouvoir exercé par

l'élite des citoyens : l'histoire lui avait appris que la multitude, lorsqu'elle règne, ne fait jamais régner la liberté et qu'elle abdique toujours au profit du despotisme. Cette préférence était surtout un regret, et si l'espérance s'y mêlait, c'était pour un avenir éloigné : les mœurs et les institutions de la France répugnaient trop à cet idéal d'ordre et de liberté, pour que Montesquieu la conviât à le réaliser immédiatement. Il n'en disait pas moins : « Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les lois, non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion, comme furent Rome et Lacédémone ; car pour lors il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourrait avoir une faction. »

Cette manière de traiter l'histoire était une nouveauté ; sans doute Montesquieu doit beaucoup à Polybe, et plus encore à Bossuet, qui, dans quelques pages de l'Histoire universelle, avait mis à découvert les ressorts humains de la grandeur de Rome ; mais ces traits de génie, Montesquieu les a précisés par une analyse plus fine ; il les a continués et développés par une étude plus exacte des faits et des lois. Dans cette revue rapide, on ne saurait trop admirer l'enchaînement des causes qui ont produit les événements et les institutions. Si l'historien publiciste ne remonte pas, comme avait fait Bossuet, à la cause première, s'il ne dévoile pas les desseins de la Providence, il saisit plus nettement, dans la sphère de l'activité humaine, la nature et l'action des causes secondes, et il en déduit les effets avec une suite qui a toute la rigueur des sciences exactes. La précision et le coloris du style donnent à la pensée de l'écrivain une vigueur et un éclat surprenants. Ce style brillant et contenu fait voir au delà de ce qu'il exprime, et l'auteur nous instruit doublement et par ce qu'il nous découvre et par ce qu'il nous force à trouver.

Le livre de la Grandeur et de la Décadence des Romains n'était que le prélude d'un plus vaste ouvrage où Montesquieu, embrassant l'ensemble des législations qui ont régi tous les peuples de la terre, trouvait encore dans les rap-

ports nécessaires qui naissent de la nature des choses les causes de la durée et de la chute des empires. « Cet ouvrage, dit-il, a pour objet les lois, les coutumes et les divers usages de tous les peuples de la terre. On peut dire que le sujet en est immense, qu'il embrasse toutes les institutions qui sont reçues parmi les hommes, puisque l'auteur distingue ces institutions ; qu'il examine celles qui conviennent le plus à la société et à chaque société ; qu'il en cherche l'origine ; qu'il en découvre les causes physiques et morales ; qu'il examine celles qui ont un degré de bonté par elles-mêmes et celles qui n'en ont aucun ; que de deux pratiques pernicieuses il cherche celle qui l'est plus et celle qui l'est moins ; qu'il y discute celles qui peuvent avoir de bons effets à un certain égard et de mauvais dans un autre. » Ainsi Montesquieu ne considère pas les lois dans leur rapport avec la justice éternelle, il ne part pas de l'absolu pour viser à l'idéal : il les prend telles qu'il les rencontre, il en cherche l'origine et il en examine les effets ; il voit pourquoi dans tel lieu, dans tel temps, chez tel peuple, elles se sont produites avec tel caractère et non autrement, et quelles conséquences en ont découlé.

En jetant les yeux sur les différents gouvernements des peuples, il découvre sous la diversité presque infinie de leurs formes trois grandes classes auxquelles se rattachent toutes les variétés : ou bien la loi, consentie par tous, domine seule ; ou le prince fait des lois qu'il est tenu de respecter ; ou la volonté du chef tient lieu de loi : si la loi est seule maîtresse, le gouvernement est républicain ; il est monarchique si le chef de l'État est soumis à la loi ; il est despotique si le caprice d'un seul commande à tous. Le principe de ces gouvernements, c'est-à-dire leur raison d'être et de durer, c'est la vertu pour les républiques, l'honneur pour les monarchies, la crainte pour les états despotiques. En effet, la vertu est nécessaire dans le chef et dans les membres pour assurer le règne de la loi ; le pouvoir d'un seul réglé par des lois ne peut subsister que si, d'un côté, l'honneur retient la volonté du maître dans les limites de la loi,

et que si, de l'autre, le même mobile entretient le dévouement et l'obéissance des sujets; quant au despotisme, il est clair qu'il s'affaisserait de lui-même et tomberait de son propre poids si le despote cessait de menacer ou si ses esclaves commençaient à ne plus trembler. Otez des républiques la vertu; des monarchies, l'honneur; du despotisme, la terreur: et vous les verrez aussitôt s'ébranler et crouler; affaiblissez seulement ces ressorts, et le désordre naîtra, et se produiront soudainement des symptômes de malaise, préludes d'anarchie et de ruine. Montesquieu ne l'entend pas autrement, et il a seulement voulu déclarer quelles sont les conditions de stabilité des gouvernements d'après leur nature. On ne réfute pas Montesquieu lorsqu'on lui montre le vice dans les républiques, la servilité sous des rois, l'intrépidité sous des despotes, car il répond que c'est précisément par là que ces gouvernements se dénaturent et périssent.

Le sang-froid de Montesquieu n'est pas de l'indifférence; il est bien éloigné d'absoudre le mal qu'il comprend et qu'il explique. Ainsi un seul trait, une image frappante, lui suffit pour flétrir le despotisme lorsqu'il en a fait connaître la nature: « Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique. » Ainsi il explique fort bien comment s'est établi l'esclavage des noirs; mais si on lui demandait de le justifier, voici ce qu'il dirait: « Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique pour s'en servir à défricher tant de terres. — Le sucre serait trop cher si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves. — Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête, et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre. — On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir. — Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes, parce que si nous les supposions des hommes, on

commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens. — De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains, car si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la Miséricorde et de la Pitié. » Est-il rien de plus poignant, de plus sarcastique, de plus pénétrant, de plus démonstratif que cette sublime ironie?

Le succès de l'*Esprit des Lois* fut prodigieux, surtout en Angleterre, où Montesquieu avait vécu pendant plusieurs années, et d'où il avait rapporté ce goût de liberté légale qui est l'âme de son livre. La constitution anglaise était à ses yeux le chef-d'œuvre de la législation dans les temps modernes, comme celle de Rome pour l'antiquité. Il admirait cette nation sérieuse et fière, sa liberté de tout dire, sa ferme volonté de ne rien faire contre la loi, sa patience à attendre des réformes, sa fermeté à les maintenir, ses luttes patientes et ses sages transactions. Le génie de notre grand publiciste avait trop bien pénétré les Anglais, il leur avait témoigné trop d'estime, pour qu'il n'en fût pas payé par une admiration sincère. La France, et c'est un de ses malheurs, fut plus réservée dans ses hommages. Un bon mot (les bons mots sont notre fort et aussi notre faible) accueillit le chef-d'œuvre à sa naissance : « c'était, disait madame du Deffand, de l'esprit sur les lois. » Il est vrai que Montesquieu en a prodigieusement, et il ne s'en cache pas; mais il fallait voir que l'esprit n'est en lui que le caractère et comme la physionomie du génie. Sa raison n'en est pas moins droite, ni ses vues moins profondes, pour se produire en saillies. Buffon critiqua la forme de l'ouvrage, et c'est Montesquieu qu'il désignait en disant : « Le grand nombre des divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur; » et cette observation, juste en général, ne reçoit pas ici d'application, car le sujet multiple et disparate que traite Montesquieu ne comporte pas « cette continuité de fil, cette dépendance harmonique des idées, ce

développement successif, cette gradation soutenue, ce mouvement uniforme, » que Buffon demande aux œuvres de l'esprit pour y reconnaître l'unité. L'*Esprit des Lois* n'était pas de nature à être fondu d'un seul jet comme une statue; ce n'est pas même un édifice unique : c'est une suite de constructions diverses formant un ensemble, parce qu'on reconnaît dans toutes les parties la pensée et la main du même architecte. Un riche financier qui se piquait de science et de littérature, M. Dupin, entreprit la critique des détails, et il en avait formé trois volumes qu'il sacrifia, soit qu'il en eût à temps encore reconnu la faiblesse, soit qu'il ait craint de paraître s'être trop souvenu que Montesquieu avait défini le métier des traitants « une profession qui n'a ni ne peut avoir d'objet que le gain, profession sourde et inexorable qui appauvrit les richesses et la misère même ; » et qu'il avait osé dire : « Tout est perdu lorsque la profession lucrative des traitants parvient encore par ses richesses à être une profession honorable. »

Montesquieu laissa sans réponse les critiques qui portaient sur le mérite de son livre; mais lorsque le gazetier des nouvelles ecclésiastiques, janséniste hargneux, le prit à partie sur ses intentions et le signala comme entaché de déisme et de spinosisme, l'auteur de l'*Esprit des Lois* releva le gant de manière à faire repentir son imprudent adversaire. Il opposa de solides arguments à des injures, et il répondit par des textes positifs et une dialectique serrée à des inductions malveillantes et téméraires. Comme ses paroles ne donnaient point de prise directe sur ses croyances, il s'indignait que, pour détruire l'autorité de son livre et rendre sa personne suspecte, on lui attribuât des pensées qu'il n'avait pas exprimées, et même des sentiments diamétralement opposés à son langage. Il lui fut facile de montrer que les imputations de déisme et de spinosisme étant contradictoires, il était insensé de lui attribuer l'une et l'autre doctrine à la fois; mais non-seulement il désavouait le spinosisme, il déclinait encore l'accusation de déisme, puisqu'en plusieurs endroits de son livre il avait distingué les

fausses religions de la vraie et qu'il avait reconnu expressément la vérité du christianisme. Cette déclaration devait suffire. Il se plaignait donc avec raillerie, et non sans amertume, qu'on lui reprochât d'avoir omis des choses qui n'étaient point de son sujet, et de n'avoir pas été théologien là où son dessein était d'être jurisconsulte et publiciste. Ce zèle ombrageux, Montesquieu le signale comme funeste aux progrès des sciences : « La manière de critiquer dont on use avec moi, dit-il, est la chose du monde la plus capable de borner l'étendue et de diminuer, si j'ose me servir de ce terme, la somme du génie national. Avez-vous les meilleures intentions du monde, on vous forcera vous-même d'en douter. Vous ne pouvez plus être occupé à bien dire quand vous êtes effrayé par la crainte de dire mal, et qu'au lieu de suivre votre pensée, vous ne vous occupez que des termes qui peuvent échapper à la subtilité des critiques. On vient nous mettre un béguin sur la tête pour nous dire à chaque mot : Prenez garde de tomber ; vous voulez parler comme vous, je veux que vous parliez comme moi. Va-t-on prendre l'essor, ils vous arrêtent par la manche ; a-t-on de la force et de la vie, on vous l'ôte à coups d'épingle. »

Dans toute cette discussion, qui est un modèle de polémique ferme et courtoise, Montesquieu garde toujours une parfaite mesure de langage, qui ajoute à la force de ses raisons. On y chercherait en vain une seule parole injurieuse : mais comme on a voulu « le rendre odieux à ceux qui ne le connaissent pas et suspect à ceux qui le connaissent, » il ne néglige aucun moyen d'enlever aux paroles de son adversaire le crédit qu'elles pourraient avoir : il lui a prouvé qu'il ne raisonne pas toujours pertinemment et que sa science est souvent en défaut ; il va plus loin dans le passage suivant : « Quoique nous devions penser aisément que les gens qui écrivent contre nous, sur des matières qui intéressent tous les hommes, y sont déterminés par la force de la charité chrétienne, cependant, comme la nature de cette vertu est de ne pouvoir guère se cacher, qu'elle se montre en nous malgré nous, et qu'elle éclate et brille de toutes

parts, s'il arrivait que dans deux écrits faits contre la même personne coup sur coup on ne trouvât aucune trace de charité, qu'elle n'y parût dans aucune phrase, dans aucun tour, aucune parole, aucune expression, celui qui aurait écrit de pareils ouvrages aurait un juste sujet de craindre de n'y avoir pas été porté par la charité chrétienne. Et comme les vertus purement humaines sont en nous l'effet de ce qu'on appelle un bon naturel, s'il était impossible d'y découvrir aucun vestige de ce bon naturel, le public pourrait en conclure que ces écrits ne seraient pas même l'effet des vertus purement humaines. »

Le principe de ces attaques si vives et si injustes contre Montesquieu était la croyance de l'illustre publiciste à la réalité et à l'importance de la loi et de la religion naturelles, et il a montré à quels périls on expose la société et les religions positives elles-mêmes, en brisant dans les mains de la philosophie ces armes dont elle se sert au besoin contre ceux qui nient Dieu et la justice : « Fait-il bien, s'écrie-t-il, en parlant de son adversaire, de s'effaroucher toutes les fois que l'auteur considère l'homme dans l'état de la religion naturelle, et qu'il explique quelque chose sur les principes de la religion naturelle? Fait-il bien de confondre la religion naturelle avec l'athéisme? N'ai-je pas toujours ouï dire que nous avions tous une religion naturelle? n'ai-je pas ouï dire que le christianisme était la perfection de la religion naturelle? n'ai-je pas ouï dire que l'on employait la religion naturelle pour prouver l'existence de Dieu contre les athées? Il dit que les stoïciens étaient des sectateurs de la religion naturelle, et moi je lui dis qu'ils étaient des athées, puisqu'ils croyaient qu'une fatalité aveugle gouvernait l'univers; et que c'est par la religion naturelle que l'on combat les stoïciens. Il dit que le système de la religion naturelle rentre dans celui de Spinosa; et moi je lui dis qu'ils sont contradictoires, et que c'est par la religion naturelle qu'on détruit le système de Spinosa. Je lui dis que confondre la religion naturelle avec l'athéisme, c'est confondre la preuve avec la chose qu'on veut prouver et l'ob-

jection contre l'erreur avec l'erreur même, que c'est ôter les armes puissantes qu'on a contre cette erreur. » Cette argumentation ne prouve pas la parfaite orthodoxie de Montesquieu, qui avait sans doute ses raisons de se tenir sur la réserve ; mais elle efface tout soupçon d'impiété, et elle démontre l'imprudence de son accusateur. En effet, si l'homme n'avait pas naturellement quelque connaissance de Dieu, il serait impossible d'avoir prise sur ceux qui sont devenus incrédules, et on ne voit pas même comment la foi religieuse aurait pénétré dans les âmes qu'elle échauffe et qu'elle éclaire plus vivement, si elle n'y trouvait pas quelque foyer de chaleur et de lumière.

Le propre du génie de Montesquieu est de tout comprendre, de ne rien sacrifier et de ne rien exagérer. Tempérant et fort, il répugne aux extrémités. Il l'a prouvé en jugeant les systèmes opposés de deux publicistes qui l'avaient précédé dans l'étude des origines de la monarchie française, le comte de Boulainvilliers et l'abbé Dubos. Ses paroles nous serviront à caractériser ces deux écrivains, qui ne doivent pas être oubliés ici, et rendront témoignage de la mesure qu'il a mise en toutes choses. Boulainvilliers prétendait que la conquête des Gaules par les Francs continuait d'avoir son effet dans la supériorité de la noblesse sur les autres états de la nation, et qu'elle légitimait la dépendance de la bourgeoisie. Dubos, au contraire, assurait que cette conquête était un faux bruit accrédité par l'imposture et la crédulité ; que les Francs, appelés et accueillis par les Gaulois, n'avaient eu ni à les combattre ni à les soumettre, et que, par conséquent, ils n'avaient jamais pu jouir légitimement des droits que donne la victoire sur des vaincus. Montesquieu les combat tous deux, et il rend hommage à leur mérite : « Le public, dit-il, ne doit pas oublier qu'il est redevable à M. l'abbé Dubos de plusieurs compositions excellentes ; » et sans doute il fallait compter parmi ces compositions et placer au premier rang les *Réflexions sur la poésie et la peinture ;* mais il n'en demeure pas moins avéré que la Gaule a été soumise par les Francs, et que, par con-

séquent, l'abbé Dubos s'est trompé; et Montesquieu ajoute modestement: « Si ce grand homme a erré, que ne dois-je pas craindre? » Boulainvilliers n'a pas non plus trop à se plaindre de sa critique. Selon lui, « il avait plus d'esprit que de lumières, plus de lumières que de savoir; mais ce savoir n'était pas méprisable, parce que, de notre histoire et de nos lois, il savait très-bien les grandes choses. » Ces précautions prises, Montesquieu conclut ainsi : « M. le comte de Boulainvilliers et M. l'abbé Dubos ont fait chacun un système, dont l'un semble une conjuration contre le tiers état et l'autre une conjuration contre la noblesse. Lorsque le soleil donna à Phaéton son char à conduire, il lui dit : Si vous montez trop haut, vous brûlerez la demeure céleste; si vous descendez trop bas, vous réduirez en cendres la terre. N'allez point trop à droite, vous tomberiez dans la constellation du Serpent; n'allez point trop à gauche, vous iriez dans celle de l'Autel; tenez-vous entre les deux. » Ovide sert ici d'introducteur à la devise de Montesquieu, *inter utrumque tene,* à laquelle il se montra toujours fidèle dans ses écrits comme dans sa vie.

Un autre publiciste demeuré célèbre par les *Entretiens de Phocion* et par ses *Observations sur l'Histoire de France,* et qui a eu sur l'opinion une influence considérable et fâcheuse, l'abbé de Mably, ne se fit pas, comme Boulainvilliers, le champion de la noblesse, ni comme Dubos, l'apôtre du tiers état, il prit résolument parti contre les institutions et les mœurs des temps modernes en faveur des républiques anciennes. Il fut Grec et Romain, sans espérance toutefois et même sans désir d'amener ses contemporains à partager ses idées. Apre et morose, il éleva comme un fantôme de vertu antique qui n'engageait à rien qu'à mépriser le moyen âge et à maudire la monarchie : « Il se refuse, dit M. de Barante, à entrer dans l'esprit de nos anciennes mœurs et de nos formes de gouvernement. Il est un des premiers qui aient élevé la voix pour déclamer contre les souvenirs français, qui aient accoutumé nos oreilles à entendre taxer de barbarie, de despotisme ou d'anarchie, des

institutions nécessaires dans leur temps, et qui, se modifiant successivement, ont donné à la France, pendant la durée des siècles, quelquefois le bonheur, toujours la gloire. Il n'a pas su voir tout ce que le caractère national a pu présenter de noble et d'honorable durant les anciens temps; et parce que les compagnons de saint Louis avaient eu pour descendants les courtisans de Louis XV, il a cru ne pouvoir rien trouver d'admirable qu'à Rome ou dans la Grèce. » Montesquieu, plus clairvoyant et plus juste, tout en admirant les anciens, n'a pas déprécié la civilisation moderne.

N'hésitons pas à le dire bien haut : Montesquieu fut véritablement un sage. Si ses ouvrages doivent être un objet d'études assidues et d'admiration, sa vie aussi est un modèle à suivre. Ce grand homme aima et pratiqua la vertu, parce que la vertu est selon l'ordre et qu'elle conduit au bonheur par le respect du juste et du vrai; il fit le bien sans ostentation et goûta la paix d'une bonne conscience. Il a été donné à peu d'hommes de pouvoir dire comme lui : « Chaque jour, je m'éveille en revoyant la lumière avec une joie ineffable. » Le goût de la solitude, où il ramassait les forces de son esprit dans une méditation féconde, ne le rendait pas insensible aux agréments du commerce des hommes. « Il était, dit d'Alembert, d'une douceur et d'une gaieté toujours égales; sa conversation légère, agréable et instructive, était coupée comme son style, pleine de sel et de saillies; point d'amertume, point de satire; personne ne racontait mieux et sans apprêts. Ses fréquentes distractions ne le rendaient que plus aimable; il en sortait toujours par quelque trait inattendu. Il était sensible à la gloire, mais il ne voulait y parvenir qu'en la méritant; jamais il n'a cherché à augmenter la sienne par aucune manœuvre. Digne de toutes les distinctions et de toutes les récompenses, il ne demandait rien et ne s'étonnait pas d'être oublié; quoiqu'il vécût parmi les grands par convenance et par goût, leur société n'était pas nécessaire à son bonheur. Il fuyait, dès qu'il le pouvait, dans sa terre, pour y retrouver sa philosophie, ses livres et son repos. »

CHAPITRE III.

Avènement de Voltaire. — Il essaie tous les genres. — Œdipe. — La Henriade. — Originalité de son théâtre tragique, — Voltaire historien. — Ses adversaires. — Lefranc de Pompignan — Gresset. — Gilbert. — Ses disciples et ses admirateurs. — Marmontel. — La Harpe. — Saint-Lambert. — Son influence.

Il est temps d'arriver à l'homme supérieur dont la gloire contestée, mais impérissable, remplit le 18e siècle. Voltaire a séduit ses contemporains; il les a enivrés en exprimant sous une forme vive et brillante les idées et les sentiments qui fermentaient dans les âmes d'où s'étaient retirées les antiques croyances. Il ne fit pas, comme on l'en a accusé, l'incrédulité ou plutôt le scepticisme de son temps: il s'en empara, il l'autorisa, pour faire prévaloir au profit de l'humanité et de la civilisation le seul dogme auquel il fut attaché sincèrement, la tolérance. Là se trouve l'unité de sa vie, le ferment de toutes ses passions, le mobile de toutes les luttes qu'il a ou engagées ou soutenues; c'est aussi ce qui protége sa mémoire, malgré bien des écarts et des souillures. Voltaire a voulu réellement pacifier le monde qu'il a tant agité, il a aimé les hommes qu'il a si cruellement raillés, il a prétendu conduire au bien-être et à la vérité ceux-là même auxquels il a pour sa part et trop souvent contribué à enlever et leurs plus douces consolations et leurs plus chères espérances. Voltaire était plutôt malicieux que méchant, plutôt indiscipliné que factieux, plutôt relâché que corrompu; parmi tous les caprices de son esprit, les témérités de sa raison, les inégalités de son humeur, il avait de généreuses passions: il aimait la gloire, il fut sensible à l'amitié, l'injustice le révoltait, et pour redresser les torts de la violence et du fanatisme, on l'a vu braver et irriter courageusement leurs fureurs. Il faut être juste envers lui: il a des taches qui ne s'effacent point, des torts qui ne se peuvent expier; il a aussi des titres incontestables qui ne permettent pas qu'on l'abandonne sans

réserve à ses détracteurs. Comme son siècle, il a eu dans la guerre contre le passé ses ruses déloyales, ses ingratitudes, ses emportements, il a été au delà du but ; mais l'ardeur qu'il ne sait pas toujours maîtriser ne l'entraîne pas à tous les excès : il s'arrête avec respect devant la noble figure de saint Louis, malgré sa haine pour le moyen âge ; il glorifie Henri IV, il réhabilite Louis XIV, il reste fidèle à la religion littéraire du siècle précédent ; il défend la civilisation contre les chimères d'innocence et de pureté barbares écloses du cerveau de Jean-Jacques ; il renvoie avec dédain et colère le brevet d'athéisme que lui décernent les d'Holbach et les Lamettrie, et il ne se laisse pas déconcerter par les railleries des Grimm et des Diderot qui lui reprochent comme une faiblesse de tenir encore à son Dieu « remunérateur et vengeur ». En parlant d'un tel homme, il y a un milieu à garder entre l'anathème et l'apothéose, entre M. de Maistre et Condorcet.

François Arouet, qui prit à vingt ans le nom de Voltaire, nom sonore et vibrant, destiné à être répété par les mille voix de la foule, tantôt avec amour, tantôt avec colère, jamais avec indifférence, annonça dès l'enfance ce qu'il serait un jour. Avant l'âge de la réflexion il avait comme respiré le germe des doctrines qu'il professa pendant toute sa vie. Les jésuites, qui le reçurent des mains de l'abbé de Châteauneuf, son parrain, ne purent qu'orner son esprit par leurs agréables leçons, et le seul de ses professeurs qu'il n'eût pas séduit, car tous les autres étaient sous le charme et s'amusaient de ses saillies, sans songer à réprimer ses témérités, le P. Le Jay fut prophète à coup sûr, lorsqu'il jeta le cri d'alarme en disant qu'il serait « le coryphée du déisme en France. » Du collége où il avait brillé, il courut vers le monde, qui le connaissait déjà et qui l'attendait pour lui faire fête. Accueilli, caressé, choyé par l'élite de ces courtisans et de ces abbés, épicuriens émérites, les Vendôme, les La Fare, les Chaulieu, les Courtin, précurseurs de la régence, Arouet, novice encore, apportait parmi ces beaux esprits vétérans du plaisir,

qui en avaient bu la coupe jusqu'à la lie, le feu de sa jeunesse, la verve étincelante de son esprit, et on peut ajouter l'ingénuité relative de son cœur. Ces vieillards voluptueux l'auraient complétement perverti. Heureusement le château de Saint-Ange, où l'attirait un autre vieillard, M. de Caumartin, ami des lettres et tout plein des souvenirs de la France, lui suggéra dans la solitude et sous l'influence d'une conversation savante, sérieuse et saine, de grands desseins poétiques, et bientôt la Bastille, qui se referma sur lui pour des vers qu'il n'avait point faits, lui donna des loisirs qui furent féconds : c'est là qu'il acheva son *OEdipe* et qu'il ébaucha le poëme de la *Ligue*.

Le succès d'*OEdipe* lui donna la célébrité, qu'il désirait surtout pour étendre son influence. Il s'occupa aussi dès lors à établir solidement sa fortune, persuadé que l'opulence lui serait une ressource et une garantie contre la persécution. Ce mélange de prudence et d'audace caractérise les hommes qui, nés pour la lutte, n'ont pas l'abnégation qui pousse au martyre. Voltaire prit ses sûretés contre lui-même et contre les autres ; il voulut pouvoir harceler sans relâche les ennemis qu'il eut de bonne heure, et s'en faire de nouveaux sans donner trop de prise sur sa personne. Aux amis de cœur qu'il doit à une sympathie désintéressée il ajoute des prôneurs qu'il s'attache par ses libéralités et ses éloges. Sa clientèle forme un parti lié à sa cause ; il courtise les rois et même leurs maîtresses, et bientôt il a lui-même des courtisans parmi les princes ; il déjoue les intrigues ourdies contre lui par la puissance de sa propre cabale ; il étonne l'envie par l'éclat de ses succès, et finit par conquérir le droit de tout oser impunément. Nous n'avons pas à suivre dans tous ses incidents cette vie orageuse et brillante qui se termine par une ovation populaire et par un enterrement clandestin, symboles d'une gloire dont il faut cacher quelque chose ; mais il convenait de jeter au moins un coup d'œil sur le caractère de cet homme prodigieux et sur la carrière qu'il a parcourue. Nous sommes également forcé de choisir entre ses œuvres.

Le génie infatigable et capricieux de Voltaire courut comme une flamme mobile sur tous les points du domaine des lettres ; il s'arrêta sur quelques-uns et il y jeta une vive lumière. Sa véritable supériorité est dans son ardeur, son étendue et son incomparable netteté. Il manque de profondeur : il s'en passe et il la méprise. Pour lui, aller au fond des choses, c'est s'enfoncer dans un obscur souterrain ; et monter sur les hauteurs, c'est se perdre dans le vide. Il nie hardiment ce qu'il ne peut pas atteindre. Aussi n'est-il au premier rang que dans les choses légères et dans l'ordre des vérités moyennes. Avec quelle clarté il exprime ce qu'il comprend, et avec quelle sécurité il anéantit ce qu'il ne comprend pas ! Tout ce qui est mystère est pour lui non avenu, excepté le mystère général que la nature révèle et recouvre en même temps. Il ne cherche pas à le percer, et il accuse d'erreur ou d'imposture tout ce qui tend à l'éclaircir : les hautes spéculations de la philosophie sont pour lui des chimères, et les enseignements de la religion sur l'origine du monde et la destinée de l'homme, des conjectures ou des inventions accueillies par la crédulité. La raison de l'homme lui suffit, et c'est en cela qu'il est déraisonnable. Voltaire est tombé au piége de sa raison, si lumineuse sur les choses qu'elle atteignait directement, de son bon sens si droit et si clairvoyant dans ses limites ; ce qui est au delà l'importune, et pour s'en débarrasser il le détruit. Sa force est l'occasion de sa faiblesse. Ce n'est point par perversité de cœur que Voltaire est irréligieux : c'est par la séduction de ses propres lumières, et par l'assurance qu'il s'est faite que ce qu'elles n'atteignent pas est inaccessible à tous les yeux. Ainsi ceux qui n'ont pas vu comme lui ce qu'il voit clairement ont été des barbares plongés dans d'épaisses ténèbres, et ceux qui prétendent avoir vu ce qu'il ne voit pas sont des visionnaires ou des imposteurs. De plus, ce qu'il appelle visions, mensonges, erreurs, étant, à ses yeux, l'aliment du fanatisme, et le fanatisme la maîtresse cause de tous les maux de l'humanité, il pense faire une œuvre pie en essayant de détruire tout ce qui dépasse la na-

ture et surmonte la raison. Il appellera de bonne foi le siècle qu'il éblouit et qu'il enchante le siècle des lumières, et il dira fièrement : « J'ai plus fait en mon temps que Luther et Calvin ; » et il ajoutera : « J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage. » Il ne savait pas combien de mal était mêlé à ce bien.

Nous l'avons déjà dit, Voltaire voulait des admirateurs pour avoir des prosélytes ; il aimait la gloire et plus encore la domination. En tacticien habile, il demanda d'abord la célébrité au théâtre, où le nom des poëtes qui réussissent retentit si bruyamment. Son *OEdipe*, qui faisait oublier celui de Corneille, parut l'égaler à Racine, et parmi ses contemporains d'habiles critiques s'abusèrent au point de le croire supérieur à Sophocle. Toutefois cette tragédie n'est pas une œuvre irréprochable ; mais les beautés qu'elle renferme couvrent les défauts, et les connaisseurs sont d'accord pour avouer que le quatrième acte demeure, pour le style tragique et l'intérêt, au niveau des plus belles créations dramatiques. Malheureusement, pour complaire au goût dominant, qu'il ne pouvait encore diriger et qu'il ne voulait pas heurter, Voltaire n'avait pas osé suivre résolûment les traces de Sophocle ; il avait corrompu la majesté de son antique sujet par un alliage moderne qui le dénature. Quoi qu'il en soit, à dater de ce jour, Voltaire fut un grand poëte, et quelques années après, le poëme de la *Ligue,* devenu la *Henriade,* mit le sceau à sa renommée poétique. Le succès de ce poëme, salué du nom d'épopée, prouve surabondamment que les Français n'ont pas la tête épique. Cela était vrai surtout au 18e siècle, où l'esprit narquois de notre race était mêlé de scepticisme. Ce poëme héroïque n'est, à proprement parler, qu'une thèse morale contre le fanatisme et en faveur de la tolérance, relevée par de brillantes descriptions et glacée par de froides allégories. Le poëte aime son héros pour avoir triomphé de la Ligue qu'il déteste ; mais on comprend qu'il lui sait peu de gré d'avoir abjuré l'hérésie, et il ne le convertit pas au point de le rendre orthodoxe. On voit trop que le chantre de Henri IV n'a d'autre religion que l'amour

de la paix et de l'humanité. Satirique et moraliste, il lui manque la foi, qui, par le sentiment religieux, lui aurait donné l'inspiration poétique. Quelques tableaux peints vigoureusement, des portraits tracés d'un burin énergique et ingénieux, de beaux vers en grand nombre et de nobles idées bien exprimées ne suffisent pas pour une épopée; il faut des caractères variés, des personnages agissants et vivant de la vie héroïque, le commerce du ciel et de la terre, enfin l'unité d'action et d'intérêt, conditions vitales qui manquent à la *Henriade*. Cependant Voltaire avait rencontré juste : il avait traité ses contemporains à leur gré, et, plus heureux que ses nombreux et tristes devanciers dans cette carrière, plus heureux encore que ses successeurs non moins nombreux et également tristes, il lui fut donné de faire lire sans fatigue et même admirer dix mille alexandrins noblement alignés.

On sait trop, et on voudrait pouvoir l'oublier, que la *Henriade* n'est pas la seule épopée de Voltaire : la seconde, on n'ose la nommer et on craint de se souiller, même en la flétrissant. Comment se fait-il qu'un poëte, qu'un Français ait osé prendre le ton badin de l'Arioste, en y mêlant le cynisme d'Apulée, à propos de la chaste héroïne dont l'intervention merveilleuse a délivré la France? Ni le libertinage de l'esprit, ni l'irréligion du siècle ne peuvent expliquer cet attentat; ces goûts dépravés auraient pu se satisfaire autrement. Il a fallu, par surcroît, que cette sainte mémoire eût été négligée et que l'ingratitude nationale eût comme enseveli le miracle de notre affranchissement. La responsabilité est donc partagée. Que la France ait un long poëme obscène, c'est un malheur et une souillure; mais que ce poëme travestisse et salisse la plus belle page de nos annales, c'est le châtiment d'une sacrilége indifférence. Certes, si la France avait dignement honoré Jeanne d'Arc, la muse lascive de Voltaire aurait passé outre, en baissant les yeux.

Voltaire n'est ni un Virgile ni un Arioste, quoiqu'il ait entendu ces deux noms prononcés pour lui plaire. Il n'est

pas non plus un Racine, mais ses titres comme poëte tragique sont mieux établis que pour l'épopée. S'il n'a pas l'exquise pureté du style de Racine, s'il pénètre moins avant dans le cœur humain, s'il combine ses plans avec un art moins délicat, s'il n'atteint pas la vigueur et le sublime de Corneille, il a plus de mouvement et d'éclat, il a emporté des succès moins durables, il est vrai, mais aussi brillants; il a remué les âmes et fait verser des larmes abondantes par une chaleur qui n'est pas toujours factice, par une sensibilité souvent vraie, délicate et profonde, par des situations terribles ou touchantes. Il a ranimé la muse tragique qui, depuis le *Manlius* de Lafosse et les premiers succès de Crébillon déjà éloignés, sommeillait aux accents monotones des disciples dégénérés de Corneille et de Racine : à peine faut-il faire une exception en faveur de l'*Amasis* de La Grange-Chancel, dont Voltaire a tiré plus tard quelques effets dramatiques pour sa *Mérope*.

Voltaire s'était endormi sur le succès d'*Œdipe*, et, aussi longtemps qu'il se laissa entraîner au tourbillon du monde, l'originalité et le succès lui manquèrent également. Son séjour forcé en Angleterre, l'étude d'une littérature nouvelle, les loisirs de l'exil retrempèrent son génie. L'amour de la liberté, le respect des lois dont il avait vu l'exemple en Angleterre l'inspirèrent heureusement, lorsqu'à son retour il composa son *Brutus* dont quelques scènes sont dignes de Corneille. Le souvenir de Shakspeare le servit mieux encore, puisque de l'*Othello* du poëte anglais il a tiré sa *Zaïre* qui fit couler tant de larmes, qui parut un instant le chef-d'œuvre de la scène et qui demeure la plus émouvante de ses tragédies. A dater de ce jour, Voltaire est un maître qui marche avec indépendance dans sa propre voie.

L'originalité dramatique de Voltaire est surtout marquée dans deux tragédies qui n'éclipsèrent pas *Zaïre*, mais dont le succès fut également populaire : on voit que nous voulons parler d'*Alzire* et de *Mahomet*. Ces deux pièces méritent qu'on s'y arrête un instant. *Alzire* n'est pas la plus touchante des créations du poëte, puisqu'il a fait *Zaïre*,

mais c'est la plus neuve et la plus brillante. L'action se rattache à une grande scène historique, la conquête du nouveau monde; elle met en contraste deux religions, et de plus la civilisation et l'état de nature. Ces grands objets sont déjà une cause d'intérêt; mais le drame qui se développe sur cette trame et dans ce cadre est par lui-même saisissant et pathétique. Les personnages chargés de représenter les passions et les idées qui sont en jeu attachent par la diversité de caractères bien tracés. Alvarès, Zamore, Gusman, Alzire surtout, ne sont pas des ébauches, mais des êtres réels, qui parlent et qui agissent selon des passions vraisemblables, attachantes, qui ne se démentent pas. La pensée philosophique que le poëte veut faire prévaloir, et qu'il enseigne sous forme dramatique, ne le domine pas au point de déplacer ou de glacer l'intérêt : il prêche la tolérance, sans doute, mais il en démontre les bienfaits par une action rapide, qui tient la curiosité en éveil, qui touche le cœur et dont l'issue satisfait le sentiment moral. Il faut ajouter à ces qualités le mérite de l'invention, qui s'étend à toutes les parties du drame, et l'éclat soutenu d'un style que déparent seulement quelques négligences. Voltaire, n'eût-il fait qu'*Alzire*, aurait noblement gagné le nom de poëte dramatique et un rang élevé parmi les maîtres de la scène.

Mahomet vise plus haut qu'Alzire et dépasse le but qu'il veut atteindre. Le 18e siècle y vit le suprême effort du génie, et nous y voyons, nous, la suprême erreur de Voltaire et de son siècle. Pour Voltaire, l'établissement d'une religion ne va jamais sans imposture : fondateurs et ministres, il ne fait grâce à personne : dans les chefs il voit la fraude et l'hypocrisie; dans les disciples, la bonne foi n'est qu'aveuglement. Voltaire pensa faire un coup de maître en montrant sous les noms de Mahomet, d'Omar et de Séide, l'imposture et le fanatisme, parce qu'il pouvait se défendre d'avoir voulu atteindre indirectement la vraie religion, prêchée et propagée par de tout autres moyens que ceux qui ont amené le triomphe de l'islamisme. Mais ici l'apologie est

si bien fondée, si légitime que le coup fourré ne porte pas. Aussi bien Mahomet lui-même n'était pas atteint. Voltaire a tellement défiguré l'histoire, sa conception est tellement arbitraire, la violence de ses coups est si mal dirigée, que cette machine si formidable en apparence devient ridiculement impuissante. Il a voulu, dit-il, nous montrer Tartufe les armes à la main! mais Tartufe ne se bat point; Tartufe ne fonde pas de religion : il se sert de celle qu'il trouve établie, il y fonde son industrie et ses bénéfices; il se garde bien des entreprises qui demandent du dévouement et qui exposent à des sacrifices. Mahomet, tel que l'a peint Voltaire, loin de convaincre et de conquérir la moitié du monde, n'aurait pas entraîné à sa suite un seul chamelier, ni dominé la moindre des bourgades de l'Asie. Ce *Mahomet* de fantaisie et de rancune a beaucoup perdu dans l'estime des connaisseurs, comme œuvre d'art, et de nos jours il a cessé d'émouvoir la foule.

Le succès de ces grandes scènes de l'histoire moderne, transformées par l'imagination du poëte et détournées au profit de la propagande philosophique, n'empêcha pas Voltaire de revenir aux légendes héroïques de la Grèce. Après *Mahomet*, il composa *Mérope* sur un sujet antique et d'après une pièce moderne de l'Italien Scipion Maffei. Nulle part il n'a mieux réussi à se rapprocher des tragiques de la Grèce. En effet, l'ordonnance du poëme a la simplicité majestueuse d'un temple grec, les figures ont cette netteté de contour qui rappelle la sculpture antique, les passions sont naturelles et contenues, le langage des personnages s'enfle rarement jusqu'à la déclamation; enfin on peut dire de cette pièce qu'elle est, toute proportion gardée, l'*Athalie* de Voltaire. Il a été bien moins heureux dans *Oreste*, quoiqu'il ait fait illusion à ses contemporains.

La Harpe paraît croire et il insinue que Voltaire égale ici Sophocle qui lui a servi de modèle, et il ne soupçonne pas que l'imitateur, en introduisant dans les caractères des éléments nouveaux, a substitué un pathétique vulgaire à la sainte terreur que produit dans Sophocle l'inexorable puis-

sance de la fatalité. Sophocle ne comporte pas de changement; tout ce qui modifie ses conceptions les affaiblit : il est tout entier, qu'on nous passe cette expression vulgaire, à prendre ou à laisser. Racine l'a bien compris, et il s'est abstenu. Voltaire a été plus hardi, parce qu'il entrevoyait seulement les beautés du modèle à travers un nuage. Il a cru reproduire, il a cru embellir Sophocle, et il n'est parvenu qu'à construire une pièce hybride qui aurait révolté les Athéniens et que les Français ont médiocrement goûtée. En effet, c'est mitiger la terreur et dépouiller le drame de toute valeur morale, de tout enseignement, que de prétendre transporter l'intérêt sur Clytemnestre, épouse adultère, homicide, en lui laissant les sentiments d'une mère, et d'atténuer le parricide d'Oreste en l'amenant par une méprise. Qu'est-ce donc qu'Oreste, si le destin n'entraîne pas son bras et sa volonté au meurtre de Clytemnestre? Qu'est-ce que Clytemnestre elle-même, si elle ne conserve pas l'audace du crime et l'impénitence? Clytemnestre *repentie*, et visant à couler en paix ses vieux jours au sein de sa famille unie sous le patronage d'Égisthe, est un personnage chimérique; Oreste, fils respectueux, devient insignifiant; Électre elle-même, dont le poëte grec avait fait le génie de la piété et de la vengeance, est abâtardie. Tous ces beaux monstres antiques, ainsi apprivoisés, ont perdu leur attrait de terreur, leur charme d'épouvante. Que valent après cela des scènes bien conduites, quelques tirades pathétiques, une intrigue régulière? Le terrible prestige de la race d'Atrée est détruit, et nous n'avons pas même en échange des gens de bien.

Voltaire a laissé sur la scène tragique une trace brillante dont l'éclat s'est affaibli, mais n'est pas effacé. On n'a oublié ni *Rome sauvée*, ni *Sémiramis*, ni l'*Orphelin de la Chine*, ni surtout *Tancrède*, tableau brillant et pathétique des mœurs chevaleresques, drame artistement construit, où seule la faiblesse du style accuse une main sexagénaire. Ce fut au théâtre le dernier signe de sa force. Les pièces qu'il composa plus tard, telles que les *Guèbres* et les *Lois*

de Minos, ne sont plus que des pamphlets en action, et quelle action! Elles n'ont d'autre but que de mettre en scène un grand prêtre déloyal et fanatique, impuissantes machines de guerre et poëmes insipides, témoignage et châtiment d'une animosité qui avait dégénéré en manie. Si Voltaire a fini par être médiocre et même absolument mauvais dans la tragédie, il n'a jamais été bon dans la comédie : car ses demi-succès en ce genre, *Nanine* et l'*Enfant prodigue*, reviennent de droit à la comédie larmoyante, genre hybride où il n'égale pas même Nivelle de la Chaussée dont il s'est moqué. Quand Voltaire veut être comique à la scène, lui qui est si plaisant dans ses pamphlets, dans ses satires, dans ses romans, quelquefois même et hors de propos, dans ses histoires, il échoue complétement. C'est que le génie d'observation lui manquait pour pénétrer les mœurs et les caractères; c'est qu'il n'avait pas ce désintéressement de l'esprit qui s'oublie pour faire agir et parler les autres selon leur nature. Il est trop prompt, trop personnel, trop sarcastique pour ne pas se trahir; il veut toujours paraître et se moquer : comme s'il craignait de passer pour dupe, il immole lui-même les personnages qu'il devrait livrer loyalement à la risée publique; mais le spectateur qui a été devancé par le poëte ne rit pas, il siffle ou il bâille.

Quoique Voltaire ait vainement prétendu à l'universalité, il n'en faut pas moins reconnaître et admirer la souplesse et l'étendue de ses rares facultés. Le poëte qui pendant près d'un demi-siècle sut frapper l'imagination et charmer l'esprit de ses contemporains sous tant de formes diverses; par des tragédies qui rappelaient Racine et Corneille; par des discours en vers sur la morale, où abondent de saines idées et de poétiques images; par des satires piquantes, moins châtiées, mais plus vives et plus acérées que celles de Despréaux; par des contes moins libres que ceux de La Fontaine et presque aussi naturels; par des poésies légères qui laissent bien loin celles des Chapelle, des La Fare et des Chaulieu par la grâce et la vivacité; ce poëte toujours si facile et souvent si distingué se montre encore

dans la prose le plus vif et le plus lumineux de nos écrivains. Il n'a d'égal dans le genre épistolaire que Cicéron chez les anciens, et madame de Sévigné chez les modernes; il donne au roman une rapidité qui entraîne, un tour nouveau qui surprend et qui charme, une portée satirique et morale qui étonne les penseurs et qui les déconcerte quand elle ne les séduit pas; dans la controverse, il a une prestesse, une légèreté et quelquefois une vigueur surprenantes : il est vrai que dans cette escrime il se permet tout, la ruse, l'audace et l'outrage; enfin il fait une révolution dans la manière d'écrire et de comprendre l'histoire. En ce genre, il déploie toutes les qualités de son génie. Ses récits clairs et rapides emportent le lecteur; les réflexions ingénieuses et sensées, qui ne se détachent jamais en maximes ambitieuses comme dans ses tragédies, courent avec le récit qu'elles éclairent sans le ralentir; l'art par lequel il rattache les effets à leurs causes, quoiqu'il ne voie que les petites causes, ne laisse pas languir l'intérêt; ajoutons à ces mérites que la précision de son style net et animé complète la séduction.

Parmi ses compositions historiques, il n'y a d'irréprochable que l'*Histoire de Charles XII*. C'est une peinture achevée qui met sous nos yeux avec tout le charme de la vérité et de la simplicité les lieux, les événements et les hommes. Le *Siècle de Louis XIV* mériterait les mêmes éloges si le plan n'en était pas défectueux. L'heureuse idée de ne pas borner l'histoire d'une époque à celle des batailles et des faits et gestes des princes aurait eu toute sa valeur si l'historien eut trouvé le secret de représenter dans un tableau unique, outre les faits purement politiques, le mouvement des lettres, les querelles religieuses, les petits incidents qui ont eu de graves conséquences, les vicissitudes des finances, le mécanisme de l'administration; mais en isolant ces divers éléments, il a morcelé la vie sociale et dispersé l'unité de l'ensemble qu'il faut reconstruire après l'avoir lu. La conception de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* est aussi une grande idée, mais sa grandeur se perd dans l'exécution parce que l'historien ne voit partout

que des causes accidentelles, que son scepticisme lui dérobe la marche progressive des peuples à travers l'obscurité du moyen âge. L'humanité s'agite sous ses yeux et n'avance pas; les événements, que rien ne règle ni ne mène, ne lui montrent que des scélérats et des victimes; il s'indigne et raille tour à tour, et il ne soupçonne pas le mot de cette énigme confuse qui est sans doute l'affranchissement des hommes après leur rédemption. Bossuet voyait Dieu partout dans les temps qui ont précédé la venue du Christ, Voltaire ne le voit nulle part dans ceux qui l'ont suivie. Toutefois les sarcasmes de Voltaire expriment moins la cruauté de son esprit que l'émotion de son âme, c'est la fourberie et l'ignorance qu'il poursuit pour apprendre aux hommes à se débarrasser de ces ennemis de leur bonheur et de leur dignité. C'est le même esprit qui l'anime dans ce roman de *Candide* qu'on lui a tant reproché et dont la gaieté railleuse a paru diabolique quand elle n'est au fond qu'une invitation ironique à combattre courageusement les fléaux de la nature et de la société.

Soit que l'on s'indigne ou qu'on s'en réjouisse, il faut bien reconnaître que Voltaire a réellement régné sur son siècle; mais comme sa souveraineté était contestée, il a eu contre les dissidents les impatiences d'un chef de parti qui l'ont emporté jusqu'à la dérision et à l'injure, et d'autre part, comme il était puissant, il a eu des flatteurs qui encourageaient ses violences. On sait quelle fut son animosité contre J. B. Rousseau, autrefois son ami et presque son patron littéraire, et que ce souvenir aurait dû protéger. Il eut moins d'amertume contre un autre lyrique, ami fidèle de Rousseau, Lefranc de Pompignan; mais sa gaieté, qui fut contagieuse, n'en a été que plus cruelle. Pompignan n'est à dédaigner ni comme poëte ni comme prosateur; comme homme et citoyen, il était digne de beaucoup d'estime. Cœur droit et généreux, il fit preuve de courage en portant jusqu'au trône les doléances du peuple; il n'en montra pas moins lorsqu'il jeta contre les abus de l'esprit philosophique ce cri d'alarme qui émut la bile de Vol-

taire. Philosophe lui-même, mais toujours chrétien, Pompignan avertissait les novateurs du danger qu'ils faisaient courir à la société en portant leurs coups au delà de la superstition. Ils coupaient tout l'arbre pour quelques branches parasites. Que ne l'émondaient-ils, « de son tempérament il eût encor vécu, » et de ses bons fruits il eût continué de faire vivre le monde. Telle était la pensée de cet honnête homme; mais il donnait prise sur lui par l'importance exagérée qu'il s'attribuait, et aussi par l'emphase de son langage, et Voltaire, dont il contrariait les desseins, ne pouvant lui répondre sérieusement, le prit par ce côté faible : il fit pleuvoir sur lui une véritable grêle de traits plaisants dont il resta criblé; tout le monde répétait après lui, et même le dauphin, tout pieux qu'il était :

> César n'a point d'asile où son ombre repose
> Et l'ami Pompignan pense être quelque chose.

Pompignan était sans doute moindre qu'il ne croyait, mais enfin il avait, non sans raison, conscience de sa probité et de son talent, et il voulait sincèrement le bien public. Ses Cantiques *sacrés*, pour ceux qui les ont *touchés*, ne sont point un objet de raillerie; on y trouve de la noblesse, de l'harmonie, et l'élévation du sentiment religieux. Voltaire, qui les bafoue, n'aurait pas réussi à en faire de semblables, et moins encore cette ode sur la mort de J. B. Rousseau, où il a été forcé par surprise, il est vrai, d'admirer au moins une strophe. Comme tragique, Voltaire a fait beaucoup mieux que la *Didon* de Lefranc, mais cette pièce avait réussi, et certainement elle n'est pas l'œuvre d'un sot. En outre, Pompignan, comme Louis Racine et Daguesseau, ne se bornait pas à la connaissance des lettres grecques, latines et françaises, il étudiait encore l'Italie et l'Angleterre. Au reste Voltaire gardait de l'estime pour lui, tout en le combattant à outrance. Il voulait seulement le désarçonner et il y parvint.

Un poëte charmant, le seul peut-être qui se place à côté de Voltaire dans la poésie légère, Gresset, reçut de la

même main une atteinte qui ne l'a pas blessé profondément. Gresset se fait toujours lire en dépit des épigrammes de Voltaire, et cela les émousse. Celui-ci avait été charmé de le voir quitter l'ordre des jésuites pour rimer en liberté, et il avait dit : « Un poëte de plus et un jésuite de moins, c'est un grand bien dans le monde; » mais lorsque Gresset fit ses adieux au monde par une lettre contre la comédie, Voltaire atténua ses éloges et prétendit malignement que Gresset n'était pas aussi coupable qu'il le disait, et qu'il s'accusait à tort d'avoir fait une comédie. N'en déplaise à Voltaire, le *Méchant* est bien une comédie ; la seule peut-être que Gresset pût faire, car il n'était pas en fonds pour tenter d'autres entreprises du même genre, mais il a réussi dans celle-là, comme Piron pour la *Métromanie*. Piron est encore un ennemi de Voltaire, mais il a lancé plus d'épigrammes qu'il n'en a reçu. Ce joyeux Bourguignon avait la repartie vive et il n'était pas prudent d'engager avec lui un duel de bons mots. Le métromane Damis est le poëte lui-même qui, sentant ce qu'il y avait de noble et de comique dans la fougue qui emportait son âme au delà du monde réel, tout en y laissant son corps, a fait de cette nécessité de vivre là où, il lui était impossible de se régler au train ordinaire des choses, le pivot d'une action vraisemblable et divertissante. Il y a mis tout le feu de son âme, tout le piquant de son esprit, toute la chaleur d'une verve étincelante, et par une bonne fortune unique dans sa vie, il a fait un chef-d'œuvre. La *Métromanie* et le *Méchant* sont au théâtre les seuls titres de Piron et de Gresset, quoiqu'ils aient fait d'autres pièces et même des tragédies. N'en disons rien, puisqu'elles sont oubliées. Gresset eut d'autres succès encore. Son petit poëme de *Ver-Vert* est un badinage où la coquetterie du style se concilie avec le naturel et la grâce, et on admirera toujours la merveilleuse aisance de ses vers dans la *Chartreuse* et quelques autres pièces spirituelles, élégantes et surtout harmonieuses. Gresset a eu toute la fraîcheur de l'adolescence dans ses premières poésies, et ce charme ne s'est pas effacé; sa maturité a été courte, mais

encore féconde, puisqu'elle a produit le *Méchant*, qui est, comme l'a dit M. Villemain, la médaille des salons du 18e siècle : « Jamais, toutes ces grâces du monde, cette flatterie maligne, cette amertume mêlée d'insouciance, ces exagérations si vives, cette verve de dédain, cette franchise d'égoïsme qui veut être gaie, cette raillerie apparente sur soi-même pour se moquer des autres, ce sacrifice de toutes les choses à l'esprit et cette satiété de l'esprit qui jette dans le paradoxe, cette légèreté enfin qui n'est souvent que le défaut d'attention et de raison, n'ont été si bien rendus; et l'effet poétique est né de cette peinture si fidèle d'une société sans âme et sans poésie. »

On ne trouve nulle part dans les écrits de Voltaire le nom de Gilbert; il paraît avoir été insensible aux injures de ce poëte comme à ses avances. Peut-être la jeunesse de cet adversaire inattendu, sa détresse et la beauté de ses vers satiriques l'ont-ils désarmé. Gilbert, mort à vingt-neuf ans, laisse une trace dans l'histoire. Un cri d'indignation jeté contre la corruption des mœurs de son siècle et la dépravation du goût, un gémissement de douleur résignée exhalé à la veille de sa mort sur un lit d'hôpital, voilà ses titres devant la postérité, et ils sont durables. Dans la satire, Gilbert a toute la véhémence de Juvénal, mais il n'a pas au même degré la sève et l'énergie poétiques; il met de la déclamation dans l'éloquence : on sent que sa colère se nourrit trop de haine et d'envie, et qu'il venge moins la morale que lui-même. Dans l'élégie, son âme est purifiée; elle n'a plus de rancune ni de convoitise : elle gémit, elle pardonne, elle est vraiment chrétienne. On voudrait que Voltaire, par égard ou par dédain pour ses détracteurs, surtout par respect pour lui-même, eût toujours montré la même réserve; mais il a eu trop souvent la faiblesse de vouloir se venger. Il est inexcusable de n'avoir pas mesuré ses coups, d'avoir prodigué l'outrage, l'insulte et même la calomnie. Sans doute il a rencontré sur sa route de bien méprisables adversaires acharnés contre sa gloire; mais que ne souffre-t-il, dans cette gloire même, pour avoir trop goûté le vilain et cruel plaisir

de la vengeance. On a surtout reproché à Voltaire d'avoir diffamé Fréron, critique incommode, sans doute, mais qui, pour avoir harcelé Voltaire, n'en était pas moins homme de savoir et de probité. Que n'a-t-il pas dit contre les deux Rousseau, Jean-Baptiste et Jean-Jacques, contre le savant Larcher et bien d'autres encore ? En vérité, ces crises de colère ressemblent fort à des accès de démence. Quelle leçon pour ceux qui, engagés dans la polémique, ne refusent rien à leur orgueil et à leurs ressentiments !

Voltaire n'était pas toujours de cette humeur. Ainsi l'abbé Guénée lui avait fait de profondes blessures par ses *Lettres de quelques Juifs*, où il relève si finement et avec tant d'esprit bien des bévues historiques ; Voltaire, tout irascible qu'il est, le ménage cependant et lui témoigne de l'estime : c'est que l'abbé Guénée faisait preuve d'urbanité, qu'il n'était point pédant et qu'il savait avoir raison avec mesure. Ainsi encore Marivaux se croyant désigné par Voltaire, qui avait parlé de comédies métaphysiques, lui avait dans un moment d'humeur décoché le titre de bel-esprit fieffé : Voltaire ne récrimina point ; il estimait le caractère et le talent de Marivaux, et il se garda d'envenimer une méprise qui pouvait, s'il l'eût relevée avec amertume, dégénérer en animosité : « Je serais, disait-il, très-fâché de compter parmi mes ennemis un homme de son caractère, et dont j'estime l'esprit et la probité ; » et il ajoutait avec une douce malice : « J'aime d'autant plus son esprit que je le prierais volontiers de le moins prodiguer. » C'est ainsi qu'il convient de critiquer un auteur. Voltaire avait raison de ne pas dédaigner le talent de Marivaux : quoique, par l'abus de la finesse et de l'esprit, la manière de cet écrivain ait donné cours au nom de *marivaudage*, l'auteur de la comédie des *Fausses confidences* et du roman de *Marianne* est un esprit d'une rare distinction. Il faut oublier ses débuts dans le genre burlesque, mort avec Scarron, et qu'il ne fallait pas essayer de ressusciter ; il s'y émancipa jusqu'à s'attaquer à Homère et à Fénelon. Mais dans la comédie il trouva une veine nouvelle qu'il suivit avec un art infini. Il sonda les

replis du cœur d'une main délicate, et il exprima les nuances les plus fugitives du sentiment dans un langage qui a du trait, de la finesse et de la grâce. Les artifices d'un dialogue plus brillant que naturel lui servent à dérouler le fil d'une intrigue légère, qui se briserait à chaque instant sans des prodiges d'adresse. Dans ce cadre étroit, sur cette trame si mince, il n'y a que des profils, des nuances et des mots; mais le roman, qui lui donne plus d'air, plus d'espace, un terrain plus solide, lui permet de nouer et de développer une intrigue attachante, de peindre fidèlement les mœurs et de tracer des caractères : *Marianne* passe à bon droit pour un de nos meilleurs romans.

Voltaire n'a pas non plus gardé rancune à Palissot, qui avait, à l'instigation du duc de Choiseul, traduit sur la scène les *Philosophes*. Il est vrai qu'il était personnellement épargné dans cette comédie d'un Aristophane gagé par la cour, et que Jean-Jacques Rousseau y était un objet de risée; mais ses amis d'Alembert et Diderot étaient attaqués, et Voltaire ne souffrait guère qu'on touchât à ses amis. Il faut lui laisser le mérite d'avoir eu de la chaleur et de la sincérité dans ses affections. S'il a trop souvent abusé de sa renommée et de son autorité pour écraser, pour humilier ses ennemis, quelle bonne grâce n'a-t-il pas mis à encourager, à patroner les jeunes gens qui annonçaient le goût des lettres et qui avaient besoin d'aide? Ils lui forment un cortége dont on ne peut pas le séparer. Il faut placer à leur tête Marmontel, qui n'est pas un écrivain supérieur, poëte du genre tempéré, quoiqu'il aspire au sublime dans ses tragédies dont quelques-unes ont réussi sans pouvoir rester au théâtre, prosateur élégant qui a fait lire des poëmes en prose, *Bélisaire*, que les philosophes accueillirent avec faveur et qui scandalisa la Sorbonne, et plus tard *les Incas*. On a beaucoup loué ses *Contes moraux*, qui ne répondent pas toujours à leur titre. Ses *Mémoires*, dont les premiers livres sont exquis, et ses *Éléments de littérature*, qui sont d'un critique judicieux et quelquefois hardi, feront vivre son nom plus sûrement que *Bélisaire*, autrefois si vanté et qui n'est

plus goûté que des esprits vulgaires : ce qui lui laisse encore bon nombre de lecteurs. Marmontel n'a jamais cessé de louer Voltaire, et pendant longtemps La Harpe, autre disciple non moins aimé du maître, rivalisa d'ardeur avec lui. La Harpe, comme Marmontel, fut poëte et critique. Il a mieux réussi au théâtre, puisqu'on se souvient au moins du succès de *Warwick*, de *Philoctète* et de *Mélanie;* comme lui, il brilla dans les concours académiques. Il a su le premier introduire l'éloquence dans la critique littéraire : toutefois on l'a flatté en lui donnant le surnom de Quintilien français; mais s'il a faiblement apprécié les anciens, qu'il ne connaissait guère que par le souvenir de ses excellentes études, il s'est montré critique supérieur dans l'appréciation de nos grands écrivains, et on peut toujours étudier avec fruit cette importante partie de son *Cours de littérature.* Disons-le en passant, notre jeunesse ferait mieux de lire La Harpe que de le dénigrer sur la foi d'autrui et que de répéter, après un de ses spirituels détracteurs :

> La Harpe avait du goût, heureux qui n'en a point !

En vérité, ce genre de bonheur n'est pas assez rare pour être envié.

Marmontel et La Harpe étaient disciples et protégés de Voltaire, et il n'est pas surprenant qu'ils lui aient prodigué l'éloge. Saint-Lambert, qui ne lui devait rien, poussa l'hyperbole de la louange jusqu'à le mettre au-dessus de Corneille et de Racine par ce distique :

> Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène,
> D'un poignard plus tranchant il arma Melpomène.

Telle était l'admiration des contemporains. Voltaire avait trop de goût pour en être dupe, mais il en jouissait. Saint-Lambert a jeté en passant ce distique adulateur dans le poëme des *Saisons*, où les vers ne sont pas sans harmonie et qui offre l'image poétique de quelques grandes scènes du monde physique; œuvre froide cependant et monotone, puisqu'il y manque le sentiment religieux qui, sur le même

sujet, inspirait Thompson en Angleterre, et qui seul peut vivifier les descriptions de la nature. La poésie de Saint-Lambert, qui a rarement de l'éclat et souvent de la pesanteur, ne permettait pas cependant de prévoir combien serait lourde et terne la prose du même auteur, lorsque, atrophié par le matérialisme et glacé par l'âge, il écrivit en l'honneur de la sensation et de l'intérêt bien entendu le *Catéchisme universel*, indigeste et illisible testament des plus tristes doctrines du siècle. Quoi qu'il en soit, ce poëme des *Saisons* donna le signal à la poésie descriptive et la mit à la mode. Dans les dernières années du siècle qui virent paraître et qui accueillirent favorablement les *Jardins* de Delille, *les Fastes* de Lemierre, l'*Agriculture* de Rosset, les *Mois* de Roucher, ce fut un véritable débordement de vers très-artificiels à propos de la nature. Delille, qui se produisit quelques années après Saint-Lambert et qui emporta tout d'abord le nom de poëte par sa belle traduction des *Géorgiques*, fait aussi partie du cortége de Voltaire, dont il ne dédaigna ni le patronage ni les éloges. Tous les rayons poétiques venaient aboutir à Voltaire comme à leur centre. Il reçut encore les hommages du lyrique Lebrun, dont les odes étaient la fanfare de tous les événements du siècle : cette musique dura longtemps, grâce à la longévité du poëte, qui put, après la chute de la monarchie, chanter l'héroïsme républicain et la gloire de l'empire. Lebrun conseilla en beaux vers une belle action que Voltaire s'empressa d'accomplir, en tirant de la misère une nièce du grand Corneille. Lebrun n'est pas un poëte à dédaigner : la dureté de ses vers, les images forcées dont ils abondent, les oripeaux mythologiques qui les déparent en voulant les orner, ne leur enlèvent ni le feu ni la vigueur qui frappa d'étonnement et presque d'admiration leurs premiers lecteurs. La France crut avoir son Pindare: plaisante méprise qui serait inexcusable si la France eût connu Pindare. La vérité est que Lebrun est encore loin d'avoir égalé dans l'ode J. B. Rousseau ; mais il lui dispute le prix de l'épigramme.

Il faudrait pousser plus loin cette énumération pour épui-

ser la liste des disciples de Voltaire. « Quelques-uns, dit M. Jay, se distinguaient par d'heureuses tentatives; Guimond de La Touche, Saurin, Lemierre, obtinrent d'honorables suffrages. De Belloy fut mieux inspiré dans le choix de ses sujets que dans la manière de les traiter : des noms chers à la France attachèrent à ses productions un intérêt puissant; le spectacle de l'héroïsme national commandait l'indulgence, protégeait les succès du poëte et fait encore pardonner à ses défauts. » En effet, le *Siége de Calais* de cet auteur tragique, écrivain très-médiocre, fait époque dans les annales de notre théâtre. Quant à Lemierre, qui ne manquait pas de talent, mais de goût, et qui s'admirait avec un orgueil naïf dont on souriait, il a frappé d'une empreinte vigoureuse, dans ses tragédies et dans ses poëmes qu'on ne lit plus, quelques vers excellents qu'on a retenus. L'*Iphigénie en Tauride* de Guimond de La Touche et le *Spartacus* de Saurin ont été remarqués dans leur temps. Voltaire applaudissait à ces heureux essais. Il se montra de même favorable au comédien La Noue, auteur de *Mahomet II*, et d'une comédie longtemps applaudie, la *Coquette corrigée*. Il vit encore les premiers succès de Ducis, à qui il n'a manqué, pour monter au premier rang, qu'un style plus châtié et l'art de composer un plan. L'ensemble de ses tragédies, qui renferment toutes d'admirables scènes, est toujours défectueux. Imitateur de Shakspeare que Voltaire regrettait, sur ses vieux jours, d'avoir fait connaître en France, Ducis a naturalisé sur notre scène tragique quelques-uns des chefs-d'œuvre du poëte anglais, *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, le *Roi Lear*, *Macbeth* et *Othello*. Personne ne l'a surpassé dans l'expression des sentiments moraux, et il a peint avec charme l'amour filial et avec noblesse l'autorité paternelle. Il rajeunissait la tragédie comme avait fait autrefois Voltaire, il lui succédait au théâtre et il le remplaça à l'Académie.

Nous n'avons pas quitté Voltaire en voyant défiler devant nous quelques-uns de ses adversaires et de ses admirateurs; nous le retrouverons encore; il est partout. L'histoire de sa

vie serait celle de tout son siècle, et l'examen de ses ouvrages soulèverait toutes les questions morales, religieuses, politiques, littéraires, dont la discussion est l'aliment et l'attrait des grandes intelligences. On aurait beaucoup à louer, beaucoup à reprendre, et il y aurait une ample matière aux diatribes et aux panégyriques. La difficulté serait de garder une juste mesure. Louer sans réserve et même excuser avec complaisance, c'est prendre une part dans de coupables excès que flétrit justement la conscience humaine; mais aussi le dénigrement systématique de Voltaire trahit, chez ses détracteurs, une secrète sympathie pour les abus qu'il a voulu détruire. Ceux qui n'ont que l'outrage pour sa mémoire ne disent pas tous leur dernier mot, qui serait fort menaçant pour la liberté de conscience. Laissons à Voltaire l'honneur de quelques bonnes pensées et de généreux sentiments, ne lui disputons pas le rare mérite de ses bons ouvrages, et ne contestons pas les qualités qui brillent encore dans ceux que nous réprouvons. Quoi qu'on puisse dire, Voltaire est un grand écrivain : il a, quand la passion ne l'égare pas, la raison la plus droite, la lucidité, la netteté d'un bon sens exquis ; ne faisons pas non plus un démon de malice, un monstre de perversité, de celui qui a eu l'ambition de rendre les hommes plus humains et moins ignorants, qui a eu la passion du travail et de la justice, qui a salué avec transport l'avénement de Turgot au ministère, qui s'affligea de sa disgrâce comme d'un malheur public : « La France, disait-il, aurait été trop heureuse! » Et il ajoutait : « La destitution de ce grand homme m'écrase, et je vais mourir en le regrettant. » Il ne mourut que deux ans plus tard, et sur son lit de mort voici les derniers mots que le généreux défenseur des Calas et des Sirven traça d'une main défaillante lorsqu'on lui annonça que le comte de Lally-Tollendal venait de réussir à faire casser l'arrêt qui avait conduit son père à l'échafaud et qui flétrissait sa mémoire : « Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle ; il embrasse bien tendrement M. de Lally ; il voit que le roi est le défenseur de la justice. Il mourra content. »

CHAPITRE IV.

L'Encyclopédie. — D'Alembert. — Diderot. — Philosophes matérialistes. — Helvétius. — D'Holbach. — Philosophie de la sensation. — Condillac. — Écrivains spiritualistes. — Vauvenargues. — Thomas. — l'Histoire naturelle. — Buffon.

La raison humaine émancipée du joug de la foi religieuse et comme enivrée de son indépendance et de ses conquêtes, pensant avoir atteint les limites de la science, devait songer à élever le monument de son triomphe prétendu. L'attente était vive et générale, l'espérance ressemblait à de la sécurité, lorsque vers le milieu du dix-huitième siècle les philosophes entreprirent de réunir, sous le nom fastueux d'*Encyclopédie*, l'ensemble des connaissances humaines. Ces architectes avaient l'ambition de construire un édifice à l'abri des injures du temps. Il arriva qu'ils ne purent l'achever, que le plan en était défectueux, que l'inhabileté et l'indiscipline de quelques-uns des ouvriers ne permirent pas même de mettre en œuvre tous les matériaux dont on pouvait disposer, que dès les premiers essais les mécomptes furent nombreux, et que le bâtiment, battu en brèche par les ennemis du dehors pendant qu'on y travaillait avec ardeur, vit s'écrouler quelques-unes de ses parties qui furent des ruines anticipées. Voltaire avouait qu'il était bâti moitié de marbre et moitié de boue; d'Alembert, usant d'une autre métaphore, y voyait un habit d'arlequin, où il y a quelques morceaux de bonne étoffe et trop de haillons. Ainsi les auteurs mêmes de l'œuvre en signalaient les imperfections, et, comme on le voit, ils n'imputaient pas tous les torts aux intrigues et aux voies de fait des adversaires de l'entreprise. Il y avait d'insurmontables difficultés qui tenaient à la matière même et aux artisans de l'œuvre.

La responsabilité de l'*Encyclopédie* revient surtout à d'Alembert, qui en a tracé le plan, et à Diderot, qui a pris la plus grande part dans le travail de direction. Voltaire se contentait de les encourager de loin. D'Alembert avait la

considération d'un sage, qu'il s'était acquise par la modération de ses désirs et par la noblesse de son caractère; il y ajoutait la gloire d'un savant du premier ordre, qu'on ne lui conteste pas même aujourd'hui, quelques progrès qu'aient pu faire depuis la géométrie et la mécanique par où il s'est illustré. La préface qu'il composa pour servir d'introduction et comme de péristyle passa pour un chef-d'œuvre, et elle demeure un livre excellent, de sorte que le satirique Gilbert n'a fait qu'une méchante antithèse et un non-sens en disant :

Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,
Qui se croit un grand homme et fit une préface.

Cet homme qui dédaigna la faveur et l'opulence, qui, fils délaissé de Mme de Tencin, ne voulut jamais d'autre mère que la femme obscure et dévouée qui avait recueilli son enfance; qui refusa l'honneur d'élever pour le trône de la Russie, au prix de cent mille francs par année, l'héritier de Catherine; qui mit au-dessus de tout le séjour de la patrie et le culte de la science et des lettres, n'en fut pas moins, sous les apparences de la froideur et avec toutes les précautions de la prudence, le plus opiniâtre partisan et le plus déterminé promoteur des doctrines nouvelles.

Avant tout, d'Alembert voulait vaincre, et il avait pris pour devise : *dolus an virtus quis in hoste requirat*. Ce que la guerre a de pis, c'est d'autoriser la ruse et la violence, et de fausser par là et la prudence et l'intrépidité. La tactique de d'Alembert fut la prudence : il n'attaqua jamais de front la religion qu'il voulait détruire, il lui rend perfidement hommage, et, sans jamais prétendre qu'elle soit fausse, il veut amener doucement le monde à s'en passer. Il emploie contre elle non pas le bélier, mais la sape, bien assuré que s'il parvient à enlever aux fondements leur solidité, l'édifice croulera de lui-même. Toute la stratégie qu'il a employée sans relâche contre le christianisme, il nous l'a révélée sous le couvert de l'abbé de Saint-Pierre, auquel il prête, sur la foi d'un manuscrit imaginaire, des desseins contre le maho-

métisme, auquel le bonhomme n'a jamais songé. La théorie est complète et conforme à sa pratique ; en voici quelques traits : « Parmi les abus sans nombre sous lesquels le mahométisme fait gémir l'humanité, on doit relever avec soin ceux que les ministres de cette religion n'oseraient défendre à force ouverte ; il ne faut surtout négliger aucune occasion de faire sentir au sultan que le muphti et ses suppôts le tiennent comme en tutelle, par l'autorité qu'ils prennent sur lui et par celle dont ils s'emparent auprès des peuples ; il faut sans cesse mettre en opposition leur conduite avec leur doctrine, leur luxe avec le détachement dont ils font profession, leur fanatisme avec la charité qu'ils prêchent et qu'ils annoncent. »

Le principal complice de d'Alembert dans cette conspiration, le fougueux Diderot, n'était pas homme à user de ces ménagements : l'ardeur de son sang et sa vive imagination l'emportaient dans ses imprudentes manifestations au delà même de ses propres idées. Voltaire écrivait un jour à d'Alembert : « Vous dites donc que Diderot est un bonhomme ; je le crois, car il est naïf. Plus il est bonhomme et plus je le plains d'être dépendant des libraires, qui ne sont point du tout bonnes gens, et d'être en proie à la rage des ennemis de la philosophie. » Le fait est que Diderot était à la merci de tout le monde, et surtout de lui-même ; je veux dire de son génie, car avec lui il ne faut point parler de volonté. Si jamais homme parut irresponsable de ses paroles, et même de ses actes, c'est bien Diderot, qui n'a jamais atteint l'âge de raison, quoiqu'il ait beaucoup raisonné ; ni de la réflexion, bien qu'il ait fait beaucoup de systèmes. C'est de sa propre expérience qu'il a tiré la désolante et immorale doctrine qui substitue la fatalité au libre arbitre. Fatalité des sens, fatalité de l'imagination, fatalité des circonstances, il a tout subi, et son activité désordonnée, infatigable, inépuisable, n'a été que le mouvement d'une nature tout ensemble fougueuse et docile.

Autour de lui, les choses et les hommes usaient et abusaient de ses puissantes facultés : les nécessités de la vie, dans

une condition précaire, arrachaient à sa plume les productions les plus disparates; et alors il composait sans scrupule, quelquefois sans conviction, et toujours avec feu, des romans, des traductions, des prospectus, et jusqu'à des mandements et des sermons. On criait famine à ses côtés, et il n'entendait que ce cri du besoin. De plus, ses amis, les Grimm, les Raynal, les d'Holbach, bien d'autres encore, épiaient ses accès de verve et d'enthousiasme pour en profiter, et le prodigue ne réclamait rien : il donnait sans compter, comme il recevait. Certes, il y a peu d'écrivains aussi dangereux que Diderot, car il est sincère; peu de perturbateurs de l'intelligence plus désastreux, car il est éloquent : et il n'y a guère de recours contre ses erreurs que dans ses contradictions. Heureusement elles sont nombreuses et palpables. Nous n'avons pas de place à leur donner ici, et nous aimons mieux, laissant de côté ses sophismes, le prendre dans un de ses bons moments qui ne sont pas rares, et alléguer, comme preuve de son talent, un passage où cet homme, qui a fini par se croire et peut-être par devenir athée, rend témoignage à Dieu : « Convenez qu'il y aurait de la folie à refuser à vos semblables la faculté de penser? — Sans doute; mais que s'ensuit-il de là? — Il s'ensuit que si l'univers, que dis-je, l'univers! si l'aile d'un papillon m'offre des traces mille fois plus distinctes d'une intelligence que vous n'avez d'indices que votre semblable a la faculté de penser, il est mille fois plus fou de nier qu'il existe un Dieu que de nier que votre semblable pense. Or, que cela soit ainsi, c'est à vos lumières, c'est à votre conscience que j'en appelle. Avez-vous jamais remarqué dans les raisonnements, les actions et la conduite de quelque homme que ce soit, plus d'intelligence, d'ordre, de sagacité, de conséquence, que dans le mécanisme d'un insecte? La divinité n'est-elle pas aussi clairement empreinte dans l'œil d'un ciron que la faculté de penser dans les écrits du grand Newton? Quoi! le monde formé prouverait moins une intelligence que le monde expliqué? Quelle assertion! l'intelligence d'un premier être ne m'est-elle pas mieux dé-

montrée par ses ouvrages que la faculté de penser dans un philosophe par ses écrits? Songez donc que je ne vous objecte que l'aile d'un papillon, quand je pourrais vous écraser du poids de l'univers. »

Diderot a dispersé son génie dans l'*Encyclopédie* et dans une foule d'ouvrages, romans et dissertations, où quelques traits de lumière percent à travers le fatras. Les néologismes abondent pour représenter les caprices de son esprit, et les apostrophes pour soulager la passion qui l'anime. Ses écrits sont l'image de sa conversation, qui n'était guère d'ailleurs qu'un monologue dans lequel sa chaleur, toujours croissante, était prodigue de flamme et de fumée. Comme le corps parlait au corps, et que sa pensée avait alors pour se manifester complétement le secours d'une voix sonore, d'une vive pantomime et d'un visage expressif, il produisit par la parole improvisée tous les effets de l'éloquence; peut-être la chaire ou la tribune auraient-elles fait de lui un grand orateur : encore eût-il fallu que sa fougue se réglât et qu'il se fût longtemps recueilli avant de parler; toujours est-il que, comme écrivain, il n'a pas échappé aux inconvénients de l'improvisation, la négligence et l'enflure. Cependant il avait la passion et même la manie du naturel; il l'a cherché au théâtre avec une singulière affectation. L'épreuve ne lui a pas été heureuse; car *le Père de famille* et *le Fils naturel,* qui auraient toujours été très-médiocres comme drames, sont devenus insupportables par le soin puéril de reproduire tous les détails de la vie commune, et par ce luxe de phrases inachevées, de propos interrompus donnés comme une fidèle image des entretiens réels. Dans cette réforme du théâtre, Diderot eut un auxiliaire fort compromettant, le dramaturge Mercier, détracteur juré des maîtres du 17e siècle, également fécond en idées nouvelles qui étaient fausses et en nouveaux mots qui étaient barbares. Le souvenir de Sedaine est plus favorable à Diderot. Sans doute il lui aura prêché les mérites de sa théorie dramatique; mais cet artisan illettré, qui laissa l'équerre et la truelle pour bâtir des pièces de théâtre, l'a rectifiée par un

bon sens et un naturel exquis. Diderot a eu du moins le mérite de goûter ces qualités qu'il n'avait pas, d'encourager, de prôner, de faire apprécier ce talent qui s'ignorait lui-même et dont l'instinct, qui devinait les secrets de l'art, a produit pour le grand Opéra *Aline, reine de Golconde,* pour l'Opéra-Comique, *le Déserteur* et *Richard Cœur-de-Lion*, pour le théâtre Français, *le Philosophe sans le savoir.*

La complaisance de Diderot à la célébrité et à la paresse de ses amis le met de moitié dans bien des œuvres dont d'autres ont eu longtemps l'honneur. C'est ainsi que les petits princes d'Allemagne dont Grimm était à Paris le correspondant officiel ont cru lire la prose de leur baron, lorsqu'ils recevaient les comptes rendus de nos expositions de peinture, et cependant c'était bien Diderot qui, de sa meilleure plume, mettait tant de goût et surtout d'invention dans la critique des beaux-arts. Le temps lui a restitué cette œuvre originale, qui est son meilleur titre. Il a aussi recouvré, et c'est un moindre avantage, les tirades pompeuses et déclamatoires qui ont fait la fortune de l'*Histoire philosophique des deux Indes* par l'abbé Raynal. La contagion du matérialisme de Diderot, mais non celle de son éloquence, se fait sentir encore dans Helvétius, qui composa le traité *De l'Esprit* pour prouver que la matière seule existe. Ce livre, qui se serait naturellement abîmé de son propre poids, fut soulevé par la tempête qu'il excita. Les théologiens l'attaquèrent vivement, la Sorbonne prépara ses foudres, et cela suffit pour mettre en faveur l'interprète de doctrines qui ne méritent pas même l'examen qu'elles ne peuvent soutenir. Helvétius ne voit pas que la vie physiologique, par laquelle il croyait expliquer les phénomènes de la pensée, demande elle-même, pour être comprise, l'action d'une force immatérielle. En effet, les lois qui régissent la matière ne donnent pas le secret du jeu de nos organes. Ainsi, quand les fonctions du corps accusent déjà la présence de ressorts étrangers à la matière, Helvétius tire de la matière le ressort de l'intelligence. L'âme humaine, dans son triple rôle de force sensible, active et intelligente, apparaît à

la conscience comme une substance unique, et la nature des phénomènes dont elle est ou le sujet ou l'agent démontre qu'elle est une substance simple. Qu'oppose-t-on à ces données du sens intime et à ces déductions du raisonnement? rien que des hypothèses. On écarte le fait invincible attesté par la conscience, c'est-à-dire un témoignage universel, direct, irrécusable, et on décline arbitrairement les conséquences qui en découlent; on dit à l'être qui se voit cause et principe, qu'il est dupe d'une illusion. Mais alors d'où viendra la lumière? Quels sont vos titres pour nier, quels sont vos moyens de contrôler et de confondre l'évidence intérieure? Il n'y en a point : mais il était si doux de pouvoir garantir une mort définitive; l'annonce du néant était une si bonne nouvelle, qu'on pouvait bien, en vue d'un résultat si attrayant, démentir l'expérience et la logique. Sur ce fond de grossière métaphysique, Helvétius établissait la morale de l'intérêt bien entendu, comme s'il était facile à l'homme d'entendre son véritable intérêt et que le bien dépendît de calculs compliqués qui peuvent toujours mettre en défaut la prévoyance la plus exercée. La conscience procède avec plus de simplicité et d'autorité : elle montre clairement le devoir et elle commande d'obéir.

Cette école qui prenait plaisir à dégrader l'humanité, tout en aspirant à la glorifier et à l'affranchir, a eu d'autres adeptes encore plus cyniques, et parmi eux il faut citer, non pour leur faire honneur, deux étrangers, tous deux barons : d'Holbach, qui tenait table ouverte au profit de l'impiété, véritable amphitryon de l'athéisme, et Grimm, qui en était l'entremetteur et le parasite. La maison de d'Holbach était l'officine où se fabriquaient et d'où partaient ces livres impudemment clandestins, pesamment érudits, tantôt anonymes, tantôt pseudonymes, et dont quelques-uns ont osé se couvrir du nom de Fréret, si digne de respect pour tant de beaux travaux sur l'histoire et la chronologie. Les morts dont on chargeait ainsi la mémoire ne pouvaient pas réclamer.

Le dix-huitième siècle, ou tout au moins ses enfants per-

dus étaient arrivés à ces tristes doctrines pour avoir quitté les traces de Descartes. Une mauvaise méthode, un faux point de départ, ont égaré, à la suite de philosophes sincères et à vue courte, des esprits malsains, avides de nouveauté. Locke, et après lui Condillac, ont mis sur cette mauvaise voie les téméraires qui ont tout gâté. L'erreur de ces penseurs honnêtes, qui auraient désavoué avec mépris et colère les logiciens qui ont mené si loin leurs principes, a été de chercher l'origine de la pensée avant d'en étudier la nature, d'avoir fait une table rase, et comme une membrane d'abord inerte et obscure, de la substance qui agit spontanément avant de savoir comment elle doit agir, d'avoir introduit la lumière et créé l'activité dans ce qui est par essence lumière et force. Si l'âme ne possède rien par elle-même, si elle est réduite à tout recevoir du dehors, elle ne pourra jamais devenir libre. Condillac, qui tire de la sensation les idées et même les facultés de l'âme par une suite de transformations arbitraires et incompréhensibles, n'a aucun moyen de lui donner l'indépendance et l'initiative qui font d'elle une personne morale et responsable, et la condamne à demeurer invinciblement l'esclave des sens qui l'ont éveillée et avertie de son existence. Il faut, pour qu'elle les domine, qu'elle ait en soi la puissance de s'affranchir, c'est-à-dire qu'elle soit naturellement une force vive, libre, clairvoyante; que créée, comme nous l'enseigne l'Écriture, à l'image de Dieu, elle soit, dans les limites du fini, substance et cause.

La licence des mœurs et des idées n'étendit pas sa contagion sur Vauvenargues, ce rare esprit, ce noble cœur qui, mêlé aux philosophes, remarqué et protégé par Voltaire, semble tenir encore à la famille des Pascal et des La Bruyère. Vauvenargues eut pour unique souci la connaissance de l'homme et la recherche des moyens d'éclairer son intelligence et d'améliorer son âme. Mort à la fleur de l'âge, on ne peut pas savoir jusqu'où l'amour de la vérité, le détachement de tout intérêt mondain et la pureté morale auraient élevé ce penseur loyal et pénétrant, capable de devenir un grand écrivain. Quoi qu'il en soit, quelques années d'un

travail souvent interrompu par la maladie ont suffi pour assurer à Vauvenargues une renommée durable et un rang honorable parmi les moralistes. Il se distingue à côté des plus accrédités par l'estime qu'il fait de l'homme : il le relève et il l'honore, et pour cela, il n'a besoin que de le mettre à son niveau ; il prétend lui « restituer ses vertus, » dont les uns lui ont disputé le mérite, et les autres la réalité. Il réfute La Rochefoucauld sans le prendre à partie, et on peut dire qu'il a vu les hommes en n'observant que soi, mieux que n'a fait La Rochefoucauld en les étudiant eux-mêmes dans un moment et dans un milieu qui ne leur étaient pas favorables. La rencontre de cet homme de bien, clairvoyant et sincère à un moment où les meilleurs esprits déguisent leurs véritables pensées par prudence ou les exagèrent par bravade, rafraîchit les yeux et réjouit le regard. Vauvenargues est un ami pour tous ceux qui le lisent ; il leur offre des pensées justes et belles, nettement exprimées ; il leur suggère de nobles sentiments. Il donne le goût de la vertu praticable et de la pratique de la vertu, tandis que les matérialistes en détruisent jusqu'à l'idée, et que les spiritualistes tels que J. J. Rousseau en forment seulement une idée vague et chimérique, plus puissante sur l'imagination qu'elle échauffe que sur la volonté qu'elle ne règle pas.

Le charme de la beauté morale, si puissant sur l'âme de Vauvenargues, ne ferme pas, quoi qu'on ait dit, ses yeux au spectacle de la nature ; il ne la décrit pas, mais il la sent ; et il en était ému, puisqu'il lui emprunte des images pour représenter les émotions de l'âme. Celui qui a dit : « Les feux de l'aurore ne sont pas plus doux que les premiers regards de la gloire, » avait eu les yeux charmés du spectacle auquel il compare si heureusement la pure ivresse d'une âme qui commence à recueillir l'admiration dont elle est digne. Quand il a écrit, avec l'imagination d'un poëte et le cœur d'un moraliste : « Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme, » c'est que le parfum et le chaste éclat des fleurs et de l'adolescence le charmaient également. Vauvenargues avait tout

à défendre contre son siècle, religion, libre arbitre, vertu, dignité et responsabilité morale ; il a tout maintenu avec force et mesure. Il l'a fait devant Voltaire qui ne l'en a pas moins aimé. Cette tendresse, où se mêlait le respect malgré la jeunesse de Vauvenargues, aurait été, on peut le croire, un frein pour Voltaire si la mort ne lui eût pas ravi ce jeune mentor, à peine âgé de trente-deux ans. Voltaire, qui n'avait pas alors rompu ouvertement avec la pudeur, eût-il osé mettre Vauvenargues dans la confidence de ce poëme déjà ébauché, sans doute pour amuser à Cirey les loisirs de Mme Duchâtelet, et la crainte de perdre l'estime de cette jeune âme si loyale et si pure ne l'aurait-elle pas gardé de s'engager plus avant ? Si la vie de Vauvenargues pouvait avoir cette heureuse influence, combien sa mort prématurée n'est-elle pas à déplorer !

Vauvenargues ne tient à la philosophie de son époque que par la liberté de penser; il s'en détache par le caractère de sa pensée sincèrement morale et religieuse. Il n'est pas le seul qui ne doive pas être confondu dans la foule. Les fanfarons d'incrédulité déplaisaient fort à un autre philosophe, historien et moraliste, qui eut de la tenue et qui parut avoir de la franchise, à Duclos, qu'on peut toujours croire sincère, puisqu'il n'a d'autre accusateur devant la postérité que le témoignage posthume de Grimm dont il avait pénétré la fourbe et gêné les intrigues. Quoi qu'il en soit, Duclos a joui d'une grande considération parmi ses contemporains, et nous n'avons le droit ni de le mépriser comme homme, ni de le dédaigner comme écrivain. Sa rudesse bretonne, la brusquerie de son esprit fécond en saillies, n'excluaient pas une certaine habileté de conduite qui a fait dire à J. J. Rousseau qu'il était droit et adroit : ce mot le caractérise à merveille. Membre de deux académies, secrétaire perpétuel de l'Académie française, historiographe du roi, il eut tous les honneurs littéraires ; érudit, grammairien, moraliste, historien, il avait mérité ces honneurs par ses travaux. Duclos, comme grammairien, a moins de méthode que Dumarsais, moins d'originalité et de profon-

deur que Beauzée, moins d'invention que Court de Gébelin. Historien, il manque de coloris et d'imagination; il a fait du règne de Louis XI un tableau exact et sévère, mais froid. Lorsqu'il tente d'égaler Tacite, dont il affecte la manière, il n'atteint pas même dans ce genre le mérite d'un écrivain qui ne passait alors, sur la foi de quelques vers bien tournés, que pour un bel esprit mondain, et qui se montra peintre habile et politique profond dans l'*Histoire de l'anarchie de Pologne*. Nous voulons parler de Rulhière. Le meilleur titre de Duclos comme penseur et comme écrivain, ce sont les *Considérations sur les mœurs* de son siècle. Il ne trace pas de portraits comme La Bruyère, il ne détache pas ses pensées en maximes comme La Rochefoucauld et Vauvenargues; il présente avec suite, d'un style nerveux, original par le tour, des réflexions fines, des observations judicieuses, et il exprime des sentiments qui sont d'un honnête homme et d'un bon citoyen. Nous n'en citerons qu'un passage, mais il prouvera à quel point il voyait juste dans la plus importante des questions sociales : « On trouve parmi nous beaucoup d'instruction et peu d'éducation. On y forme des savants, des artistes de toutes espèces; chaque partie des lettres, des sciences et des arts y est cultivée avec succès par des méthodes plus ou moins convenables. Mais on ne s'est pas encore avisé de former des hommes, c'est-à-dire de les élever respectivement les uns pour les autres, de faire porter sur une base d'éducation générale toutes les instructions particulières; de façon qu'ils fussent accoutumés à chercher leurs avantages personnels dans le plan du bien général, et que, dans quelque position que ce fût, ils commençassent par être patriotes. » A qui la faute? Duclos avait dit au début de son livre : « J'espère que mes idées s'éloigneront également de la licence et de l'esprit de servitude; j'userai en citoyen de la liberté dont la vérité a besoin. » Ces mots simples et fermes peuvent servir de devise à tous ses ouvrages.

Un autre homme de bien qu'aucun soupçon ne peut atteindre, et qui échappa complétement à la contagion morale

dans un siècle de licence, c'est Thomas, philosophe à la manière des anciens, disciple d'Epictète et de Marc-Aurèle égaré parmi des épicuriens. Thomas a le sentiment de la grandeur, mais il n'en a pas la mesure; il n'a pas non plus de place où développer naturellement sa force : cette âme antique ne respire pas librement dans l'atmosphère corrompue des temps modernes. De là cette tension continue et cette emphase qui gâtent chez lui l'expression de sentiments nobles et vrais. Les *Éloges* de Thomas élèvent l'âme et fatiguent l'esprit; ils sont d'un orateur condamné à devenir rhéteur, mais sa rhétorique est celle d'un Dion Chrysostôme qui a retrouvé et qui exprime, comme on peut le faire sous le pouvoir absolu, les idées de vertu et de liberté. Par les mêmes raisons, Thomas, dans ses vers, car il a aussi tenté d'être poëte, a la pompe d'un Claudien. Malgré ces défauts que le temps a rendus plus sensibles, Thomas conserve encore des lecteurs; mais s'il a sur l'âme des jeunes gens une heureuse influence morale, il risque d'égarer leur goût en les poussant à la déclamation. La seule gloire qu'on ne puisse lui contester, c'est d'avoir été un homme de bien irréprochable. Parlons maintenant d'un homme de génie.

Bien supérieur à d'Alembert par l'imagination, à Diderot par la consistance des idées, à Voltaire par la gravité et l'unité de ses travaux, Buffon, trop sérieux et trop digne pour s'enrôler parmi les philosophes militants, trop fier et trop indépendant pour venir en aide à leurs adversaires, se réfugia dans l'étude de la nature, laissant à d'autres moins scrupuleux et plus ardents le soin de débattre les problèmes de la politique, de la morale et de la religion. Sur les traces d'Aristote et de Pline, avec plus de savoir que n'en eut Pline; avec moins de méthode, mais plus de hardiesse et d'éloquence que n'en eut Aristote; doué d'une patience infatigable et d'une imagination brillante et forte, il conçut le dessein d'embrasser, de coordonner et de peindre, dans un tableau unique, l'ensemble des œuvres de la création. Non-seulement il prétendit faire connaître, par l'étude

des trois règnes de la nature, tout ce qui couvre la surface de la terre et ce qu'elle renferme dans ses entrailles, mais remonter par la pensée vers des âges où l'œuvre divine se formait sans autre témoin que Dieu lui-même; il voulut nous faire assister à ces révolutions successives qui ont façonné le théâtre où l'homme, dernier venu de la création, règne en souverain. Comment s'est formée notre planète? Buffon nous répond : C'est un fragment incandescent détaché du soleil et jeté dans l'espace par le choc d'une comète; il a bouillonné pendant trente-cinq mille ans; attiédi enfin par le rayonnement séculaire de sa chaleur innée, il a vu refluer vers sa surface les vapeurs qu'il avait rejetées, et ces vapeurs, en se condensant, ont formé une sphère liquide qui servit d'enveloppe à ce noyau de lave brûlante. Après vingt-cinq mille ans d'ébullition et de refroidissement, le niveau des eaux s'abaissa pour laisser paraître de vastes espaces solides, où commencèrent la végétation et la production d'êtres animés se mouvant par une force intérieure. Quels lieux furent d'abord habitables; dans quelles contrées et pendant combien de siècles se firent les premiers essais de la nature vivante; quelles dynasties d'animaux se succédèrent à la surface du globe? Buffon le sait, et il le raconte avec la précision d'un témoin oculaire, avec l'orgueilleuse et puissante émotion d'un voyageur qui a visité seul des régions inconnues. De ces brillantes conjectures, la science a gardé la théorie du feu central, du refroidissement successif de la terre et des générations successives; mais elle laisse à Buffon la responsabilité de plus d'une hypothèse, et elle a répondu au vœu de Voltaire dont le bon sens avait dit dès lors : « Ne fera-t-on pas quelque jour justice des comètes qui forment une terre avec une échancrure du soleil? »

Le plan conçu par Buffon était trop vaste pour qu'il pût l'exécuter tout entier : toutefois il a dessiné l'ensemble du monument, il en a élevé le majestueux péristyle et construit les parties principales. Dans ce travail immense il appela à son aide d'habiles auxiliaires qu'il animait du souffle de son

génie. C'est dans cet imposant ouvrage que se trouvent les titres de Buffon, comme savant et comme écrivain, aux yeux de la postérité. Sous le rapport scientifique, sa renommée a porté la peine de son dédain pour les classificateurs et les nomenclateurs. Ce qu'il a dédaigné, on l'impute à l'ignorance ; les méthodes secondaires, les règles convenues qu'il a négligées par une vue supérieure de l'ensemble et pour obéir à une pensée plus générale, deviennent des arguments contre la régularité de sa marche. Il y a bien un fond de vérité dans ces reproches : une méthode plus sévère, des observations plus précises n'auraient rien gâté dans l'œuvre de notre grand naturaliste; mais ce qu'on peut désirer au delà de ce qu'on a reçu est bien compensé par la fécondité de l'admiration qu'inspire une œuvre de génie : « Buffon, dit excellemment M. Villemain, par le caractère seul de ses recherches, la sublimité de ses conjectures, de ses paradoxes même, agitait les esprits, appelait de loin les découvertes, et créait ce qu'il ne savait pas encore. »

Le débat sur la science de Buffon a été fermé par l'exposition lucide que M. Flourens a faite de ses travaux. Comme écrivain, on ne conteste pas sa gloire. Buffon a exposé lui-même ses procédés de style et de composition dans son discours de réception à l'Académie française. En indiquant la méthode que doit suivre un écrivain pour arriver à la perfection, il s'était pris pour modèle, et nous n'avons rien de mieux à faire que de transcrire une page dans laquelle il énumère complaisamment les secrets de son art et les qualités qui distinguent son style. « Pour bien écrire, il faut posséder pleinement son sujet; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée; et, lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier tracé sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style ; c'est aussi

ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle dictée par le génie si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté. » Qu'on ajoute à ces traits cette chaleur tempérée qui naît du paisible enthousiasme de la science, et le coloris qui tient à l'imagination, on aura Buffon tel que ses ouvrages nous le montrent, méthodique, précis, grave, majestueux, abondant, animé d'un feu contenu, et colorant sa pensée de teintes énergiques et brillantes. Disons encore, pour compléter ce tableau, que lorsque Buffon composait il aimait à mettre le monde extérieur en harmonie avec la dignité de sa pensée. Le cabinet voisin de la tour solitaire de Montbar, où il se retirait dans un majestueux isolement, était comme un sanctuaire dans lequel l'interprète de la nature célébrait les merveilles de la création.

« Il ne manquerait rien à Buffon, dit M. de Châteaubriand, s'il avait eu autant de sensibilité que d'éloquence. » D'autres critiques lui ont reproché de manquer de simplicité et de variété, et l'on sait que Voltaire, entendant louer l'*Histoire naturelle*, ne se refusa pas une maligne épigramme, en disant à voix basse : « pas si naturelle. » Ces reproches sont fort exagérés. Buffon n'est pas un écrivain sentimental, mais il est gravement et profondément ému de la majesté de la nature, de ses beautés douces et terribles. Parmi les animaux dont il décrit les mœurs, il y en a qu'il admire, qu'il aime, qu'il redoute, qu'il méprise, et les sentiments divers qu'il éprouve passent dans son langage, qu'ils teignent de couleurs différentes et qu'ils animent d'émotions diverses. Son éloquence, qui est partout, com-

munique au lecteur les impressions de l'écrivain. Buffon est toujours noble, mais ce n'est pas à dire qu'il soit uniforme, et moins encore monotone; car il a la noblesse de tous les styles : s'il a la noblesse du sublime, il a aussi celle de la grâce et même de la simplicité; ses couleurs sont toujours pures, son dessin toujours correct, mais aussi combien de nuances et quelle souplesse de contours! Ne lui demandez pas d'être vulgaire et négligé, il s'y refuse: il a trop de respect pour sa pensée. Il n'a point cette variété que produisent les dissonances et les disparates, mais celle qui naît du rapport du langage au sujet qu'on traite, de la convenance des parties et de l'harmonie de l'ensemble. Buffon est un écrivain noble et soutenu, cela est vrai; mais il faut ajouter qu'il a sur sa palette toutes les couleurs et qu'il trouve tous les tons sur son clavier. Faudra-t-il lui imputer à crime de prendre tant de soin pour parler aux yeux et pour plaire à l'oreille?

Ainsi la noblesse qui caractérise le style de Buffon se concilie avec toutes les qualités du langage pour les orner et les tempérer. Elle n'enlève rien à l'énergie du passage suivant : « Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquels l'œil s'étend et le regard se perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte et pour ainsi dire écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés. » Elle achève la grâce de celui-ci : « L'instant du péril passé, tout est oublié, et le moment d'après notre fauvette reprend sa gaieté, ses mouvements et son chant. C'est des rameaux les plus touffus qu'elle se fait entendre; elle s'y tient ordinairement couverte, ne se montre que par instants au bord des buissons et rentre vite à l'intérieur, surtout pendant la chaleur du jour. Le matin on la voit recueillir la rosée, et après ces courtes pluies qui tombent dans les jours d'été, courir sur les feuilles mouillées et se baigner dans les gouttes qu'elle secoue du feuillage. » Il n'y

a pas jusqu'à la coquetterie qui ne gagne à ce mélange de noblesse, comme on le voit à ce petit chef-d'œuvre si artistement travaillé, la description de l'oiseau-mouche : « De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature ; elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de l'échelle de grandeur ; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants ; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur, comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent. »

Buffon admire les œuvres de la nature ; il en est profondément ému, et c'est pour cela qu'il les décrit avec tant de vérité ; mais il n'est pas moins touché des conquêtes de l'homme sur la nature elle-même. Avec quel noble orgueil il montre partout la trace du génie de l'homme : « L'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre ; les torrents contenus, les fleuves dirigés, resserrés ; la mer soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre ; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde. » Avec quelle joie il énumère les travaux et « les monuments de puissance et de gloire qui démontrent que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la nature. » Mais que l'homme n'aille pas s'imaginer que cette part d'empire lui soit acquise à jamais, il ne peut la garder que par les moyens qui la lui ont donnée : « Il ne règne que par droit de conquête, il jouit plutôt qu'il ne possède ; il ne conserve que par des soins toujours renouvelés ; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout

change, tout rentre sous la main de la nature; elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse les plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux. » Grande et terrible leçon, qui s'étend de l'ordre matériel à l'ordre moral, qui s'applique aux individus comme aux nations, sanction manifeste de cette loi de la Providence qui met la conquête de tous les biens, de toutes les vertus, et leur durée, au prix du courage et de la persévérance.

On avait osé soupçonner et dire que Buffon, tout entier à la science, absorbé dans l'étude des forces de la nature et des ressources du génie de l'homme, ne s'était pas élevé jusqu'à la source suprême de cette double grandeur. Buffon, qui avait toujours dédaigné de repousser les attaques de ses détracteurs, confondit enfin ces soupçons injurieux lorsque, protégé par sa vieillesse et par sa gloire, il pouvait à son choix continuer de se taire ou s'expliquer. Il rendit hommage à Dieu par cette prière, qui est aussi pour l'humanité un acte d'espérance : « Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création; mais l'homme est votre être de choix; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour : le sentiment divin, se répandant partout, réunira les nations ennemies; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme, le fer homicide n'armera plus sa main; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations; l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau et se multipliera sans nombre; la nature accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration. »

CHAPITRE V.

Jean-Jacques Rousseau. — Déclaration de guerre aux lettres et à la civilisation. — La Nouvelle Héloïse. — Manon Lescaut.— Réforme de l'éducation. — L'Émile. — Réforme de l'État. — Le contrat social. — Disciples de Rousseau. — Bernardin de Saint-Pierre. — Précurseurs de la révolution. — Beaumarchais. — Révolution. — Mirabeau.

La vie de Montesquieu touchait à son terme, Buffon était dans toute sa gloire, Voltaire avait produit ses plus belles œuvres, lorsqu'un homme de génie, longtemps entravé dans sa marche et trempé par les épreuves mêmes que la destinée lui avait fait subir, entra tardivement, mais avec éclat, dans la carrière littéraire par une double déclaration de guerre aux lettres et à la civilisation. C'est le génevois J. J. Rousseau, le plus éloquent des écrivains de son siècle : apôtre de la vertu, dont le sentiment s'était exalté dans son âme par le contact et la pratique du vice ; de l'indépendance, pour avoir connu la gêne et la honte d'une position quelquefois servile, toujours précaire, il parla de la dignité de l'âme immatérielle et même de religion à des matérialistes et à des impies, du devoir de conquérir et de faire respecter ses droits de citoyen à des esclaves qui se contentaient de railler et de harceler leurs maîtres, de la simplicité et des vertus de la nature primitive à des sybarites fiers de leur luxe et infatués de leur corruption : il se fait écouter, parce qu'il étonne ; il entraîne, parce qu'il émeut et qu'il commande impérieusement. Le secret de la force de Rousseau n'est pas tout entier dans son éloquence ; il est surtout dans son ton d'oracle, dans la véhémence de ses reproches, dans l'assurance de son dogmatisme. Voltaire avait armé les esprits pour la destruction, mais le souffle de sa raillerie avait desséché les âmes ; Rousseau les échauffa du feu de sa parole, il les gonfla, il les souleva de terre, il leur donna l'essor sans les diriger, il les vivifia sans les remplir, et il parut les avoir ennoblies.

Jean-Jacques Rousseau n'est pas une âme saine, mais c'est une âme puissante ; ce n'est pas un esprit juste, mais

c'est une forte intelligence : il a la passion de la vertu et de la vérité, et s'il n'y conduit pas sûrement, il y convie énergiquement, ou plutôt, et cette illusion n'est pas sans danger, ceux qu'il a émus se croient déjà transformés, tant ils sont épris du désir de se montrer vertueux. La séduction de ses ouvrages a été et devait être contagieuse, parce que, devant les ruines déjà faites, il promettait de tout renouveler et de donner le bonheur à la société régénérée. Il entrait dans les idées de son siècle en blâmant le présent ; il caressait la passion de détruire, et il l'ennoblissait par la perspective de la conquête d'un meilleur avenir. Il rejetait tous les torts du passé non pas sur l'homme, dont il faisait une créature excellente, mais sur ses maîtres et sur les institutions qui l'avaient égaré et corrompu ; il faisait de ses lecteurs autant de complices de son orgueil. De même que, pour son propre compte, tout en avouant ses faiblesses et ses égarements, il ne s'est jamais reconnu de torts, il rejetait sur la société et non sur les individus les misères et les crimes de l'humanité : de sorte que, sous la forme et avec le ton d'un censeur impitoyable, il était réellement le plus attrayant des flatteurs. Il ne s'inquiétait pas de la contradiction qui faisait découler d'une source pure tant d'impuretés, et de l'égalité primitive tant de choquantes inégalités ; il n'en disait pas moins avec assurance : « Tout est bien en sortant des mains de nature, » et « Tous les hommes sont naturellement égaux, » et il en concluait qu'il faut et qu'on peut revenir à la nature et à l'égalité : mais qu'est-ce que la nature ? qu'est-ce que l'égalité ? Rousseau l'ignore, et il l'imagine ; tout ce qu'il sait, c'est que la civilisation, telle que l'a faite le cours des ans, lui pèse, et que les supérieurs qu'elle lui impose lui sont odieux.

La magie du style de Rousseau et la sincérité de ses émotions, lorsqu'elles dominent son âme et qu'elles colorent son imagination, communiquent à ses écrits une puissance irrésistible. Il ne nous toucherait pas si vivement s'il n'était pas réellement touché. Il répugne de voir en lui un charlatan de sensibilité, un hypocrite de vertu : sans doute, sa sensibi-

lité et sa vertu sont plus dans l'imagination que dans le cœur, mais elles sont aussi dans le cœur. On ne parle pas de la nature avec cet accent pénétré lorsqu'on n'en a pas senti et goûté les charmes, et on n'y est pas sensible à ce point si on n'a pas la bonté et la beauté de l'âme. Voyons ce qu'éprouve Rousseau au réveil de la nature, dans l'attente et à la vue des premiers rayons du soleil : « On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes : à leur éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre : à chaque instant on croit le voir paraître ; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace ; le voile des ténèbres s'efface et tombe. L'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie ; en ce moment pas un seul ne se tait ; leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée : il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid. » Certes, il n'y a pas à douter de la vérité de l'émotion, et il faut en tirer loyalement la conséquence au profit de celui qui l'exprime avec tant d'éloquence.

Mais, hâtons-nous de le dire, Rousseau n'est pas seulement touché des splendeurs de la nature physique, il a devant la beauté morale la même admiration, le même attendrissement. Il faut voir de quelles couleurs il peint l'adolescence que le souffle du vice n'a pas flétrie : « Un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité est porté par les premiers mouvements de la nature vers les passions tendres et affectueuses : son cœur compatissant

s'émeut sur les peines de ses semblables; il tressaillit d'aise quand il revoit son camarade, ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur du sang qui l'enflamme le rend vif, emporté, colère, on voit le moment d'après toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir; il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite; il voudrait, au prix de son sang, racheter celui qu'il a versé; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même, au fort de sa fureur, une excuse, un mot le désarme; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance ni de la haine; elle est celui de la commisération, de la clémence, de la générosité. Oui, je le soutiens, et je ne crains pas d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est pas mal né, et qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est à cet âge le plus généreux, le meilleur, le plus aimant et le plus aimable des hommes. » Il y a bien des regrets dans cette émotion, qui n'en est que plus touchante : ce n'est pas sur ses souvenirs personnels que Rousseau décrit ainsi la pureté de l'adolescence.

Il serait facile, en profitant des aveux de Rousseau sur sa vie et en relevant les fausses idées contenues dans ses ouvrages, de composer une diatribe qui ne laisserait rien subsister de sa grandeur; mais il est plus juste de reconnaître les belles qualités de son génie et les généreux mouvements de son âme, sans toutefois se laisser prendre aux sophismes de son puissant esprit et aux prestiges de son éloquence. Rousseau est un malade qui veut guérir les autres; il se fait illusion à lui-même, et il est bon de prendre ses précautions contre la contagion de son mal; mais il ne faut pas l'injurier, car il a beaucoup souffert et il fut homme de génie; il a d'ailleurs aimé la vérité, qu'il ne lui a pas été donné d'atteindre, et la vertu, qu'il n'a pas su pratiquer. Parlons donc sans passion, et avec les égards qu'il mérite, de ses principaux ouvrages.

Rousseau avait près de quarante ans, et il avait mené cette vie d'aventures que nous retracent les premiers livres de ses Confessions, lorsque son génie, jusqu'alors méconnu de tous et peut-être ignoré de lui-même, prit tout à coup un essor imprévu. Une annonce insérée au *Mercure* fit sortir du nuage l'étincelle électrique : « Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ? » Voilà ce que demandait l'académie de Dijon. Ce fut comme un éclair qui sillonna l'âme de Rousseau et qui fit gronder dans son sein ses ressentiments contre son siècle et le dégoût de la corruption commune qui l'avait avili lui-même. Sa rancune contre une époque si fière de sa littérature décide le parti qu'il va prendre ; sa détermination n'est pas moins soudaine que son inspiration ; trente années de sa vie mal employée s'évanouissent : ne parlez plus de l'écolier indocile et déjà libertin, de l'apprenti sournois et déloyal, du vagabond à qui toutes les ressources sont bonnes, pourvu qu'elles le nourrissent, et qui ne craint pas même la livrée, du catéchumène hypocrite qui se fait un jeu de l'abjuration : tout cela a disparu. L'homme fait se rejoint à l'enfant dont l'âme s'exaltait à la lecture des Vies de Plutarque et s'enivrait d'héroïsme. L'idéal longtemps obscurci rayonne de nouveau, et voilà Rousseau tout prêt à mesurer aux règles, à peser au poids de l'antiquité les mœurs de ses contemporains. Au nom de sa pureté qui lui a été ravie, il sera le fléau de l'impureté. Son œuvre aujourd'hui nous paraît déclamatoire, et nous sommes tentés de renvoyer dans le tombeau l'ombre de Fabricius ; mais combien alors elle parut éloquente ! c'est qu'on prenait trop au sérieux les souvenirs classiques.

Le discours *sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* n'eut ni le succès académique ni la vogue populaire du manifeste contre les lettres ; il est d'ailleurs beaucoup plus chimérique et tout aussi déclamatoire. Pour faire pièce à la civilisation, Rousseau imagine cette fois une ère d'ignorance et de pureté morale, sans autre autorité que les rêves de son esprit, et il accuse la société d'avoir

substitué le mensonge de ses institutions aux rapports simples et légitimes que la nature avait établis. Tout le mal venait de la propriété : « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne! » Ainsi le gage du bonheur aurait été de ne pas cultiver la terre, car la culture crée un privilége sur les fruits et même sur la fécondité du fonds cultivé. Voltaire prit la chose du côté plaisant, et il écrivit à Rousseau : « Vous donneriez l'envie de marcher à quatre pattes ; » les bipèdes s'obstinèrent : ils parurent peu jaloux de goûter les douceurs de l'état sauvage, et Rousseau put comprendre que la civilisation était un mal irremédiable.

Rousseau n'était pas seul à médire de la civilisation : un jeune écrivain qu'il n'est pas permis d'oublier, puisqu'il a eu prodigieusement d'esprit et des succès de bon aloi, Chamfort, l'auteur des *Éloges*, si distingués de Molière et de La Fontaine, et d'une jolie comédie, *la Jeune Indienne*, s'est montré au moins par boutades plus misanthrope que le philosophe de Genève : « Les fléaux physiques et les calamités de la nature, disait-il, ont rendu la société nécessaire ; la société a ajouté aux malheurs de la nature. Les inconvénients de la société ont amené la nécessité du gouvernement, et le gouvernement ajoute aux malheurs de la société. Voilà l'histoire de la nature humaine. » Voilà, dirons-nous, la dernière expression du pessimisme. Rousseau n'en est pas arrivé à ce point. Les malheurs et les iniquités de la société lui paraissent intolérables, mais il y cherche au moins des palliatifs, et c'est dans cet esprit qu'il composa coup sur coup, dans les loisirs d'une retraite heureuse, *la Nouvelle Héloïse*, le *Contrat social* et l'*Emile*.

Remarquons en passant, et pour qu'on y réfléchisse, cette fécondation de l'intelligence par la solitude. Quatre grands écrivains ont laissé, au dix-huitième siècle, des monuments durables, et le nom de chacun d'eux rappelle une retraite illustrée par leurs travaux : le château de la Brède raconte la gloire de Montesquieu, Montbar parle de Buffon, Cirey de Voltaire, et on ne sépare plus du nom de Rousseau celui de la vallée de Montmorency.

Ces deux discours de Rousseau semblaient un engagement public de vertu : ils n'en furent pas moins suivis de *la Nouvelle Héloïse,* qui a troublé et qui trouble encore tant de jeunes imaginations. Rousseau la composa sous le charme de quelques souvenirs de vraie passion mêlés à des sentiments chimériques. Pour sauver la contradiction, le réformateur écrivit dans le préambule de son ouvrage : « J'ai vu les mœurs de mon siècle, et j'ai publié ce livre. » Qu'étaient donc les mœurs de ce siècle, pour qu'elles eussent besoin d'être ramenées vers la pureté par des peintures dangereuses pour des âmes pures? La nature du remède prouve bien l'intensité du mal. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail; mais il faut bien remarquer que si Rousseau a voulu sincèrement par cette œuvre moraliser le mariage et la famille, la voie qu'il suit est bien détournée, et que ceux qu'il guide peuvent être égarés et séduits chemin faisant. Tel est le danger du trouble des sens et de l'exaltation du cerveau. Un romancier contemporain de Rousseau, qui n'a pas eu la prétention d'amender les mœurs ni de réformer la famille, exempt d'ailleurs d'ambition littéraire, l'abbé Prévost, par le seul attrait de la vérité et de la simplicité, a fait dans le récit des aventures de *Manon Lescaut* une peinture de la passion beaucoup plus attachante comme drame, et littérairement plus rare et plus durable que les amours de Julie et de Saint-Preux. En effet, dans *la Nouvelle Héloïse,* il n'y a rien de complétement vrai que le paysage, parce que Rousseau avait bien vu et vivement senti la nature; tout ce qui est de la passion et tout ce qui touche aux rapports de

la vie manque plus ou moins de vraisemblance, d'analogie et de proportion.

Quelle qu'ait été l'intention de Rousseau, il est certain que ceux qui se plaisent encore à la lecture de son roman n'y vont pas chercher et n'y trouvent certainement pas le calme des sens et la paix de l'âme. Le *Contrat social* n'est pas un guide plus sûr en politique. Sous l'enseigne trompeuse de la liberté et de la souveraineté populaire, ce traité est en réalité un système de servitude et de despotisme plus oppresseur que les législations les plus tyranniques de l'antiquité. En posant des principes absolus dont il déduit les conséquences avec une rigueur géométrique, Rousseau, rejetant bien loin la prudente méthode de Montesquieu, ne s'est embarrassé ni de l'histoire, ni de la science politique, ni de la pratique des affaires; sa pensée a combiné, dans l'isolement, les ressorts d'une machine simple et puissante, sans dessein d'application complète et prochaine, autant peut-être par ambition de montrer la force et la sagacité de son génie que par espérance de transformer un jour le monde. Mais l'autorité de son nom accrédita ces principes abstraits dont la clarté était déjà une séduction, et on ne tarda pas à en faire l'épreuve sur une société qu'ils bouleversèrent sans pouvoir la réorganiser. Rousseau fut le docteur politique de la Convention, et si cette assemblée, par l'emploi du ressort énergique que le *Contrat social* mettait dans ses mains, a préservé pour un temps l'indépendance de la France, elle a gravement compromis l'établissement de la véritable liberté. L'expérience a ruiné les théories politiques de Rousseau; notre siècle n'admet pas l'infaillibilité du peuple; il contrôle par l'éternelle idée de la justice les actes de tous les pouvoirs quels qu'ils soient, et l'autorité n'est légitime à ses yeux que par l'exercice régulier de la puissance souveraine. La foule communique la force par son assentiment, Dieu seul donne le droit.

Au reste, la réforme d'un État est toujours une entreprise ruineuse, si on laisse subsister les mœurs et les idées d'où sont sortis les abus que le législateur prétend déraci-

ner : Rousseau l'a bien compris, et c'est pour cela qu'il a composé un traité d'éducation. Pour que le corps social puisse se régénérer, il faut avant tout en modifier les molécules organiques. Les habiles ont toujours dit : Donnez-nous les enfants, et nous répondons des hommes. L'élève que Rousseau entreprend de former et dont il veut préserver l'intelligence et le cœur de toute contagion, cet enfant, destiné à être un modèle de pureté et de raison, doit communiquer sa vertu aux générations nouvelles. L'éducation d'Émile n'est donc que le prélude de l'éducation nationale; mais dans ce but restreint est-elle complétement saine et praticable? Et d'abord, en demandant tout à la raison de son élève dans un âge où l'intelligence est surtout alimentée par la foi et par la mémoire, Rousseau est-il bien sûr de ne pas opprimer la faculté qu'il surcharge? retrouvera-t-il, à point nommé, celles qu'il a laissées dormir? Que dire de cet ajournement de la notion de Dieu, que le précepteur réserve pour la faire luire à sa convenance, comme s'il était assuré que cette notion sublime, si nécessaire et si naturelle qu'elle semble innée, ne préviendra pas longtemps à l'avance le signal qu'il veut lui donner à son heure? Ces objections, d'une force réelle, troublent l'ensemble du système de Rousseau; mais son livre n'en demeure pas moins un des plus beaux monuments que le génie de l'homme ait élevés, et les vérités partielles qu'il renferme ont suffi pour opérer une réforme heureuse dans l'éducation. On peut dire que l'*Émile* a reconstitué la famille par l'importance nouvelle qu'il donne aux enfants; il a garanti la vertu des mères par l'exercice des devoirs que leur impose la nature, que leur conseille la tendresse; il a protégé la jeunesse contre ces traitements barbares, contre ces peines corporelles qui étaient toujours la dernière et souvent la seule raison des maîtres; en forçant peut-être l'emploi de la raison, il a certainement détrôné la routine; en présentant la notion de Dieu dans son antique simplicité, il a arrêté l'irréligion sur la pente glissante de l'athéisme, et, en dégageant le principe géné-

rateur de tous les cultes, il a préparé le retour des âmes vers le culte le plus digne de l'homme et de la Divinité.

J. J. Rousseau est sans comparaison le plus éloquent des écrivains de son temps, et il n'est pas exempt de quelque déclamation; s'il est vivement ému, il exagère son émotion, et en cela il est bien d'une époque où il n'y a guère que Voltaire qui écrive naturellement. On peut ajouter, dans un certain sens, que Rousseau est, en dehors de l'orthodoxie, le principal orateur religieux de son siècle, puisque dans la décadence de la chaire, dont les enseignements étaient dédaignés, et qui n'a à citer qu'un nom populaire, celui du père Bridaine, il a seul agité puissamment les problèmes de la destinée humaine. Il ne faut pas oublier qu'il est venu troubler les sceptiques dans la sécurité de leur triomphe au moment même où ils se croyaient à toujours maîtres de l'opinion. Il est le vrai précurseur de Châteaubriand. Celui qui n'a pas craint de dire, à l'encontre des sarcasmes de Voltaire : « La majesté des Écritures m'étonne, » et qui a prononcé sur la morale des Évangiles et sur la mort du Christ des paroles que la chaire chrétienne a souvent répétées, a certainement déposé le germe d'où devait éclore le *Génie du Christianisme*. Rousseau a fait douter ceux qui ne croyaient plus et qui étaient fiers de ne plus croire. Avant d'inspirer M. de Châteaubriand, il avait déjà formé un disciple qui, avec moins de force, mais plus d'onction et d'attrait, propagea les mêmes doctrines : c'est Bernardin de Saint-Pierre, dont la destinée présente plus d'une analogie avec celle de Rousseau. Tous deux passèrent par de longues épreuves, par bien des mésaventures, des mécomptes et des déceptions, avant de donner des leçons à leur siècle. Leur génie s'était trempé dans une lutte opiniâtre avec le sort et contre les hommes. Mais les épreuves de Bernardin de Saint-Pierre avaient été moins rudes, et n'ayant pas subi d'humiliations, il n'eut point d'amers ressentiments. Son imagination toujours déçue s'était nourrie de chimères riantes et bienfaisantes, et ses mécomptes ne l'avaient pas irrité au point de donner à sa voix

l'accent du reproche. Il n'avait pas non plus l'orgueil qui pousse Rousseau au mépris hautain de ce qui le blesse. Mais le maître et le disciple, divers de ton, ne s'en rencontrent pas moins dans leur recours à Dieu et à l'éternelle justice contre les erreurs et les iniquités de l'homme, et ils trouvent tous deux leurs plus douces consolations dans l'amour et la contemplation des beautés de la nature. Ainsi disposés, Rousseau débute par deux réquisitoires contre l'homme, et Bernardin de Saint-Pierre par un pieux hommage au Créateur et par un hymne en l'honneur de la création. En effet, les *Études de la nature* ne sont pas autre chose, malgré l'ambition de science qu'elles annoncent.

« O mon Dieu, s'écrie l'auteur au début de cet ouvrage, donnez à ces travaux d'un homme, je ne dis pas la durée ou l'esprit de vie, mais la fraîcheur du moindre de vos ouvrages! que leurs grâces divines passent dans mes écrits, et ramènent mon siècle à vous, comme elles m'y ont ramené moi-même ! » Ce vœu comprend toute la pensée de Bernardin de Saint-Pierre. La nature n'est pas pour lui la satire de l'homme: elle en est le guide, le modèle et le refuge. C'est dans cet esprit qu'il se plaît à la décrire, et s'il veut la faire aimer, c'est qu'elle conduit sûrement à Dieu et qu'en Dieu est toute la force de l'homme : « Contre vous, dit-il encore, toute puissance est faiblesse ; avec vous, toute faiblesse devient puissance. » Ainsi, de la nature qu'il aime tendrement et qu'il se garde bien de diviniser, comme ferait un panthéiste, Bernardin s'élance vers Dieu, et, pénétré d'amour et de reconnaissance pour le créateur des mondes, il voit dans chaque objet l'empreinte de la puissance de Dieu et de sa sollicitude pour l'homme. Là, tout se rapporte à cet être préféré que la Providence a comblé de ses dons ; les trois règnes de la nature lui offrent à l'envi les moyens de soutenir et d'embellir son existence. Ce n'est pas tout : pour donner plus d'attrait à la description de la nature, Bernardin de Saint-Pierre aime à l'animer par la présence de l'homme : « Il n'est point, dit-il, de prairie qu'une danse

de bergers ne rende plus riante, ni de tempête que le naufrage d'une barque ne rende plus terrible. » Dieu, la nature et l'homme ne sont jamais séparés dans les écrits de Bernardin de Saint-Pierre, et leur présence continue en fait l'unité et la vie. L'intérêt qui les anime contraste avec la froideur des poëtes descriptifs qui ont pu faire admirer par surprise la coquette industrie de leurs vers et la mignardise de leur pinceau, mais qui, n'ayant parlé qu'aux yeux et à l'esprit, ont été bientôt délaissés.

Bernardin de Saint-Pierre, peintre inimitable, moraliste aimable, a créé bien des chimères dans la science et dans la politique; mais ces rêves d'un homme de bien et d'imagination n'enlèvent rien à sa gloire, qui est tout entière dans la beauté de son style et dans la pureté de ses sentiments. Personne, parmi les savants, n'a été induit à faire cause commune avec lui contre Newton, et sa *Chaumière indienne* n'a fait déserter ni Dehly ni Paris : ces utopies de simplicité primitive ne ramènent point l'âge d'or des poëtes; elles peuvent seulement, et c'est toujours un bien, adoucir la dureté des siècles de fer. Les douces fictions de Bernardin de Saint-Pierre nous aident à supporter les maux que l'amère éloquence de Rousseau nous rend intolérables; Rousseau souffle la guerre, Bernardin inspire la paix; il ramène le calme et la sérénité où l'autre a fait gronder la tempête, et cela est vrai pour l'ordre moral et pour l'ordre politique. Il suffira pour s'en convaincre de lire les *Vœux d'un solitaire* après le *Contrat social,* et *Paul et Virginie* après *la Nouvelle Héloïse.* Rousseau enflamme le cerveau, il trouble les sens, tandis que Bernardin de Saint-Pierre nous apaise et nous purifie. Sa gloire, et elle n'est pas médiocre, est de tendre à humaniser les hommes et d'y réussir. On devient plus religieux en lisant les *Études de la nature* et les *Harmonies,* de même que *Paul et Virginie* nous dispose à mieux goûter les joies de la famille et à en remplir les devoirs. Ce roman est véritablement une œuvre de génie, il a cette grâce d'éternelle jeunesse que le temps ne flétrit pas. La surprise et le ravissement des contemporains se renouvellent avec les généra-

tions, parce que rien n'est plus durable que la peinture expressive des beautés réelles de la nature unie à la vraisemblance idéale des mœurs et des caractères.

Quelque goût qu'un siècle ait pour la matière, il n'échappe pas au besoin de l'idéal tant qu'il lui reste un peu de cœur et d'imagination. L'émotion que produisirent les écrits de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre en est la preuve éclatante; on en trouve encóre, dans une sphère moins élevée, des témoignages sensibles. Ainsi quelques écrivains sans génie et non sans mérite se virent accueillis avec faveur pour avoir distrait le siècle de ses propres passions par l'image de ce qui n'était plus et de ce qui n'a jamais été. Le plus agréable de ces amuseurs fut le jeune Florian, dont Voltaire avait bercé l'enfance sans la corrompre. Cet esprit aimable, ce cœur ingénu, épris d'innocence, de candeur, d'héroïsme même, adoucit et amollit tout ce qu'il touche : il n'y a pas un loup parmi ses bergeries, pas un guerrier farouche, pas un félon parmi ses chevaliers; ses bergères ont plus de scrupules que l'Aminte du Tasse et l'Astrée de d'Urfé, ses bergers plus de délicatesse que Céladon; mais, par bonté d'âme, il rend les épreuves moins longues; dans ses romans historiques, *Numa, Gonzalve,* il suit les procédés de Mlle de Scuderi, mais il les ménage; en imitant Cervantès, il réduit à une douce malice la force comique de l'auteur de *Don Quichote;* partout il polit, il efface les saillies, mais partout il a je ne sais quoi de doux, d'aisé et de caressant qui a du charme. Tout est de convention et d'art dans les mœurs et dans la nature qu'il décrit, mais il y met de l'analogie, un air de bonne foi, un ton de candeur qui le font paraître naturel. Il est plus près de la vérité dans ses *Fables*, que relève une malice sans aigreur et qu'une saine morale fortifie. Il est bien loin de La Fontaine; mais pour le second rang, dans ce genre si difficile et si attrayant auquel ont déjà prétendu beaucoup d'esprits distingués, nous ne lui voyons guère de compétiteur vraiment redoutable que M. Viennet, qui a su de nos jours, après Arnault, et avec plus de verve et de gaieté mordante, faire de la fable une forme nouvelle

de la satire. Pendant que Florian renouvelait ainsi, en les amoindrissant, la pastorale italienne, la satire espagnole, les grands romans de la régence d'Anne d'Autriche, l'apologue de La Fontaine, le comte de Tressan, remontant à des sources plus éloignées, essayait de rajeunir le moyen âge; il affadissait, pour les faire agréer, les héros de la Table ronde et nos fabliaux du moyen âge. Il faut lui savoir gré d'avoir, en déguisant *le petit Jehan de Saintré*, préparé notre siècle à accueillir l'œuvre originale. Il a, de concert avec Barbazan, Le Grand d'Aussy, le marquis de Paulmy, Lévêque de la Ravaillière, l'abbé Sallier et quelques autres, ouvert la voie où sont entrés avec plus de courage les critiques érudits qui exhument de nos jours les œuvres si longtemps enfouies de notre moyen âge.

Cependant l'antiquité grecque et latine paraissait délaissée. Mais déjà les sérieux travaux du président de Brosses, les conjectures hardies des Pouilly et des Beaufort, sans distraire le siècle, annonçaient que l'érudition n'était ni inactive ni stérile. Au reste, le siècle qui avait produit dom Calmet, et les laborieux auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, n'en était plus à faire ses preuves. Toutefois, ces utiles travaux ne sortaient guère de l'ombre des cloîtres ni de l'enceinte de l'Académie des inscriptions. L'érudition demandait à être popularisée. Un savant infatigable, esprit délicat, écrivain élégant, vint enfin, par un ouvrage longtemps médité et que pouvaient lire les gens du monde, réveiller l'attention publique sur les chefs-d'œuvre de la littérature et de la philosophie des Grecs. L'abbé Barthélemy publia dans les dernières années du siècle le *Voyage du jeune Anacharsis*. La science historique et la critique littéraire, sous cette nouvelle forme qui tenait du roman, perdait sans doute quelque chose de sa gravité et de sa profondeur; mais cet agrément emprunté, cette parure ajustée pour le goût moderne, les rendaient abordables. Platon, Sophocle, Aristophane, Démosthène, étaient francisés, mais la France accueillait cette image altérée pour lui complaire et qui lui inspirait le désir de voir enfin les originaux. Lorsque Bar-

thélemy achevait cette œuvre d'art, de savoir et de patience, il ne soupçonnait pas qu'un jeune diplomate français qui avait dans ses veines le pur sang des Hellènes et dans l'âme quelques rayons du génie de la Grèce, André Chénier, retrouvait, par l'étude solitaire et l'inspiration, la grâce émue de Simonide et la naïveté de Théocrite.

Ces retours isolés vers un passé lointain n'arrêtaient pas le mouvement des idées qui poussaient la France à de nouvelles destinées. Toutes les institutions de la monarchie étaient debout, mais aucune n'était respectée; on était dans une paix profonde, mais on pressentait l'orage sans prévoir d'où il viendrait, ni sans songer à le prévenir. L'opinion publique applaudissait à toutes les témérités de la pensée, et les novateurs les plus hardis trouvaient des complices parmi ceux-là même dont la fonction était de les réprimer. La puissance des mœurs et des idées paralysait l'action des lois, qui subsistaient terribles, mais impuissantes. Le prodigieux esprit de Beaumarchais et son audace précipitèrent une crise inévitable. Personne plus que lui, dans ces dernières années du siècle, ne contribua à déconsidérer la force publique et à secouer l'ordre ancien sur ses appuis vermoulus. Dans le cours du long procès qu'il eut à soutenir contre un conseiller du parlement Maupeou, Goesman, il vilipenda, il immola la justice elle-même, en ne paraissant attaquer qu'un de ses ministres indignes. La rancune des parlementaires disgraciés et le discrédit de leurs successeurs l'autorisaient à tout oser. Ses *Mémoires*, qui étaient de véritables comédies sans cesser d'être des pièces d'éloquence, se succédaient avec un applaudissement général. Au scandale de la cause s'ajoutait le scandale du succès, dont l'éclat fut tel que la gloire de Voltaire s'en alarma. Il croyait cependant qu'il était plus beau d'avoir fait *Mérope*; il n'en disait pas moins, dans l'enchantement où le jetaient ces merveilleux et insolents plaidoyers : « Quel homme que ce Beaumarchais ! Il réunit tout, la plaisanterie, le sérieux, la raison, la gaieté, la force, le touchant, tous les genres d'éloquence, et il n'en recherche aucun, et il confond tous ses adversaires, et il

donne des leçons à ses juges. Sa naïveté m'enchante; je lui pardonne ses imprudences et ses pétulances. » Le public allait plus loin: il savait gré à Beaumarchais de ce que Voltaire lui pardonnait. Mieux que Voltaire, avec plus de pénétration encore et plus d'équité, M. Villemain a caractérisé les Mémoires de Beaumarchais dans une page qu'il faut citer : « Ce singulier talent de l'éloquence judiciaire, tel que les anciens l'ont vanté, l'ont pratiqué; ce talent plus puissant que moral, analysé par Cicéron avec tant de plaisir et d'orgueil, cet art d'envenimer les choses les plus innocentes, d'entremêler de petites calomnies un récit naïf, de médire avec grâce, d'insulter avec candeur, d'être ironique, mordant, impitoyable, d'enfoncer dans la blessure la pointe du sarcasme, puis de se montrer grave, consciencieux, réservé, et bientôt après de soulever une foule de mauvaises passions au profit de la bonne cause, d'intéresser l'amour-propre, d'amuser la malignité, de flatter l'envie, d'exciter la crainte, de rendre le juge suspect à l'auditoire et l'auditoire redoutable au juge; cet art d'humilier et de séduire, de menacer et de prier; cet art surtout de faire rire de ses adversaires, au point qu'il soit impossible de croire que des gens ridicules aient jamais raison; enfin tout cet arsenal de malice et d'éloquence, d'esprit et de colère, de raison et d'invective, voilà ce qui compose en partie les Mémoires de Beaumarchais! »

L'éloquence judiciaire devenait ainsi aux mains de Beaumarchais un instrument de réforme sociale et politique : elle avait déjà eu le même caractère dans les réquisitoires de quelques magistrats qui furent d'énergiques orateurs, les La Chalotais et les Monclar; elle l'eut encore dans les plaidoyers de quelques avocats, hommes probes, habiles à bien dire, les Elie de Beaumont, les Dupaty, et dans plusieurs remontrances des parlements; mais aucune de ces harangues n'égala la puissance oratoire et l'effet moral des Mémoires de Beaumarchais, qu'un accident de sa vie de spéculateur avait conduit au palais. Il ne s'arrêta pas à ce premier succès et il porta sur le théâtre sa verve sarcastique.

Le théâtre, grâce à Voltaire, à Diderot, à Sedaine, à Marmontel même, était alors une école d'opposition : « Pendant la dernière moitié du dernier siècle, dit M. Saint-Marc Girardin , l'esprit philosophique régnait au théâtre comme dans le reste de la littérature. Dans la tragédie, des tirades contre le fanatisme ; dans les comédies et les drames, des maximes d'égalité ; dans les opéras-comiques, des leçons de morale données en couplets ; partout enfin de ces choses qu'on appelle hardies, faute de pouvoir mieux définir ce qu'elles sont. » Cela est vrai de tous les écrivains qui eurent alors quelque popularité, mais Beaumarchais fut plus vif et plus directement agressif que ses devanciers. On a pu dire qu'il avait par Figaro donné le signal et le programme de la révolution. Figaro est de la famille de Panurge : comme le héros de Rabelais, il représente la supériorité de l'intelligence et l'infériorité sociale, l'éternel contraste de la capacité et de la condition, dont on fait un crime à la société, qui, à vrai dire, n'en peut mais. Tout ce qu'on peut lui demander, c'est de disposer les choses de manière à atténuer autant que possible le scandale du désaccord, en ne posant pas de barrières infranchissables. Nous nous plaignons comme si notre naissance était un fait nécessaire et que notre condition fût contingente, et c'est le contraire qui est vrai. Nous pouvions ne pas naître, notre naissance est accidentelle : la pièce qui se joue sur la terre peut, dit Bossuet, être jouée sans que tel ou tel personnage y paraisse ; mais ce qui est fatal, c'est que nous arrivions à la vie dans une condition déterminée. Figaro, quoiqu'il s'en flatte, ne pouvait pas naître fils de prince.

Beaumarchais disait en parlant du *Mariage de Figaro*, qui s'appela aussi *la Folle journée* : « Il y a quelque chose de plus fou que ma pièce, c'est le succès. » Nous pouvons ajouter qu'il y a encore quelque chose de plus fou que le succès, c'est le fait de la représentation autorisée d'un pareil ouvrage, sous un régime qui n'était pas celui de la liberté. Un gouvernement qui tolère, qui protége même de pareils écarts, une société qui se laisse ainsi bafouer et qui

est pour elle-même un agréable sujet de risée, déclarent de concert qu'ils n'ont pas l'intention de vivre; peu importe qu'il y ait encore quelques esprits inoffensifs, amoureux de l'art, tels que l'aimable Collin d'Harleville ou le spirituel Andrieux, donnant, celui-ci *les Étourdis*, celui-là *l'Optimiste*, *les Châteaux en Espagne*, *le Vieux célibataire*, charmantes comédies sans aigreur : ce sont là des distractions qui ne tirent pas à conséquence, il n'en est pas moins avéré, par les licences et les sarcasmes de Beaumarchais en plein théâtre, que le champ est ouvert aux envahisseurs.

De toute part on pressentait une catastrophe. Louis XV, avec son insouciante sagacité, avait dit : « Tout cela durera bien aussi longtemps que moi, » et il s'était endormi dans la débauche; Voltaire annonçait « le beau tapage » qui arriverait après lui; Rousseau pressentait un bouleversement général, et il conseillait aux privilégiés de la fortune, comme mesure de précaution, à l'exemple de son Émile, l'apprentissage d'un métier; si l'on en croit un récit de La Harpe, le mystique Cazotte, dans un transport prophétique, révélait à de gais convives sur la fin d'un repas, avec la précision d'un témoin oculaire, la cruelle destinée qui les attendait. Enfin l'orage éclata, car on n'avait rien fait avec suite pour le conjurer; tous les essais de réforme partielle avaient avorté : « Au fond, dit très-bien M. Mignet, rien n'était changé : le parlement soutenait les priviléges, la cour continuait les abus, le clergé conseillait l'intolérance, la noblesse revendiquait l'inégalité, le roi exerçait l'arbitraire. » Cependant la France voulait la liberté, et elle en accueillit l'espérance avec ivresse lorsque les états généraux furent convoqués. Nous n'avons pas à dire comment et pourquoi ces nobles espérances furent déçues; disons seulement que la première de nos assemblées nationales dressa pour l'éloquence politique une tribune où montèrent des orateurs dignes des temps antiques. Au-dessus de tous s'élève Mirabeau, qui eut souvent la véhémence et, par intervalle, la vigueur logique de Démosthène. Homme puissant par la passion et par la pensée, capable

de dominer les autres et de se dompter lui-même ; âme supérieure à laquelle la corruption ne put enlever ni l'énergie du caractère, ni la clairvoyance de l'esprit, ni même la générosité des sentiments, combien il dut gémir, lorsque sa haute raison eut surmonté ses ressentiments et qu'il entreprit de lutter contre le désordre qu'il avait aggravé, de contenir et de régler le mouvement qu'il avait accéléré, d'avoir à traîner avec soi les souvenirs d'une jeunesse scandaleuse et de ne pouvoir pas ajouter à la force de la raison l'ascendant de l'autorité morale. En cela Mirabeau est bien le symbole de son siècle, qui, par la licence des mœurs et le déréglement de la pensée, avait perdu le droit de voir l'accomplissement pacifique des vœux qu'il avait faits pour le bien de l'humanité. Les torts des nations et leurs mérites ont leur sanction dans le temps ; comme leur destinée s'accomplit tout entière en ce monde, elles y reçoivent le salaire qui leur est dû. C'est pour cela que notre révolution, châtiment et récompense tout ensemble, a été une expiation et un bienfait, qu'elle est mêlée de désastres et de triomphes, et que si elle a rendu meilleure la condition des hommes, nous ne possédons pas ces avantages à titre gratuit, mais à la charge de nous en montrer toujours dignes.

FIN.

LISTE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

AVEC LES DATES,

DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS ET PERSONNAGES NOMMÉS DANS CE VOLUME.

S

T

U

V

W

